# Sécurité frontalière, insécurité locale dans les borderlands États-Unis/Mexique. Étude de Douglas (Arizona) et Agua Prieta (Sonora)

Cléa Fortuné

▶ **To cite this version:**

Cléa Fortuné. Sécurité frontalière, insécurité locale dans les borderlands États-Unis/Mexique. Étude de Douglas (Arizona) et Agua Prieta (Sonora). Sociologie. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2020. Français. NNT : 2020PA030093 . tel-03474148

**HAL Id: tel-03474148**
**https://theses.hal.science/tel-03474148**

Submitted on 10 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3

ED 625 – MAGIIE
École Doctorale des Mondes Anglophones, Germanophones,
Iraniens, Indiens et Études Européennes

EA 4399 CREW
Center for Research on the English-speaking World

THÈSE
pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE-PARIS 3**

Discipline : civilisation américaine
Présentée et soutenue publiquement par

Cléa FORTUNÉ

le 4 décembre 2020

# Sécurité frontalière, insécurité locale dans les *borderlands* États-Unis/Mexique. Étude de Douglas (Arizona) et Agua Prieta (Sonora)

Directeur de thèse :
James COHEN (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3)

## Jury

Anne-Laure AMILHAT SZARY, Professeure (Université Grenoble Alpes) – Rapporteure
James COHEN, Professeur (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3) – Directeur
Laurence GERVAIS, Professeure (Université Paris Nanterre) – Rapporteure
Isabelle VAGNOUX, Professeure (Université Aix-Marseille)
Christine ZUMELLO, Professeure (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3)

Maison de la Recherche, 4 rue des Irlandais, 75005 Paris

*À mon oncle,*
*James L'Herbier*

# Remerciements

Il me tient à cœur de remercier les personnes qui ont rendu ce travail de recherche passionnant.

Je tiens avant tout à remercier mon directeur de thèse, James Cohen, pour ces quatre belles années de doctorat. Il m'accompagne dans mes recherches depuis le master, et m'a toujours fourni de précieux conseils. Je le remercie chaleureusement pour le temps qu'il m'a accordé, sa disponibilité même dans les échéances courtes, le soutien intellectuel qu'il m'a apporté, ses critiques constructives, ses relectures minutieuses, sa patience et sa gentillesse.

Je remercie également Anne-Laure Amilhat Szary, Christian Girault, Laurence Gervais, Christine Zumello et Isabelle Vagnoux, qui me font l'honneur de faire partie de mon jury. Merci à Christian Girault qui me suit depuis mon année à l'IHEAL où il a dirigé mon mémoire de master 1, et qui m'a fait découvrir la recherche en géographie.

Je remercie l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, l'École Doctorale 625 MAGIIE et mon laboratoire CREW, de m'avoir permis de réaliser ce travail de recherche dans les meilleures conditions possibles. Merci à Florence Baillet, directrice de l'ED 625, pour ses messages de soutien durant mon séjour de terrain en 2020. Je remercie la commission franco-américaine Fulbright de m'avoir permis de suivre des cours à l'Université d'Arizona, et notamment Lucille Delbecchi et Emily Resnier pour leur réactivité et leur gestion de la crise sanitaire quand j'étais à l'étranger.

Mes remerciements s'adressent aussi à Anna Ochoa O'Leary, pour son accueil au *Binational Migration Institute* au sein du département d'études mexicaines-américaines à l'Université d'Arizona, où les excellentes conditions de travail ont facilité la recherche. Un grand merci à Raquel Rubio-Goldsmith, qui est pour moi une véritable source d'inspiration. Je souhaite à n'importe qui de rencontrer une Raquel dans sa vie. Merci à Aracely Rivera Cohen pour m'avoir fait découvrir les ateliers d'écriture, ainsi que pour les cours dispensés à l'université.

Cette recherche a pu être menée grâce aux interviewés de Douglas et Agua Prieta, que je remercie pour le temps qu'ils m'ont accordé, et surtout pour la confiance manifestée en osant parler de sujets souvent délicats. Je suis infiniment reconnaissante envers Mark Adams, qui m'a accueillie et m'a fait découvrir une région exceptionnelle, allant de paysages magnifiques à des résidents d'une gentillesse et d'une bonté sans égal (« *Douglas has everything* »). Merci à Jack et Linda Knox qui m'ont généreusement accueillie dans leur *casita*, chaque fois que je me suis rendue à Douglas. Ils m'ont offert des conditions de travail inespérées. Merci à Keoki Skinner,

pour les discussions dans son camion à jus, *El Mitote*, dans sa petite coccinelle, ou autour de *tacos de cabeza*. Son humour et sa connaissance de la frontière font de lui un guide passionnant qui ont transformé mes séjours de terrain. Merci également à Edmundo Ballinas et à sa famille de m'avoir accueillie au Chiapas, d'avoir partagé leur passion du café et leur histoire migratoire.

Merci à mes deux « halfbrighters », Nicolas Raulin et Marion Marchet, pour leur aide précieuse et leurs relectures avisées. Nos discussions et vos suggestions m'ont beaucoup apporté. Merci à Anouche Der Sarkissian pour son dynamisme et ses conseils. Nos rencontres et appels réguliers ont aidé à lancer la recherche dès la première année de thèse.

Merci à Pierre-Alexandre Beylier, pour cette belle rencontre grâce à la thèse, pour ses nombreux conseils et relectures, pour les terrains partagés et ceux à venir. Lui, sûrement plus que personne, comprend ce que c'est que d'être « border geek ».

Merci à Agathe Mouchel, Xavier Hui Sze Kwong, Maria Monge Obando, Barbara Franchi et Lou Chereau, pour votre amitié de longue date, votre écoute, vos relectures et votre soutien sans faille dans toutes les étapes de la thèse. Les enquêtes de terrain ont été l'occasion de créer de nouvelles amitiés. Merci à James Martin, Adrián Gonzalez et Elvia Llinas pour votre bonne humeur et votre amitié, même à des milliers de kilomètres de distance. Merci aussi à Sahira Durazo et Febe Maldonado pour les rires partagés autour d'un bon café à Agua Prieta.

Merci à ma famille. Merci à mes parents, Nathalie L'Herbier et Jean-Claude Midy, de m'avoir poussée à aller toujours plus loin intellectuellement, et aussi, à leur grand regret, géographiquement. Merci à ma sœur, Tess Fortuné, pour sa joie de vivre et pour rendre les choses plus légères. Merci à Nekki et Scott Davis, qui sont devenus au fil des années mes « parents américains ». Merci à mes grands-mères, mes tantes et mes oncles pour leur soutien moral. Merci à Dani Royer pour son aide logistique. Enfin, merci à Eric Royer, pour sa présence, son écoute attentive, ses encouragements, parfois même sa participation, et tellement d'autres choses que quelques mots ne suffiraient pas à résumer.

# Résumé

Dans un contexte de controverses politiques autour des questions de frontière et de migrations ces trente dernières années aux États-Unis, l'État fédéral n'a eu de cesse de renforcer les mesures de sécurité dans les villes des *borderlands*. Ce dernier met en place des barrières, déploie des agents fédéraux et met en place des outils technologiques de surveillance pour rendre la frontière imperméable aux migrants irréguliers, trafiquants de drogues et terroristes, définis comme des menaces à la sécurité nationale. Si cette sécurisation fait sens aux yeux des autorités politiques et autres acteurs non-étatiques – compagnies privées et groupes anti-immigrés notamment –, elle revêt une autre dimension pour les résidents frontaliers. Grâce à une enquête ethnographique menée à Douglas (Arizona) et Agua Prieta (Sonora), complétée par une approche combinant des méthodologies empruntées à la géographie politique, aux relations internationales, à la sociologie et à l'histoire, cette thèse s'attache à analyser le décalage entre ce qu'est la sécurité pour l'État, et ce qu'est la réalité sociale, économique et culturelle vécue par les habitants des *borderlands*. Elle révèle des effets contradictoires engendrés par la sécurité frontalière. Plutôt que d'assurer la sécurité telle que voulue par l'État, elle engendre des formes d'insécurité, d'ordre économique, humain et environnemental, pour les villes frontalières et leurs habitants. Les résidents frontaliers qui, pour la majorité, vivent une vie binationale, dénoncent et résistent aux mesures de l'État fédéral en organisant diverses initiatives locales, contribuant ainsi à apporter une définition différente de la sécurité frontalière.

**Mots-clés :** frontière, sécurité, États-Unis/Mexique, barrière, mur, *borderlands*, insécurité, résistances, migrations, organisations criminelles transnationales, résidents frontaliers, Arizona

# Abstract

In a context of political controversy around migration and border issues in the United States, the federal government has reinforced security in the borderlands on a continual basis over the last thirty years. It constructed barriers, deployed federal agents and put technology surveillance devices in place to make the border impermeable to migrants, drug traffickers and terrorists, whom the state defines as threats to its national security. If securing the border makes sense to state actors and non-state actors – such as private companies and anti-immigrant groups –, border residents think differently. Thanks to ethnographic research carried out in Douglas, Arizona and Agua Prieta, Sonora, completed by an approach combining the tools of political geography, international relations, sociology and history, this dissertation analyzes the discrepancy between what security means for the federal government, and the social, economic and cultural reality as lived by borderlanders. We point to the contradictory effects created by border security which, instead of bringing security as claimed by the state, creates forms of economic, human and environmental insecurity in border towns and among their inhabitants. The borderlanders, who predominantly live a binational life, organize local initiatives to denounce and resist security measures imposed by the state, thus providing a different definition of border security.

**Key words:** border, security, U.S./Mexico, barrier, wall, borderlands, insecurity, resistance, migrations, transnational criminal organizations, border residents, Arizona

# Table des matières

**Remerciements** ..... **3**

**Résumé** ..... **5**

**Abstract** ..... **7**

**Table des matières** ..... **9**

**Tables des illustrations** ..... **12**

**Liste des sigles et abréviations** ..... **15**

**« Dear Brother Douglas »** ..... **18**

**Introduction** ..... **20**

**Première partie : Acteurs de la sécurité frontalière des années 1980 à 2020** ..... **45**

**Chapitre 1. De la sécuritisation à la sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique des années 1980 à 2020** ..... **49**

1. La sécuritisation : l'établissement d'une menace et criminalisation des migrants dès les années 1980 .. 51
2. De la sécuritisation à la sécurisation : étapes du renforcement sécuritaire dans une mise en scène politique par l'État fédéral d'une crise à la frontière ..... 59
   a. Le début du renforcement sécuritaire dans les années 1980 ..... 62
   b. La frontière États-Unis/Mexique dans les années 1990 sous l'administration de William Clinton .... 64
      La Californie comme l'épicentre des efforts de renforcement sécuritaire à la frontière ..... 65
      Limites de la stratégie « prévention par la dissuasion » ..... 72
      L'ALENA – entre ouverture et fermeture de la frontière États-Unis/Mexique ..... 74
   c. Les années 2000 et les attentats du 11 septembre sous l'administration de George W. Bush ..... 78
   d. Les années 2010 sous l'administration de Barack Obama ..... 83
   e. L'administration de Donald Trump à partir de 2017 ..... 87

**Chapitre 2. La sécurité frontalière définie par les acteurs non étatiques** ..... **97**

1. Les acteurs privés de la sécurité ..... 99
   a. Le complexe sécuritaro-industriel ..... 99
   b. Externalisation de la frontière États-Unis/Mexique : quand la sécurité nationale devient sécurité régionale ..... 105
2. Les citoyens nativistes, acteurs dans la définition de la sécurité frontalière ..... 110
   a. Échelle étatique : SB 1070, Joseph Arpaio et les élections 2020 ..... 110
   b. Dans le comté de Cochise, ranchers et groupes nativistes prennent en charge la question de la sécurité frontalière ..... 117

**Deuxième partie : Les villes frontalières de Douglas/Agua Prieta : espace d'interactions et de vie au quotidien pour les borderlanders** ..... **125**

**Chapitre 3. Les *borderlanders* de Douglas/Agua Prieta** ..... **129**

1. Les Anglos ..... 133
   a. Les résidents frontaliers nationaux ..... 134
      Les nationalistes ..... 135
      Les uniculturels ..... 140

b. Les résidents frontaliers transnationaux ..... 141
Les biculturels ..... 142
Les binationaux ..... 144
Les bénévoles sociaux ..... 145
c. Les résidents frontaliers dans un entre-deux ..... 148
Les biculturels ..... 148
Les uniculturels ..... 150
d. Les résidents frontaliers transnationaux devenus nationaux ..... 150
Les biculturels forcés ..... 152
2. Les Mexicains-Américains ..... 157
a. Les résidents frontaliers nationaux ..... 159
Les assimilationnistes ..... 161
Les biculturels ..... 162
b. Les résidents frontaliers transnationaux ..... 165
Les assimilationnistes ..... 165
Les biculturels ..... 168
Les binationaux ..... 169
c. Les résidents frontaliers dans un entre-deux ..... 173
Les biculturels ..... 173
Les assimilationnistes ..... 173
d. Les résidents frontaliers transnationaux devenus nationaux ..... 176
Les assimilationnistes ..... 177
Les biculturels ..... 178
3. Les Mexicains ..... 181
a. Les résidents frontaliers nationaux ..... 182
Les uniculturels ..... 184
Les nationalistes ..... 184
b. Les résidents frontaliers transnationaux ..... 185
Les binationaux ..... 185
Les biculturels ..... 188
c. Les résidents frontaliers dans un entre-deux ..... 189
Les uniculturels ..... 189
4. Les migrants ..... 191
a. Les migrants résidents nationaux par obligation ..... 192
Les migrants établis ..... 193
Les expulsés ..... 194
Les migrants en cours d'établissement permanent ..... 195
b. Les migrants dans un entre-deux ..... 196
Les demandeurs d'asile ..... 196
Les corps des migrants ..... 200

**Chapitre 4. Les interactions entre Douglas et Agua Prieta ..... 203**
1. Liens historiques entre Douglas et Agua Prieta : cuivre et chemins de fer à l'origine de la création des deux villes ..... 204
2. Liens économiques : les travailleurs miniers de Phelps Dodge à l'origine du développement de Douglas/Agua Prieta ..... 208
a. Les structures de pouvoir établies par Phelps Dodge ..... 213
b. Douglas, dépendante de la main d'œuvre mexicaine au XXe siècle ..... 221
3. La culture des *borderlands*, constitutive des liens entre villes frontalières ..... 222
4. Traverser la frontière : la « motilité » ..... 224
a. L'accès ..... 225
b. La compétence ..... 225
c. L'appropriation ..... 228

**Chapitre 5. L'impact de la barrière et des agents fédéraux sur les résidents et les liens entre les villes frontalières ..... 240**
1. Un avant et un après renforcement sécuritaire : une vie sans barrière et des relations plaisantes avec les agents fédéraux ..... 241
a. La vie avant et après le renforcement sécuritaire des années 1990 ..... 241
b. Les attentats du 11 septembre 2001, autre tournant sécuritaire ..... 245
2. La représentation des résidents des dispositifs sécuritaires ..... 248

a. Le dispositif sécuritaire est nécessaire selon les résidents nationaux ..... 248
b. Les résidents transnationaux en désaccord avec les mesures sécuritaires fédérales ..... 256
3. Conséquences des interactions avec les agents fédéraux sur les liens entre les villes frontalières ..... 261
a. Les interactions avec les agents de la *Customs and Border Protection* ..... 262
b. Les expériences de traversée dépendent des catégories de résidents ..... 267

**Troisième partie : Représentations de la sécurité par les résidents frontaliers : formes d'insécurité et résistance dans les borderlands ..... 274**

**Chapitre 6. Organisations criminelles transnationales : entre sécurité et insécurité ..... 278**
1. Renforcement simultané des mesures sécuritaires étatsuniennes et des organisations criminelles transnationales ..... 280
a. La guerre contre les drogues ..... 280
Inefficacité de la guerre contre les drogues ? ..... 284
b. Renforcement sécuritaire étatsunien, innovations technologiques des OCT ..... 286
2. Insécurité pour les jeunes résidents d'Agua Prieta et de Douglas ..... 292
3. Le paradoxe de la sécurité frontalière ..... 298

**Chapitre 7. Renforcement sécuritaire et insécurité pour les migrants ..... 307**
1. La politique « zéro tolérance » ..... 309
2. Les Protocoles de Protection de Migration (*Remain in Mexico*) ..... 312
3. Renforcement sécuritaire et migratoire étatsunien, insécurité pour les migrants ..... 315
4. Situation à Agua Prieta/Douglas ..... 318

**Chapitre 8. L'insécurité économique et environnementale ..... 330**
1. Douglas, entre marginalisation et intégration économique à différentes échelles ..... 331
a. Marginalisation géographique et économique de Douglas à l'échelle des États-Unis ..... 331
b. Intégration limitée de Douglas à l'échelle de la région transfrontalière ..... 333
c. Une intégration frontalière locale ..... 335
2. Mépris des lois environnementales au nom de la sécurité nationale ..... 337
a. La fin des réserves de biosphère au nom de la sécurité nationale ? Cas d'Organ Pipe Cactus National Monument et de la San Bernardino Wildlife Refuge (Arizona) ..... 338
San Bernardino National Wildlife Refuge ..... 340
Organ Pipe Cactus National Monument ..... 343
b. Oppositions ..... 345

**Chapitre 9. Résistances locales à la sécurité frontalière fédérale ..... 349**
1. L'expression artistique frontalière comme forme de résistance aux politiques sécuritaires fédérales ..... 350
a. L'art à la frontière ..... 350
b. Utiliser l'art pour assurer les relations économiques binationales entre les deux villes ..... 358
2. L'aide humanitaire : acte de résistance pour rompre avec les politiques fédérales qui criminalisent les migrants ..... 364
a. Commémoration des corps des migrants ..... 366
b. Une solution pour éviter les migrations : la coopérative Café Justo/Just Coffee ..... 376
c. Éduquer les citoyens étatsuniens sur ce qu'est la vie à la frontière ..... 379
3. Initiatives locales pour venir en aide aux populations vulnérables à la frontière ..... 381
a. Résoudre le problème des drogues ..... 381
b. À Agua Prieta : l'*empowerment* économique des femmes ..... 383

**Conclusion générale ..... 389**

**Sources ..... 396**

**Sources primaires ..... 396**

**Sources secondaires ..... 406**

# Tables des illustrations

## Cartes

Carte 1. *Carte générale de localisation* ..... 17
Carte 2. *Binômes urbains le long de la frontière États-Unis/Mexique* ..... 24
Carte 3. *Opérations de renforcement des mesures sécuritaires à la frontière États-Unis/Mexique des années 1990 à 2020* ..... 74
Carte 4. *Écoles et quartiers ségrégués de Douglas/Pirtleville jusque dans les années 1960* 217
Carte 5. *Carte d'un corridor du cartel de Sinaloa* ..... 292
Carte 6. *Localisation de San Bernardino National Wildlife Refuge et de Organ Pipe Cactus National Monument* ..... 338
Carte 7. *Lieux économiques et culturels, actifs ou désertés, à Douglas/Agua Prieta en 2020* ..... 358
Carte 8. *Nombre de corps de migrants retrouvés entre 1999 et 2019* ..... 371

## Figures

Figure 1. *Âge des interviewés par sexe (n=95)* ..... 38
Figure 2. *Lieu de résidence des interviewés par pays (n=95)* ..... 39
Figure 3. *Nombre d'interviewés par occupation et par pays (n=95)* ..... 39
Figure 4. *Nombre d'arrestations de migrants en situation irrégulière entre 1994 et 2001 dans les secteurs de El Paso, San Diego et Tucson* ..... 73
Figure 5. *Nombre d'expulsés sous les administrations Clinton, Bush, Obama et Trump, de 1994 à 2018* ..... 87
Figure 6. *Les résidents frontaliers de Douglas/Agua Prieta : les Anglos, les Mexicains-Américains, les Mexicains et les migrants résidents (n=95)* ..... 132
Figure 7. *Catégories de résidents frontaliers anglos (n=25)* ..... 156
Figure 8. *Sous-catégories de résidents frontaliers anglos (n=25)* ..... 157
Figure 9. *Catégories de résidents frontaliers mexicains-américains (n=31)* ..... 180
Figure 10. *Sous-catégories des résidents frontaliers mexicains-américains (n=31)* ..... 181
Figure 11. *Catégories de résidents frontaliers mexicains (n=28)* ..... 190
Figure 12. *Sous-catégories de résidents frontaliers mexicains (n=28)* ..... 191
Figure 13. *Catégories de migrants résidents (n=11)* ..... 201
Figure 14. *Sous-catégories de migrants résidents (n=11)* ..... 201
Figure 15. *Évolution graphique de la population de Douglas et Agua Prieta de 1918 à 2020* ..... 209
Figure 16. *Mobilité des résidents de Douglas/Agua Prieta (n=95)* ..... 227
Figure 17. *Mobilité en fonction des catégories de résidents (n=95)* ..... 227
Figure 18. *Fréquence de traversée parmi les border crossers (n=52)* ..... 228
Figure 19. *Raisons de traverser la frontière en fonction du lieu de résidence* ..... 229

## Tableaux

Tableau 1. *Tableau récapitulatif des catégories et sous-catégories de résidents anglos, mexicains-américains, mexicains et de migrants résidents* ..... 132
Tableau 2. *Évolution de la population de Douglas et Agua Prieta de 1918 à 2020* ..... 209

**Photos**

Photo 1. *Pilier entre le Mexique et les États-Unis (C. Fortuné, Douglas, octobre 2018)* ..... 61
Photo 2. *Barrière faite de plateformes d'atterrissage pour hélicoptères (C. Fortuné, Tecate, avril 2019)* ..... 68
Photo 3. *Tours Intégrées et Fixes (C. Fortuné, Douglas, avril 2019)* ..... 85
Photo 4. *Frontière entre Douglas et Agua Prieta avec panneaux en acier, barrières de véhicules, et voiture de la Border Patrol (C. Fortuné, Douglas, octobre 2017)* ..... 86
Photo 5. *Militaires installant les fils barbelés le long de la barrière (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)* ..... 90
Photo 6. *Conteneurs et fils barbelés installés à la Raul Castro Port of Entry en novembre 2018, en réponse à la caravane de migrants (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)* ..... 90
Photo 7. *Modèle de la nouvelle barrière en construction à Douglas (C. Fortuné, Douglas, février 2020)* ..... 92
Photo 8. *Site de construction de la nouvelle barrière à Douglas (C. Fortuné, Douglas, février 2020)* ..... 93
Photo 9. *Barrières garde-corps à l'est de Douglas, le long d'une route créée pour et surveillée par la Border Patrol (C. Fortuné, Douglas, octobre 2018)* ..... 93
Photo 10. *Frontière Mexique/Guatemala. Rive gauche : Mexique (Chiapas), rive droite : Guatemala (C. Fortuné, frontière Mexique/Guatemala, octobre 2018)* ..... 106
Photo 11. *Migrants traversant la rivière (C. Fortuné, frontière Mexique/Guatemala, octobre 2018)* ..... 107
Photo 12. *Tente devant le PoE (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)* ..... 198
Photo 13. *Grand Theatre de Douglas, autrefois très fréquenté, en rénovation depuis 2018 (C. Fortuné, Douglas, 2018)* ..... 212
Photo 14. *Andrade PoE (C. Fortuné, Yuma, avril 2019)* ..... 235
Photo 15. *Cabinets médicaux des rues principales de Los Algodones (C. Fortuné, Los Algodones, avril 2019)* ..... 235
Photo 16. *Sommet de D Hill, à Douglas (C. Fortuné, Douglas, avril 2019)* ..... 261
Photo 17. *Des camions roulent sur une plateforme équipée d'une balance et de rayons X au PoE d'Otay Mesa (C. Fortuné, San Diego, avril 2019)* ..... 287
Photo 18. *Représentation de La Bestia sur un mur de CAME – Centro de Atención al Migrante Exodus (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)* ..... 322
Photo 19. *Tentes où les migrants attendent que leur numéro soit appelé pour demander l'asile (C. Fortuné, Agua Prieta, avril 2019)* ..... 326
Photo 20. *Hummers et militaires en train d'installer les fils barbelés le long de la barrière à Douglas (C. Fortuné, Douglas, novembre 2018)* ..... 326
Photo 21. *Panneau faisant la promotion de Douglas, placé sur l'autoroute au sud de Tucson (C. Fortuné, Benson, août 2018).* ..... 335
Photo 22. *Barrières de véhicules à Douglas (C. Fortuné, Douglas, septembre 2017)* ..... 342
Photo 23. *Débris (troncs d'arbres, branches, etc.) qui se sont accumulés lors d'une flash flood à l'est d'Agua Prieta. Les portes qui se soulèvent permettent de les laisser passer si besoin (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)* ..... 343
Photo 24. *Résistance artistique sur la barrière qui sépare Tijuana de San Diego (C. Fortuné, Tijuana, avril 2019)* ..... 352
Photo 25. *Artiste anonyme qui a écrit les noms des vétérans ayant servi les États-Unis puis reconduits à la frontière (C. Fortuné, Tijuana, avril 2019)* ..... 352
Photo 26. *Contraste entre le projet artistique d'un monde sans barrière et en arrière-plan les dispositifs et agents de la Border Patrol (C. Fortuné, Tijuana, avril 2019)* ..... 352

Photo 27. *Joel Camacho en train de peindre « El Tributo » sur la barrière qui sépare Agua Prieta de Douglas (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2017)* ..... 354
Photo 28. *Représentation artistique à la frontière entre Douglas et Agua Prieta (C. Fortuné, Douglas, octobre 2018)* ..... 355
Photo 29. *Welcoming Actions (C. Fortuné, Douglas, décembre 2018)* ..... 364
Photo 30. *Participants à une veillée Healing Our Borders sur l'Avenue Pan American menant au Raul Castro PoE (C. Fortuné, Douglas, octobre 2017)* ..... 367
Photo 31. *Croix disposées le long de l'Avenue Pan American lors d'une veillée Healing Our Borders (C. Fortuné, Douglas, août 2018)* ..... 368
Photo 32. *Cross planting en l'honneur d'Otilio Juárez Pérez, décédé à l'âge de 52 ans dans le comté de Cochise, à Skeleton Canyon, à 48 kilomètres au nord-est de Douglas dans les montagnes Peloncillo (C. Fortuné, Skeleton Canyon, novembre 2017)* ..... 370
Photo 33. *Bidons d'eau déposés par des ONG sur la route de Calexico, Californie. Le drapeau orange et bleu indique aux migrants que de l'eau est disponible. Les couleurs vives leur permettent de le repérer de loin (C. Fortuné, Calexico, avril 2019)* ..... 373
Photo 34. *Bidons d'eau déposés par des ONG sur la route de Calexico, Californie (C. Fortuné, Calexico, avril 2019).* ..... 374
Photo 35. *Recto de la « carte de pouvoir » en anglais donnée aux migrants par Keep Tucson Together (Keep Tucson Together, Douglas, octobre 2017)* ..... 376
Photo 36. *Verso de la « carte de pouvoir » en espagnol donnée aux migrants par Keep Tucson Together (Keep Tucson Together, Douglas, octobre 2017)* ..... 376
Photo 37. *Caféiculteurs faisant partie de la coopérative Café Justo/Just Coffee. Edmundo est un bas à droite, en chemise verte (C. Fortuné, Salvador Urbina, Chiapas, Mexique, octobre 2018)* ..... 378
Photo 38. *Café Justo, le « Starbucks local » d'Agua Prieta (C. Fortuné, Agua Prieta, octobre 2018)* ..... 378
Photo 39. *Trinidad Aguamea devant DouglaPrieta Trabaja (C. Fortuné, Agua Prieta, décembre 2017)* ..... 384
Photo 40. *Potager en permaculture de DouglaPrieta Trabaja (C. Fortuné, Agua Prieta, décembre 2017)* ..... 385

# Liste des sigles et abréviations

ACLU : American Civil Liberties Union

ALENA : Accord de libre-échange nord-américain

AP : Agua Prieta

ATEP : Alien Transfer Exit Program

AZBR : Arizona Border Reckon

BCC : Border Crossing Card

BMI : Binational Migration Institute

BORTAC : Border Patrol Tactical Unit

BP : Border Patrol

BSFIT : Border Security Fencing Infrastructure and Technology

CAA : Clean Air Act

CAME : Centro de Atención al Migrante Exodus

CAP : Criminal Alien Program

CBP : Customs and Border Protection

CBX : Cross Border Xpress

CCA : Corrections Corporation of America

CIAM : Centro de Información y Asistencia a Mexicanos

CRREDA : Centro de Rehabilitación y Recuperación De Drogadicción y Alcoholismo

CRM : Centro de Recursos para Migrantes

DACA : Deferred Action for Childhood Arrivals

DEA : Drug Enforcement Administration

DIF : Desarollo Integral de la Familia

DHS : Department of Homeland Security

DOJ : Department of Justice

DREAM Act : Development, Relief, and Education for Alien Minors Act

ESA : Endangered Species Act

E.S.L. : English as a Second Language

FAIR : Federation for American Immigration Reform

GSIS : Global Security and Innovative Strategies

ICE : Immigration and Customs Enforcement

INS : Immigration Naturalization Service

IRCA : Immigration Reform and Control Act

IIRIRA : Illegal Immigration Reform and Immigrant Responsibility Act

LGBTQIA+ : Lesbienne, Gay, Bi, Trans, Queer, Intersexe, Asexuel et autres.

NEPA : National Environmental Policy Act

OCT : Organisations Criminelles Transnationales

OFAB : One Face At the Border

PCMEO : Pima County Office of the Medical Examiner

PD : Phelps Dodge

PNUD : Programme des Nations Unies pour le Développement

PoE : Port of Entry

ROB : Restore Our Border Security Plan

SBInet : Secure Border Initiative Network

SRE : Secretaría de Relaciones Exteriores

SWVC : Southwest Valley Constructors Compagny

TDA : Temporary Duty Assignment

U.S. CIS : United States Citizenship and Immigration Services

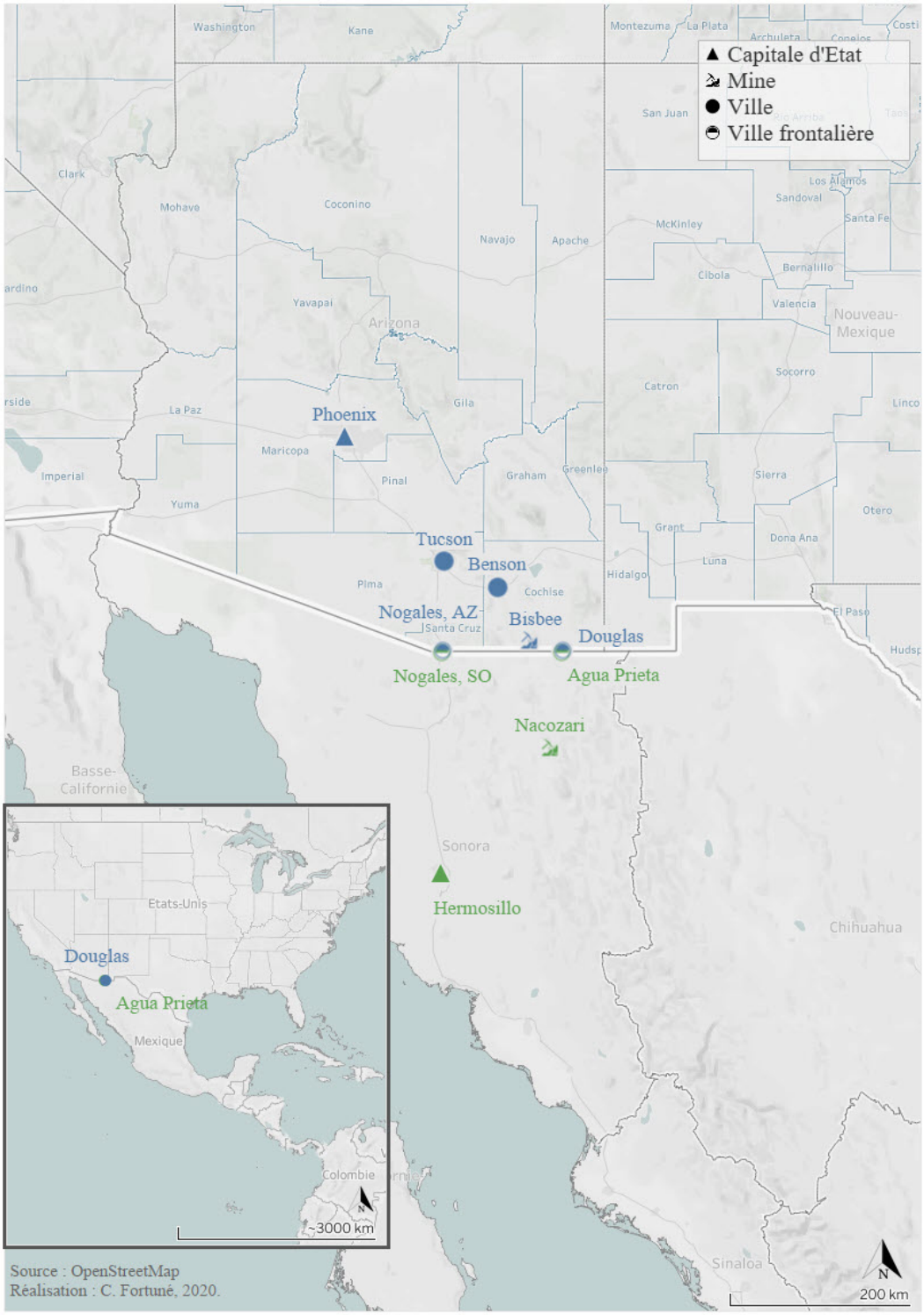
USNORTHCOM : United States Northern Command

U.S.-Visit : United States Visitor and Immigrant Status Indicator Technology System

VCT : Voices of Citizens Together

WASP : White Anglo-Saxon Protestant

Carte 1. *Carte générale de localisation*



# « Dear Brother Douglas »

Dear Brother Douglas,

I looked through the wall and saw your sister,
she seemed so different than what they whisper.

I felt a sense that all is peaceful, even though
she's grown with lots of people.

She has her flaws: the violence and drugs, and
when it rains her streets always flood.

But, I have seen another part of your sister, it's
the part that they never whisper.

She's become a great diverse community, but
still a place where you feel unity.

She's full of restaurants from carnitas to sushi,
with lots of places that remind me of movies.

Her churches are full of loving people, who will
love and bless you under the church steeple.

So fear not she's still your sister, and I know
deep inside you miss her.

She looks above Trump's great wall, and invites
you to come over, and play baseball.

A border united, two countries as one, a brother
and sister under the high desert sun

**Poème de James Martin**

# Introduction

> Mark: *We do live on the border, we do live on both sides. Very rarely did anybody say anything, any follow-up questions about that. But on one occasion a Customs and Border Patrol agent said to me:*
> [CBP] *"But which side do you live on?"*
> [Mark] *"Both sides."*
> [CBP] *"No no no no no, tell me which side that you live on."*
> [Mark] *"I can't tell you one side […]. We have friends on both sides, we worship on both sides, we shop on both sides, we have a kid who goes to school on this side and a kid who goes to school on that side, we live on both sides."*
> *And so finally he said:*
> [CBP with an angry voice] *"Where do you sleep most often?"*
> [Mark] *"Well maybe Agua Prieta."*
> [CBP, angry] *"Then you live in Agua Prieta."*
> [Mark] *"Well… Life is more than sleeping."*[1]

Cet extrait d'entretien qui relate l'interaction de Mark, un citoyen étatsunien qui vit à la frontière, et un agent fédéral du Service des douanes et de la protection des frontières des États-Unis (*Customs and Border Protection* – CBP), illustre parfaitement ce qu'est la vie à la frontière États-Unis/Mexique. Cette interaction révèle à quel point les *borderlands* font partie des espaces les plus incompris au monde[2], en particulier par ceux qui n'y vivent pas. Ce témoignage est révélateur de la vie à la frontière entre d'un côté les résidents qui mènent une vie biculturelle et/ou binationale et de l'autre les agents fédéraux qui véhiculent et mettent en application les mesures sécuritaires imposées par l'État fédéral. C'est à ce décalage que nous nous intéresserons dans cette thèse, celui entre la vie frontalière vécue par les résidents locaux et les mesures sécuritaires qui leur sont imposées par l'État.

Le début de cette recherche a coïncidé avec l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis. Affirmant qu'il y avait une crise à la frontière et désignant les migrants et les trafiquants de drogue comme une menace – ce qui ne date pas de son administration[3] –, Donald

[1] Entretien personnel mené avec Mark Adams à Douglas, le 12 octobre 2018.
[2] Michael Dear, *Why Walls Won't Work: Repairing the US-Mexico Divide* (Oxford: Oxford University Press, 2013). p. xi.
[3] Paul Otto et Susanne Berthier-Foglar, *Permeable Borders: History, Theory, Policy, and Practice in the United States* (New York: Berghahn Books, 2020). p. 2.

Trump a fait de la sécurité frontalière une priorité, propulsant les villes frontalières sur le devant de la scène politique et médiatique. Sa première mesure a d'ailleurs été de signer un décret présidentiel en janvier 2017 promettant la construction d'un mur physique entre les États-Unis et le Mexique en utilisant des matériaux et la technologie appropriée pour contrôler la frontière[4], proposant ainsi une étape supplémentaire dans le renforcement sécuritaire qui a pour but de rendre cette frontière imperméable et sécurisée.

Ces mesures ne sont toutefois pas inédites. Les processus continus d'intensification des mesures sécuritaires à la frontière ont débuté dans les années 1980 avec la Guerre contre les drogues, se sont poursuivis dans les années 1990 avec la lutte contre l'immigration irrégulière, pour se combiner dans les années 2000 avec la lutte contre le terrorisme, jusqu'à nos jours en 2020.

Alors que les années 1990 marquent les débuts de la mondialisation et l'ouverture des frontières à la libre circulation – sinon des personnes – des marchandises, elles marquent aussi le début de la division entre le Mexique et les États-Unis par la mise en place de barrières, démarcations visuelles dont les constructions sont encore en cours trente ans plus tard, destinées à stopper les migrations irrégulières, les trafics de drogue et les terroristes. Si certains parlent de « murs » (*walls*) – terme d'ailleurs régulièrement utilisé par les résidents frontaliers pour faire référence à la frontière – nous préférons en français le terme « barrière » qui permet de rendre compte de la diversité de démarcations visuelles le long de la frontière États-Unis/Mexique. Ces barrières se sont multipliées dans le monde au cours du XXIe siècle, comme le souligne le géographe Reece Jones :

> Despite predictions of the creation of an increasingly borderless world, the countries often described as the oldest democracy in the world, the largest democracy in the world, and the most stable democracy in the Middle East built a combined total of 5,700 kilometers of security barriers on their political borders. For comparison, if strung together these barriers would stretch all the way from New York to Los Angeles, with enough left over to build another barrier from Frankfurt to Istanbul[5].

[4] Donald Trump, « Executive Order: Border Security and Immigration Enforcement Improvements », *The White House*, 25 janvier 2017, https://www.whitehouse.gov/the-press-office/2017/01/25/executive-order-border-security-and-immigration-enforcement-improvements. Site consulté le 20 septembre 2020.
[5] Reece Jones, *Border Walls: Security and the War on Terror in the United States, India and Israel* (London: Zed Books, 2012). p. 1.

La frontière États-Unis/Mexique est longue de plus de 3 100 kilomètres. Définie par le traité de Guadalupe Hidalgo en 1848 puis par l'Achat Gadsden en 1853, elle a d'abord été délimitée visuellement par des bornes, jusqu'aux années 1920 quand elle a été séparée par des fils barbelés. Ayant longtemps été une région sous-peuplée en raison d'un climat politique et économique instable, et étant éloignée des centres politiques et économiques où sont prises les décisions, ce n'est pas avant la deuxième moitié du XXe siècle que le gouvernement étatsunien s'est intéressé à la frontière[6], notamment à travers le prisme des trafics de drogues et des migrations dites « illégales ». C'est donc à partir des années 1990 que le premier tournant sécuritaire à la frontière a eu lieu, avec l'installation de 100 kilomètres de barrières[7]. Les attentats du 11 septembre 2001 ont marqué un deuxième tournant sécuritaire qui a mené au passage du *Secure Fence Act* en 2006 autorisant la construction supplémentaire de 1 125 kilomètres de barrières le long de la frontière mexicaine[8]. En octobre 2020, c'est 350 kilomètres de barrière qui ont été construits entre l'Arizona et le Sonora[9], afin de tenir la promesse faite aux électeurs avant les élections présidentielles de novembre 2020. La barrière États-Unis/Mexique est la plus grande construction qu'un État ait entrepris au XXIe siècle : près de 1 300 kilomètres de barrières qui coûtent jusqu'à 10,6 millions de dollars au kilomètre, et qui ont engendré 4,4 millions de dollars de coût de réparation[10].

Ces barrières sont installées dans les villes frontalières, des espaces transnationaux pourtant marqués par les interactions quotidiennes entre résidents des villes mexicaines et étatsuniennes, qui sont espaces de médiation :

> The border and its adjacent spaces become places for sharing – a "transnational space", a zone of interaction […] – a location where functional relationships are evident, and potentially an area of community integration[11].

[6] Oscar J. Martínez, *Border People: Life and Society in the U.S.-Mexico Borderlands* (Tucson: University of Arizona Press, 1994). p. 3.
[7] Jones, *Border Walls, op. cit*., p. 1.
[8] *Ibid*.
[9] Rafael Carranza, « Border Wall Construction Waste Ends up Dumped in Mexico. There, It Reaches a Thriving Black Market », *Arizona Republic*, 3 octobre 2020, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2020/10/03/allegations-border-wall-waste-may-illegally-dumped-into-mexico/5799660002/. Site consulté le 5 octobre 2020.
[10] Miguel Diaz-Barriga et Margaret E. Dorsey, *Fencing in Democracy: Necrocitizenship and the US-Mexico Border Wall* (Durham: Duke University Press, 2020). p. 11.
[11] Victor Konrad et Heather N. Nicol, « Border Culture, the Boundary Between Canada and the United States of America, and the Advancement of Borderlands Theory », *Geopolitics,* vol. 16, n° 1 (31 janvier 2011): 70-90, https://doi.org/10.1080/14650045.2010.493773. p. 77.

Entre division et intégration, l'espace transnational qu'est la frontière États-Unis/Mexique est à la fois l'un des espaces les plus sécurisés au monde, et l'un des espaces les plus traversés, en particulier par les résidents frontaliers qui y habitent et qui le font vivre.

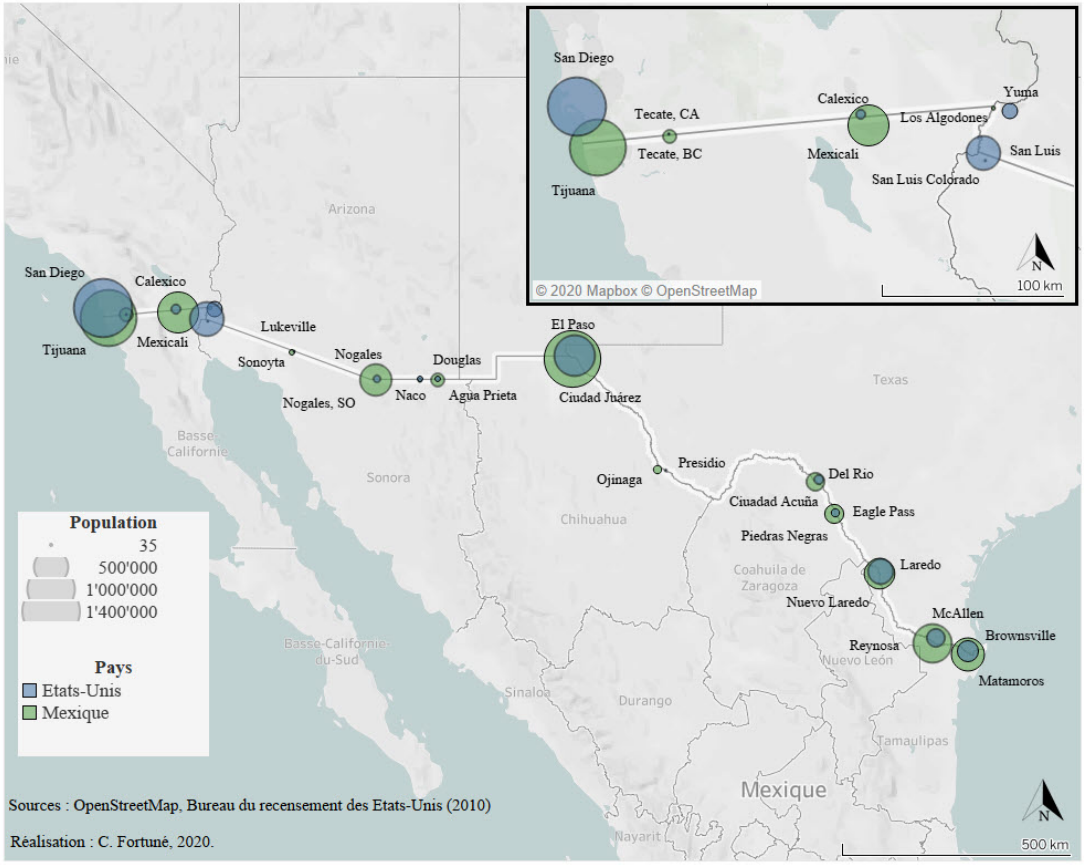
Un de ces espaces, qui fait l'objet de notre étude, est Douglas/Agua Prieta, villes frontalières de l'État d'Arizona (États-Unis) et du Sonora (Mexique). Douglas est une petite ville semi-rurale de 15 000 habitants environ (17 000 en comptant la population carcérale), contrairement à sa ville voisine mexicaine qui en compte officiellement 80 000. Toutefois, ce chiffre est sous-estimé selon de nombreux résidents d'Agua Prieta qui affirment que la ville grandit très vite et qu'elle est le lieu de vie de près de 200 000 habitants. Ces deux villes ont été créées en même temps au début du XXe siècle et entretiennent des liens entre elles depuis, d'ordre économique, culturel et social. C'est également le cas de la quinzaine d'autres binômes urbains le long de la frontière États-Unis/Mexique, comme Tijuana/San Diego, Mexicali/Calexico, Nogales/Nogales, Ciudad Juárez/El Paso, Matamoros/Brownsville, etc., qui ont proliféré le long de la frontière en raison de leur isolement géographique, loin des centres de décisions du Mexique et des États-Unis (Carte 2). Comme le soulignent les historiens Milo Kearney et Anthony Knopp :

> The story of these twin cities is as distinct from the general history of the border as the life story of human twins is distinct from the history of their family. There are family traits shared by all border towns, but each has its own individuality[12].

C'est cette individualité de chaque binôme urbain qui donne à l'étude de Douglas/Agua Prieta en tant que petites villes frontalières un intérêt tout particulier.

[12] Milo Kearney et Anthony K. Knopp, *Border Cuates: A History of the U.S.-Mexican Twin Cities* (Fort Worth: Eakin Press, 1995). p. 2.

Carte 2. *Binômes urbains le long de la frontière États-Unis/Mexique*




## Les études frontalières, au croisement de plusieurs disciplines

Si les chercheurs, et en particulier les géographes (Michel Foucher[13], Yves Lacoste[14], etc.), se sont intéressés aux frontières au cours du XXe siècle, les études frontalières ont pris leur véritable essor dans les années 1990, avec des contributions significatives, en géographie toujours, sur ce qu'est une frontière (Amilhat Szary[15], Graziano[16], Foucher[17], etc.), mais également en relations internationales, en histoire, en économie, en sociologie ou encore en anthropologie. Ce renouveau des études frontalières a permis d'élargir notre compréhension

[13] Michel Foucher, *Fronts et frontières : Un tour du monde géopolitique* (Paris: Fayard, 1991).
[14] Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (Paris: La Découverte, 1976).
[15] Anne-Laure Amilhat-Szary, *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* (Paris: Presses Universitaires de France, 2015).
[16] Manlio Graziano, *What Is a Border?* (Stanford, California: Stanford University Press, 2018).
[17] Michel Foucher, *L'obsession des frontières* (Tempus Perrin, 2012).

des frontières sur des sujets aussi vastes que la culture frontalière, la gouvernance, les conflits frontaliers, les migrations, le commerce frontalier, les mutations économiques de la frontière (ALENA, *maquiladoras*, etc.), les changements sociodémographiques, territoriaux et écologiques, et les conséquences de ces changements sur les villes frontalières, en particulier mexicaines.

Dans les études frontalières, la frontière États-Unis/Mexique est devenue la pierre angulaire des analyses[18]. Comme l'indiquent Donnan et Wilson :

> Border scholars looked to research on the US-Mexico border for theoretical and conceptual stimulation to such an extent that this border took on – and to a considerable degree still occupies – iconic status as *the* template for border studies in whatever part of the globe border research is carried out[19].

Cette attention portée à la frontière États-Unis/Mexique a ainsi mené les chercheurs à produire une vaste littérature sur cette dernière, se traduisant par des revues scientifiques spécifiques sur les frontières comme le *Journal of Borderland Studies*, ou encore *Borders in Globalization*.

Afin de comprendre la formation de la frontière aux cours du XIXe et début du XXe siècles, l'historienne Rachel St John, dans son ouvrage *Line in the Sand*, se penche sur la transformation de la frontière depuis sa création en 1848 par le Traité de Guadalupe Hidalgo jusqu'à la fin de la Révolution mexicaine dans les années 1920. De simple tracé linéaire sur une carte, elle est devenue une ligne de division très surveillée entre les États-Unis et le Mexique, marquant ainsi l'émergence de la frontière moderne[20]. L'historien Oscar Martínez se concentre lui aussi sur l'histoire de la frontière dans *Troublesome Border*. Il y décrit les processus par lesquels la frontière a été créée, engendrant des difficultés auxquelles ont dû faire face le Mexique et les États-Unis pour préserver l'intégrité de la ligne de division[21]. Dans *Border People*, Oscar Martínez revient sur l'histoire de la région frontalière qu'il nomme *borderlands* et dresse une typologie des *borderlands* et de ses habitants, *les borderlanders*[22]. Les historiens se sont également penchés sur les relations économiques binationales entre les deux pays, notamment Paul Ganster et David Lorey dans *The U.S.-Mexican Border Today: Conflict and*

[18] Thomas M. Wilson et Hastings Donnan, *A Companion to Border Studies* (John Wiley & Sons, 2012). p. 7.
[19] *Ibid*.
[20] Rachel St. John, *Line in the Sand: A History of the Western U.S.-Mexico Border* (Princeton, N.J.: Princeton University Press, 2011).
[21] Oscar J. Martínez, *Troublesome Border, Revised Edition*, 2nd edition (Tucson: University of Arizona Press, 2006).
[22] Martínez, *Border People* (Tucson; University of Arizona Press, 1994).

*Cooperation in Historical Perspective*, ouvrage dans lequel ils explorent l'évolution historique des villes frontalières à la frontière États-Unis/Mexique à la lumière des cycles économiques comme la signature de l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain)[23].

Cet accord de libre-échange, qui avait pour but d'ouvrir la frontière aux marchandises, a fait l'objet de nombreuses études d'un point de vue économique. C'est le cas de l'ouvrage *Free Trade? Informal Economies at the US-Mexico Border*, dans lequel la politiste Kathleen Staudt décrit les répercussions de l'ALENA sur les travailleurs des quartiers de familles à revenus moyens à El Paso et à Ciudad Juárez, dans un contexte de mondialisation économique[24]. David Bacon, écrivain et photojournaliste, s'intéresse également aux répercussions de l'ALENA, cette fois sur les conditions de travail des enfants à Mexicali et Tijuana dans *Children of NAFTA*[25]. Quant à Dori Stone, son ouvrage *Beyond the Fence: A Journey to the Roots of the Migration Crisis* – publié par l'ONG *Institute for Food and Development Policy* – permet de s'intéresser à des effets de l'ALENA qui échappent souvent aux approches économiques traditionnelles. Dori Stone décrit ainsi les répercussions de l'ALENA sur les migrations internationales – notamment mexicaines – aux États-Unis, et s'intéresse aux conditions des travailleurs agricoles des régions frontalières, ainsi qu'aux alternatives qu'ils proposent pour une économie durable afin d'établir une souveraineté et une sécurité alimentaire[26].

Les années 1990, marquées par la mondialisation et l'ouverture des frontières aux marchandises, ont également été marquées par des mesures ayant pour but de renforcer la sécurité à la frontière, notamment avec la mise en place des premières barrières en Californie et au Texas, ou encore avec des opérations visant à réduire les migrations irrégulières. C'est à ces origines des mesures sécuritaires que le géographe Joseph Nevins s'intéresse dans son ouvrage *Operation Gatekeeper and Beyond*[27]. Il explore les significations et les conséquences des mesures sécuritaires à la frontière depuis l'*Operation Gatekeeper* lancée en 1994 en Californie, stratégie nationale pour tenter de stopper les migrations irrégulières. Il analyse le soutien politique que ces développements sécuritaires ont engendré, ainsi que les formes de

[23] Paul Ganster et David E. Lorey, *The U.S.-Mexican Border Today: Conflict and Cooperation in Historical Perspective* (Lanham: Rowman & Littlefield Publishers, 2015).
[24] Kathleen Staudt, *Free Trade: Informal Economies at the U.S.-Mexican Border* (Philadelphia: Temple University Press, 1998).
[25] David Bacon, *The Children of NAFTA – Labor Wars on the U.S./ Mexico Border* (Berkeley: University of California Press, 2005).
[26] Dori Stone, *Beyond the Fence: A Journey to the Roots of the Migration Crisis* (Oakland, California: Food First Books, 2009).
[27] Joseph Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond: The War On « Illegals » and the Remaking of the U.S. – Mexico Boundary*, 2e éd. (New York: Routledge, 2010).

violence politique exercées sur la région frontalière États-Unis/Mexique. Pour définir les mesures de renforcement sécuritaire, des chercheurs vont jusqu'à parler de militarisation de la frontière, comme le sociologue Timothy Dunn. Dans son ouvrage *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992*, il souligne que les États-Unis ont mis en place des politiques anti-migratoires et anti-trafics de drogues qui ont contribué à militariser la frontière États-Unis/Mexique. Il examine ces politiques en les analysant à travers la stratégie de la doctrine de conflit de faible intensité (*low-intensity conflict doctrine*), devenue dans les années 1990 une doctrine d'opérations militaires autres que la guerre (*military operations other than war*)[28].

La militarisation de la frontière opère un retour au sens premier de la sécurité définie par les chercheurs en relations internationales, à savoir le fait pour l'État de se défendre contre une invasion ennemie[29]. Selon Alex Macleod, « la conception néoréaliste de la sécurité […] est très simple : il faut assurer la survie de l'État »[30]. Mais au début des années 1990, avec la chute du Mur de Berlin en 1989 et la fin de la Guerre froide, cette définition de la sécurité est remise en question. Les chercheurs en sciences politiques participent ainsi à redéfinir ce concept. Dans son article « Analyser la sécurité : Dillon, Waever, Williams et les autres »[31], Ayse Ceyhan retrace l'histoire de la sécurité en s'appuyant sur des auteurs clés de l'École de Copenhague. Plutôt que de penser l'État comme le sujet et l'objet de la sécurité, les théoriciens de ce courant de pensées ont élargi la notion de sécurité au-delà de la sécurité nationale et militaire. Dans son ouvrage *People, States, and Fear*, Barry Buzan propose d'inclure à la notion de sécurité les dimensions économique, politique, sociétale et environnementale, en plus de la dimension militaire, ce qui a opéré un changement de définition par rapport aux études de sécurité traditionnelles. Si Barry Buzan affirme que la sécurité est « la survie à l'égard des menaces », ce concept revêt toutefois une dualité[32]. Le théoricien Michaël Dillon reprend les origines du terme sécurité pour montrer cette dualité. En grec, sécurité (*asphaleia*) signifie sûreté. Il est un dérivé de *sphallo* qui signifie faire trébucher. En latin, *securitas*, dérivé de *sine cura* (sans inquiétude), signifie « libération à l'égard des soucis, à l'égard du danger, assurance, exactitude, mais aussi négligence, indifférence, insouciance »[33]. Ayse Ceyhan précise que la dualité dans

[28] Timothy J. Dunn, *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992* (Austin: University of Texas Press, 1996).
[29] Ayse Ceyhan, « Analyser la sécurité : Dillon, Waever, Williams et les autres », *Cultures & Conflits*, nº 31-32 (15 mai 1998), https://doi.org/10.4000/conflits.541. p. 3.
[30] Alex Macleod, « Les études de sécurité : du constructivisme dominant au constructivisme critique », *Cultures & Conflits*, vol. 54, nº 2 (1 juin 2004): 13-51. p. 14.
[31] Ceyhan, « Analyser la sécurité », *op. cit*., p. 5.
[32] Barry Buzan, *People, States and Fear: An Agenda for International Security Studies in the Post-Cold War Era* (Harvester Wheatsheaf, 1991).
[33] Ceyhan, « Analyser la sécurité », *op. cit*., p. 4.

le terme sécurité existe depuis l'Antiquité, à travers la figure de Poséidon, « à la fois dieu de la mer qui sécurisait et stabilisait et celui par qui arrivait un tremblement de terre, celui qui détruisait »[34]. Le terme de sécurité revêt donc cette dimension paradoxale de sécurité et d'insécurité. Dans tous les cas, la sécurité en relations internationales est un « concept essentiellement contesté »[35], ce qui signifie que « le concept de sécurité est l'objet de contestations et revêt plusieurs significations qui ne sont pas nécessairement liées à la définition conventionnelle, mais qui sont tributaires des conceptions politiques »[36]. Parmi ces conceptions politiques sont la volonté de l'État de réaffirmer son autorité sur son territoire. Comme le précise le géographe Michel Foucher, « la frontière c'est aussi la borne de la souveraineté d'un État »[37]. Pour ce faire, l'État construit un discours sécuritaire, ce que le théoricien Ole Waever appelle un *speech act*, soit un acte de discours[38]. C'est par « l'acte de discours, le *speech act*, qu'un problème devient un problème de sécurité »[39]. L'État, autorité légitime, désigne ainsi une menace (les migrants et les trafiquants de drogues) qui sera acceptée comme telle par son audience et qui deviendra un problème de sécurité. C'est ce phénomène, appelé sécuritisation[40], qui justifie selon l'État de mettre en place des moyens exceptionnels pour sécuriser la frontière et éliminer cette menace.

La sécurité à la frontière est un sujet que les chercheurs, les géographes politiques et les politistes notamment, ont développé. Le politiste Tony Payan, dans *The Three U.S.-Mexico Border Wars: Drugs, Immigration, and Homeland Security*, retrace l'histoire des politiques mises en place à la frontière par les administrations étatsuniennes au cours du XXe siècle concernant les migrations, la drogue et la sécurité. Historiquement, la frontière a fait l'expérience d'une militarisation grandissante à laquelle les résidents frontaliers ont dû s'adapter pour vivre dans cet environnement sécuritaire plus strict[41]. Les politistes Peter Andreas et Thomas J. Biersteker analysent quant à eux le tournant sécuritaire qu'ont représenté

[34] *Ibid.*
[35] *Ibid*.
[36] *Ibid*.
[37] Caroline Broué, « Qu'est-ce qu'une politique de frontières ? », *France Culture*, 22 octobre 2013, https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/quest-ce-quune-politique-de-frontieres. Site consulté le 20 septembre 2020.
[38] Ole Waever et al., *Identity, Migration and the New Security Agenda in Europe* (New York: Palgrave Macmillan, 1993).
[39] Ceyhan, « Analyser la sécurité », *op. cit*., p. 6.
[40] Barry Buzan, Ole Weaver, et Jaap De Wilde, *Security: A New Framework for Analysis* (Boulder, Colorado: Lynne Rienner Publishers Inc, 1997).
[41] Tony Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars: Drugs, Immigration, and Homeland Security, 2nd Edition* (Santa Barbara: ABC-CLIO, 2016).

les attentats du 11 septembre 2001, dans *The Rebordering of North America*[42]. Ils abordent la question de « refrontiérisation », à savoir un renforcement des mesures sécuritaires à la frontière États-Unis/Mexique et États-Unis/Canada, visant à réduire les mouvements des personnes tout en maintenant une économie sans frontières. Ils analysent les répercussions du renforcement de la sécurité frontalière sur les relations entre les États-Unis et le Mexique. La « refrontiérisation » de la frontière fait également l'objet d'étude de l'ouvrage *Why Walls Won't Work*, du géographe urbain Michael Dear, qui s'intéresse aux interactions historiques et culturelles à la frontière[43].

Dans un contexte de sécurisation de la frontière, les chercheurs se sont intéressés au développement de la construction de « murs ». C'est le cas de la politiste Wendy Brown qui, dans son ouvrage *Walled States, Waning Sovereignty*, se demande pourquoi tant d'États-nations construisent des murs à leurs frontières au XXIe siècle, alors même que la fin du siècle précédent s'est clôt sur une promesse d'échanges et de circulations. Dans un contexte post-westphalien, l'État perd sa souveraineté au profit d'acteurs non étatiques et transnationaux. L'État met donc en scène un pouvoir symbolique par la construction de « murs ». Elle observe que ces murs, qui agissent comme des filtres, se révèlent inefficaces sur le plan fonctionnel, mais ont un pouvoir certain sur le plan symbolique et théâtral[44]. C'est à ce pouvoir théâtral et symbolique que s'intéresse le politiste Peter Andreas dans *Border Games*. Il utilise la métaphore du jeu pour définir les différents acteurs frontaliers et le renforcement sécuritaire, le tout dans une ère définie par l'ouverture des frontières à travers l'ALENA[45].

De tout temps, les frontières ont été traversées par des populations et des marchandises de contrebande, sujet qui intéresse les chercheurs de plusieurs disciplines en études frontalières. C'est le cas du sociologue Sergio Chávez, qui a conduit des recherches à Tijuana sur les migrations internationales, les marchés de l'emploi et les réseaux sociaux à la frontière. Dans son ouvrage *Border Lives*[46], il examine la dynamique migratoire et les stratégies que les travailleurs migrants emploient quotidiennement, dans un environnement de renforcement des politiques migratoires et de restructurations économique et sociale qui évoluent, dans l'environnement urbain de Tijuana. L'historienne Raquel Rubio-Goldsmith étudie la crise

[42] Peter Andreas et Thomas J. Biersteker, *The Rebordering of North America: Integration and Exclusion in a New Security Context* (New York: Routledge, 2003).
[43] Michael Dear, *Why Walls Won't Work, op. cit*.
[44] Wendy Brown, *Walled States, Waning Sovereignty* (Cambridge: MIT Press, 2010).
[45] Peter Andreas, *Border Games: Policing the U.S.-Mexico Divide*, 2nd edition (Ithaca: Cornell University Press, 2009).
[46] Sergio Chávez, *Border Lives: Fronterizos, Transnational Migrants, and Commuters in Tijuana* (Oxford, New York: Oxford University Press, 2016).

humanitaire à la frontière, notamment dans l'État d'Arizona. Elle révèle la façon dont les politiques sécuritaires fédérales conduisent les migrants à traverser dans des zones dangereuses comme le désert de Sonora, pouvant mener les migrants à la mort. C'est ce qu'elle décrit dans son ouvrage *Migrant Deaths in the Arizona Desert*, co-édité avec les sociologues Celestino Fernández et Jessie K. Finch, ainsi qu'avec Araceli Masterson-Algar, professeure de littérature latino-américaine[47]. L'anthropologue Anna Ochoa O'Leary s'intéresse aux coûts économiques et humains des migrations internationales du point de vue du genre. Elle examine la violence exercée par les passeurs sur les migrants, en particulier les femmes, dans son article « *Con El Peso en la Frente*: A Gendered Look at the Human and Economic Costs of Migration on the U.S.-Mexico Border »[48] ou encore « Close encounters of the deadly kind: Gender, migration, and border (in)security »[49]. Le géographe Jeremy Slack, quant à lui, étudie les répercussions des politiques migratoires étatsuniennes sur les expulsés. Ses recherches sur les migrants ayant vécu la majeure partie de leur vie aux États-Unis, et qui en ont été expulsés, font l'objet d'étude de son ouvrage *Deported to Death*[50]. La politiste Guadalupe Correa-Cabrera étudie également les répercussions des politiques sécuritaires étatsuniennes, mais sur les organisations criminelles transnationales. Dans *Los Zetas Inc.: Criminal Corporations, Energy, and Civil War in Mexico,* elle montre comment les mesures sécuritaires prises par les États-Unis renforcent le cartel de *Los Zetas*, considéré comme le plus violent au Mexique[51].

Il faut également mentionner les auteurs littéraires qui s'intéressent aux frontières. C'est le cas de Gloria E. Anzaldúa et de son récit autobiographique pionnier *Borderlands/La Frontera: The New Mestiza*, qui examine l'expérience latina et chicana à travers les problématiques d'identité, de race, de colonialisme et de genre[52]. Nous pouvons également citer, entre autres, *The Devil's Highway* écrit par le journaliste Luis Alberto Urrea, qui retrace l'histoire d'un groupe de 26 hommes mexicains ayant tenté de traverser la frontière vers les

[47] Raquel Rubio-Goldsmith *et al.*, « A Humanitarian Crisis at the Border: New Estimates of Deaths Among Unauthorized Immigrants », *American Immigration Council*, 1 février 2007, https://www.americanimmigrationcouncil.org/research/humanitarian-crisis-border-new-estimates-deaths-among-unauthorized-immigrants; Raquel Rubio-Goldsmith *et al.*, *Migrant Deaths in the Arizona Desert: La Vida No Vale Nada* (Tucson: University of Arizona Press, 2017).

[48] Anna Ochoa O'Leary, « "Con El Peso En La Frente": A Gendered Look at the Human and Economic Costs of Migration on the U.S.-Mexico Border », *in* Raquel Rubio-Goldsmith *et al., Migrant Deaths in the Arizona Desert: La Vida No Vale Nada* (Tucson: University of Arizona Press, 2016), p. 69-93.

[49] Anna Ochoa O'Leary, « Close Encounters of the Deadly Kind: Gender, Migration, and Border (in)Security », *Migration Letters*, vol. 5, nº 2 (2008): 111-21.

[50] Jeremy Slack, *Deported to Death: How Drug Violence Is Changing Migration on the US–Mexico Border*, (Oakland, California: University of California Press, 2019).

[51] Guadalupe Correa-Cabrera, *Los Zetas Inc.: Criminal Corporations, Energy, and Civil War in Mexico* (Austin: University of Texas Press, 2017).

[52] Gloria Anzaldúa, *Borderland/La frontera: The New Mestiza* (San Francisco: Aunt Lute Books, 1999).

États-Unis en 2001, à travers une des zones les plus meurtrières, la *Devil's Highway*, entre le Sonora et l'Arizona. Seuls 12 de ces hommes ont survécu à la traversée[53].

**Douglas/Agua Prieta, le choix du terrain**

Plusieurs raisons justifient le choix de Douglas/Agua Prieta comme lieu d'enquête. Si les études frontalières se sont développées aux États-Unis ces trente dernières années, les chercheurs ont principalement mené leurs recherches dans des grandes villes frontalières comme San Diego/Tijuana[54] ou encore El Paso/Ciudad Juárez[55], ou même Nogales/Nogales[56]. Peu d'études se sont concentrées sur les petites villes frontalières, ce qui explique que Douglas n'a fait que peu l'objet de recherches. Parmi celles qui existent, nous pouvons citer l'article de l'anthropologue Josiah McC. Heyman, « The Oral History of the Mexican American Community of Douglas, Arizona, 1901-1942 », dans lequel il détaille les différentes formes de ségrégation à l'œuvre à Douglas au cours du XXe siècle[57]. Une deuxième étude sur Douglas a été réalisée par l'anthropologue Anne J. Goldberg. Dans sa thèse *Douglas-Agua Prieta: Place, Identity and Education on the United States-Mexico Border*, elle examine la façon dont des lycéens de Douglas construisent leurs identités, dans un environnement complexe qu'est la frontière États-Unis/Mexique[58].

Si Douglas n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études, cette ville de 15 000 habitants est pourtant un terrain excellent pour étudier et observer les effets de politiques de renforcement sécuritaire au nom de la sécurité nationale. De plus, si les études frontalières sont en expansion aujourd'hui à cause des mesures sécuritaires renforcées dans le monde entier, la plupart des chercheurs s'intéressent aux migrants et à leurs traversées de la frontière (Douglas Massey[59]),

[53] Luis Alberto Urrea, *The Devil's Highway: A True Story* (Boston: Little, Brown and Company, 2006).
[54] Lawrence A. Herzog, « Border commuter workers and transfrontier metropolitan structure along the United States-Mexico Border », *Journal of Borderlands Studies,* vol. 5, nº 2 (1 septembre 1990): 1-20, https://doi.org/10.1080/08865655.1990.9695393; Lawrence A. Herzog et Christophe Sohn, « The Co-Mingling of Bordering Dynamics in the San Diego–Tijuana Cross-Border Metropolis », *Territory, Politics, Governance*, vol. 7, nº 2 (3 avril 2019): 177-99, https://doi.org/10.1080/21622671.2017.1323003.
[55] Kathleen Staudt, Julia E. Fragoso, et César M. Fuentes, *Cities and Citizenship at the U.S.-Mexico Border: The Paso Del Norte Metropolitan Region* (New York: Springer, 2010); Slack, *Deported to Death, op. cit*.
[56] Randall H. McGuire, « Steel Walls and Picket Fences: Rematerializing the U.S.–Mexican Border in Ambos Nogales », *American Anthropologist*, vol. 115, nº 3 (2013): 466-80, https://doi.org/10.1111/aman.12029; Kearney et Knopp, *Border Cuates, op. cit*.
[57] Josiah McC Heyman, « The Oral History of the Mexican American Community of Douglas, Arizona, 1901-1942 », *Journal of the Southwest*, vol. 35, nº 2 (1993): 186-206.
[58] Anne J. Goldberg, « Douglas-Agua Prieta: Place, Identity and Education on the United States-Mexico Border », thèse de doctorat (Phoenix: Arizona State University, 2003).
[59] Douglas S. Massey, éd., *New Faces in New Places: The Changing Geography of American Immigration*, (New York: Russell Sage Foundation, 2010).

à la militarisation (Joseph Nevins[60], Timothy Dunn[61]), ou encore à l'intégration économique des villes frontalières (Peter Andreas[62]). Toutefois, peu d'études s'attachent à montrer l'impact des mesures fédérales sur les résidents locaux, notamment du côté des États-Unis. C'est ce que je propose donc de faire ici, à savoir comprendre comment les résidents frontaliers – du côté étatsunien principalement – vivent avec les mesures fédérales, en utilisant une approche ascendante (*bottom-up*), complétée par l'étude des dispositifs d'État. Comment la communauté de Douglas a-t-elle évolué ces trente dernières années dans le contexte de renforcement sécuritaire ? Comment les résidents frontaliers vivent-ils avec les décisions prises par l'État fédéral et appliquées sur leurs villes à l'échelle locale ? En quoi cela affecte-t-il leurs habitudes de traversée de la frontière ? Dans quelle mesure la sécurité frontalière façonne-t-elle leur façon de percevoir leurs voisins mexicains ? Le régime sécuritaire à la frontière apporte-t-il plus d'insécurité ? Quelles sont les réactions des résidents frontaliers et quelles influences pèsent sur eux ? Les actions des résidents et des ONG ont-elles une répercussion sur les décisions politiques au niveau de l'État et de la nation ? Quels sont les effets des discours et des actions sécuritaires sur les liens transfrontaliers entre les deux villes ?

Nous questionnerons la sécurité frontalière à partir des pratiques quotidiennes des *borderlanders*. Les mesures sécuritaires de l'État fédéral imposées aux villes frontalières sont en décalage avec le mode de vie des résidents frontaliers et en décalage avec leurs représentations de la frontière et de la sécurité. Plutôt que d'apporter la sécurité « attendue », l'État et ses mesures contribuent à l'insécurité des villes frontalières et de ses résidents. L'État transforme ainsi les questions de sécurité en questions symboliques, indépendamment de ce qui se passe à la frontière.

**Rendre compte de la complexité à la frontière**

Pour comprendre la réalité complexe de la frontière États-Unis/Mexique, mes recherches empruntent à la géographie politique, à l'histoire, à la sociologie, aux relations internationales et à l'anthropologie. Toutes ces approches sont nécessaires pour comprendre la vie des résidents frontaliers.

[60] Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond, op. cit.*
[61] Dunn, *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992, op. cit.*
[62] Andreas, *Border Games, op. cit*.

Les politiques de sécurité à la frontière font l'objet d'une attention particulière parmi les chercheurs en géographie politique et en relations internationales, disciplines cruciales dans ce travail de recherche. L'école de Copenhague et les études critiques de sécurité nous aideront à déterminer ce qu'est la sécurité pour les acteurs étatiques et non étatiques, aussi bien à la frontière qu'à l'intérieur des États-Unis. Nous nous appuierons également sur les travaux de géographes comme Michael Dear[63], Reece Jones[64] ou encore Jeremy Slack[65], entre autres, pour démontrer que les interactions entre villes frontalières mexicaines et étatsuniennes sont menacées par des politiques migratoires et sécuritaires mises en place par les États-Unis.

Afin de comprendre les modes de vie des habitants à la frontière, nous utilisons les travaux de l'historien Oscar Martínez, et en particulier son ouvrage fondateur *Border People.* Il utilise une approche socio-historique, qui « permet au chercheur, en étant au plus près de son terrain, de mettre en lumière le jeu des interactions sociales »[66], pour se concentrer sur l'histoire sociale, politique et économique des *borderlands*, à savoir la région frontalière États-Unis/Mexique[67]. Dans cet ouvrage publié l'année de l'entrée en vigueur de l'ALENA, en 1994, il dresse un portrait des modes de vie des résidents frontaliers qu'il nomme les *borderlanders* grâce à une enquête ethnographique conduite à la frontière dans les grandes métropoles frontalières : en Californie entre San Diego/Tijuana et au Texas entre El Paso/Ciudad Juárez et Brownsville/Matamoros. Il affirme que les *borderlanders* ont un mode de vie singulier, de par l'histoire de la région frontalière et de par leurs façons de vivre. Il établit une typologie des *borderlands* (la région frontalière) et des *borderlanders* (les habitants de la région frontalière), en démontrant que les facteurs environnementaux jouent un rôle déterminant dans la façon de vivre des populations. À partir de ses recherches, j'ai identifié de nouvelles catégories de *borderlanders* et je proposerai donc une mise à jour de sa typologie à l'ère de la présidence de Donald Trump. Je m'appuierai également sur les travaux de l'historien Thomas Sheridan et son ouvrage *Arizona: A History*, afin de comprendre la création de Douglas au niveau local et régional – ce qui permettra de mettre la ville en perspective par rapport à l'ère contemporaine. Cet ouvrage est particulièrement intéressant car il traite des débuts de l'industrie minière et des chemins de fer qui ont conduit à la fondation des villes minières comme Douglas et Agua Prieta au début du XXe siècle. Les chemins de fer qui reliaient les deux villes ont immédiatement

[63] Dear, *Why Walls Won't Work, op. cit*.
[64] Jones, *Border Walls, op. cit*.
[65] Slack, *Deported to Death, op. cit*.
[66] Véronique Bordes, « L'approche socio-ethnographique ou comment trouver des résultats que nous ne cherchons pas », *Spécificités,* vol. 7, nº 1 (29 juin 2015): 27-44. p. 28.
[67] Martínez, *Border People, op. cit*.

établi des relations historiques et économiques entre les villes étatsuniennes et mexicaines, qui se sont perpétuées tout au long du XXe siècle. Nous nous demanderons alors ce qu'il en est aujourd'hui de ces relations[68].

Dans un contexte de controverse autour des politiques de migrations, nous prendrons en compte les recherches sur les phénomènes migratoires et de mobilité. Les résidents frontaliers ont besoin d'autorisations, de moyens et de stratégies pour traverser la frontière, afin d'aller faire leurs courses, aller au travail, à l'école, etc. Une approche socio-ethnographique sera alors pertinente pour étudier les mouvements à la frontière. Je m'appuierai notamment sur le sociologue Sergio Chávez qui fournit des pistes de réflexion dans son ouvrage socio-ethnographique *Border Lives: Fronterizos, Transnational Migrants, and Commuters in Tijuana*, dans lequel il retrace l'adaptation des résidents frontaliers aux politiques migratoires et sécuritaires des États-Unis[69]. Grâce à une enquête de terrain et des entretiens menés auprès des résidents frontaliers, il examine les stratégies que les résidents frontaliers de l'aire urbaine transfrontalière de Tijuana utilisent pour traverser la frontière quotidiennement, notamment pour aller travailler, dans un contexte de changement majeur de l'économie politique.

Enfin, une approche ethnographique était déterminante pour comprendre les modes de vie des résidents locaux et leurs représentations de la sécurité, ce que nous allons détailler maintenant.

**Enquêtes de terrain**

Vivre à Douglas/Agua Prieta était nécessaire, afin de comprendre les pratiques des résidents frontaliers et leurs conceptions de la sécurité. C'est pourquoi j'ai effectué plusieurs séjours de terrain, de 2017 à 2020.

Le premier séjour de terrain en 2017 a duré deux mois (octobre-décembre). James Cohen, qui était allé à Douglas l'année précédente, m'a donné le contact de Mark Adams, le coordinateur étatsunien de l'organisation humanitaire et presbytérienne Frontera de Cristo. Cette organisation fait partie de la *Southern Border Communities Coalition* qui joue un rôle actif à la frontière États-Unis/Mexique. Avant de partir, j'avais établi un contact avec Mark qui m'a proposé de loger dans les locaux de Frontera de Cristo afin de mener à bien mon terrain. Ne connaissant pas Douglas, cela a été d'une grande aide pour me familiariser avec la ville.

[68] Thomas E. Sheridan, *Arizona: A History, Revised Edition*, 2nd edition (Tucson: University of Arizona Press, 2012).
[69] Chávez, *Border Lives, op. cit*.

Très vite, Mark est devenu un informateur clé, à savoir une personne qui joue un rôle dans la communauté locale, qui a accès à l'information, qui est disposé à communiquer et à partager ses connaissances, à coopérer, et qui est relativement impartial[70]. En m'invitant à participer à des activités comme les veillées pour commémorer les migrants qui ont perdu la vie dans la traversée du désert à Douglas, les réunions hebdomadaires avec les membres de Frontera de Cristo à Agua Prieta, les visites du CRREDA (*Centro de Rehabilitación y Recuperación de Drogadicción y Alcoholismo*) et de CAME (*Centro de Atención al Migrante Exodus*), les sorties dans le désert etc., il m'a permis de rencontrer plusieurs interviewés et de pratiquer l'observation participante, outils de l'ethnographe. Pour Jean-Pierre Olivier de Sardan, il existe deux façons de faire de l'observation participante : celles qui relèvent de l'observation où le chercheur est témoin, et celles qui relèvent de l'interaction où le chercheur est coacteur[71]. Ce premier séjour de terrain a surtout été un séjour d'observation qui m'a permis de m'imprégner de la vie quotidienne frontalière en traversant régulièrement la frontière, en participant à des activités de Frontera de Cristo, en me familiarisant avec la culture locale, pour décoder les faits et gestes de la population locale. Cela était nécessaire pour savoir comment interagir par la suite avec les enquêtés. Comme le souligne l'anthropologue Anne J. Goldberg :

> Participant observation implies a particular relationship to the place and people being studied. It is conceived as a data collection strategy, but a peculiar personal one. Participant observation certainly begins with the observation of people and their behavior, recording actions, conversations, and contexts. […] Anthropologists well learn by doing what those they seek to understand do, by living in the community, by going to work, shopping, or to church with members of the community[72].

Le but était de rencontrer les acteurs locaux en situation quotidienne et de commencer les premiers entretiens[73]. Mon hypothèse de départ était que les dispositifs physiques de sécurité comme la barrière, les caméras, détecteurs, etc. étaient très controversés parmi les résidents frontaliers de Douglas et que ces derniers n'hésitaient pas à manifester leur mécontentement

[70] Martin N. Marshall, « The Key Informant Technique », *Family Practice,* vol. 13, nº 1 (1 janvier 1996): 92-97, https://doi.org/10.1093/fampra/13.1.92. p. 92.
[71] Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, nº 1 (1 octobre 1995): 71-109, https://doi.org/10.4000/enquete.263. p. 3.
[72] Goldberg, « Douglas-Agua Prieta: Place, Identity and Education on the United States-Mexico Border », *op. cit*. p. 99-100.
[73] Olivier de Sardan, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *op. cit*. p. 5.

par rapport à ces dispositifs qui leur sont imposés par l'État fédéral. Or, je me suis vite rendu compte que ce n'était pas un sujet abordé par les résidents. Pour la plupart, la barrière existe, elle est là, et ils vivent avec sans même la remarquer. De plus, chaque fois que je posais une question sur ce qu'était la sécurité pour les interviewés, ils me répondaient qu'ils ne comprenaient pas la question et/ou évitaient de répondre. J'ai compris plus tard que ce silence était lié à plusieurs facteurs : de nombreux résidents sont liés de près ou de loin à des agents de sécurité qui travaillent dans la ville (CBP, *Border Patrol*, shérif, etc.), et/ou à des narcotrafiquants, ce qui rend la libération de la parole difficile. De plus, l'élection de Donald Trump à la présidence quelques mois plus tôt et la controverse de la politique de séparation des familles à la frontière avaient divisé les résidents de Douglas, comme me l'ont appris certains interviewés. Ces « imprévus »[74] lors du premier séjour de terrain m'ont donc permis de réajuster mes questions, tout en commençant à tisser des liens avec les résidents-enquêtés qui seraient cruciaux lors du deuxième séjour de terrain.

Ce deuxième séjour en 2018 a duré six mois (juillet-décembre). La durée prolongée sur le terrain est un « facteur principal qui réduit les perturbations induites par [l]a présence [du chercheur] : on s'habitue à lui »[75]. Étant une chercheuse posant des questions sur la sécurité – ce qui, je l'avais compris lors du premier séjour de terrain, était un sujet sensible – ce temps prolongé sur place a été déterminant. L'historienne Raquel Rubio-Goldsmith m'avait conseillée de rencontrer les interviewés plusieurs fois avant l'entretien, afin qu'une relation de confiance s'établisse. Une fois le lien de confiance établi, les interviewés étaient plus à même de s'ouvrir et de répondre honnêtement sans peur du jugement. Ma nationalité française a également permis à des interviewés de ne pas sentir de pression ou de jugement sur des questions sensibles. Les activités hebdomadaires organisées par Frontera de Cristo, auxquelles j'ai participé activement, m'ont permis de rencontrer plusieurs fois les interviewés. Toutefois, comme ces derniers faisaient partie du même cercle de bénévoles, j'ai décidé de prendre part à d'autres activités en parallèle. Cela m'a permis d'élargir le cercle d'interviewés parmi les résidents de Douglas/Agua Prieta, rencontrés par effet boule de neige.

Ce séjour a été marqué par l'arrivée de la caravane de migrants en novembre 2018 à la frontière étatsunienne, ce qui coïncidait avec les élections de mi-mandat. Or, dans le cadre de mes recherches, il s'est avéré que je me trouvais au Chiapas fin octobre 2018, à Tapachula, où se trouvaient des migrants de la caravane. Au moment de mon retour aux États-Unis, la caravane était sur le point d'arriver à la frontière, et l'administration Trump a dépêché les

[74] Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain* (Paris : La Découverte, 2010), p. 174.
[75] *Ibid.*, p. 4.

militaires dans les villes frontalières étatsuniennes, dont Douglas, pour installer plusieurs couches de fils barbelés le long de la barrière. Cette action a constitué une nouvelle étape dans le renforcement sécuritaire. Il s'agissait là de mesures symboliques dans un contexte d'élections de mi-mandat où le président cherchait à conserver une majorité républicaine au Congrès.

En avril 2019, suite à la participation à une conférence sur les frontières à San Diego, je me suis rendue à Douglas/Agua Prieta pendant une semaine afin de continuer les observations de terrain, et constater les éventuels changements qui se sont produits dans les deux villes. À Agua Prieta, le cartel local avait changé de leader, conduisant à une augmentation de la violence dans la ville et à l'établissement d'un couvre-feu.

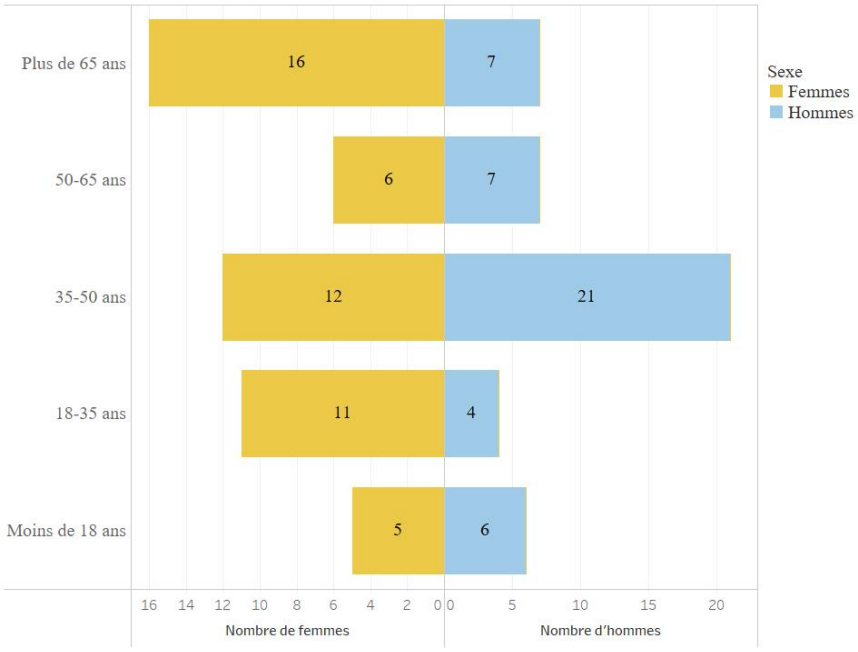
Vivre à Douglas, proche de la frontière mexicaine, implique d'entendre parler espagnol constamment, mais aussi de devoir le parler pour pouvoir avoir des interactions avec tous types de résidents. Étudier une ville frontalière impliquait donc aussi de mener des entretiens en espagnol. Si au départ je pensais n'étudier que Douglas, il s'est vite avéré que je devais également étudier Agua Prieta. Les deux villes sont fortement liées par leur histoire et par leurs résidents qui traversent la frontière et maintiennent les liens sociaux, culturels et économiques entre les deux pays. J'ai donc pris des cours d'espagnol avec une professeure, Narda, à Agua Prieta, pour améliorer ma maîtrise de la langue, ce qui m'a permis de mener des entretiens avec des résidents mexicains que je n'aurais pas pu mener autrement (notamment les chauffeurs de taxi, anciens *coyotes*). Cela m'a permis aussi d'être plus à l'aise auprès des migrants que je rencontrais lorsque j'étais volontaire à CRM (*Centro de Recursos para Migrantes*) et à CAME (*Centro de Atención al Migrante Exodus*), auprès des enfants du *Centro Comunitario Nueva Esperanza*, ou encore auprès de résidents mexicains à qui je donnais des cours de français à Agua Prieta.

Ces activités variées m'ont permis de rencontrer une grande diversité de résidents frontaliers avec qui j'ai conduit des entretiens. Il s'agissait d'entretiens semi-directifs menés en anglais et/ou en espagnol, sous forme de conversation. Je présentais mon projet, posais la première question (*Describe yourself and tell me how it is to live in Douglas/Agua Prieta*) et je laissais l'interviewé répondre. Au total, j'ai conduit 95 entretiens avec 50 femmes et 45 hommes de tous les âges (Figure 1), habitant aux États-Unis pour 47 d'entre eux et au Mexique pour les 48 autres (Figure 2), et de divers horizons : journalistes, historiens, professeurs au collège, au lycée et à l'université, retraités, bénévoles, activistes, entrepreneurs, lycéens, maires, femmes de ménage, employés municipaux, artistes, agents de la *Border Patrol*, adjoints du shérif, bibliothécaires, professeures de yoga, médecins, etc. (Figure 3). Lors de cette recherche, le principe de saturation a été atteint. Selon Barney G. Glaser et Anselm L. Strauss :

> *Saturation* means that no additional data are being found whereby the sociologist can develop properties of the category. As he sees similar instances over and over again, the researcher becomes empirically confident that a category is saturated[76].

En effet, à un certain point, les entretiens ont commencé à être redondants et je pouvais anticiper les réponses en fonction des catégories d'interviewés. Toutefois, le nombre important d'entretiens a permis d'établir des données quantitatives qui ont été utiles, notamment pour l'établissement des catégories de *borderlanders*.

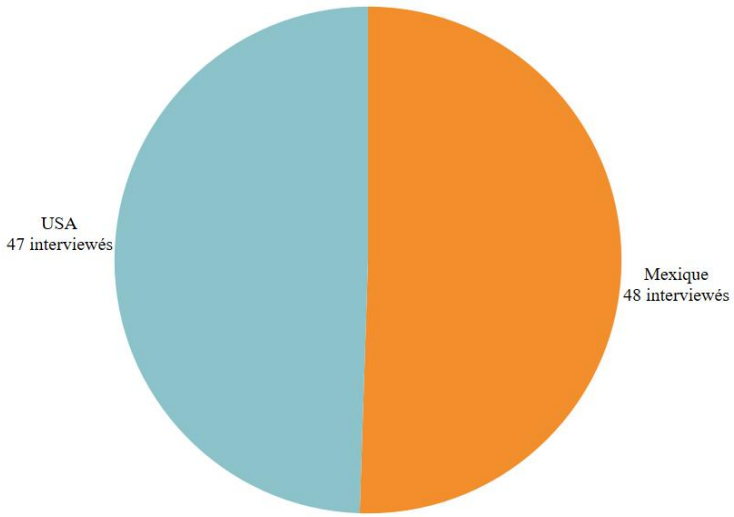
Figure 1. *Âge des interviewés par sexe (n=95)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

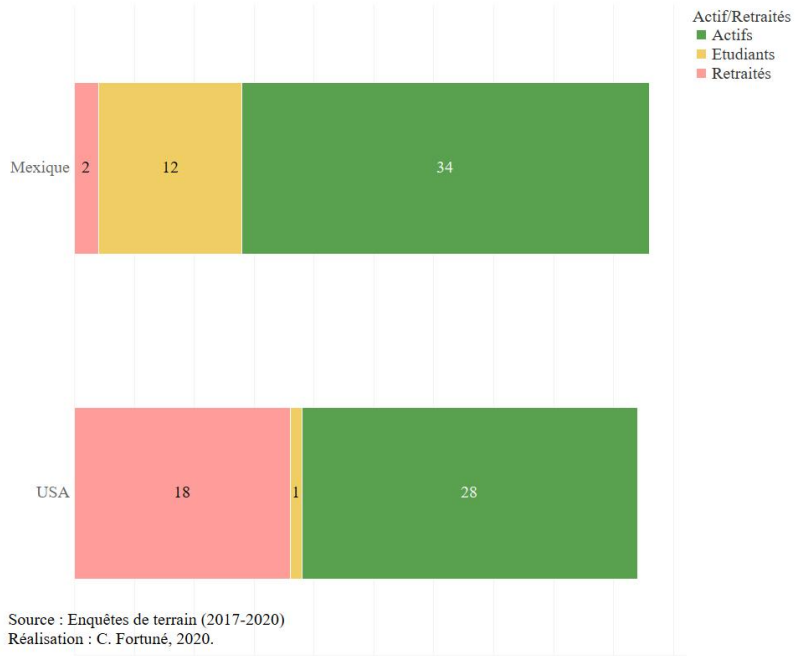
[76] Barney G. Glaser et Anselm L. Strauss, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research* (Stanford: Aldine, 1967). p. 61.

Figure 2. *Lieu de résidence des interviewés par pays (n=95)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

Figure 3. *Nombre d'interviewés par occupation et par pays (n=95)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

Afin de mener les entretiens et mes différentes activités, j'ai été amenée à traverser la frontière presque tous les jours, voire plusieurs fois par jour. Consciente de la facilité avec laquelle je peux traverser une frontière internationale grâce à ma nationalité française et ma couleur de peau blanche, il m'est toutefois arrivé de rencontrer quelques difficultés que je mentionne ici car elles sont révélatrices d'un décalage entre sécurité frontalière fédérale et vie locale. Au passage du point d'entrée (PoE) du Mexique vers les États-Unis, les agents de la CBP contrôlent les identités de ceux qui entrent aux États-Unis. Chaque fois que je donnais mon passeport français, cela soulevait des questions auprès des agents, au mieux curieuses, au pire qui relevaient de la suspicion. En 2018, mon visa B1/B2[77] n'était pas un visa que les agents de la CBP du PoE avaient l'habitude de voir. Un matin, après avoir passé du temps à CRM à Agua Prieta, je retraverse à Douglas. L'agent en fonction me pose les questions habituelles : « *Where are you coming from? Where are you going? Is it the first time you are crossing?* ». Alors que je lui réponds que j'ai déjà traversé plusieurs dizaines de fois, elle remarque que mon passeport ne contient pas le tampon du PoE de Douglas que les agents sont supposés avoir tamponné la première fois que j'ai traversé. Elle garde mon passeport et me demande de patienter sur le côté sur une chaise à roulette usée, en attendant qu'un autre agent vienne me chercher pour mettre le tampon dans les bureaux qui se situent au milieu du PoE. Après une quinzaine de minutes d'attente, un agent de la CBP m'emmène dans les bureaux, me demande de m'asseoir et de patienter de nouveau. Après trente minutes d'attente supplémentaires, un agent finit par sortir d'un bureau et me demande si quelqu'un s'occupe de moi et si j'ai besoin de quelque chose. Au son de sa voix, l'agent de la CBP qui avait pris mon passeport réplique : « *Oh yeah, I had forgotten about you* ». Elle m'affirme que je n'ai pas le droit de rester à Douglas, malgré mes remarques sur le fait que j'ai un visa, accordé par l'ambassade des États-Unis après un entretien, qui me permet de rester dans le pays pendant six mois. Elle rétorque d'un ton menaçant : « *Don't take that look with me, you're looking at me with that look that I don't like* ». Après une série de questions, elle finit par me demander « des preuves ». Ne sachant pas de quelles preuves elle parle, je retrouve une lettre de la directrice de mon laboratoire de recherche, écrite en français, qui m'autorise à mener des recherches aux États-Unis. Entre temps, l'agent de la CBP est allée se renseigner dans le bureau d'une de ses collègues. J'entends sa collègue lui répondre « *Yes she can live here with that visa, it's OK* ». Quand elle revient, elle prend la lettre de mes mains, la parcourt et me dit : « *OK I can see it's written Douglas, so all right. You need the I-94 form* », un formulaire qui permet

[77] Le visa B1 est un visa business qui permet aux chercheurs indépendants d'effectuer des recherches et le visa B2 est un visa touristique.

de rester aux États-Unis plus de 36 jours consécutifs. Il s'agit d'un formulaire payant dont je n'ai pas besoin avec un visa B1/B2, ce à quoi elle répond : « *You need the I-94, that's it* ». Elle tourne les talons et me fait attendre encore quinze minutes avant qu'un agent ne vienne prendre mes empreintes digitales, me scanner les yeux et me faire payer le formulaire. Ce genre d'interactions est régulièrement mentionné par les interviewés mexicains.

Lors de mon deuxième séjour de terrain en 2018, l'entrée sur le territoire étatsunien a également été compliquée. En sortant de l'avion, je me dirige vers les zones de contrôle d'immigration. L'agent qui inspecte mon identité me demande combien de temps je compte rester aux États-Unis. Quand je lui réponds six mois, il change d'expression et me regarde avec suspicion. Il tourne les pages de mon passeport et s'aperçoit que j'ai déjà passé deux mois à Douglas l'année précédente. Il me demande pourquoi je traversais autant à Agua Prieta. J'ai commencé ma réponse par « car j'y ai des amis », ce à quoi il a tout de suite répliqué sans me laisser finir ma phrase : « *That's impossible, you cannot have friends there. I'm sending you to secondary inspection* ». Escortée par un autre agent, j'arrive donc dans les bureaux fermés de l'inspection secondaire. Nous sommes trois, un homme qui attend d'être questionné et une femme asiatique qui attend son traducteur. On me fait asseoir et attendre une vingtaine de minutes. Lorsque l'agent m'appelle, elle me demande mon identité, mes papiers, les lettres d'invitation (Raquel Rubio-Goldsmith m'avait invitée à participer aux séminaires de l'Université d'Arizona à Tucson), les lettres d'accord de l'université française, mes relevés bancaires, ceux de mes parents, etc. Puis sont venues les questions sur mes raisons d'être aux États-Unis. Jugeant que c'était risqué de répondre que j'étudiais la sécurité dans les villes frontalières, j'ai répondu que j'étudiais la ville de Douglas et son évolution depuis le départ de la compagnie minière Phelps Dodge. Elle s'étonne du choix de Douglas et m'annonce que j'aurais pu choisir une autre ville. Sa question suivante est : « *Do you like Douglas ?* » et me donne la réponse dans la foulée : « *And don't tell me you like it, because I worked in Douglas, and I know there's nothing to do there* ». Puis elle me fait asseoir de nouveau, me rappelle, me repose les mêmes questions, me refait patienter tout en m'observant du coin de l'œil, me rappelle, un autre agent me repose exactement les mêmes questions, fait des recherches (et va jusqu'à me demander pourquoi le nom de ma banque est celui d'une région qui ne correspond pas à mon adresse personnelle), me demande de m'asseoir à nouveau et ainsi de suite. Ils m'ont ensuite demandé si je voyageais seule. Mon compagnon m'accompagnait, mais il avait passé les contrôles sans problème avant moi, m'a vu escortée par un agent et ne savait pas où j'allais. Ils m'ont demandé son nom, l'ont noté sur un papier et sont sortis le chercher, probablement pour le questionner aussi et déterminer si je disais la vérité. Comme cela faisait près de deux

heures qu'il m'attendait, les agents de la zone de récupération de bagages lui avaient demandé d'attendre à l'extérieur de l'aéroport. Les agents qui m'interrogeaient ne l'ont donc pas trouvé. Plus surprenantes encore ont été les questions sur mes traversées vers Agua Prieta l'année précédente : avec qui, comment, pourquoi, quand. Quand je disais que je traversais à pied, ils me répondaient que je mentais, que tel jour à telle heure j'avais traversé dans une voiture, accompagnée d'autres passagers. Ils m'ont demandé si je faisais du trafic d'êtres humains et ont cherché à savoir qui étaient ces passagers malgré mes explications sur le fait que je traversais beaucoup et que je ne me souvenais pas de tous les trajets effectués de façon détaillée. Finalement, après deux heures d'attente et d'interrogatoire, ils m'ont rendu mon passeport sans un mot et m'ont laissée entrer aux États-Unis.

Enfin, le dernier séjour de terrain effectué en 2020 (décembre 2019-mai 2020) ne s'est pas déroulé comme prévu. Suite à l'obtention d'une bourse Fulbright et invitée par l'Université d'Arizona, je me suis installée à Tucson, avec pour but de suivre des cours et séminaires au *Binational Migration Institute* (BMI) du département d'études mexicaines-américaines, participer à des conférences et faire des allers retours à Douglas et Agua Prieta pour développer les entretiens, en particulier avec les résidents migrants d'Agua Prieta auprès desquels je voulais compléter mes données. Pour me rendre au Mexique, je devais obtenir l'accord des différents partenaires Fulbright, dont celui basé à New York. Or, ce dernier m'a interdit de me rendre au Mexique en raison des recommandations du gouvernement américain qui avait classé l'État de Sonora au niveau trois de dangerosité, et m'a demandé de me conformer aux règles du gouvernement. Comme sur le site du gouvernement il était bien indiqué que le Sonora était classé niveau trois mais qu'il était possible de se rendre à Agua Prieta du moment qu'on ne dépassait pas les limites de la ville, j'ai fait plusieurs requêtes pour m'y rendre. Le temps d'obtenir des réponses, la crise sanitaire a fait qu'il était de toute façon impossible de se déplacer, de traverser la frontière et d'effectuer les recherches prévues. J'ai attendu la fin des cours et des conférences – passés en ligne – du BMI et le déconfinement en France pour écourter un séjour qui devait durer huit mois.

Ces différentes expériences démontrent à quel point la sécurité est un sujet controversé et délicat, qui a des répercussions importantes sur la circulation des individus. Elles illustrent ce que des résidents interviewés vivent, parfois de façon quotidienne, d'autant plus quand ils ne sont pas blancs. Les réactions suspicieuses des agents fédéraux au point d'entrée et à l'aéroport illustrent l'image négative des villes frontalières véhiculées par les médias et par l'État fédéral, en particulier l'administration Trump, où chaque *border crosser* est considéré comme suspect.

**Structure de la thèse**

La première partie de cette thèse retracera ce qu'est la sécurité pour les acteurs étatiques et non étatiques. Dans le premier chapitre, nous définirons comment l'État fédéral étatsunien définit la sécurité, à travers l'analyse des processus de sécuritisation, à savoir l'établissement d'une menace à la sécurité nationale et, entre autres, la criminalisation des migrants à travers une rhétorique anti-migrants. Ces processus discursifs mènent aux processus de sécurisation, soit la mise en place de mesures sécuritaires comme des barrières ou encore des moyens humains et financiers pour sécuriser la frontière États-Unis/Mexique. Le renforcement des mesures sécuritaires a engendré l'implication de nouveaux acteurs dans la sécurité frontalière, qui feront l'objet du deuxième chapitre. L'État délègue une partie de la sécurité nationale aux compagnies privées de la sécurité, qui contribuent en retour à élargir la sécurité nationale au-delà des frontières étatsuniennes. À l'échelle de l'Arizona et du comté de Cochise, ce sont des acteurs nativistes locaux, souvent reliés à des réseaux nationaux, qui opèrent un glissement de la sécurité nationale à la sécurité sociétale, que nous étudierons à travers la loi SB 1070 et à travers des groupes de *vigilantes*.

Les mesures de sécurité étant appliquées dans les villes frontalières, la deuxième partie déplacera la focale sur Douglas/Agua Prieta et sur ses résidents frontaliers. Le chapitre trois établira les profils des *borderlanders* afin de rendre compte de l'hétérogénéité des communautés locales de Douglas/Agua Prieta. Si les résidents frontaliers caractérisent les villes frontalières, c'est également le cas des relations historiques, économiques et culturelles que ces dernières entretiennent entre elles, et qui feront l'objet du chapitre quatre. Le chapitre cinq développera un dernier lien entre les deux villes, celui de la barrière qui les divise, et la présence d'agents fédéraux. Nous questionnerons les répercussions que les dispositifs sécuritaires peuvent avoir sur la vie quotidienne des résidents.

Enfin, la troisième partie se penchera sur les représentations de la sécurité par les résidents frontaliers. Les premiers chapitres s'intéresseront particulièrement aux formes d'insécurité engendrées par les mesures sécuritaires. Le chapitre six analysera le paradoxe de la sécurité à Douglas/Agua Prieta, entre sécurité à la fois assurée par l'État fédéral étatsunien et par l'organisation criminelle transnationale locale. Plus l'État met en place des mesures sécuritaires, plus les organisations criminelles transnationales développent des stratégies pour faire passer leurs marchandises, menant à une augmentation des violences dans les villes frontalières mexicaines. Le chapitre sept étudiera ces violences, exercées notamment sur les migrants. Le chapitre huit analysera quant à lui les répercussions économiques et

environnementales engendrées par la sécurité à la frontière. Enfin, le dernier chapitre sera consacré aux résistances locales contre les mesures fédérales étatsuniennes, résistances qui participent à redéfinir le concept de sécurité du point de vue des *borderlanders.*

# Première partie

# Acteurs de la sécurité frontalière des années 1980 à 2020

Le renforcement de la sécurité à la frontière États-Unis/Mexique s'est amplifié des années 1980 à 2020, en prenant différentes formes au cours des décennies, mais toujours pour répondre à ce qui est perçu par l'État fédéral étatsunien comme une menace à sa sécurité nationale, à savoir les migrations irrégulières et le narcotrafic. Toutefois, le renforcement sécuritaire à la frontière n'est pas simplement un instrument pour dissuader les migrations irrégulières ou le narcotrafic. Il est aussi une représentation symbolique de l'autorité de l'État, comme le démontre le politiste Peter Andreas[78]. L'État fédéral cherche à montrer son engagement à maintenir l'ordre à la frontière et à contrôler qui la traverse. Les mesures sécuritaires s'accompagnent d'une intensification des discours politiques sur ce qui constitue des menaces pour et selon l'État, et qui justifient en retour la mise en place de mesures sécuritaires exceptionnelles, constituant ainsi un cercle fermé.

Cette première partie entend étudier ce qu'est la sécurité frontalière selon différents acteurs – étatiques et non étatiques –, quelles stratégies ils utilisent pour la définir et mettre en application des mesures sécuritaires, les liens qui les unissent ainsi que l'influence qu'ils exercent les uns sur les autres dans leurs prises de décision de renforcement sécuritaire à la frontière États-Unis/Mexique.

Les interrogations qui guident le premier chapitre s'appuient sur pourquoi et comment l'État fédéral étatsunien, acteur principal dans la définition de la sécurité nationale et frontalière, définit ce qu'il se représente comme une menace à sa souveraineté. La frontière États-Unis/Mexique étant la frontière la plus traversée au monde (légalement et de façon irrégulière), il est prévisible que l'État fédéral étatsunien porte son attention sur elle et y consacre des moyens importants pour la surveiller. Mais qu'est-ce qui a mené à un renforcement sécuritaire qui a commencé dans les années 1980 et qui s'est intensifié à partir des années 1990 ? L'État fédéral n'a pas simplement apporté une solution à ce qu'il considérait comme un problème. En effet, ses actions ont eu d'importantes répercussions sur la façon dont la sécurité frontalière a évolué, ont participé à structurer l'opinion publique, à rediriger les routes migratoires, à augmenter les budgets alloués à la frontière au fil des décennies, etc. Le premier chapitre se concentrera donc sur ce qui fait la sécurité pour l'État fédéral étatsunien, en analysant les processus de sécuritisation – à savoir « la désignation d'un objet comme une menace, par une autorité légitime et acceptée comme telle par une audience significative »[79] – et de sécurisation

[78] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. 8.
[79] Barry Buzan, Ole Weaver, et Jaap De Wilde, *Security: A New Framework for Analysis, op. cit*., p. 23-26.

– soit la mobilisation d'un ensemble de moyen financiers et humains pour mettre en œuvre une gamme de pratiques sécuritaires[80] – de la frontière des années 1980 à 2020.

Si jusqu'à la Guerre froide, en relations internationales, l'État a été le seul référent et objet de la sécurité, cette influence réaliste du monde qui faisait de la sécurité une question de survie de l'État, à cause d'une menace venant d'une armée potentielle, a depuis été remise en question[81]. Avec l'entrée en vigueur de l'accord de libre-échange nord-américain (ALENA) en 1994[82], le début des années 1990 marque l'ouverture des frontières pour les marchandises entre les États membres que sont le Canada, les États-Unis et le Mexique. Cette défrontiérisation (*debordering*) est associée à la renaissance des études frontalières, dans une tentative de conceptualisation de l'impact de la mondialisation[83]. Selon les politistes Mathias Albert et Lothar Brock qui ont développé le terme :

> Debordering processes are understood as an increasing permeability of borders together with a decreasing ability of states to counter this trend by attempts to shut themselves[84].

La défrontiérisation, avec la mondialisation économique, a participé à remettre en cause la souveraineté des États[85]. Les tentatives de ces derniers de s'enfermer – et de plus tard, s'emmurer – est ce qui est appelé la refrontiérisation (*rebordering*). Terme popularisé par les politistes Peter Andreas et Thomas J. Biersteker, il signale le renforcement des frontières par leur fortification et le renforcement des contrôles sur la mobilité et les flux à la frontière[86].

Ce renforcement sécuritaire a engendré l'implication de nouveaux acteurs dans la sécurité frontalière, que nous analyserons dans le deuxième chapitre. Par exemple, les compagnies privées de la sécurité ont profité des mesures sécuritaires prises par l'État fédéral

---

[80] Thierry Balzacq, « Qu'est-ce que la sécurité nationale ? », *Revue internationale et stratégique*, vol. 52, n° 4 (2003): 33-50. p. 39-40.
[81] Ayse Ceyhan, « Analyser la sécurité : Dillon, Waever, Williams et les autres », *Cultures & Conflits*, nº 31-32 (mai 1998), https://doi.org/10.4000/conflits.541. p. 1.
[82] Les États membres (États-Unis, Canada, Mexique) ont renégocié les conditions de l'accord de libre-échange en 2017. Ils ont signé un nouvel accord, appelé Accord Canada-États-Unis-Mexique (ACEUM), entré en vigueur en juillet 2020, et qui remplace l'ALENA.
[83] Lawrence A. Herzog et Christophe Sohn, « The Co-Mingling of Bordering Dynamics in the San Diego–Tijuana Cross-Border Metropolis », *Territory, Politics, Governance*, vol. 7, nº 2 (avril 2019): 177-99, https://doi.org/10.1080/21622671.2017.1323003. p. 179.
[84] Mathias Albert et Lothar Brock, « Debordering the world of states: New spaces in international relations », *New Political Science,* vol. 18, nº 1 (mars 1996): 69-106, https://doi.org/10.1080/07393149608429765. p. 70.
[85] Christian Delacampagne, « Vers la fin de l'État-nation », *Le Monde*, 23 octobre 2002, https://www.lemonde.fr/societe/article/2002/10/23/vers-la-fin-de-l-etat-nation_295347_3224.html. Site consulté le 29 septembre 2020.
[86] Peter Andreas et Thomas J. Biersteker, *The Rebordering of North America, op. cit*.

pour développer leur commerce et se définir comme expertes de la sécurité. D'autres acteurs étatiques (Arizona) et locaux (comté de Cochise) profitent également de ces mesures pour apporter leurs propres visions de ce qu'est la sécurité frontalière. Nous analyserons alors le glissement qui s'opère de la sécurité nationale, dont l'État est l'acteur principal, vers la sécurité sociétale, dont les acteurs étatiques et locaux se font les porte-paroles à travers des groupes nativistes notamment. Les groupes nativistes locaux sont souvent reliés à des réseaux nationaux, parfois mêmes suscités par des organisations nationales qui obtiennent de l'influence localement, comme nous le verrons. Nous nous demanderons quels liens ces acteurs entretiennent avec les agents fédéraux, voire les élus, et s'ils influencent les prises de décision politiques à différentes échelles.

# Chapitre 1

# De la sécuritisation à la sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique des années 1980 à 2020

> Escalation has translated into tougher laws, rising budgets and agency growth, the deployment of more sophisticated equipment and surveillance technologies, and a growing fusion between law enforcement and national security institutions and missions. Of course, the most visible – and certainly most symbolic – sign of escalation has been the construction of more and bigger physical barriers. Escalation is also evident more generally in the sharper tone of the policy discourse about the border and the heightened prominence of "law and order" issues […].
> Peter Andreas, *Border Games,* 2009*,* p. 4.

Dans les années 1990, l'immigration irrégulière aux États-Unis est devenue une inquiétude pour l'opinion publique et certains élus, notamment en Californie où elle a été construite comme une menace. Le contrôle des migrations le long de la frontière est devenu l'une des mesures fédérales de renforcement sécuritaire les plus populaires politiquement[87], faisant de la frontière un synonyme d'insécurité. Si les mesures politiques relatives à la frontière États-Unis/Mexique sont antérieures aux années 1990, le renforcement sécuritaire à la frontière de façon continue est, quant à lui, nouveau, ce qui a hissé l'immigration en un sujet de *low politics* – un sujet non vital pour la survie de l'État – à un sujet de *high politics* – c'est-à-dire un sujet vital pour la survie de l'État. Cela a contribué à redéfinir les menaces sécuritaires et donc à modifier les réponses et pratiques de politiques sécuritaires par l'État[88]. Les discours politiques sur ce qui constitue des menaces pour et selon l'État fédéral se sont intensifiés, ciblant les migrants en situation irrégulière et les définissant comme des menaces à la sécurité nationale. Les États étant en droit d'exercer leurs fonctions régaliennes – dont assurer la sécurité intérieure –, les discours sur la perte de contrôle et de souveraineté ont fourni une justification au renforcement sécuritaire[89]. Considérant que la frontière était devenue incontrôlable et ayant transformé les migrations en question de sécurité nationale, l'État fédéral a apporté la seule

[87] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. 85.
[88] *Ibid.* p. 3.
[89] Christian Delacampagne, « Vers la fin de l'État-nation », *op. cit*.

réponse possible pour lui, à savoir le renforcement sécuritaire par une réponse militaire pour se défendre contre ces menaces[90]. En effet, le sociologue Timothy Dunn soutient que la frontière États-Unis/Mexique a progressivement été militarisée de 1978 à 1992, conséquence d'une série de mesures adoptées par les agences gouvernementales étatsuniennes pour répondre aux problèmes des migrations irrégulières et des trafics de drogues au nom de la sécurité nationale[91]. Cette militarisation progressive a continué dans les années 1990 et continue encore en 2020 sous l'administration Trump.

Le rôle que joue l'État fédéral dans la définition de l'immigration illégale fait partie des « fonctions fondamentales de l'État moderne » selon le géographe Joseph Nevins :

> In addition to claiming a monopoly over the making of rules binding on all its citizens and those within its territory, the modern state claims an absolute right to control who (and what) enters and leaves its territory[92].

La revendication par l'État d'avoir le droit absolu de désigner les migrants en situation irrégulière comme une menace pour la sécurité nationale est ce que les chercheurs en relations internationales appellent la sécuritisation, soit « la désignation d'un objet comme une menace, par une autorité légitime et acceptée comme telle par une audience significative »[93]. Selon Ole Weaver, un théoricien associé à l'école de Copenhague[94], la sécurité est une pratique discursive. Il s'agit d'un acte de langage (*speech act*) :

> Un problème devient un problème de sécurité quand les responsables étatiques l'appellent ainsi. Ce faisant, ils modifient la nature du problème et élèvent les

[90] Josiah McC. Heyman, « Constructing a 'Perfect' Wall: Race, Class, and Citizenship in US- Mexico Border Policing », *in* Pauline Gardiner Barber et Winnie Lem (Éds.), *Migration in the 21st Century: Political Economy and Ethnography,* (New York and London: Routledge, 2012): 153-74. p. 161.
[91] Dunn, *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992, op. cit*., p. 4.
[92] Joseph Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond, op.cit*., p.30.
[93] Buzan, Weaver, et De Wilde, *Security: A New Framework for Analysis, op. cit*., p. 23-26.
[94] L'école de Copenhague est un courant de pensées dont les théoriciens – notamment Buzan, Weaver et De Wilde – ont élargi la notion de sécurité des années 1980 au-delà de la sécurité nationale et militaire. Dans son ouvrage *People, States, and Fear*, publié en 1983, Buzan propose d'inclure à la notion de sécurité les dimensions économique, politique, sociétale et environnementale, en plus de la dimension militaire. Cet élargissement de la notion de sécurité opérait un changement de définition par rapport aux études de sécurité traditionnelles. David Grondin, Anne-Marie D'Aoust et Alex Macleod, « Les études de sécurité », *in* Dan O'Meara, Alex Macleod (sous la dir. de), *Théories des relations internationales : Contestations et résistances* (Balma: Athéna éditions, 2007): 407-487. p. 472.

> enjeux en *high politics* en leur conférant un caractère d'urgence et de nécessité. Ceci leur permet de prendre des mesures exceptionnelles[95].

En science politique, le concept de *high politics* concerne tout ce qui est vital pour la survie de l'État, en particulier la sécurité nationale. Peu importe si la menace est réelle ou non, seul compte l'effet que les discours provoquent chez l'auditeur. Ces discours usent de rhétorique et de stratégies de communication. La rhétorique utilisée dans les discours sécuritaires par les acteurs sert à « modifier ou […] renforcer par le biais du langage les représentations, croyances, valeurs d'un groupe ou d'une communauté »[96]. Acceptées ou non par la population étatsunienne, l'État prend des mesures soi-disant exceptionnelles afin de montrer sa réactivité et sa souveraineté sur ses frontières nationales, mais qui deviennent quotidiennes et toujours plus renforcées, des années 1980 sous l'administration Reagan à aujourd'hui sous l'administration Trump.

Ce chapitre examinera dans un premier temps la sécuritisation par l'État fédéral étatsunien, à savoir comment il établit une menace à sa sécurité nationale et criminalise les migrants à partir des années 1980. Dans un deuxième temps, nous identifierons les différentes étapes de sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique des années 1980 à 2020. Nous avançons l'idée que l'État opère un retour au concept de sécurité militaire d'avant la Guerre froide pour prouver sa souveraineté.

## 1. La sécuritisation : l'établissement d'une menace et criminalisation des migrants dès les années 1980

Dans les années 1980, la guerre contre les drogues a fait des narcotrafiquants l'ennemi numéro un de la sécurité étatsunienne. Dans les années 1990, un autre ennemi a été ajouté à la liste : les terroristes, avec le premier attentat contre la World Trade Center à New York en 1993. Une troisième menace a également été identifiée, en parallèle des deux premières citées dès les années 1980 : les migrants en situation irrégulière. Le lien entre terroristes et migrants a été renforcé avec les attentats du 11 septembre et la signature du *Patriot Act*[97], voté par le Congrès

[95] Ceyhan, « Analyser la sécurité », *op. cit*., p. 7.
[96] *Ibid.* p. 9.
[97] Le Patriot Act (« Uniting and Strengthening America by Providing Appropriate Tools Required to Intercept and Obstruct Terrorism Act » – Loi pour unir et renforcer l'Amérique en fournissant les outils appropriés pour déceler et contrer le terrorisme) a été signé en 2001 suite aux attentats du 11 septembre. Il a d'abord été considéré comme une loi exceptionnelle dont les dispositions devaient durer quatre ans. Mais en juillet 2005, le Congrès a rendu

étatsunien en 2001 pour renforcer les pouvoirs des agences gouvernementales dans la lutte contre le terrorisme[98]. Plusieurs auteurs se sont demandés pourquoi un lien avait été établi entre migrants, terroristes et trafiquants[99] et ont étudié la formation de stéréotypes dont les immigrés aux États-Unis font l'objet[100]. Pour cela ils ont analysé les discours sécuritaires utilisés par différents acteurs. Bien que ces discours soient des constructions sociales basés sur des mythes, ils dominent les politiques de contrôle des frontières. Comme le rappelle le politiste Murray Edelman – connu pour ses recherches sur les politiques symboliques – les « problèmes sont créés dans le dessein précis de faire accepter les rationalisations particulières à l'opinion publique »[101].

Depuis les années 1980, les migrations irrégulières sont considérées comme les raisons qui expliquent les problèmes sociaux actuels (comme le chômage, la pauvreté, le crime, etc.)[102]. Ce sont les immigrés qui font l'objet de discours sécuritaires, en particulier les immigrés latinos et leurs enfants qui se trouvent constamment être l'objet de discours dans lesquels ils sont représentés comme une menace et un danger pour la nation[103]. Ces discours véhiculent des représentations sociales standardisées, intégrés par une partie de la population étatsunienne. Selon l'anthropologue Josiah McC. Heyman, une part importante de la population étatsunienne voudrait endiguer la « vague marron » qui aurait « envahi » les États-Unis, donnant lieu à un nombre croissant de Latinos[104]. Les acteurs de la sécurité tels que les hommes et femmes politiques, les agences étatiques ou encore privées de la sécurité et les médias utilisent des stratégies discursives et des créations sémantiques pour sécuritiser l'immigration – c'est-à-dire désigner les migrants comme une menace – et criminaliser les migrants autour de quatre axes principaux : socioéconomique, sécuritaire, identitaire et politique.

---

permanentes 14 des 16 dispositions du texte. L'Obs, « Qu'est-ce que le Patriot Act ? », *L'Obs*, 6 septembre 2006, https://www.nouvelobs.com/monde/20060906.OBS0822/qu-est-ce-que-le-patriot-act.html. Site consulté le 26 août 2020.

[98] Ayse Ceyhan, « Terrorisme, immigration et patriotisme. Les identités sous surveillance », *Cultures & Conflits*, nº 44 (décembre 2001): 117-33, https://doi.org/10.4000/conflits.746. p. 117-119.

[99] Entre autres, voir Josiah McC. Heyman, « Constructing a Virtual Wall: Race and Citizenship in U.S.-Mexico Border Policing », *Journal of the Southwest*, vol. 50, nº 3 (2008): 305-33, https://doi.org/10.2307/40170393. Didier Bigo, « La mondialisation de l'(in)sécurité ? Réflexions sur le champ des professionnels de la gestion des inquiétudes et analytique de la transnationalisation des processus d'(in)sécurisation », *Cultures & Conflits*, nº 58 (juin 2005): 53-101, https://doi.org/10.4000/conflits.1813.

[100] Leo R. Chavez, *Covering Immigration: Popular Images & the Politics of the Nation* (Berkeley: University of California Press, 2001).

[101] Murray Edelman, *Pièces et règles du jeu politique* (Paris: Seuil, 1991). p. 34.

[102] Ayse Ceyhan et Anastassia Tsoukala, « The Securitization of Migration in Western Societies: Ambivalent Discourses and Policies », *Alternatives,* vol. 27, Special Issue (1 février 2002): 21-39, https://doi.org/10.1177/03043754020270S103. p. 23.

[103] Chavez, *Covering Immigration, op. cit.*, p. 44.

[104] Josiah McC. Heyman, « Constructing a 'Perfect' Wall », *op. cit*., p. 162.

Sur le plan sécuritaire, la criminalisation des migrants repose sur la peur de l'affaiblissement des contrôles aux frontières et sur la peur qu'a l'État de perdre sa souveraineté. Or les frontières ont un pouvoir symbolique à la fois comme institutions (car elles définissent les limites de la souveraineté d'un État) et comme processus (car elles sont des marqueurs d'identité)[105]. Une des stratégies discursives des autorités étatiques est donc d'utiliser le mot frontière de façon récurrente dans les discours sécuritaires et de faire porter l'attention de l'opinion publique sur une frontière considérée comme poreuse, conduisant à la thèse du « migrant criminel ». Cette thèse, défendue par certains élus, des officiers de police et des médias, crée un « court-circuit sur la sécurité »[106] qui présente l'immigration comme synonyme d'insécurité. Joseph Nevins démontre que, dans les années 2000, le migrant criminel est souvent associé au migrant mexicain :

> Fear or rejection of illegal immigrants is often fear and rejection of Mexicans or, more generally, non-white, non-English-speaking persons. Analysis of the term 'illegal alien' in context makes clear that it most often refers specifically to unauthorized Mexican immigrants and draws upon stereotypes of Mexicans as criminals, at least in the southwestern part of the United States[107].

Donald Trump insiste sur ce lien entre migrants et criminels, comme par exemple dans son discours sur l'état de l'Union en 2019 : « Year after year, countless Americans are murdered by criminal illegal aliens »[108] ou encore par son nouveau slogan « BUILD A WALL & CRIME WILL FALL ! », annoncé comme nouveau thème du Parti républicain pour les élections présidentielles de novembre 2020[109]. Toutefois, il faut préciser que le migrant perçu comme un criminel n'est plus seulement mexicain. Une étude du *Pew Hispanic Center* montre que le nombre de migrants mexicains en situation irrégulière est en déclin depuis 2010. Ils sont passés de 6,9 millions en 2007 à 4,9 millions en 2017, si bien qu'ils ne représentent plus la majorité des immigrants en situation irrégulière aux États-Unis. L'une des raisons est qu'un plus grand

[105] Jean-Luc Piermay, « La frontière et ses ressources : regards croisés », *in* Benoît Antheaume, Frédéric Giraut, *Le territoire est mort, vive les territoires !* (Paris: IRD Éditions, 2005): 203-221. p. 205 ; Ceyhan et Tsoukala, « The Securitization of Migration in Western Societies », *op. cit*., p. 25.
[106] Ceyhan et Tsoukala, « The Securitization of Migration in Western Societies », *op. cit*., p. 25.
[107] Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond, op. cit*., p. 147.
[108] Madeleine Carlisle et Olivia Paschal, « Read President Trump's Second State of the Union Address », *The Atlantic*, 5 février 2019, https://www.theatlantic.com/politics/archive/2019/02/trumps-second-state-union-full-text/582025/. Site consulté le 12 août 2020.
[109] Donald Trump, « BUILD A WALL and CRIME WILL FALL! This is the new theme, for two years until the Wall is finished (under construction now), of the Republican Party. Use it and pray! », *Twitter*, 23 janvier 2019, https://twitter.com/realDonaldTrump/status/1088058134713823233. Site consulté le 12 août 2020.

de nombre de Mexicains est retourné au Mexique, contre un plus faible nombre arrivé aux États-Unis[110]. En revanche, le nombre de migrants centre-américains venant du Triangle du Nord (El Salvador, Guatemala et Honduras), en situation régulière ou non, a augmenté de 25% de 2005 à 2015. Ainsi, le migrant perçu comme un criminel est aussi centre-américain, d'autant plus depuis que les caravanes de migrants ont été fortement médiatisées en novembre 2018.

De la même façon qu'ils construisent un lien entre migrants et criminels, des élus, les agences de sécurité, des juges, ou bien les rapports officiels créent un lien entre migrants irréguliers et trafiquants de drogues. Or les chercheurs ont démontré qu'un tel lien n'existe pas[111]. Cette stratégie discursive est pourtant ancrée dans l'esprit de l'opinion publique. Elle s'est traduite par la militarisation de la frontière avec le début de la guerre contre les drogues en 1986 :

> The Southern border has been transformed into a military-style front in which are deployed the US Army, the US Border Patrol and US Customs, the Drug Enforcement Agency, the FBI, the National Guard, and other security agencies[112].

Le thème de la criminalité est donc associé aux migrants irréguliers, en particulier mexicains et centre-américains, qui traversent la frontière, alors considérée comme incontrôlable[113]. L'immigration est construite comme un enjeu sécuritaire, une menace pour les valeurs et l'identité américaine. Les hommes politiques, davantage républicains mais parfois démocrates, exploitent le lien entre migrants et criminels comme stratagème politique en vue de gagner des élections. C'est ce que nous détaillerons plus bas avec le gouverneur Pete Wilson qui cherchait en 1994 à se faire réélire en Californie, en attribuant la responsabilité des problèmes économiques de l'État aux immigrés. Renforcer la sécurité à la frontière permettrait de résoudre ainsi les trois problèmes sociétaux que sont l'immigration irrégulière, les trafics de drogues et le terrorisme.

Sur l'aspect identitaire, la culture et l'identité sont des facteurs sociétaux qu'il faut prendre en compte. Les créations sémantiques parlent du « choc des civilisations », comme le

[110] Jeffrey S. Passel et D'Vera Cohn, « Mexicans Decline to Less than Half the U.S. Unauthorized Immigrant Population for the First Time », *Pew Research Center*, 12 juin 2019, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2019/06/12/us-unauthorized-immigrant-population-2017/. Site consulté le 12 août 2020.
[111] Chavez, *Covering Immigration, op. cit*.
[112] Ceyhan et Tsoukala, « The Securitization of Migration in Western Societies », *op. cit*.
[113] Voir par exemple la couverture de *American Heritage* qui a pour titre « Go Back Where You Came From », avec la Statue de la Liberté pointant le doigt vers l'horizon, ordonnant aux migrants de quitter le sol étatsunien.

politiste Samuel Huntington dans son ouvrage très controversé *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (1996), dans lequel il soutient que les immigrants hispaniques menacent de diviser les États-Unis en deux peuples, deux cultures et deux langages[114]. Dans son dernier ouvrage publié en 2004, *Who are We ? The Challenges to America's National Identity*, il soutient que l'immigration mexicaine est un problème qui résulte en l'hispanisation de certaines régions des États-Unis, en particulier le sud-ouest qui deviendra un bloc culturel distinct des États-Unis, ce qu'il considère comme une menace pour les valeurs et la société étatsunienne[115]. Le migrant est considéré comme « l'autre » ayant une culture différente et qui viendrait donc perturber l'identité culturelle des États-Unis. La peur du multiculturalisme est liée à l'argument de la non assimilation des migrants à la société, argument central dans les discours sécuritaires[116]. Pour l'anthropologue Leo Chavez qui travaille sur la stigmatisation des Latinos :

> If we are to believe [the] discourse [about the Latino Threat]: Latinos are a reproductive threat, altering the demographic makeup of the nation. Latinos are unable or unwilling to learn English. [...] They reproduce their own cultural world. Latinos, especially Americans of Mexican origin, are part of a conspiracy to reconquer the southwestern United States, returning the land to Mexico's control. This is why they remain apart and unintegrated into the larger society[117].

Ce système de représentations raciales est ancré dans l'imaginaire collectif. Il est véhiculé par les nativistes, des mouvements anti-immigrés qui prônent la suprématie blanche, reléguant les individus non blancs à une position subalterne. L'historien John Higham définit le nativisme comme suit :

> Nativism […] should be defined as intense opposition to an internal minority on the ground of its foreign (i.e., 'un-American') connections. Specific nativistic antagonisms may, and do, vary widely in response to the changing character of minority irritants and the shifting conditions of the day; but through each

[114] Samuel P. Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (New York: Simon & Schuster, 1996).
[115] Samuel P. Huntington, *Who Are We?: The Challenges to America's National Identity* (New York: Simon and Schuster, 2004).
[116] Ceyhan et Tsoukala, « The Securitization of Migration in Western Societies », *op. cit*., p. 29.
[117] Chavez, *Covering Immigration, op. cit*., p. 51.

> separate hostility runs the connecting, energizing force of modern nationalism[118].

Un exemple tristement célèbre d'acte nativiste est la fusillade dans la ville frontalière El Paso (Texas), en août 2019, qui a fait 22 morts et 26 blessés. Avant la tuerie, le meurtrier avait posté sur Twitter un message définissant son acte comme « une réponse à l'invasion hispanique du Texas »[119]. Le terme d'invasion est un trope – un mot détourné de son sens propre – utilisé par les nativistes. Donald Trump, en novembre 2018, utilisait ce trope pour faire référence à la caravane de migrants (« Some people call it an 'invasion'. It's like an invasion. They have violently overrun the Mexican border » )[120]. Toutefois les chercheurs soulignent que ces discours ignorent le fait que chaque société d'accueil est le fruit de multiples migrations. D'abord, la majorité des Latinos est née aux États-Unis (ils étaient 37,1 millions en 2015, contre 19,4 millions nés à l'étranger)[121]. De plus, ils démontrent que le mythe des immigrés latinos ne parlant pas anglais et qui créent une enclave ethnique est faux. En ce qui concerne la langue utilisée dans le domaine du travail, les chiffres indiquent que l'anglais est très largement utilisé par les immigrés mexicains :

> Three out of four Latinos [speak] all or mostly English at work in the second generation, and more than four out of five do so in the third-plus generations. Spanish at work follows a similarly dramatic change but in the reverse direction, to less than 10 per cent in the second-plus generation who used all or mostly Spanish at work to only 4 per cent in the third-plus generations[122].

Sur le plan socioéconomique, un des stéréotypes véhiculés est que les migrants représentent une menace sur le marché du travail et qu'ils abusent des services proposés par l'État-providence. Donald Trump utilise ces mythes, comme dans son discours sur l'état de l'Union en 2019 :

---

[118] John Higham, *Strangers in the Land: Patterns of American Nativism, 1860-1925* (Rutgers University Press, 2002). p. 4.
[119] Ben Zimmer, « Where Does Trump's 'Invasion' Rhetoric Come From? », *The Atlantic*, 6 août 2019, https://www.theatlantic.com/entertainment/archive/2019/08/trump-immigrant-invasion-language-origins/595579/. Site consulté le 12 août 2020.
[120] *Ibid.*
[121] Antonio Flores, « Facts on Latinos in America », *Pew Research Center*, 18 septembre 2017, https://www.pewresearch.org/hispanic/2017/09/18/2015-statistical-information-on-hispanics-in-united-states/. Site consulté le 13 août 2020.
[122] Chavez, *Covering Immigration, op. cit*., p. 58.

> [W]orking-class Americans are left to pay the price for mass illegal immigration, reduced jobs, lower wages, overburdened schools, hospitals that are so crowded you can't get in, increased crime, and a depleted social safety net. Tolerance for illegal immigration is not compassionate, it is actually very cruel[123].

Ou encore en 2020 :

> If forcing American taxpayers to provide unlimited free health care to illegal aliens sounds fair to you, then stand with the radical left. But if you believe that we should defend American patients and American seniors, then stand with me and pass legislation to prohibit free government health care for illegal aliens[124].

La stratégie derrière ce type de discours xénophobe est de polariser la population étatsunienne et de créer des schémas de pensée qui seront intégrés par une partie des électeurs. Ayse Ceyhan et Anastassia Tsoukala s'attachent à déconstruire ces arguments en précisant que les acteurs qui tiennent ces propos oublient le fait que les migrants constituent une main d'œuvre bon marché et exploitable permettant d'atteindre certains objectifs économiques à court terme, tels que la réduction des coûts de production, l'accroissement des exports et la survie économique ou même le développement d'entreprises[125]. De plus, elles précisent que les immigrés irréguliers n'abusent pas des services publics pour une simple raison : « la peur d'être expulsé »[126], sans compter que l'accès à ceux-ci leur est bloqué par la loi.

Sur le plan politique, l'État utilise un discours juridique qui criminalise les migrants irréguliers. Selon l'anthropologue Nicholas de Genova, la définition formelle d'un immigré est une personne d'origine étrangère qui reçoit un visa d'immigrant appelé carte verte. Mais les immigrés irréguliers ne reçoivent pas de visa. Ils ne sont alors pas considérés comme immigrés mais comme des *illegal aliens*.

---

[123] Paschal, « Read President Trump's Second State of the Union Address », *op. cit*.
[124] Donald Trump, « Full Transcript: Trump's 2020 State of the Union Address », *The New York Times*, 5 février 2020, https://www.nytimes.com/2020/02/05/us/politics/state-of-union-transcript.html. Site consulté le 30 septembre 2020.
[125] Ceyhan et Tsoukala, « The Securitization of Migration in Western Societies », *op. cit*., p. 24.
[126] Patricia Fernández-Kelly, « Undocumented Workers, Documented Mendacity: How the Criminalization of Immigrants Threatens America's Future », *in* David Coates et Peter Siavelis, *Getting Immigration Right: What Every American Needs to Know* (Washington, D.C.: Potomac Books, Inc., 2009): p. 133-148. p.141.

> It is noteworthy that the strictly legal category for undocumented migrants within the regime of U.S. immigration and naturalization law is precisely not 'immigrant', as this term is reserved only for those 'legal' migrants who have been certified as such by the state. In contrast, the legal category that officially designates an undocumented migrant in the United States is simply *deportable alien*, [...] the 'illegal alien' who must be expelled[127].

Ce terme *illegal alien* insiste sur le fait que les immigrés qui entrent sur le territoire étatsunien en enfreignant la loi sont considérés comme des criminels. Ce terme est utilisé dans les textes officiels du *Department of Homeland Security* ou par Donald Trump qui l'a utilisé une dizaine de fois dans son discours sur l'état de l'Union de janvier 2020[128]. De nombreux acteurs continuent d'utiliser le terme *illegal alien* alors qu'il a été banni du vocabulaire journalistique en avril 2013, suite à une décision de l'agence de presse américaine *Associated Press*[129]. Cette décision a fait suite à un débat lancé en 2010 par plusieurs associations pro-immigrés, notamment à travers la campagne *Drop the I-Word*. Il s'agit d'une campagne de sensibilisation du public menée par des immigrés qui défendent la dignité humaine et cherchent à supprimer le terme déshumanisant *illegal alien* du langage quotidien. Ce mouvement va plus loin puisqu'en 2020, des élus et des activistes militent pour retirer le terme de la loi et pour le remplacer par un terme plus neutre comme *undocumented immigrants*, arguant que changer les mots pourraient entraîner un sentiment plus favorable envers les immigrés[130].

La sécuritisation de l'immigration se réalise à travers une rhétorique construite autour de mythes. Selon Thierry Balzacq, « [l]a sécuritisation *actualise* rhétoriquement une anxiété, une situation d'incertitude »[131], ce qui mène à la mise en place de politiques sécuritaires symboliques et à la transformation des logiques de contrôles et de surveillance[132]. Comme les discours sur la sécurité ne sont pas fondés sur des faits vérifiables, ils consistent « en des

[127] Nicholas De Genova, *Working the Boundaries: Race, Space, and "Illegality" in Mexican Chicago* (Durham, N.C: Duke University Press, 2005). p. 90-91.
[128] Trump, « Full Transcript », *op. cit*.
[129] Katy Steinmetz, « AP Bans 'Illegal Immigrant': The Tricky Language of Immigration Reform », *Time*, 3 avril 2013, https://newsfeed.time.com/2013/04/03/ap-bans-illegal-immigrant-the-tricky-language-of-immigration-reform/. Site consulté le 11 mars 2020.
[130] Mihir Zaveri, « This Lawmaker Wants to Remove the Words 'Illegal Alien' From the Law », *The New York Times*, 13 février 2020, https://www.nytimes.com/2020/02/13/us/politics/colorado-illegal-immigrants.html. Site consulté le 30 septembre 2020.
[131] Balzacq, « Qu'est-ce que la sécurité nationale ? », *op. cit.* p. 39.
[132] Ceyhan et Tsoukala, « The Securitization of Migration in Western Societies », *op. cit*., p. 23.

discours d'insécurisation, visant à troubler et à inquiéter plutôt qu'à rassurer et à protéger »[133]. Les discours de peur justifient, selon les États, la mise en place de moyens exceptionnels pour répondre aux menaces, menant à la sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique.

## 2. De la sécuritisation à la sécurisation : étapes du renforcement sécuritaire dans une mise en scène politique par l'État fédéral d'une crise à la frontière

Les discours sécuritaires ont mené l'État fédéral à déployer des moyens importants pour répondre à la menace qui, selon lui, met en danger sa souveraineté. On passe alors de la sécuritisation à la sécurisation, c'est-à-dire « l'art de mobiliser un ensemble de moyens financiers et humains afin de mettre en œuvre une gamme de pratiques permettant de fiabiliser un espace sociopolitique spécifique »[134]. Comme le rappelle Peter Andreas :

> Border enforcement is about deterrence, but it is also about propping up state claims to territorial authority and symbolically reaffirming the traditional political boundaries of an "imagined community"[135].

Il ajoute que l'habileté politique de l'État ne repose pas seulement sur les politiques de pouvoir et le déploiement de ressources matérielles, mais surtout sur les politiques de l'image et le déploiement de ressources symboliques[136]. C'est ce que Didier Bigo appelle le ban-optique, qu'il définit comme suit :

> [L]a mise en place d'une société de surveillance routinière et intrusive, qui se concentre sur certains groupes désignés à l'avance comme les coupables potentiels et qui est justifiée par des discours sur l'état d'urgence, dont le paradoxe est d'insister sur le caractère exceptionnel de la situation tout en cherchant en fait à s'installer dans la durée[137].

---

[133] Didier Bigo, « Comment douter de la sécurité ? », *Hommes & Migrations*, n° 1241 (2003): 32-42, https://doi.org/10.3406/homig.2003.3946. p. 34.
[134] Balzacq, « Qu'est-ce que la sécurité nationale ? », *op. cit.*, p. 39-40.
[135] Andreas, *Border Games, op. cit.*, p. 143.
[136] *Ibid.,* p. 143.
[137] Bigo, « Comment douter de la sécurité ? », *op.cit.*, p. 37-38.

Le terme de ban-optique est dérivé du terme panoptique, développé par le philosophe Jeremy Bentham au XVIIIe siècle, et élargi par le philosophe Michel Foucault dans son ouvrage *Surveiller et punir* (1975)[138]. Le panoptique est une tour centrale de surveillance autour de laquelle se trouvent des cellules de prison. La tour centrale est construite de sorte à ce que chaque détenu puisse être surveillé de façon continue, sans que le surveillant ne soit visible. Selon Foucault, « l'effet majeur du Panoptique [consiste à] induire chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir »[139]. Le seul fait de savoir qu'il peut être surveillé à tout moment, le détenu se conforme aux règles. Le panoptique crée ainsi un mode d'exercice du pouvoir en produisant une relation asymétrique entre le surveillant et le surveillé[140]. Michel Foucault développe cette notion au-delà du système carcéral pour désigner une société sécuritaire qui surveillerait l'intégralité de la population grâce à cette « technologie politique »[141]. Le « ban-optique » de Didier Bigo vient du terme « ban », qui en vieil allemand signifie « l'exclusion de la communauté ». C'est ce qui est « exclu par le haut comme exception à la règle et ce qui est exclu par le bas comme discriminé, rejeté, renvoyé, banni »[142]. Ainsi, plutôt que de surveiller toute la population, le ban-optique ne surveille qu'un petit nombre d'individus, certaines minorités qui, aux yeux de l'État, représentent une menace pour la sécurité nationale[143]. En se concentrant sur les migrants en situation irrégulière comme menace, l'État fédéral étatsunien a mis en place des dispositifs de surveillance qui se sont renforcés au fil des décennies.

De sa délimitation en 1853 avec l'Achat Gadsden[144] jusqu'au début du XXe siècle, la frontière entre les États-Unis et le Mexique a été marquée par un pilier dans le désert de Sonora (Photo 1). Puis la Révolution mexicaine (1910-1920) et la Première Guerre mondiale ont attiré l'attention à la frontière, notamment avec le raid de représailles contre l'administration Wilson, mené par Pancho Villa au Nouveau-Mexique en décembre 1916, ainsi qu'avec les rumeurs qui couraient sur des espions allemands se trouvant à la frontière et essayant d'influencer le Mexique pour qu'il déclenche une guerre avec les États-Unis. En août 1918, un homme s'est approché de la frontière États-Unis/Mexique à Nogales. Les douaniers étatsuniens ont sorti leur

[138] Michel Foucault, *Surveiller et punir : Naissance de la prison* (Paris : Gallimard, 1993).
[139] *Ibid.,* p. 234.
[140] Franck Ollivon, « Panoptique », *Géoconfluences*, octobre 2019, http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/panoptique. Site consulté le 13 août 2020.
[141] Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 240.
[142] Didier Bigo, « Du panoptisme au banoptisme », *in* P.-A. Chardel et G. Rockhill (dirs.), *Technologies de contrôle dans la mondialisation : enjeux politiques, éthiques et esthétiques* (Paris: Editions Kimé, 2009): 59-80. p. 64.
[143] *Ibid.*
[144] L'Achat Gadsden désigne l'achat en 1853 par les États-Unis d'une zone mexicaine, aujourd'hui le sud de l'Arizona (dont Douglas) et le sud-ouest du Nouveau-Mexique, et qui a constitué l'établissement de la frontière États-Unis/Mexique telle qu'on la connaît aujourd'hui.

arme et lui ont ordonné de s'arrêter car ils suspectaient qu'il s'agissait d'un contrebandier ou d'un espion allemand. De l'autre côté de la frontière, les Mexicains ont aussi sorti leur arme. Une bataille a éclaté, faisant douze morts dont le maire de Nogales (Sonora)[145]. Selon l'historienne Rachel St. John, cet épisode a marqué la fin d'une ère de mobilité et de mouvements fluides entre les deux Nogales puisque les officiers étatsuniens et mexicains se sont vite mis d'accord pour mettre en place une barrière d'un mètre quatre-vingt au milieu de la ville[146]. La violence, les conflits diplomatiques et l'instabilité économique ont bouleversé l'économie transfrontalière, affaiblissant les liens entre les Mexicains et les Américains qui vivaient et travaillaient ensemble le long de la frontière[147]. Dans son ouvrage *Line in the Sand,* elle précise que la Révolution mexicaine a joué un rôle majeur dans la division de la frontière États-Unis/Mexique. C'est suite aux différents événements de la Révolution que la première barrière a été mise en place entre les villes frontalières, affaiblissant les liens transfrontaliers des communautés binationales.

Photo 1. *Pilier entre le Mexique et les États-Unis (C. Fortuné, Douglas, octobre 2018)*

[145] Michael E. Miller, « Pancho Villa, Prostitutes and Spies: The U.S.-Mexico Border Wall's Wild Origins », *Washington Post*, 10 janvier 2019, https://www.washingtonpost.com/history/2019/01/10/pancho-villa-prostitutes-spies-us-mexico-border-walls-wild-origins/. Site consulté le 30 septembre 2020.
[146] Rachel St. John, *Line in the Sand*, *op. cit.*, p. 119-120.
[147] *Ibid.*, p. 119.

Si la Révolution mexicaine a marqué les premières inquiétudes à propos de la sécurité à la frontière, c'est dans les années 1980 que le renforcement sécuritaire a débuté. Nous utiliserons la théorie de Timothy Dunn, pour qui la frontière États-Unis/Mexique a été progressivement militarisée de 1978 à 1992 en conséquence d'une série de mesures adoptées par les agences gouvernementales étatsuniennes pour répondre aux problèmes des migrations irrégulières et des trafics de drogues au nom de la sécurité nationale[148]. Il prend comme cadre théorique la doctrine LIC (*low-intensity conflict*) qui combine les activités policières et activités militaires pour effectuer un contrôle social de populations ciblées.

### a. Le début du renforcement sécuritaire dans les années 1980

Alors qu'en 1987 le président Ronald Reagan lançait à son homologue russe Gorbatchev « Abattez ce mur » en référence au mur de Berlin, annonçant ainsi le départ d'un monde sans frontière[149], il affirmait aussi que la frontière sud des États-Unis n'était plus contrôlée[150]. Dans le but de limiter l'immigration irrégulière, il a signé la loi IRCA (*Immigration Reform and Control Act)* en 1986, un programme de régularisation qui a légalisé trois millions d'immigrants irréguliers arrivés aux États-Unis avant le 1er janvier 1982, qui autorisait l'expansion du nombre d'agents de la *Border Patrol* et qui prévoyait des sanctions – restées lettre morte – contre les employeurs s'ils embauchaient consciemment des immigrés en situation irrégulière[151]. Cette loi a été le résultat d'un compromis au Congrès, prévoyant ce vaste programme de légalisation pour les immigrés en situation irrégulière aux États-Unis, contre une expansion importante de la sécurité à la frontière pour éviter l'arrivée de nouveaux immigrants irréguliers[152]. Le renforcement des mesures de sécurité s'est traduit par la mise en place de barrières à la frontière États-Unis/Mexique, dont les structures venaient du mur que le gouvernement étatsunien avait fait construire entre le Vietnam du Nord et du Sud lors de la guerre du Vietnam (1963-1975)[153].

---

[148] Dunn, *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992, op. cit.*, p. 31.
[149] Ronald Reagan, « MR. GORBACHEV, TEAR DOWN THIS WALL ! », *Perspective monde*, 12 juin 1987, http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1860. Site consulté le 30 septembre 2020.
[150] Commission on Presidential Debates, « CPD: October 21, 1984 Debate Transcript », *Debates.org*, 21 octobre 1984, https://www.debates.org/voter-education/debate-transcripts/october-21-1984-debate-transcript/. Site consulté le 30 septembre 2020.
[151] Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond*, *op. cit*., p. 104. Voir aussi Andreas, *Border Games*, *op.cit.*, p. 38.
[152] Todd Miller, *Empire of Borders: How the US is Exporting its Border Around the World* (London ; Brooklyn, NY: Verso, 2019). p. 35. Voir aussi Timothy J. Dunn, *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992*, *op. cit.*, p. 42.
[153] Todd Miller, *op. cit.* p. 224.

Ces mesures ont donné lieu au début de militarisation de la frontière selon Timothy Dunn, puisque le Congrès a donné le droit aux militaires de prêter et louer des équipements aux agents fédéraux[154]. Les militaires ont également eu le droit d'aider les agents fédéraux à utiliser ces équipements comme dans les secteurs du transport et de la surveillance, brisant la ligne entre le militaire et les agences des forces de l'ordre (*law enforcement agencies)*. Si au départ la raison était la lutte contre les narcotrafiquants, l'attention s'est vite tournée vers l'immigration irrégulière, permettant une collaboration étroite entre les agences des forces de l'ordre et les militaires[155]. Dès la fin des années 1980, des dirigeables équipés de technologie et des avions contrôlaient l'espace aérien de la frontière États-Unis/Mexique[156]. Et ce, même si les relations entre le Mexique et les États-Unis étaient pacifiques[157].

Certaines mesures de la loi IRCA étaient avant tout symboliques, telles que les sanctions contre les employeurs[158]. Comme les employeurs n'étaient pas tenus de vérifier l'authenticité des papiers de leurs employés et donc risquaient peu d'être sanctionnés, un commerce clandestin de faux papiers s'est développé rapidement. Les employeurs ont donc continué à embaucher des travailleurs immigrés irréguliers[159]. La mobilisation de davantage d'agents de la *Border Patrol* participe aussi des mesures symboliques du renforcement sécuritaire. Cela a donné l'image d'une frontière contrôlée, avec une réduction de moitié des arrestations, passant de plus de 1,6 million en 1986 à moins de 855 000 en 1989[160]. Si le but de IRCA était de diminuer l'immigration irrégulière, la légalisation de trois millions de Mexicains a en fait permis de fournir une base plus importante et plus stable pour des arrivées irrégulières[161] :

> One U.S. government commission even concluded that the legalization programs for agricultural workers had unintentionally promoted more immigration by sending the message that being illegally employed in farm work

[154] Dunn, *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992, op. cit*., p. 42.
[155] Claire Hutkins Seda, « Militarization on the Border: Professor Timothy Dunn on the History and Implications for Health », *Migrant Clinicians Network,* 4 décembre 2018, http://www.migrantclinician.org/blog/2018/dec/militarization-border-professor-timothy-dunn-history-and-implications-health.html. Site consulté le 30 septembre 2020.
[156] Heyman, « Constructing a Virtual Wall », *op. cit.*, p.309.
[157] *Ibid.*, p. 157.
[158] Le renforcement des mesures de sécurité s'était déjà traduit en 1982 par l'*Operation Jobs*, à savoir l'envoi des agents fédéraux sur les lieux de travail pour arrêter les travailleurs en situation irrégulière et les reconduire à la frontière. Grandin, *The End of the Myth: From the Frontier to the Border Wall in the Mind of America* (New York: Metropolitan Books, 2019)*,* p. 225.
[159] Andreas, *Border Games, op. cit.,* p. 39.
[160] *Ibid.*
[161] *Ibid.*

> in the United States would facilitate becoming a legal immigrant. Thus, in the end, IRCA became part of the problem rather than part of the solution[162].

Non seulement IRCA n'a pas résolu le problème de l'immigration illégale pour l'État fédéral, mais il a ouvert la voie aux réactions xénophobes des années 1990, quand la frontière États-Unis/Mexique est devenue le centre d'attention politique, social et médiatique[163].

### b. La frontière États-Unis/Mexique dans les années 1990 sous l'administration de William Clinton

En 1992, les primaires pour les élections présidentielles ont opposé le président républicain sortant George H.W. Bush au candidat républicain Pat Buchanan, un journaliste, animateur télé, auteur de discours pour Nixon, Ford et Reagan et commentateur politique porteur d'une ligne restrictionniste (c'est-à-dire en faveur d'une restriction des flux migratoires, aussi bien légaux qu'illégaux). Une des propositions de Pat Buchanan était de construire une barrière à la frontière États-Unis/Mexique, ce qu'il appelait la *Buchanan fence*[164]. Bien qu'il ait perdu la nomination, il est parvenu à ce que le Parti républicain inclue pour la première fois dans son programme la promesse de construire « une structure » le long de la frontière[165]. Le démocrate William Clinton a finalement été élu à la présidence et c'est sous son administration que la construction de la barrière, telle qu'elle existe encore aujourd'hui à certains endroits, a commencé. Selon James Cohen, « au début de son premier mandat (1993-1997), le président Clinton n'a pas fait de la lutte contre l'immigration irrégulière un grand enjeu politique [mais] son administration a été rapidement poussée à s'emparer de cette question »[166] par l'État de Californie où affluait « le tiers des immigrants entrés aux États-Unis de manière irrégulière ou non. [En 1996] ils représentent le quart de la population de l'État le plus peuplé des États-Unis. En 1996, la population de Californie dépassait les 32 millions d'habitants. Parmi ceux-ci, 7,7

---

[162] *Ibid*.
[163] *Ibid*.
[164] Maureen Dowd, « The 1992 campaign: Republicans; Buchanan's Alternative: Not Kinder or Gentler », *The New York Times*, 15 janvier 1992, https://www.nytimes.com/1992/01/15/us/the-1992-campaign-republicans-buchanan-s-alternative-not-kinder-or-gentler.html. Site consulté le 13 août 2020.
[165] Grandin, *The End of the Myth, op. cit.*, p. 236.
[166] James Cohen, *A la poursuite des illégaux : Politiques et mouvements anti-immigrés aux États-Unis* (Bellecombe-en-Bauges : Editions du Croquant, 2012). p. 74.

millions étaient nés à l'étranger, dont environ un million d''illégaux' », les deux tiers étant mexicains[167].

### La Californie comme l'épicentre des efforts de renforcement sécuritaire à la frontière

Dans les années 1990, la Californie était en récession. L'insécurité économique et le profil démographique changeant de la Californie a encouragé les peurs des nativistes – que James Cohen définit comme « un faisceau de mouvements différents mais convergents » qui plaident « pour la restriction des flux migratoires » et qui « s'en prennent également aux immigrés eux-mêmes en soutenant des mesures répressives de l'État »[168] –, soit les Californiens blancs[169]. Pete Wilson, qui cherchait à se faire réélire en tant que gouverneur, a profité des inquiétudes des citoyens au sujet de l'immigration et a attribué la responsabilité des problèmes économiques de la Californie aux immigrés[170]. Alors que sa popularité baissait dans les sondages, il a proposé de mettre en place un référendum pour voter en faveur de la proposition 187, aussi appelée « *SOS : Save Our State* », ayant pour but de refuser l'accès gratuit des immigrés aux services sociaux – comme l'aide au logement, l'aide aux mères célibataires et personnes âgées – aux services médicaux, ou encore à l'enseignement public. Ce texte prévoyait des sanctions contre les immigrés qui utilisaient de faux papiers d'identité et attendait des organismes chargés de l'application de la loi de coopérer avec l'INS – *Immigration and Naturalization Service*[171]. Selon le politiste Jeffrey R. Margolis:

[167] Denis Lacorne, *La Crise de l'identité américaine : Du melting-pot au multiculturalisme* (Paris : Fayard, 1997). p. 178.
[168] James Cohen, « L'impossible réforme de l'immigration de Bush à Obama », *in* Olivier Richomme et Vincent Michelot (éds.), *Le bilan d'Obama* (Paris: Presses de Science Po, 2012): 209-231. p. 214.
[169] Andreas, *Border Games, op. cit.*, p. 86.
[170] Douglas S. Massey, éd., *New Faces in New Places: The Changing Geography of American Immigration* (New York: Russell Sage Foundation, 2010). p. 29.
[171] L'INS était une agence fédérale faisant partie du Département de la Justice de 1940 à 2003. Elle avait pour but de détecter les entrées irrégulières sur le territoire étatsunien et de les dissuader. Cette agence fédérale a été remplacée en 2003 par ICE (*Immigration and Customs Enforcement*). Encyclopedia, « California Proposition 187 », *Encyclopedia*, 7 octobre 2020, https://www.encyclopedia.com/social-sciences/encyclopedias-almanacs-transcripts-and-maps/california-proposition-187. Site consulté le 13 février 2020.

> These actions demonstrate[d] that states, localities and the voters themselves [were] not willing to take responsibility for the government's failure to control the national borders[172].

La Californie a été le premier État à envoyer un message au gouvernement fédéral pour qu'il prenne en charge la question de l'immigration irrégulière et des problèmes économiques causés selon eux par les immigrés[173]. Les candidats aux élections de mi-mandat de 1994 se disputaient pour obtenir les faveurs des Californiens inquiets quant aux conséquences sociales, économiques et politiques d'une frontière perçue comme incontrôlée[174]. De plus, le gouverneur Pete Wilson réclamait que le gouvernement fédéral lance une opération similaire à celle lancée en 1993 au Texas par Silvestre Reyes, le chef de la patrouille frontalière à El Paso, à savoir *Operation Hold the Line/Blockade* pour lutter contre les flux importants d'immigration (Carte 3). Le président William Clinton s'est d'abord opposé à cette initiative ainsi qu'à la Proposition 187. Selon lui : « it is not wrong for you [Californians] to want to reduce illegal immigration. And it is not wrong for you to say it is a national responsibility to deal with immigration »[175]. Il a demandé aux Californiens de rejeter la proposition pour permettre au gouvernement fédéral de s'occuper de ces questions. Toutefois, malgré les efforts de Clinton et de son administration, la Proposition rencontrait une forte adhésion des Californiens. Dans les sondages d'opinion en septembre 1994, le référendum devait être approuvé à 62% contre 29% des voix. Afin de donner l'impression qu'il prenait en charge les questions liées à l'immigration irrégulière, le gouvernement fédéral a finalement lancé l'*Operation Gatekeeper* dans la ville frontalière de San Diego, en Californie, le 1er octobre 1994 (Carte 3). Cette opération « politico-militaire » prévoyait de bloquer le flux de migrants irréguliers dans ce secteur en les réorientant vers des zones plus dangereuses car désertiques et moins peuplées, de militariser la frontière en augmentant le nombre de patrouilleurs frontaliers et d'investir dans la technologie militaire via l'utilisation notamment de lunettes infrarouges de vision nocturne, de capteurs, d'hélicoptères, etc[176]. La commissaire de l'INS Doris Meissner affirmait que la géographie – à savoir les montagnes et le désert – agirait comme un frein et dissuaderait les candidats à l'immigration

[172] Jeffrey R. Margolis, « Closing the Doors to the Land of Opportunity: The Constitutional Controversy Surrounding Proposition 187 », *The University of Miami Inter-American Law Review,* vol. 26, nº 2 (1994): 363-401. p. 365.
[173] *Ibid.*, p. 366.
[174] Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond, op. cit.*, p. 4.
[175] Philip Martin, « Proposition 187 in California », *The International Migration Review*, vol. 29, nº 1 (1995): 255-63, https://doi.org/10.2307/2547004. p. 258.
[176] Cohen, *A la poursuite des illégaux, op. cit*., p. 74.

irrégulière[177]. Cette stratégie s'appelle « la prévention par la dissuasion » (*prevention through deterrence).*

L'État de Californie était alors l'épicentre des efforts menés par le gouvernement fédéral contre l'immigration irrégulière[178]. Selon le géographe Joseph Nevins:

> Efforts by the White House and the INS to maximize coverage of the implementation of the operation demonstrate that Washington, DC, was acutely aware of the importance of the operation for purposes of public consumption. [It was] a serious attempt to enhance state control over a stretch of the U.S.-Mexico boundary[179].

Un des buts de cette opération a été atteint puisque début novembre, les sondages indiquaient que 50% des Californiens étaient contre la Proposition, soit 21% de plus qu'en juillet[180]. Toutefois, le référendum a été approuvé à 59% des voix[181]. Pete Wilson a donc profité de ce qu'il a présenté comme l'échec de l'État fédéral à s'occuper de l'immigration irrégulière, pour se faire réélire et essayer de nationaliser le message des Californiens, afin de stopper l'immigration irrégulière.

Selon Joseph Nevins, l'*Operation Gatekeeper* a représenté un changement important dans l'opinion publique étatsunienne concernant l'immigration et les pratiques gouvernementales concernant la frontière :

> They were a manifestation of a shift from the divide being a border, or a zone of transition within which the peoples and places have much in common, to a boundary that represents a stark, linear demarcation between a strongly differentiated 'us' and 'them' – both territorially and socially[182].

Le déploiement des ressources matérielles s'est traduit par la construction de barrières en Californie et au Texas, qui sont encore en place aujourd'hui comme à Tecate en Californie. Ces barrières sont faites de plateformes d'atterrissage pour hélicoptères en plaques métalliques,

[177] Grandin, *The End of the Myth, op. cit*., p. 245.
[178] Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond, op. cit*., p. 4.
[179] *Ibid.*, p. 113-114.
[180] Philip Martin, « Proposition 187 in California », *op. cit*., p. 258.
[181] Lacorne, *La Crise de l'identité américaine, op.cit*., p. 177.
[182] Nevins, *Operation Gatekeeper and Beyond, op. cit*., p. 114.

hautes d'environ trois mètres, utilisées pendant la guerre du Vietnam (Photo 2)[183]. De nombreux agents de la *Border Patrol* ont été déployés à la frontière, avec des unités à proximité les unes des autres dans le but de décourager les candidats à l'immigration irrégulière[184].

Photo 2. *Barrière faite de plateformes d'atterrissage pour hélicoptères (C. Fortuné, Tecate, avril 2019)*

La dénonciation des « illégaux » a pu libérer la parole des nativistes cherchant à fermer la frontière à toute une catégorie d'immigrés et à diminuer le poids démographique des populations issues de cette immigration. Des élus se sont appuyés sur des mouvements *grassroots* en Californie pour sensibiliser et mobiliser « l'opinion et influence[r] la mise sur agenda politique des questions d'immigration »[185]. Un de ces mouvements *grassroots* a été étudié par l'historien Mike Davis, notamment celui de la vallée San Fernando à Los Angeles, à majorité blanche dans les années 1970, avant qu'elle ne s'urbanise et que ses structures

[183] Victoria Hattam, « Imperial Designs: Remembering Vietnam at the US–Mexico Border Wall », *Memory Studies,* vol. 9, nº 1 (1 janvier 2016): 27-47, https://doi.org/10.1177/1750698015613971. p. 29.
[184] Heyman, « Constructing a Virtual Wall », *op. cit*., p. 309.
[185] Ayse Ceyhan, « La fin de l'en-dehors : les nouvelles constructions discursives de l'ennemi intérieur en Californie », *Cultures & Conflits*, vol. 43, nº 3 (1 septembre 2001), https://doi.org/10.4000/conflits.569.

ethniques et identitaires ne se redessinent. Alors que les classes aisées et moyennes blanches ont abandonné la vallée pour aller vivre à l'extérieur, les immigrés latinos sont venus y habiter. La majorité anglo blanche à 92% dans les années 1960 est tombée à 58% dans les années 1990, déclinant encore pour devenir une minorité dans les années 2000. En revanche, la minorité latino (moins d'un cinquième des habitants de la vallée) dans les années 1980 composait près de 40% de la population dans les années 2000. La « latinisation » de la vallée a coïncidé avec sa désindustrialisation soudaine et les pertes d'emplois liés à la crise économique de 1989-1993. Les principaux employeurs, comme Lockheed (d'ailleurs acteur frontalier en tant qu'entreprise de défense et de sécurité) ou General Motors, ont fermé leurs usines, ce qui s'est accompagné d'une augmentation importante du taux de pauvreté[186]. S'en est suivi le tremblement de terre de 1994 qui a contribué à fermer davantage de commerces et fait perdre davantage d'emplois. Les crimes et les violences de gangs se sont développés à mesure que le chômage augmentait. L'*establishment* politique de la vallée a imputé cette crise économique et le taux de criminalité à « l'invasion marron »[187]. Mike Davis ajoute :

> Latinization of the Valley has been equated with economic decline and rising crime. The white Valley's traditional fear of urban disorder on the other side of the Hollywood Hills has been replaced by an obsession with ethnic change in its own backyard. Local politicians of both parties have played the immigrant-baiting card[188].

La solidarité bipartisane blanche et l'électorat blanc actif ont ainsi été un élément moteur dans la défense de la Proposition 187[189].

Les mouvements *grassroots* sont également composés de groupes de pression qui jouent un rôle spécifique dans la défense de leurs intérêts et de leurs valeurs en essayant par divers moyens d'influencer les décisions politiques dans un sens qui leur est favorable. C'est le cas de l'organisation anti-immigration FAIR (*Federation for American Immigration Reform*), fondée en 1979 par John Tanton, un activiste concentrant ses efforts dans la réduction de l'immigration irrégulière dans l'intérêt national. Cette organisation a déjà été amenée à témoigner au Congrès sur des propositions de lois sur l'immigration. Ce groupe de lobbying s'appuie sur des hommes

[186] Dans les 18 mois qui ont suivi la fermeture de Lockheed, il y a eu 80 000 nouveaux dossiers d'aide sociale.
[187] Mike Davis, « The Social Origins of the Referendum », *NACLA Report*, 25 septembre 2007, https://nacla.org/article/social-origins-referendum. Site consulté le 26 août 2020.
[188] *Ibid.*
[189] *Ibid.*

politiques pour faire passer son message de lutte contre l'immigration irrégulière. Deux des auteurs de la Proposition 187 étaient Harold Ezell, le sous-directeur de l'INS sous Reagan, et Alan Nelson, le directeur de cette même agence. La question qu'ils avaient préparée pour le référendum était basée sur un discours d'exclusion : « Pour faire face aux problèmes économiques et à la criminalité montante faut-il priver les immigrés clandestins du bénéfice des services sociaux et éducatifs de la Californie ? »[190]. Cette question a permis de transformer le problème de l'immigration en un enjeu politique et en un problème sécuritaire. Elle a de plus été renforcée par des stratégies discursives et communicationnelles pour faire passer le message de la Proposition 187, comme par exemple « des campagnes de publicité et surtout des spots télévisés » où les Californiens « ont vu en prime-time des images montrant des Mexicains en train de franchir la frontière à l'aube. Une voix accompagnait ces images en disant tout simplement « ils arrivent » »[191]. Inciter les citoyens étatsuniens à rejoindre les mouvements locaux anti-immigrés et en les appelant à voter pour la Proposition 187 a ouvert la porte à des comportements xénophobes, comme par exemple l'organisation VCT (*Voices of Citizens Together*), groupe fondé en 1992 par Glenn Spencer qui accuse les immigrés d'être des criminels. Selon le *Southern Poverty Law Center* – qui désigne VCT comme un *hate group* (un groupe haineux) –, Glenn Spencer est un des défenseurs les plus convaincus de l'anti-immigration, au point de déclarer dans une vidéo en 1999 :

> A misguided immigration policy and a hostile force on our border are threatening the bonds of our union. If she is to survive, America needs leaders who will fight for her. Leaders who will control our border. Leaders who will repel invaders. Leaders who will put an end to the cultural cancer which is eating at the very heart of our nation. America and her western civilization must be rescued if she is to make her date with destiny in the twenty first century[192].

La Proposition 187 est donc une opération politique[193], dont l'une des caractéristiques est la désignation des immigrés irréguliers comme responsables des problèmes de la Californie, et donc comme une menace. Sa « présentation en termes d'« urgence sécuritaire » nécessit[e] le

[190] Ceyhan, « La fin de l'en-dehors », *op. cit*., p. 9.
[191] *Ibid.*
[192] Southern Poverty Law Center, « Glenn Spencer », Southern Poverty Law Center, 2020, https://www.splcenter.org/fighting-hate/extremist-files/individual/glenn-spencer. Site consulté le 17 octobre 2020.
[193] Cohen, *A la poursuite des illégaux, op. cit*., p.144.

recours aux lois d'exceptions et aux mesures administratives et politiques expéditives »[194], nous renvoyant ainsi au ban-optique de Didier Bigo.

La proposition 187 était aussi une opération médiatique, manipulée par les acteurs de la frontière qui ont participé à construire cette image d'une frontière perçue comme échappant au contrôle des autorités[195]. La *Border Patrol* a participé à créer un spectacle d'un point d'entrée envahi lors de la campagne de Pete Wilson, donnant l'impression que cette scène désordonnée se déroulait quotidiennement[196]. Dans les faits, à cause d'une nouvelle barrière et le déploiement de plus d'agents de la *Border Patrol* le long de la frontière californienne, les passeurs ont riposté en relâchant des groupes de 50 migrants, ce que les autorités frontalières appelaient les *Banzai runs* vers le PoE (point d'entrée) de San Ysidro[197]. Les médias ont filmé ces migrants courant vers les États-Unis, ce qui a eu pour effet de porter l'attention de l'opinion publique sur la frontière :

> The scenes of the Banzai runs were not only exploited for political gain by Governor Wilson but projected the message that lax border controls were the root of the illegal immigration problem[198].

Peter Andreas utilise la métaphore du théâtre pour désigner l'utilisation de ces images par les acteurs politiques, qui fait partie d'une représentation publique (*public performance*), faisant de la frontière une scène politique (*political stage*)[199]. Ce qui compte pour les acteurs politiques n'est pas tant de dissuader les candidats à l'immigration et stopper les trafics de drogue que la perception que leur audience, l'opinion publique, a de leurs actions. C'est pour cela qu'en 1996 le président Clinton a signé la loi IIRIRA (*Illegal Immigration Reform and Immigrant Responsibility Act*), faisant suite à l'IRCA de Reagan[200]. Selon les sociologues Douglas Massey et Karen Pren :

[194] Ceyhan, « La fin de l'en-dehors », *op. cit*., p. 9.
[195] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. 87.
[196] *Ibid*., p. 87.
[197] *Ibid*.
[198] *Ibid.*
[199] *Ibid*., p. 9.
[200] *Ibid.* Peter Andreas précise qu'en 1989, les arrestations à la frontière sont de nouveau montées en flèche. Au début des années 1990, le nombre des arrestations a atteint celui de la période avant qu'IRCA ne soit signée. p. 39.

> Before 1996, internal enforcement activities had not played a very significant role in immigration enforcement; afterward these activities rose to levels not seen since the deportation campaigns of the Great Depression[201].

L'administration démocrate de Clinton a non seulement renforcé la sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique avec sa stratégie de « prévention par la dissuasion », mais elle a aussi créé le régime d'expulsions que les États-Unis connaissent aujourd'hui.

**Limites de la stratégie « prévention par la dissuasion »**

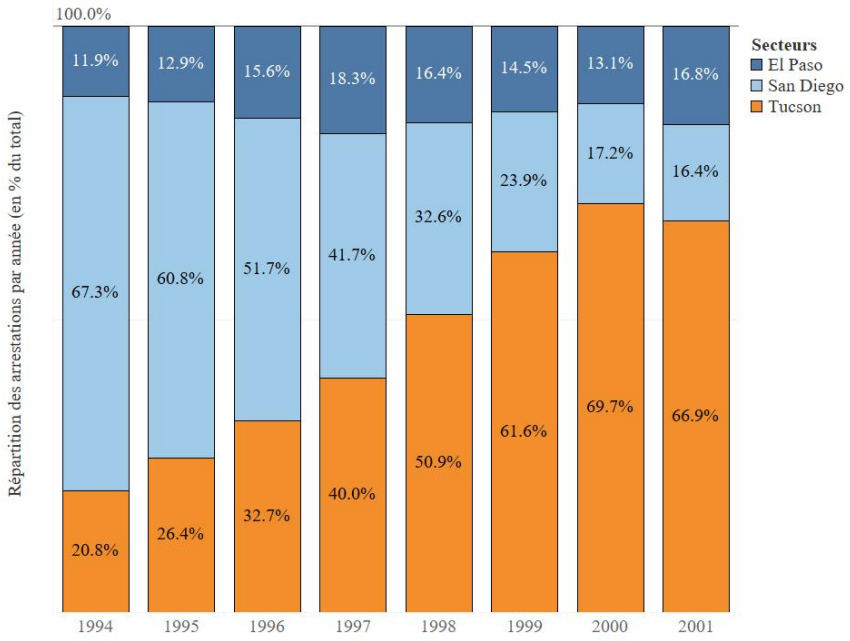
La stratégie de « prévention par la dissuasion » n'a toutefois pas eu pour effet de stopper l'immigration irrégulière. La construction de barrières en Californie (notamment à San Diego) et au Texas (à El Paso) et le renforcement sécuritaire ont redirigé les migrants vers des zones plus difficiles d'accès, ce que les chercheurs comme l'historienne Raquel Rubio-Goldsmith appellent le *funnel* effect, soit l'effet entonnoir[202]. Les arrestations ont donc diminué dans les secteurs de El Paso et de San Diego, mais ont augmenté dans le secteur de Tucson, entre l'Arizona et le Nouveau Mexique (Figure 4). Selon Peter Andreas, la dispersion des flux irréguliers de migrants en dehors des points d'entrées urbains traditionnels a créé une version qu'il appelle « NIMBY » (*not in my backyard*) . Alors que les mesures répressives dans une aire géographique ont poussé les migrants vers la zone géographique voisine, les officiers et les résidents de ces zones ont fait du lobbying pour plus d'agents de la *Border Patrol* et pour plus de ressources[203]. C'est ainsi que l'*Operation Safeguard* a été lancée à Nogales (Arizona) en 1995 et s'est étendue en 1999 à Douglas et Naco (Arizona), qui ont été séparées de leurs villes voisines mexicaines, Agua Prieta et Naco (Sonora), car elles étaient devenues le point de passage de la frontière le plus important pour la traversée de migrants[204] (Carte 3). C'est ainsi que des petites villes frontalières comme Douglas ont vu leur première barrière en acier être érigée sur huit kilomètres, renforcée par une tranchée qui avait été creusée pour empêcher

[201] Douglas S. Massey et Karen A. Pren, « Unintended Consequences of US Immigration Policy: Explaining the Post-1965 Surge from Latin America », *Population and Development Review,* vol. 38, nº 1 (2012): 1-29. p. 15.
[202] Raquel Rubio-Goldsmith *et al.*, « The "Funnel Effect" & Recovered Bodies of Unauthorized Migrants Processed by the Pima County Office of the Medical Examiner, 1990-2005 », *SSRN*, 1 octobre 2006, https://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=3040107. Site consulté le 30 septembre 2020.
[203] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. 94.
[204] Sam Dillon, « Agua Prieta Journal; Boom Turns Border to Speed Bump », *The New York Times*, 18 janvier 2000, https://www.nytimes.com/2000/01/18/world/agua-prieta-journal-boom-turns-border-to-speed-bump.html. Site consulté le 2 octobre 2020.

l'armée de Pancho Villa de traverser à Douglas pendant la Révolution mexicaine[205]. En 1995, les arrestations à Douglas (ville de 15 000 habitants) étaient de 3 000 par mois, et sont montées jusqu'à 27 000 au mois de mars 1999[206]. Du côté mexicain, les villes frontalières ont connu une forte hausse de leur population puisque les candidats à l'immigration s'y arrêtaient avant de traverser la frontière. Par exemple, Agua Prieta comptait environ 60 000 résidents au milieu des années 1990 et six hôtels, tandis qu'en 1999 elle comptait 120 000 habitants et 16 hôtels[207].

Tandis que les renforcements sécuritaires s'intensifiaient, les frontières s'ouvraient en même temps pour le mouvement des biens avec la signature par les États-Unis, le Canada et le Mexique de l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain) en 1994, qui a conduit à « une économie sans frontière et une frontière barricadée »[208].

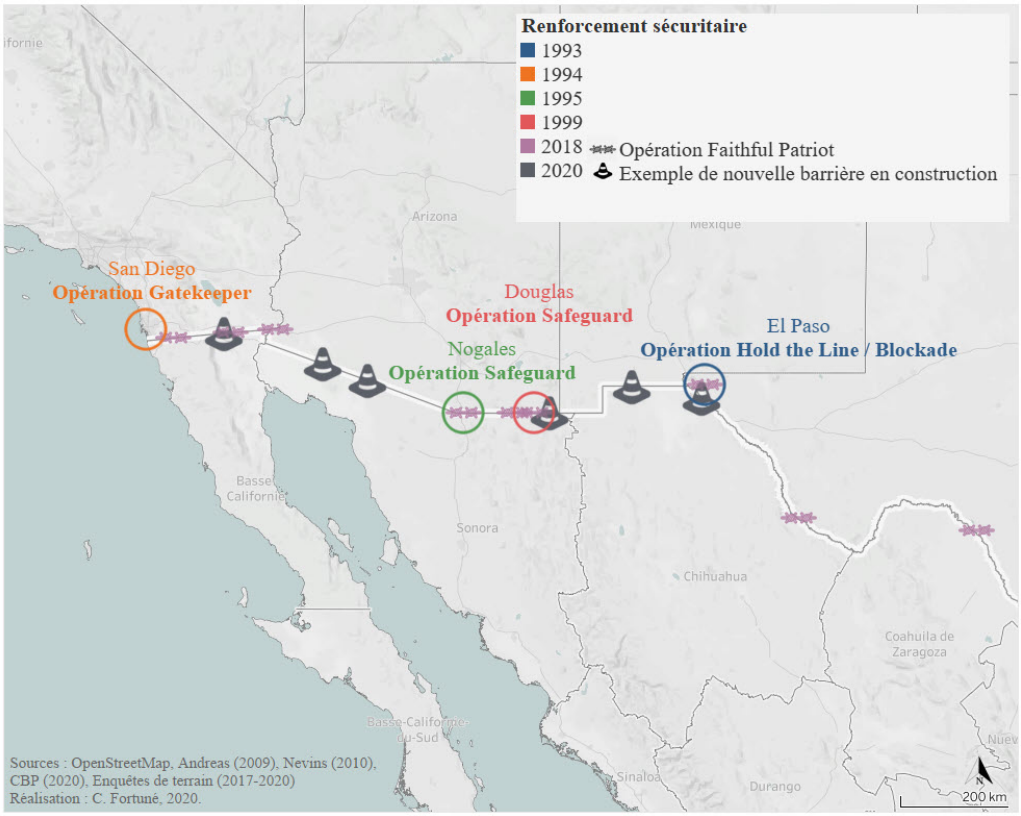
Figure 4. *Nombre d'arrestations de migrants en situation irrégulière entre 1994 et 2001 dans les secteurs de El Paso, San Diego et Tucson*




Source : CBP (2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

[205] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. 94.
[206] *Ibid*.
[207] *Ibid*.
[208] *Ibid.*, p. xiv.

Carte 3. *Opérations de renforcement des mesures sécuritaires à la frontière États-Unis/Mexique des années 1990 à 2020*




**L'ALENA – entre ouverture et fermeture de la frontière États-Unis/Mexique**

L'ALENA avait pour but d'éliminer les taxes douanières, de favoriser le libre-échange et les investissements. Selon le politiste Peter M. Siavelis, le traité visait un développement économique rapide basé sur le commerce, qui transformerait l'économie mexicaine et fournirait suffisamment de richesse et d'emplois pour encourager les candidats à l'immigration à rester au Mexique[209]. Le but de l'ALENA était de promouvoir l'intégration économique de l'Amérique du Nord. Pour cela, le processus de défrontiérisation[210] a été important pour les villes frontalières ayant une position géographique stratégique : elles sont le point d'entrée vers

[209] Peter Siavelis, « Beyond Push and Pull: Neoliberalism, NAFTA, Immigration Policy and the Structural Incentives for Mexican Immigration », *in* David Coates et Peter Siavelis, *Getting Immigration Right: What Every American Needs to Know* (Washington, D.C: Potomac Books, 2009): 97-114. p. 102-103.

[210] La défrontiérisation procède d'une dévaluation des fonctions frontalières, qui s'opère par étapes, dans le but de favoriser l'intégration régionale et/ou la coopération transfrontalière. Guillaume Lacquement, « Frontière, Debordering et rebordering, le paradoxe contemporain des frontières », *Encyclopædia Universalis*, 2020, https://www.universalis.fr/encyclopedie/frontiere/4-debordering-et-rebordering-le-paradoxe-contemporain-des-frontieres/. Site consulté le 26 août 2020.

les États-Unis. Ainsi, pour rendre la frontière accueillante et favorable au commerce et pour accroître les interactions à la frontière pour les biens, le nombre de PoE entre les États-Unis et le Mexique a augmenté de 10 à 50 entre les années 1990 et 2003[211]. Pour favoriser l'interdépendance des villes frontalières mexicaines et étatsuniennes, les *maquiladoras* se sont également développées entre Douglas et Agua Prieta. Les *maquiladoras* sont des usines de montage (souvent des filiales de firmes étrangères) le long de la frontière nord du Mexique, qui bénéficient d'exonérations fiscales pour importer des pièces qui y seront assemblées, puis intégralement réexportées[212]. Aujourd'hui il existe environ 20 *maquiladoras* à Agua Prieta, cette dernière étant le centre de production et Douglas le centre de distribution. Mais en 1994, le Mexique a souffert d'une dévaluation du peso qui a conduit à l'effondrement de l'économie du pays. Les travailleurs mexicains ont perdu leurs emplois, et les effets de l'ALENA ne se sont pas manifestés positivement au Mexique (pas de croissance du PIB, la disparité de salaires entre les deux pays a augmenté de 10,6% de 1994 à 2004, et les taux de pauvreté ont augmenté de 44,1% en 1992 à 60,8% en 1996)[213].Tout cela a eu pour effet d'encourager les migrations vers les États-Unis. Selon David Bacon :

> The rosy predictions of NAFTA's boosters that it would slow migration proved false. Between just 2000 and 2005, Mexico lost a million and a half jobs, mostly in the countryside. Since 1994, 6 million Mexicans have come to live in the United States. In just five years, from 2000 to 2005, the Mexican-born population living in the United States increased from 10 million to nearly 12 million. With few green cards or permanent visas available for Mexicans, most of these migrants were undocumented[214].

Selon les sociologues Massey et Espinosa, les signataires de l'accord avaient conscience que l'ALENA allait augmenter les flux migratoires. Dans cette citation de 1997, soit 3 ans après la l'entrée en vigueur de l'accord, ces auteurs détaillent les transformations sociales et économiques produites par l'ALENA, dont les migrations irrégulières :

---

[211] Andreas et Biersteker, *The Rebordering of North America, op. cit*., p.6.
[212] Daniel Villavicencio, « Les « Maquiladoras » de la frontière nord du Mexique et la création de réseaux binationaux d'innovation », *Innovations*, vol. 19, nº 1 (2004): 143-61. p. 143.
[213] David Coates et Peter Siavelis, éd., *Getting Immigration Right: What Every American Needs to Know* (Washington, D.C: Potomac Books, 2009), *op. cit*., p. 103.
[214] David Bacon, « Displaced People: NAFTA's Most Important Product », *NACLA Report*, 3 septembre 2008, https://nacla.org/news/displaced-people-nafta%E2%80%99s-most-important-product. Site consulté le 13 février 2020.

> The integration of the North American market will also create new links of transportation, telecommunication, and interpersonal acquaintance, connections that are necessary for the efficient movement of goods, information, and capital but which also encourage and promote the movement of people – students, business executives, tourists, and, ultimately, undocumented workers[215].

Un des éléments qui explique l'échec de l'ALENA pour le Mexique est le secteur de l'agriculture. Pour pouvoir mettre en place l'ALENA, le gouvernement de Salinas a amendé la Constitution mexicaine pour mener une contre-réforme agraire. Alors que les *ejidatarios*, les petits paysans faisant souvent partie des communautés indigènes, à qui le gouvernement mexicain avait redistribué des terres suite à la Révolution mexicaine, ne recevraient plus de terres, ils seraient autorisés à vendre ou louer leurs propriétés aux capitaux privés. Le but était de transformer les paysans en petits propriétaires ou en travailleurs salariés. Greg Grandin précise que si leurs terres étaient fertiles, elles étaient transformées en grandes fermes par les capitalistes agricoles pour produire des fraises et des avocats à destination du marché étatsunien. Greg Grandin compare ce processus au *Dawes Act* de 1887 aux États-Unis, qui avait privatisé les terres communales des Amérindiens[216]. S'il avait été promis aux paysans déplacés qu'ils trouveraient du travail dans le secteur d'assemblement alors en pleine croissance, ce secteur n'a embauché qu'un million de Mexicains sur les 4,7 millions de familles agricoles qui ont perdu leurs terres[217] :

> Small corn, dairy, and pig farmers were wiped out by mechanized U.S. agroindustry. Soon, a couple of hundred thousand Iowa farmers were growing twice as much corn as about three million Mexican peasants and selling it for half the price[218].

Par conséquent, les « réfugiés de l'ALENA » se sont déplacés vers le Nord dans l'espoir de trouver du travail. Entre 1994 et 2000, le nombre annuel de Mexicains migrant vers les États-

[215] Douglas S. Massey et Kristin E. Espinosa, « What's Driving Mexico-U.S. Migration? A Theoretical, Empirical, and Policy Analysis », *American Journal of Sociology,* vol. 102, nº 4 (1997): 939-99. p. 992.
[216] Grandin, *The End of the Myth, op. cit*., p. 242.
[217] *Ibid*., p. 243.
[218] *Ibid*.

Unis augmentait de 79%[219]. Greg Grandin précise que les Centre-américains ont rejoint les migrations mexicaines pour échapper aux conséquences des guerres de Reagan dans les années 1980 et de l'économie libérale de l'administration Clinton des années 1990 qui a obligé les économies centre-américaines à s'ouvrir à l'exploitation minière, la production de biocarburants à grande échelle et aux entreprises agricoles transnationales[220]. Selon Todd Miller, l'administration Clinton savait que l'ALENA allait conduire à un pic migratoire.

> The armoring of NAFTA was very much part of U.S. policy calculations. Messner knew this, too: In 1992, as INS commissioner, she testified at a congressional hearing that there would be a significant increase of migration from Mexico because of the newly signed NAFTA agreement – a prescient observation, since after 1994 migration from Mexico doubled[221].

Le gouvernement – sous la pression des Républicains – a planifié à l'avance les mesures de sécurisation, à savoir l'augmentation du budget consacré à la sécurité frontalière, l'augmentation du nombre d'agents de la *Border Patrol* ou encore les moyens technologiques (systèmes infrarouge, détecteurs de mouvements, senseurs au sol etc.)[222]. Ainsi, si Doris Meissner avait prévu que la géographie agirait comme un allié pour dissuader les migrants de traverser la frontière[223], c'est le contraire qui s'est produit.

Joseph Nevins soutient que l'ouverture et le renforcement simultanés de la frontière illustrent le système à deux vitesses de l'humanité dans une ère politico-économique néolibérale[224], à savoir d'un côté la libre circulation des marchandises et de l'autre la fermeture des frontières aux personnes. Or ce système à deux vitesses s'est amplifié sous l'administration Bush dans les années 2000.

---

[219] *Ibid*.
[220] *Ibid*., p. 243-244.
[221] Miller, *Empire of Borders, op. cit*., p. 178.
[222] Grandin, *The End of the Myth, op. cit*., p. 244.
[223] Arthur Rotstien R., « `Funnel Effect' Cited for 20-Fold Increase in Migrant Deaths », *ABQ Journal*, 15 février 2007, https://www.abqjournal.com/news/state/apfunnel02-15-07.html. Site consulté le 30 septembre 2020.
[224] Joseph Nevins, *Dying to Live: A Story of U.S. Immigration in an Age of Global Apartheid* (City Lights Publishers, 2013). p. 114.

### c. Les années 2000 et les attentats du 11 septembre sous l'administration de George W. Bush

C'est sous la présidence de George W. Bush que la construction du mur physique mais aussi virtuel a pris de l'ampleur, notamment suite aux attentats du 11 septembre 2001 qui ont marqué un tournant dans les politiques sécuritaires des États-Unis et qui ont modifié le sens de la sécurité[225]. Selon Alan Bersin, désigné par Barack Obama à la tête de la CBP entre 2010 et 2011, la réponse aux attentats a été de revenir au concept traditionnel des frontières comme lignes de défense et de développer le concept de sécurité frontalière[226]. Cela s'est manifesté par la création du *Department of Homeland Security* (Département de la sécurité intérieure des États-Unis – DHS) en 2003 qui « a permis de fusionner toutes les agences qui s'occupent de la frontière dans une seule entité et les a regroupées selon un critère géographique, la zone frontalière »[227]. La création du DHS a mis en avant le terme de *homeland* qui a une connotation patriotique et « qui partage […] un lien avec un type de nationalisme ethnique » qui ne laisse pas de place « pour la devise américaine : '*E Pluribus unum'* (Un à partir de plusieurs) » selon Nieto Gómez[228]. La sécurité frontalière est devenue un élément central de la représentation géopolitique de DHS car « les attentats du 11 septembre ont démoli cette représentation insulaire » des États-Unis comme « une île entourée » de deux voisins amicaux[229]. La sécurité frontalière est alors « devenue la mission centrale de la nouvelle doctrine. Elle représente 22% du budget total du département de la Homeland Security […] bien qu'aucune des deux frontières américaines n'ait été touchée par les événements du 11 septembre »[230]. Le DHS a pour mission principale de sécuriser les frontières étatsuniennes en gérant les mouvements de biens et de personnes :

> DHS is implementing a comprehensive border security approach to secure and maintain our borders, prevent and intercept foreign threats so they do not reach U.S. soil, enforce immigration laws throughout the United States, and properly administer immigration benefits[231].

---

[225] Alan Bersin, « Lines and Flows: The Beginning and End of Borders », *Brooklyn Journal of International Law,* vol. 37, nº 2 (1 janvier 2012): 389-406, https://brooklynworks.brooklaw.edu/bjil/vol37/iss2/2. p. 390.
[226] *Ibid*.
[227] Rodrigo Nieto Gómez, « L'énigme de la Homeland Security pour l'Administration Obama : quel scénario pour la sécurité et l'administration des frontières ? », *Herodote,* vol. 132, nº 1 (1 juin 2009): 166-80. p. 167.
[228] *Ibid.*
[229] *Ibid.*
[230] *Ibid.*
[231] DHS, « Secure U.S. Borders and Approaches », *Department of Homeland Security*, 24 avril 2009, https://www.dhs.gov/secure-us-borders-and-approaches. Site consulté le 26 août 2020.

La réorganisation de DHS constitue la réorganisation la plus importante du gouvernement fédéral étatsunien depuis le début de la Guerre froide[232]. Le regroupement de vingt-deux agences sous sa tutelle telle que l'agence officielle *U.S. Customs and Border Protection* (le service des douanes et de la protection des frontières)[233] – qui remplace l'INS (*Immigration and Naturalization Services*) – est une autre étape dans la militarisation de la frontière puisque le DHS, qui fonctionne comme une sphère civile, est en charge de protéger les États-Unis de l'intérieur, à la frontière, et à l'extérieur de ses frontières. Par exemple, la CBP a pour mission d'arrêter les terroristes potentiels ainsi que les migrants irréguliers et les trafiquants de drogue. Les agents de la CBP sont devenus les agents principaux du contrôle de la frontière, puisqu'ils décident de qui a le droit d'entrer aux États-Unis ou non. Ces agents ont été placés sur le devant de la scène avec le plan OFAB (*One Face at the Border*), inauguré en septembre 2003 avec pour but d'unifier les inspections aux PoE étatsuniens. Avant la mise en place d'OFAB, trois étapes étaient nécessaires pour inspecter les voyageurs arrivant aux PoE : dans un premier temps l'inspection d'immigration, dans un deuxième temps l'inspection des douanes et dans un troisième temps l'inspection agricole si les voyageurs transportaient de la nourriture ou des plantes. Le but d'OFAB était de combiner ces trois étapes en une seule – tout en homogénéisant les contrôles entre les deux frontières étatsuniennes, à savoir États-Unis/Canada et États-Unis/Mexique. L'agent de la CBP est alors devenu la personne principale menant les inspections[234].

La législation post-11 septembre a également créé le programme *U.S.-Visit* (*the United States Visitor and Immigrant Status Indicator Technology System*) pour identifier les potentiels terroristes qui essaieraient d'entrer aux États-Unis. Il s'agit d'un système biométrique qui enregistre l'entrée des voyageurs passant à travers les PoE étatsuniens. Ce programme enregistre les informations personnelles des voyageurs internationaux en passant le passeport biométrique dans une liseuse électronique. Le système est connecté aux bases de données des centres anti-terroristes comme la CIA, le FBI et le DHS. Les empreintes digitales et une photo sont prises afin de faire correspondre les données et les authentifier[235]. Douglas a été l'un des premiers PoE à l'expérimenter avant que ce système ne s'étende aux autres PoE de la frontière.

---

[232] Peter Andreas, « Redrawing the Line: Borders and Security in the Twenty-First Century », *International Security,* vol. 28, nº 2 (2003): 78-111. p. 92.
[233] Bersin, « Lines and Flows », *op. cit*., p. 395.
[234] Héctor R. Ramírez Partida, « Post-9/11 U.S. Homeland Security Policy Changes and Challenges: A Policy Impact Assessment of the Mexican Front », *Norteamérica,* vol. 9, nº 1 (1 janvier 2014): 55-78, https://doi.org/10.1016/S1870-3550(14)70113-2. p. 60.
[235] *Ibid*.

Les agents de la CBP sont épaulés par une de ses composantes essentielles qui est la *U.S. Border Patrol* qui indique dans son plan stratégique de 2004 :

> As a sovereign nation, it has always been important that we control our borders. But after the attacks of September 11, with the threat posed to our country by international terrorists, it is essential that we do so, and it is essential that we have a coherent and understood strategy for doing so[236].

De nombreux agents de la *Border Patrol* ont été recrutés sous l'administration Bush (une augmentation de 9 821 en 2001 à 17 499 en 2008[237]) pour patrouiller la frontière mais aussi pour contrôler les passages aux *checkpoints*, une trentaine de postes de contrôle dans les États frontaliers de la frontière sud et installés jusque 100 kilomètres au nord de la frontière[238]. En 2006, dans le cadre de l'*Operation Jump Start,* 6 000 troupes de la Garde nationale ont été déployées pour aider la *Border Patrol* à arrêter les immigrants irréguliers et les trafiquants de drogues[239]. Ceci fait partie de la stratégie appelée *Defense in Depth*, à savoir des couches multiples de contrôles sécuritaires.

Toutefois, les États-Unis étant conscients qu'un renforcement de la frontière aurait une incidence sur l'économie étatsunienne, Pierre-Alexandre Beylier précise que :

> Les États-Unis réfléchissent à la mise en place d'un nouveau type de frontière, une frontière d'un nouveau genre qui leur permettrait de lutter contre le terrorisme, sans pour autant entraver les flux de personnes et de marchandises, si nécessaires au pays qui traversent leurs frontières[240].

---

[236] CBP, « National Border Patrol Strategy », *U.S. Customs and Border Protection,* 2004, http://cw.routledge.com/textbooks/9780415996945/gov-docs/2004.pdf. Site consulté le 26 août 2020.

[237] Erin Duffin, « U.S. Border Patrol - Agent Staffing 1992-2018 », *Statista*, 29 avril 2019, https://www.statista.com/statistics/455866/us-border-patrol-agent-staffing/. Site consulté le 26 août 2020.

[238] Azam Ahmed, Manny Fernandez et Paulina Villegas, « Before the Wall: Life Along the U.S.-Mexico Border », *The New York Times*, 8 février 2017, https://www.nytimes.com/interactive/2017/02/08/world/americas/before-the-wall-life-along-the-us-mexico-border.html. Site consulté le 26 août 2020.

[239] Catherine E. Shoichet, « Bush and Obama sent troops to the border, too », *CNN*, 4 avril 2018, https://www.cnn.com/2018/04/03/politics/border-troops-deployed-obama-bush/index.html. Site consulté le 18 février 2020.

[240] Pierre Alexandre Beylier, « La frontière Canada/Etats-Unis depuis le 11 septembre 2001 : mutations et continuité », Thèse de doctorat en civilisation nord-américaine, sous la direction de Jean-Michel Lacroix (Paris: Sorbonne Nouvelle, 2013), http://www.theses.fr/2013PA030142. p. 12.

C'est l'idée de frontière intelligente qui se dessine, avec le *Secure Fence Act* de 2006, signé par G.W. Bush, autorisant la construction d'un mur de 1 120 kilomètres avec un budget de 1,2 milliards de dollars pour installer des capteurs, des caméras, des détecteurs de chaleur, des drones etc. afin de surveiller les entrées irrégulières sur le territoire étatsunien. Cette loi a été approuvée par une majorité des membres de la Chambre des représentants (283 voix contre 138) et du Sénat (80 voix contre 19). G.W. Bush a également mis en place le programme *SBInet* (*Secure Border Initiative network*) qui prévoyait de construire des barrières « au moins doubles » et renforcées, d'installer « des barrières physiques additionnelles, des routes, des éclairages, des caméras et des capteurs » en Californie, au Texas, en Arizona et au Nouveau-Mexique[241]. Les coûts de construction de ces barrières sont astronomiques, ce qui s'explique également par la construction d'une « barrière virtuelle » estimée à 30 milliards de dollars[242]. Josiah Heyman définit la frontière « virtuelle » ou technologique comme suit :

> More narrowly, the virtual wall involves applying advanced surveillance and computer technologies to border law enforcement. Ground-level radar can be used to detect movement; information processed through a computer modal indicates if it is, say, a cow or a person, and if the latter, the direction the person is likely to move, given the terrain. More broadly, the virtual wall points to the massing of police forces, including military and intelligence agencies, in the border region, which presents a web of obstacles to northward movement of illegalized people and goods, obstacles that usually are overcome, but at great risk and cost[243].

Le but du mur virtuel était de créer une frontière sécurisée et intelligente, afin de laisser passer les flux considérés comme désirables et de stopper les flux indésirables :

> Through advanced technology and tactics, the government would have the ability to sense and respond to almost all unauthorized incursions. The border would thus function as a hermetic seal against 'bad forces' coming into the home

[241] Govtrack, « Summary of H.R. 6061 (109th): Secure Fence Act of 2006 », *GovTrack.us*, 2006, https://www.govtrack.us/congress/bills/109/hr6061/summary#libraryofcongress. Site consulté le 26 août 2020.
[242] Caitlin Krasner, « History of the Border Fence », *National Border, National Park: A History of Organ Pipe Cactus National Monument*, 25 avril 2012, https://organpipehistory.com/border/history-of-th-border-fence/. Site consulté le 26 août 2020.
[243] Heyman, « Constructing a Virtual Wall », *op. cit*., p.305.

> space. Also, ports would intelligently and efficiently distinguish among people, vehicles, and shipments to sort out the law breakers, or at least those meriting close scrutiny, from trustworthy entrants. In other words, the border would be smart enough to deliver security to the United States while at the same time not impeding the cross-border flows crucial to Mexico's serving as a low-wage export platform for U.S., Asian, and European corporations[244].

A travers ces programmes, les PoE ont été équipés d'outils technologiques de détection avancée, comme des équipements de détection de radiations et de détection de signature chimique, ainsi que des scanners de neutrons pour détecter du matériel terroriste et les trafics de drogue. Un des investissements majeurs des États-Unis est dans la biométrique (88 millions de dollars)[245]. Il s'agit de l'élément clé aux frontières : le gouvernement étatsunien privilégie la collection de données telles que les empreintes digitales, les photos, les descriptions physiques pour aider le Mexique à déterminer qui traverse sa frontière sud et qui traversera potentiellement sa frontière nord. Les données sont partagées avec le *Department of Homeland Security.* Si les moyens humains restent nécessaires pour patrouiller le long de la frontière et conduire les arrestations, ces nouvelles technologies ont élargi les possibilités de surveiller la frontière pour la sécuriser[246]. Ces mesures font partie de la mise en place d'une politique « exceptionnaliste », par le « recours à des moyens extraordinaires brisant les garde-fous légaux protégeant les libertés publiques, et demandant aux services de renseignements d'aller toujours plus loin dans l'intrusion de l'intimité. C'est cette dimension de l'exceptionnel qui est au cœur du processus de l'insécurisation contemporaine » selon Didier Bigo[247]. Il cite dans son article « Comment douter de la sécurité » les propos de l'ancienne Directrice Générale du MI5 Stella Rimington (1992-1996) qui illustrent la mise en place d'une politique exceptionnaliste ayant recours à des moyens extraordinaires :

> La question centrale d'après le 11 Septembre […] est la suivante : « La plus grande surprise dans tout cela pour moi […] a été non l'acte terroriste lui-même, mais l'hyperréaction à ce dernier. Que le monde entier ait été choqué par

[244] *Ibid.*, p.313.
[245] Adam Isacson, Maureen Meyer, et Hannah Smith, « WOLA Report: Mexico's Southern Border - Security, Central American Migration, and U.S. Policy », *WOLA*, juin 2017, https://www.wola.org/analysis/wola-report-mexicos-southern-border-security-central-american-migration-u-s-policy/. Site consulté le 30 septembre 2020.
[246] Heyman, « Constructing a Virtual Wall », *op. cit*., p.309.
[247] Bigo, « Comment douter de la sécurité ? », *op. cit.*, p. 36.

> l'ampleur du désastre et son relais pas les médias était inévitable, et est compréhensible… Mais que la réaction politique soit telle que l'on ait l'impression que ces actes constituaient une surprise totale, est déroutant »[248].

La frontière idéale serait donc intelligente. Elle filtrerait[249] les bonnes et mauvaises migrations et serait la solution aux problèmes sociétaux que sont le terrorisme, les trafics de drogue et les migrations irrégulières[250]. Mais Heyman exprime l'idée qu'une telle supposition induit que les problèmes viennent de l'extérieur du territoire national. Ainsi, une frontière intelligente et hermétique réduirait le nombre de migrants irréguliers ou du moins les découragerait fortement à venir aux États-Unis. Le problème avec cette supposition est que les États-Unis ne prennent aucune responsabilité dans la création et la perpétuation de ces problèmes, comme si, pour ne prendre qu'un exemple, les États-Unis n'avaient aucune responsabilité dans l'emploi et l'hébergement des immigrés en situation irrégulière[251]. Ce problème, tout comme le renforcement de la sécurité à la frontière, a continué sous l'administration Obama dans les années 2010.

### d. Les années 2010 sous l'administration de Barack Obama

Commissionnée par la *Secure Fence Act* de 2006, la construction de barrières sur 1 000 kilomètres à la frontière se poursuit sous l'administration Obama, qui ne marque pas un changement fondamental d'orientation par rapport à l'administration Bush[252]. Lorsque le président Barack Obama a pris ses fonctions en 2009, « le lien discursif et administratif direct entre la menace terroriste transfrontalière et l'immigration économique [est] entré en contradiction avec la tonalité des discours du nouveau président » [253]. En effet, alors que Barack Obama souhaitait une réforme de l'immigration et donner la possibilité aux *Dreamers*[254] de demander la citoyenneté étatsunienne, le compromis passé avec le Congrès prévoyait un

[248] *Ibid.*
[249] Pour la notion de filtre, voir Michel Foucher, « Le passage des frontières », *Publications du musée des Confluences* 6, nº 1 (2010): 17-24. p. 22 ; Josiah McC. Heyman, « Constructing a "Perfect" Wall », *op. cit*., p. 162.
[250] Heyman, « Constructing a 'Perfect' Wall », *op. cit*., p. 162.
[251] *Ibid.*
[252] Cohen, *A la poursuite des illégaux, op. cit*., p.116.
[253] Nieto Gómez, « L'énigme de la Homeland Security pour l'Administration Obama », *op. cit*., p. 167.
[254] Les Dreamers caractérisent les jeunes arrivés en situation irrégulière aux États-Unis. Ils font partie du programme DACA (*Deferred Action for Childhood Arrivals*) et du *Dream Act* (*Development, Relief, and Education for Alien Minors*), mis en place sous l'administration Obama, qui permet à ces jeunes d'étudier et de travailler légalement aux États-Unis pendant une période de deux ans, renouvelable.

durcissement des mesures sécuritaires à la frontière. Barack Obama voulait apparaître « *tough on the border* »[255] face à ce que l'administration désignait comme un « *border surge* »[256]. Par exemple, en 2011, la secrétaire du DHS à cette époque, Janet Napolitano (2009-2013), a annoncé qu'elle mettait fin au projet *SBInet* car il n'était pas assez efficace et coûtait trop cher – plus d'un milliard de dollars a été dépensé pour équiper 85 kilomètres de frontière[257]. Pourtant, « ce changement d'orientation sous Obama et Napolitano ne relève en aucun cas d'un geste de démilitarisation de la frontière »[258]. En effet, en mars 2014, la U.S. CBP annonçait un nouveau projet appelé *Border Security Fencing Infrastructure and Technology* (BSFIT, soit l'infrastructure et la technologie de la sécurité frontalière) et signait un contrat de 145 millions de dollars avec la société Elbit Systems of America, une filiale de la société israélienne de la défense Elbit Systems. Ce contrat prévoyait la mise en place de tours intégrées et fixes (*Integrated Fixed Towers*) en Arizona (Photo 3). Si la société Elbit Systems a été choisie, c'est parce qu'elle a de l'expérience dans le système de protection des frontières, notamment celle entre Israël et les territoires palestiniens. Elbit Systems a recommandé au DHS d'adopter un système de sécurité frontalière plus complet, utilisant des capteurs électro-optiques, des capteurs de surveillance au sol, des véhicules aériens et terrestres sans pilotes etc., pour augmenter la réactivité des agents de la patrouille[259]. Todd Miller parle de « Gaza en Arizona »[260] pour décrire les similarités entre la frontière israélo-palestinienne et la frontière États-Unis/Mexique[261]. Toutes ces compagnies font partie du complexe sécuritaro-industriel, à savoir un ensemble d'entreprises privées chargées par exemple de construire la barrière[262] et qui se disputent les contrats, pas seulement à la frontière sud des États-Unis, mais dans le monde entier. La première phase de ce projet a duré un an, et a inclus l'installation de tours d'observation dans les villes frontalières comme Douglas.

---

[255] Hutkins Seda, « Militarization on the Border », *op. cit*.
[256] Todd Miller, « Tomgram: Miller and Schivone, Bringing the Battlefield to the Border », *TomDispatch*, 25 janvier 2015, http://www.tomdispatch.com/blog/175947/tomgram%3A_miller_and_schivone,_bringing_the_battlefield_to_the_border/. Site consulté le 2 octobre 2020.
[257] Julia Preston, « Homeland Security Cancels 'Virtual Fence' After $1 Billion Is Spent », *The New York Times*, 14 janvier 2011, https://www.nytimes.com/2011/01/15/us/politics/15fence.html. Site consulté le 2 octobre 2020.
[258] Cohen, *A la poursuite des illégaux, op. cit*., p.117.
[259] Baz Ratner, « Empresa israelí construirá otro "Muro del Apartheid" en la frontera EE.UU.-México », *RT*, 9 mars 2014, https://actualidad.rt.com/actualidad/view/121842-israel-frontera-eeuu-mexico-inmigracion. Site consulté le 2 octobre 2020.
[260] Miller, « Tomgram », *op. cit*.
[261] Jimmy Johnson, « A Palestine-Mexico Border », *NACLA Report*, 29 juin 2012, https://nacla.org/blog/2012/6/29/palestine-mexico-border. Site consulté le 2 octobre 2020.
[262] Elisabeth Vallet, « Et la frontière devint un marché prospère et militarisé... », *Le Monde diplomatique*, 29 novembre 2013, https://blog.mondediplo.net/2013-11-29-Et-la-frontiere-devint-un-marche-prospere-et. Site consulté le 2 octobre 2020.

Photo 3. *Tours Intégrées et Fixes (C. Fortuné, Douglas, avril 2019)*

Sous l'administration Obama, la sécurité frontalière s'est de nouveau renforcée à Douglas en 2012 lorsqu'une deuxième barrière a été construite, haute de trois mètres, séparée de la première par un fossé surmonté de fil barbelés. A tout ceci s'ajoutent les anciennes barrières, comme celles de véhicules (*Normandy barriers*) (Photo 4).

Barack Obama a également continué le programme *Endgame* commencé en 2003 sous l'administration Bush – conduit par ICE (*Immigration and Customs Enforcement*, agence de police douanière et de contrôle des frontières, faisant partie du DHS, principalement en charge d'assurer les reconduites à la frontière d'immigrés en situation irrégulière aux États-Unis) – jusqu'en 2012. Loin de désavouer ce plan stratégique d'expulsions, le budget pour exécuter ce plan a augmenté de 300% depuis sa création, atteignant un budget annuel de 18 milliards de dollars[263]. Il a également développé le programme *Secure Communities* qui avait pour but de permettre aux juridictions locales de partager les données personnelles (notamment les empreintes digitales) avec le DHS et le FBI, permettant ainsi de constituer une base de données

[263] Marisa Franco et Carlos Garcia, « The Deportation Machine Obama Built for President Trump », *The Nation,* 27 juin 2016, https://www.thenation.com/article/archive/the-deportation-machine-obama-built-for-president-trump/. Site consulté le 24 mars 2020.

nationale sur le statut migratoire de chaque individu[264]. Ce programme a expulsé 2,3 millions de personnes[265]. Comme l'indique James Cohen :

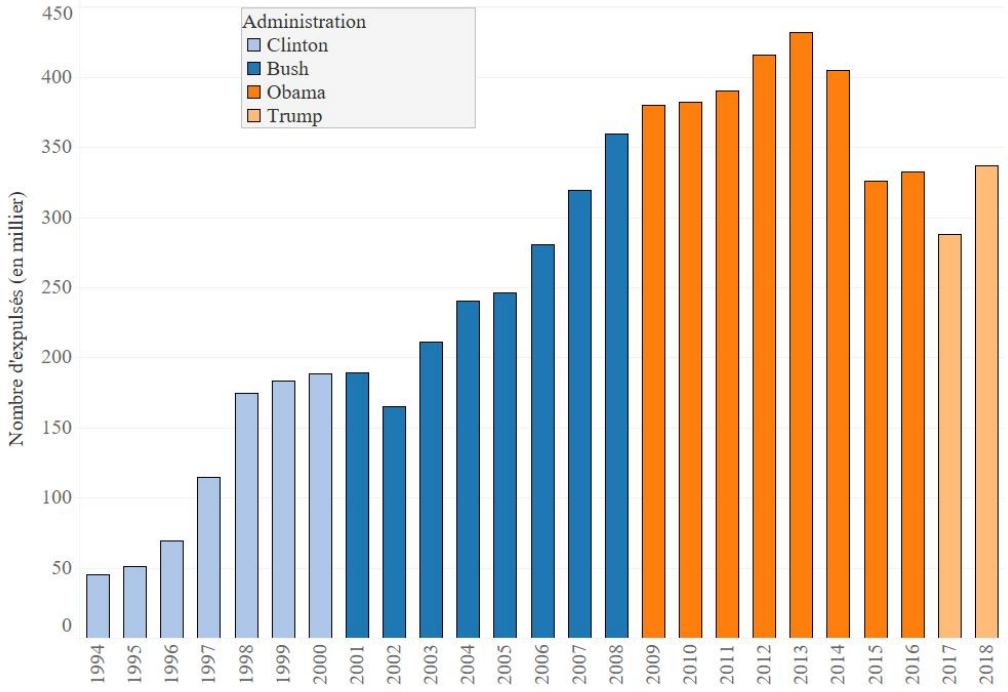
> By 2013, […] Secure Communities had been implemented in all jurisdictions under the U.S. flag It was defended strongly by the newly reelected [Obama] administration, which claimed that the program contributed to a more targeted program of deportations, concerning only criminals[266].

Toutefois, les controverses autour d'abus, comme l'expulsion de migrants irréguliers non criminels, ont mis fin au programme en novembre 2014. Au cours de ses deux mandats, le nombre de migrants expulsés des États-Unis se chiffre à plus de cinq millions, ce qui a valu à Obama le surnom de *deporter-in-chief*[267] (Figure 5). C'est de ce régime d'expulsions et de sécurisation frontalière qu'a hérité Donald Trump.

Photo 4. *Frontière entre Douglas et Agua Prieta avec panneaux en acier, barrières de véhicules, et voiture de la Border Patrol. À noter que la montagne Cerro Gallardo, côté mexicain, est interdite d'accès pour la randonnée depuis une quinzaine d'années et est surveillée des deux côtés : par la Border Patrol depuis les États-Unis et par les cartels de drogue du côté mexicain (C. Fortuné, Douglas, octobre 2017)*

[264] James Cohen, « The Polarized Politics of Immigration Under Obama », *in* Elisabeth Fauquert (dir.), *La présidence Obama : 2009-2017* (Neuilly-sur-Seine: Atlande, 2019): p. 275-292. p. 285.
[265] Julia Preston, « Republicans Resist Obama's Move to Dismantle Apparatus of Deportation », *The New York Times*, 15 janvier 2015, https://www.nytimes.com/2015/01/16/us/secure-communities-immigration-program-battle.html. Site consulté le 26 août 2020.
[266] James Cohen, « The Polarized Politics of Immigration Under Obama », *op. cit.*, p. 285.
[267] Muzaffar Chishti, Sarah Pierce et Jessica Bolter, « The Obama Record on Deportations: Deporter in Chief or Not? », *Migration Policy*, 25 janvier 2017, https://www.migrationpolicy.org/article/obama-record-deportations-deporter-chief-or-not. Site consulté le 24 mars 2020.

Figure 5. *Nombre d'expulsés sous les administrations Clinton, Bush, Obama et Trump, de 1994 à 2018* [268]




Source : DHS (2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

### e. L'administration de Donald Trump à partir de 2017

Dès son investiture en janvier 2017, Donald Trump signait un décret présidentiel promettant de construire un mur physique le long de la frontière États-Unis/Mexique, en utilisant le matériel et la technologie appropriés pour atteindre le plus efficacement un contrôle opérationnel complet de la frontière sud[269]. Cette même année, Donald Trump lançait des appels à projet pour que des entreprises construisent des prototypes de murs plus résistants et plus difficiles à escalader que le mur actuel et qui viendraient remplacer d'anciennes portions de

[268] Homeland Security, « Aliens Removed or Returned: Fiscal Years 1892 to 2018 », *Department of Homeland Security*, 2 janvier 2020, https://www.dhs.gov/immigration-statistics/yearbook/2018/table39. Site consulté le 2 octobre 2020.
[269] White House, « Executive Order: Border Security and Immigration Enforcement Improvements », *The White House*, janvier 2017, https://www.whitehouse.gov/presidential-actions/executive-order-border-security-immigration-enforcement-improvements/. Site consulté le 16 février 2020.

mur ou en ajouter de nouvelles[270]. La U.S. CBP a accordé huit contrats à six compagnies différentes pour construire ces prototypes (qui ont d'ailleurs fait l'objet de visites organisées pour le public par MAGA, une ONG étatsunienne)[271]. Un budget de 3,3 millions de dollars a été alloué pour la construction de ces prototypes dans le secteur de San Diego[272]. La construction a commencé en septembre 2017 et ils ont été détruits en février 2019. Ils mesuraient neuf mètres de haut, et étaient faits de béton armé pour quatre d'entre eux (soi-disant plus difficile à scier). Les critères de sélection étaient les suivants :

> We'll look at things like aesthetics, how penetrable they are, how resistant they are to tampering and then scaling or anti-climb features[273].

Si Donald Trump a laissé entendre qu'il préférait les prototypes faits de lamelles d'acier qui permettent de voir à travers[274], aucun des prototypes n'a toutefois été choisi en particulier, le DHS ayant indiqué que plusieurs éléments des différents prototypes allaient être utilisés pour construire une future barrière[275]. En mettant en scène les prototypes visibles à l'entrée d'une des villes frontalières les plus traversées au monde, l'administration Trump met en scène le « mur » comme objet, le transformant en un symbole de lutte contre les « menaces » migratoires.

Ceci s'est confirmé lorsque Donald Trump a fait installer des fils barbelés tout le long de la frontière, dans le contexte des caravanes de migrants. En novembre 2018, alors en campagne pour les élections de mi-mandat où il risquait de perdre la majorité dans une des chambres du Congrès, Donald Trump a déclaré une crise à la frontière et a utilisé la « caravane » de migrants centre-américains à des fins politiques. Une « caravane » est un déplacement de migrants qui se regroupent plutôt que de migrer seuls et qui entreprennent une longue marche

---

[270] Les compagnies sélectionnées étaient Caddell Construction Co. of Montgomery, Alabama; KWR Construction of Sierra Vista, Arizona; ELTA North America Inc. of Annapolis Junction, Maryland; W. G. Yates & Sons Construction Company of Philadelphia, Mississippi; Fisher Sand & Gravel Co. of Tempe, Arizona; and Texas Sterling Construction Co. of Houston, Texas. Paul Koscak, « Border Wall Prototype Designs », *U.S. Customs and Border Protection*, https://www.cbp.gov/frontline/border-wall-prototype-designs. Site consulté le 16 février 2020.
[271] MAGA, « Press Release », *Border Wall Prototypes*, 21 décembre 2017, https://www.borderwallprototypes.org/pressrelease. Site consulté le 26 août 2020.
[272] *Ibid.*
[273] Paul Koscak, « Border Wall Prototype Designs », *op. cit*.
[274] Sarah Harvard, « Test for Trump's Steel Border Wall Prototype "Proves It Can Be Sawed Through" », *The Independent*, 10 janvier 2019, https://www.independent.co.uk/news/world/americas/us-politics/trump-wall-steel-border-test-prototype-sawed-through-us-mexico-a8721631.html. Site consulté le 26 août 2020.
[275] NBC7 Staff, « Workers Begin Removal of President Trump's Border Wall Prototypes », *NBC 7 San Diego*, 26 février 2019, https://www.nbcsandiego.com/news/local/border-wall-prototypes-removed-san-diego-mexico-trump/5802/. Site consulté le 26 août 2020.

pour fuir la violence, la pauvreté et la persécution dans leurs pays d'origine. La première caravane s'est déplacée en avril 2018 mais n'a été que très peu médiatisée[276]. C'est lors des élections de mi-mandat de novembre 2018 que la deuxième caravane, partie du Honduras en octobre 2018 et constituée de 7 000 migrants selon l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés, a été fortement médiatisée. Elle a traversé le Guatemala et le Mexique en direction des États-Unis. Une campagne populaire sur les réseaux sociaux qui critiquaient le président du Honduras a rassemblé des milliers de Honduriens formant la caravane, à laquelle se sont joints des migrants du Nicaragua, du Salvador et du Guatemala. Cette façon de se déplacer en groupe procure une certaine sécurité aux migrants, sur des chemins dangereux contrôlés par le crime organisé[277].

Pour répondre à cette caravane de migrants, Donald Trump a annoncé vouloir déployer 15 000 militaires dans les villes frontalières. En réalité, 5 000 ont été déployés[278] pour installer des fils barbelés le long du mur dans le cadre de l'*Operation Faithful Patriot* (Carte 3), en plus des 2 000 membres de la Garde nationale (Photo 5)[279]. Donald Trump a en plus fait installer des conteneurs aux PoE afin d'anticiper un éventuel mouvement de foule pendant lequel les immigrants traverseraient la frontière sans autorisation (Photo 6). Il a également fait fermer pendant cinq heures la frontière entre Tijuana et San Diego le 25 novembre 2018 au San Ysidro Port of Entry, le point de passage le plus fréquenté de la frontière (environ 100 000 personnes traversent la frontière chaque jour par ce point d'entrée).

[276] Kirk Semple et Miriam Jordan, « Migrant Caravan of Asylum Seekers Reaches U.S. Border », *The New York Times*, 29 avril 2018, https://www.nytimes.com/2018/04/29/world/americas/mexico-caravan-trump.html. Site consulté le 29 septembre 2020.
[277] Annie Correal et Megan Specia, « The Migrant Caravan: What to Know About the Thousands Traveling North », *The New York Times*, 26 octobre 2018, https://www.nytimes.com/2018/10/26/world/americas/what-is-migrant-caravan-facts-history.html. Site consulté le 2 octobre 2020.
[278] Hutkins Seda, « Militarization on the Border », *op. cit*.
[279] DHS, « Myth vs. Fact: Caravan », *Department of Homeland Security*, 1 novembre 2018, https://www.dhs.gov/news/2018/11/01/myth-vs-fact-caravan. Site consulté le 2 octobre 2020.

Photo 5. *Militaires installant les fils barbelés le long de la barrière (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)*

Photo 6. *Conteneurs et fils barbelés installés à la Raul Castro Port of Entry en novembre 2018, en réponse à la caravane de migrants (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)*

Ce coup de théâtre orchestré par Donald Trump ne s'est pas arrêté là. Alors que les Démocrates ont gagné la majorité dans la Chambre des représentants en novembre 2018[280], Donald Trump a exigé du Congrès une enveloppe de 5,7 milliards de dollars pour construire le « mur »[281]. S'en est suivi le plus long *shutdown* de l'État fédéral de l'histoire américaine, à savoir l'arrêt des activités gouvernementales pendant 35 jours (du 21 décembre 2018 au 25 janvier 2019), faute d'accord avec le Congrès sur le budget à consacrer à la sécurité frontalière. Après une succession de vétos par le Congrès et Donald Trump, et suite à sa déclaration de l'urgence nationale à la frontière le 15 février 2019, le Secrétaire à la Défense par intérim Patrick Shanahan a alors autorisé la réaffectation de 3,6 milliards de dollars pour construire une partie du « mur », soit 11 projets de construction militaire pour dissuader les candidats à l'immigration irrégulière[282]. Suite à cela, les constructions ont commencé, comme à Douglas où une nouvelle barrière de 10 mètres de haut va être ajoutée en remplacement des garde-fous qui existent aujourd'hui à l'est de Douglas, faisant suite à la demande de DHS d'un budget de 1,2 milliard de dollars pour la construction d'environ 100 kilomètres de mur entre Lukeville et Douglas (Carte 3). Même s'il a été démontré que le mur n'empêche pas les stupéfiants de passer la frontière (notamment parce qu'ils traversent par les *Port of Entry*), la raison mise en avant par l'administration pour la construction de cette barrière est l'augmentation de la saisie de méthamphétamine entre la frontière Arizona/Mexique qui a augmenté de 1 270 kg en 2013 à 7 250 en 2019, soit une augmentation de 460%[283]. La société Southwest Valley Constructors (SWVC) a été choisie pour construire ces portions de mur, une compagnie spécialisée dans les constructions à grande échelle pour le gouvernement fédéral. Ainsi, à 16 kilomètres à l'est de Douglas, les équipes s'apprêtent à construire 30 kilomètres de barrière pour remplacer les barrières garde-corps (*post-and-rail fence*) et les barrières de véhicules qui empêchent les voitures de passer (Photos 7, 8, 9)[284].

[280] Hutkins Seda, « Militarization on the Border », *op. cit*.
[281] Julie Hirschfeld Davis et Emily Cochrane, « Government Shuts Down as Talks Fail to Break Impasse », *The New York Times*, 21 décembre 2018, https://www.nytimes.com/2018/12/21/us/politics/trump-shutdown-border-wall.html. Site consulté le 26 août 2020.
[282] CNN, « Letter announcing decision to divert military funds for Trump's border wall », *CNN*, 3 septembre 2019, https://www.cnn.com/2019/09/03/politics/sasc-border-wall-military-funds-letter/index.html. Site consulté le 26 août 2020.
[283] Curt Prendergast, « Star Investigation: Arizona's Border Wall Is Being Built with Anti-Drug Money. But It Won't Stop Hard Drugs. », *Arizona Daily Star*, 22 octobre 2019, https://tucson.com/news/local/star-investigation-arizona-s-border-wall-is-being-built-with/article_675670d4-f10c-11e9-ab2a-fb568a3a9bdf.html. Site consulté le 26 août 2020.
[284] *Ibid*.

Photo 7. *Modèle de la nouvelle barrière en construction à Douglas (C. Fortuné, Douglas, février 2020)*

Photo 8. *Site de construction de la nouvelle barrière à Douglas (C. Fortuné, Douglas, février 2020)*

Photo 9. *Barrières garde-corps à l'est de Douglas, le long d'une route créée pour et surveillée par la Border Patrol qui utilise des véhicules tout terrain, que l'on aperçoit sur la photo. Cette barrière est en cours de remplacement par la barrière des deux photos précédentes (C. Fortuné, Douglas, octobre 2018)*

Malgré ce qu'elle peut laisser entendre, la sécurité frontalière n'a pas été créée par l'administration Trump. Selon Peter Andreas, l'intensification de la sécurité frontalière au cours des dernières décennies à plus à voir avec l'État étatsunien qui souhaite affirmer symboliquement son pouvoir sur ses frontières nationales qu'avec la dissuasion des flux migratoires :

> The escalation of border policing has ultimately been less about deterring the flow of drugs and migrants than about recrafting the image of the border and symbolically reaffirming the state's territorial authority[285].

La sécurité frontalière n'est donc pas qu'une stratégie de dissuasion, mais une performance, une « mise en spectacle politique des questions de sécurité »[286]. Quand les échecs de la politique de dissuasion mènent à une crise de la performance, cela amène les acteurs à sauver les apparences en promettant un meilleur spectacle[287]. C'est ce qui s'est passé à la frontière États-Unis/Mexique, à travers la communication sur les arrestations de trafiquants de drogue, de migrants etc. qui a balayé les échecs de la sécurisation et a intensifié le régime sécuritaire.

*****

Les frontières sont des sites de sécuritisation et de sécurisation[288]. Les États utilisent les frontières pour exprimer leur pouvoir[289], à travers une rhétorique qui établit les migrations comme une menace à laquelle il faut répondre pour protéger l'intérêt national. L'insécurité fondée sur des mythes justifie d'un besoin de davantage de sécurité. Selon Didier Bigo, « les discours sur la sécurité ont consisté en des discours d'insécurisation, visant à troubler et à inquiéter plutôt qu'à rassurer et à protéger »[290]. De Reagan à Clinton, le thème de la « perte de la souveraineté face aux flux migratoires et au trafic de drogue et le renforcement nécessaire des contrôles aux frontières pour y faire face » est devenu « un des arguments types du discours sécuritaire »[291]. Au cours des années 1990, le phénomène d'immigration a changé de signification avec le contexte de dégradation économique dans les pays d'émigration. Les

[285] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. xiv.
[286] Bigo, « Comment douter de la sécurité ? », *op. cit.*, p. 38-39.
[287] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. 144.
[288] Karine Cote-Boucher, Federica Infantino, et Mark Salter, « Border security as practice: An agenda for research », *Security Dialogue,* vol. 45 (2 juin 2014): 195-208, https://doi.org/10.1177/0967010614533243. p. 196.
[289] *Ibid*.
[290] Bigo, « Comment douter de la sécurité ? », *op. cit.*, p. 34.
[291] Ceyhan, « La fin de l'en-dehors », *op. cit*., p. 8.

représentations de l'immigration ont donc changé, tout comme les politiques étatiques qui expliquent les problèmes sociaux comme des problèmes d'insécurité attribués à l'immigration irrégulière, notamment parce que les migrations n'étaient plus encadrées par des cadres légaux comme c'était le cas avec le programme Bracero par exemple[292]. La sécurité frontalière, si elle n'est pas nouvelle, a pris un tournant depuis les attentats du 11 septembre 2001, faisant entrer le monde dans « la guerre globale contre la Terreur ». Les États, considérant leur souveraineté menacée par la mondialisation entraînant des flux de biens et de personnes, ont adopté ce qu'ils considèrent être « la seule réponse possible à la mondialisation de l'insécurité [qui rendait] obsolètes les frontières nationales », à savoir « la mondialisation de la sécurité »[293]. Didier Bigo ajoute :

> Depuis le 11 septembre 2001, tout le monde politique occidental et celui des « experts » en sécurité semblent être pris d'une frénésie explicative sur les relations entre défense et sécurité intérieure dans un contexte mondialisé d'insécurité qui n'est plus ni discuté ni discutable[294].

Les investissements massifs dans la sécurité frontalière en sont la preuve, menant à toujours plus de sécurité. L'intensification de la sécurité frontalière se poursuit donc, alors même que les chercheurs en sciences sociales comme Peter Andreas ou Josiah McC. Heyman s'accordent à dire que c'est un échec : la sécurité frontalière n'a pas stoppé ou dissuadé les migrations irrégulières et les trafics de drogue[295]. Josiah McC. Heyman se demande pourquoi cet échec ne pousse pas les décideurs politiques à adopter une autre approche que celle qui consiste à développer toujours plus de mesures sécuritaires :

> So why continue to escalate border enforcement? Shouldn't failure lead to reconsidering this approach? And why does the gap between the ideal of the

[292] Salvatore Palidda, « La criminalisation des migrants », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 129, nº 1 (1999): 39-49, https://doi.org/10.3406/arss.1999.3302.
[293] Bigo, « La mondialisation de l'(in)sécurité ? », *op. cit.*, p. 1.
[294] *Ibid*.
[295] Selon les estimations du *Pew Research Center*, le nombre de migrants en situation irrégulière est passé de 3,5 millions en 1990 à 10,5 millions en 2017, avec un pic de 12,2 millions en 2007. Jens Manuel Krogstad, Jeffrey S. Passel, et D'Vera Cohn, « 5 Facts about Illegal Immigration in the U.S. », *Pew Research Center*, 12 juin 2017, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2019/06/12/5-facts-about-illegal-immigration-in-the-u-s/. Site consulté le 2 octobre 2020. En ce qui concerne les drogues, les chiffres de CBP montrent que les saisies sont en augmentation depuis 2014 pour la méthamphétamine, le fentanyl et la cocaïne, ce qui signifie que les drogues continuent de passer la frontière. CBP, « CBP Enforcement Statistics Fiscal Year 2020 », *U.S. Customs and Border Protection*, 2020, https://www.cbp.gov/newsroom/stats/cbp-enforcement-statistics. Site consulté le 2 octobre 2020.

> walled border and the reality of continued flows not lead to rethinking these imagined ideals and their relationship to the realities of the United States, Mexico, and Central America[296] ?

Il y a, selon lui, plusieurs réponses possibles à ces questions. L'une d'entre elles étant que ceux qui défendent davantage de sécurité frontalière pensent que ce qui a été fait jusqu'à présent n'était pas suffisant. Une autre réponse consiste à affirmer que malgré le nombre d'agents de sécurité, ils ne sont pas assez, mais aussi tout simplement impuissants, face à des forces sociales plus larges tels que le sous-développement au Mexique et la demande pour la main d'œuvre mexicaine aux États-Unis[297].

Si l'État fédéral étatsunien souhaite montrer à ses électeurs qu'il est actif sur la scène frontalière, il n'a toutefois pas le monopole de la sécurité à la frontière. En effet, d'autres acteurs l'incitent à prendre des décisions sur la sécurité frontalière, ce que nous allons détailler dans le deuxième chapitre.

[296] Heyman, « Constructing a 'Perfect' Wall », *op. cit*., p. 161.
[297] *Ibid*.

# Chapitre 2

# La sécurité frontalière définie par les acteurs non étatiques

> I went to the Chertoff Group's Washington, DC office to interview its principal and head of security services, Jayson Ahern, former acting head of Customs and Border Protection. As we sat in his ninth-story office in May 2017, looking out on a sweeping view of the city, Ahern, gave me the history of U.S. border externalization from the 1980s to the present, throughout his thirty-three years in law enforcement. "The border mission certainly is about protecting the homeland first and foremost, keeping bad things and bad people out of the country," he said, "but also at the same time it is to ensure economic prosperity".
> Todd Miller, *Empire of Borders,* 2019, p. 11.

> Nativism is translated into day-to-day activism, often in ways that, while openly critical of the state, actually serve to strengthen the state.
> Emine F. Elcioglu, « Popular sovereignty on the border », 2015[298].

Dans le premier chapitre, nous nous sommes concentrés sur la sécurité frontalière définie par l'État fédéral étatsunien. Mais l'État n'est pas le seul acteur à définir la sécurité et à vouloir se protéger de menaces réelles ou imaginées. Les chercheurs en relations internationales ont remis en question le concept de sécurité nationale à la fin de la Guerre froide. Dans cette reconceptualisation, l'État n'est plus l'unique objet référent de la sécurité. Ce n'est plus seulement l'État fédéral étatsunien qui doit être protégé, mais aussi les États et la population, et ce par des acteurs multiples. Après avoir analysé les discours de sécuritisation dans le premier chapitre, nous nous intéresserons donc ici aux pratiques de sécuritisation et de sécurisation de la frontière, ainsi qu'aux acteurs qui y participent. Nous allons voir dans ce deuxième chapitre

[298] Emine F. Fidan Elcioglu, « Popular Sovereignty on the Border: Nativist Activism among Two Border Watch Groups in Southern Arizona », *Ethnography,* vol. 16, nº 4 (1 décembre 2015): 438-62, https://doi.org/10.1177/1466138114552951. p. 438.

qu'il existe d'autres acteurs, non étatiques, qui s'expriment sur la sécurité frontalière. Certains de ces acteurs sont les agences privées à qui l'État délègue la gestion de la sécurité à la frontière États-Unis/Mexique. Cette dernière est en effet devenue un véritable marché de la sécurité bénéficiant aux entreprises privées de la sécurité, qui se désignent alors comme des expertes en la matière. Ces compagnies bénéficient des discours sécuritaires sur « l'invasion » des migrants, ou encore ceux sur la « latinisation » de la société étatsunienne, ainsi que des mesures de sécurisation puisque les administrations gouvernementales leur octroient des contrats pouvant atteindre plusieurs milliards de dollars. Cela permet en retour à l'État de montrer qu'il est réactif dans sa réponse à la menace qui pèse sur la sécurité nationale. Les acteurs privés de la sécurité redéfinissent la sécurité frontalière au-delà de la frontière physique États-Unis/Mexique en la délocalisant, permettant au contrôle – migratoire notamment – de s'opérer à plusieurs niveaux. Nous nous demanderons donc quels sont les liens entre les élus et les acteurs privés de la sécurité, quels sont les enjeux géographiques et politiques qu'impliquent la gestion de la sécurité frontalière par des acteurs non étatiques, et s'ils contribuent à redéfinir les menaces qui pèsent sur la société étatsunienne.

D'autres acteurs à l'échelle étatique (Arizona) et locale (comté de Cochise notamment) expriment ouvertement ce qu'est, pour eux, la sécurité. Ils opèrent ainsi un glissement de la sécurité nationale à la sécurité sociétale. Ole Weaver distingue les deux types de sécurité. Si la sécurité nationale « a trait à la souveraineté et à la survie du régime », la sécurité sociétale concerne quant à elle « l'identité et la survie de la société »[299]. Il y a ici un glissement de ce qui fait l'objet de la sécurité : de l'État à la société. Avec la mondialisation et les mouvements transnationaux à la frontière, c'est donc la société plus que l'État qui serait menacée. Pour lui, la sécurité sociétale est « la capacité d'une société à persister dans ses caractéristiques essentielles face aux conditions changeantes et face à des menaces probables ou réelles »[300]. Il s'agit donc de la survie de la société, au sens d'identité, « à l'idée que des groupes et des individus se font d'eux-mêmes et qui leur permet de s'identifier comme membres d'une communauté »[301]. L'insécurité viendrait donc de la peur de pertes de valeurs culturelles et des styles de vie[302]. Dans ce chapitre, nous utiliserons le concept de sécurité sociétale/identitaire[303]

[299] Ceyhan, « Analyser la sécurité », *op. cit*., p. 5.
[300] *Ibid*.
[301] *Ibid*.
[302] Un des problèmes du concept de sécurité sociétale est que l'identité et la culture sont considérées comme immuables et transformées en enjeux de sécurité.
[303] Nous renverserons le concept de sécurité sociétale dans les parties suivantes, lorsque nous analyserons ce qui fait la sécurité pour les résidents frontaliers de Douglas/Agua Prieta.

en identifiant des acteurs nativistes, leur position sociale, les jeux de pouvoir et de domination, et comment ils imposent une définition légitime de la menace[304].

## 1. Les acteurs privés de la sécurité

Les professionnels de la sécurité ont des « intérêts communs […] à percevoir le monde comme un univers où le danger est au coin de la rue et où leur présence est indispensable »[305] puisque cela conduit à l'émergence d'un nouveau marché international de la sécurité à la frontière que Todd Miller appelle « le complexe sécuritaro-industriel »[306]. Ce marché de la frontière « combine la construction d'infrastructures, de systèmes d'armes, de renseignement, ainsi que de composantes terrestres, marines et aériennes comme les radars et les drones, un ensemble d'éléments qui appartiennent – encore aujourd'hui – à la sphère du militaire »[307], et couplés à la sphère du civil.

### a. Le complexe sécuritaro-industriel

Le complexe sécuritaro-industriel s'est développé suite aux attentats du 11 septembre lorsque les liens entre organisations gouvernementales et compagnies privées se sont intensifiés, donnant naissance au « nouvel État sécuritaire étatsunien »[308]. En effet, le *Department of Homeland Security* a sous-traité la sécurité frontalière à de multiples agences privées, si bien que les industries privées de la sécurité se positionnent désormais comme des expertes de la sécurité frontalière[309]. Par exemple, le projet *SBInet* a été sous-traité en 2006, entre autres, à la firme Boeing, pour un contrat de 20 millions de dollars. Selon James Cohen, Boeing « a commencé ses travaux par un projet-pilote dans le secteur de la *Border Patrol* de Tucson » en Arizona[310], dans le but de construire un mur virtuel qui s'étend sur 45 kilomètres (28 *miles*). Ce projet-pilote nommé *Project 28* prévoyait de construire neuf tours de contrôle avec des radars et des caméras permettant de capturer des images de haute qualité de cibles

[304] Ceyhan, « Analyser la sécurité », *op. cit*., p. 6.
[305] Bigo, « Comment douter de la sécurité ? », *op. cit.*, p. 32.
[306] Miller, *Empire of Borders, op. cit*., p. 168.
[307] Vallet, « Et la frontière devint un marché prospère et militarisé... », *op. cit.*
[308] David Astin, « Top Secret America: The Rise of the New American Security State », *Parameters,* vol. 42, nº 3 (2012): 101–103.
[309] Todd Miller, « More Than A Wall », *Transnational Institute*, 16 septembre 2019, https://www.tni.org/en/morethanawall. p. 27.
[310] Cohen, *A la poursuite des illégaux, op. cit*., p.93.

précises à des kilomètres de distance, afin que les agents de la patrouille frontalière puissent déterminer s'il s'agissait d'une famille se promenant ou d'un groupe d'immigrants irréguliers essayant de passer la frontière. Ces informations passent par un réseau sans fil à haute vitesse et s'acheminent vers les voitures de patrouille qui sont équipées d'ordinateurs[311]. Le chef de la *Border Patrol* de 2004 à 2010, David Aguilar, précise : « We are living the dividing line between the old Border Patrol and the new patrol of the future »[312]. En effet, comme l'explique Julien Saada, les observateurs parlent « non pas d'un complexe militaro-industriel qui désigne l'ensemble de l'industrie de l'armement et des autres compagnies qui sont liées aux activités militaires d'un État mais d'un complexe sécuritaro-industriel »[313]. Une des raisons à ceci est que la militarisation de la frontière rend floue la différence entre sécurité extérieure qui est d'ordre militaire, et la sécurité intérieure qui relève de la police.

> Après le 11 Septembre, la représentation du terrorisme comme menace existentielle a profondément réduit la distinction entre la sécurité extérieure et la sécurité intérieure et a largement bouleversé le rôle traditionnel des professionnels de la sécurité[314].

Aujourd'hui, la police frontalière assure aussi la sécurité extérieure puisqu'elle est dotée d'équipements technologiques militaires, d'où ce terme de « nouvelle patrouille du futur »[315]. En 2014, le marché de la sécurité frontalière était dans une période d'expansion sans précédent du fait de la superposition de la menace terroriste et de l'immigration illégale, menant à une augmentation du budget pour la sécurité à la frontière et le développement de nouvelles technologies, créant ainsi un marché qui semble illimité pour les entreprises de sécurité des frontières. En effet, les contrats accordés par le DHS affluent : entre 2006 et 2018, le DHS a accordé plus de 488 000 contrats à des entreprises privées pour travailler sur la sécurité frontalière pour un total de 4,8 trillions de dollars[316]. Pour n'en citer que quelques-uns, les bénéficiaires de ce régime sécuritaire à la frontière sont des géants comme Boeing (dont les avions 737 sont utilisés par ICE pour reconduire les immigrés à la frontière et pour effectuer de

[311] Randal C. Archibold, « 28-Mile Virtual Fence Is Rising Along the Border », *The New York Times*, 26 juin 2007, https://www.nytimes.com/2007/06/26/us/26fence.html. Site consulté le 26 août 2020.
[312] *Ibid*.
[313] Julien Saada, « L'économie du Mur : un marché en pleine expansion », *Le Devoir*, 27 octobre 2009, https://www.ledevoir.com/opinion/idees/271687/l-economie-du-mur-un-marche-en-pleine-expansion.. Site consulté le 26 août 2020.
[314] Saada, *op. cit*.
[315] Archibold, « 28-Mile Virtual Fence Is Rising Along the Border », *op. cit*.
[316] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 30.

la surveillance – *land surveillance system*), IBM (qui fournit une infrastructure technologique), Lockheed Martin (qui fournit la cyber sécurité entre autres choses), Raytheon (qui fournit les systèmes radars des drones maritimes)[317]. Pour la géographe Elisabeth Vallet :

> C'est ainsi que les grandes industries de défense ont trouvé, dans la fortification des frontières, un nouveau marché lucratif autour duquel elles se sont réorganisées, recyclant l'expertise acquise au cours de la guerre froide et bénéficiant de la privatisation du marché de la frontière et de la sécurité[318].

La privatisation de la sécurité frontalière ne date ni de l'administration Trump, dont l'obsession de construire « le mur » entre les États-Unis et le Mexique donne l'impression de forger une nouvelle direction sur les contrôles des frontières[319], ni même du 11 septembre 2001. Ce complexe où secteurs publics et privés interagissent remonte en fait aux années 1960 avec la guerre du Vietnam et la ligne McNamara ou *McNamara Wall*, composée de technologies comme des capteurs et transmetteurs électroniques pour que les militaires repèrent les mouvements au sol et se déploient afin de stopper l'ennemi[320]. Ces technologies ont ensuite été déployées dans les années 1970 à la frontière entre les États-Unis et le Mexique. C'était le début des contrats de surveillance à la frontière donnés par l'INS à des compagnies privées.

> It set the conditions of possibility for, on the one hand, future collaborations between the Pentagon and INS, and on the other, for continued reliance on electronic technology for border control[321].

Depuis les années 1980, les budgets consacrés au complexe sécuritaro-industriel ont augmenté de 6 000%[322] et les employés des compagnies privées sont désormais plus nombreux que les employés des agences fédérales. Ceci amène à se demander qui du gouvernement étatsunien ou des compagnies privées décide des politiques frontalières mises en place[323].

---

[317] *Ibid.* Pour liste complète voir p. 32.
[318] Vallet, « Et la frontière devint un marché prospère et militarisé... », *op. cit.*
[319] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 1.
[320] *Ibid*. p. 28.
[321] Iván Chaar-López, « Sensing Intruders: Race and the Automation of Border Control », *American Quaterly*, vol. 71, n° 2 (juin 2019): 495-518. p. 509.
[322] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 1.
[323] Alice Lipowicz, « Huge size of DHS contractor workforce leaves senators "astonished" », *Washington Technology*, 24 février 2010, https://washingtontechnology.com/articles/2010/02/24/dhs-has-too-many-contract-employees-senators-charge.aspx. Site consulté le 26 août 2020.

Ce questionnement est d'autant plus légitime lorsque l'on se penche sur le lobbying des compagnies privées de la sécurité auprès des élus. Un rapport sur les industries d'armement en Europe montre que le lobbying des industries militaires et de sécurité est très influent sur le façonnement des politiques de renforcement des frontières et des politiques migratoires[324]. Ces industries de l'armement et de la sécurité intérieure ont manœuvré pour avoir un poids sur les organes consultatifs de la sécurité frontalière ayant de l'influence, et ont préconisé des approches militaires desquelles ils tireraient des bénéfices financiers[325]. Pour Todd Miller, ces stratégies s'appliquent aussi aux États-Unis. En effet, les bénéficiaires des contrats liés à la sécurité frontalière sont les mêmes entreprises qui font du lobbying, offrent des contributions politiques, rencontrent les officiers gouvernementaux, et contribuent aux politiques de militarisation de la frontière. Todd Miller montre qu'entre 2006 et 2018, Lockheed Martin, General Dynamics, Northrop Grumman, Raytheon et Boeing ont contribué à un total de 27,6 millions de dollars pour les membres du comité du *House Appropriations* qui régule les dépenses du gouvernement fédéral. Ainsi, les positions des élus qui font partie de ces comités sont en accord avec les intérêts de ces donateurs. Le même constat s'applique au niveau de l'État d'Arizona avec l'ancienne membre de la Chambre des représentants Martha McSally. Celle-ci a annoncé sa candidature au Sénat lors des élections de mi-mandat de novembre 2018. Alors qu'elle était d'abord en désaccord avec les positions anti-migratoires de Donald Trump, elle a finalement retiré « son nom d'un projet de loi pour la régularisation de jeunes sans papiers, [et a] vot[é] pour la séparation des familles à la frontière »[326], orientant ses positions vers plus de sécurité frontalière et faisant de la sécurité nationale un argument clé de sa campagne[327]. Ce changement d'orientation politique peut s'expliquer par ceux qui sont derrière le financement de sa campagne, à savoir des entreprises privées spécialisées dans la sécurité et qui cherchaient des contrats sur la sécurité frontalière. Par exemple Raytheon Corporations lui a donné 49 420 dollars, Lockheed Martin lui a donné 19 868 dollars et Boeing lui a donné 14 630 dollars. Même l'entreprise étrangère Elbit en Israël lui a donné 8 500 dollars[328]. Le

[324] Mark Akkerman, « The arms dealers profiting from Europe's refugee tragedy », *Border Wars - Transnational Institute*, 4 juillet 2016, https://www.tni.org/en/publication/border-wars. Site consulté le 26 août 2020.
[325] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 27.
[326] RFI, « La républicaine Martha McSally, de l'armée de l'air à la course au Sénat », *RFI*, 3 novembre 2018, http://www.rfi.fr/fr/ameriques/20181103-portrait-etats-unis-martha-mcsally-republicaine-trumpisee. Site consulté le 26 août 2020.
[327] Barbara Norrander, « Race for the Senate 2018: Key Issues in Arizona », *Brookings*, 25 octobre 2018, https://www.brookings.edu/blog/fixgov/2018/10/25/race-for-the-senate-2018-key-issues-in-arizona/. Site consulté le 26 août 2020.
[328] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 60.

marché de la frontière est devenu si important que « [l]es murs frontaliers sont avant tout des murs d'argent »[329].

Les élus qui se reconvertissent dans le secteur privé est un autre facteur à prendre en compte dans les liens étroits entre agences fédérales et compagnies privées. Jeh Johnson, secrétaire du DHS de 2013 à 2017 sous l'administration Obama, fait aujourd'hui partie du conseil d'administration de Lockheed Martin[330]. L'ancien secrétaire du DHS de 2005 à 2009, Michael Chertoff, est également révélateur puisque celui-ci a créé sa propre société de conseil sur la protection du territoire, le Chertoff Group « qui regroupe des anciens cadres de la fonction publique comme Michael Hayden, ancien directeur de la CIA et de la NSA, ainsi que d'anciens militaires et d'anciens cadres » du DHS[331]. David Aguilar, lorsqu'il a pris sa retraite en tant que commissaire de la CBP entre 2011 et 2018 (après avoir été chef de la *U.S. Border Patrol*), a cofondé l'agence *Global Security and Innovative Strategies* (GSIS), une agence de sécurité qui fournit des solutions au gouvernement étatsunien sur des sujets de sécurité nationale et internationale[332]. D'autres encore, comme Sylvestre Reyes, ancien chef de la *Border Patrol* à El Paso qui a conduit l'*Operation Hold the Line* en 1993, est régulièrement invité en tant qu'expert au salon de la *Border Security Expo*, un salon qui réunit tous les ans agents fédéraux de la sécurité et entreprises privées de la sécurité à San Antonio, Texas pour « proposer une éducation, des solutions et un réseau pour prendre les décisions primordiales nécessaires au maintien de la sécurité frontalière contre tout type de menace »[333] (Sylvestre Reyes a d'ailleurs été accusé de corruption et de népotisme concernant l'attribution de contrats sur la sécurité frontalière à certaines compagnies privées[334]). La *Border Security Expo* n'est qu'un des exemples de salons de professionnels de la sécurité qui viennent présenter leurs nouvelles technologies partout dans le monde, comme Milipol à Paris pour n'en citer qu'un. Lors d'un entretien avec le journaliste Todd Miller en juillet 2017, celui-ci notait que ces salons sont l'occasion pour les compagnies privées de se lancer dans la course aux contrats et de se démarquer. Il prend l'exemple de Raytheon, basée à Tucson, qui est en concurrence avec Elbit Sytems, toutes deux ayant des contrats à la frontière États-Unis/Mexique mais aussi à la frontière Israël/Palestine. Tandis que Raytheon dominait le marché de la sécurité frontalière, Elbit Systems a pris le dessus en utilisant une stratégie marketing mettant en avant son

[329] Vallet, « Et la frontière devint un marché prospère et militarisé... », *op. cit.*
[330] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 71.
[331] Saada, « L'économie du Mur », *op. cit*.
[332] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 72.
[333] Security Expo, « Why Attend? », *Border Security Expo*, mars 2019, https://www.bordersecurityexpo.com/event-info/. Site consulté le 26 août 2020.
[334] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 23.

expérience d'une dizaine d'années dans une technologie qui a fait ses preuves en Cisjordanie, « une des frontières les plus difficiles au monde ». Cette stratégie a convaincu par exemple le Brésil de signer un contrat avec Elbit pour sécuriser leur frontière avec le Paraguay[335].

Selon Elisabeth Vallet, le complexe sécuritaro-industriel va même au-delà, puisqu'il inclut « les entreprises privées qui sont chargées de construire, d'entretenir et d'approvisionner les centres de détention, mais aussi les fournisseurs (alimentaires, textiles par exemple) des agents frontaliers, les compagnies de transports qui fournissent des moyens de locomotion (aériens et terrestres) pour expulser les immigrants, les entreprises locales »[336]. En ce qui concerne les centres de détention, Margaret Regan, dans *Detained and Deported*, explique qu'il en existe 250 aux États-Unis, dont 241 sont des prisons privées à but lucratif ayant des contrats avec l'agence fédérale ICE[337]. Les centres de détention sont un commerce grandissant en Arizona, notamment à Eloy et Florence où les entreprises CoreCivic et GEO Group sont respectivement les employeurs principaux et où ces centres de détention sont utilisés par les gouvernements locaux comme une source de revenu. Le plus gros client de ces deux compagnies en 2018 est ICE, dont elles tirent leurs profits à hauteur respectivement de 25% et 20%[338]. En 2018 toujours, ICE a signé des contrats de plus de 250 millions de dollars avec GEO Group et de 60 millions de dollars avec CoreCivic, pour financer la détention de migrants. Tandis que des programmes de détention alternatifs coûtent 4,42 dollars par personne par jour[339], CoreCivic et GEO Group facturent jusqu'à 134 dollars par personne, par jour et par lit (et jusqu'à 319 dollars par famille)[340]. Les deux compagnies les plus lucratives qui gèrent les centres de détention et avec lesquelles les États-Unis ont établi des contrats pour emprisonner

---

[335] "*They* [Elbit Sytems] *market it, say, ten plus years, securing the world's most challenging border and has these systems integrator of the West Banks operational. Elbit just uses that and so says it's proven technology and they're selling their border systems not only here but across the world. Like Brazil just signed with Elbit for the Paraguay-Brazilian border for example* […] *There's still animosity between those two huge companies. It's interesting because Raytheon actually works in Israel* […]. *It shows the kind of landscape of tensions between these big companies that are Elbit and Raytheon. Now* […] *when you go to the border security expo, which is basically the annual conference where industry and people from DHS and CBP and ICE come together, it used to be Raytheon was predominantly displayed. Like you go in there and you see Raytheon would have a booth that was the size of a …* [he turns to the room, widely opens his arms to show how big Raytheon's booth was] *… you know, huuuge! Like they put gigantic commander control centres that you could go in and see their monitors. And last year I went … it all shifted: now Elbit Sytems has a big banner and has gigantic booth and Raytheon seemed like it was just a start-up laying in the corner, it's like dusty*". Entretien personnel mené avec Todd Miller à Tucson, le 28 juillet 2017.

[336] Vallet, « Et la frontière devint un marché prospère et militarisé... », *op. cit.*

[337] Margaret Regan, *Detained and Deported: Stories of Immigrant Families Under Fire*, (Boston, Massachusetts: Beacon Press, 2016).

[338] Emily Kassie, « How the US Built the World's Largest Immigrant Detention System », *The Guardian*, 24 septembre 2019, https://www.theguardian.com/us-news/2019/sep/24/detained-us-largest-immigrant-detention-trump. Site consulté le 26 août 2020.

[339] *Ibid*.

[340] Miller, « More Than A Wall », *op. cit*., p. 15.

les migrants, à savoir Corrections Corporation of America (CCA) et GEO Group, ont doublé leur revenu depuis 2005. Or cela n'est pas une coïncidence puisqu'elles ont respectivement dépensé plus de 8,7 millions de dollars et Geo Group 1,3 millions de dollars pour faire pression auprès du Congrès sur les contrats donnés par le DHS entre 2006 et 2015[341]. Dans ses contrats, le DHS a établi des quotas de lits qui doivent être occupés chaque jour pour que les centres de détention reçoivent leur financement. La pression pour remplir ces quotas a créé une incitation à détenir plutôt qu'à relâcher les migrants admissibles aux États-Unis[342].

### b. Externalisation de la frontière États-Unis/Mexique : quand la sécurité nationale devient sécurité régionale

En 2015, alors en campagne pour les élections présidentielles, Donald Trump faisait de la construction du mur son sujet préféré. Il affirmait que le Mexique allait payer pour ce « grand et magnifique mur »[343] – un mur symbolique qui existe déjà. Si le Mexique a refusé de payer le mur, ce pays finance toutefois déjà un autre type de barrière en aidant la police à ses frontières sud avec le Guatemala et le Belize, en coopération avec la stratégie frontalière multicouche[344]. En externalisant sa frontière au Mexique, les États-Unis tentent d'empêcher les demandeurs d'asile d'arriver sur le territoire étatsunien. Par exemple, lorsque la caravane de migrants se déplaçait vers le nord en octobre 2018, sous la pression de Donald Trump, le président mexicain Andrés Manuel López Obrador – entré en fonction en décembre 2018 – a abandonné l'initiative d'accorder des visas humanitaires aux migrants d'Amérique centrale pour qu'ils puissent étudier et travailler au Mexique pendant une année[345]. Donald Trump affirmait que les migrants utilisaient ces visas comme moyen de traverser le Mexique pour rejoindre les États-Unis. Le Mexique étant la cible principale des menaces de Donald Trump – qui menaçait d'infliger des sanctions économiques envers les pays qui ne parviendraient pas à stopper le mouvement des immigrés vers les États-Unis – la frontière sud du Mexique avec le Guatemala a ainsi très vite été militarisée et des accords ont été conclus avec le Mexique pour que ce dernier agisse comme

[341] Sharita Gruberg, « How For-Profit Companies Are Driving Immigration Detention Policies », *Center for American Progress*, https://www.americanprogress.org/issues/immigration/reports/2015/12/18/127769/how-for-profit-companies-are-driving-immigration-detention-policies/. Site consulté le 14 mars 2020.
[342] *Ibid*.
[343] Donald Trump, « "Mexico will pay for the wall!" », *Twitter*, 1 septembre 2016, https://twitter.com/realDonaldTrump/status/771294347501461504. Site consulté le 26 août 2020.
[344] Miller, *Empire of Borders, op. cit*., p. 167.
[345] David Agren, « "Mexico Has Become Trump's Wall": How Amlo Became an Immigration Enforcer », *The Guardian*, 26 janvier 2020, https://www.theguardian.com/world/2020/jan/26/mexico-immigration-amlo-enforcement-trump. Site consulté le 26 août 2020.

un mur anti-migrant[346]. Ainsi, à Tapachula, ville du Chiapas où arrivent les migrants, Andrés Manuel López Obrador a fait déployer plus de 6 000 membres de la Garde nationale en 2019 le long des berges pour empêcher les migrants de traverser[347], convertissant la frontière sud mexicaine « en nouveau point de contention, et de détention et refoulement sur les populations migrantes »[348] (Photos 10 et 11).

Photo 10. *Frontière Mexique/Guatemala. Rive gauche : Mexique (Chiapas), rive droite : Guatemala (C. Fortuné, frontière Mexique/Guatemala, octobre 2018)*

[346] López Obrador avait annoncé une politique de grande tolérance envers les migrants, d'aides sociales et d'emplois pour ceux qui traversaient le territoire mexicain, qu'il a été obligé d'abandonner après son élection. *Ibid*.
[347] Romain Houeix, « Au Mexique, le déploiement de la Garde nationale à la frontière sud inquiète », *France 24*, 18 juin 2019, https://www.france24.com/fr/20190618-mexique-garde-nationale-amlo-frontiere-guatemala. Site consulté le 4 octobre 2020.
[348] Fabienne Sintes, « Les victoires de Daesh : entretien avec Marie Dosé », *France Inter,* 29 janvier 2020, https://www.franceinter.fr/emissions/un-jour-dans-le-monde/un-jour-dans-le-monde-29-janvier-2020. Site consulté le 2 octobre 2020.

Photo 11. *Migrants traversant la rivière (C. Fortuné, frontière Mexique/Guatemala, octobre 2018)*

Si Donald Trump dicte aujourd'hui la politique migratoire mexicaine[349], il ne s'agit toutefois pas d'un phénomène nouveau. L'externalisation de la frontière étatsunienne au Mexique remonte aux années 1980 lorsque les guerres en Amérique centrale ont poussé les réfugiés à migrer vers les États-Unis. Les États-Unis ont alors secrètement financé le Mexique pour faire le « sale boulot »[350], à savoir expulser les Centre-américains vers le Guatemala. L'INS a également établi un réseau d'espionnage au Mexique pour aider le Mexique à intercepter les Centre-américains en route vers les États-Unis et a offert aux officiers mexicains des formations concernant l'application des lois migratoires[351]. En 1997, l'INS a lancé l'Opération *Global Reach* (Opération « présence mondiale ») dont le budget de 8,2 millions de dollars a servi à combattre l'immigration irrégulière dans les territoires étrangers en mettant l'accent sur la dissuasion[352].

[349] Agren, « "Mexico Has Become Trump's Wall" », *op. cit*.
[350] Adam Goodman, « The Human Costs of Outsourcing Deportation », *Humanity: An International Journal of Human Rights, Humanitarianism, and Development,* vol. 8, nº 3 (2017): 527–529. p. 527.
[351] *Ibid*.
[352] *Ibid*.

Le déplacement de la frontière au-delà des frontières nationales étatsuniennes s'est renforcé suite aux attentats du 11 septembre. Les actions extraterritoriales de gestion des flux migratoires ont été de plus en plus liées à la politisation des politiques migratoires nationales[353]. Des investissements importants ont alors été entrepris pour renforcer la sécurité nationale au niveau régional, dans le but de contenir et contrôler les migrations[354]. La rhétorique utilisée par les institutions pour justifier ces investissements fait faussement référence à des politiques d'aide humanitaire, comme lorsque l'Institut d'Immigration mexicain avançait avoir « sauvé » 800 migrants de la caravane, un euphémisme pour éviter de dire « arrêter »[355]. Dans la pratique, les investissements se sont traduits par exemple par le déploiement de la BORTAC (*Border Patrol Tactical Unit*) – équivalent de la *SWAT team* mais pour la CBP – en Amérique centrale pour y mener des opérations militaires et y former des équipes afin d'assurer les activités de la *U.S. Border Patrol* à l'extérieur du territoire national[356]. En 2014, les États-Unis ont aussi investi des millions de dollars dans le programme *Frontera Sur*. Confrontée aux arrivées nombreuses de mineurs non accompagnés, l'administration Obama a déclaré une crise humanitaire à la frontière. En coopération avec l'administration mexicaine de Peña Nieto (2012-2018), le programme avait pour but de contrôler les flux migratoires venant d'Amérique centrale, pour les empêcher d'arriver aux États-Unis. Il prévoyait également le renforcement sécuritaire avec la mise en place d'infrastructures frontalières tels que des *checkpoints* (Todd Miller en a compté 24 entre Tapachula dans l'État du Chiapas et Puebla dans l'État de Puebla[357]) et le déploiement de 2 000 soldats et 400 agents de police mexicains pour patrouiller la zone frontalière sud du Mexique et stopper les véhicules aux *checkpoints*[358]. Une coordination renforcée entre les États-Unis et le Mexique faisait partie du programme, se traduisant par la formation des agents mexicains (policiers, militaires, agents de l'immigration) aux méthodes de détection et de questionnement des migrants, ainsi qu'aux méthodes jugées les plus efficaces de rapatriement à la frontière[359]. Suite à la mise en place de ce programme, la *U.S. Border Patrol* a déclaré en 2015 que le flux de migrants avait pris fin puisque les agents avaient appréhendé moitié moins de migrants venant du Triangle du Nord – El Salvador,

[353] Bill Frelick, Ian M. Kysel, et Jennifer Podkul, « The Impact of Externalization of Migration Controls on the Rights of Asylum Seekers and Other Migrants », *Human Rights Watch*, 6 décembre 2016, https://www.hrw.org/news/2016/12/06/impact-externalization-migration-controls-rights-asylum-seekers-and-other-migrants. Site consulté le 26 août 2020.
[354] *Ibid.*
[355] Agren, « "Mexico Has Become Trump's Wall" », *op. cit*.
[356] Miller, *Empire of Borders, op. cit*., p. 3.
[357] *Ibid*., p.176.
[358] *Ibid*., p.19.
[359] *Ibid*., p.180.

Honduras, Guatemala – qu'en 2014. Les États-Unis considèrent ce résultat comme « un retour sur leur investissement »[360], ce déclin étant le produit du gouvernement étatsunien sous-traitant au Mexique les expulsions des demandeurs d'asile centre-américains. Comme le précise l'historien Adam Goodman, « le nombre de personnes du Triangle du Nord que le Mexique a expulsé a grimpé de 91 000 à plus de 165 000, représentant environ 40% de la baisse des expulsions aux États-Unis »[361].

L'investissement des États-Unis dans des programmes qui financent l'entraînement et l'équipement en matériel militaire des agents de sécurité mexicains permet donc l'extension extraterritoriale de la frontière étatsunienne, qu'on ne peut pas réduire à sa seule démarcation géographique avec le Mexique. Ce serait réduire l'étendue géographique immense de la frontière et cela masquerait sa vraie nature, à savoir un instrument de domination[362]. Todd Miller parle de *border sets*, reprenant l'expression de l'ancien militaire étatsunien Justin Campbell, pour décrire ce phénomène de frontières à plusieurs couches permettant de comprendre l'appareil étatique de maintien de l'ordre et de la sécurité[363]. L'externalisation de la frontière États-Unis/Mexique conduit à un changement d'échelle de la sécurité : pour être assurée au niveau national, la sécurité doit être régionale, voire internationale. Ce qui justifie, selon l'État, d'envoyer ses agents dans plusieurs pays pour y dispenser des entraînements et superviser l'endiguement des migrants, considérés comme une menace. Cela a conduit à l'accélération du recours aux technologies, développées par les agences de la sécurité qui bénéficient des mesures politiques de sécurité frontalière. Selon Didier Bigo, « se doter d'un ennemi invisible et puissant, auquel on prête des intentions hostiles et des capacités sans limites (car il n'est pas subordonné, comme soi, au droit), est au cœur de l'activité politique des agences de sécurité »[364]. Les acteurs privés de la sécurité profitent de l'économie liée à la sécurité frontalière pour se présenter comme des experts de la sécurité. Il devient ainsi difficile de remettre en cause les solutions qu'ils proposent pour contrôler les frontières. Leurs produits spécifiques (technologies, matériaux de construction de la barrière, etc.) deviennent nécessaires pour l'État fédéral qui continue donc de faire appel à ces acteurs. Il s'agit d'un cycle fermé appelé « *lock-in effect* », un effet de verrouillage qui crée une dynamique qui s'auto-perpétue[365].

---

[360] Isacson, Meyer, et Smith, « WOLA Report », *op. cit*.
[361] Goodman, « The Human Costs of Outsourcing Deportation », *op. cit*., p. 527.
[362] Miller, *Empire of Borders, op. cit*., p. 35.
[363] *Ibid*., p. 34.
[364] Bigo, « Comment douter de la sécurité ? », *op. cit.*, p. 36.
[365] Camilla Alberti, « L'implication des acteurs non-étatiques dans le contrôle des frontières », Mémoire en sciences sociales, orientation migrations et citoyenneté, sous la direction de Christin Achermann, *Université de Neuchâtel*, 2014, p. 15.

En déléguant une partie de la gestion de la sécurité nationale aux acteurs privés, l'État fédéral étatsunien n'est plus le seul à assurer la sécurité nationale. Il garde le monopole de la définition de ce qu'est la sécurité et de qui constitue une menace, mais les compagnies privées contribuent toutefois à redéfinir la sécurité nationale en sécurité régionale. Des initiatives citoyennes s'ajoutent aux acteurs de la sécurité, en remettant en cause le monopole de l'État sur les questions de sécurité frontalière.

## 2. Les citoyens nativistes, acteurs dans la définition de la sécurité frontalière

Des mouvements et initiatives citoyennes nativistes ont vu le jour en Arizona et notamment dans le comté de Cochise, ce qui a eu un impact sur la mise en place de mesures sécuritaires comme SB 1070 en 2010, affectant les populations latinos. Nous commencerons par définir ce qu'est cette loi, comment ses auteurs ont été influencés par des groupes de pression nativistes qui utilisent l'Arizona comme un laboratoire expérimental de lois anti-migratoires, et comment les agents d'application de la loi ont utilisé SB 1070 pour pratiquer le racisme culturel. Nous nous placerons ensuite à l'échelle du comté de Cochise où des rancher locaux et des milices définissent leur propre vision de la sécurité. Ils luttent contre « l'invasion des migrants » et une frontière incontrôlable en pointant du doigt la perte de contrôle de l'État sur son territoire national, ce qui les incite à prendre part à la pratique de sécuritisation et à la sécurisation de la frontière.

### a. Échelle étatique : SB 1070, Joseph Arpaio et les élections 2020

La sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique a affecté la population étatsunienne d'origine latino. Cette catégorie « a en effet vécu directement les conséquences de ce durcissement de la politique de sécurité des frontières et de la montée en puissance d'un discours qui voit dans chaque immigrant (avec ou sans papiers) un 'terroriste en puissance' »[366], comme en Arizona où cette minorité représentait 30% de la population en 2013[367]. L'État d'Arizona est d'ailleurs décrit depuis les années 2000 comme l'épicentre et le laboratoire de

[366] Nieto Gómez, « L'énigme de la Homeland Security pour l'Administration Obama », *op. cit*., p. 167.
[367] Anna Brown, et Mark Hugo Lopez, « Mapping the Latino Population, By State, County and City », *Pew Research Center*, 29 août 2013, https://www.pewresearch.org/hispanic/2013/08/29/mapping-the-latino-population-by-state-county-and-city/. Site consulté le 24 mars 2020.

mesures anti-immigrés[368], ce qui s'est traduit par exemple par le passage en 2010 de la loi controversée SB 1070, aussi appelée *Support Our Law Enforcement and Safe Neighborhood* (Loi sur le renforcement de l'application de nos lois et de la sécurité de nos quartiers). Signée par la gouverneure de l'époque, Jan Brewer, après avoir été approuvée à la Chambre des représentants d'Arizona (35-21) et au Sénat (17-11)[369], cette loi prévoyait des mesures strictes envers les immigrés sans-papiers, ainsi qu'aux personnes soupçonnées d'être dans ce cas : les agents d'application de la loi étaient tenus de demander le statut migratoire des individus qu'ils arrêtaient afin d'identifier, de poursuivre en justice et d'expulser les immigrés en situation irrégulière. De plus, les étrangers de 14 ans ou plus qui résidaient au-delà de 30 jours aux États-Unis devaient se signaler auprès du gouvernement étatsunien, et devaient constamment se munir de leurs papiers pour circuler sur le territoire. Ne pas avoir ses papiers sur soi était considéré comme un délit. Tout individu pouvait se faire arrêter par la police sur la base de « soupçon raisonnable » (*reasonable suspicion*), comme le précise l'article 8 de la loi :

> For any lawful contact made by a law enforcement official or agency of this state or a county, city, town or other political subdivision of this state where reasonable suspicion exists that the person is an alien who is unlawfully present in the United States, a reasonable attempt shall be made, when practicable, to determine the immigration status of the person. The person's immigration status shall be verified [...][370].

La clause de soupçon raisonnable ouvrait la voie au profilage racial puisque « les indices retenus pour définir 'le soupçon raisonnable' inclu[ai]ent nécessairement des indices phénotypiques ou d'origine », ce qui rendait impossible de garantir l'égale protection des droits selon James Cohen[371].

Si en 2011 cinq autres États (Alabama, Caroline du Sud, Géorgie, Indiana et Utah) ont adopté des lois similaires (*copycat laws*), la loi a néanmoins été controversée au niveau

[368] James Cohen, « L'Arizona, épicentre et laboratoire de la stigmatisation des Latinos », *Politique américaine,* vol. 21, nº 1 (21 juin 2013): 53-69. p. 53.
[369] Nigel Duara, « Arizona's Once-Feared Immigration Law, SB 1070, Loses Most of Its Power in Settlement », Los Angeles Times, 15 septembre 2016, https://www.latimes.com/nation/la-na-arizona-law-20160915-snap-story.html. Site consulté le 24 mars 2020.
[370] Arizona State Legislature, « Senate Bill 1070: article 8 », *Azleg,* 2010. Adresse URL : http://www.azleg.gov/legtext/49leg/2r/bills/sb1070s.pdf. Site consulté le 24 avril 2020.
[371] Certaines agences d'application de la loi sont plus encadrées et réglementées que d'autres pour la mise en pratique du principe de « soupçon raisonnable ». C'est le cas de la TPD (*Tucson Police Department*), la police municipale de Tucson (Arizona). Cohen, « L'Arizona, épicentre et laboratoire de la stigmatisation des Latinos », *op. cit*., p. 54.

international, ainsi qu'au niveau national par l'administration Obama. Cette dernière a saisi la justice en juillet 2010 contre la législation de l'Arizona (*United States of America v. Arizona*) en mettant en avant le fait qu'elle interférait avec « les intérêts vitaux de politique étrangère et de sécurité nationale en perturbant les relations des États-Unis avec le Mexique et d'autres pays »[372]. En effet, SB 1070 avait été dénoncée par le président mexicain de l'époque Felipe Calderón en 2010. Il avait exprimé son mécontentement lors d'une visite officielle à la Maison Blanche sur cette loi qui affectait les relations bilatérales en imposant aux policiers de vérifier les conditions de séjour de tous les individus qu'ils soupçonnaient d'être en situation irrégulière[373]. Or, les visiteurs mexicains représentent une source de revenu importante pour l'Arizona. Une étude de 2008 menée par la *University of Arizona's Eller College of Management* montrait que les visiteurs mexicains dépensaient plus de 7,3 millions de dollars par jour dans les magasins, restaurants, hôtels et autres commerces d'Arizona, un chiffre ne prenant pas en compte les visiteurs journaliers qui viennent faire leurs courses en Arizona[374]. Les opposants à cette loi ont organisé un boycott de l'Arizona qui a duré 16 mois entre 2010 et 2011, ce qui a coûté à l'Arizona des dizaines de millions de dollars de pertes dans le secteur du tourisme et des pertes d'emplois dans des milliers de commerces. L'Arizona a perdu 2% de son PIB pendant cette période de boycott[375]. Ce n'est qu'en 2012 que la Cour suprême des États-Unis a rendu sa décision. Elle a décidé dans un vote de 5 contre 3 de bloquer trois clauses imposant des contraintes fortes aux immigrés en situation irrégulière car l'État fédéral revendiquait son autorité exclusive dans ce domaine (*pre-emption*)[376]. Mais elle a validé la clause de soupçon raisonnable, à savoir la clause qui exigeait des policiers qu'ils demandent les papiers de tout individu arrêté. Les groupes de défense des droits civiques ont continué de faire pression sur la justice qui a décidé en 2016 que la clause de soupçon raisonnable serait modifiée : il n'est plus exigé des policiers qu'ils demandent et vérifient le statut migratoire des individus qu'ils arrêtent. Cela est désormais laissé à leur discrétion. Les groupes de défenses

[372] Reuters, « La loi anti-immigration contrecarrée en Arizona », *L'Express*, 29 juillet 2010, https://www.lexpress.fr/actualite/monde/amerique-nord/la-loi-anti-immigration-contrecarree-en-arizona_909356.html. Site consulté le 17 août 2020.
[373] Anne-Laure Gollion, « Obama et Calderon (presque) d'accord sur la politique d'immigration », *L'Express*, 20 mai 2010, https://www.lexpress.fr/actualite/monde/amerique-nord/obama-et-calderon-presque-d-accord-sur-la-politique-d-immigration_893660.html. Site consulté le 17 août 2020.
[374] Linda Valdez, « Does Mexico Still Spend Millions Each Day in Arizona? We'll Find Out », *Azcentral*, 14 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/opinion/op-ed/lindavaldez/2018/07/26/mexico-border-arizona-tourist-spending-study-boosts-economy/838583002/. Site consulté le 17 août 2020.
[375] Janet Murguía, « Viewpoints: Arizona Learned from Its SB 1070 Mistake. Will the Nation? », *Azcentral*, 16 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/opinion/op-ed/2017/06/04/arizona-sb-1070-la-raza/357184001/. Site consulté le 17 août 2020.
[376] Cohen, « L'Arizona, épicentre et laboratoire de la stigmatisation des Latinos », *op. cit*., p. 55.

des droits civiques comme le *National Immigration Law Center* estiment que cela est une victoire puisque les individus ne peuvent plus être détenus sur la base de leur statut migratoire seulement[377].

L'auteur de SB 1070, Russell Pearce, était un membre républicain de l'*Arizona State Senate* de 2006 jusqu'à ce qu'il soit destitué de ses fonctions dans une *recall election* en 2011[378]. Or, il s'est avéré que Russell Pearce avait des liens étroits avec FAIR (*Federation for American Immigration Reform*), un groupe haineux extrémiste et anti-immigration, basé à Washington D.C., dont il a tiré ses idées pour SB 1070. Fondé en 1979, ce groupe a écrit de nombreux rapports détaillant comment les migrants en situation irrégulière nuisent à l'économie étatsunienne, utilisent les services sociaux et commettent des crimes[379], en utilisant les stratégies discursives et les créations sémantiques autour des axes socioéconomique, sécuritaire, identitaire et politique décris plus haut. L'influence exercée par FAIR sur le processus législatif grâce à son savoir technique – notamment la fabrication des textes de loi – est telle que l'organisation a une présence importante à l'échelle étatique et parvient à avoir un poids non négligeable dans la discussion sur la réforme de l'immigration en faisant du lobby auprès des élus. Ainsi, c'est l'expert juridique de la branche juridique de FAIR (*Immigration Reform Law Institute*), Kris Kobach (devenu Secrétaire d'État du Kansas de 2011 à 2019), qui a joué un rôle clé dans la rédaction de SB 1070. Chaque fois qu'un projet de loi que FAIR a contribué à mettre en place devient médiatique, le groupe envoie des rapports qui insistent sur le besoin urgent de faire passer la loi migratoire en question aux chaînes télévision. Par exemple, lors de SB 1070, FAIR a envoyé un rapport à *Fox News* sur le coût alarmant que les migrants ont sur les contribuables en Arizona. *Fox News* annonçait ainsi :

> Arizona's illegal-immigrant population is costing the state's taxpayers even more than once thought – a whopping $2.7 billion, according to researchers at the public interest group that helped write the state's new immigration law[380].

[377] Duara, « Arizona's Once-Feared Immigration Law, SB 1070, Loses Most of Its Power in Settlement », *op. cit*.
[378] Une *recall election* est une procédure qui permet aux électeurs de destituer un élu avant la fin du mandat de ce dernier.
[379] Terry Greene Sterling, « Russell Pearce and Other Illegal-Immigration Populists Rely on Misleading, Right-Wing Reports to Scapegoat Immigrants and to Terrify Penny-Pinched Americans », *Phoenix New Times*, 2 décembre 2010, https://www.phoenixnewtimes.com/news/russell-pearce-and-other-illegal-immigration-populists-rely-on-misleading-right-wing-reports-to-scapegoat-immigrants-and-to-terrify-penny-pinched-americans-6446724. Site consulté le 17 août 2020.
[380] *Ibid*.

FAIR a longtemps utilisé l'État d'Arizona comme un « laboratoire expérimental juridique »[381] pour tester ses lois anti-migratoires restrictives comme la Proposition 200 en 2004 (*Arizona Taxpayer and Citizen Protection Act*) – qui exigeait des électeurs qu'ils prouvent leur nationalité étatsunienne pour s'inscrire sur les listes électorales –, le projet de loi de 2011 (qui visait à revoir le 14e Amendement de la Constitution adopté en 1868 qui garantit la citoyenneté à toute personne née ou naturalisée aux États-Unis, en refusant la citoyenneté aux enfants nés de parents qui n'ont pas la nationalité étatsunienne[382]) ou encore la mesure HB 2021 en 2017. HB 2021 était un projet de loi similaire à SB 1070, défendue par le républicain Bob Thorpe. Il prévoyait de donner aux policiers plus de libertés pour interroger les individus et leur statut migratoire. Il aurait été illégal de refuser aux agents d'application de la loi ou aux entités gouvernementales d'obtempérer avec des agents fédéraux d'immigration, pour s'échanger par exemple des informations sur un détenu ou accorder aux agents fédéraux une entrevue avec les détenus. Une représentante démocrate de la circonscription, Charlene Fernandez, se disait inquiète qu'un législateur d'Arizona soit sujet au lobby d'un groupe haineux, basé à Washington D.C., donc loin de l'État d'Arizona, et qui ne connaît donc pas ses valeurs et la relation bilatérale que l'État entretient avec le Mexique. Ce projet de loi controversé n'a pas été soumis au vote[383].

Un autre acteur central dans « la dynamique racialisante vis-à-vis des immigrés et des Latinos » est le shérif Joseph Arpaio[384]. Shérif de 1992 à 2017 dans le comté de Maricopa, Joseph Arpaio se définit comme « le shérif le plus dur d'Amérique » à cause de son acharnement à poursuivre les immigrés en situation irrégulière et revendique une posture offensive sur l'immigration[385]. Il a fait tout ce qui était en son pouvoir « pour appréhender des personnes en situation irrégulière, en multipliant les prétextes pour contrôler leur identité ». Il a ainsi « détourné les policiers locaux d'autres missions plus urgentes (crimes violents, notamment sexuels), qui [étaient] gravement négligées depuis que ce shérif a[vait] décidé de faire la chasse aux Mexicains sans papiers sa priorité »[386]. Lors du passage de la loi SB 1070,

[381] *Ibid*.
[382] Tim Gaynor et David Schwartz, « Proposed Arizona Law Targets "Birthright" Citizenship », *Reuters*, 28 janvier 2011, https://www.reuters.com/article/us-immigration-arizona-idUSTRE70Q94G20110128. Site consulté le 17 août 2020.
[383] Alia Beard Rau, « Anti-Immigration Group Is behind What Could Be Arizona's next SB 1070 », *Azcentral*, 27 février 2017, https://www.azcentral.com/story/news/politics/politicalinsider/2017/02/25/anti-immigration-group-behind-what-could-arizona-next-sb-1070/98376130/. Site consulté le 17 août 2020.
[384] Cohen, « L'Arizona, épicentre et laboratoire de la stigmatisation des Latinos », *op. cit*., p. 57.
[385] Claire Tervé, « Qui est Joe Arpaio, ce shérif si sulfureux que même Trump ne peut pas gracier », *Le HuffPost*, 23 août 2017, https://www.huffingtonpost.fr/2017/08/23/qui-est-joe-arpaio-ce-sherif-si-sulfureux-que-meme-trump-ne-peut-pas-gracier_a_23158182/. Site consulté le 17 août 2020.
[386] Cohen, *A la poursuite des illégaux, op. cit*., p. 167.

les détracteurs de cette loi mettaient en avant le problème qui serait engendré du fait que les policiers étaient autorisés à pratiquer le profilage racial, puisqu'ils seraient plus susceptibles d'appréhender des Hispaniques du fait de leur couleur de peau. Cette loi mettait en pratique le racisme culturel en utilisant le phénotype comme argument pour douter de la situation régulière des Latinos. Si la gouverneure Jan Brewer a ordonné aux représentants de l'État de développer des formations pour les officiers afin qu'ils apprennent ce qui constitue un soupçon raisonnable, cela n'a pas empêché des dérives puisqu'un pic a été atteint avec 92 592 personnes expulsées d'Arizona en 2010 (soit un quart des expulsions au niveau national) suite au passage de la loi[387]. Joseph Arpaio n'avait toutefois pas attendu SB 1070 pour agir à sa guise, employant même des pratiques extralégales. Lorsqu'en 2007, sous l'administration de George W. Bush, ICE (*Immigration and Customs Enforcement*) donne compétence aux autorités locales d'expulser les immigrés en situation irrégulière, Joseph Arpaio se saisit de cette opportunité, là où « 50% des migrants qui arrivent sur le territoire [étatsunien] transitent par l'Arizona »[388]. Toutefois, en 2009, le *Department of Justice* (DOJ) ouvre une enquête sur les pratiques de profilage racial du shérif. Ce dernier encourageait ses services à arrêter tous ceux soupçonnés d'être en situation irrégulière et les enfermait préventivement, sans preuve qu'ils avaient enfreint une loi. Ces pratiques ont été dénoncées par l'ACLU (*American Civil Liberties Union*)[389]. Dans son rapport final, le DOJ souligne que là où le shérif avait autorité, les conducteurs latinos étaient neuf fois plus susceptibles d'être arrêtés par la police[390]. En 2017, Joseph Arpaio a été accusé d'avoir mis en place des patrouilles racistes et d'avoir enfreint les droits constitutionnels de centaines de milliers de Latinos. Il a été condamné à 6 mois de prison. Devenu le symbole de politiques d'immigration qui divisent le pays, et décrit par un journaliste comme « le sosie stylistique »[391] (*stylistic doppelgänger*) de Donald Trump en raison de leur vision restrictive de l'immigration, le président Trump l'a gracié en juillet 2017, le remerciant dans un Tweet :

---

[387] Perla Trevizo, « Deportations from AZ Are down Sharply », *Arizona Daily Star*, 6 janvier 2013, https://tucson.com/news/local/border/deportations-from-az-are-down-sharply/article_9f0ff709-35b1-59d8-afb7-05bc4e278673.html. Site consulté le 24 mars 2020.

[388] Camille Rivieccio, « Qui est Joe Arpaio, le shérif anti-immigrés soutenu par Donald Trump ? », *Le Monde*, 22 août 2017, https://www.lemonde.fr/international/article/2017/08/22/qui-est-joe-arpaio-le-sherif-anti-immigres-soutenu-par-donald-trump_5175251_3210.html. Site consulté le 24 mars 2020.

[389] Cecillia Wang, « All Eyes on Arpaio », *American Civil Liberties Union*, 4 octobre 2013, https://www.aclu.org/blog/immigrants-rights/ice-and-border-patrol-abuses/all-eyes-arpaio. Site consulté le 17 août 2020.

[390] Rivieccio, « Qui est Joe Arpaio, le shérif anti-immigrés soutenu par Donald Trump ? », *op. cit*.

[391] Hank Stephenson, « How Joe Arpaio's Fate in Arizona Could Be a Window Into Trump's », *The New York Times*, 2 août 2020, https://www.nytimes.com/2020/08/02/us/politics/arizona-election-joe-arpaio.html. Site consulté le 17 août 2020.

> I am pleased to inform you that I have just granted a full Pardon to 85-year-old American patriot Sheriff Joe Arpaio. He kept Arizona safe[392] !

Alors qu'il a perdu les élections en 2016 pour briguer un septième mandat en tant que shérif, il se représente aux élections de novembre 2020. S'il est peu probable qu'il gagne ne serait-ce que la primaire, les observateurs politiques surveillent néanmoins des signes d'implication plus grande dans la vie politique de l'Arizona. En effet, la défaite probable du shérif Arpaio est un signe non seulement de la fin de son règne dans le comté de Maricopa, mais aussi d'un attrait moins fort pour les politiques d'immigration intransigeantes et d'un attrait moindre pour Donald Trump[393]. Barrett Marson, consultant politique républicain mentionne que les destins des deux hommes sont liés. Si un électeur est « dégoûté » par l'un, alors il sera certainement « dégouté » par l'autre également[394]. Historiquement réputé pour être un État républicain, l'Arizona – qui représente le vote de onze grands électeurs – est scruté avec attention car le candidat démocrate à la présidence aux élections de 2020, Joseph Biden, est en tête dans les sondages[395]. La démographie changeante de l'État pourrait retourner ce vote conservateur traditionnel, ce qui ferait de l'Arizona un *swing state.* Les résultats dépendront en partie de la participation des Latinos aux élections. En effet, la population latino compose une partie de l'électorat démocrate qui s'est agrandi, et qui compte de plus en plus de jeunes libéraux s'étant installés dans les États conservateurs[396]. Suite à SB 1070, plus de 250 000 Latinos se sont inscrits sur les registres électoraux les années suivantes[397] si bien qu'entre 2010 et 2019, la part des Latinos dans la population étatsunienne a augmenté de 16 à 18%. En Arizona, en

[392] Julie Hirschfeld Davis et Maggie Haberman, « Trump Pardons Joe Arpaio, Who Became Face of Crackdown on Illegal Immigration », *The New York Times*, 25 août 2017, https://www.nytimes.com/2017/08/25/us/politics/joe-arpaio-trump-pardon-sheriff-arizona.html. Site consulté le 17 août 2020.
[393] Arpaio était un des premiers élus à soutenir la candidature de Trump dès 2015. Jude Joffe-Block et Terry Greene Sterling, « Trump and Arpaio: The Bromance That Led to the Presidency and a Pardon », *The Guardian*, 27 août 2017, http://www.theguardian.com/us-news/2017/aug/26/trump-arpaio-bromance-presidential-pardon. Site consulté le 4 octobre 2020.
[394] Stephenson, « How Joe Arpaio's Fate in Arizona Could Be a Window Into Trump's », *op. cit*.
[395] *Ibid.*
[396] Elaine Godfrey, « How to Lose a Swing State », *The Atlantic*, 25 juillet 2020, https://www.theatlantic.com/politics/archive/2020/07/trump-turning-arizona-blue/614572/. Site consulté le 17 août 2020.
[397] Murguía, « Viewpoints », *op. cit*.

2020, ils représentent même 31,7% des électeurs[398]. Ils sont le deuxième plus gros groupe ethnique et racial des États-Unis, derrière les blancs non hispaniques[399].

### b. Dans le comté de Cochise, ranchers et groupes nativistes prennent en charge la question de la sécurité frontalière

Les ranchers sont souvent sur le devant de la scène sur les sujets des migrations et des trafics de drogues à la frontière. Ils se mettent en avant comme experts ayant des solutions pour améliorer le contrôle des frontières. John Ladd est l'un d'entre eux. Rancher dans le comté de Cochise, il est régulièrement interviewé par des journalistes à propos de la vie à la frontière. Il est possible de le retrouver dans différentes interviews médiatiques où il a été invité par des médias conservateurs, comme s'il s'agissait d'un expert et d'un représentant unique de ce qui se passe à la frontière. En 2016, sous l'administration Obama, il fait partie d'un reportage réalisé par une compagnie de production vidéo appelée *Border Cowboys*. Le but est de décrire les vies des ranchers et cowboys étatsuniens qui vivent à la frontière États-Unis/Mexique, dans le comté de Cochise, et devant faire face à des obstacles uniques, notamment les trafics de drogues et d'humains. John Ladd s'exprime sur le mur :

> Their original assessment was we needed to build the wall all along the southern border and I say well we got one and it ain't working. As far as national security, this is a joke[400].

Pourtant, invité par la chaîne *Fox News* en 2017 suite aux propos de la démocrate Nancy Pelosi – chef de la minorité démocrate de la Chambre des représentants de 2011 à 2019 et présidente de la Chambre des représentants depuis 2019 – sur la qualification du « mur de Trump » comme « immoral, coûteux et imprudent » dans le contexte du *shutdown*[401] , il soutient

[398] Census, « U.S. Census Bureau QuickFacts: Arizona », *Census.gov*, 2020, https://www.census.gov/quickfacts/AZ. Site consulté le 4 octobre 2020.
[399] Luis Noe-Bustamante, Mark Hugo Lopez, et Jens Manuel Krogstad, « U.S. Hispanic Population Surpassed 60 Million in 2019, but Growth Has Slowed », *Pew Research Center*, 7 juillet 2020, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2020/07/07/u-s-hispanic-population-surpassed-60-million-in-2019-but-growth-has-slowed/. Site consulté le 17 août 2020.
[400] Border Cowboys, « Border Cowboys 2016 Sizzle Reel », *Youtube*, 2016, https://www.youtube.com/watch?v=VgPxq1YTHrs. Site consulté le 19 août 2020.
[401] Kailani Koenig, « Nancy Pelosi: Border wall is "immoral, expensive, unwise" », *NBC News*, 23 avril 2017, http://www.nbcnews.com/politics/congress/nancy-pelosi-border-wall-immoral-expensive-unwise-n749841. Site consulté le 19 août 2020.

que depuis la présidence Trump, il a vu une réduction drastique de 90 à 95% de passages d'« illégaux » dans son ranch, car il est séparé du Mexique par une barrière depuis 2006 – barrière remplacée en 2017 par une autre de cinq mètres de haut, faite de tubes en acier. Toutefois, dans un entretien avec le *Los Angeles Times* en mars 2019, il remet en cause l'efficacité de la barrière et les actions de Donald Trump. En effet, si la *Border Patrol* a dépensé 54 millions de dollars en barrières, caméras, tours, radars et autres technologies sur le ranch de John Ladd depuis 1992, les dépenses ont commencé après la *Secure Fence Act* de 2006 et se sont terminées en 2017 avant que Donald Trump ne soit président[402]. Dernièrement, John Ladd a fait partie d'un publi-reportage de *Blessings Through Action* réalisé en 2019, un site qui a pour mission de réunir les chrétiens des États-Unis. Il fait partie d'une mini-série en trois parties où il se fait le porte-parole des ranchers du comté de Cochise et où il raconte de nouveau ce que c'est que de vivre à la frontière[403]. Ces nombreux entretiens et reportages lui valent d'être reconnu par les élus, comme la républicaine Martha McSally. Il a notamment réalisé un spot publicitaire pour cette dernière (qu'elle approuve en voix off à la fin) en 2016 lorsqu'elle s'est présentée aux élections pour être élue au Congrès. Il la soutient car elle souhaite sécuriser la frontière[404].

En 2010, suite au meurtre de Rob Krentz (un rancher à la tête d'une des plus grandes familles de ranchers en Arizona) à l'est de Douglas, John Ladd s'était aussi mobilisé en partenariat avec d'autres ranchers du comté de Cochise pour fonder le *Restore Our Border Security Plan* (ROB) qui comprend 18 actions à mettre en place comme le déploiement militaire, l'amélioration de la technologie dans les zones rurales, une meilleure coopération entre ranchers et la CBP, plan qui a été approuvé par le Sénat d'Arizona en 2011 dans un vote à 6 contre 1 pour rédiger un projet de loi[405]. Si le meurtrier de Rob Krentz n'a jamais été retrouvé (les soupçons se sont tournés vers un migrant en situation irrégulière qui traversait son ranch ou vers des trafiquants de drogue qui ont été surpris par le rancher), sa mort a suscité une indignation au niveau national sur la sécurité à la frontière États-Unis/Mexique et a mené les

[402] Molly Hennessy-Fiske, « Must Reads: Arizona Ranchers Who Supported Trump Wall Now Have Doubts about Border Plans », *Los Angeles Times*, 10 mars 2019, https://www.latimes.com/nation/la-na-arizona-border-trump-ranchers-20190310-story.html. Site consulté le 19 août 2020.
[403] Blessings Through Action, « You Searched for John Ladd », *Blessings Through Action*, 26 juillet 2019, https://blessingsthroughaction.org/search/john ladd/. Site consulté le 19 août 2020.
[404] Carrie Chapman Catt Center for Women and Politics, « Martha McSally - John Ladd », *Youtube,* 2016, https://www.youtube.com/watch?v=LPMWKBCpJvY. Site consulté le 19 août 2020.
[405] The Associated Press, « Ariz. ranchers asking for more border security », *AZ Capitol Times*, 27 janvier 2011, https://azcapitoltimes.com/news/2011/01/27/ariz-ranchers-asking-for-more-border-security/. Site consulté le 19 août 2020.

ranchers à faire du lobby auprès des élus pour faire passer la loi SB 1070[406]. Des ranchers comme John Ladd se sont mobilisés pour agir contre ce qu'ils définissent comme des menaces pour eux et leur famille, à savoir les trafiquants de drogues et les migrants en situation irrégulière. Dans une interview de 2010 appelée *Face of Fear at the Border*, John Ladd expliquait que son ranch est une zone traversée régulièrement par les trafiquants de drogues et les migrants, où selon lui « la moitié d'un million de personnes » a été arrêtée depuis 1999. Il y expliquait également qu'il était pour le passage de SB 1070 et qu'il ne comprenait pas pourquoi le gouvernement fédéral l'avait remis en question[407].

D'autres groupes adhèrent aux mesures de sécurisation de la frontière de l'État fédéral, comme les *vigilantes,* des initiatives citoyennes qui se proclament justiciers pour maintenir l'ordre et exercer la justice afin de préserver ce qu'ils considèrent comme les valeurs étatsuniennes. Selon les politistes G. Favarel-Garrigues et L. Gayer :

> La notion de vigilantisme recouvre un certain nombre de pratiques collectives coercitives, mises en œuvre par des acteurs non étatiques afin de faire respecter certaines normes (sociales ou juridiques) et/ou d'exercer la 'justice' – un terme qui fait principalement référence ici à l'exercice du châtiment mais qui peut aussi évoquer, chez les *vigilantes* et leur public, un idéal sociétal[408].

Cet idéal sociétal se définit par des valeurs WASP (*White Anglo-Saxon Protestant*), anti-immigration, reprenant ainsi les thèmes des discours suprématistes sur les immigrés. En Arizona, le groupe *Arizona Border Recon* (AZBR) se décrit comme une ONG qui fournit des services de renseignements et de sécurité, en partenariat avec la *Border Patrol*, et qui opère dans le sud de l'Arizona, vers Sasabe et Naco. Sur leur page d'accueil, ils insistent sur le fait qu'ils ne sont pas une milice puisque leur but n'est pas de remplacer les autorités fédérales, comme la *Border Patrol*, mais de les aider et de leur donner toutes les informations qu'ils reçoivent sur des trafics illégaux. Ils insistent sur le respect de la loi ainsi que sur le contact humain qu'ils entretiennent avec ceux qu'ils rencontrent lors de leurs patrouilles. Sur leur site,

---

[406] Daniel Gonzalez, « SB 1070 Timeline: Key Events in the Fight over Arizona Immigration Law », *Azcentral*, 24 février 2020, https://www.azcentral.com/story/news/politics/immigration/2020/02/24/sb-1070-timeline-key-events-fight-over-arizona-immigration-law/4752595002/. Site consulté le 25 août 2020.

[407] FireThunderTV, « Face of Fear at the Border », *Youtube*, 27 mai 2010, https://www.youtube.com/watch?v=UoRfn4i3WHc. Site consulté le 19 août 2020.

[408] Gilles Favarel-Garrigues et Laurent Gayer, « Violer la loi pour maintenir l'ordre », *Politix*, vol. 115, nº 3 (21 décembre 2016): 7-33. p. 17.

ils affichent des photos de membres qui ont capturé un migrant à qui ils donnent de l'eau[409]. Fondée en 2011 par Tim Foley, AZBR est composée d'anciens militaires, d'agents d'application de la loi, et d'agents privés de la sécurité, dont la devise est *Pro Patria et Unitate* (Pour le Pays et l'Unité). Ils se disent différents des autres groupes (qu'ils évitent d'appeler milices) puisqu'ils se concentrent uniquement sur les services de renseignements pour localiser les activités de contrebande le long de la frontière[410]. Pourtant, ils portent des armes, des treillis, des vestes, des tenues militaires complètes. Gérant un groupe de 200 volontaires, Tim Foley – qui a travaillé dans la construction et est vétéran de l'armée – explique dans une interview par *Stand For Truth Radio* en août 2017 que AZBR souhaite protéger la frontière et faire porter l'attention des médias sur ce qui se passe réellement à la frontière[411] (d'ailleurs, AZBR a été le sujet d'un documentaire sorti en 2016, appelé *Cartel Land*, réalisé par Matthew Heineman[412], qui entraîne le spectateur sur les pas de groupes armés qui luttent contre les cartels et les migrants « illégaux » des deux côtés de la frontière). Les patrouilles civiles le long de la frontière États-Unis/Mexique existent sous différentes formes depuis 150 ans. L'histoire du sud-ouest des États-Unis est pleine d'Étatsuniens blancs qui prennent la loi en main pour contrer les populations non-blanches. Leurs efforts ont souvent été accompagnés du soutien des agents d'application de la loi[413].

Encore aujourd'hui, des anecdotes d'interactions entre *vigilantes* et agents de la *Border Patrol* ont lieu, ce qui porte à controverse. Une milice récente appelée *AZ Patriots*, fondée en février 2019 par Jennifer Harrison quand elle a décidé de se séparer de la milice *Patriot Movement AZ* – désignée comme un groupe haineux par le *Southern Poverty Law Center* – a été acceptée pour participer à un *ride-along tour* avec la *Border Patrol*[414]. Généralement, la *Border Patrol* accepte les journalistes pour ces tours à la frontière mais ne s'affiche pas ouvertement avec des groupes nativistes anti-migrants. Selon le journaliste Steven Hsieh :

---

[409] AZBR, « Homepage », *Arizona Border Recon*, 2011, https://www.arizonaborderrecon.org/. Site consulté le 19 août 2020.
[410] *Ibid*.
[411] Susan Knowles, « Stand for Truth Radio with Guest Tim Foley », *Spreaker*, 14 août 2017, https://www.spreaker.com/user/7930329/stand-for-truth-radio-with-guest-tim-fol. Site consulté le 19 août 2020.
[412] Matthew Heineman a gagné le prix du meilleur réalisateur pour le documentaire étatsunien au Sundance Film Festival de 2015.
[413] Ryan Devereaux, « The Bloody History of Border Militias Runs Deep — and Law Enforcement Is Part of It », *The Intercept*, 23 avril 2019, https://theintercept.com/2019/04/23/border-militia-migrants/. Site consulté le 26 août 2020.
[414] Steven Hsieh, « Anti-Migrant Vigilantes AZ Patriots Went on Ride-Along With Border Patrol », *Phoenix New Times,* 25 avril 2019, https://www.phoenixnewtimes.com/news/anti-migrant-group-went-on-ride-along-with-border-patrol-agent-11275325. Site consulté le 18 août 2020.

> The Border Patrol associating with nativist groups that openly express animus towards migrants and actively work to deter crossings raises concerns about the agency's neutrality[415].

La neutralité de la *Border Patrol* a été remise en question par un autre journaliste qui a réalisé une enquête sous-couvert en 2016 avec une de ces milices, *The Three Percent United Patriots*. Il a enregistré des interactions avec des agents de la *Border Patrol* qui ont proposé aux membres de la milice de leur donner des informations sur les trafics et sur les passages de migrants en cours. Or, les membres de ces milices ont la réputation de tirer sur les migrants, et de harceler les membres du clergé ainsi que les volontaires qui aident les demandeurs d'asile[416].

Les groupes de *vigilantes* se situent à la frontière de la légalité. Comme le précise le politiste Martin Lamotte, le vigilantisme « émerge dans les zones de frontière où s'expriment de nombreuses critiques envers la faillite de la machine étatique »[417]. Les milices rappellent à l'État ses faiblesses. « Il semble qu'à la marge, l'autorité est ici inventée, pensée et construite dans les actes et les interactions quotidiennes ». Ainsi, quand Jennifer Harrison patrouille la frontière et crie aux migrants qu'elle rencontre en espagnol « dégagez, dégagez »[418], elle participe à la sécurisation de la frontière à la limite de la légalité et à l'incarnation de la sécurité sociétale principalement basée sur le fait d'être blanc.

Les initiatives nativistes remettent en question le monopole de l'État sur la sécurité frontalière, pointant ses limites et ses faiblesses quant à sa gestion de la sécurité. Toutefois, ces initiatives nativistes permettent aussi à l'État de déléguer « une partie de ses fonctions traditionnelles en matière de contrôle de l'espace, palliant ainsi l'insuffisance des budgets publics. Plutôt que d'être des consommateurs passifs de services de sécurité autrefois offerts par l'État, les citoyens s'engagent dans une variété d'activités sécuritaires »[419].

---

[415] *Ibid*.
[416] All Things Considered, « What A Reporter Learned When He Infiltrated An Arizona Militia Group », *NPR*, 25 octobre 2016, https://www.npr.org/2016/10/25/499318590/what-a-reporter-learned-when-he-infiltrated-an-arizona-militia-group. Site consulté le 26 août 2020.
[417] Martin Lamotte, « États-Unis/Mexique : les milices veillent... », *Hermès, La Revue,* n° 63, n° 2 (2012): 101-8. p. 104.
[418] Hsieh, « Anti-Migrant Vigilantes AZ Patriots Went on Ride-Along With Border Patrol ». *op. cit*.
[419] Lamotte, « États-Unis/Mexique ». *op. cit*., p. 107.

# Conclusion de la première partie

Des années 1980 à 2020, l'État fédéral joue un rôle majeur dans la définition de ce qu'est la sécurité pour les États-Unis, ainsi que dans la désignation des menaces à cette sécurité nationale. Les migrants et les trafics illégaux sont désignés comme responsables des maux socio-économiques, politiques, identitaires et sécuritaires des États-Unis dès les années 1980 où la frontière est devenue le centre d'attention politique, social et médiatique, objet de nombreux discours sécuritaires qui ont ouvert la voie aux réactions nativistes des années 1990 à nos jours. La sécuritisation de l'immigration à travers une rhétorique construite autour de mythes contribue à insécuriser et inquiéter la population, justifiant selon l'État de sécuriser la frontière en mettant en place des moyens dits exceptionnels. Ces moyens exceptionnels deviennent toutefois une norme, bien que toujours présentés comme répondant à une situation d'urgence, à une crise à la frontière. Les mesures ne permettant plus de différencier ce qui relève du militaire ou des forces de l'ordre, nous pouvons parler de militarisation de la frontière sans pour autant la décrire comme une « zone de guerre », image souvent véhiculée par les médias[420]. En utilisant des moyens militaires à la frontière, l'État fédéral opère un retour au sens premier de sécurité, à savoir la sécurité militaire pour se protéger de « l'invasion » de l'ennemi.

Une partie des migrants arrivant aux États-Unis en traversant la frontière, c'est donc sur la sécurité frontalière que l'État se concentre pour assurer sa sécurité nationale, espérant stopper ou du moins réduire le mouvement des migrants en situation irrégulière. Pour cela, la sécurité nationale ne peut être assurée qu'en étant régionale, c'est-à-dire en contrôlant le mouvement des populations dès le pays de départ, au Mexique et en Amérique centrale.

Toutefois, les processus de sécurisation de la frontière n'ont pas stoppé les migrations. Ils les ont au contraire redirigé vers des zones de passage plus dangereuses. Pour Martin Lamotte :

> Si la politique de fortification de la frontière a une efficacité très réduite en ce qui concerne la limitation de passages illégaux par an, elle a cependant une efficacité performative et discursive importante dans la construction d'un État fort[421].

[420] Krys Boyd, « The Border As A War Zone », *Think*, 9 juillet 2019, https://think.kera.org/2019/07/09/the-border-as-war-zone/. Site consulté le 27 août 2020.
[421] Lamotte, « États-Unis/Mexique », *op. cit*., p. 106.

En effet, la construction de messages et l'utilisation d'images font partie d'une performance publique dans laquelle la frontière fonctionne comme une scène politique[422]. Pour l'État en charge de gérer la frontière, ce qui compte le plus n'est pas que les mesures de sécurisation fonctionnent, mais bien qu'elles touchent la perception que leur audience, la population étatsunienne, a de la frontière. Peter Andreas ajoute :

> What makes the border a particularly challenging stage is that the actors are involved in a double performance, having to assure some of the audience that the border is being opened (to legal flows) while reassuring the rest of the audience that the border is being sufficiently closed (to illegal flows)[423].

La perception d'une menace grandissante pousse l'État à intensifier les mesures sécuritaires, ce qui l'amène à faire appel à des compagnies privées de la sécurité pour donner une image de la frontière sous contrôle. Ces compagnies privées se définissent comme expertes en sécurité frontalière, répondant à des appels d'offres de l'agence fédérale DHS pour emporter les contrats de plusieurs milliards de dollars. La scène frontalière est ainsi devenue un marché rentable pour les industries de la sécurité[424]. Les influences entre ces acteurs sont déterminantes dans la prise de décision de renforcement sécuritaire. En retour de la création de marchés nationaux, les acteurs privés de la sécurité financent les campagnes électorales de certains élus, alimentant ainsi la sécurisation frontalière renforcée. Ceci pose la question de qui est en charge des mesures de sécurisation tant les liens entre compagnies privées de la sécurité et élus sont importants.

L'influence des acteurs à l'échelle étatique et locale est également à prendre en compte. Dans les années 1990, le gouverneur californien Pete Wilson, profitant de l'inquiétude d'une partie de l'opinion publique sur l'immigration, est parvenu à mettre l'immigration sur le devant de la scène politique fédérale avec la Proposition 187, aidé par des organisations nativistes comme FAIR. Cette dernière a également influencé la mise en place de SB 1070 en Arizona, une des lois migratoires les plus restrictives des États-Unis et dont l'application a été incarnée par le shérif Joseph Arpaio. Les acteurs locaux comme les ranchers du comté de Cochise ont également contribué à faire passer cette loi, en utilisant la mort du rancher de Douglas, Rob Krentz. Ainsi, les initiatives citoyennes et politiques, appuyées par les groupes de pression,

[422] Andreas, *Border Games, op. cit*., p. 9.
[423] *Ibid*., p. 10.
[424] Michel Foucher, *Le Retour des frontières* (Paris: CNRS, 2016). p. 15.

jouent un rôle déterminant dans la définition des menaces sur la sécurité nationale et sur les processus de sécurisation.

Tous les acteurs de la frontière ne sont toutefois pas complètement d'accord avec les mesures prises par l'État fédéral. Les milices ou *vigilantes* qui patrouillent la frontière par leur propre moyen remettent en question les actions de l'État fédéral, estimant qu'elles ne sont pas assez efficaces pour contrer les flux « illégaux ». Protéger les États-Unis d'une « invasion » pour conserver les valeurs blanches WASP est crucial pour ces acteurs. La sécurité pour eux est la sécurité sociétale, à savoir la préservation de l'identité et de la culture traditionnelle. La « zone grise » qu'est la frontière, une zone qui ne définit pas précisément qui est en charge de la sécurité, encourage ces individus à user des tropes de l'Ouest américain et à voir le *vigilantisme* comme la seule option pour apporter de l'ordre dans la région frontalière[425].

Les parties suivantes se concentreront sur les résidents frontaliers eux-mêmes. Eux qui vivent à la frontière, qui vivent la sécurisation de la frontière et dont les villes font l'objet de discours sécuritaires, que pensent-ils des mesures prises par l'État fédéral ou même par l'État d'Arizona comme la loi SB 1070 ? Si la sécurité frontalière fait sens aux yeux des autorités politiques, des compagnies privées de la sécurité, et d'une partie de la population, nous allons voir qu'elle revêt une autre dimension pour les populations frontalières de Douglas/Agua Prieta.

[425] Jones, *Border Walls, op. cit*., p. 111.

# Deuxième partie

# Les villes frontalières de Douglas/Agua Prieta : espace d'interactions et de vie au quotidien pour les *borderlanders*

La frontière États-Unis/Mexique est caractérisée par le phénomène de « villes sœurs », à savoir des binômes urbains qui se sont développés vers la fin du XIXe siècle, comme San Diego/Tijuana, El Paso/Ciudad Juárez, Nogales/Nogales ou encore des villes plus petites comme Douglas/Agua Prieta[426] (Carte 2). Selon la définition qu'en donne Jan Buursink, les villes sœurs se situent de chaque côté de la frontière, existent en raison de la frontière et dépendent de cette dernière pour leur existence[427]. Elles entretiennent des liens entre elles de par leur histoire, leur économie, leur culture, leurs résidents, la mobilité de ces derniers et les dispositifs sécuritaires qui les séparent.

Les spécialistes de la frontière États-Unis/Mexique ont produit une littérature riche sur les problématiques à la frontière, mais peu ont analysé la vie des résidents frontaliers et encore moins comment ils se représentent les mesures sécuritaires qui leur sont imposées par l'État fédéral depuis les années 1990. Qui sont les résidents frontaliers ? S'agit-il d'une communauté homogène ou hétérogène ? Comment se représentent-ils et vivent-ils avec les mesures sécuritaires ? Quel est l'impact de ces dernières sur leur vie quotidienne ? Est-ce qu'elles ont influencé et modifié les liens entre villes frontalières depuis les années 1990 ? Ce sont autant de questions auxquelles nous répondrons dans cette partie afin d'apporter une contribution à la définition des villes frontalières.

Nous analyserons donc ici les villes frontalières de Douglas/Agua Prieta, les résidents frontaliers qui les composent et les liens qui les unissent, à partir des entretiens réalisés et des discussions menées avec les interviewés. Le chapitre trois commencera par détailler qui sont les résidents frontaliers, ou *borderlanders*. Établir leur profil nous aidera à comprendre l'hétérogénéité de la communauté de Douglas/Agua Prieta, ou plutôt les communautés qui composent ces deux villes. Nous utilisons le terme de communauté au sens de *local community*. En anglais, le terme *community* se définit par un groupe d'individus qui vivent dans un même espace ou qui ont des caractéristiques en commun. Ils partagent certaines attitudes ou intérêts. L'hypothèse de départ était que Douglas formait une communauté relativement homogène, du fait de sa population composée à 75,9% d'Hispaniques[428]. Or, si les habitants de Douglas font bien partie de la même communauté au sens où ils habitent une même ville à la frontière avec le Mexique (communauté géographique, spatiale), les entretiens ont montré que la communauté de Douglas est composée de plusieurs sous-communautés, qui ont des attitudes différentes par

[426] Kearney et Knopp, *Border Cuates, op. cit*., p.1-2.
[427] Jan Buursink, « The Binational Reality of Border-Crossing Cities », *GeoJournal,* vol. 54, nº 1 (1 mai 2001): 7-19, https://doi.org/10.1023/A:1021180329607. p. 7-8.
[428] Data USA, « Douglas, AZ », *Data USA*, 2017, https://datausa.io/profile/geo/douglas-az. Site consulté le 6 octobre 2020.

rapport à cette proximité avec le Mexique. Dans les études frontalières, des chercheurs se sont intéressés aux *borderlanders* sous l'angle culturel (langue, littérature, identités, etc.)[429]. Mais peu se sont intéressés aux résidents frontaliers sous l'angle sociologique, par la caractérisation de plusieurs types sociaux de *borderlanders*, comme l'a fait l'historien Oscar Martínez dans son ouvrage fondateur *Border People*[430], publié en 1994 lors de l'entrée en vigueur de l'accord de libre-échange nord-américain (ALENA). Nous prendrons appui sur ses travaux et sur les catégories de résidents qu'il a établies, afin de les mettre à jour. Si certaines catégories existent toujours en 2020 (notamment les résidents anglos, mexicains-américains et mexicains nationaux et transnationaux, ainsi que les migrants résidents et en cours d'établissement), d'autres ont évolué, trente ans plus tard, suite aux mesures sécuritaires. Aux résidents cités ci-dessus, j'y ajoute les résidents transnationaux devenus nationaux, les résidents qui sont dans un entre-deux, ainsi que les migrants expulsés, demandeurs d'asile et les corps de migrants.

Si les communautés de résidents frontaliers caractérisent les villes frontalières, c'est le cas également des liens historiques, économiques et culturels que ces dernières entretiennent entre elles. Nous nous y intéresserons dans le chapitre quatre afin de continuer à définir ce qu'est une ville frontalière. Nous verrons que Douglas et Agua Prieta ont été créés au début du XXe siècle comme ville-fonderie. Dès leurs créations, elles ont été liées économiquement avec les travailleurs mexicains qui étaient employés par la compagnie Phelps Dodge et qui ont contribué au développement de Douglas. Par les interactions entre Anglos, Mexicains et Mexicains-Américains, ainsi que par les influences que chaque pays exerce sur son voisin, une culture propre à la frontière s'est développée, qui caractérise toujours Douglas/Agua Prieta. La mobilité des résidents sera également analysée pour déterminer s'ils continuent de traverser la frontière malgré les dispositifs sécuritaires.

Enfin, le chapitre cinq s'intéressera à l'impact de la barrière ou encore de la présence d'agents fédéraux sur les *borderlanders* et sur les liens entre les villes frontalières. Ces dernières fournissent un terrain d'étude propice à l'analyse de la façon dont l'État met en pratique ses politiques sécuritaires, en particulier dans les petites villes frontalières où la présence étatique parait disproportionnée[431]. De plus, comme le note Paul Nugent :

---

[429] Voir, entre autres, Américo Paredes, *Folklore and Culture on the Texas-Mexican Border*, éd. par Richard Bauman, Revised ed. (Austin: University of Texas Press, 1995); Gloria Anzaldúa, *Borderlands/La frontera. The New Mestiza* (San Francisco: Aunt Lute Books, 1999); Victor Konrad et Heather N. Nicol, « Border Culture, the Boundary Between Canada and the United States of America, and the Advancement of Borderlands Theory », *Geopolitics,* vol. 16, nº 1 (31 janvier 2011): 70-90, https://doi.org/10.1080/14650045.2010.493773.

[430] Martínez, *Border People, op. cit*.

[431] Paul Nugent, « Border Towns and Cities in Comparative Perspective », *in* Wilson et Donnan, *A Companion to Border Studies* (New Jersey: John Wiley&Sons, 2012): 557-72. p. 558.

> Border towns often function as social laboratories in which international protocols are given practical effect (or not) through the application of novel technologies of border management[432].

Ceci nous renvoie au « ban-optique » de Didier Bigo, soit la mise en place d'une société de surveillance par des mesures sécuritaires à caractère exceptionnel, justifiées par des discours sur l'état d'urgence, comme c'est le cas notamment à Douglas[433]. Nous nous concentrerons ainsi sur les représentations qu'ont les résidents nationaux et transnationaux (de Douglas en particulier) des dispositifs sécuritaires et comment ils ont une incidence sur leur vie quotidienne.

[432] *Ibid.*
[433] Bigo, « Comment douter de la sécurité », *op. cit.*, p. 37-38.

# Chapitre 3

# Les *borderlanders* de Douglas/Agua Prieta

> What differentiates border Mexicans, Mexican Americans, and Anglos from other people in the interior of Mexico and the United States is the environment of internationality inherent in the border zone.
> Oscar Martínez, *Border People*, 1994, p. 59.

Habitant des espaces géographiques éloignés du reste des États-Unis et du Mexique, les résidents frontaliers sont singuliers dans leur histoire, leurs attitudes, leurs pratiques et leurs modes de vie. Ils partagent une caractéristique commune qui est « l'expérience frontière »[434]. En raison de l'environnement dans lequel ils vivent, les résidents frontaliers sont des populations considérées comme différentes de celles de l'intérieur du Mexique et des États-Unis.

Dans ce chapitre, nous déterminerons quels sont les types de résidents qui composent la ville frontalière de Douglas/Agua Prieta. Comme les résidents frontaliers habitent à proximité de la frontière, l'influence du pays voisin et des cultures étatsuniennes et mexicaines sont partout présentes, en particulier pour une petite ville comme Douglas. Analyser les profils des résidents qui composent les villes frontalières est déterminant pour comprendre, par la suite, comment les résidents réagissent aux mesures fédérales sécuritaires imposées localement. Si l'hypothèse de départ était que les résidents frontaliers de Douglas/Agua Prieta s'opposaient à ces mesures de par leur population à majorité hispanique, en particulier mexicaine, les enquêtes de terrain ont démontré que la réalité est beaucoup plus complexe, en raison d'une population frontalière très hétérogène.

Dans son ouvrage *Border People,* l'historien Oscar Martínez définit un cadre théorique pour décrire les phénomènes frontaliers et la nature de la société frontalière. À partir d'entretiens menés auprès des résidents frontaliers (les *borderlanders*) et de l'analyse de leurs pratiques et identités sur des critères temporels, idéologiques et économiques, il distingue trois groupes majeurs de *borderlanders* : les Mexicains, les Mexicains-Américains et les Anglos-Américains. Chaque groupe se divise en deux catégories. D'un côté, il y a les nationaux, qu'il définit comme suit :

[434] Martínez, *Border People*, *op. cit*., p. xvi.

> National borderlanders are people who, while subject to foreign economic and cultural influences, have minimal or only superficial contacts with the opposite side of the border, owing either to their indifference to their next-door neighbors or their unwillingness or inability to function in any significant way in another society[435].

Parmi les résidents frontaliers nationaux se trouvent les uniculturels (*uniculturalists)*, les nationalistes (*nationalists)* – au sens où le définit Martínez, à savoir les résidents qui considèrent que le Mexique est une menace aux intérêts et valeurs des États-Unis[436] – et les nouveaux arrivants frontaliers (*newcomers)*. De l'autre côté, il y a les résidents frontaliers transnationaux :

> Transnational borderlanders […] are individuals who maintain significant ties with the neighboring nation. They seek to overcome obstacles that impede such contacts and take advantage of every opportunity to visit, shop, work, study, or even live on the other side. Thus their lifestyles strongly reflect foreign influences. For some transnational borderlanders, such influences are modest, but for those who are deeply immersed in transborder interaction, foreign links govern central parts of their lives[437].

Parmi les résidents frontaliers transnationaux se trouvent les navetteurs (*commuters*), les binationaux (*binationalists)*, les biculturels (*biculturalists),* et les consommateurs binationaux (*binational consumers*).

Martínez établit d'autres sous-catégories qui sont spécifiques aux Anglos : les résidents hivernaux (*winter residents)* et les résidents anglos au Mexique (*residents in Mexico)* ; aux Mexicains-Américains : les assimilationnistes (*assimilationists)*, les immigrants favorisés (*advantaged immigrants)* et les immigrants défavorisés (*disadvantaged immigrants)* ; et aux Mexicains : les migrants en transit (*transient migrants)* et les migrants installés (*settler migrants)*.

Son ouvrage a été publié en 1994, soit l'année de l'entrée en vigueur de l'ALENA qui a ouvert les frontières aux biens, aux informations et aux marchandises. Or, près de trente ans

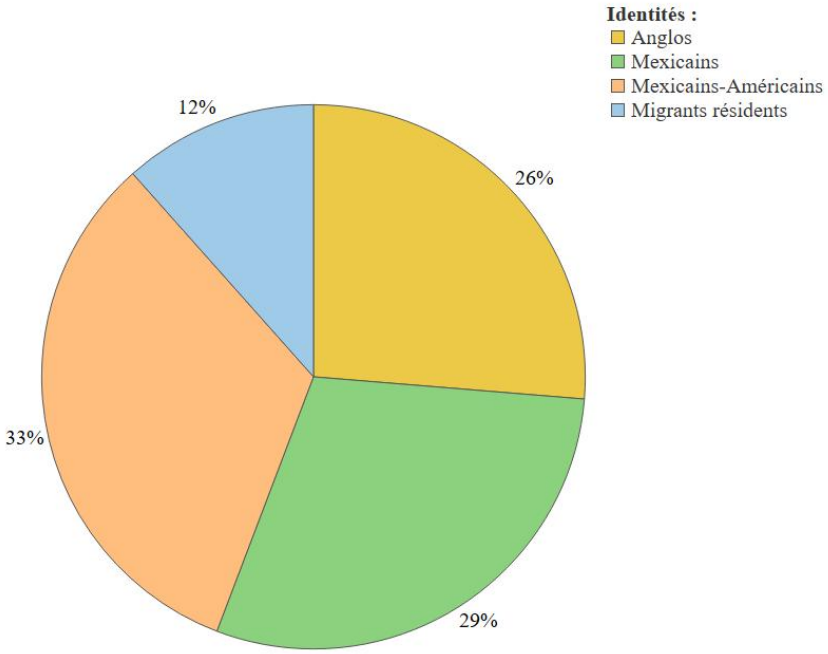
[435] *Ibid.*, p. 60.
[436] *Ibid*., p. 126.
[437] *Ibid*., p. 60.

plus tard, la mondialisation et les mesures sécuritaires ont eu un impact sur les pratiques et modes de vie des résidents frontaliers, qui ont évolué depuis les années 1990. Les forces transnationales ont attiré les résidents frontaliers dans l'orbite du pays voisin, résultant en des relations transfrontalières, ou au contraire les en ont éloignés. Si les résidents de Douglas/Agua Prieta partagent un espace de vie géographique, ils ne partagent pas les mêmes intérêts et les mêmes valeurs.

Ce chapitre discutera et enrichira les catégories établies par Martínez à partir des discussions et entretiens semi-directifs menés avec les résidents frontaliers de Douglas et Agua Prieta lors des séjours de terrain de 2017 et 2018. Pour analyser les pratiques des *borderlanders*, leurs modes de vie, et l'influence de la culture étatsunienne et/ou mexicaine sur leur vie, les mêmes questions ont été posées aux 95 interviewés, comme « Traversez-vous la frontière ? », « À quelle fréquence traversez-vous la frontière ? », « Où allez-vous chez le médecin/faire vos courses/pour les loisirs ? », etc. Les catégories que nous allons établir ne sont pas exclusives. Un *borderlander* peut être placé dans plusieurs catégories qui se recoupent, surtout pour les transnationaux (un binational est aussi biculturel par exemple).

Nous pouvons d'ores et déjà annoncer les catégories qui composent la communauté de Douglas/Agua Prieta : les Anglos (26% des interviewés), les Mexicains-Américains (33%), les Mexicains (29%) et les migrants résidents (12%) (Figure 6) ; et les sous-catégories : nationaux, transnationaux, dans un entre-deux, transnationaux devenus nationaux, au sein desquels se trouvent les uniculturels, les nationalistes, les biculturels, les binationaux, les bénévoles sociaux, les assimilationnistes, les migrants établis, les migrants expulsés, les migrants en cours d'établissement, les demandeurs d'asile et les corps de migrants (Tableau 1).

Figure 6. *Les résidents frontaliers de Douglas/Agua Prieta : les Anglos, les Mexicains-Américains, les Mexicains et les migrants résidents (n=95)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

Tableau 1. *Tableau récapitulatif des catégories et sous-catégories de résidents anglos, mexicains-américains, mexicains et de migrants résidents*

| | **Anglos** | **Mexicains-Américains** | **Mexicains** | **Migrants résidents** |
|---|---|---|---|---|
| **Nationaux** | Nationalistes<br>Uniculturels | Assimilationnistes<br>Biculturels | Nationalistes<br>Uniculturels | Migrants établis<br>Migrants expulsés<br>Migrants en cours d'établissement permanent |
| **Transnationaux** | Biculturels<br>Binationaux<br>Bénévoles sociaux | Assimilationnistes<br>Biculturels<br>Binationaux | Biculturels<br>Binationaux | |
| **Entre-deux** | Biculturels<br>Uniculturels | Assimilationnistes<br>Biculturels | Uniculturels | Les demandeurs d'asile<br>Les corps de migrants |
| **Transnationaux devenus nationaux** | Biculturels forcés | | | |

Source : Martínez (1994), Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

## 1. Les Anglos

Les résidents anglos sont des individus blancs d'extraction européenne qui vivent de façon permanente aux États-Unis selon Oscar Martínez[438]. En suivant cette définition, 26% des interviewés sont anglos (soit 25 sur 95 interviewés) (Figure 6). Ils sont issus de l'immigration européenne du XXe siècle (leurs parents ont migré aux États-Unis et se sont installés à Douglas où il y avait du travail dans les mines alentours et à la fonderie, contrôlées par Phelps Dodge), ont suivi leur conjoint depuis un autre État des États-Unis, sont à la retraite et voulaient vivre dans un endroit paisible et peu coûteux, ou encore ont déménagé à la frontière pour sa proximité avec le Mexique.

Parmi les Anglos, tous ne vivent toutefois pas aux États-Unis. Certains habitent de façon permanente au Mexique (3 sur 25). Martínez définit ces *borderlanders* comme Mexicains car ils sont nés à la frontière et ont un mode de vie naturellement mexicain[439], ou comme résidents de la région frontalière mexicaine, à savoir les retraités qui décident de prendre leur retraite au Mexique ainsi que les jeunes professionnels qui décident de vivre du coté mexicain et de traverser la frontière tous les jours pour aller travailler aux États-Unis[440]. Contrairement à Martínez, je ne limite pas la définition d'Anglo aux États-Unis comme lieu de résidence. Je compte donc les trois interviewés parmi les Anglos, car aucun de ces trois interviewés n'est né à la frontière (ils sont nés à Hawaï, dans l'État de Washington et en Caroline du Sud). Leur mode de vie n'est donc pas « naturellement mexicain » : vivre au Mexique ne s'est pas imposé à eux dès la naissance, c'est un choix qu'ils ont effectué dans leur vie adulte après avoir découvert la vie à la frontière. Nous ne les classons pas non plus dans la catégorie des « résidents de la région frontalière mexicaine » car, si l'un d'entre eux peut en effet être considéré comme un jeune professionnel habitant à Agua Prieta et allant travailler en tant que professeur à Douglas, les deux autres interviewés anglos ne sont ni jeunes professionnels, ni retraités.

Parmi les *borderlanders* anglos, certains ont des contacts superficiels avec le Mexique, voire sont indifférents envers ce pays. Ils sont nationaux (nationalistes – au sens particulier où l'entend Martínez, à savoir les résidents qui considèrent que le Mexique est une menace aux intérêts et valeurs des États-Unis –, ou uniculturels). D'autres développent ou maintiennent des liens avec le Mexique. Ils sont transnationaux (biculturels, binationaux et/ou bénévoles

[438] Ce terme est loin d'être idéal pour identifier une catégorie de la population, mais il a néanmoins été largement accepté pour faire référence aux individus de descendance européenne. Martínez, *Border People, op. cit*., p. 59.
[439] *Ibid*., p. 67.
[440] *Ibid*., p. 136.

sociaux). D'autres sont dans une situation d'entre-deux (biculturels ou uniculturels) et d'autres enfin sont des anciens transnationaux devenus nationaux (biculturels forcés).

### a. Les résidents frontaliers nationaux

16% des Anglos interviewés sont des résidents frontaliers nationaux (4 sur 25). Ils n'ont qu'un contact très limité avec le Mexique, qu'ils expliquent par leur peur et/ou le sentiment d'être mal à l'aise dans ce pays. Pour eux, traverser de l'autre côté de la frontière est dangereux, c'est un risque qu'ils ne souhaitent pas prendre. Ils font tous référence à ce qu'ils ont lu ou entendu dans les médias sur le crime organisé et ne veulent pas « se retrouver au mauvais endroit au mauvais moment »[441]. En ce qui concerne leur langue, ils sont souvent monolingues : ils ne parlent que l'anglais et ne maîtrisent pas ou peu l'espagnol.

C'est le cas de Bruce W, 52 ans, résident de Douglas depuis 1986. Il est journaliste pour le journal local le *Douglas Dispatch* et se décrit comme un « gringo » qui ne parle pas espagnol (sauf pour les insultes, précise-t-il). Lorsqu'il a commencé sa carrière à Douglas, il américanisait les noms des Mexicains-Américains qu'il n'orthographiait pas correctement (il cite l'exemple du nom Ruiz qu'il orthographiait Reese). Après 34 années passées à la frontière, ne pas parler espagnol ne lui pose pas de problème car il estime que sa première langue (sa langue unique) est l'anglais. Il fait appel un à traducteur si besoin est. Ses contacts avec le Mexique sont réduits puisqu'il ne souhaite pas traverser la frontière pour diverses raisons, comme la peur de représailles (des cartels notamment) car il est journaliste, et le fait de ne pas avoir les mêmes libertés au Mexique qu'aux États-Unis en ce qui concerne le port d'arme. Il se sentirait plus à l'aise de traverser la frontière avec son arme pour se défendre s'il se faisait attaquer[442].

Le fait de ne pas ressentir le besoin de parler espagnol, de ne pas avoir le besoin économique de traverser la frontière et ne pas être intéressé par la découverte d'une autre culture sont des facteurs caractéristiques des résidents frontaliers nationaux[443], auxquels il faut ajouter la peur du crime organisé.

[441] Expression utilisée par plusieurs interviewés.
[442] Entretien personnel mené avec Bruce W. à Douglas, le 27 novembre 2018.
[443] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 60.

**Les nationalistes**

Parmi les *borderlanders* anglos interviewés, 9% peuvent être considérés comme des nationalistes au sens où l'entend Martínez. Il s'agit des individus qui défendent les intérêts des États-Unis et qui considèrent le Mexique et les Mexicains comme une menace à ces intérêts. Ils ont des tendances xénophobes et critiquent constamment le Mexique pour leur sous-développement. Ils sont inquiets de la « mexicanisation » le long de la frontière, n'apprécient pas les migrations, et tentent d'éviter les interactions avec les Mexicains-Américains ou les Mexicains. Les nationalistes peuvent toutefois avoir l'expérience du Mexique en allant occasionnellement de l'autre côté de la frontière et peuvent être familiers de certains aspects de la culture populaire mexicaine[444]. Certains se sentent investis d'une mission de « sauver » les jeunes Mexicains-Américains, pauvres, de leur mexicanité.

Cindy Hayostek, 68 ans, historienne, est née à Douglas. Bénévole au musée *Douglas-Williams House*, elle aime monter des expositions sur des événements marquants de Douglas. Elle écrit également des *Borderland Chronicles* pour compter des événements historiques de Douglas/Agua Prieta et écrire sur ses habitants. L'une de ses chroniques en particulier a attiré mon attention : « Fairfax W. Burnside Fights Segregation in the Douglas Schools System », *Borderland Chronicles No.23.* Dès la première page, Cindy Hayostek écrit :

> Today, some people complain about discrimination they endured as students of Mexican origin in the Douglas school system. Latinos, however, never were forced into segregated schools as were Negro students[445].

Il s'agit là d'un exemple explicite de négation de la ségrégation scolaire envers les Mexicains-Américains jusque dans les années 1960. Lors de l'entretien, nous abordons donc la question. Pour elle, la ségrégation n'existait pas. Afin de le prouver, elle sort les annuaires photos du lycée de Douglas dans les années 1970 où elle pointe du doigt les Mexicains-Américains qui y figurent. Un peu plus loin dans l'entretien, elle admet que les Mexicains-Américains étaient dans des classes différentes de celles des Anglos, car ils étaient considérés comme moins performants du fait qu'ils ne savaient pas parler anglais. Selon elle, ils ne pouvaient pas suivre les mêmes cours que les Anglos, qui eux savaient parler anglais.

---

[444] *Ibid*., p. 126.
[445] Cindy Hayostek, « Fairfax W. Burnside Fights Segregation in the Douglas Schools System », *Borderland Chronicles,* n° 23 (2013), p. 1.

C: *Were the schools integrated, with Anglo, Mexican and Black pupils together?*
Cindy Hayostek: *Oh sure. Sure sure. You would again find some people who think it was just… I always give them my issue of the magazine. There was segregation in our school system, but it was segregation against black people. No segregation against Mexican people. Mexican people went through the school system just hunky-dory… (sighs). There's Mexican people in high school. You will find folks in this town today who swear Mexicans couldn't go to high school. So, all you have to do is get the high school annual or a list of who graduated, and here they are! There they are! And I think by the time I was in junior high, there was kind of a de facto segregation in that they had a system set up where … 7A was the kids who basically got As and the 7Bs… OK? So by the time you got to the 7Es and Fs , these were kids who tended to be Mexican kids. Why? Why were they all in the lower range? Because they didn't speak English yet. OK? They didn't have the English skills to get the good grades. That's how they had it done. And whether it's good, bad or indifferent it obviously went away. But this is how it was done*
[…]. *So there was segregation but it was for black people. Because there are people today, for whatever reasons, for political reason and whatever's …* [sighs] *they are …* [sighs] *they've always been told these stories* […]. *So there are stories like this, and then things get kind of twisted … Stories are told for their own ends, you know. There's a politician that grew up here and he would tell stories about how all this went on. Well maybe that was a true story but the reason that this was going on… he was a little kid, he didn't understand! But it made a good political story, 20 or 30 years later, and he used it until the end of his life. And he believed it, he came to believe it. And because he told it, everybody else believes the story is true. That's happened somewhat in Douglas too. And of course, quite frankly, I'm suspicious because I'm saying 'I don't know, I think that story is a little bogus.' 'Well of course you'd say that, you're white. And you're somebody from PD. And you're rich.' You see, there's a set of biases here that isn't … But that's life. That's life in Douglas, Arizona. You get it*[446]*?*

Pour contrebalancer ce témoignage et rendre compte de la situation à Douglas jusque dans les années 1960 au moins, le témoignage de Raquel Rubio-Goldsmith, professeure mexicaine-américaine à l'Université d'Arizona à Tucson, est révélateur. Elle est née et a grandi

[446] Entretien personnel mené avec Cindy Hayostek à Douglas, le 24 octobre 2017.

à Douglas dans les années 1930, où elle a vécu l'expérience de la ségrégation à l'école : il y avait des écoles – et s'ils étaient dans la même école, il existait des classes – pour les Anglos, pour les Mexicains-Américains et pour les Africains-Américains. Elle ajoute que si, au lycée, tous les élèves étaient en effet regroupés, c'est parce qu'il n'y en avait qu'un à Douglas (ce qui est toujours le cas). Les Africains-Américains étaient fortement encouragés à ne pas y aller, et les Mexicains-Américains étaient dirigés vers des filières professionnelles (Carte 4).

> RRG: *So the schools were segregated too. There was a school here that was 7th St school for Mexicans. And on this side, the same street, was class and school for Anglos. And then there was 15th St school for Mexicans who came from Pirtleville, and then over here was A Avenue school for Anglos.*
> JAC: *That only began to change after the mid 60s?*
> RRG: *It began to change in late 50s because the desegregation law was in '52 I think, no '53. But what happened was that there were not enough Anglos, there were more and more Mexican children, so they would have to kind of put them together. So what they did is that they would have a classroom, let's say it would be the 6th grade of Mexican children and the 6th grade of Anglo children. They were in the same building but in separate classes. And that was true in the 40s and 50s. Elementary schools were all segregated. But when you went higher there were fewer students. And then in high school a very interesting thing happened. In 1952, there had been Mexicans who had gone to high school but very few, there were not many. And there were no African Americans. There was a school for African Americans, there were 13 families and they had a school for them over here, down here somewhere on H Avenue. So they had their own school there and it went from the 1st to the 8th grade. So there was no high school for them. In 1952 there was a young man, big, strong African American young man, who played football at the school. And the coach, the high school saw him, and he went to the superintendent and said "we have a wonderful football player and I want to bring him", so they did. He integrated it for African Americans, he was the only one. But it was so bad because when the Douglas team went to play in El Paso, he was not allowed to play because in El Paso they had not integrated, he was not allowed to play in some other places in Arizona, because they had not integrated teams or schools. So integration took a while and the high school was integrated but then it was really divided. The Mexican students were finalled into what they called the vocational degree and then nobody asked them if they wanted to go to college, it was given that you didn't*

*go. And you weren't supposed to. So it was business classes, things like that. You could take the other if you had a fight. I mean if you demanded it, if your parents demanded it, but you were never encouraged* […].

JAC: *The schools you attended were strictly segregated at the time?*

RRG: *The elementary school was strictly segregated, the middle school was classrooms with Mexicans and classrooms with Anglos, and then high school was integrated but very… divided…*[447]

Lors de l'entretien, Raquel Rubio-Goldsmith raconte son expérience dans la fanfare de l'école. Un été, un nouveau professeur de musique a été recruté. Il a publié une annonce dans le journal local de Douglas pour recruter des lycéens intéressés pour faire partie de l'orchestre, s'entraîner l'été et être prêts à jouer pour les matchs de l'équipe de football américain du lycée à l'automne. Raquel, qui connaissait le solfège et jouait du violon, a été acceptée dans la fanfare pour jouer du saxophone. À la rentrée, le principal du lycée s'est aperçu que trente à quarante pour cent des membres de la fanfare étaient Mexicains-Américains, ce qui lui posait problème car jusqu'ici la majorité des membres de l'orchestre étaient Anglos. Comme les matchs de football allaient débuter peu de temps après la rentrée, il était trop tard pour entraîner de nouveaux membres anglos pour la fanfare. C'est de cette façon que le nouveau professeur, étranger à la frontière, a intégré les Mexicains-Américains à la fanfare du lycée de Douglas.

Lorsqu'elle a fini le lycée, Raquel souhaitait continuer ses études à l'université. N'ayant pas les moyens de payer les frais universitaires aux États-Unis, elle a fait des demandes de bourses, comme à Phelps Dodge, qui lui ont été refusées car elle est mexicaine-américaine. Lorsqu'elle a eu l'opportunité d'aller étudier à la UNAM (*Universidad Nacional Autónoma de México*) à Mexico City, elle a saisi sa chance et est partie.

JAC: *When you went off to study in Mexico, was that a cultural choice that you made or was it also because of restrictions on your possibilities to study in the US?*

RRG: *It was a lot of restrictions, I had tried to go to school here. I was 15 years old when I graduated. I was too young. It was impossible for me to go to the University of Arizona, we didn't have money. The biggest scholarship, there was one scholarship a year given by Phelps Dodge, it was $2,000. That was a lot of money. But of course, Mexicans didn't get that scholarship, OK? And so somebody got it, but I applied here*

[447] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à l'Université d'Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.

> [at the University of Arizona] *and was given a $50 scholarship, which was next to nothing, right? It was impossible for me to come. And I got a scholarship to a school back east. But my father was like "how are you gonna go? I mean this is like you're 15 years old, you don't know anybody there, it's…* [sighs], *no". And I was desperate to get out* [laughs]. *You know, racial discrimination is very destructive. Because you know what it is as a person. When you're small you start learning very young what that means. And there's always this hope to get away from it. This is my case... go somewhere else. And my mother's family is from Mexico City. And she had an aunt there. Since my father was working for the railroad, we had a pass and that was what saved me. Because he was able to have a pass for me to go to Mexico City and so… I got into UNAM. And it was the most wonderful thing that could have happened to me. It was like… you know you go from a small town, you know what Douglas is like, and you go in a big city, Mexico City, it was a whole world… It was wonderful. It was like being born again. And nobody looked at me. I was like everybody else. There's discrimination there: has to do with class, has to do with being indigenous. But I was not indigenous. My aunt was very well off. My mother's family was a high economic status. So it was a whole different life for me. It was all wonderful. And my aunt was being a concert pianist. And so she had many friends in the music world. And so I met many wonderful people* […] *like Frida Kahlo. It was filled with… with possibilities of learning. So I was very very fortunate*[448].

Après ses études, elle est retournée aux États-Unis, où elle est devenue professeure d'histoire. Dans les années 1960, lors du mouvement des droits civiques, elle s'est battue pour créer des cours sur l'histoire des Africains-Américains, des Mexicains-Américains, des Yaquis, ou encore des Tohono O'odham[449]. En 1975, grâce à la pression croissante exercée par les universitaires de Tucson et de Raquel, l'Université d'Arizona a créé le département des études mexicaines-américaines. Raquel a rejoint ce département dans les années 1980, au sein duquel elle a participé à créer le *Binational Migration Institute* qui traite des questions migratoires, des politiques frontalières, ou encore de la façon dont ces questions affectent les vies des migrants.

Donner le témoignage de Raquel Rubio-Goldsmith, mexicaine-américaine binationale ayant vécu la ségrégation, comme contre-exemple, paraissait nécessaire pour contraster le témoignage précédent de l'interviewée anglo.

[448] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à l'Université d'Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.
[449] Les Yaquis et les Tohono O'Odham sont des populations indiennes présentes dans le Sonora et en Arizona.

**Les uniculturels**

14% des interviewés Anglos sont uniculturels selon la définition de Martínez. Leur mode de vie est principalement tourné vers les États-Unis. Ils ne sont pas ou sont très peu intéressés par ce qui concerne le Mexique ou les communautés hispaniques et n'ont aucun désir d'apprendre ou de participer à une culture qui n'est pas la leur. Ils ne font pas d'efforts pour participer aux événements culturels binationaux ou biculturels. Ils ont toutefois une connaissance du Mexique par leurs contacts sporadiques avec les résidents d'origine mexicaine quand ils font leurs courses, quand ils vont au restaurant etc[450]. Ceci est d'autant plus vrai que Douglas est une petite ville qui compte plus de 75,9% de résidents d'origine mexicaine, soit 4,5 fois plus que toutes les autres ethnicités[451]. Il est donc difficile pour les uniculturels de ne pas rentrer en contact avec eux.

Rick, 72 ans, est un *borderlander* national uniculturel. Né dans le Michigan, il est venu s'installer à Douglas quand sa femme, originaire de la ville, a souhaité y retourner pour s'occuper de ses parents. Ils possèdent un terrain à l'extérieur de Douglas où ils ont construit leur maison, dans le désert. Rick n'apprécie pas les Mexicains. Il les trouve grossiers, sales et pauvres. Il ne va jamais à Agua Prieta. Toutefois, Rick et sa femme Janet se sont pris d'affection pour une jeune collégienne mexicaine-américaine nommée McKenzie, dont le père est en prison, la mère au Mexique, et qui vit avec sa grand-mère dans des conditions difficiles. McKenzie passe quelques jours par semaine chez Rick et Janet. Ils en profitent pour lui faire faire des activités, l'emmener chez le médecin (lors de l'entretien, McKenzie s'apprêtait à se faire opérer), et avoir des discussions sur le fait que McKenzie n'est pas mexicaine, mais bien étatsunienne. Rick en particulier n'aime pas les termes composés comme Mexicain-Américain, Africain-Américain, Italien-Américain, etc. Il préfère ne retenir que le terme « américain », comme l'atteste le témoignage ci-dessous.

> Rick: *I don't like using that term. African Americans, Mexican Americans, Norwegian Americans... I just like to use the term Americans but hum... It kind of puts people into different categories and I don't like that term. In fact we had a questionnaire one time at work, when I was at the prison. And the question was "Are you African American or Italian American?" and I just put "American". That's the way I answered. But what I*

[450] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 127.
[451] Data USA, « Douglas, AZ », *op. cit*.

*was going to say is that a lot of the Mexican Americans don't like all the people moving here from across the line because they don't interact.*

C: *How are the relationships between Anglos and Mexican Americans here in Douglas?*

Rick: *I think the only people I really know are the people I used to work with. At the prison. And the relationship was good. I don't think anybody really wants the Mexican nationals here, because they're not… (hesitates). My impression is that number one, they're rude. I don't know if you … I mean ... They're rude.*

C: *In what ways?*

Rick: *They're rude. I can't … I mean not a 100% of them are, but a lot of them are, you know. I really (hesitates)... I try to be as open-minded as possible but a lot of things really bother me about the … race thing... I don't like to get caught up on that. But really, I don't like it.*

Janet (his wife): *When they have celebrations here like Mexican Independence Day, they have things here in Douglas also to celebrate that. We have the American holidays like the 4th of July or Memorial Day or American Legion. But they yell.*

Rick: *Yeah like one day, with the Hispanic officer, we're talking about Thanksgiving, which is coming up next month. And he goes "oh that's a gringo holiday". Gringo's a term for Anglo. And I say "no, it's an American holiday"* […]. *You know the racial thing. It's awful, I hate it. I just really dislike it. Even little McKenzie, one time she came over and she says "Well you know I'm Mexican". And I say "No you're not Mexican, Mexicans live across the border. You're an American." "Oh no I'm Mexican", "No you're not Mexican. You might be a Mexican American, a term I don't like, but you're an American"*[452].

Les *borderlanders* nationaux anglos sont donc nationalistes ou uniculturels. Leurs contacts avec le Mexique et les Mexicains-Américains sont limités, voire évités. Ces résidents de Douglas sont toutefois minoritaires par rapport aux *borderlanders* transnationaux.

### b. Les résidents frontaliers transnationaux

52% des résidents anglos interviewés sont transnationaux (13 sur 25), soit la majorité de tous les Anglos. Ce qu'il est intéressant de remarquer est qu'aucun d'entre eux n'est né à la

[452] Entretien personnel mené avec Rick et Janet à Douglas, le 22 octobre 2018.

frontière et aucun n'y a grandi. Ils ont tous déménagé à la frontière par choix, pour différentes raisons.

On peut citer l'exemple de Keoki S., 69 ans, un Étatsunien né à Hawaï, journaliste pour le *Arizona Republic* à la retraite. Envoyé à Agua Prieta dans les années 1980 pour couvrir un événement, il y a rencontré sa femme mexicaine et n'est plus reparti. Il habite du côté mexicain où il a élevé ses quatre enfants, dont la plus jeune qui suit ses études dans un collège bilingue d'Agua Prieta. Il traverse la frontière plusieurs fois par jour, pour aller faire des courses, voir ses amis, boire un café, lire le journal, aller à la bibliothèque ou aller dans sa maison à Douglas. Il profite des possibilités économiques des deux côtés de la frontière pour travailler. Selon les saisons, il travaille dans un parc fréquenté de Douglas le soir depuis sa camionnette transformée en bar à jus, *El Mitote*, où il prépare des jus et des salades de fruits accompagnées de *tajin* (des épices pimentées), de sel et de jus de citron, typique du Mexique. Du côté mexicain, il organise des visites guidées d'Agua Prieta pour les touristes étrangers et les étatsuniens qui viennent faire du tourisme médical et qui se sentent rassurés d'être avec un *güero* (un homme blanc aux cheveux clairs et aux yeux bleus) qui connaît la ville comme sa poche. La frontière fait partie intégrante de son mode de vie[453].

Parmi les résidents frontaliers transnationaux, on distingue les biculturels, les binationaux et/ou les bénévoles sociaux, des catégories qui se recoupent (par exemple, un binational est aussi biculturel).

**Les biculturels**

Il s'agit des individus – qui représentent 49 % des interviewés anglos – qui apprécient et estiment les différences culturelles. Ils pensent que les États-Unis bénéficient de leur proximité avec le Mexique. Ils ne sont pas nécessairement bilingues mais voient le bilinguisme comme une qualité. Ils sont désireux d'en apprendre plus sur la culture mexicaine et ont souvent des amis du côté mexicain[454].

C'est le cas de Meiko B. et de David C., une Japonaise ayant une *Green Card* (carte de résident permanent aux États-Unis) et un Canadien-Américain dans leur cinquantaine. Ils ont habité la majeure partie de leur vie en Californie et ont choisi de déménager à Douglas en 2011 pour sa qualité de vie (plus calme et moins chère qu'en Californie). Tous les deux artistes, ils

[453] Discussions et activités menées avec Keoki S. à Douglas et à Agua Prieta lors des séjours de terrain en 2017, 2018 et 2020.
[454] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 132-133.

ont restauré une ancienne église en lieu d'habitation qu'ils ont mis en Airbnb, le seul sur la plateforme de location et de réservation de logement jusqu'à présent à Douglas.

> David: *We moved together here from San Francisco because we were kind of looking for a quieter, less expensive, rural place to live* […]. *Because we're both painters, we were looking for a particular kind of space. And we found it here after looking through a lot of different parts of the country. To a certain extent our presence here is more accidental than intentional. It just happened that the right space was at the right price here.*
> Meiko: *Happy coincidence. Also I didn't know that a border town would be this peaceful. You know. It surprised me. So I'm happy, happy coincidence.*
> David: *There are a lot of different aspects of life in any place. And Meiko covered this climatic side of things pretty well. I do think that summer was something we really feared. But we're surprised by how wonderful and nice it is. In terms of other aspects of life, it's… from our point of view, a good place because it's relatively inexpensive to live here. It can become even more inexpensive if you just go to Agua Prieta. So it's nice from that point of view, a lot of things that are cheaper* […][455].

Si leurs interactions avec le Mexique sont plus modestes que celles de Keoki S., le Mexique a toutefois une influence sur leur vie. Ils traversent pour aller y manger, y acheter du matériel de construction et pour aller chez le médecin.

> C: *And you where do you go shopping?*
> David: *Probably 98% of the time in Douglas. And if we need something that is more expensive for the building…*
> Meiko: *Building material.*
> David: *Yeah, we go to AP. Sometimes, just for different food we go there.*
> Meiko: *Tell her about the injury.*
> David: *Oh yeah. We had to do a lot of renovation and I have a nail gun* […]. *I was nailing two pieces of wood together up there and the nail hit my thumb and came back out and went right through here. I could see it sticking out here and it was in here too. So I pulled it out. I was really in a lot of pain. I didn't do anything about it* […]. *Then I*

[455] Entretien personnel mené avec Meiko B. et David C. à Douglas, le 6 septembre 2018.

*started to have stiff calves and a stiff neck. And those I learned are symptoms of tetanus. So I went … there was a hospital in Douglas that has then since closed, I went there to the emergency room, and there must have been 15 pieces of paper that I had to fill out, and I don't have that much money so I said "what do you think this might cost?" She started adding things up, she was like "well you know it's $250 for the room, another $250 for the physician fees, you'd have to pay for any test we do, so it could be like a $1,000", something like that. So I said* [laughs] *I will just sit on this for a while. So we drove to Agua Prieta, we walked into this little doctor's office, there was a woman sitting at her desk, just playing on her phone, she was apparently the receptionist. There must have been four or five people in there. No paper to fill out. And everybody who came in just remembered the order they came in. So it was a nice orderly, very polite thing. I got into the doctor's office, he looked at it and he gave me shots, gave me prescription, everything I think cost $53. So it's like 5% of what it would have cost here. So it's nice to have this proximity*[456].

Les *borderlanders* biculturels n'hésitent pas à profiter de la proximité avec le Mexique pour des aspects financiers et médicaux, ce que font également les binationaux.

**Les binationaux**

Les binationaux profitent au maximum des avantages d'habiter à la frontière, qui fait partie intégrante de leurs modes de vie. Les liens qu'ils ont des deux côtés de la frontière (familiaux, amicaux, professionnels, économiques) les amènent à traverser la frontière constamment. Ils sont bilingues et naviguent d'un pays à l'autre avec aisance. Les résidents binationaux sont aussi des résidents biculturels qui ont intégré les modes de vie des deux pays dans leurs pratiques quotidiennes. Si Martínez décrit les binationaux comme « venant typiquement d'anciennes familles frontalières avec des intérêts commerciaux au Mexique »[457], nos interviewés binationaux ne sont ni nés, ni n'ont grandi, à la frontière. Ils y ont tous déménagé par choix. Les binationaux représentent 9% des interviewés.

James M., 30 ans, est originaire de l'État de Washington. Il a décidé de déménager à Agua Prieta en 2015 après avoir passé un an à Douglas/Agua Prieta en tant que bénévole au

[456] *Ibid.*
[457] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 134.

centre d'accueil de migrants. Il traverse la frontière plusieurs fois par jour, comme pour aller à Douglas où il est professeur de sciences dans un collège pour des classes de quatrième. Il est bilingue, ce qui lui sert dans sa vie personnelle et professionnelle (un nombre non négligeable de ses élèves qui viennent d'Agua Prieta font partie du programme E.S.L. – *English as a Second Language* – et ne parlent pas anglais). Il fait ses courses des deux côtés de la frontière en fonction des prix et des produits qu'il trouve de chaque côté. Sportif, il court à *D Hill* à Douglas, et fait du vélo à Agua Prieta. Avec les années, il a intensifié ses liens avec le Mexique, développant ses contacts avec les Mexicains. Il fonctionne avec aisance aussi bien dans la culture étatsunienne que dans la culture mexicaine[458].

Enfin, parmi les *borderlanders* transnationaux, il faut mentionner les bénévoles sociaux.

**Les bénévoles sociaux**

Les bénévoles sociaux sont les individus qui ne sont pas nés à la frontière, n'y ont pas grandi non plus, mais y ont déménagé pour pouvoir s'investir dans des problèmes sociaux qui ont trait à la frontière, en particulier du côté mexicain. Leur maîtrise de l'espagnol est variée, allant des résidents bilingues à ceux qui ne maitrisent que quelques mots. Il s'agit principalement de résidents âgés, souvent à la retraite. Oscar Martínez mentionne cette catégorie de résidents qu'il classe dans les binationaux :

> A special type of Anglo binationalist is the individual who does missionary or social work south of the border and who thus becomes thoroughly acculturated to the Mexican way of life and develops strong sympathies toward Mexico[459].

Nous avons choisi de les classer dans une catégorie à part car leurs liens avec le Mexique ne sont pas aussi développés que ceux des binationaux. S'ils passent beaucoup de temps du côté mexicain et sont influencés par le mode de vie mexicain, le fait qu'ils ne soient pas bilingues ne permet pas de les considérer comme binationaux. Avec le temps, ils pourraient néanmoins le devenir. Ils sont dans tous les cas, sans conteste, biculturels. Les bénévoles sociaux représentent 19% des interviewés.

[458] Discussions et activités menées avec James M. à Douglas et Agua Prieta lors des séjours de terrain en 2017, 2018 et 2020.
[459] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 134.

Jack et Linda, 72 et 70 ans, vivaient dans l'Oregon avant de venir s'installer à Douglas. Ils ont choisi d'y habiter car c'est une petite ville frontalière où ils pouvaient venir en aide aux migrants et autres populations vulnérables. Ils ont acheté une première maison, la *Shalom House*, avant d'en acheter une deuxième pour que la première soit occupée par quiconque en aurait besoin : femmes battues, agents de la *Border Patrol* qui viennent d'être mutés à Douglas, migrants, artistes qui se produisent à la frontière, groupes qui viennent visiter la frontière, ou encore des chercheurs[460].

> Jack: *We just let people stay* […] *without the pressure of "where am I going to sleep tonight?". They can focus on trying to find work or, you know, doing something to improve the situation. We got a lot of abused women who come from everywhere. A lot of them are local. Some of them are from AP. They're able to get across and get away from whoever's trying to hurt them. We get a lot of people with drug problems, a lot of people who are just homeless for whatever reasons. We get people right out of prison, not many because they are on parole, there are some restrictions on where they can stay. But like we had one guy, his mother, she's from the U.S., but she was staying in AP, and they would not release him to her out of the country. So she made arrangements with us and convinced them to let him come and stay with us. She then found him a more suitable place. So he stayed with us for a week or so. We've had Border Patrol, customs agents. We had one customs agent. He came here and he was sort of probationary. And we have a mutual friend who's a Border Patrol agent. He wanted a place for a month while he was on probation. So that he didn't have to commit to making a yearlong lease case; he didn't make it through probation* […]. *We really don't care, it's anybody who needs to stay. We don't like having Border Patrol here* [in Douglas]. *But if they're going to be here, we want them to actually live here in town. And we want them to have relationships here. Because if they just come over here from Sierra Vista*[461]*, there's a lot more racial profiling, because they don't know who's in that car. And so if it's a Hispanic, they'll stop them. But if their kid is playing soccer with that guy's kid, they're not gonna bother that guy. And so even though we don't like what has happened in terms*

[460] Lors de mes séjours de terrain à Douglas en 2017 et 2018, Jack et Linda ont eu l'extrême gentillesse de m'accueillir dans *la casita* de la *Shalom House*.
[461] Sierra Vista est une ville à 50 minutes au nord de Douglas, qui compte 44 000 habitants. Une majorité des agents fédéraux qui travaillent à Douglas habitent à Sierra Vista.

*of how border things have been enforced, at the same time, given the realities of what we have, I'd rather have them living here than them maintaining the distance*[462].

Jack et Linda traversent plusieurs fois par semaine à Agua Prieta pour aller donner des cours d'anglais aux migrants et aux volontaires mexicains, pour aller préparer le petit-déjeuner aux migrants hébergés à CAME (*Centro de Atención al Migrante Exodus)* avant que les migrants aillent travailler, pour accueillir les migrants à CRM (*Centro de Recursos para Migrantes*), pour aller aider les migrants à construire des meubles qui sont ensuite vendus sur les *farmers' markets* aux États-Unis et dont les bénéfices reviennent aux centres d'accueil pour migrants, pour accueillir les groupes étatsuniens qui viennent visiter la frontière pour en savoir plus sur la vie frontalière, pour aider les enseignantes du *Centro Comunitario* d'un quartier défavorisé d'Agua Prieta qui accueille des enfants en difficulté scolaire, etc. Linda ne parle que très peu espagnol. Elle a toutefois commencé les cours d'espagnol en 2019. Jack, lui, est à l'aise et prend des cours d'espagnol à Agua Prieta une à deux fois par semaine.

Jack et Linda sont un parfait exemple des retraités qui ont déménagé à la frontière parce que c'est la frontière. Nous pouvons également mentionner les résidents bénévoles sociaux non retraités, comme les sœurs de Notre-Dame qui ne comptent pas les heures passées à aider ceux qui en ont besoin. Sœur Helen, infirmière, aide les patients dans l'une des cliniques d'Agua Prieta ; ou encore sœur Judy et sœur Lucy qui vont toutes les semaines à la prison de Douglas pour prêter une oreille aux détenus et qui organisent les *cross plantings* (des excursions dans le désert dans le comté de Cochise, à l'endroit où des corps de migrants ont été retrouvés, pour y planter des croix en leur hommage), pour ne citer que quelques-unes de leurs activités[463].

Les *borderlanders* transnationaux anglos sont donc majoritaires à Douglas. Leurs contacts avec le Mexique sont développés, et ils sont désireux de les intensifier, qu'ils soient biculturels, binationaux et/ou bénévoles sociaux.

Sur les 25 résidents anglos, huit n'ont pas pu être classés parmi les *borderlanders* nationaux et transnationaux ci-dessus. Il a donc paru nécessaire d'enrichir les catégories d'Oscar Martínez en ajoutant deux autres catégories, nommées « résidents frontaliers dans un entre-deux (entre nationaux et transnationaux) » et « résidents frontaliers transnationaux devenus nationaux ».

[462] Entretiens personnels mené avec Jack et Linda K. à Douglas, le 8 novembre 2018 et le 6 décembre 2018.
[463] Entretiens personnels menés avec Helen à Agua Prieta, le 27 septembre 2018 et avec Judy et Lucy le 11 décembre 2018.

### c. Les résidents frontaliers dans un entre-deux

La catégorie « résidents frontaliers dans un entre-deux » regroupe les *borderlanders* qui ne sont ni tout à fait nationaux, ni tout à fait transnationaux. Leurs contacts avec la culture mexicaine ne sont pas superficiels car ils savent se débrouiller en espagnol ou ont les ressources pour faire appel à quelqu'un qui sait parler espagnol s'ils en ont besoin. Ils se sentent à l'aise avec le Mexique et n'ont pas peur de traverser. Toutefois, leurs contacts avec le Mexique ne sont pas aussi développés que ceux des résidents frontaliers transnationaux. Les influences économiques et culturelles mexicaines ne façonnent pas leur vie quotidienne. C'est pourquoi nous les considérons dans un entre-deux. Ils représentent 16% de nos interviewés (4 sur 25). Ils peuvent être biculturels ou uniculturels.

#### Les biculturels

Julie C., 50 ans, est née en Californie et a grandi à Bisbee (Arizona) à 30 minutes au nord-ouest de Douglas (Carte 1). Elle a passé plusieurs années en Europe et au Moyen-Orient avant de revenir s'installer à Bisbee en tant que professeure de yoga. Pour élargir sa clientèle, elle donne des cours à Sierra Vista et Douglas. Une fois par semaine, elle traverse à Naco (Sonora) pour donner des cours d'art plastique aux enfants du Studio Mariposa où elle est bénévole. Ses contacts avec le Mexique ne sont pas superficiels puisqu'elle traverse toutes les semaines pour passer du temps avec des enfants mexicains. Ses contacts avec la culture mexicaine sont donc plus développés que ceux des résidents nationaux, mais moins que ceux des résidents transnationaux (elle ne fait pas ses courses ou ne va pas manger du côté mexicain par exemple).

> Julie C.: *I volunteer on Tuesday afternoons at the Studio Mariposa in Naco, Sonora, the art project for the kids. I love doing that because I was a classroom teacher overseas and I do miss the kids. I really believe in projects like these. It's not just a short-term difference in the lives of the children. It's long term* […].
> C: *And this organization in Naco, who started it?*
> Julie: *That art thing is completely grassroots organized by Gretchen Baer, she's an artist in Bisbee, she has lots of murals. I don't know if you've seen but she has art cars. So she's got a Hillary car, a car painted with Hillary Clinton's face. Gretchen started*

*that because when they created the wall, it meant that these kids who used to go very easily back and forth and see their friends and do things in both the U.S and Naco* [Sonora] *side, they now couldn't go. It used to be much easier* […]. *So Gretchen, with the kids, she started painting the wall. And it was like a fence. Corrugated metal fence that she was painting with the kids, and the kids were having a great time. And then when Trump was elected, they decided they would fortify this a little bit more and create a big thing that we have now here* […]. *And so they tore down this corrugated metal, which was their canvass. It was their art project. So somebody was there when it happened, some businessman, and she said to him, "You know, if I had a studio on the Naco, Sonora side, I would create a place for the kids to do their art work." And he said "OK, meet me over there tomorrow." So she went and she said "Yeah that will do" and he handed her the keys. He said "You don't own it but you can use it as long as you like. And if we need it again, we'll tell you." And the kids they just don't get art but they get snacks, so they get a little bit to eat because they're very poor children, they develop motor skills, they understand the process of starting a project from start to finish, they understand the colors and textures. You know, the effects are ongoing. It's all volunteer-led, all donation based. There's no organization that funds this. People have given materials. Gretchen has spent a lot of time and money of her own to do this. Now they're about a year or so into it* […].

C: *How often do you go to Agua Prieta or Naco?*

Julie: *Naco, every week for the volunteer thing…. AP not as often. I need to go there. I need to put… I don't have insurance on my car to go over. So I just have to change that. Normally I park and I walk over. But not very often. But because I speak Spanish I feel very comfortable going over there. I find it interesting… I know people who've never been over the border and they've been here like their whole lives. It's weird. Some people are really afraid*[464].

Traverser au Mexique n'est pas un problème pour les *borderlanders* biculturels dans un entre-deux. S'ils s'intéressent à ce qui se passe de l'autre côté de la frontière, ils traversent toutefois toujours dans un même but précis et ne développent pas leurs contacts avec le Mexique.

[464] Entretien personnel mené avec Julie C. à Douglas, le 11 septembre 2018.

**Les uniculturels**

Les résidents frontaliers dans un entre-deux peuvent aussi être uniculturels, comme Lacie S. qui ne fait pas d'effort particulier pour assister aux événements culturels de Douglas ou Agua Prieta. Il a toutefois une connaissance du Mexique où il se rend de temps en temps pour aller faire soigner son chien chez le vétérinaire, ou pour lui-même aller chez le dentiste ou l'ophtalmologiste. Toutefois, ses contacts avec les Mexicains sont limités, notamment quand il passe ses vacances au Mexique dans des stations balnéaires pour les Étatsuniens[465].

Les *borderlanders* anglos dans un entre-deux ne sont donc ni complètement nationaux, ni complètement transnationaux. Lorsqu'ils sont biculturels, ils maintiennent quelques contacts avec le Mexique, sans les développer, tandis que s'ils sont uniculturels, ils ne s'intéressent pas à ce qui se passe du côté mexicain, même s'ils s'y rendent de temps en temps.

Une dernière catégorie de résidents frontaliers anglos sont les anciens transnationaux, devenus nationaux avec le temps.

### d. Les résidents frontaliers transnationaux devenus nationaux

Cette catégorie regroupe les individus qui, auparavant, menaient une vie transnationale. Le pays voisin avait une influence sur leur mode de vie, ils traversaient régulièrement, et avaient des activités de l'autre côté de la frontière. Avec le temps, ces individus ont coupé tout contact ou presque avec le pays voisin et mènent désormais des vies de résidents frontaliers nationaux (ils ne traversent plus, ou très peu). Ils représentent 16% des interviewés (4 sur 25). Il est intéressant de remarquer qu'ils ont des caractéristiques communes : ils sont tous âgés de plus de 70 ans, aucun d'entre eux n'est né à la frontière, mais tous y vivent depuis de nombreuses années (entre 21 et 58 ans).

C'est le cas de Lea et Richard D., un couple âgé respectivement de 72 et 73 ans. Avant de s'installer à Douglas en 1997 pour pouvoir être proche du Mexique, Lea a vécu 6 ans à Hermosillo, la capitale de l'État du Sonora. Quant à Richard, il allait régulièrement à Cananea, une ville minière du Sonora où son père travaillait. Déménager à Douglas a été motivé par plusieurs raisons : la proximité avec le Mexique et l'appartenance au groupe religieux des Baha'is (une religion abrahamique qui proclame l'unité spirituelle de l'humanité qui les incite à s'installer là où les Baha'is ne sont pas encore présents pour développer la communauté). Lea

[465] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.

enseigne des classes E.S.L. (*English as a Second Language*) au *Cochise Community College* (à 15 kilomètres au nord de Douglas) où ses étudiants viennent d'Agua Prieta et d'Hermosillo. Richard, pendant quelques années, avait ouvert une école du soir à Agua Prieta où il enseignait l'anglais. Pendant longtemps ils ont mené une vie de résidents frontaliers transnationaux en entretenant les contacts avec le Mexique et sa culture. Le Mexique a eu une influence importante sur leur vie. Toutefois, cette influence a diminué et ils ne traversent plus du tout au Mexique. Ils évoquent comme raisons le temps d'attente trop long pour passer le point d'entrée (PoE) pour rentrer aux États-Unis, l'âge et la peur du crime organisé.

> Lea: *We used to go across the line. We haven't gone across the line for quite a while but we used to visit Cananea, Hermosillo, Naco and hum… Agua Prieta. There were Baha'i families or friends. But not so much anymore.*
> C: *Why not so much anymore?*
> Lea: *I don't know. Age maybe.*
> Richard: *I guess it's a little bit harder to cross. And of course you hear about all the crime, drug problems and so on in Mexico. That doesn't really keep me away but as we've gotten older, we're just not as mobile moving around. I guess it's partly it.*
> Lea: *For many years, the crossing going into Mexico was very quick. Then, I believe it was because of the gun running of the drug cartels, you know, the bad guys were getting guns from the United States. So maybe there were other reasons but that's one of them. So Mexicans, the authorities, had to slow it all down, and do more inspections. And that caused traffic jams on this side, what we call the Pan American* [Carte 7]. *It got all jammed up down there. So then we had to reroute the crossing, all the way around the back of Walmart and back around like this, and then cross.*
> Richard: *We used to go straight.*
> Lea: *And it was fast. So now it is slow going and it's very slow coming back. Because there are more people coming this way* [from Mexico] *than coming that way* [from the U.S.].
> Richard: *We didn't use to need a passport or papers. You just went back and forth. They just asked you if you were an American citizen and that's all, coming back.*
> Lea: *It became tighter coming back after 9/11. I don't know if we ever had any problem coming back, it's just slow.*

Richard: *Yeah, a big line*[466].

Ces raisons sont chaque fois mentionnées dans les entretiens par les résidents devenus nationaux. Parmi eux, certains sont restés biculturels, moins par choix que par les circonstances de la vie à la frontière. Ce sont les *borderlanders* biculturels forcés.

**Les biculturels forcés**

Les résidents anglos biculturels forcés ne sont pas totalement indifférents au Mexique. Ils s'y intéressent mais ne se sentent pas très à l'aise au contact de Mexicains ou de Mexicains-Américains, car ils ne savent pas parler espagnol suffisamment bien pour avoir une conversation. Ces individus anglos se sentent en infériorité numérique par rapport aux Mexicains-Américains, un changement qu'ils ont pu observer après avoir passé des dizaines d'années dans leur ville frontalière. Si pendant une grande partie du XXe siècle Douglas était à majorité anglo, la ville est désormais à majorité hispanique. Les Anglos biculturels forcés sont influencés par leur environnement. Ils ne font pas le choix de leur biculturalité. Ils la subissent de par leur environnement. Ils peuvent être ainsi amenés à organiser des activités, sinon biculturelles, au moins bilingues, afin de dynamiser la ville frontalière étatsunienne.

C'est le cas de Jim H., 83 ans, originaire du Midwest, enseignant à la retraite qui s'est installé à Douglas en 1962 à l'âge de 25 ans. Lorsqu'il est arrivé, il explique avoir dû s'ajuster à la culture mexicaine-américaine de la ville. Il raconte qu'à son arrivée à Douglas la population était majoritairement anglo, notamment à cause de la présence de la compagnie minière Phelps Dodge dont les cadres étaient anglos. Parler espagnol était un avantage, mais n'était pas nécessaire. Désormais, parler espagnol est nécessaire dans la vie quotidienne, comme pour aller faire ses courses. Ne pas maîtriser cette langue provoque un sentiment d'inconfort chez Jim, un sentiment de ne pas se sentir à sa place (*out of place*).

Jim: *I was 25 when I came to Douglas. I came from the Midwest, from Illinois. And there was a little bit of a cultural adjustment necessary when I got here. I knew I was going to the border and again I didn't know anything about Douglas really. So I came here in 1962.*

C: *What do you mean by cultural adjustment?*

[466] Entretien personnel mené avec Lea et Richard D. à Douglas, le 28 novembre 2018.

Jim: *I mispronounced the names and got embarrassed. Like instead of Tadeo* [Spanish pronunciation] *I said Tadeo* [English pronunciation] *and instead of Mario* [Spanish pronunciation] *I said Mario* [English pronunciation]. *So it took me awhile. And being able to hear the kids with thick accents and understand what they were saying... So it took some adjustment. But it didn't take long. We felt very comfortable here. We made lots of friends very quickly and liked it.*

C: *Do you speak Spanish?*

Jim: *Not enough. That's a problem. I don't feel comfortable in Spanish. If I find someone who can't speak English then I can usually make my wishes known. But to have a conversation and especially now that my hearing is worse all the time, I can't understand what people are saying when they are running sentences together.*

C: *Why do you say it's a problem not to speak Spanish enough?*

Jim: *I'm just not comfortable… I haven't learned Spanish enough to become comfortable. I guess I didn't try hard enough when I was younger.*

C: *Do you feel that you need to speak Spanish here in Douglas?*

Jim: *Oh yes, it's an advantage. But when I came here, this was much larger Anglo population. Much more monolingual people. Because there was a smelter town. Phelps Dodge smelter. And there were lots and lots of executives and workers who were not Spanish speakers. So I didn't feel out of place. But as the years have gone by, it's more difficult now, I hear a lot more Spanish and I run into people at the stores that don't speak English. Some of them are working at the store. And even Walmart, they don't speak English and I don't speak enough Spanish that I can let them know what I want. To speak English, they usually go get somebody else. A good proportion of our people are bilingual here. There are still some who are not* […][467].

Le dimanche, il assiste à l'office dans une des églises protestantes de Douglas. Dans les années 1990, son église a décidé de mettre en place un service bilingue pour attirer un public autre qu'anglo afin que l'église ne meure pas. Si certaines églises de Douglas ont des services séparés en espagnol et en anglais, l'église de Jim a un service bilingue simultané. Le pasteur, mexicain, lit des passages de la Bible en espagnol qui sont traduits en anglais par un membre de l'église. Lors des moments de prière ou de reconnaissance, chacun les adresse devant les autres dans la langue qu'il/elle souhaite sans traduction. Les offices bilingues sont une caractéristique des

[467] Entretien personnel mené avec Jim H. à Douglas, le 3 octobre 2018.

églises de Douglas. Jim établit une différence entre les offices bilingues et biculturels. Il donne l'exemple des chants en anglais accompagnés de traductions en espagnol, qui font que les services sont bilingues et non biculturels. Toutefois, après l'office, un repas est servi et est souvent mexicain-américain : tortillas, salsa, *agua de jamaica* (boisson à base de fleurs d'hibiscus), etc.

> Jim: *I belong to the church next door. And back about 1990 or so we decided "look if we don't go bilingual, bicultural here, we're gonna die as a church". So we brought in a Hispanic minister. Interesting, he was a surgeon in Mexico. Doing very well, from a prominent family.*
> C: *In Agua Prieta?*
> Jim: *He was down in Veracruz area. He came to Los Angeles to get further training and he stayed with the Presbyterian Minister and felt he should be a minister. So he went to Chicago and was actually ordained in the church right here. And he stayed for a few years* […].
> C: *So you said it was in 1990 that the church said it would be great to have a bilingual service?*
> Jim: *Yes, certainly one bilingual. Now we've never really gone bicultural. We do try to bring help from Agua Prieta with the church there, the Lirio de los Valles. But we're not doing much of that now as we did in the past. But we certainly are bilingual as you know. But we never made the big leap to become completely bicultural.*
> C: *And for you?*
> Jim: *Well to be bicultural of course you have to be bilingual. But you need also to bring the culture of the other, whatever the other is. You need to bring in… We do have their food of course but we need to bring in their music, their ideas, we need to hear more about life in Mexico, to feel a closer kinship… I went to a workshop in Houston and it was on how to become bicultural* [...]. *But we made the big step towards being bilingual. And the first pastor said bilingual means we're gonna sit here together, we're not gonna have one hour in English and one hour of Spanish, we're gonna come together and speak both languages. And I'm glad he did.*
> C: *What prevents the church from becoming bicultural?*
> Jim: *Well I think we need to get more involved. You saw the other day we had three different groups from across the line* [...]. *There was one with his wife, another who doesn't speak English but he's a good churchgoer. We should learn more from them.*

*We should hear from them. Be hearing their stories. The man from across the line should get up and tell his story. And then let Carlos* [the priest] *translate it back to us. And then there's Ricardo who does reading of Spanish scripture. And he loves it. He's a lot of fun. But I'd like to know more about them. Getting into the culture of their life. But we isolate ourselves more and more because of the cartels. We just don't interact with Agua Prieta as much. We just don't feel comfortable*[468].

*****

Parmi les interviewés, les *borderlanders* anglos sont à majorité transnationaux (52%), suivis à parts égales de nationaux (16%), de résidents dans un entre-deux (16%), et de transnationaux devenus nationaux (16%) (Figure 7). Si Oscar Martínez affirmait en 1994 que l'orientation de la communauté anglo était plus tournée vers l'intérieur des États-Unis que vers l'extérieur et qu'une minorité seulement des Anglos étaient des résidents frontaliers transnationaux[469], il s'avère à travers les entretiens que c'est désormais le contraire. Parmi les Anglos, les résidents frontaliers transnationaux sont une majorité, contrairement aux résidents frontaliers nationaux qui sont devenus une minorité. De plus, de nouveaux types de résidents frontaliers ont émergé : ceux qui se trouvent dans un entre-deux et ceux qui étaient transnationaux et qui sont devenus nationaux. Cette évolution est observable également entre les uniculturels et biculturels. Contrairement aux années 1990 où les uniculturels formaient l'essentiel de la population anglo[470], aujourd'hui les biculturels sont majoritaires (Figure 8).

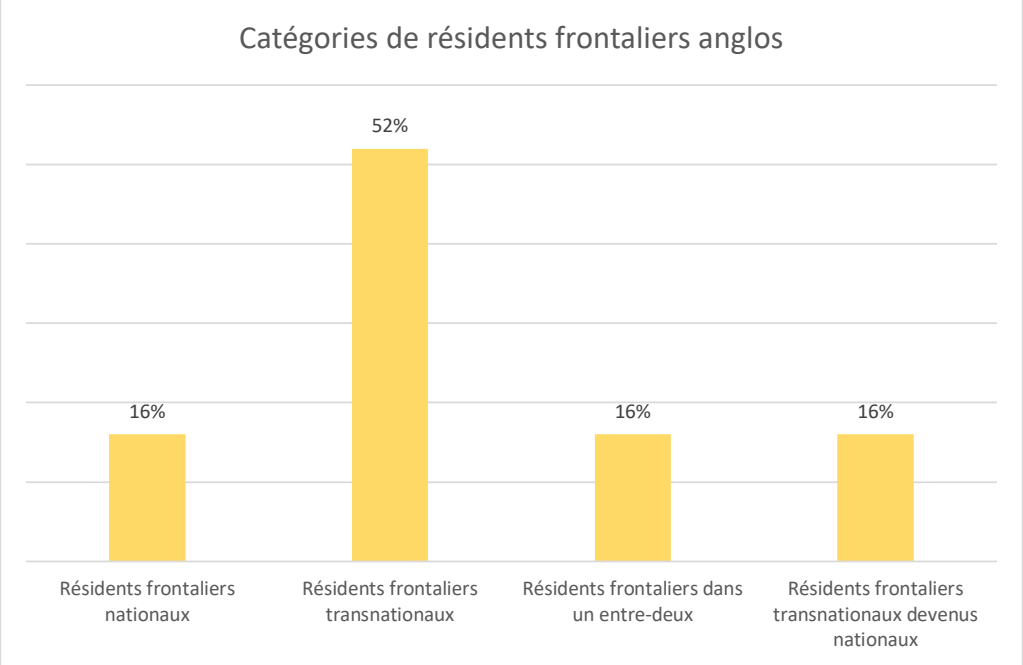
Pour expliquer ce phénomène, une hypothèse avancée par Martínez est que le nombre de résidents frontaliers transnationaux anglos a augmenté en raison des liens économiques qui se sont développés suite à la signature du traité de l'ALENA en 1994 :

> Transnational interaction among border Anglos will likely increase as the economies of both countries draw closer together. When a free-trade system is formalized, the process will be accelerated because interdependence will deepen, drawing more and more Anglo borderlanders into cross-border webs and networks[471].

[468] *Ibid.*
[469] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 138.
[470] *Ibid*.
[471] *Ibid*.

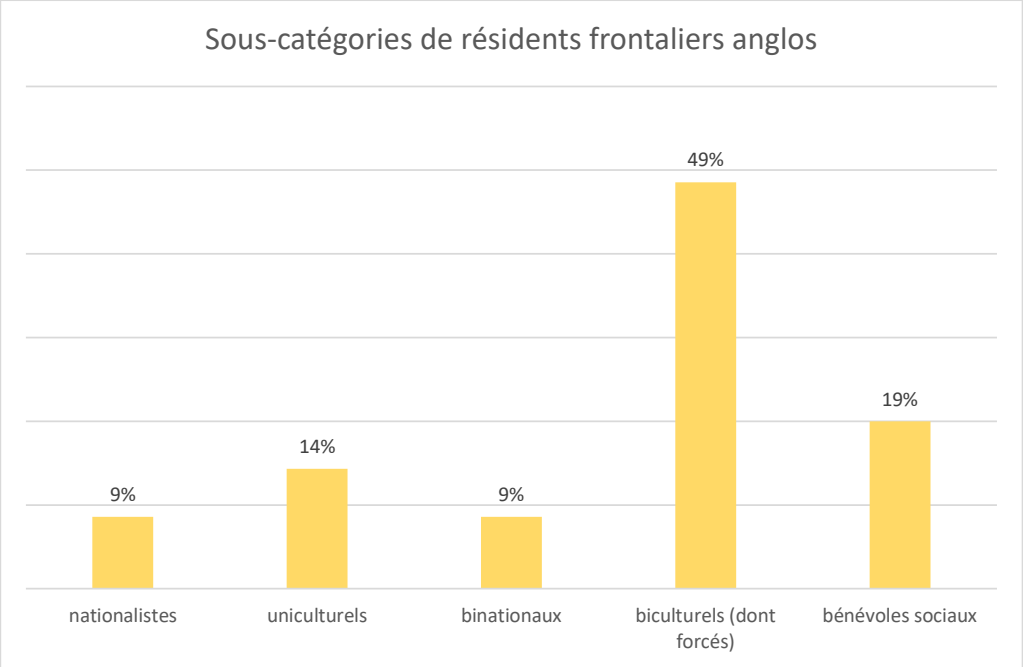
Une autre hypothèse que nous pouvons émettre est que les résidents frontaliers transnationaux sont une majorité pour les petites villes frontalières mais pas pour les grandes villes frontalières. Le fait d'être une petite ville favorise les contacts rapprochés avec le pays voisin, contrairement aux grandes villes frontalières comme San Diego/Tijuana où l'agglomération frontalière est tellement étendue que les résidents frontaliers n'ont pas de contacts réguliers avec la frontière. Ainsi, en plus de la transnationalité, la biculturalité tend aussi se développer chez les *borderlanders* anglos des petites villes frontalières comme Douglas, ce qui marque une évolution des années 1990 à 2020.

Figure 7. *Catégories de résidents frontaliers anglos (n=25)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

Figure 8. *Sous-catégories de résidents frontaliers anglos (n=25)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

## 2. Les Mexicains-Américains

Oscar Martínez décrit les Mexicains-Américains comme les individus qui ont un héritage mexicain et qui vivent de façon permanente aux États-Unis[472]. Il estime que le pays de naissance (les États-Unis) n'est pas pertinent culturellement parlant pour ces individus. Ce qui compte est l'environnement dans lequel ils vivent, ses valeurs et ses traditions[473]. Cette définition me semble trop restrictive. Être Mexicain-Américain ne se limite pas aux États-Unis comme lieu de résidence, et le pays de naissance est important pour les résidents interviewés.

À partir des entretiens, j'enrichis donc cette définition pour y inclure quatre autres types de *borderlanders.* Tout d'abord, j'y inclus les enfants de nationalité mexicaine, qui ont vécu la majeure partie de leur vie aux États-Unis et qui vivent désormais au Mexique (parce que leurs parents ont été expulsés des États-Unis, ou car ils ont choisi de retourner vivre au Mexique). Ces individus ne vivent plus de façon permanente aux États-Unis mais ils ont intégré le mode

[472] *Ibid*., p. 59.
[473] *Ibid*., p. 67.

de vie étatsunien (ils parlent anglais, ils sont allés à l'école aux États-Unis, ils avaient leurs activités et leurs amis aux États-Unis, etc.).

Parmi les Mexicains-Américains, j'intègre également les individus nés aux États-Unis de parents mexicains qui vivent au Mexique. Si en effet des individus, notamment les enfants, nés aux États-Unis n'ont pas (encore) de lien avec ce pays de naissance, les parents ont toutefois des liens – plus ou moins forts – avec les États-Unis (ils ont un visa pour traverser la frontière, ils vont faire leurs courses aux États-Unis etc.). D'ailleurs, certains des interviewés ont la double nationalité, vivent au Mexique et vont à l'école aux États-Unis, et vivent donc dans l'environnement frontalier dans son ensemble.

Les individus qui sont nés au Mexique, habitent de façon permanente au Mexique, ont une Carte Verte ou ont obtenu la nationalité étatsunienne, et qui mènent une vie binationale en développant des liens dans les deux pays, sont aussi Mexicains-Américains.

Enfin, les individus nés au Mexique, qui ont migré en situation irrégulière aux États-Unis où ils vivent de façon permanente et qui ont adopté le mode de vie étatsunien sont Mexicains-Américains. Il s'agit en particulier des DREAMers (*Development, Relief and Education for Alien Minors*)[474] qui font partie du programme DACA (*Deferred Action for Childhood Arrivals*) mis en place sous l'administration Obama en 2012 pour protéger les mineurs arrivés en situation irrégulière aux États-Unis dans des circonstances échappant à leur contrôle[475]. Ces individus ont passé la majeure partie de leur vie aux États-Unis et n'ont pas ou peu de souvenirs de leur pays de naissance. Donald Trump a menacé de révoquer ce programme en 2017, et plusieurs fois depuis. Suite à la polémique que cela a provoqué, la Cour Suprême a délibéré pendant plusieurs mois, avant de finalement donner tort à Donald Trump en juin 2020, dans une faible majorité (5 juges contre 4). Toutefois, l'agence fédérale U.S. CIS (*United States Citizenship and Immigration Services*), en charge de recevoir les demandes DACA, n'a pas recommencé à les recevoir. Et en juillet 2020, le DHS a publié un mémorandum faisant état de changements concernant ce programme, notamment le rejet des nouvelles demandes, et ce, malgré la décision de la Cour Suprême[476].

---

[474] Le *DREAM Act* était un projet de loi proposé au Sénat en 2001, sous l'administration Obama, par les sénateurs démocrate Dick Durbin et républicain Orrin Hatch. Il prévoyait d'accorder aux jeunes entre 16 et 31 ans, en situation irrégulière, une carte de résident permanent, sous certaines conditions. Le projet a été refusé en 2010. En 2012, l'administration Obama a mis en place le DACA (*Deferred Action for Childhood Arrivals*) qui permet à certains immigrés mineurs en situation irrégulière aux États-Unis de bénéficier, sous certaines conditions, d'un moratoire de deux ans sur leur expulsion. Ce statut leur permet d'obtenir un permis de travail.

[475] ADL, « What Is DACA and Who Are the DREAMers? », *Anti-Defamation League*, 17 octobre 2019, https://www.adl.org/education/resources/tools-and-strategies/table-talk/what-is-daca-and-who-are-the-dreamers. Site consulté le 3 avril 2020.

[476] Informed Immigrant, « DACA Decision at the Supreme Court 2020 », *Informed Immigrant*, 2020, https://www.informedimmigrant.com/guides/daca-decision-2020/. Site consulté le 7 octobre 2020.

Prenant en compte cette définition plus globale, 33% des interviewés sont Mexicains-Américains (31 sur 95) (Figure 6). Parmi les *borderlanders* nationaux, certains le sont par choix, d'autres par obligation (ils sont assimilationnistes ou biculturels). D'autres sont transnationaux (biculturels, binationaux, ou de façon plus surprenante, assimilationnistes). Comme les Anglos, ils peuvent aussi être dans un entre-deux (biculturels ou assimilationnistes), ou bien anciennement transnationaux devenus nationaux (biculturels ou assimilationnistes).

**a. Les résidents frontaliers nationaux**

22% des Mexicains-Américains interviewés sont des résidents frontaliers nationaux (7 sur 31). Tous sont nés à la frontière. Je divise cette catégorie en deux : ceux qui sont nationaux par choix, et ceux qui le sont par obligation. Ces derniers n'ont pas le choix que de rester du côté mexicain de la frontière car ils n'ont pas de visa. C'est le cas notamment des interviewés lycéens d'Agua Prieta qui ont grandi aux États-Unis mais qui ont dû revenir vivre au Mexique car leurs parents ont fait le choix de déménager ou ont été expulsés. Ces individus ne sont ni indifférents à leur voisin étatsunien, ni incapables de fonctionner dans un autre espace national que le leur [477]. Des résidents frontaliers nationaux n'ont juste pas le choix que de rester du côté mexicain, du moins jusqu'à leur majorité où ils pourront faire une nouvelle demande de visa.

En ce qui concerne ceux qui sont nationaux par choix et qui évitent tout contact avec le Mexique, ils habitent à Douglas par absence d'alternative. Si leur situation économique et familiale leur permettait de déménager, ils iraient habiter dans une ville non frontalière. Ils ont au moins un parent d'origine mexicaine. Ils tentent toutefois de limiter leurs contacts avec le Mexique, souvent parce qu'ils s'identifient comme Anglos et qu'ils considèrent que vivre aux États-Unis est un signe de réussite sociale. S'ils savent parler espagnol, ils le parlent le moins possible et privilégient l'anglais.

Janet B., 70 ans, est une résidente frontalière mexicaine-américaine nationale (par choix). Ses grands-parents maternels sont nés au Mexique et sa mère est née à Douglas. Elle a grandi à la frontière mais limite ses contacts avec le Mexique. Elle trouve que les Mexicains sont grossiers, sales et qu'ils crient. Son père anglo ne voulait pas entendre parler espagnol chez lui, si bien que sa femme (dont la première langue était l'espagnol) ne parlait qu'anglais et Janet

[477] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 60.

n'a jamais appris l'espagnol. Elle ajoute qu'elle n'a jamais ressenti la partie mexicaine en elle et qu'elle s'identifie plutôt comme Anglo.

> Janet: *I was born in Douglas, so was my mom. She was Hispanic. Born here. My grandparents were from Mexico. So I've been here for a while* [laughs]. *And then I left, went to Cochise College, travelled a little bit and came back and before I met him* [her husband Rick] *I said: "I'm never going to come back to Douglas". I wanted to live in Tucson or wherever I was. But we ended up here in Douglas* [laughs].
> C: *Why did you move back to Douglas?*
> Janet: *My parents, they were getting older. I was the only one left* […].
> C: *Do you cross sometimes to Agua Prieta?*
> Janet: *No. We don't go at all* […].
> C: *Do you speak Spanish?*
> Janet: *Very very little. Well my mom was Hispanic but my dad was not. So it was like a rule that we don't speak Spanish at home. She always spoke English to us, always. I was never confident in speaking Spanish because of that. Even now I get all tongue-tied. I get the frights* [laughs] […].
> C: *And having Hispanic origins, how do you feel about it?*
> Janet: *I guess I tend to go more to the English side because I never really felt like I was… the Mexican part of me. I never felt a strong pull for that. So you know we have problems with integration here in Douglas, but it's all over our nation. You go to Los Angeles and everybody has their own little Mexican nationals, it's just a national problem. Nobody wants to be part of one unit. They're all a little segregated*[478].

Considérer que les Mexicains (« *Mexican nationals* »), ceux en situation irrégulière ou non, sont un problème pour Douglas, et pour les États-Unis en général, est une caractéristique commune des *borderlanders* mexicains-américains nationaux par choix. Ce sont d'ailleurs des traits que nous retrouvons chez les assimilationnistes.

[478] Entretien personnel mené avec Janet à Douglas, le 22 octobre 2018.

**Les assimilationnistes**

Les assimilationnistes sont des individus absorbés par le mode de vie anglo, résultant en une perte significative des traits culturels hispaniques[479]. Ils représentent 21% des interviewés mexicains-américains. Ils maîtrisent les deux langues, sont souvent bilingues, mais évitent au maximum de parler espagnol et/ou ne souhaitent pas l'enseigner à leurs enfants.

Graciela est née aux États-Unis de parents mexicains. Avant que ses parents ne puissent traverser aux États-Unis, elle a été élevée par son oncle, Mexicain immigré aux États-Unis « *the right way* », précise-t-elle. Elle a grandi avec une culture binationale et dans un environnement bilingue. Elle dit connaître aussi bien les chansons *rancheras* que les *soap operas* mexicains et la culture musicale étatsunienne. Elle parle couramment les deux langues mais elle ne supporte pas que les employés de Walmart[480] à Douglas s'adressent à elle en espagnol. Elle déplore qu'ils ne sachent pas parler anglais car elle estime qu'aux États-Unis les gens doivent parler anglais. Notre entretien se déroule de façon très hachée. Elle souhaite couper l'enregistrement à de nombreuses reprises pour parler des « conflits » qui existent à Douglas. Elle mentionne par exemple l'environnement scolaire où il était interdit de parler espagnol. Elle dit se sentir reconnaissante envers cette interdiction qui a contribué à son « *American-ness* » dont elle se sent fière. Elle raconte que sa mère détestait le *Spanglish*, une combinaison de mots espagnols et anglais: « *My mother hated Spanglish, like when I said 'el Thursday vamos a ir al show 'she told me 'you can speak proper'* ». Elle est fortement opposée aux « frontières ouvertes ». Ce thème des *open borders* est une position – plus un fantasme qu'une réelle position politique d'ailleurs – que les Républicains attribuent aux Démocrates de façon à les dépeindre comme anti-nationaux, prêts à défendre les intérêts des étrangers plutôt que des nationaux, etc. Cette caricature instrumentalisée, qui tente de discréditer les défenseurs des droits des immigrés, est régulièrement utilisée par les résidents nationaux assimilationnistes et nationalistes. Graciela explique avoir travaillé dur pour avoir ce qu'elle a aujourd'hui, et s'oppose aux migrants qui viennent aux États-Unis pour abuser du système. Quand elle parle des Mexicains en situation irrégulière aux États-Unis, elle les appelle « les pauvres ». Elle donne l'exemple de cinq migrants qui ont tenté de traverser vers les États-Unis par les canalisations et qui sont restés bloqués en 2015. Une tempête s'est levée amenant des orages et de la pluie. Lorsqu'il pleut à Douglas, il s'agit souvent de *flash floods* qui inondent les routes pendant quelques heures. Les secours (voitures de police, ambulance, pompiers et un hélicoptère) ont été envoyés pour

[479] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 93.
[480] Un des deux seuls centres commerciaux à Douglas, avec Food City.

secourir les migrants pris au piège, qui ont ensuite été conduits à l'hôpital pour être soignés. Graciela se révolte contre le fait que tout cela a été payé par l'argent des contribuables étatsuniens. Elle ajoute que c'est ce même argent qui a été utilisé pour les rapatrier en avion au Mexique. Graciela va régulièrement à l'église le dimanche. Toutefois, elle décide parfois de ne pas se rendre à la messe quand elle sait que l'office sera bilingue. « *They are taking over* », conclut-elle[481].

L'entretien avec Graciela apparaît comme une caricature des assimilationnistes mexicains-américains, qui tout comme la droite nationaliste (voire ethnonationaliste, qui définit la nation en termes d'appartenance ethnique), accusent les Démocrates – y compris les Démocrates modérés – d'être pour des frontières ouvertes et de laisser passer des « illégaux ».

Paradoxalement, les assimilationnistes mexicains-américains ne sont pas toujours nationaux. Ils peuvent aussi être transnationaux, ce que nous développerons plus bas à travers l'exemple de Jesús.

**Les biculturels**

Les résidents mexicains-américains nationaux par obligation peuvent être biculturels. Ces individus ont vécu une partie de leur vie aux États-Unis, sont retournés vivre au Mexique par choix ou par obligation, et n'ont plus de visa pour traverser. Il s'agit par exemple des lycéens d'Agua Prieta qui ont grandi aux États-Unis mais qui ont dû revenir vivre au Mexique car leurs parents ont fait le choix de déménager ou ont été expulsés. Leur identité est en conflit, comme en témoigne les entretiens menés avec Gustavo et Ramses.

Gustavo et Ramses, 17 ans, lycéens à Agua Prieta, sont tous les deux nés à Agua Prieta. Ils ont vécu respectivement 5 et 12 ans en Californie où ils allaient à l'école, jusqu'à ce qu'ils reviennent habiter du côté mexicain de la frontière car leurs parents, en situation irrégulière aux États-Unis, ont été expulsés. Ils mettent en avant le mode de vie différent entre les deux pays. Les États-Unis leur manquent et en même temps ils répètent plusieurs fois lors de l'entretien qu'ils adorent le Mexique, même si la vie est moins facile financièrement. Ramses n'a pas l'électricité chez lui – pour avoir internet et télécharger de la musique, il accompagne sa grand-mère qui est femme de ménage dans un cabinet de docteurs où il y a une connexion internet – et Gustavo travaille en plus de ses études pour pouvoir payer le lycée.

[481] Entretien personnel mené avec Graciela (nom anonymisé) à Douglas, le 10 octobre 2018.

Gustavo: *Living in a border city is like the best experience you have. Because* […] *you can try different things, new things, new stuff, you can do whatever you want. I was born here in Agua Prieta, so I love Mexico. And when I lived in San Diego I had all the things I wanted. My dad and my mom were working a lot, because me and my bigger brother, we had all we wanted. A PlayStation, a TV, all that we wanted. And here in Mexico we don't have that. You know? Well I'm working. I have to work to have my own stuff. That you don't have to in the U.S. I'm sure I wouldn't be working right now* [if I lived in the U.S.]. *My dad and my mom gave me everything when I was living over there. So that's what I miss in the U.S. You know? You have all we wanted. And my mom works like cleaning houses so sometimes she takes me to the houses and the person there was too rude. Like you're not doing it right, you're not doing what I tell you. My dad was in landscaping and it was the same thing. The person was like too rude. And my dad and my mom don't speak English, so they can't understand what the people were saying to them. So that's what I don't really like of the U.S. citizens* […]. *And we're like… we're the same you know, we have feelings, you know. And that's why I prefer Mexico rather than living in the U.S. I like the U.S., it's so pretty. I go to new places, I go to the zoo in San Diego, it's pretty. I go to Disneyland in L.A., I go to San Francisco, Sacramento. I like cities. And it's good you know. It's like different totally from here. Here it's like being in a ranch. That's how I feel. But I love Agua Prieta, I love Mexico, I love here. For example, like the hot dogs over there, it's like Winnie… Cómo se llama? … Here it's like so different. There it's like mustard and that's it. And here it's totally different. And actually all my family works, my brother, me, my brother and my dad. It's not like the U.S. It's totally different*.

C: *What's your job?*

Gustavo: *I work making fashion windows. Like… Sorry but I'm so nervous* [laughs]. *Hum… Like…*[…] *For houses. So that's what I work. My mom is in the safety system for cars. My dad is like in the clothes. My brother works with my dad. It feels good because you have your own stuff but at the time it feels like sad because you know other people don't have to work. And you have to. So I pay my own school. And it's like I don't know… So different*[482].

[482] Entretien personnel mené avec Gustavo à Agua Prieta, le 13 septembre 2018.

Les signes de syntaxe espagnole lorsque Gustavo parle anglais est un trait des élèves nationaux biculturels qui ont vécu une partie de leur vie aux États-Unis. Ils ne sont pas complètement bilingues, mais maîtrisent très bien l'anglais, comme Ramses :

> Ramses: *My name is Ramses. I lived in the United States for like 11-12 years* […]. *It's a bit awkward living between two states or being between two nationalities and having to pick one. I don't feel so excited about it* […]. *Over there it's a completely different life than over here* […]. *My mom is Mexican, my father is Mexican also. I have family in the United States. My aunt and my uncles… They're all married. Here I have family but just my immediate family, which is my mother, my grandmother and my sister* […]. *It's really cool living over there because you have all the facilities. Being transported by bus, knowing almost everything day by day. But here it's mostly the same. It doesn't change because you learn something knew day by day here at school* […]. *Basically living in a border town, I really love it because you get to know two different cultures at the same time. And I mean sometimes I would like to try something different. And here you can try something different without being distinguished and without having fingers pointed at you. Which in the United States if you wanted to live differently, people always pointed fingers at you.*
>
> C: *What experience did you have living in the United States and living in Agua Prieta?*
>
> Ramses: […] *Well* [here] *I don't have any electricity. We don't have the internet. We have to light up the house with solar panels. We're not at home like 24/7 so we have to let the solar panels charge and then at night we have … When it's hot outside, the heat goes into the house and we have to turn on the electric fans to have a bit of cold at night. So it's been a gratifying experience living here. Although I haven't had all the most gratifying experiences, but I've had mostly a lot of experiences that I really have loved* […][483].

Le cas de Gustavo et de Ramses n'est pas isolé. Lorsque j'ai assisté à un cours d'anglais dans un lycée d'Agua Prieta, le professeur m'a laissé poser quelques questions, comme « qui parmi vous travaille en plus d'être au lycée ? ». La moitié de la classe de 40 élèves a levé la main, beaucoup précisant qu'ils avaient un travail le soir ou le weekend dans des *maquiladoras*.

[483] Entretien personnel mené avec Ramses à Agua Prieta, le 13 septembre 2018.

Les *borderlanders* nationaux mexicains-américains par choix et par obligation restent toutefois minoritaires par rapport aux *borderlanders* transnationaux mexicains-américains.

### b. Les résidents frontaliers transnationaux

52% des interviewés mexicains-américains sont des résidents frontaliers transnationaux (16 sur 31). Ils sont soit nés à la frontière, soit ont grandi à la frontière. Leurs modes de vie reflètent les influences des cultures mexicaine et étatsunienne. Ils sont assimilationnistes, binationaux et/ou biculturels.

#### Les assimilationnistes

Paradoxalement, les résidents mexicains-américains transnationaux peuvent être assimilationnistes. Un de nos interviewés en particulier, né à Tucson de parents mexicains, mène une vie binationale et est absolument contre l'immigration irrégulière. Lors des élections présidentielles de 2016, Jesús, 55 ans, a voté pour Donald Trump. Ses connaissances à Douglas ne comprennent pas pourquoi ; ils lui disent qu'il a oublié ses racines mexicaines. Jesús n'est pas d'accord avec cela. Il dit qu'il n'est pas contre l'immigration, mais contre l'immigration « illégale », tout comme Donald Trump.

> Jesús: *I was raised here in Douglas. I was born in Tucson and we moved to Agua Prieta first, very young, that's where my mom's from. So we lived there a couple of years and then we moved to Douglas. I had a little bit of schooling in Agua Prieta. I went to kinder*[garten] *there and one semester of first grade. And when we moved here to Douglas* [...]. [He starts speaking of Donald Trump]. *Does* [Donald Trump] *have a strong personality? Yeah. Does he say some things that sometimes come out very stupid? Yeah. Does he need to stop maybe twittering a lot? Yeah, you know, he needs… But then again, he's not a lifelong politician. He's a businessman. And I think as a businessman, he was used to just speaking from his heart and saying what he feels without a filter. You know, he's a big alpha male. And he's gonna push around and try to get what he wants and not say things sometimes politically correct and make it bad. Do I agree with everything he said? No. Do I think that the country's moving in the right direction? Yeah, we see better economy. We see more jobs out there. It's moving in a*

*better direction. But do I support everything he says and does? No. Is there any politician now that I support 100%? No. You know, they're all going to make their mistakes. They're all going to do their different things, whatever their agenda is. But yeah, it did change up things here in Douglas. I think there were a couple people, some people that were more instigating those flames and say, "yeah, you know, he's all anti-immigrant". Well, I think he's against illegal immigration. If you come in the right way, I think he's fine* […][484].

Au cours de l'entretien, il avoue que des membres de sa famille ont migré aux États-Unis dans les années 1980 sous l'administration Reagan, avec un visa touristique. Ils ont dépassé la date limite du visa pour rester aux États-Unis et ont obtenu la nationalité étatsunienne grâce à la loi IRCA de 1986 (une loi qui comportait, entre autres, un programme de régularisation, conduisant à la naturalisation, pour près de trois millions de migrants en situation irrégulière).

Jesús: *Myself being a son of immigrants, I know what they went through and they went through the whole process of becoming legal residents and I think that's the way it should be. If you want to go to a country, I think you should do it legally. By the right means of it. And sometimes I get, here in town, I get backlash of it. Like "You forgot your roots, you forgot that you're Mexican and stuff". And I tell them "No, you just got to do it right." I've seen family, I have a cousin right now that works for an American company, she's well prepared, she has her degree, so does her husband and they're trying to become legal residents. I think they've spent probably about 3 or $4,000 already on the process. And I think coming up this month they have to go to Juárez, talk to the Consulate there and see if they're gonna get approved for that. And then they'll have to go Mexicali or Nogales to finalize everything. And it's been probably about two years that they've been working on it. And it makes it hard but that's the process that you have to go through. I've seen a lot of my family go through that process, and I say that's the right way. I also got to see some of my family that was living there, and I'm trying to think, it was probably the late 80s when president Reagan gave amnesty to anybody who was already here in the U.S. And I know that a lot of my cousins on my dad's side, they came here, they came through the border, they had crossing cards and they asked permission to go visit Tucson. Because if you were going 15 miles away from*

[484] Entretien personnel mené avec Jesús à Douglas, le 6 décembre 2018.

*the border, you had to get special permission. And they did and they just overstayed their visit, knowing that amnesty was coming, and that's how they became legal residents, they got the amnesty. Since then, in the 80s, I was probably 18 or 19 years old, I started thinking it's not fair. Knowing what my family went through, my parents and stuff to do it. And I think I've always thought that if you want to come in, you have to do it the right way. Do it legally. I know it can get expensive. But anything that's worth that value I think you got to do it right. Like I said, people still give me a hard time over that. I love my Mexican culture, I love the food, I understand the history, I've studied it but to me everything that I have right now, I owe it to this country. I got my education here, I've got my job here, you know so… my allegiance is to here but my roots are still with Mexico. I grew up bilingual, speaking both languages*[485].

Lui-même ayant grandi avec des parents lui parlant espagnol, il a fait le choix d'élever ses enfants en ne parlant qu'anglais. Aujourd'hui ses enfants sont monolingues et prennent des cours d'espagnol à l'université.

C: *And with your children, do you speak Spanish?*
Jesús: *Actually with my kids, they're mostly monolingual English. My wife is also just an English speaker. She's not Mexican. She's American. So when they were growing up, it was at the house we spoke English. Even though my parents are more Spanish speakers. When they'd be watching the kids, and I tell them, you know, let them talk also Spanish to you and they'd be talking but sometimes my kids just said things in English and my parents understood English enough, and they would answer them. And so they continue to just speak English*[486].

Bien que menant une vie binationale et en ayant des liens développés avec la culture mexicaine, les résidents mexicains-américains transnationaux peuvent être assimilationnistes et défendre des mesures anti-migratoires, même si celles-ci viendraient perturber leur mode de vie transnational.

[485] *Ibid.*
[486] *Ibid.*

**Les biculturels**

Les biculturels mexicains-américains représentent 55% de nos interviewés, soit la majorité (18 sur 31). Il s'agit d'individus qui sont américanisés mais qui ont également une culture mexicaine. Ils maintiennent leurs interactions avec la culture mexicaine en allant au Mexique pour rendre visite à la famille ou aux amis, aller faire des courses, visiter le pays, etc. Beaucoup considèrent leur biculturalisme comme acquis car ils vivent à la frontière et c'est la façon dont leur société frontalière a toujours fonctionné. D'autres, ceux qui se revendiquent comme Chicanos, considèrent qu'il faut renforcer le côté mexicain de leur culture. Le spectre des biculturels varie donc énormément[487].

Del C. est un Mexicain-Américain biculturel de 46 ans qui a grandi à Douglas. Il a eu plusieurs emplois au cours de sa carrière, du côté étatsunien comme du côté mexicain. Il fait ses courses principalement à Douglas mais il traverse régulièrement à Agua Prieta pour ses loisirs, et voyage dans le Sonora plusieurs fois par an pour ses congés.

> C: *Where do you go to do your shopping?*
> Del: *We do most of our shopping here* [Douglas], *when it comes to grocery shopping. But when it comes to food, like prepared food, like steak, hamburgers, burritos, chicken, Chinese, these come from over there* [Agua Prieta]. *The restaurant ordering out we do it from over there.*
> C: *How many times a week do you cross into Agua Prieta?*
> Del: *Well, probably in a month I would say about 8 to 10 times* […]. [Also] *I've lived pretty much within this bioregion, and maybe a bioregion to … south east of us, which is the Yaqui watershed area. This is Sulphur Springs Valley. Between here and 90 miles south, I commute back and forth. There's some hot springs in Sonora*[488].

D'autres résidents mexicains-américains biculturels sont des militants chicanos qui s'élèvent contre l'assimilation au mode de vie étatsunien et qui peuvent aussi promouvoir l'idée de la création d'une « nation » chicano. Ce type de discours était courant parmi les jeunes des *borderlands* pendant le mouvement chicano des années 1960-1970, particulièrement en Californie, mais également en Arizona, au Nouveau-Mexique ou encore au Colorado, sous différentes formes[489]. On retrouve ce discours chez Ginny Jordan, une septuagénaire qui vit à

[487] Martínez, *Border People*. p. 110-111.
[488] Entretien personnel mené avec Del à Douglas, le 17 octobre 2017.
[489] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 111.

Douglas. Pendant un temps, se sentant tiraillée entre ses origines mexicaines et étatsuniennes, elle se faisait appeler Jordan prononcé à l'anglaise ([ˈʤɔːdən]). Avec le temps et en ayant côtoyé la professeure mexicaine-américaine Raquel Rubio-Goldsmith (qui s'est battue pendant longtemps pour créer un département d'études mexicaines-américaines), elle assume aujourd'hui complétement ses origines mexicaines et se fait appeler Jordán avec la prononciation espagnole ([rordán]). En 2017, Ginny Jordan a monté une exposition à l'hôtel Gadsden à Douglas en mémoire des anciens combattants. Elle voulait montrer que nombre d'entre eux sont Mexicains-Américains et Mexicains et qu'ils se sont battus pour les États-Unis. Elle se définit comme Chicana et s'élève contre les Mexicains-Américains assimilationnistes tels que Graciela. Elle souhaite mettre en avant le mouvement chicano et veut que la culture mexicaine ne soit pas oubliée[490]. La différence entre les *borderlanders* biculturels mexicains-américains classiques et les militants chicanos est que les premiers suivent une approche modérée de la défense des valeurs mexicaines, tandis que les derniers prônent la préservation de la culture mexicaine[491].

**Les binationaux**

Les résidents mexicains-américains binationaux représentent 24% de nos interviewés (8 sur 31). Ils ont des liens transfrontaliers importants et interagissent de façon permanente des deux côtés de la frontière. Ils habitent souvent du côté étatsunien de la frontière[492], mais ce n'est pas toujours le cas, comme l'atteste le témoignage de Nubia.

Nubia F., 26 ans, est née à Tucson où elle a grandi jusqu'à ses 16 ans. Elle a dû déménager à Agua Prieta avec ses parents et ses sœurs quand ses parents, en situation irrégulière, ont été expulsés des États-Unis. Ils ont décidé de déménager à la frontière plutôt qu'à l'intérieur du Mexique (ils sont originaires de Nacozari, Sonora) pour que leurs filles puissent continuer à suivre une scolarité aux États-Unis (Carte 1). Elle habitait donc à Agua Prieta mais traversait la frontière tous les jours pour aller à l'école à Douglas. Aujourd'hui elle vit des deux côtés, chez ses parents à Agua Prieta et chez son petit ami à Douglas. Quand elle est à Douglas, elle va rendre visite à sa sœur et ses neveux, fait du babysitting, va à la bibliothèque. Elle profite d'être du côté étatsunien pour aller manger dans les restaurants de Bisbee, va faire du shopping à Sierra Vista, ou va randonner dans les alentours de Tucson. Tout

[490] Entretien personnel mené avec Ginny Jordan à Douglas, le 11 décembre 2018.
[491] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 111.
[492] *Ibid*., p. 113.

juste diplômée et après avoir passé une année d'étude à Dublin, elle cherche un emploi du côté étatsunien en tant qu'assistante juridique dans un centre de détention pour enfants immigrés. Elle est actuellement volontaire au centre de ressources pour migrants à Agua Prieta.

Nubia: *Me and my family, we were mostly from Tucson, I grew up in Tucson. But then, you know, due to circumstances, my family got deported, my parents got deported. And so we ended up coming here to Agua Prieta, but me being a US citizen, and my sisters being US citizens, we didn't want to go too deep into Mexico, we wanted to be in a border town so that we can still try to go to school in Douglas. So that happened maybe ten years ago. And so that's how I ended up here in Douglas. And so during that time, I was never really interested in you know, like immigrant rights. But then I was when I went to school in Dublin, where it really became, like one of the issues that we would talk about, you know, migration crises, not just in the U.S., but of course, in Europe, right? And so I became more interested, and of course, it related back to my personal story, and just kind of fit all together. And so now I want to find a job that focuses on that issue* […]. *I will work for a nonprofit that I applied to as a legal assistant. And that would be to help the attorneys help with the cases that are of immigrant children that are detained in the detention centers. So, you know, whenever they apply for asylum or anything, sometimes they can claim in the Office of Refugee Resettlement. And then, you know, depending on their case, they'll be able to stay in the country or not, they'll go up to a court. And so as a legal assistant, I would help the attorney and try to defend them and try to get them relief to stay in the country. So that's what's happening right now. I'm supposed to hear back from them soon. So hopefully, but that's kind of the area where I would like to work.*

C: *Were you aware of the situation when it happened?*

Nubia: *Very little, like I told this to Mark because he asked me "Did you even know that your parents were undocumented?" But we really didn't. My sisters and I never asked about their status or anything, we just kind of took it as it is. So when that happened, it was kind of shocking to learn that they weren't documented and that they couldn't stay in the country for whatever reason.*

C: *So how old were you when your parents were deported?*

Nubia: *I was in my junior year of high school. So that must have been maybe 16 or so. And it wasn't a deportation. I mean, they were, it was what they call a voluntary*

*departure*[493]*. So when they get caught by the Border Patrol, or immigration officials, they get put into a detention center. And then they decide whether they want to sign for their deportation, or if they want to try to fight the case. And so because of us, because of their daughters, they decided that they were going to try to fight it. And so they went to court and everything. And in the end, it was a voluntary departure that the judge ordered. And so within like 40 days of that day, they were to leave the country. And that's how they ended up being in Agua Prieta. And we, you know, had to go with them. And that's how we ended up here*[494].

C: *When you come to Douglas, what is it for?*

Nubia: [In Douglas] *mostly I'll just come to visit my sister or to visit my boyfriend here. My sister, she has like a nine-month-old baby, you know, with babysitting, or she needs help in the house. And then at the same time, I focus better here in Douglas, so I'll go to the library or something. And I'll try to work on job applications or things like that, or, you know, just try to keep myself busy in some ways or another. But there's not a lot to do in that city. So, you know, once in a while, my boyfriend and I will go to Bisbee and go to a coffee shop there or we'll go to Sierra Vista, we'll go to Tucson any chance we get, we love Tucson and you know, we'll try to go hiking and things like that. But I'm just mostly at the house of my parents. I'll visit some family that is also living there*[495].

D'autres résidents binationaux sont arrivés à Douglas en situation irrégulière. Aujourd'hui ils habitent à Douglas légalement, mais ils ont longtemps été dans un entre-deux. Avant d'avoir leurs papiers, ils ne pouvaient pas traverser à Agua Prieta pour rendre visite à la famille ou aux amis ou pour les loisirs. Aujourd'hui, ils mènent une vie transnationale avec des liens plus ou moins forts avec le Mexique. Par exemple, Alan M., 30 ans, est entrepreneur à

[493] Il s'agit du programme *Consequence Delivery System*. Il s'agit d'un procédé administratif mis en place en 2011 sous l'administration Obama qui a pour but de faire signer un formulaire de retour volontaire aux migrants appréhendés, afin de les reconduire dans leur pays d'origine sans accusation criminelle. Le surnom de ce procédé est « le jeu du chat et de la souris » entre les agents fédéraux et les migrants. Pour en savoir plus, voir *Deported to Death* de Jeremy Slack.

[494] Le fait que Nubia précise dans un premier temps que ses parents ont voulu aller en justice pour ne pas être expulsés, puis que le juge les a obligés à signer un formulaire de départ volontaire (« *vololuntary departure* ») peut paraître confus, mais révélateur de la complexité du système migratoire étatsunien. Lorsqu'une personne est menacée d'expulsion, elle peut décider d'aller en justice pour argumenter devant le juge et éviter l'expulsion. Si le juge maintient sa décision d'expulsion, la personne peut demander à signer un « départ volontaire », ce qui permet de ne pas recevoir un ordre d'expulsion (« *order of deportation* ») qui serait consigné dans le dossier d'immigration. Cela augmente les chances de pouvoir migrer à nouveau, et d'éviter un temps de prison accru si cette personne est de nouveau arrêtée. Lauren Gearty, « Voluntary Departure: Who Is Eligible? », *Nolo*, 2020, https://www.nolo.com/legal-encyclopedia/voluntary-departure-who-is-eligible.html. Site consulté le 7 octobre 2020.

[495] Entretien personnel mené avec Nubia F. à Douglas, le 4 décembre 2018.

Douglas. Il a ouvert un magasin de réparation d'appareils électroniques en 2017. Il a migré à Douglas avec ses parents et sa petite sœur quand il avait 17 ans. Il raconte que s'adapter à la culture étatsunienne n'a pas été facile. Il savait qu'il était proche du Mexique mais se sentait physiquement et culturellement éloigné de son pays de naissance. Pendant plusieurs années il n'a pas pu traverser, mais maintenant qu'il réside à Douglas légalement il traverse tous les weekends.

> Alan: *When we came here, we were doing this paperwork with my grandfather so we were not able to go to Mexico. So I had to do like a forced adaption. When people come here, whenever they feel homesick, they go to Mexico, like they go to the plaza, buy food and stuff, but we couldn't do that, my sister and I and my parents. It was so hard for us, because we felt so close to the border but at the same time we felt we were living in Washington, because it felt far away from us because we couldn't cross the border. We asked our friends to bring us food, at least to have that taste* [laughs] […].
> C: *And how often do you go to Agua Prieta?*
> Alan: *Every weekend or so*[496].

Les *borderlanders* transnationaux mexicains-américains biculturels sont, comme la population anglo, majoritaires à Douglas. Les cultures des deux pays ont une influence sur leur vie à la frontière.

Sur les 31 résidents mexicains-américains, huit n'entrent pas facilement dans les catégories des résidents frontaliers nationaux et transnationaux. Leur vie est marquée par la frontière sans toutefois être aussi développée que chez les transnationaux. D'autres sont même devenus nationaux après avoir mené pendant de nombreuses années une vie transnationale. Il m'a donc paru nécessaire d'enrichir les catégories de Martínez avec deux autres catégories que nous nommons, comme pour la population anglo, « résidents frontaliers dans un entre-deux (entre nationaux et transnationaux) » et « résidents frontaliers transnationaux devenus nationaux ».

[496] Entretien personnel mené avec Alan M. à Douglas, le 17 septembre 2018.

### c. Les résidents frontaliers dans un entre-deux

10% des interviewés mexicains-américains (3 sur 31) sont des résidents frontaliers dans un entre-deux (entre nationaux et transnationaux). Cette catégorie regroupe des individus soumis aux influences économiques et culturelles des deux côtés de la frontière, mais qui restent limitées. Ils traversent au Mexique pour des raisons économiques et/ou familiales et/ou pour le travail. Leurs traversées sont souvent limitées aux mêmes activités car ils ne se sentent pas assez à l'aise du côté mexicain pour s'aventurer au-delà de ce qu'ils connaissent. Deux d'entre eux sont nés aux États-Unis et la troisième au Mexique. Ces individus sont biculturels ou assimilationnistes.

#### Les biculturels

Aliyah M., 23 ans, est journaliste à Douglas. Quand elle va à Agua Prieta deux fois par mois, c'est soit pour aller dans une onglerie (moins chère qu'à Douglas), soit pour aller au cinéma (car il n'y en a pas à Douglas). Ses excursions à Agua Prieta se limitent à ces deux activités. Elle a un héritage mexicain de par ses grands-parents maternels (propriétaires du restaurant *Casa Segovia* rattaché à l'Hôtel Gadsden de Douglas). Elle a grandi en ne parlant qu'anglais car ses grands-parents pensent que c'est un moyen de montrer qu'ils sont « complètement américains ». Aliyah se sent aujourd'hui dans un entre-deux. Elle explique que le fait de ne pas parler espagnol la coupe de la communauté de Douglas, à majorité hispanique. Pour renouer avec ses origines mexicaines, elle est allée visiter Hermosillo, la capitale du Sonora, qu'elle considère comme étant à l'étranger car cette ville est à cinq heures de route de la frontière. Elle dit s'y être sentie comme chez elle : *"It was like natural"*[497].

#### Les assimilationnistes

Alba, 40 ans, est arrivée à Douglas en traversant le désert avec un *coyote* à l'âge de 24 ans. Elle souhaitait que sa fille, née aux États-Unis, bénéficie de ses droits et aille à l'école à Douglas. Anciennement mariée à un étatsunien, elle s'est installée avec lui à Douglas en utilisant son visa touristique qui lui permettait légalement de rester aux États-Unis jusqu'à soixante-douze heures. Son mari étant violent verbalement, elle a souhaité aller se réfugier dans

[497] Discussions et activités menées avec Aliyah M. à Douglas, le 11 octobre 2017.

un centre pour femmes battues à Douglas. Avant de s'y rendre, elle est retournée à Agua Prieta chercher quelques affaires. Mais en retraversant la frontière pour aller au centre, elle s'est fait questionner par un agent de la CBP, un interrogatoire qui a changé le cours de sa vie. Elle est devenue nerveuse, et quand il lui a demandé si elle vivait à Douglas, elle a répondu oui, ce qui lui a valu de perdre son visa touristique, et l'a empêché de faire une nouvelle demande. Elle a donc décidé de payer un *coyote* pour retourner aux États-Unis, comme l'atteste son témoignage ci-dessous.

> Alba: *I actually crossed the border illegally. When my daughter was 4. So it's kind of complicated. I was living in AP, I got with child, I moved here with my husband, he's an American. So I moved here and back to AP. Came back,* [my daughter] *was born here. And then went back again, I left him because he was verbally abusive. So I moved here to the shelter for women, battered women. And one day I went back* [to AP] *for some clothing and they asked me questions. I became nervous, "yes I'm living here" so they took away my visa. So I went back to Mexico for like 3 years. Like a year later I left the man for good and said I'm just gonna go… My mom and my sister used to fight a lot. And I didn't want this for my daughter, it was really stressful. So I paid a smuggler $300, I came here, I just … besides hiding from him, I just wanted my daughter to start going to pre-kinder here. I wanted my daughter to have her education, her rights as an American. I wanted her to learn the language, go to school here. I never thought about my future at all, what's gonna happen, nothing. I just made a decision and …*
>
> C: *How did you cross with the smuggler?*
>
> Alba: *Have you seen the D Hill over there with the D? Right somewhere there, there is this huge trail for the virgin. We crossed through there, we did 9 hours between walking and running. I was very blessed not to be killed because… There were two smugglers and two other guys. And they had marijuana. I was so naive back then. I thought it was luggage for some stupid reason. 'Oh it must be luggage'. But it was marijuana. Huge…*
>
> C: *How did you know?*
>
> Alba: *Because in the middle of our journey, four Border Patrols are chasing us. And the guy, I swear the guy was this short, like here, I don't know, maybe because he was scared, I don't know where he got his strength from, but he threw it like this in the air and it landed on the tree. And then I asked him 'why did you get rid of your luggage? Aren't you gonna need it?'. 'Oh no that was weed'. Oh my god…* [laughs]. *We could have been charged with smuggling and even though we weren't part of it, we were*

*separate the smugglers and us, we can be charged as well* […]. *We were running. And then I was walking like this because I never ran so much in my life, I was like this, all scratched, legs, arms, everything. Oh it's hurting right now* [laughs].

C: *You had a place to go to when you arrived in Douglas?*

Alba: *We arrived at a very abandoned trailer. It was full of* [fake] *visas. These men had the trailer specifically for… We were so tired that I didn't care. I just fell asleep between* [fake] *visas. We were exhausted. Very early in the morning, around 6 a.m., the lady was knocking on the door, she took us to her house, she gave us breakfast. From there we had to pay $60 for a cab just to bring us here to the city. And my brother was living here on 3rd Street. Before I did this crossing thing, I made an arrangement with her, "Can I live at your house while I get back on my feet?" So my mother was waiting for me at my brother's house. She paid for the cab. What should have cost $10 was $60.*

C: *And did you know the smuggler?*

Alba: *No.*

C: *How did you meet him?*

Alba: *My daughter was sick and she couldn't eat,* empachada[498] […]. *So we went to the healer's house and I saw the woman typing. At the first look and out of nowhere I asked, "I don't want to be mean, do you know someone who could take me across?', and the lady says 'oh yes, my son, he charges $300'* […][499].

Elle a passé des années difficiles à Douglas. Au début, elle ne parlait pas anglais, n'avait pas de papiers, et il lui était difficile de trouver un logement.

Alba: [Being here in Douglas] *there were a lot of … I didn't know English. You don't have any papers to be here, you can't apply for housing… right? I remember when I went to apply for housing the first time and the manager of the apartment said 'what if I called the Border Patrol right now? How dare you be in the street if you have no papers?" It was hard* […][500].

[498] Empachado/a signifie que quelqu'un souffre d'une indigestion.
[499] Entretien personnel mené avec Alba (nom anonymisé) à Douglas, le 30 novembre 2017.
[500] *Ibid.*

Elle a finalement obtenu un visa de travail et quelques années plus tard elle a passé le test et obtenu la nationalité étatsunienne. Aujourd'hui elle est mariée à un agent de la *Border Patrol* et est fortement opposée à l'immigration irrégulière.

> Alba: *You might call me a hypocrite and I am because … right now I have a different perspective… I know I broke the law I think, but now that I'm here I'm against people crossing the border illegally.*
> C: *Why?*
> Alba: *Because there are other methods. They just can get the visa. And I know it's very hard to get it. But some of them don't even make the effort to apply for the visa and make it happen legally you know. Or maybe because my mind is more on the justice side now that I'm studying justice. I don't know if it's because of that*[501].

Les résidents frontaliers mexicains-américains dans un entre-deux ont donc des profils différents, soumis aux influences économiques et culturelles des deux côtés de la frontière, mais qui restent limitées pour différentes raisons.

### d. Les résidents frontaliers transnationaux devenus nationaux

16% des interviewés mexicains-américains sont des résidents frontaliers transnationaux devenus nationaux (5 sur 31). Comme pour les Anglos, cette catégorie regroupe les individus qui menaient des vies transnationales auparavant. Le pays voisin avait une influence sur leur mode de vie puisqu'ils traversaient régulièrement. Ils avaient également des activités de l'autre côté de la frontière, surtout en grandissant. Avec le temps, ces *borderlanders* ont coupé tout contact ou presque avec le pays voisin et mènent désormais des vies de résidents frontaliers nationaux (ils ne traversent plus, ou très peu). Parmi nos interviewés, tous sont nés ou ont grandi à la frontière. Ces individus peuvent être assimilationnistes ou biculturels.

[501] *Ibid.*

**Les assimilationnistes**

C'est le cas de Jamie W., 30 ans, née dans le Missouri et ayant grandi à Douglas. Jamie n'est pas mexicaine-américaine (elle est sino-américaine), mais elle dit se sentir proche de la culture hispanique[502].

> Jamie: *What's really interesting too is that me and my sister grew up here, and we were the only Chinese here, but my sister and I definitely identified with the Hispanic culture so I think it made the integration like easier. Obviously, I knew I was Chinese but I also identified with the Hispanic culture. So it was just a very interesting way to grow up.*
> C: *Why did you identify with the Hispanic community?*
> Jamie: *I think it was more because… My dad is Chinese and my mother is also Chinese but she was born in Fijis so the South Pacific Islands. And so the Island culture and then the Chinese culture, family is above anything else. Family is what you respect and family is what is most important. And here in this culture I think that the Hispanic culture really values family and really values respecting the elders, respecting the older generation, you take care of those people too* […][503].

Étudiante en médecine, elle est allée à *Loretto School*, une école privée catholique fréquentée par une majorité d'élèves mexicains qui viennent d'Agua Prieta. Étant petite elle traversait régulièrement à Agua Prieta pour aller rendre visite à ses amis. Aujourd'hui elle ne traverse plus du tout par peur des « guerres de drogues ».

> Jamie: *The last time I was in AP was probably over 10 years ago. Because sometimes it's unsafe to go, like when there are wars going on, and I refuse to go. So I haven't been in like 10 years. But growing up… And it's probably my own fear because I refuse to go now. But growing up we went there all the time because all my best friends were from there* […]. *I didn't do like the bars or the discos. That was unsafe and I didn't do it. It was their houses that we went to. And a lot of friends that we had had security so I always felt very safe, but yeah it's hard for me to want to go back*[504].

[502] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 131.
[503] Entretien personnel mené avec Jamie W. à Douglas, le 20 septembre 2018.
[504] *Ibid.*

Les résidents frontaliers assimilationnistes sont absorbés par le mode de vie anglo. Ils utilisent, entre autres, des arguments lus dans les journaux, pas toujours avérés (comme « des guerres en cours » à Agua Prieta), ce qui n'est pas le cas des biculturels.

**Les biculturels**

Des résidents frontaliers qui étaient transnationaux et qui sont devenus nationaux peuvent avoir gardé un état d'esprit biculturel. C'est le cas de Mary M., 65 ans, enseignante au lycée de Douglas à la retraite. Née de parents mexicains qui ne lui ont pas appris à parler espagnol, elle se considère comme mexicaine-américaine et s'oppose aux assimilationnistes mexicains-américains qui, selon elle, ont oublié leurs racines. Si elle traversait régulièrement à Agua Prieta étant jeune, elle n'y va plus aujourd'hui car la ville est trop grande pour elle et car la file d'attente au point d'entrée (PoE) est trop longue pour revenir à Douglas.

C: *Do you go to Agua Prieta?*
Mary: *Hardly. I used to all the time. Even in high school, even up until when I taught here. I would go across line all the time.*
C: *What for?*
Mary: *To go to the disco, to go to the bars, to party, to you know what I mean? To buy stuff. To go to the Fiestas. It was just a mixed culture.*
C: *And so why don't you go anymore?*
Mary: *Um, it got too big. It got too big. And, and there really isn't anything I need over there. You know what I mean? The lines got too long. That's another reason* […]. *If I need something I'm not opposed to going. But usually I can get somebody to go for me* […].
C: *What do you like or don't like about Douglas?*
Mary: […] *One thing that really, really bothers me is Mexican Americans who don't stick up for Mexican Americans* […]. *I don't believe in open borders, there are rules or regulations. There are reasons. But when people are leaving for, you know, from abuse, and from corruption, and from and… if they're trying to get away for a better life, then I think we, as an affluent country, like the United States, we have an obligation to help others or should feel an obligation to help others. It's changing. More and more Americans are feeling "well, I don't want to help them, we need to take care of us". And*

*I understand that thought process, because it's true. But tell me, what do you not have that you need? You know what I mean? And it really makes me angry, especially when it's coming from someone that has gotten everything from the United States. And then they turn a blind eye to those who want to come in the way they came in. Really? It's kind of like… You are them 20 years ago, and now you can't stand that? That was you 20 years ago. And that bothers me. And in Douglas, I've seen people like that, where they have no compassion for what they were or their parents were or their grandparents were, they have no compassion or tolerance. And I'm thinking 'how blinded are you'? And that bothers me.*

C: *How would you consider yourself?*

Mary: *Oh, absolutely Mexican American.*

C: *Did you grow up speaking Spanish in your family?*

Mary: *Interestingly, no. What happened was my mother grew up speaking Spanish. And she only knew Spanish. And when she went to school, she struggled, she was turned away. So when she had children, she vowed that her children would not go through the same thing. So we grew up in my mom's, and all her family, and, and everybody else in the family spoke Spanish. But when we were spoken to, we were always spoken to in English and we always responded in English. So we did not grow up speaking Spanish*[505].

*****

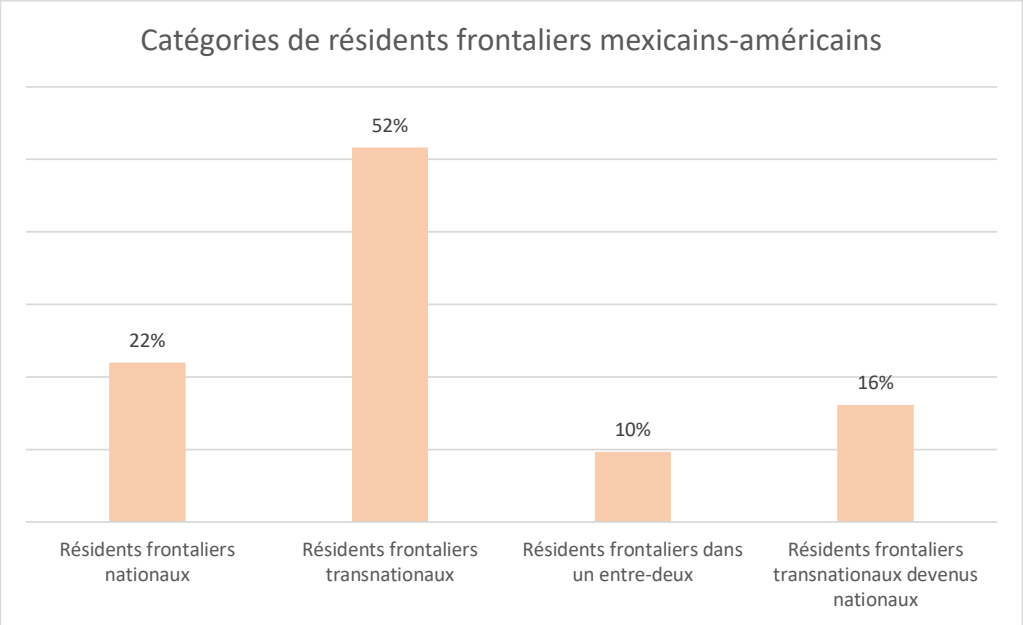
Parmi les interviewés, les *borderlanders* mexicains-américains sont à majorité transnationaux (52%), suivis des nationaux (22%), de transnationaux devenus nationaux (16%) et de résidents frontaliers dans un entre-deux (10%) (Figure 9). La définition de Martínez établie dans les années 1990 sur les Mexicains-Américains s'applique encore aujourd'hui :

> The most salient characteristic of Mexican American borderlanders is the intensity of their transnationalism, which is not surprising, because powerful historical forces have shaped a profound and enduring relationship with the Mexican side [...]. Mexican Americans most closely resemble a transborder population, people whose living space transcends an international boundary[506].

[505] Entretien personnel mené avec Marry M. à Douglas, le 25 octobre 2018.
[506] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 116.

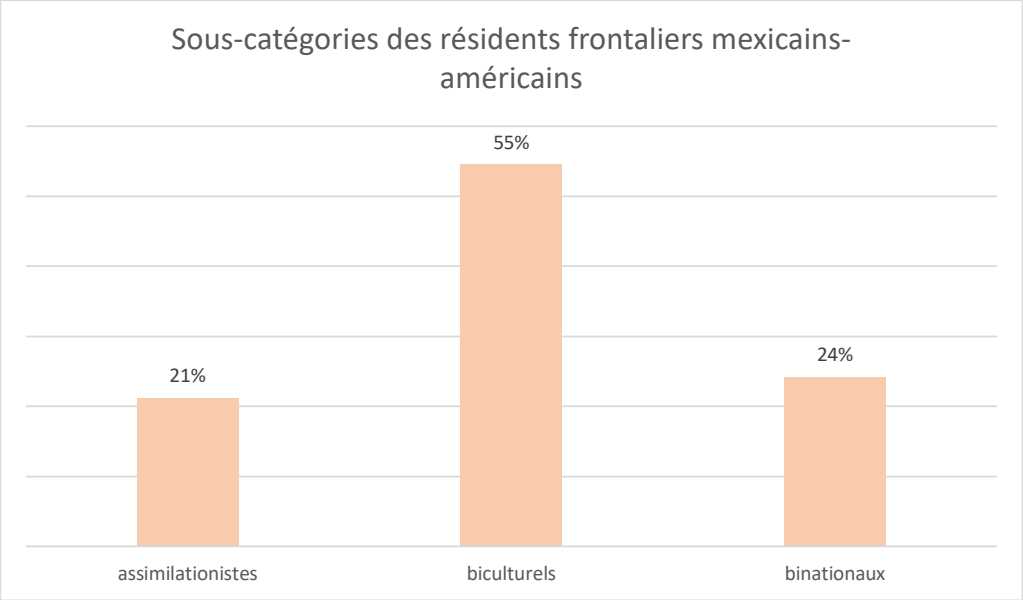
Les Mexicains-Américains, pour la majorité d'entre eux, gardent un mode de vie transnational en traversant la frontière régulièrement pour des activités diverses des deux côtés de la frontière. Les biculturels (55%) et les binationaux (24%) sont d'ailleurs majoritaires, ce qui confirme le mode de vie transnational des mexicains-américains de Douglas/Agua Prieta (Figure 10). Toutefois, le pourcentage de *borderlanders* mexicains-américains assimilationnistes n'est pas négligeable (21%), et est presque égal à celui des binationaux.

Figure 9. *Catégories de résidents frontaliers mexicains-américains (n=31)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

Figure 10. *Sous-catégories des résidents frontaliers mexicains-américains (n=31)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

## 3. Les Mexicains

Les Mexicains sont les individus dont la nationalité est mexicaine et qui vivent du côté mexicain de la frontière. Il s'agit aussi des individus nés aux États-Unis qui maintiennent une résidence permanente du côté mexicain et dont la culture et l'identité est indéniablement mexicaine[507]. Les interviewés mexicains sont tous nés au Mexique et ont la nationalité mexicaine. La majorité vit du côté mexicain. Deux d'entre eux ne vivent toutefois pas au Mexique et c'est pourquoi j'enrichis la définition des Mexicains pour ne pas la limiter au Mexique comme lieu de résidence. J'y inclus les individus qui sont nés au Mexique et qui vivent de façon permanente aux États-Unis sans avoir la nationalité étatsunienne, que ce soit en situation irrégulière ou légalement. Leur identité est mexicaine, car leurs liens avec les États-Unis ne sont pas assez développés pour qu'ils aient intégré le mode de vie étatsunien à leurs pratiques. Parmi nos interviewés, 29% appartiennent à la catégorie des Mexicains (28 sur 95) (Figure 6).

Parmi les *borderlanders* mexicains, certains ont des contacts superficiels, voire inexistants, avec les États-Unis. Ils sont nationaux, pour la plupart par obligation (uniculturels

[507] Martínez, *Border People, op. cit.*, p. 57.

ou nationalistes, toujours au sens particulier où l'entend Martínez). D'autres développent ou maintiennent des liens avec les États-Unis. Il s'agit des transnationaux (binationaux et/ou biculturels). Enfin, des résidents se trouvent dans un entre-deux, ni complètement nationaux, ni complètement transnationaux (uniculturels).

**a. Les résidents frontaliers nationaux**

54% des résidents frontaliers mexicains interviewés (15 sur 28) sont nationaux. Il est important de préciser que 14 sur les 15 interviewés le sont par obligation : parce qu'ils résident aux États-Unis en situation irrégulière (s'ils traversent au Mexique, ils ne peuvent pas retourner aux États-Unis à moins d'avoir un visa) ; parce que le visa pour aller aux États-Unis leur a été refusé ; parce que financièrement ils ne peuvent pas payer pour un visa qui leur permettrait de traverser aux États-Unis.

Laura L., 42 ans, a migré d'Agua Prieta à Douglas pour s'y installer quand son aînée (née aux États-Unis) avait 2 ans. Elle souhaitait lui donner l'opportunité d'aller à l'école aux États-Unis. En 2012, Laura s'est fait arrêter par un adjoint du shérif en allant chercher une de ses filles au lycée. Comme elle était en situation irrégulière, l'agent a appelé la *Border Patrol* qui l'a emmenée dans le centre de détention d'Eloy[508] où elle a passé trois mois. Elle se souvient qu'elles étaient quarante dans la même cellule, que des repas froids seulement étaient servis, pour lesquels les détenues se battaient (« *lots of fights* »), qu'elle avait froid et que les gardes ne donnaient pas de couverture. Si elle voulait passer un appel, il lui fallait acheter une carte téléphonique qui coûtait cher. Une fois la carte obtenue, un appel de trois minutes seulement était autorisé. Des amis de Laura ont gardé ses enfants pendant qu'elle était dans le centre de détention, leur évitant d'aller en famille d'accueil. Ses amis, avec l'aide de Frontera de Cristo[509], ont fait appel à Margo Cowan, une avocate qui a créé *Keep Tucson Together,* pour la représenter le jour du jugement qui devait déterminer si elle serait expulsée des États-Unis. Margo Cowan a réussi à ce que Laura obtienne un permis de travail. Grâce à celui-ci, Laura a trouvé un emploi dans une pizzeria à Sierra Vista. Toutefois son permis de travail a expiré en 2017 et elle n'a pas pu le renouveler car l'administration Trump a mis en place de nouvelles règles, dont une qui exige de montrer l'ordre d'expulsion pour le renouvellement. Ce papier

[508] Eloy Detention Center (Arizona) est un centre de détention où sont envoyés les migrants appréhendés en situation irrégulière. Cette prison privée est gérée par l'entreprise CoreCivic, sous contrat avec l'agence fédérale ICE (Immigration and Customs Enforcement).
[509] Frontera de Cristo est une organisation religieuse et humanitaire basée à Douglas et Agua Prieta, qui s'occupe des questions de migrations, entre autres.

n'existait pas avant et il est compliqué de faire faire ce papier rétroactivement. Aujourd'hui elle est donc de nouveau en situation irrégulière et sujette aux contrôles de la *Border Patrol* lorsqu'elle doit aller travailler en voiture à une heure de route de Douglas. Laura a moins peur de se faire arrêter le weekend lorsque c'est sa fille (qui travaille dans la même pizzeria le weekend en parallèle de suivre des études) qui conduit. Laura ne peut pas traverser à Agua Prieta pour rendre visite à sa famille. Toutefois, sa sœur et sa mère ont un visa, ce qui leur permet de se retrouver le dimanche à l'église à Douglas[510].

Elvia L. 40 ans, s'est, quant à elle, vu refuser un visa trois fois de suite en cinq ans. Elvia vient de Tijuana et habite à Agua Prieta depuis 2016. Elle travaille avec les enfants des quartiers défavorisés d'Agua Prieta, est cuisinière à CAME (*Centro de Atencíon al Migrante Exodus)* et travaille à CRM (*Centro de Recursos para Migrantes*), les centres d'accueil pour migrants. Les frais pour constituer le dossier qui permet d'obtenir un entretien avec un agent d'immigration étatsunien s'élèvent à 160 dollars. À ces frais s'ajoutent le voyage à Hermosillo pour aller passer l'entretien. Elvia prévoit environ 300 dollars pour faire une demande de visa. Ses demandes pour la *Border Crossing Card*[511] ont à chaque fois été refusées sans que l'agent d'immigration ne lui dise pourquoi. Pour obtenir le visa il faut remplir plusieurs conditions, comme justifier d'un lien fort avec le Mexique, qui prouve que le demandeur ne restera pas aux États-Unis en situation irrégulière, ou encore justifier de finances suffisantes sur son compte en banque pour couvrir les frais lors du séjour aux États-Unis. Elvia pense que ses demandes sont refusées car elle ne remplit pas les conditions officieuses selon plusieurs interviewés : être marié.e, avoir des enfants et être propriétaire d'une maison au Mexique. La dernière fois qu'elle a demandé un visa, elle est allée voir une « conseillère » (des commerces officieux se sont développés pour donner des conseils à ceux qui demandent un visa pour les États-Unis) qui lui a conseillé d'adopter un enfant, comme le bébé de son frère, car cela lui donnerait plus de chances pour justifier d'un lien fort avec le Mexique[512].

Eliazar, la trentaine, père de trois enfants, D.J. et ouvrier en bâtiment, aimerait aller aux États-Unis mais ne peut financièrement pas se permettre de faire une demande de visa. Il espère toutefois que la nouvelle maison qu'il est en train de construire à Agua Prieta lui permettra un jour d'obtenir le visa s'il en fait la demande[513].

---

[510] Entretien personnel avec Laura (nom anonymisé) à Douglas, le 16 octobre 2018.
[511] La *Border Crossing Card* est un visa pour les citoyens mexicains qui leur permet de rester jusqu'à 72h aux États-Unis, dans une limite de 75 *miles* au-delà de la frontière – 25 *miles* en Californie et au Texas, et 55 *miles* au Nouveau Mexique.
[512] Entretien personnel mené avec Elvia L. à Agua Prieta, le 21 octobre 2018.
[513] Entretien personnel mené avec Eliazar à Agua Prieta, le 22 septembre 2018.

**Les uniculturels**

Les résidents mexicains uniculturels représentent 55% des interviewés mexicains (16 sur 28). Martínez les définit comme des individus qui ne sont pas affectés par les influences culturelles étatsuniennes, par choix ou à cause des circonstances. Leurs modes de vie reflètent les normes mexicaines[514]. Il ajoute qu'ils gardent leurs distances avec les États-Unis soit par indifférence, soit parce qu'ils n'ont pas eu beaucoup d'occasions d'être exposés à la culture étatsunienne. Toutefois, avec la mondialisation, la situation a évolué. En effet, certains résidents uniculturels interrogés traversent aux États-Unis pour assister à des événements ou pour aller y faire leurs courses, mais leurs contacts avec les États-Unis se limitent à cela. Quand ils y vont, c'est toujours avec d'autres Mexicains, ce qui limite les contacts qu'ils pourraient avoir avec les Anglos. Parmi les uniculturels se trouvent aussi ceux qui ne peuvent pas traverser la frontière car ils n'ont pas de visa.

Reyes, Mexicain d'une cinquantaine d'année, habite à Agua Prieta depuis trente ans. Il traverse de temps en temps à Douglas pour aller au Walmart ou pour aller à la foire annuelle – la *Cochise County Fair* – toujours accompagné d'autres Mexicains. Il ne parle pas anglais, et ne cherche pas à développer ses contacts avec des Étatsuniens. Pourtant, il a voulu donner l'opportunité à ses enfants d'apprendre l'anglais en les inscrivant dans une école bilingue d'Agua Prieta. Cela a été possible car il fait partie des *Vecinos Dignos*, une association qui réunit une quarantaine de familles d'Agua Prieta, dont les enfants reçoivent des bourses pour suivre des études à l'école privée et apprendre l'anglais. Il ne reste aux résidents qu'une petite somme à payer. En primaire ils ont six heures de cours d'anglais le matin et deux heures de cours en espagnol l'après-midi[515].

**Les nationalistes**

Les nationalistes – toujours au sens où l'entend Martínez – sont les individus pro-Mexique, anti-États-Unis, qui n'apprécient pas la domination historique des États-Unis et son intervention au Mexique et en Amérique latine[516]. S'il est vrai que les interviewés mexicains ont abordé ce sujet de nombreuses fois dans nos discussions ou au détour d'une conversation, qu'ils ont pu mentionner le regret d'avoir perdu une partie du territoire mexicain après la guerre

[514] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 76.
[515] Discussions et activités personnelles menées avec Reyes à Agua Prieta, lors du séjour de terrain en 2018.
[516] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 73.

américano-mexicaine (1846-1848) et que ce territoire ne devrait aujourd'hui pas appartenir aux États-Unis, il ne me semble pas pour autant que ces interviewés soient nationalistes. Des biculturels et binationaux ont pu tenir ce discours, sans pour autant haïr les États-Unis. Les nationalistes ne représentent aucun de nos interviewés, ce qui confirme l'hypothèse de Martínez sur le fait qu'ils ne représentent qu'une petite portion de la population frontalière mexicaine[517].

Les *borderlanders* nationaux mexicains sont donc nationaux par obligation pour la majorité et uniculturels. Leurs contacts avec les États-Unis sont limités par les circonstances politiques de ce pays. Ces résidents d'Agua Prieta/Douglas sont majoritaires par rapport aux *borderlanders* transnationaux.

### b. Les résidents frontaliers transnationaux

42% des interviewés sont des résidents frontaliers transnationaux (12 sur 28). Ils ont tous les documents nécessaires pour traverser la frontière. L'accès aux États-Unis fait partie intégrante de leur vie.

Fernanda, 28 ans, bilingue, deux enfants, habite à Agua Prieta depuis qu'elle a deux ans. Elle pense que la culture à la frontière mexicaine est différente de celle du reste du Mexique et ne se voit pas vivre ailleurs, notamment car elle peut avoir accès aux produits vendus aux États-Unis quand elle veut, comme le lait ou les vêtements. Elle va faire ses courses au Walmart (qui se situe à 8 minutes à pied de la frontière du côté étatsunien) plusieurs fois par semaine (Carte 7). Elle ajoute : « *I don't know what I would do without my Walmart* [laughs] »[518].

Parmi les résidents frontaliers transnationaux, on retrouve les résidents binationaux et biculturels.

#### Les binationaux

Les résidents frontaliers binationaux représentent 4% des interviewés (1 sur 28). Martínez les décrit comme des individus qui ont un mode de vie binational, c'est-à-dire qu'ils passent autant de temps d'un côté comme de l'autre de la frontière. Ils interagissent avec les autres groupes, notamment les Anglos, et sont capables de fonctionner dans la société

[517] *Ibid.*
[518] Discussion avec Fernanda C. à Agua Prieta, le 26 septembre 2018.

mexicaine comme dans la société étatsunienne[519]. Il ajoute que les binationaux mexicains ont parfois la nationalité étatsunienne, ou ils ont une *Green Card* qui leur permet de se déplacer aux États-Unis et d'y travailler. Ils gardent toutefois leur nationalité mexicaine et continuent d'habiter au Mexique car ils s'identifient comme Mexicains. Ceux qui n'ont pas la nationalité étatsunienne ou la *Green Card* passent parfois plus de temps aux États-Unis que ce qui est autorisé légalement pour le travail ou le loisir[520]. Les résidents binationaux sont aussi biculturels, et/ou navetteurs (qui font des allers-retours pour le travail entre les deux pays), et/ou consommateurs binationaux.

Adrián G., 37 ans, est un résident mexicain binational. Il est né à Agua Prieta où il habite encore aujourd'hui. Que ce soit enfant ou en tant qu'adulte, il a toujours eu un visa qui lui a permis de traverser aux États-Unis. Il a été en situation irrégulière pendant un temps, quand il travaillait à Phoenix où il a pu économiser de l'argent pour s'acheter une maison à Agua Prieta. Cela fait désormais 15 ans qu'il travaille pour Café Justo[521] en tant que directeur du service clientèle. Son bureau est basé à Agua Prieta mais un autre bureau se trouve à Douglas où il traverse au moins une fois par jour pour y déposer des chèques à la banque (les ventes de café se font principalement aux États-Unis et au Canada, en dollars). Il est bilingue, ce qui est un avantage dans son travail où il côtoie de nombreux Étatsuniens.

> Adrián: *I always had a visa. Since I was born here at the border, I never had a problem, my parents never had a problem getting a visa for me or for them. And I have never had the need to cross undocumented, which is a huge blessing. Because a lot of people are dying because of that. When I go further than Tucson, I need to get a special permit, which is different from the visa. And there is another mini interview that you do at the customs, and they ask you like proof you have a stable job, the checks, and maybe a bill, the address of the place you're staying at when you travel. And then they take your picture, fingerprints, and then you get it for six months, it expires, you have to renew. The good thing is that you only get charged $6 for it. And it's quick, you just show up, bring your papers and that's it. As soon as you cross the PoE, the office next to it* […].
>
> *So when I finished school, I had some uncles working in Phoenix in a golf course. Mowing the grass. And so they invited me. And I said well I can make some money. So I went and spent two years working in Phoenix. I was about 19 or so. And I was working over there*

[519] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 85.
[520] *Ibid.*, p. 86.
[521] Café Justo est une coopérative basée au Chiapas et à Agua Prieta qui vend le café de producteurs du Chiapas.

*and making good money. I mean enough to send back to my parents. And by this time I wanted to save. And so my father, his factory moved to Indonesia because of lower salaries compared to Mexico. So suddenly my father didn't have a job but he had enough money to start a business. So he called me and said "I need you, come home and help me start the business". I said yes of course. So I quit my job over there and moved back to AP. And my father started his business, which is a printing shop, you know for T-shirts, for marks for everything, sport uniforms. So I worked with him for almost two years and his business was doing pretty good so I said "you know what? My uncles are again inviting me to go to Phoenix where I make good money" and I wanted to save to buy a house or whatever. So I was about to leave when I heard in the church that there was an opening for this position* [Director of Customer Services of Café Justo]. *And I got really interested in what they were planning to do* […]. *I got the job so I didn't have to go back to Phoenix, which my mother was really happy about. Even if Phoenix is only four hours from here. And again, I had been very blessed of not having to walk through the desert for three, or four, or five days. I had a visa so I was able to cross legally and come back to visit them. But still, you miss your family. That's another plus of this job. I'm next to my family* […][522].

Le fait qu'Adrián précise qu'il a la chance d'avoir un visa et de ne pas avoir à traverser par le désert pour aller aux États-Unis, renvoie à la fonction de filtre de la frontière[523]. La frontière filtre les individus, laissant passer ceux qui sont jugés « désirables » comme Adrían, et refusant l'entrée à ceux qui sont jugés « indésirables ». Il ajoute :

Adrián: *To me going to Douglas is like going to the next block. I didn't have the sense of division between us* [growing up], *that we shouldn't cross over there because we were not welcomed. Many of my friends were leaving here on this side. Sometimes after the swimming pool I would go visit them and, you know, get back. So this was my experience growing up* […].

[Currently] *I have a tourist visa that allows me to cross and visit. I'm not allowed to work here, which I don't really do… I just make some calls, get the checks, make the deposits on my company's account, then I do some errands if I need to. But I'm not hired here. The company that hires me is based in AP. When I cross – I cross pretty much every day – I have never ever been stopped and asked "Hey why are you crossing every day? What's*

[522] Entretien personnel mené avec Adrián G. à Douglas, le 18 novembre 2017.
[523] Amilhat Szary, « Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ? », *op. cit.*, p. 30.

*your deal here?". Never. I would say stuff like I'm going to the office, to the church, to Walmart*[524].

Il passe son temps libre aussi bien au Mexique qu'aux États-Unis, pour aller au cinéma, faire des randonnées, passer ses vacances, voir sa famille, faire ses courses, etc. La frontière fait partie intégrante du mode de vie des *borderlanders* transnationaux binationaux mexicains.

**Les biculturels**

Les biculturels, quant à eux, sont plus nombreux que les binationaux. Ils représentent 41% des interviewés mexicains (12 sur 28). Il existe une grande variété de biculturels. Selon Martínez, les liens économiques et familiaux qu'ils entretiennent avec les États-Unis expliquent leur biculturalisme. Leur culture est principalement mexicaine mais ils sont suffisamment à l'aise avec la culture étatsunienne pour pouvoir déménager aux États-Unis sans trop de peine et s'ajuster s'ils le jugeaient nécessaire[525]. Si Martínez décrit les biculturels mexicains comme ayant été à l'école à la fois au Mexique et aux États-Unis, ce n'est pas le cas des interviewés. Ils ne maintiennent pas non plus toujours de liens actifs avec de la famille ou des amis du côté des États-Unis. Ils sont souvent des consommateurs binationaux[526] et traversent aux États-Unis régulièrement pour aller faire des courses, pour aller travailler ou encore pour les loisirs. Selon les individus, ils maîtrisent plus ou moins bien l'anglais. La non maîtrise de l'anglais n'est toutefois pas un problème lorsqu'ils traversent à Douglas pour aller au Walmart car les vendeurs parlent espagnol (un critère de recrutement selon certains interviewés).

Febe, 34 ans, est née au Chiapas. Elle est arrivée à Agua Prieta à l'âge de 13 ans quand son père a trouvé du travail dans une des *maquiladoras.* Elle travaille en tant que barista dans un café d'Agua Prieta. Son visa touristique lui permet de traverser la frontière pour aller rendre visite à des amis, aller faire du shopping à Douglas ou à Tucson, et visiter les États-Unis. Elle a passé un an en Caroline du Nord pour vivre avec sa sœur et son beau-frère étatsunien et où elle a appris l'anglais. Elle s'identifie comme mexicaine mais sait fonctionner dans la culture étatsunienne. Au Mexique elle a des contacts réguliers avec des Étatsuniens qui se retrouvent dans son café. Elle participe à des activités des deux côtés de la frontière : à Agua Prieta elle est volontaire au *Centro de Recursos para Migrantes,* et à Douglas elle participe aux veillées

[524] Entretien personnel mené avec Adrián G. à Douglas, le 18 novembre 2017.
[525] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 83-84.
[526] Catégorie établie par Oscar Martínez. *Ibid.*

qui ont lieu les mardis en mémoire des migrants qui ont perdu la vie en tentant de traverser le désert pour rejoindre les États-Unis[527].

Les *borderlanders* transnationaux mexicains sont majoritairement biculturels plutôt que binationaux. La proximité avec les États-Unis varie grandement sur leurs modes de vie.

### c. Les résidents frontaliers dans un entre-deux

La catégorie « résidents frontaliers dans un entre-deux » regroupe les résidents frontaliers qui ne sont ni tout à fait nationaux, ni tout à fait transnationaux. Leurs contacts avec la culture étatsunienne ne sont pas superficiels car ils savent se débrouiller en anglais ou dans un contexte étatsunien, mais leur contact avec les États-Unis est sporadique. Ils représentent 4% de nos interviewés (1 sur 28). Ils sont uniculturels.

#### Les uniculturels

Les résidents frontaliers mexicains dans un entre-deux sont des uniculturels. Il s'agit principalement des individus qui vivent à l'intérieur du Mexique, et qui viennent passer du temps à la frontière quelques fois par an pour les loisirs ou pour rendre visite à des amis. Venant de l'intérieur du Mexique, je considère qu'ils sont uniculturels. C'est le cas de Lourdes, qui vit à Hermosillo mais qui passe une partie de l'année à Agua Prieta parce qu'elle y a des amis. Comme elle a un visa touristique, elle traverse aux États-Unis pour aller à Douglas ou Tucson rendre visite à son fils ou faire des courses[528].

*****

Parmi les interviewés, les *borderlanders* mexicains sont à majorité nationaux (54%), car ils n'ont pas le choix. L'absence de possession de visa ne leur permet pas de traverser la frontière pour se rendre aux États-Unis. Ils sont suivis des transnationaux (42%), qui eux ont un visa, et des résidents dans un entre-deux (4%) (Figure 11). Contrairement aux autres populations de résidents, aucun interviewé mexicain n'était anciennement transnational devenu national.

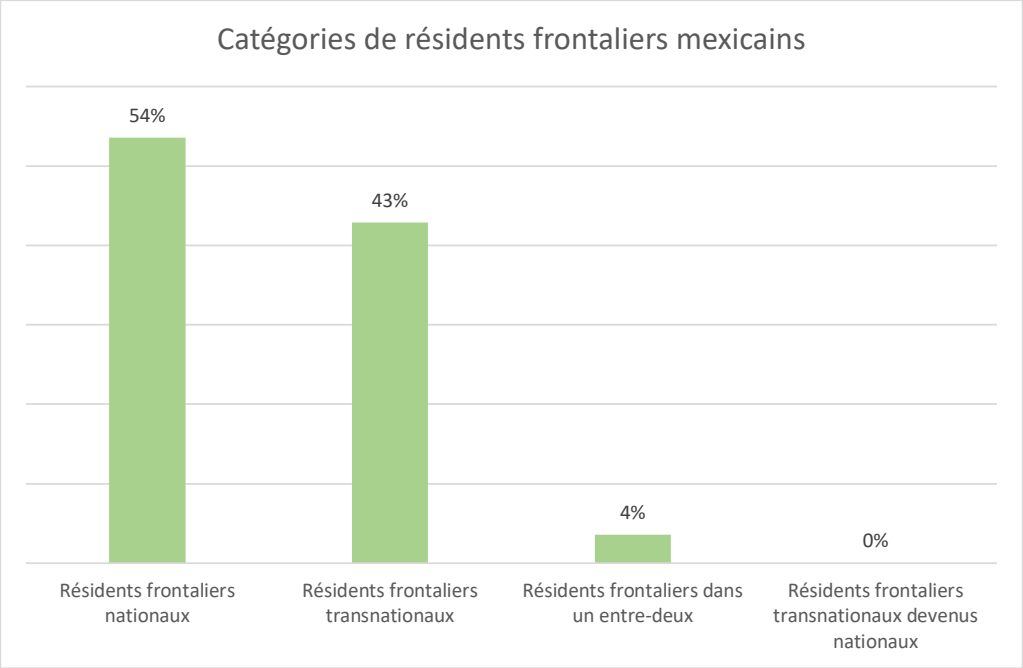
[527] Entretien personnel mené avec Febe à Douglas, le 5 décembre 2018.
[528] Entretien personnel mené avec Lourdes à Douglas, le 5 décembre 2018.

Malgré la majorité de résidents nationaux, aucun des interviewés n'est nationaliste, ce qui confirme l'hypothèse de Martínez :

> It is significant that nationalists are not numerically strong in the Mexican border region. The explanation lies in the deep economic ties that exist with the U.S. side and in the largely favorable attitudes toward Americans that have developed among fronterizos in the last several decades[529].

Si des attitudes favorables se développent envers les États-Unis, une majorité de résidents interviewés sont toutefois uniculturels (55%), suivis des biculturels (41%) et des binationaux (4%) (Figure 12). C'est un élément qui diffère avec les populations anglos et mexicaines-américaines.

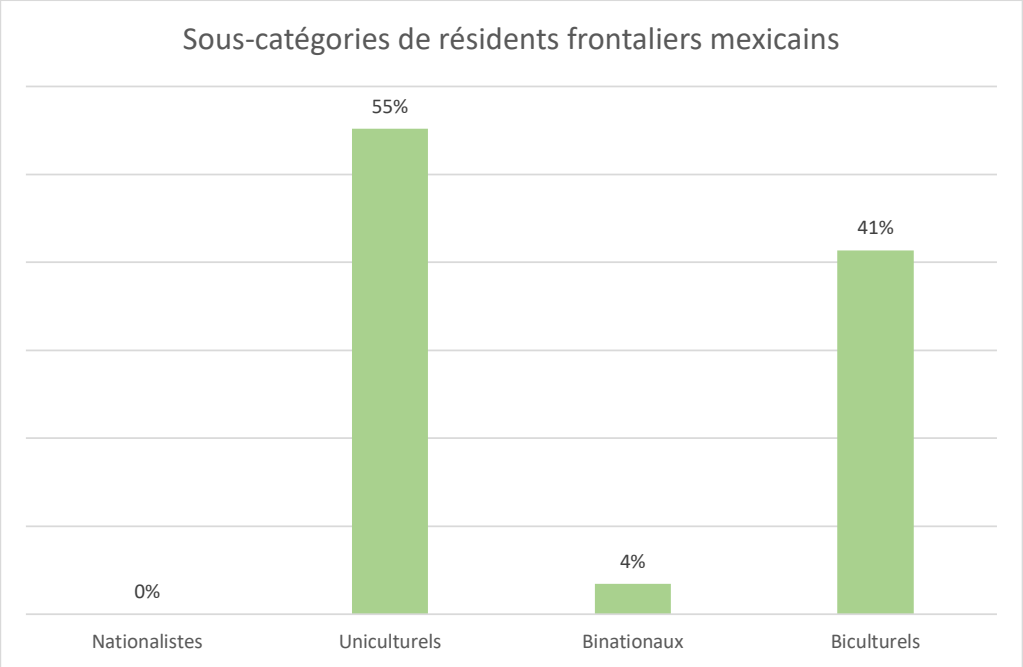
Figure 11. *Catégories de résidents frontaliers mexicains (n=28)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

[529] Martínez, *Border People, op. cit.*, p. 88.

Figure 12. *Sous-catégories de résidents frontaliers mexicains (n=28)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

## 4. Les migrants

Pour rendre compte de la diversité des résidents frontaliers, il convient d'ajouter une quatrième catégorie de *borderlanders*. Il s'agit des migrants, souvent mexicains et centre-américains (mais aussi russes, cubains, etc.) qui migrent à la frontière nord du Mexique avec l'intention de traverser vers les États-Unis. Ils s'installent de manière prolongée dans les villes frontalières mexicaines, le temps de pouvoir demander l'asile aux États-Unis ou d'économiser l'argent nécessaire pour payer le crime organisé qui leur donnera l'autorisation de traverser vers les États-Unis avec un guide, le *coyote.* Certains de ces résidents s'installent dans la ville frontalière mexicaine définitivement car il est trop dangereux de traverser vers les États-Unis ou bien il leur est impossible de réunir une somme d'argent suffisante. Certains gardent toutefois l'espoir de pouvoir traverser un jour.

S'il n'a pas été possible de mener suffisamment d'entretiens enregistrés avec des migrants résidents[530], les contacts réguliers et les conversations menées avec eux lors de mes

[530] Lors de mon troisième séjour de terrain début 2020 (janvier-mai), le but était de mener des entretiens enregistrés et approfondis avec les migrants d'Agua Prieta. Toutefois, le gouvernement étatsunien m'a interdit de me rendre

deux premiers séjours de terrain m'ont permis de comprendre leurs modes de vie. Je les ai rencontrés lors de mes activités en tant que bénévole à CRM (*Centro de Recursos para Migrantes*) et à CAME (*Centro de Atencíon al Migrante Exodus*), des centres d'accueil pour migrants à Agua Prieta. Nous pouvons reprendre le terme de *settler migrant* Martínez, qui les définit comme des individus qui arrivent de l'intérieur du Mexique (j'ajoute ici que les individus viennent aussi d'ailleurs), avec l'intention première d'améliorer leurs circonstances économiques et qui restent à la frontière pour une période prolongée. Le temps passé à la frontière commence par une résidence du côté mexicain et plus tard du côté étatsunien, légalement ou en situation irrégulière[531]. Mais ils peuvent aussi rester du côté mexicain de la frontière et ne jamais traverser vers les États-Unis. Ces résidents représentent 12% des interviewés (11 sur 95) (Figure 6).

### a. Les migrants résidents nationaux par obligation

Lors de mes séjours de terrain à Agua Prieta, j'étais volontaire à CRM où j'accueillais les migrants qui arrivaient dans la ville, et à CAME où j'aidais la cuisinière, Elvia, à préparer les repas du soir pour les migrants. Cela m'a permis de développer des liens de confiance avec les migrants et de mener des discussions avec eux. Ils se considèrent au départ comme des migrants en transit vers les États-Unis, ce que Martínez nomme les *transient migrants*. Il s'agit de Mexicains (auxquels j'ajoute les migrants d'autres nationalités) qui passent par la frontière en chemin vers l'intérieur des États-Unis. Ils voient la barrière comme un obstacle à franchir et leur but est de la franchir au plus vite et donc de passer le moins de temps possible à la frontière[532]. Toutefois, il s'avère que traverser la frontière dès l'arrivée est difficile. Bien souvent, à leur arrivée dans la ville frontalière mexicaine, les migrants doivent payer un droit d'entrée au crime organisé qui contrôle la ville. Ils doivent également payer les membres du crime organisé pour pouvoir traverser vers les États-Unis.

Les migrants nationaux par obligation sont les migrants du Mexique, ou d'Amérique centrale, qui s'installent dans les villes frontalières du Mexique car ils ne peuvent pas aller plus au nord. Parmi eux se trouvent les migrants établis, les migrants expulsés, et les migrants en cours d'établissement permanent.

---

à Agua Prieta et au Mexique en général, puis la fermeture de la frontière en raison du coronavirus, ne m'ont pas permis de mener à bien ce projet.

[531] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 79-80.

[532] *Ibid.*, p. 68.

**Les migrants établis**

Ce que j'appelle les migrants établis sont les migrants du Mexique et d'Amérique centrale qui sont arrivés à la frontière nord du Mexique dans le but de passer aux États-Unis, soit en demandant l'asile, soit en traversant le désert. Toutefois, leur traversée n'a pas été possible et ils ont fini par s'installer définitivement dans la ville frontalière mexicaine. Ils représentent 24% des interviewés.

José, la quarantaine, est un migrant mexicain devenu résident frontalier d'Agua Prieta. En octobre 2018, j'accompagne un groupe d'étatsuniens (venus passer quelques jours à la frontière) lors d'une sortie dans le désert organisée par Frontera de Cristo. Après trente minutes de route vers l'ouest d'Agua Prieta, nous arrivons dans le ranch *La Morita* (du nom d'une petite baie). Le chemin n'étant plus praticable en voiture, nous descendons et continuons à pied jusqu'à atteindre la barrière. José nous accompagne. En chemin, il me raconte qu'il a tenté de franchir la barrière deux mois plus tôt. Avec l'accord du propriétaire et de la *mafia* locale, il est passé par ce ranch avec une échelle, a marché environ un kilomètre du côté étatsunien avant que la *Border Patrol* ne l'arrête. Il a été envoyé à Tucson puis reconduit à Nogales, Sonora. De retour dans sa ville d'origine par ses propres moyens, Santa Ana (Sonora), le crime organisé l'a confondu avec quelqu'un d'autre. Ils l'ont kidnappé et battu pendant trois jours (il lève son maillot pour montrer ses blessures). Lorsque les kidnappeurs se sont rendus compte de leur erreur, ils lui ont bandé les yeux, l'ont mis dans un bus avec 5 000 pesos en poche (environ 230 dollars), des habits et de quoi manger, et lui ont demandé de ne jamais revenir à Santa Ana. Il est donc arrivé à Agua Prieta dans l'espoir de pouvoir retraverser la frontière. Toutefois, il ajoute que pour passer par le désert, il faut payer 4 000 dollars U.S. (il faut en payer 8 000 s'il veut passer par la *garita*) au crime organisé qui produit des faux papiers. Alors que nous continuons à marcher vers la barrière, il pointe son doigt vers les montagnes qui nous entourent et nous dit que les *halcones* sont en poste dans ces montagnes pour surveiller les passages de cargos de drogues et d'humains. S'ils n'ont pas été avertis d'un passage (c'est-à-dire si un migrant décide de traverser tout seul sans avoir payé le crime organisé), ils tuent ceux qui passent sans autorisation[533].

José n'est pas un cas isolé. D'autres migrants m'ont raconté des histoires semblables, où il faut réunir une somme d'argent conséquente pour que le cartel accepte qu'un migrant passe par son territoire pour franchir la barrière. Or, peu de migrants sont en mesure d'avoir cet argent dès leur arrivée dans la ville frontalière mexicaine. Ils s'y installent donc, trouvent un

[533] Entretien personnel mené avec José à Agua Prieta, le 27 octobre 2018.

emploi et économisent pendant plusieurs mois. Alors qu'ils pensaient n'être que de passage, ils deviennent résidents frontaliers, des *settler migrants*.

D'autres migrants établis sont les anciens coyotes, qui sont maintenant chauffeurs de taxi. Pour me déplacer à Agua Prieta, il m'arrivait de prendre le taxi après avoir traversé à pied la PoE. Une fois dans la voiture, les chauffeurs initiaient la conversation. Lorsqu'ils me demandaient d'où je venais, j'en profitais pour leur retourner la question. La majorité ne venait pas d'Agua Prieta mais d'États voisins du Sonora (Chihuahua, Sinaloa) ou bien du sud de l'État du Sonora. Ma question suivante était : « Que faisiez-vous avant d'être chauffeur de taxi ? ». La première fois, je ne m'attendais pas à ce que le chauffeur réponde qu'il était *coyote* et qu'il travaillait pour le cartel local. Après avoir pris plusieurs le taxi par la suite avec des chauffeurs différents, il s'est avéré que cette réponse se répétait. Ils travaillaient avec le crime organisé en tant que *coyotes* pour faire passer soit la drogue, soit les migrants. « *Me agarraron* » est une expression récurrente : ils se sont fait arrêter plusieurs fois par la *Border Patrol* et ont été envoyés en centre de détention aux États-Unis, allant de quelques jours à plusieurs mois. Ils n'ont plus souhaité traverser et c'est pourquoi ils travaillent maintenant en tant que chauffeurs de taxi[534]. Toutefois, il semblerait que la compagnie de taxis d'Agua Prieta soit gérée par le cartel local également, une information mentionnée par des interviewés mexicains d'Agua Prieta.

**Les expulsés**

Une autre sous-catégorie de migrants résidents nationaux par obligation sont les expulsés (*deportees*). Il s'agit des migrants qui ont vécu une grande partie de leur vie aux États-Unis, qui ont de la famille aux États-Unis, ont des enfants étatsuniens (pour les migrants expulsés en âge d'avoir des enfants), et qui ont été expulsés au Mexique car ils étaient en situation irrégulière aux États-Unis. Ces individus parlent très bien anglais, parfois mieux qu'espagnol.

C'est le cas de Martin, la cinquantaine. Il a vécu trente ans aux États-Unis avant de se faire arrêter par la police pour excès de vitesse. N'ayant pas ses papiers, il a été arrêté, placé en centre de détention et expulsé des États-Unis. Il est arrivé à Agua Prieta, où il est hébergé à CAME. Il peut ainsi avoir accès au téléphone pour rester en contact avec ses enfants. Il dit qu'il

[534] Discussions menées avec les chauffeurs de taxi à Agua Prieta, lors des séjours de terrain en 2017 et 2018.

ne va pas tenter de traverser vers les États-Unis car il est trop vieux et ne souhaite pas mourir dans le désert[535].

**Les migrants en cours d'établissement permanent**

Les migrants en cours d'établissement permanent sont les individus qui viennent du Mexique ou d'autres pays, et qui en arrivant à la frontière nord du Mexique savent d'emblée qu'ils vont devoir y rester pour une durée indéterminée avant de pouvoir tenter de franchir la barrière ou obtenir un visa. Pour être protégés des cartels, ils restent quelques jours dans les centres d'accueil pour migrants. Ils représentent 28% des interviewés.

C'est le cas de Juan, 17 ans, qui vient du sud du Mexique. Lorsque je l'ai rencontré la première fois, il était arrivé quelques jours plus tôt au centre d'accueil (CAME) où il était logé avec sa petite sœur de 6 ans, sa mère et le compagnon de cette dernière. Il me racontait alors leur traversée du Mexique, difficile, pour arriver jusqu'à Agua Prieta. Une semaine plus tard, je le retrouve à CAME, sans sa famille. Je lui demande où ils sont et comment va sa petite sœur. Il me répond qu'ils sont partis au milieu de la nuit, sans lui dire au revoir. Quelques jours plus tôt, des tensions avaient émergé entre lui et le compagnon de sa mère qui voulait que la famille tente la traversée du désert vers les États-Unis. Juan, lui, préférait ne pas traverser tout de suite. Il avait trouvé un emploi dans une des *maquiladoras* d'Agua Prieta qui produit des ceintures de voiture et souhaitait économiser son salaire pour pouvoir quitter CAME et vivre dans une petite maison, un endroit à lui. Il ne souhaitait pas tenter de traverser la frontière tout de suite car il estimait que c'était trop dangereux : « *hay mucha migra y no quiero brincar el muro* » (« il y a trop d'agents de la *Border Patrol* et je ne veux pas sauter par-dessus la barrière »)[536]. Il sait également que la mafia contrôle la traversée et qu'il a peu de chances de réussir[537].

Román, un migrant de 39 ans, de l'État de Nayarit, raconte qu'il lui a fallu vingt heures de bus pour arriver à Agua Prieta. Le lendemain de son arrivée dans la ville, il décide de repartir chez lui car il ne peut pas traverser pour aller aux États-Unis, c'est trop cher. Je lui demande combien cela lui coûterait, il répond 8 000 dollars, pour payer le passeur et le cartel qui contrôle la zone de passage. Je lui demande comment il prend contact avec les passeurs : il a appelé un ami qui en connaît et qui lui a donné une adresse à laquelle se rendre. Il ajoute qu'il avait des contacts aux États-Unis et qu'il aurait pu tout faire : travailler dans le bâtiment, en tant que

[535] Discussions menées avec Martin à Agua Prieta, lors du séjour de terrain en 2018.
[536] La migra est un terme mexicain pour désigner les agents de la *Border Patrol*.
[537] Discussion menée avec Juan à Agua Prieta, le 26 octobre 2018.

plombier, tondre les pelouses, etc. Des semaines plus tard, je croise Román à la *plaza* : il est finalement resté à Agua Prieta.

Oscar Martínez parle de *transient migrants,* des migrants en transit qui traversent en situation irrégulière aux États-Unis, y restent quelques mois, puis reviennent au Mexique rendre visite à la famille, et repartent aux États-Unis[538]. Cette hypothèse, valable dans les années 1990, ne l'est plus aujourd'hui en raison de la dangerosité et de la difficulté de la traversée. Les migrants, quand ils ne peuvent pas traverser aux États-Unis, s'installent désormais dans les villes frontalières mexicaines, sinon définitivement, pour une durée prolongée.

### b. Les migrants dans un entre-deux

Les migrants dans un entre-deux sont une autre catégorie de migrants présents dans la région frontalière. Ils attendent au Mexique de pouvoir rentrer aux États-Unis. Parmi eux se trouvent les demandeurs d'asile et les corps de migrants.

#### Les demandeurs d'asile

Lors de l'arrivée de la caravane de migrants en novembre 2018, des milliers de migrants sont arrivés dans les villes frontalières mexicaines pour demander l'asile. À Nogales, Sonora, les centres d'accueil pour migrants ont vite étaient surchargés, tout comme les agents de la CBP qui devaient gérer des centaines de demandes d'asile par jour. Comme il y avait de la place dans le centre d'accueil d'Agua Prieta, les volontaires de CAME et de Frontera de Cristo sont allés chercher des migrants à Nogales pour les ramener à Agua Prieta, ce qui permettait d'alléger le nombre de demandes d'asile à Nogales et de ne pas concentrer les migrants, vulnérables aux cartels, dans une même ville. Les premiers migrants arrivés à Agua Prieta étaient des transsexuels du Honduras, persécutés dans leur pays. Leurs demandes d'asile ont été prises en compte en quelques jours[539]. Dès décembre toutefois, le centre CAME avait atteint sa capacité d'accueil maximum et les demandes d'asile prenaient de plus en plus de temps à

[538] "They will most likely remain there [in the United States] for a few months and then return to Mexico for a short visit, once again passing through the border area. The cycle will be repeated again and again, and each time the migrants will be better prepared to spend the least amount of time at the border and to avoid the danger and the local traps". Martínez, *Border People, op. cit*., p. 69.
[539] Le système de *Remain in Mexico* (qui sera détaillé plus bas), annoncé par l'administration Trump, n'avait pas encore pris effet.

être traitées : la CBP ne traitait que six à huit demandes d'asile par jour, pour un centre qui ne pouvait accueillir qu'un nombre maximum de 44 personnes et qui en comptait déjà plus de 160. Des milliers de migrants se sont ainsi trouvés bloqués à la frontière entre les États-Unis et le Mexique en attendant de pouvoir demander l'asile à un PoE.

L'emplacement géographique des PoE est déterminant. Alors que nous pensons nous trouver du côté mexicain, lorsque l'on entre dans la file de traversée de la PoE, on se trouve en fait sur le sol étatsunien avant même d'avoir traversé la frontière. Par conséquent, jusque novembre 2018, lorsqu'un migrant se présentait à la PoE, les agents de l'immigration étaient obligés de les prendre en charge car ils se trouvaient sur le sol étatsunien. Cela a changé avec l'arrivée des caravanes de migrants en 2018, quand l'administration Trump a décidé de mettre en place des tentes juste avant l'entrée dans la file du PoE. La CBP s'assurent que les individus ont des passeports et visas avant d'entrer dans le PoE, c'est-à-dire avant d'entrer sur le sol étatsunien. Une fois dans la file du PoE, les agents de la CBP contrôlent une nouvelle fois les passeports et visas, qu'ils passent cette fois dans les ordinateurs qui répertorient les allers et venues à la frontière de chacun. En mettant en place cette nouvelle étape de contrôle, les agents de la CBP peuvent filtrer et refuser les demandes d'asile, se déchargeant de la responsabilité de prendre en charge les demandeurs puisque ces derniers se trouvent encore sur le sol mexicain lorsqu'ils se présentent à la tente devant le PoE (Photo 12).

Photo 12. *Tente devant le PoE (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)*

1) La tente : les premiers contrôles sur le sol étatsunien effectués par les agents de la CBP, ici assis sur une chaise dans un uniforme bleu. Alors que la photo est prise du côté mexicain, à Agua Prieta, les États-Unis commencent légalement sous cette tente.
2) Le PoE où les individus passent les contrôles pour traverser la frontière et où il est possible de demander l'asile.

Dans le but de décourager l'immigration, l'administration Trump a donc modifié les procédures qui concernent les demandeurs d'asile. Jusqu'en novembre 2018, les demandeurs d'asile qui se présentaient à un point d'entrée passaient un entretien – nommé *credible fear interview* – avec un agent d'octroi d'asile qui déterminait si la demande était fondée sur un risque crédible de persécution ou de torture. Si le demandeur réussissait l'entretien, il pouvait demander sa mise en liberté aux États-Unis contre une caution, en attendant la date de l'audience – ayant lieu des mois plus tard – qui ferait aboutir ou non la demande. Selon le *Department of Justice*, 89% des demandeurs d'asile assistaient à leur audience pour recevoir une décision[540]. Ce qui n'a pas empêché Donald Trump de prétendre que seulement 2% d'entre

[540] Kennji Kizuka, « Fact Check: Asylum Seekers Regularly Attend Immigration Court Hearings », *Human Rights First*, 25 janvier 2019, https://www.humanrightsfirst.org/resource/fact-check-asylum-seekers-regularly-attend-immigration-court-hearings. Site consulté le 9 avril 2020.

eux se présentaient à l'audience, d'où sa volonté de stopper le système de « *catch and release* », à savoir le fait d'appréhender un migrant et de le relâcher aux États-Unis le temps que l'audience ait lieu. Depuis novembre 2018, avec ce système de tente qui permet de s'assurer que les demandeurs d'asile restent sur le sol mexicain, les agents de la CBP donnent un numéro de passage et un rendez-vous aux migrants pour passer l'entretien de risque crédible de persécution ou de torture. Selon le nombre de demandes, les migrants restent ainsi bloqués plusieurs jours, voire plusieurs mois ou années du côté mexicain. En janvier 2019, l'administration Trump a compliqué ce système pour les migrants en signant les Protocoles de Protection de Migration (*Migration Protection Protocols)*, aussi connu sous le nom de *Remain in Mexico* (« Rester au Mexique »), sur les prémisses que les demandeurs d'asile ne se présentaient pas à leur audience. Les individus qui demandent l'asile ne pourront donc plus être relâchés aux États-Unis. En attendant leur audience, ils seront reconduits au Mexique[541]. En outre, le 29 avril 2019, Donald Trump a signé un mémorandum pour que l'administration ajoute des mesures renforçant la sécurité frontalière. Ainsi, un décret présidentiel a été signé ordonnant aux juges d'immigration de refuser aux migrants de déposer une caution pour être relâchés jusqu'à ce qu'ils se présentent à l'audience[542]. L'administration souhaite également imposer des frais administratifs aux migrants s'ils veulent demander l'asile[543]. Or, très souvent, les migrants ne sont pas en mesure de payer et cette initiative les rend encore plus vulnérables. Les mesures de l'administration étatsunienne ont d'importantes répercussions sur les migrants dans les villes frontalières mexicaines, en particulier sur les 13 000 d'entre eux qui sont sur listes d'attente pour demander l'asile, sans compter ceux qui sont en attente d'être inscrits sur ces listes[544]. Cette liste s'est encore allongée avec la fermeture des frontières entre le Mexique et les États-Unis depuis mars 2020 pour stopper la propagation de la COVID-19. Toutes les demandes d'asile dont la date d'audition se situait avant le 22 avril ont été annulées et repoussées, sans donner plus de précision[545].

---

[541] Homeland Security, « Migrant Protection Protocols », *Department of Homeland Security*, 24 janvier 2019, https://www.dhs.gov/news/2019/01/24/migrant-protection-protocols. Site consulté le 9 avril 2020.
[542] Michael D. Shear et Katie Benner, « In New Effort to Deter Migrants, Barr Withholds Bail to Asylum Seekers », *The New York Times*, 16 avril 2019, https://www.nytimes.com/2019/04/16/us/politics/barr-asylum-bail.html. Site consulté le 9 avril 2020.
[543] Donald Trump, « Presidential Memorandum on Additional Measures to Enhance Border Security and Restore Integrity to Our Immigration System », *The White House*, 29 avril 2019, https://www.whitehouse.gov/presidential-actions/presidential-memorandum-additional-measures-enhance-border-security-restore-integrity-immigration-system/. Site consulté le 9 avril 2020.
[544] Michelle Mark, « Trump's tough border policies are actually helping the human smuggling business, experts say », *Business Insider*, 30 mai 2019, https://www.businessinsider.com/smuggling-networks-thriving-under-trump-border-policies-experts-say-2019-5. Site consulté le 9 avril 2020.
[545] Homeland Security, « Joint Statement on MPP Rescheduling », *Department of Homeland Security*, 23 mars 2020, https://www.dhs.gov/news/2020/03/23/joint-statement-mpp-rescheduling. Site consulté le 9 avril 2020.

**Les corps des migrants**

J'inclus dans la catégorie des migrants dans un entre-deux les migrants retrouvés morts dans le désert du Sonora – considéré comme un cimetière géant[546]– dans leur tentative de traversée vers les États-Unis. Leurs corps sont dans un entre-deux, c'est-à-dire en attente d'être rapatriés auprès des familles, avec éventuellement les biens retrouvés avec les dépouilles. Entre octobre 1999 et décembre 2018, 3 339 corps ont été retrouvés[547]. Ils meurent de déshydratation (il peut faire plus de 45 degrés Celsius dans le désert), de morsures de serpents à sonnette, de blessures etc. Il est difficile d'établir un compte précis des migrants morts dans leur traversée car un nombre incalculable de corps n'ont jamais été retrouvés[548].

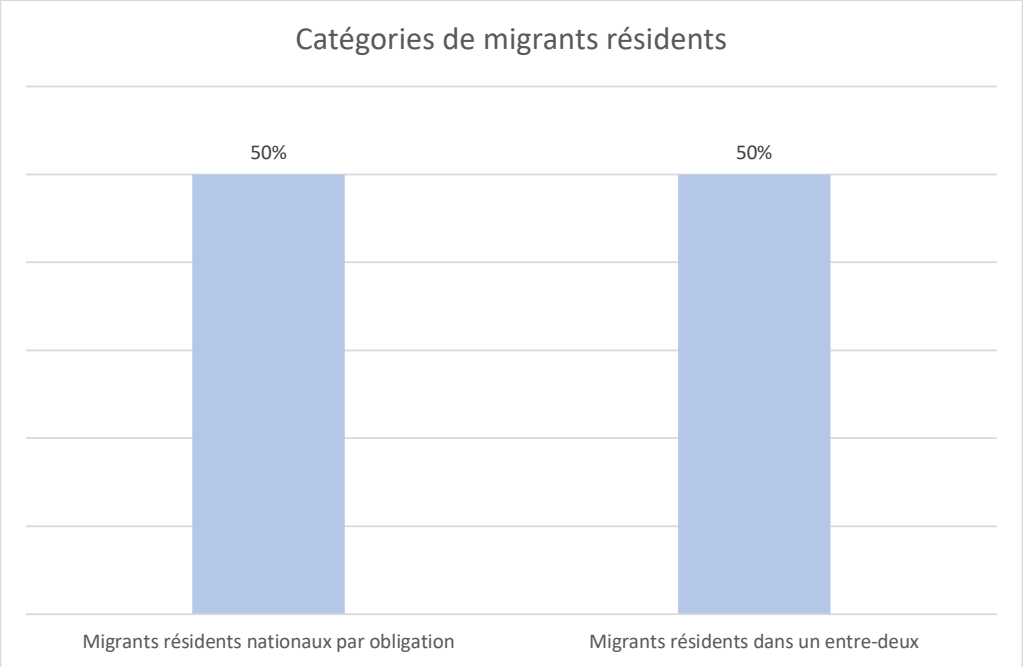
*****

Les activités et discussions menées auprès des migrants ont permis de déterminer les types de migrants qui font partie des *borderlanders* (Figure 13). Parmi les résidents nationaux par obligation, les migrants en cours d'établissement permanent à Agua Prieta sont majoritaires (28%), suivis des migrants établis (21%) et des migrants expulsés des États-Unis (9%). D'autres migrants sont eux dans un entre-deux, comme les demandeurs d'asile (Figure 14).

Ces pourcentages ne reflètent que les migrants avec qui j'ai pu mener des discussions. Une étude plus poussée devra être conduite pour déterminer si ces chiffres sont représentatifs de la réalité des villes frontalières. Compte tenu de la situation actuelle sous l'administration Trump, une hypothèse est que parmi les types de migrants décrits dans cette section, une majorité est demandeur d'asile et/ou expulsé. À terme, ils deviendront migrants en cours d'établissement, puis migrants établis.

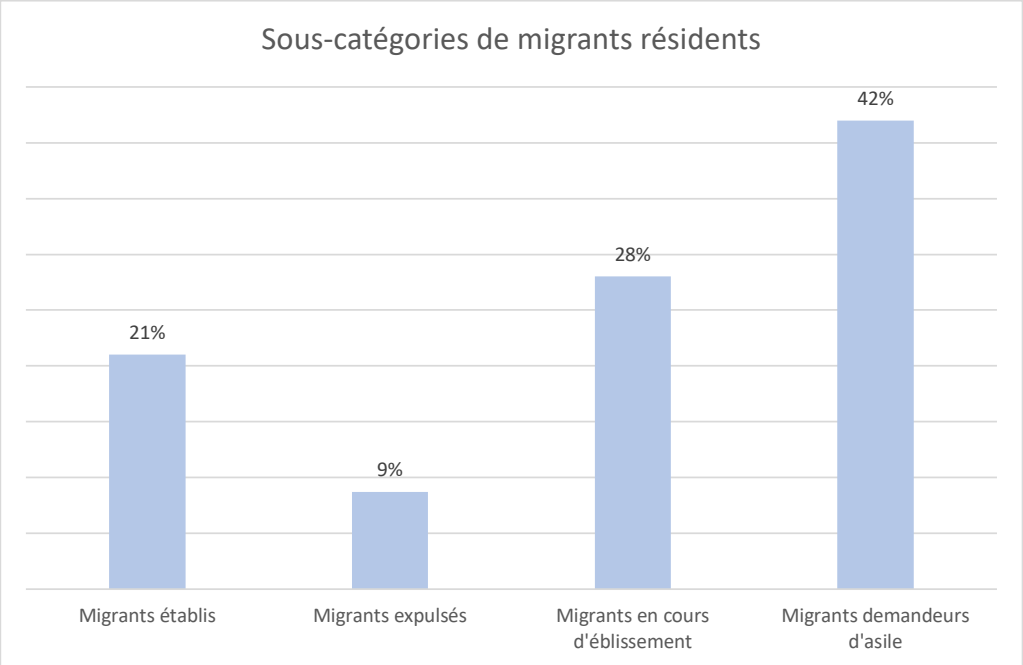
[546] Alexander King, « 'No Olvidado': These Americans find and bury missing migrants », *CNN*, décembre 2019, https://www.cnn.com/interactive/2019/12/us/no-olvidado-missing-migrants-border. Site consulté le 9 avril 2020.
[547] Humane Borders, « Migrant Death Mapping », *Humane Borders*, 2020, https://humaneborders.org/migrant-death-mapping/. Site consulté le 9 avril 2020.
[548] La mort des migrants sera développée dans la troisième partie.

Figure 13. *Catégories de migrants résidents (n=11)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

Figure 14. *Sous-catégories de migrants résidents (n=11)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020) Réalisation : C. Fortuné, 2020

*****

La population des villes frontalières est hétérogène. Dans l'ensemble, les catégories de résidents frontaliers ont évolué depuis les années 1990. Les *borderlanders* anglos des petites villes frontalières sont principalement transnationaux et biculturels, contrairement aux années 1990[549]. Leurs liens avec le Mexique se sont développés et la culture mexicaine a un impact de modeste à important sur leurs vies quotidiennes. Les résidents mexicains-américains, quant à eux, se caractérisent toujours par leur transnationalisme et leur biculturalisme. Leur espace d'habitation est la frontière, qu'ils traversent régulièrement pour leurs activités quotidiennes. Les résidents frontaliers mexicains, eux, sont à majorité nationaux, comme dans les années 1990. Toutefois, en 2020, c'est notamment par absence de choix, en raison des mesures de sécurisation de la frontière : ils n'ont pas accès aux documents qui leur permettraient de traverser la frontière et sont obligés de rester du côté mexicain. Ils sont principalement uniculturels, suivis de près par les biculturels. À terme, l'absence de choix et donc l'obligation de rester du côté mexicain pourrait impacter les relations frontalières entre les deux pays. Quant à la catégorie des migrants résidents, la principale différence entre les années 1990 et 2020 est que les migrants s'installent de manière prolongée à la frontière nord du Mexique avant de tenter la traversée du désert. Parfois ils décident même de ne jamais traverser (trop cher et trop dangereux) et finissent par s'installer définitivement à la frontière mexicaine.

Les expulsés sont une catégorie de migrants qui a fait l'objet de quelques recherches jusqu'à présent[550]. Les administrations étatsuniennes menant des politiques de rapatriement à la frontière de plus en plus strictes, les expulsés sont pourtant nombreux à se retrouver bloqués du côté mexicain, d'où ils ne sont pas originaires et où ils n'ont pas de contacts. Parfois, ils ne connaissent même pas le Mexique[551]. Les politiques de renforcement sécuritaire étatsuniennes ont un impact non seulement sur les migrants expulsés mais également sur les villes frontalières mexicaines. Comme les migrants s'installent de manière prolongée du côté mexicain, les villes frontalières grandissent, sans avoir les moyens de les accueillir et sans que ce développement ne soit maîtrisé par les autorités municipales. Par conséquent, la violence augmente dans ces villes, menant à une insécurité qui sera développée dans la troisième partie.

[549] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 138.
[550] Tanya Maria Golash-Boza, *Deported: Immigrant Policing, Disposable Labor, and Global Capitalism* (New York: New York University Press, 2015). Slack, *Deported to Death, op. cit*.
[551] Slack, *Deported to Death, op. cit*.

# Chapitre 4

# Les interactions entre Douglas et Agua Prieta

> I think that another thing that happens out of this border culture is creativity […]. And I'm thinking that part of that urge to create is the fact that we have two dynamic cultures, intermingling here. I don't know how it works, I'm not a sociologist. But I always felt that being a border town triggered this.
> Lacie S., résident anglo de Douglas. Entretien mené le 16 octobre 2017

Les villes frontalières, depuis leurs créations, ont toujours entretenu des liens historiques, économiques et culturels, à la fois grâce aux différentes catégories de résidents qui traversent la frontière, mais aussi à cause de l'espace qu'elles partagent, la frontière, qui les rend perméables aux influences du pays voisin à travers les connexions familiales, le travail, les loisirs, l'école, le commerce, etc. Comme le precise le géographe Michael Dear :

> For them [border residents], the territory between the two nations is not a matter of sovereignty, difference and separation, but instead is the very foundation of their way of life[552].

Malgré les mesures sécuritaires mises en place entre les deux villes – notamment la barrière qui les divise et la présence des agents fédéraux qui patrouillent et contrôlent les entrées et sorties des résidents – les connexions transfrontalières qui caractérisent les villes frontalières se sont maintenues et se perpétuent, comme ce chapitre le montrera.

[552] Michael Dear, « Americans and Mexicans Living at the Border Are More Connected than Divided », *The Conversation*, 6 mars 2017, http://theconversation.com/americans-and-mexicans-living-at-the-border-are-more-connected-than-divided-72348. Site consulté le 4 septembre 2020.

## 1. Liens historiques entre Douglas et Agua Prieta : cuivre et chemins de fer à l'origine de la création des deux villes

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le territoire qui allait devenir Douglas faisait partie du Mexique. À la fin de la guerre américano-mexicaine (1846-1848), le Traité de Guadalupe Hidalgo a été signé et accordait aux États-Unis la moitié du Mexique, à savoir les États actuels du Nevada, de la Californie, de l'Utah, d'une partie du Colorado, du Nouveau-Mexique, du Wyoming, et de l'Arizona au nord de la rivière Gila. Ce traité a établi une nouvelle frontière entre les deux pays, mais c'est cinq ans plus tard que la frontière telle qu'on la connait aujourd'hui a été établie, avec l'achat Gadsden en 1853[553]. Ce qui deviendrait Douglas faisait dorénavant partie des États-Unis. L'historien Thomas Sheridan explique que la plupart des habitants mexicains de la région ont accueilli ce changement favorablement et ont participé à maintenir et développer les relations entre le Mexique et les États-Unis[554].

Le XIXe siècle a marqué l'expansion territoriale des États-Unis vers l'Ouest. L'idée de construire une route transcontinentale pour relier une côte à l'autre a émergé dans les années 1840, mais a été abandonnée lorsque la guerre de Sécession a éclaté en 1861, détruisant tout espoir de la construire dans l'immédiat. Ce n'est que dans les années 1870 que quatre entrepreneurs surnommés les « *Big Four* » – Charles Crocker, Leland Stanford, Mark Hopkins et Collis P. Huntington – ont décidé de construire une ligne de chemin de fer reliant la Californie et l'Oregon aux États à l'Est de la rivière Mississippi à travers des chaines de montagnes parmi les plus escarpées de l'Amérique du nord[555]. En 1881, le premier chemin de fer transcontinental a été construit, reliant les centres les plus peuplés de l'Ouest aux marchés de l'Est des États-Unis, avec deux compagnies principales : la Santa Fe et la Southern Pacific[556]. En 1890, près de 274 000 kilomètres de rails étaient construits, « transformant les États-Unis d'une nation invertébrée en une nation vertébrée »[557]. L'âge industriel en Arizona était en route. Charles Poston, considéré comme le père de l'Arizona, proclamait : «We welcome the Railroad as the Messiah of civilization, and we welcome the road builders as the benefactors of Mankind »[558].

[553] Avec le développement de l'âge électrique, le gouvernement étatsunien voulait connecter ses chemins de fer du sud au Pacifique. Les ingénieurs estimaient que la route la plus directe pour établir cette connexion était au sud de la frontière des États-Unis. Le président Franklin Pierce a envoyé le promoteur des chemins de fer James Gadsden pour acheter des territoires au Mexique. James Gadsden a négocié l'achat à 10 millions de dollars avec le dictateur mexicain Santa Anna. L'Achat Gadsden a été signé en 1853.
[554] Sheridan, *Arizona: A History, op. cit.*, p. 65.
[555] *Ibid.*, p.121.
[556] Ganster et Lorey, *The U.S.-Mexican Border Today, op. cit.*, p. 38.
[557] Sheridan, *Arizona: A History, op. cit*., p. 171.
[558] *Ibid*., p. 125.

Les chemins de fer, symboles de l'ère industrielle et électrique, ont fait du cuivre un élément essentiel du monde moderne. C'est pourquoi au tournant du XIXe siècle le cuivre est devenu la marchandise phare d'Arizona[559]. Une des mines de cuivre les plus importantes au monde – et qui le restera jusqu'à la Seconde Guerre mondiale – a été découverte en 1877 dans les *Mule Mountains*, dans le comté de Cochise, à quelques kilomètres de la frontière États-Unis/Mexique où la ville de Bisbee allait être créée. Les investisseurs de l'Est des États-Unis ont afflué dans cette région pour y ouvrir des mines, dont les deux plus grosses étaient la mine Copper Queen et la Calumet and Arizona. Les travailleurs miniers venant d'Europe, des États-Unis et du Mexique, se sont installés dans cette petite communauté montagneuse pour travailler dans l'immense corps de minerais.

« Puis James Douglas est arrivé »[560]. Ce Canadien de naissance connu pour ses innovations techniques dans l'extraction du cuivre est une figure essentielle de l'industrie de ce métal en Arizona. L'usine de raffinement pour laquelle il travaillait en Pennsylvanie, la *Chemical Copper Company*, l'a envoyé à Bisbee dans le but de convaincre la Mine *Copper Queen* de lui vendre ses minerais. Aux yeux des compagnies minières de l'Est des États-Unis, cette visite lui a donné le statut d'expert pour le développement de minerais de l'Ouest. En 1880, le géant minier Phelps Dodge l'a embauché pour lui demander conseil quant aux possibilités de développement des mines d'Arizona[561]. Convaincu du potentiel de la Mine *Copper Queen* de Bisbee, James Douglas a recommandé à Phelps Dodge d'y acheter une concession minière, ce qu'elle a fait. Lorsque les deux compagnies ont découvert un même gisement de minerais en 1885, elles ont décidé de fusionner, donnant lieu à la *Copper Queen Consolidated Mining Company* dont James Douglas a été nommé président. C'est ainsi qu'est né un immense empire minier de cuivre[562], un des plus riches au monde, comme l'atteste un article du *Bisbee Daily Review* en 1903 :

> Think of the distance between Chicago and St Louis! And you have nearly the underground workings of the Copper Queen mine[563].

[559] *Ibid*., p. 152.
[560] Glenn S. Dumke, « Douglas, Border Town », *Pacific Historical Review,* vol. 17, nº 3 (1948): 283-98, https://doi.org/10.2307/3634257. p. 284.
[561] *Ibid.*
[562] *Ibid.*
[563] Sheridan, *Arizona: A History, op. cit*., p. 171.

À la fin du XIXe siècle, les lignes de chemin de fer ne reliaient pas toutes les villes minières. Transporter les minerais dans des chariots tirés par des mules vers les plaques tournantes de transports ferroviaires éloignées – comme Benson (Arizona) et El Paso (Texas) – d'où le minerai était expédié pour être fondu à l'Est des États-Unis était onéreux[564]. Phelps Dodge souhaitait donc réunir assez de capitaux pour construire son propre réseau de transports et créer une fonderie à proximité de ses mines à Bisbee et au Mexique. Puisque les deux compagnies principales de chemin de fer – la *Santa Fe Railroad* et la *Southern Pacific Railroad* – ne voulaient pas étendre leurs lignes de chemin de fer jusque Bisbee, James Douglas s'est lancé dans le développement d'une ligne de chemin de fer en 1888 : la *Arizona and South Eastern Railroad*. Comme Phelps Dodge possédait des mines dans l'État du Sonora, il souhaitait que la ligne de chemin de fer relie ses mines à Bisbee à ses mines mexicaines à Nacozari, Sonora (Carte 1).

Pour les investisseurs étatsuniens, posséder des mines au Mexique était rendu possible par les nouveaux codes miniers mexicains de 1884 qui autorisaient les étrangers à investir dans le pays. Au début du XXe siècle, les États-Unis détenaient dix-sept des trente-et-une compagnies minières du Mexique et contrôlaient 81% du capital total de l'industrie[565]. Ces investissements ont marqué le début d'une influence économique étatsunienne importante sur le Mexique, les États-Unis contrôlant non seulement les mines mais aussi les lignes de chemin de fer financées par les banques étatsuniennes et construites par des ingénieurs étatsuniens, comme James Douglas[566]. Au début du XXe siècle, les États frontaliers mexicains du Sonora et du Chihuahua sont devenus les régions minières les plus importantes du Mexique. Comme le décrivent les historiens Paul Ganster et David E. Lorey : « The state of Sonora provides a striking example of the extent to which U.S. investment dominated the Mexican border economy »[567]. Entre 1876 et 1910, le nombre de voies ferrées construites au Mexique a augmenté de façon importante, reliant le plus souvent le nord du Mexique aux États-Unis plutôt qu'à l'intérieur du Mexique. Toujours selon Ganster et Lorey: « By 1900 the Mexican North boasted more miles of track than any other region of Mexico – more than four thousand miles, which constituted one-half the national total »[568]. En 1902, James Douglas a fait relier les mines de Nacozari à celles de Bisbee.

---

[564] William Ascarza, « Mine Tales: Phelps Dodge Developed Railroad to Transport Ore », *Arizona Daily Star*, 2 juillet 2014, https://tucson.com/news/local/mine-tales-phelps-dodge-developed-railroad-to-transport-ore/article_0d54d028-d855-5e78-bcc7-27e2efaa210b.html. Site consulté le 7 octobre 2020.
[565] Ganster et Lorey, *The U.S.-Mexican Border Today, op. cit.*, p. 41.
[566] *Ibid*., p. 43.
[567] *Ibid.*, p. 38.
[568] *Ibid.*

Ne restait plus qu'à trouver un emplacement pour construire une fonderie qui transformerait le cuivre sur place plutôt que de l'acheminer dans les usines de transformation à l'Est des États-Unis. Des rumeurs couraient sur l'intérêt de Phelps Dodge de construire la fonderie à la frontière avec le Mexique, au nord de la ville d'Agua Prieta, Sonora, établie en 1899, et ce pour plusieurs raisons : l'accès à l'eau (élément essentiel pour transformer le cuivre), les mines de Nacozari à une centaine de kilomètres d'Agua Prieta, et surtout le chemin de fer reliant les mines de Nacozari à Bisbee et donc la facilité de transport du minerai, comme le précise James Douglas dans cette citation :

> The removal of the works to a distance of twenty-eight miles from the mines is in order to secure space for an enlarged and better designed smelter, water for high-class condensing engines, nearer proximity to fuel, and a location more central to the mines of the Phelps Dodge properties, and for the purchase of ores from Mexico and the Southwest[569].

Ayant eu vent de ces rumeurs, deux travailleurs miniers – W.H. Brophy et M. J. Cunningham – ont quitté Bisbee pour s'installer en face d'Agua Prieta en 1900. À leur arrivée, ils ont déposé une demande territoriale pour établir une parcelle dans le désert. Quatre autres hommes qui avaient entendu les mêmes rumeurs – Alfred Paul, Park Whitney, C.A. Overlock et J.A. Brock – les ont rejoints. Ensemble, ils ont formé le *International Land and Improvement Company* qui leur a permis de délimiter le territoire en y installant des tentes, des cabanes et des saloons dans les rues poussiéreuses à quelques mètres de la frontière mexicaine. Lorsque les managers de Phelps Dodge sont arrivés, les six hommes étaient en mesure de négocier puisqu'ils avaient déjà délimité le territoire. En 1900, Phelps Dodge, par l'intermédiaire de James Douglas, a fait construire la fonderie (appelée *Douglas Reduction Works* à partir de 1931, suite à la fusion de la fonderie *Calumet and Arizona* et de la *Copper Queen*) sur ce nouvel emplacement que les habitants d'Agua Prieta nommèrent Douglas, en référence au minier canadien[570]. En 1903 la fonderie raffinait vingt-cinq tonnes de minerais par jour. Dès 1905, Douglas comptait parmi les petites villes des États-Unis. Son économie a reposé sur la fonderie jusqu'en 1987 quand Phelps Dodge a fermé son usine, a enterré ses cheminées en 1991, et n'a laissé que le terril comme trace du passé – terril maintenant utilisé comme site de surveillance par la *Border Patrol*.

[569] Dumke, « Douglas, Border Town », *op. cit*., p. 287.
[570] *Ibid.*

La ville de Douglas est ainsi devenue une ville-fonderie étatsunienne qui s'est développée tout au long du XXe siècle, attirant une population de plus en plus grande.

## 2. Liens économiques : les travailleurs miniers de Phelps Dodge à l'origine du développement de Douglas/Agua Prieta

Si à la fin du XIXe siècle les villes frontalières étatsuniennes et mexicaines n'étaient presque pas habitées, les lignes de chemin de fer et les mines ont été le catalyseur de la prospérité à la frontière[571]. Comme les mines demandaient beaucoup de main d'œuvre, Phelps Dodge s'est tournée vers le Mexique pour attirer une population de plus en plus grande. La région a « attir[é] les populations rurales du Sonora qui navigu[ai]ent de part et d'autre de la frontière à la recherche d'emplois dans les mines, le commerce ou l'industrie étatsuniens »[572], ainsi que des travailleurs européens et asiatiques.

> The number of persons crossing the border into the United States rose significantly after the outbreak of the Revolution. In 1912 alone, 23,238 Mexicans entered the United States. Legal immigration to the United States from 1910 to 1920 amounted to 890,371, a figure that includes both legal immigrants and temporary workers (206,000 legal immigrants; 628,000 temporary workers)[573].

En raison de la prospérité économique des régions du Sud-Ouest des États-Unis, la population de Douglas a rapidement augmenté, surtout dans les années 1910-1920 – années de la Révolution mexicaine – et suite à la Première Guerre mondiale[574]. Elle est passée de 500 habitants en 1901, à 3 500 à la fin de l'année 1902[575], a doublé en 1910 avec 6 437 habitants et a augmenté de nouveau en 1920 avec 9 916 habitants (Tableau 2 ; Figure 15).

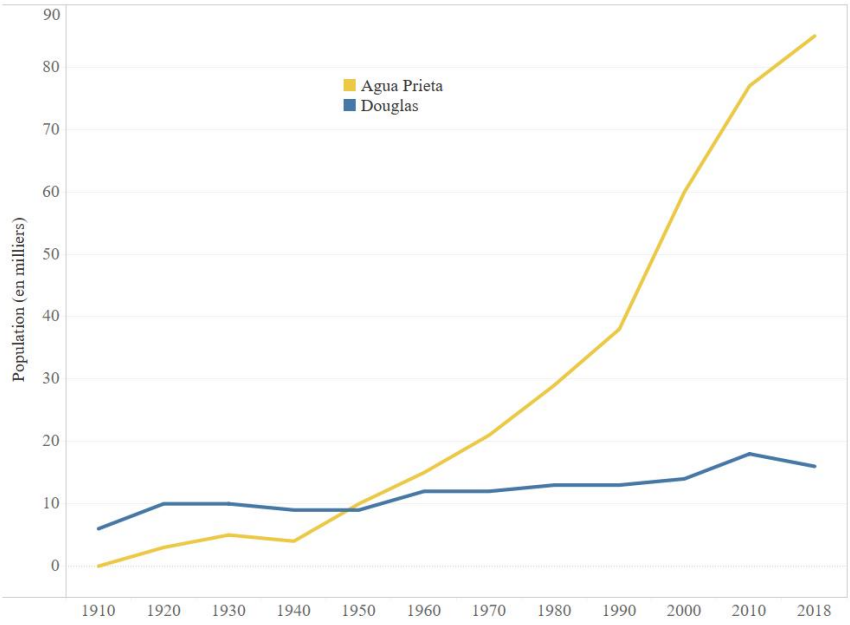
[571] David et Lorey, *The U.S.-Mexican Border Today, op. cit.*, p. 43.
[572] Aurélia Michel, « Le Mexique au pied du mur. Agua Prieta, Sonora, au temps de la présidence Trump », *Problèmes d'Amerique latine*, vol. 109, nº 2 (9 juillet 2018): 71-92. p. 73.
[573] David et Lorey, *The U.S.-Mexican Border Today, op. cit.*, p. 70.
[574] *Ibid.*, p. 71.
[575] Robert Stone Jeffrey, *The History of Douglas, Arizona* (University of Arizona, 1951). p. 19.

Tableau 2. *Évolution de la population de Douglas et Agua Prieta de 1918 à 2020*

| Années | Douglas | Agua Prieta |
|---|---|---|
| 1910 | 6 437 | Non disponible |
| 1920 | 9 916 | 3 236 |
| 1930 | 9 828 | 4 674 |
| 1940 | 8 623 | 4 106 |
| 1950 | 9 442 | 10 471 |
| 1960 | 11 925 | 15 339 |
| 1970 | 12 462 | 20 754 |
| 1980 | 13 058 | 28 662 |
| 1990 | 12 822 | 37 664 |
| 2000 | 14 312 | 60 420 |
| 2010 | 17 608 | 77 254 |
| 2018 | 15 978 | ~85 000<br>(officieusement : ~200 000) |

Source : World Population Review (2020)[576], INEGI (2020)[577]. Réalisation: C. Fortuné, 2020

Figure 15. *Évolution graphique de la population de Douglas et Agua Prieta de 1918 à 2020*




Sources : World Population Review (2020), INEGI (2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

[576] World Population Review, « Douglas, Arizona Population 2020 (Demographics, Maps, Graphs) », *World Population Review,* 2020, https://worldpopulationreview.com/us-cities/douglas-az-population/. Site consulté le 22 avril 2020.
[577] INEGI, « Archivo Histórico de Localidades », *INEGI*, 2020, https://www.inegi.org.mx/app/geo2/ahl/. Site consulté le 22 avril 2020.

Pour fuir la Révolution, les Mexicains se sont installés à la frontière avec les États-Unis où ils ont trouvé du travail dans la fonderie ou dans les mines alentours. Raquel Rubio-Goldsmith, témoin privilégié originaire de Douglas, universitaire, militante de l'éducation et cofondatrice du *Binational Migration Institute* (BMI), décrit dans cet extrait d'entretien le parcours de sa famille lors de la Révolution :

> RRG: *My father's family was from Chihuahua. His father got killed in the Revolution* […]. *And my grandmother had two older children and was pregnant with my father. So she left Chihuahua and went to El Paso where she had a sister who was living there with her family. So she got there and my father was born there. There were thousands of Mexican women who went to El Paso, widows.*
> *JAC: Coming from two different places, how did your parents happen to meet?*
> *RRG: Well see, that's the Revolution. My mother's father, who was from Mexico City, he was an adventurer. He wanted to see the world. And he ended up in Nacozari because that was an exciting place at that time. It was in the 1910s, 1912* […]. *He worked for the railroad there. So he met a woman in Nacozari, this young woman, whose family owned a hotel in Nacozari and a hotel in Douglas. And so he married that woman* […]. *And he had a very good job with the railroad. He built a house, he had 3 children and was always coming to Douglas because his wife's family was in both places, had business in both places. After they left the hotel in Nacozari and just came to Douglas because the violence was just getting bad in Nacozari. A bunch of them had an agreement with the companies to stay away from certain places. In Nacozari it was like a safe place but then it was getting problematic. So my great grandmother sold the hotel in Nacozari and moved everything to Douglas.* [So then my mother was brought to] *Douglas to learn English. My mother was 12 years old; she didn't want to come. But once she came, she was fine. She went to school, she learned English, she went to high school. Then she met my father and they eloped. They were not given permission to get married. Revolution does that* […]. *Mexicans were leaving Mexico because of the Revolution starting already in 1906-07, it was very difficult there and they wanted to keep labor and so jobs were opened to Mexicanos all the way through to the end of the 1920s. Then of course we have the Depression and all that changed. By that time there were many families that had come to Douglas to look for jobs. They had left Mexico*[578].

[578] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à l'Université d'Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.

En 1920, les fonderies (qui n'avaient pas encore fusionné) employaient presque 2 400 personnes, soit un quart de la population totale de Douglas à l'époque, ce qui montrait l'importance de l'industrie à Douglas[579]. Phelps Dodge – que les interviewés appellent régulièrement par ses initiales, « comme s'il s'agissait d'un parent impressionnant et bienveillant »[580] – ne possédait pas seulement les mines et la fonderie, mais aussi l'hôpital, les magasins de vêtements, les écoles, les supermarchés comme le *Phelps Dodge Mercantile* où les travailleurs pouvaient acheter à crédit (Carte 4), etc. comme le révèle cet interviewé :

> Lacie S: *Back when I was growing up, everybody was employed by the smelter and they made pretty decent wages* […]. *My dad, he worked for 30 years at the smelter as an electrician* […]. *We had a company hospital, a company store, everybody worked for the company* […]. *We* […] *had excellent schools here, but that was because of the mining company. The smelter* […]. *They would be supervisors on the board. Management board. And they would have some input as to what teachers got hired. So we had good quality teachers. They paid well. Because it was a company town, the corporation would put money in education. So we had good teachers. Great teachers*[581].

Toutefois, l'anthropologue Anne J. Goldberg précise que la présence de nombreuses autres petites entreprises empêchait Douglas d'être une ville-entreprise :

> The multiple industrial endeavors in Douglas kept the community from being a 'company town' in the strict sense of the word, and did allow some opportunity for businesses owned by Mexican Americans to flourish[582].

C'est le cas d'un certain M. Rivera, un Mexicain qui a déménagé à Douglas en 1906 et qui a ouvert son commerce en 1916 sur la *10th Street*, ou encore le Libanais Rafel Salem arrivé à Douglas en 1902 et qui a ouvert le *Abdul Salem & Sons Grocery* sur l'Avenue Pan American, ainsi qu'un commerce de carburants qui vendait du charbon et du bois[583].

---

[579] Goldberg, « Douglas-Agua Prieta », *op. cit.*, p. 122.
[580] Aaron Bobrow-Strain, *The Death and Life of Aida Hernandez: A Border Story* (New York: Farrar, Straus and Giroux, 2019). p. 18.
[581] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.
[582] Goldberg, *Douglas-Agua Prieta, op. cit.*, p.135.
[583] Cindy Hayostek, « Groceries and More », Borderland Chronicles, No. 39, 2017, https://borderlandchronicles.com/chronicles-issues. Site consulté le 23 avril 2020.

Dans les années 1950, Douglas avait une population de 9 942 habitants, ce qui en faisait la quatrième ville la plus peuplée d'Arizona[584]. Son surnom était « Wonder City of the West »[585]. À cette époque, Douglas payait environ 17% des revenus totaux de l'État d'Arizona, ce qui en faisait un allié important au niveau politique à l'échelle de l'État. Les hommes politiques se déplaçaient à Douglas pour y donner leurs discours et rencontrer les résidents. Les interviewés s'accordent à dire que lorsque la compagnie Phelps Dodge était présente à Douglas, l'économie allait bon train et l'argent circulait dans la ville. Par conséquent, il y avait des services et des activités, comme une centaine de bars, des restaurants, des théâtres, etc. (Photo 13).

> Del: *We used to have, well… I guess the best thing is expandable cash: there was over a hundred bars here in Douglas, Arizona. Because there were a lot of men. And the U.S. Army airbase at one time. When my grandparents were growing up, they had great time here. They had theaters, great restaurants*[586].

Photo 13. *Grand Theatre de Douglas, autrefois très fréquenté, en rénovation depuis 2018 (C. Fortuné, Douglas, 2018)*

[584] Census, « Number of inhabitants Arizona », *Census.gov*, 1950, https://www2.census.gov/library/publications/decennial/1950/population-volume-1/vol-01-06.pdf. Site consulté le 7 octobre 2020.
[585] Roger Bruns, *Border Towns and Border Crossings: A History of the U.S.-Mexico Divide* (Santa Barbara: ABC-CLIO, 2019). p. 63.
[586] Entretien personnel mené avec Del C. à Douglas, le 17 octobre 2017.

### a. Les structures de pouvoir établies par Phelps Dodge

Phelps Dodge a mis en place une structure de pouvoir jusque dans les années 1950, instaurant une discrimination entre les différents groupes ethniques qui composaient Douglas, qui se manifestait dans le système à double revenu au travail, et qui se répercutait au niveau résidentiel et dans les écoles.

Au travail, les différences de traitement selon les groupes ethniques se traduisaient par une paye plus élevée pour les travailleurs anglos que pour les travailleurs mexicains et mexicains-américains. Le salaire mexicain (*Mexican wage*) fait référence à un écart systématique entre la paye la moins élevée d'un Anglo et le salaire moyen des Mexicains-Américains, peu importe leurs compétences et leurs expériences. La majorité des citoyens étatsuniens gagnaient au moins 2,50 dollars par jour, et beaucoup gagnaient au moins 4 dollars par jour, tandis que la moitié des travailleurs mexicains en 1909 gagnaient entre 1,50 et 1,75 dollars, et seulement 25 sur 1 000 gagnaient 3 dollars par jour. Le salaire mexicain présupposait également que tous les Hispaniques étaient Mexicains, sans tenir compte de leur lieu de naissance ou de leur citoyenneté[587]. Autrement dit, ce salaire discriminatoire appelé « mexicain » s'appliquait plus généralement aux Hispaniques. La discrimination s'exerçait également au sein des corps de métier. En 1909, parmi les Mexicains-Américains, 970 étaient ouvriers et seulement 25 étaient chefs d'équipe, ingénieurs, ou mécaniciens, contrairement aux Anglos qui étaient répartis de façon égale entre toutes ces catégories[588]. Des différences de traitement existaient également entre les Anglos eux-mêmes, selon le degré de blancheur de la peau ou de l'origine ethnique :

> Lacie S.: *If you were a white collar, you were in the administrative offices. But like my* [step]*dad* [who was from Czechoslovakia], *he was an electrician working out in the smelter so it was very blue-collar dirty, dusty smelter, smoky, sulphur smoke*[589].

Plus un travailleur était blanc de peau et plus il était éduqué, plus son poste était important, comme l'illustre le cas du grand-père de C.H., venu de Nouvelle-Angleterre dans les années 1920 et ayant fait ses études à Harvard. S'il a commencé en bas de l'échelle, son accent de Harvard a rapidement attiré l'attention de ses supérieurs, ce qui l'a fait monter en grade.

---

[587] Heyman, « The Oral History of the Mexican American Community of Douglas, Arizona, 1901-1942 », *op. cit.*, p. 188-189.
[588] *Ibid.*, p. 188.
[589] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.

> C.H.: *My dad's family was from New England. My grandfather came out here before Arizona was a state. And he was a graduate of Harvard and had a degree in mining engineering and that's what he came out here to do. And he started working in Bisbee. So he started work as a mucker, which is kind of the bottom level job but he had a Harvard accent, caught the attention of the boss and the boss took interest in him and promoted him so that by the early 20s he was in charge of Phelps Dodge's operations in Tombstone* […][590].

Il pouvait y avoir des exceptions : en ayant un nom américanisé et une couleur de peau plus blanche que les Hispaniques, certains pouvaient accéder à des positions d'ingénieur, comme le père biologique de Lacie, né d'une mère mexicaine et d'un père étatsunien du nom de Salisbury :

> Lacie S.: *Salisbury's dad was Dewey Salisbury. And he was a Southern Pacific Railroad engineer. And if you were an engineer on the railroad you could not be Hispanic, you could not be Black or Asian, you had to be white. … Well that's how my dad got onto the railroad. He was an engineer. But it was all secret because his name was Salisbury. And he didn't look real Hispanic. He was light-skinned. But technically, many years later, it turned out that he was the first Southern Pacific engineer that was Hispanic, but it didn't come out until years later because he would have lost his job*[591].

Pour avoir un poste haut placé à Phelps Dodge, il fallait également faire jouer ses relations. Lacie parle de népotisme, à savoir le fait que les employés pouvaient user de leur autorité chez Phelps Dodge pour procurer des avantages aux membres de leur famille :

> Lacie S.: *And you had to basically use nepotism. Get your job through your uncle or through your dad. Well that's how my dad got onto the railroad. He was an engineer*[592].

L'interviewée C.H. n'utilise pas le mot népotisme mais fait référence à son père, employé grâce à son grand-père:

[590] Entretien personnel mené avec C.H. à Douglas le 24 octobre 2017.
[591] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.
[592] *Ibid.*

C.H.: *My grandfather worked for PD all his life, my father because of this, because it was a good job, and because my grandfather was Ivy League he wanted his son to be Ivy League. So my dad went to Cornell and he got a degree in mechanical engineering and ended up back here working for Phelps Dodge*[593].

Lorsque la Seconde Guerre mondiale a éclaté, Phelps Dodge a fait appel aux travailleurs mexicains, ce qui est une des raisons de l'augmentation de la population d'Agua Prieta, qui est passée de 4 674 en 1930 à 10 471 habitants en 1950 (Tableau 2). Au retour de la Seconde Guerre mondiale où les Mexicains-Américains se sont battus, la perspective des groupes minoritaires a changé. Les minorités se sont organisées en syndicats pour demander un traitement égal[594].

Del: *My grandfather actually started off at the smelter but then he stopped because he got tired of the Mexican wage. The smelter had a white wage and a Mexican wage. So, he went to war* [World War Two]*, he fought and came back and said "I don't want the Mexican wage anymore", so he went to civil service.* [He said] *"I'm done with the Mexican wage" so he went with the federal government*[595].

Quand la Seconde Guerre mondiale a pris fin, la demande en cuivre a baissé, entraînant dans son sillage la baisse des salaires également. Ceci a conduit à la multiplication des grèves en 1946, 1949, 1959 et 1983[596].

Yoli : *My dad worked* […] *in the smelter. Luckily, they had the union to protect us, to protect the workers. We were always on strike. We demanded better wages and also when there was a strike, we kind of suffered because my dad didn't make money you know, lack of income. So my dad used to go work in New Mexico for the railroad. In Hachita* […] *maybe two hours* [away]. *When they opened up again* [he came back]. *I think sometimes César Chávez was here too with the strikers. He* […] *worked a lot with the unions*[597].

[593] Entretien personnel mené avec C.H. à Douglas le 24 octobre 2017.
[594] Anne J. Goldberg, « Douglas-Agua Prieta », *op. cit*., p. 136.
[595] Entretien personnel mené avec Del C. à Douglas, le 17 octobre 2017.
[596] Anne J. Goldberg, « Company Town, Border Town, Small Town: Transforming Place and Identities on the U.S.-Mexico Border », *Journal of the Southwest,* vol. 48, nº 3 (2006): 275-306. p. 280.
[597] Entretien personnel mené avec Yoli à Douglas, le 16 novembre 2017.

Les structures de pouvoir imposées au travail par Phelps Dodge se sont répercutées au niveau résidentiel. Selon J. Heyman, les quartiers de Douglas composaient un patchwork incohérent car il n'y avait pas de ségrégation résidentielle systématique. Toutefois, les différents groupes ethniques (Mexicains-Américains, Africain-Américains et Européens) étaient ségrégués à cause des effets du système à double revenu[598]. Raquel Rubio-Goldsmith explique :

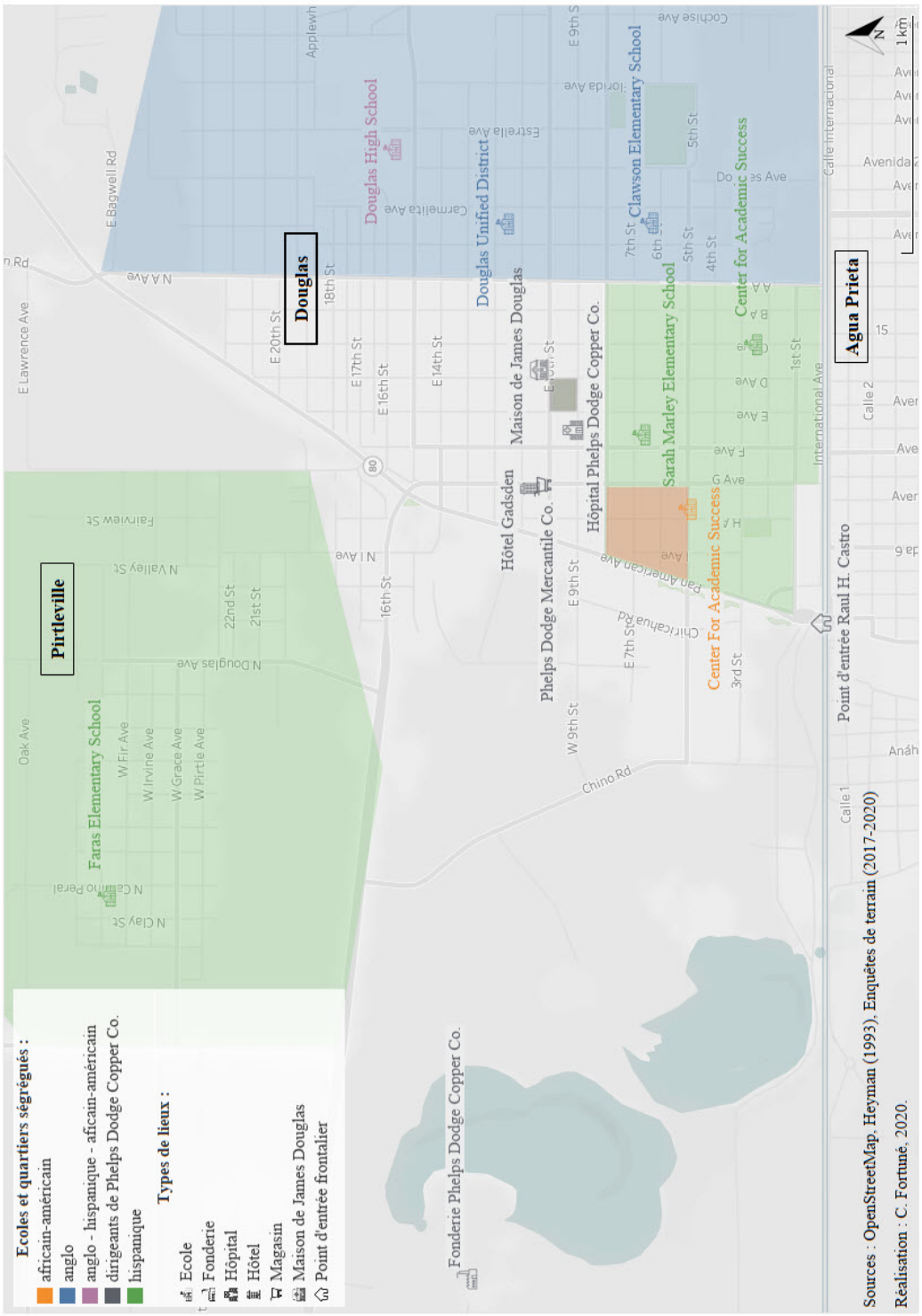
> RRG: *Here is the center of Douglas with the park* [on 10th Street]. *And this is* […] *9th Street and 8th Street. Mexicanos started here on 8th Street. And they lived down all the way to 1st Street* [at the border]. *And then this would be G Avenue, the main Street, and there were Mexicanos over here and here. And on 16th Street there were Mexicanos. This is A Avenue. But there were no Mexicanos East of A Avenue. And then over there was the smelter*[599].

Heyman ajoute que les quartiers hispaniques principaux incluaient le *Old Barrio* à l'Ouest de *G Avenue* et au Sud de *8th Street* ; la *1st Street* le long de la frontière mexicaine ; *7th Street* dans *C Avenue* ; et la ville non incorporée de Pirtleville au Nord-Ouest de Douglas. Pirtleville a grandi comme une communauté indépendante juxtaposée à Douglas : « in a sea of discrimination, Pirtleville was an island of cultural and social self-expression for Mexican Americans »[600]. Pirtleville était populaire auprès des Mexicains-Américains pour trois raisons : elle était proche des fonderies et il était facile d'y aller à pied pour y travailler ; la terre n'était pas chère (un terrain coûtait environ 50 dollars alors qu'à Douglas il fallait compter au minimum 200 dollars) ; et les familles pouvaient garder des animaux de ferme, ce qui était interdit à l'intérieur de la ville[601]. Les Européens et les Africains-Américains habitaient également à Pirtleville, et également autour de *8th Street*. Quant aux cadres de Phelps Dodge, ils habitaient autour du parc *10th Street*, où les maisons bordent encore celui-ci aujourd'hui (Carte 4).

---

[598] Heyman, « The Oral History of the Mexican American Community of Douglas, Arizona, 1901-1942 », *op. cit.*, p. 186.
[599] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à University of Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.
[600] Heyman, « The Oral History of the Mexican American Community of Douglas, Arizona, 1901-1942 », *op. cit.*, p. 193.
[601] *Ibid.*, p. 194.

Carte 4. *Écoles et quartiers ségrégués de Douglas/Pirtleville jusque dans les années 1960*



Un interviewé précise que Douglas était une « *sundown town* », à savoir que les Africains-Américains et autres groupes minoritaires se voyaient imposer un couvre-feu après le coucher de soleil. Il s'agissait d'une stratégie légale pour créer et maintenir les divisions sociales[602].

> Lacie: *What I found out later in life, Douglas was a very white town. And in fact, in previous days, Douglas had been a sundowner town* […]. *Sundown was black people had to be in the house. If you lived in a town that was a sundown town, you couldn't get out of the house after the sun went down* […]. *We were very racist. Very very racist*[603].

La ségrégation résidentielle induit la ségrégation raciale à l'école également[604]. Les écoles pour Mexicains-Américains étaient la *Seventh Street School* (maintenant appelée Sarah Marley), la *Second Street School*, la *Fifteenth Street School* et celle de Pirtleville (maintenant la *Faras School*). Les Africains-Américains allaient à la *Fifth Street School* :

> RRG: *There was a school for African Americans, there were 13 families and they had a school for them on H Avenue. So they had their own school there and it went from the 1st to the 8th grade. So there was no high school for them*[605].

Les Anglos allaient à *A Avenue School* et *Clawson School*[606]. Le collège était mixte mais les classes étaient ségréguées, comme le révèle le témoignage de Raquel Rubio-Goldsmith dans le chapitre précédent. Les Mexicains-Américains, même s'ils avaient la nationalité étatsunienne et parlaient anglais, étaient regroupés dans des classes pour Mexicains et n'étaient pas autorisés à parler espagnol. Ils étaient dans des classes spécifiques.

> RRG: *I went into school and they put me in the class for just Spanish speakers. And half of us in there spoke English. But they had us there* […]. *It was a segregated school.*
> C: *Were you allowed to speak Spanish at school?*

---

[602] Eileen Diaz McConnell et Faranak Miraftab, « Sundown Town to "Little Mexico": Old-timers and Newcomers in an American Small Town », *Rural Sociology,* vol. 74, nº 4 (décembre 2009): 605-29.
[603] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.
[604] Goldberg, « Douglas-Agua Prieta », *op.cit*., p. 172.
[605] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à University of Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.
[606] Heyman, « The Oral History of the Mexican American Community of Douglas, Arizona, 1901-1942 », *op. cit*. p. 199.

RRG: *¡No no no no nooo! We were put into a class called the 1C, which meant you were not an English speaker. And they only spoke English. So all the poor students, the guys who spoke English it was OK. I spoke English. So those of us who spoke English, all we would do is translate constantly for our little friends to help them, because they* [the teachers] *only spoke English*[607].

Tout le monde était ensuite réuni dans le seul lycée de Douglas : la *Douglas High School* (Carte 4).

Dès leur enfance, les enfants ressentent les discriminations en fonction de l'origine ethnique. Raquel Rubio-Goldsmith évoque le fait que plus d'argent était investi dans les écoles pour Anglos que dans les écoles pour Mexicains-Américains.

RRG: *You grow up and you have these friends when you are little. But then when I went to school my best friend went to Clawson school, which was for the Anglos and I went to the Mexican school. It was two blocks to the Mexican school and two blocks to the Anglo school. So she went there and I went there. So already you know… And her school was much nicer than my school. So you're too little to know what's going on but you know there's something*[608].

Les discriminations raciales engendraient une ségrégation. Les parents anglos ne souhaitaient pas que leurs enfants invitent des copains mexicains-américains et africains-américains chez eux, tout comme les parents mexicains-américains ne souhaitaient pas que leurs enfants invitent leurs copains africains-américains. C'est ce qu'expliquent Lacie S. (anglo) qui habite Douglas et Yoli N. (mexicaine-américaine) qui habite Pirtleville :

Lacie S.: *I had a very dear friend of mine who was black, and my parents made it very very clear to me that I couldn't bring Blacks or Mexicans to my house. That's it. That was not allowed. It was stressful for me because I had Black friends, Mexican friends…*[609]

[607] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à University of Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.
[608] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à University of Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.
[609] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.

> Yoli N.: *I know in my family too, "if you ever marry the Black guy…" Because I played ball and I used to meet some other players who came from the Dominican Republic and make friends with them. And one time he walked me home and my mom had a fit: "you better not be with him". He didn't walk me home anymore. But I didn't lose his friendship*[610].

Phelps Dodge pratiquait la discrimination aussi dans le recrutement des professeurs puisque seuls des Anglos étaient recrutés, et ce jusque dans les années 1950.

> RRG: […] *Before, no Mexican Americans taught in schools. They were not hired as teachers. There was a very strong, hum, a very defined segmentation of the labor force.* […] *We had no Mexican American teachers there, ever. I never had a Mexican American teacher all the time I was in Douglas*[611].

Cette pratique a changé dans les années 1950 avec les lois de déségrégation, notamment à partir de 1954 lorsque l'arrêt de la Cour Suprême *Brown v. Board of Education* déclare la ségrégation raciale inconstitutionnelle dans les écoles publiques :

> RRG: *It began to change in the late '50s because* [of] *the desegregation law* […]. *That began to change because not only the universities more open to having Chicanos and they began to come more because there were possibilities of jobs. So we began to see teachers coming to the teaching system and so, you know, not great numbers but there was a shift*[612].

Ainsi, jusqu'à la fin des années 1950, Phelps Dodge a instauré une structure de pouvoir, qui s'est manifestée par une discrimination envers les groupes ethniques de Douglas.

[610] Entretien personnel mené avec Yoli N. à Pirtleville, le 16 novembre 2017.
[611] Entretien mené par James Cohen et Cléa Fortuné, avec Raquel Rubio-Goldsmith, à University of Arizona, Tucson, le 27 juillet 2017.
[612] *Ibid.*

**b. Douglas, dépendante de la main d'œuvre mexicaine au XXe siècle**

La main d'œuvre qui a uni les deux villes a été établie dès leurs créations et a continué avec le temps. Au milieu du XXe siècle, le domaine de l'agriculture s'est développé. La Révolution mexicaine a mené des fermiers mexicains qui avaient perdu leurs terres à s'installer en Arizona, à la frontière, où ils étaient embauchés par les employeurs étatsuniens. En 1929, la Californie, le Texas et l'Arizona représentaient 47% des grandes fermes de coton aux États-Unis[613]. En 1942, le Programme Bracero a été mis en place pour augmenter la disponibilité de main d'œuvre mexicaine pendant la Seconde Guerre mondiale, autorisant les mexicains à travailler légalement aux États-Unis.

La fin du programme en 1964 et la mécanisation de l'agriculture a contribué à l'explosion du chômage de masse chez les travailleurs mexicains. Pour répondre à cette crise, le gouvernement mexicain a lancé le Programme d'industrialisation frontalière (*Programa de Industrialización Fronteriza*) en 1965. Il s'agit d'un programme qui a permis l'amélioration d'infrastructures nécessaires au développement industriel et commercial du pays, notamment à la frontière avec les États-Unis. Suite à ce programme, les usines appelées *maquiladoras* se sont développées. Ces usines – pour la plupart des filiales de compagnies étatsuniennes[614] – bénéficient de l'exonération de droits de douane pour l'importation et l'exportation de composants qui sont transformés et assemblés dans ces usines. Les *maquiladoras* ont attiré une main d'œuvre mexicaine de plusieurs États comme le Chiapas, d'où une augmentation de la population qui est passée de 15 339 en 1960 à 20 754 en 1970 à Agua Prieta (Tableau 2). Anna-Stina Ericson explique ce phénomène par trois raisons : les salaires à la frontière sont parmi les plus élevés au Mexique, les résidents ruraux de l'intérieur du Mexique ont été attirés par les réformes agraires et le développement industriel de la région frontalière, et la perspective d'aller travailler aux États-Unis a attiré de nombreux Mexicains à la frontière[615]. Dans le comté de Cochise, la population a augmenté également, de 49% entre 1950 et 1960[616].

Ainsi, l'économie de Douglas reposait essentiellement sur la fonderie et sur ces usines, jusqu'en 1987 quand Phelps Dodge a fermé la fonderie. Douglas s'est donc tourné vers l'industrie pour dynamiser son économie, ce qui a été renforcé par l'entrée en vigueur de l'ALENA en 1994. Aujourd'hui, il existe environ vingt *maquiladoras* à Agua Prieta comme

[613] Mae M. Ngai, *Impossible Subjects: Illegal Aliens and the Making of Modern America* (Princeton University Press, 2004). p. 129.
[614] Anna-Stina Ericson, « An analysis of Mexico's border industrialization program », *Monthly Labor Review,* vol. 93, nº 5 (1970): 33-40. p. 33.
[615] *Ibid.*, p. 36.
[616] *Ibid.*

IGB Automotriz (une entreprise de construction mécanique) et Velcromex (une industrie de bois et de papier). 12% de la population d'Agua Prieta travaille dans les *maquiladoras*, soit environ 9 000 personnes[617]. De nouvelles *maquiladoras* sont aujourd'hui en construction comme une *maquila* de textile qui va employer environ 1 000 personnes[618].

Au niveau économique, les travailleurs miniers, en particulier mexicains, ont donc participé au développement de Douglas, malgré les discriminations raciales au travail, à l'école et pour le logement.

## 3. La culture des *borderlands*, constitutive des liens entre villes frontalières

Les chercheurs parlent de culture frontalière, c'est-à-dire une culture propre à la frontière (*borderlands culture*), comme Oscar Martínez qui la définit comme suit :

> U.S.-Mexico borderlands culture is the product of forces and influences generated by the boundary itself, by regional phenomena from each nation, and by the transculturation shared by Mexicans and Americans[619].

La culture frontalière est donc le produit de la frontière elle-même et des influences qu'exercent les résidents sur ceux du pays voisin. À l'échelle locale, les communautés transfrontalières partagent une culture commune, différente de celle de l'intérieur des États-Unis ou du Mexique[620].

Lors des entretiens, je posais la question : « Où habitez-vous ? ». Si dans la plupart des cas les résidents ont répondu soit Douglas, soit Agua Prieta, d'autres ont répondu-qu'ils habitent des deux côtés de la frontière, comme Mark A., un Étatsunien anglo binational qui vient de Caroline du Sud, qui vit à Agua Prieta et qui habite à la frontière depuis 1998.

---

[617] SAEDG, « Our Communities », *Saedg*, 14 août 2017, http://www.saedg.org/douglas.html. Site consulté le 29 mai 2020.
[618] Roberto Bahena, « Nueva maquiladora en Agua Prieta ofrecerá más de mil empleos », *El Sol de Hermosillo*, 18 janvier 2020, https://www.elsoldehermosillo.com.mx/local/nueva-maquiladora-en-agua-prieta-ofrecera-mas-de-mil-empleos-4717935.html. Site consulté le 29 mai 2020.
[619] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 53.
[620] Konrad et Nicol, « Border Culture, the Boundary Between Canada and the United States of America, and the Advancement of Borderlands Theory », *op. cit*., p. 83.

C: *Where do you live?*

Mark: *On the border, on both sides.*

C: *On both sides?*

Mark: *Yeah. When* […] *I first got here I was very clear that I was gonna live in Agua Prieta, that was where I spent most of my time, I didn't really like Douglas a whole lot for lots of different reasons but I spent most of my time in Agua Prieta and for different circumstances got to know Douglas a little bit more, spent a little bit more time in Douglas, got to know more people in Douglas*[621].

Les *borderlanders* natifs de la région frontalière expliquent avoir grandi dans les deux villes, comme Jenea S., la trentaine, mexicaine-américaine :

Jenea: *I was born in Douglas. And I've lived between Douglas and Agua Prieta, and Phoenix. But I really grew up here in Douglas and Agua Prieta.*

C: *How was it to grow up here?*

Jenea: *So I felt very sheltered. And growing up here was like a lifestyle where you could go out on your bike and go out in the town, cross to Agua Prieta almost multiple times a week, and usually any type of outing could happen in Agua Prieta, we went to nice restaurants over there. But just so much freedom, and a small community that knew you and took care of you. So this is a really high sense of community*[622].

Les résidents frontaliers parlent de grandir à la frontière comme d'un mode de vie (*lifestyle)*. Des résidents mexicains-américains comme Ginny Jordan répondent ainsi dans les deux langues : « *Soy ni de aquí, ni de allá, I am neither from here nor from there* ». Ce mode de vie particulier à la frontière passe par l'utilisation du *spanglish*, combinaison de l'espagnol et de l'anglais dans une même phrase ou dans un mot. Par exemple, pour dire se garer, les résidents frontaliers utilisent le terme *parquear*, de l'anglais *to park*, plutôt que de dire *estacionar* ou *aparcar*. La poétesse, militante féministe et universitaire Gloria Anzaldúa définit le *spanglish*, ou « Chicano Spanish », comme une langue vivante frontalière qui s'est développée car les résidents ne s'identifiaient pas à la langue standard, et qui correspond à un mode de vie[623]. Ce mode de vie spécifique à la frontière se traduit aussi par les habitudes alimentaires. Un exemple

[621] Entretien personnel mené avec Mark A. à Douglas, le 12 octobre 2018.
[622] Entretien personnel mené avec Jenea S. à Douglas, le 28 novembre 2018.
[623] Anzaldúa, *Borderlands/ La frontera. The New Mestiza, op. cit*., p. 77.

flagrant sont les boissons à base de fleurs d'hibiscus, *agua de jamaica*, ou encore celles à base de riz, *horchata*, que l'on trouve dans tous les restaurants de Douglas et qui sont plus populaires que le Coca-Cola ou autres sodas.

Ces hybridités culturelles se manifestent aussi du côté mexicain[624]. Par exemple, depuis l'ALENA, les marques mexicaines rivalisent avec les marques étatsuniennes sur les rayons des supermarchés mexicains (barres chocolatées Hershey, savons Dove) et les rayons étatsuniens sont remplis de plus de produits qui ont la marque *Hecho en México*[625]. D'ailleurs, le rayon tortillas de Walmart à Douglas est impressionnant de par le nombre de marques mexicaines qu'on y trouve.

Ces liens historiques, économiques et culturels sont constitutifs des villes frontalières comme Douglas/Agua Prieta. La mobilité (ou non) des résidents qui traversent d'un pays à l'autre est un autre facteur à prendre en compte dans ce qui caractérise les liens transfrontaliers.

## 4. Traverser la frontière : la « motilité »

Le sociologue Vincent Kaufmann analyse ce qu'il appelle la motilité, à savoir la capacité de se mouvoir dans un espace géographique mais aussi social :

> Motility can be defined as the capacity of entities (e.g. goods, information or persons) to be mobile in social and geographic space, or as the way in which entities access and appropriate the capacity for socio-spatial mobility according to their circumstances[626].

Il identifie trois piliers de la motilité : l'accès, la compétence et l'appropriation. Ces piliers sont liés aux structures et processus sociaux, culturels, économiques et politiques. En analysant la motilité, j'ai voulu déterminer si les résidents frontaliers continuent de traverser la frontière, et pourquoi, malgré les dispositifs sécuritaires[627].

---

[624] Dear, *Why Walls Won't Work, op. cit.*, p. 81.
[625] *Ibid.*
[626] Vincent Kaufmann, Manfred Max Bergman, et Dominique Joye, « Motility: Mobility as Capital », *International Journal of Urban and Regional Research,* vol. 28, nº 4 (2004): 745-56, https://doi.org/10.1111/j.0309-1317.2004.00549.x. p. 749-750.
[627] Une enquête de terrain similaire analysant la mobilité des résidents frontaliers de Nogales (Arizona) et Nogales (Sonora) a été réalisée en avril 2019, avec Pierre-Alexandre Beylier. Voir Pierre-Alexandre Beylier et Cléa Fortuné, « Cross-Border Mobility in Nogales Since Trump's Election », *Journal of Borderlands Studies*, nº 0 (5 juin 2020): 1-22, https://doi.org/10.1080/08865655.2020.1768884.

### a. L'accès

Le premier pilier, l'accès, désigne la présence d'infrastructures, de système de transports et l'accessibilité à ces services et équipements[628]. Entre Douglas et Agua Prieta, le Raul Castro PoE est le seul point de passage de la frontière. À moins de traverser en voiture ou de se faire déposer en voiture pour traverser à pied, il n'est pas facile de se rendre au PoE. Le réseau de bus est très limité à Douglas, aucun ne dépose de passagers au PoE. De plus, il n'y a pas de parking officiel pour se garer et traverser au Mexique à pied. Le plus proche est de se garer au centre commercial puis de continuer à pied vers le PoE, situé à 12 minutes à pied. Il n'existe pas non plus de parkings privés, contrairement à d'autres villes frontalières comme Nogales, Arizona où les parkings frontaliers sont nombreux (« *border parking* »)[629]. De plus, traverser la frontière en voiture prend du temps puisqu'il n'y a qu'une seule voie. Aux heures de pointe, notamment en fin de journée, il faut patienter et attendre plusieurs heures avant de traverser vers Agua Prieta. Lorsque l'on traverse à pied, il est possible de prendre le bus ou un taxi de l'autre côté du PoE. En ce qui concerne les résidents mexicains qui traversent vers Douglas, l'accès au PoE est long également. Il existe néanmoins cinq voies pour passer les inspections. Une fois du côté de Douglas, ceux qui ont traversé à pied ne peuvent pas prendre de bus ou de taxi puisqu'aucun service n'est proposé. D'ailleurs, le matin, de nombreux élèves traversent la frontière à pied puis marchent environ deux kilomètres jusqu'aux collèges ou au lycée de Douglas. L'accès à Douglas est donc restreint.

### b. La compétence

Le deuxième pilier de la motilité est la compétence, ce qui inclut la capacité physique à se mouvoir, les capacités acquises qui ont trait aux régulations de mouvement et les capacités organisationnelles de mouvement[630]. Il convient d'ajouter que le mouvement à la frontière crée une inégalité entre résidents. S'il n'y a pas de contrôle pour entrer au Mexique, en revanche, il faut les documents nécessaires pour pouvoir traverser du Mexique vers les États-Unis. Pour les résidents mexicains, traverser la frontière d'Agua Prieta vers Douglas nécessite d'avoir un passeport et un visa touristique, une *Border Crossing Card* (BCC), ou une *Green Card.* Il faut donc avoir du temps et de l'argent (environ 160 dollars) pour remplir les documents permettant

[628] Kaufmann, Bergman, et Joye, « Motility: Mobility as Capital », *op. cit.*, p. 750.
[629] Beylier et Fortuné, « Cross-Border Mobility in Nogales Since Trump's Election », *op. cit.*, p. 8.
[630] Kaufmann, Bergman, et Joye, « Motility: Mobility as Capital », *op. cit.*, p. 750.

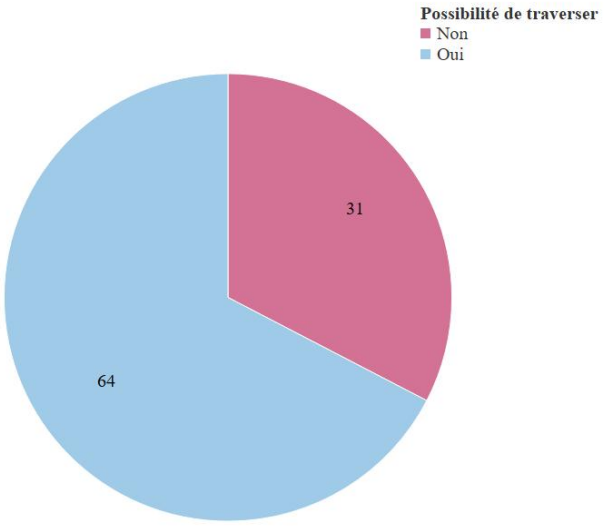
d'obtenir ces papiers et se déplacer au PoE, au consulat ou à l'ambassade pour obtenir les signatures nécessaires. Pour obtenir la BCC, les frontaliers mexicains doivent justifier d'un lien permanent avec le Mexique comme une résidence, avoir un passeport mexicain, ou encore justifier d'un emploi permanent. Une fois cette carte obtenue, elle leur permet de voyager aux États-Unis dans un rayon de quarante kilomètres au nord de la frontière pour une durée de trente jours consécutifs maximum. Ces conditions sont requises par le gouvernement étatsunien et évoluent au fil des administrations et du renforcement sécuritaire, ce qui crée des inégalités avant même de traverser la frontière. Le sociologue Sergio Chávez explique dans son étude sur les frontaliers de Tijuana qui travaillent à San Diego que :

> Despite the arbitrariness in the process, BCCs and tourist visas […] represent an attempt by the state to monopolize the legitimate means of movement by creating procedures and policies, establishing which types of persons may move within or cross their borders[631].

L'État crée les conditions de mouvement et décide de qui peut traverser ou non. La frontière reflète le pouvoir du gouvernement étatsunien qui définit le mouvement des personnes et leurs moyens d'existence. La frontière, en tant que processus, a une fonction de tri des flux[632]. Parmi nos interviewés, 31 n'ont pas la possibilité de traverser la frontière (Figures 16 et 17). Ils sont Mexicains et 29 d'entre eux résident du côté mexicain. Ils n'ont pas les moyens de payer un visa ou se sont vus refuser le visa plusieurs fois, perdant leurs économies. Les deux autres sont en situation irrégulière à Douglas et ne peuvent pas traverser au Mexique. La compétence à la frontière États-Unis/Mexique engendre donc différents effets sur la mobilité, puisque la capacité des individus à négocier la frontière est inégale[633].

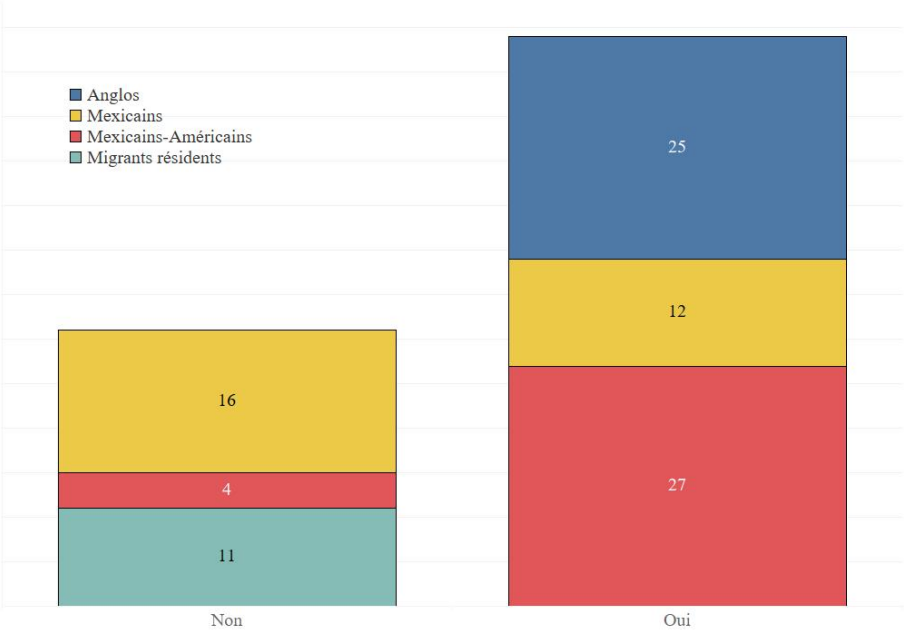
[631] Chávez, *Border Lives, op. cit.*, p. 66.
[632] Amilhat Szary, *Qu'est-ce qu'une frontière ?, op. cit.*, p. 29-30.
[633] Robert Pallitto et Josiah Heyman, « Theorizing Cross-Border Mobility: Surveillance, Security and Identity », *Surveillance and Inequality*, vol. 5, n° 3 (2008): 315-333. p. 318.

Figure 16. *Mobilité des résidents de Douglas/Agua Prieta (n=95)*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

Figure 17. *Mobilité en fonction des catégories de résidents (n=95)*

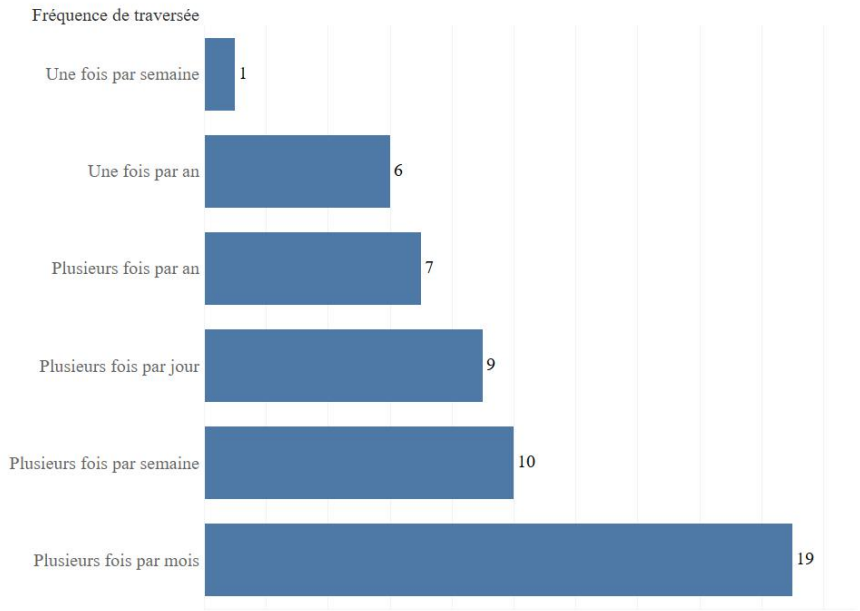



Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

### c. L'appropriation

Le troisième pilier est l'appropriation. Il correspond à la façon dont ceux qui traversent la frontière déterminent des stratégies, des raisons, ou encore des habitudes de traversée[634]. Ces dernières peuvent être mesurées par la fréquence de traversée de la frontière dans un contexte de renforcement sécuritaire. Parmi les 95 interviewés, 64 ont la possibilité de traverser la frontière (Figures 16 et 17) : 19 du Mexique vers les États-Unis et 45 des États-Unis vers le Mexique. Parmi les 64 résidents, 12 ne traversent jamais (dont 11 résidents de Douglas) ce qui laisse 52 *border crossers* qui traversent la frontière : 1 traverse une fois par semaine, 6 une fois par an, 7 plusieurs fois par an, 9 plusieurs fois par jour, 10 plusieurs fois par semaine, et 19 plusieurs fois par mois (Figure 18). Les interactions à la frontière entre Douglas et Agua Prieta font donc partie de la vie quotidienne des résidents malgré les mesures sécuritaires.

Figure 18. *Fréquence de traversée parmi les border crossers (n=52)*



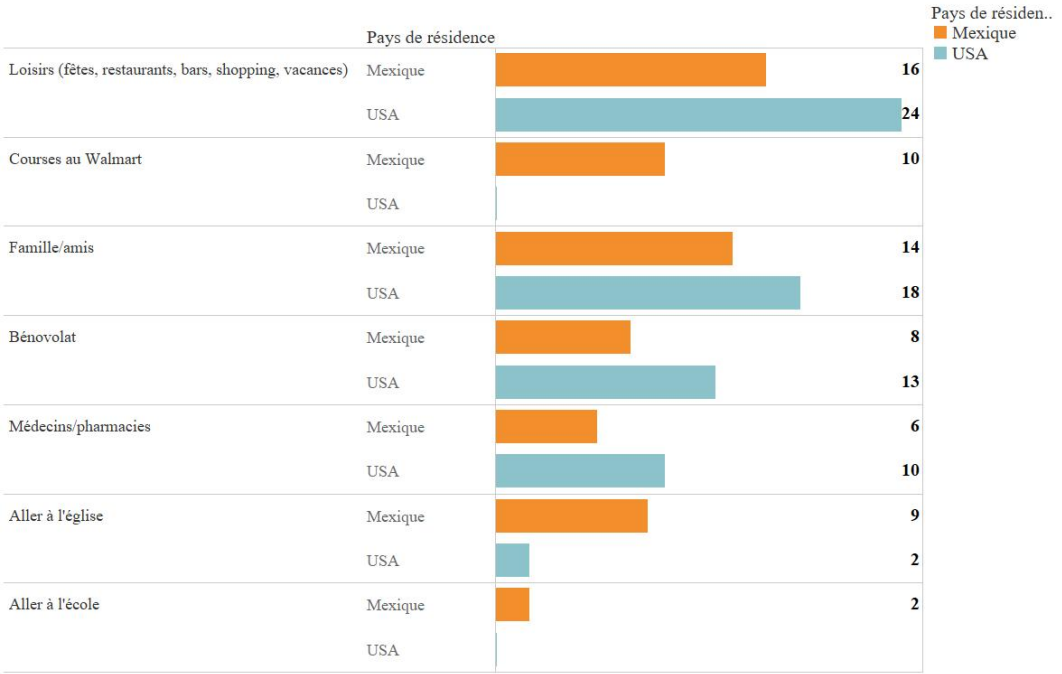

Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

Plusieurs raisons poussent ces résidents à traverser la frontière. À la question « Pourquoi traversez-vous vers Agua Prieta/vers Douglas ? », différentes réponses ont été obtenues,

[634] Kaufmann, Bergman, et Joye, « Motility: Mobility as Capital », *op. cit.*, p. 750.

regroupées sous les catégories suivantes : les loisirs (40), rendre visite à la famille et aux amis (32), aller faire du bénévolat (21), aller voir le médecin ou acheter des médicaments (16), aller travailler (13), aller à l'église (11), aller faire ses courses au Walmart de Douglas (10), et aller à l'école à Douglas (2) (Figure 19).

Figure 19. *Raisons de traverser la frontière en fonction du lieu de résidence*




Source : Enquêtes de terrain (2017-2020)
Réalisation : C. Fortuné, 2020.

La majorité des résidents traversent la frontière (*border crossers*) pour les loisirs. De Douglas vers Agua Prieta, les loisirs constituent différentes activités : aller au restaurant (à Agua Prieta les choix sont plus variés qu'à Douglas, et c'est également plus économique), aller au cinéma (puisqu'il n'y en a plus à Douglas) où les films sont diffusés en version originale anglaise ou en espagnol sous-titrés en anglais, ou encore aller faire du shopping. Toutefois, contrairement aux autres plus grandes villes frontalières, il n'y a pas de magasins de souvenirs ou *curio shops*, et donc une absence de quartier touristique à Agua Prieta. En 2019, pour attirer plus de touristes, Jesús Alfonso Montaño Durazo, le maire nouvellement élu d'Agua Prieta, a

annoncé vouloir faire des deux premiers blocs d'Agua Prieta une zone touristique sans voiture, sur le modèle de Nogales[635].

D'Agua Prieta vers Douglas, les loisirs sont des activités comme les randonnées, le shopping et la célébration des différentes fêtes comme l'indépendance mexicaine, l'indépendance des États-Unis, Thanksgiving, etc. Les célébrations témoignent des influences étrangères des deux côtés de la frontière. Par exemple, l'indépendance du Mexique (*El Grito de Dolores*) est célébrée à Douglas pendant toute une semaine. Le soir, le centre historique sur *G Avenue* est fermé pour les *Fiestas Patrias*, ce qui permet aux résidents de se réunir et de partager un moment festif au son de la musique *norteña*, typique de la frontière, avec les instruments traditionnels comme l'accordéon, la guitare et la contrebasse. La semaine se termine par un défilé de chars et une performance de jeunes danseurs de l'école de danse d'Agua Prieta. À Douglas, les voitures arborent le drapeau mexicain tout au long de la semaine. Du côté d'Agua Prieta, c'est la fête traditionnelle étatsunienne de Thanksgiving qui est célébrée, ou encore Halloween. Lorsque je donnais des cours d'anglais à des enfants défavorisés d'Agua Prieta, les élèves (qui avaient entre 6 et 10 ans) ont décoré la classe avec des dessins de sorcières et de monstres et attendaient avec impatience le soir où ils pourraient aller demander des bonbons chez leurs voisins. Ces deux fêtes sont célébrées des deux côtés de la frontière, même parmi ceux qui ne traversent pas. Cela témoigne bien de l'influence qu'exercent les États-Unis sur la culture des villes frontalières mexicaines et des interactions transnationales auxquelles la sécurité frontalière n'est pas étanche.

Une autre activité de loisirs des Mexicains à Douglas est le shopping. En plus des 16 interviewés mexicains qui traversent pour les loisirs dont le shopping, 10 traversent aussi spécifiquement la frontière pour aller faire leurs courses au Walmart. C'est le cas de Fernanda C., une femme d'une trentaine d'années, mariée, deux enfants, qui vit à Agua Prieta à environ vingt minutes en voiture de la frontière. Lors d'un entretien, elle explique qu'elle va régulièrement au Walmart de Douglas pour acheter quelques produits comme du lait, un peu de viande, du chocolat en poudre pour ses enfants (produits moins chers qu'à Agua Prieta), et des vêtements (ce qui s'est confirmé lorsque je l'ai croisée par hasard en train de faire ses courses au Walmart). Elle adore acheter des habits aux États-Unis, même s'ils sont plus chers qu'au Mexique. Elle ne se voit pas vivre ailleurs qu'à la frontière, où elle peut avoir accès aux États-Unis et aux produits étatsuniens. Elle définit cette vie à la frontière comme une culture spécifique, différente à la frontière que dans le reste du Mexique[636]. Ce type de comportement

[635] Discussion avec Keoki Skinner, le 24 septembre 2018.
[636] Discussion avec Fernanda C. à Agua Prieta, le 26 septembre 2018.

se retrouve chez d'autres résidents comme Beto et sa femme Perla, qui eux aussi traversent pour aller faire des courses au Walmart. Ils font partie de ce que Martínez appelle les *binational consumers*[637]. Des interviewés ironisent sur ce comportement appelé « *malinchismo* », un terme qui caractérise une préférence de l'étranger plutôt que du national. Ce terme tire son origine de La Malinche, la guide et interprète mexicaine du conquérant espagnol Cortés. Grâce à La Malinche, les conquérants ont pu établir des alliances et des pactes pour obtenir l'aide de peuples indigènes contre l'empire aztèque[638].

> Keoki S.: *They think everything's better in the U.S.: the food, the chicken, the hamburgers, everything. It's called Malinchismo. It comes from the name Malinche who was Cortez's prostitute translator.*
> Beth H.: *Even if the clothes are not made in the U.S. But it's sold in the U.S.*[639].

La deuxième raison la plus évoquée de traversée est rendre visite à la famille et aux amis. Ils représentent 32 des interviewés (16%), ce qui témoigne des interactions sociales qui ont lieu entre les deux villes. Les traversées d'un côté ou de l'autre sont quasiment égales : 14 interviewés traversent d'Agua Prieta vers Douglas et 18 traversent de Douglas vers Agua Prieta. Rendre visite à la famille trouve son origine dans l'établissement de la frontière États-Unis/Mexique. Lorsque la frontière a été délimitée en 1853 avec l'Achat Gadsden, les familles ont été séparées, établissant des liens des deux côtés. Les réseaux sociaux sont anciens et étendus[640]. Aujourd'hui, les résidents continuent de se rendre visite des deux côtés de la frontière. C'est le concept de *familismo* développé par Lapeyrouse *et al.* qu'ils définissent comme une valeur culturelle importante et distinctive parmi la population hispanique qui se concentre sur une identification et un attachement fort à la famille[641]. Par exemple, Alan M., un entrepreneur mexicain d'une trentaine d'années qui vit à Douglas, traverse tous les weekends pour aller rendre visite à sa famille qui habite encore Agua Prieta, ou encore de Jenea S., la trentaine, qui a grandi des deux côtés de la frontière, habitant à Agua Prieta et allant à l'école à

[637] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 61.
[638] Marion Fichet, « Le Malinchismo Ou Le Rejet de La Culture Indigène », *Medium*, 18 mars 2017, https://medium.com/@marionfichet/le-malinchismo-ou-le-rejet-de-la-culture-indig%C3%A8ne-b508a77b222e. Site consulté le 4 juin 2020.
[639] Entretien personnel mené avec Keoki S. et Beth H. à Agua Prieta, le 12 octobre 2017.
[640] Laura Velasco Ortiz et Oscar Contreras, « The Border as a Life Experience: Identities, Asymmetry and Border Crossing between Mexico and the United States », *Frontera Norte,* vol. 26 (1 janvier 2014): 37-56. p. 40.
[641] L. M. Lapeyrouse *et al*., « A Profile of US-Mexico Border Mobility Among a Stratified Random Sample of Hispanics Living in the El Paso-Juarez Area », *Journal of Immigrant and Minority Health,* vol. 14, nº 2 (1 avril 2012): 264-71, https://doi.org/10.1007/s10903-011-9453-x. p. 266.

Douglas. Elle rend encore visite aujourd'hui à ses tantes qui habitent à Agua Prieta pour des fêtes comme Thanksgiving. Ces résidents contribuent à maintenir les liens biculturels entre les deux villes en menant des vies transfrontalières.

> C: *Do you have family in Agua Prieta?*
> Jenea S.: *I do. I have great aunts, and cousins that live in Agua Prieta. And they are from my dad's side. And so* […] *they are his aunts. And they helped raise my dad. And even when we lived in Agua Prieta, we would still see them often. And one of my aunt's, my nana, she would help my mom in the house so with like the cleaning and taking care of us. And so they were a big part of our life. I recently saw them on Thanksgiving*[642].

La troisième raison la plus évoquée est le bénévolat (21). De nombreux résidents de Douglas et d'Agua Prieta traversent la frontière pour leurs associations respectives. Alejandro L. est bénévole à l'association Rancho Feliz, qui cherche à aider les résidents les plus vulnérables d'Agua Prieta, notamment ceux qui n'ont pas de toit. Elle fait appel à des bénévoles étatsuniens, qui sont en charge de lever des fonds pour acheter les matériaux nécessaires à la construction de la maison. Alejandro achète ensuite les matériaux localement (à Agua Prieta, sinon à Douglas). Les groupes de volontaires des États-Unis se retrouvent ensuite lors d'un weekend pour aider à construire la maison. Alejandro m'a invitée un weekend à participer aux activités de Rancho Feliz avec le groupe des Alcooliques Anonymes de Phoenix[643]. Nous avons aidé à ajouter les briques d'un mur de la future maison de la famille d'Eliazar, un D.J. mexicain d'une trentaine d'années. Nous avons également participé à la distribution de nourriture dans un quartier sud d'Agua Prieta, pour 2 450 familles, avec la bénévole Maribel, qui a elle-même une maison construite par Rancho Feliz. Nous nous sommes répartis en petits groupes dans lesquels nous avions chacun une tâche spécifique : le but étant de remplir des sacs de nourritures, l'un d'entre nous allait chercher les pommes de terre, l'autre les carottes, un autre les oranges, et ainsi de suite jusqu'au dernier qui se chargeait de donner le sac aux familles[644].

La quatrième raison évoquée est se rendre chez le médecin ou à la pharmacie. Ce tourisme médical est un facteur économique important des villes frontalières, en particulier mexicaines. Le géographe Gabriel Judkins définit le tourisme médical comme un voyage, en

[642] Entretien personnel mené avec Jenea S. à Douglas, le 28 novembre 2018.
[643] Il s'est avéré que ce weekend précis, ce sont les Alcooliques Anonymes de Phoenix qui venaient prêter main forte à Rancho Feliz. D'autres weekends, il peut s'agir de d'autres groupes d'Étatsuniens, comme des lycéens ou autres associations.
[644] Observation participante à Agua Prieta, les 22-23 septembre 2018.

général à l'étranger, basé sur le besoin d'un traitement médical, l'approvisionnement en médicaments pharmaceutiques et entrepris à cause de leur manque de disponibilité ou de leurs coûts prohibitifs à côté de la région natale[645]. Le Mexique est l'une des destinations principales du tourisme médical pour les patients qui souhaitent un traitement médical ou dentaire[646]. Environ 45,7 millions d'Étatsuniens ne sont pas assurés, ce qui limite leur accès aux soins médicaux. Le Mexique, qui offre des services médicaux à des coûts moins exorbitants, est une alternative et en fait une attraction touristique. Le tourisme médical a d'ailleurs généré 23 millions de dollars en 2018 au Mexique. Pour l'anthropologue Jennifer Miller-Thayer, le consumérisme médical transnational s'effectue dans une tentative d'optimiser la santé en utilisant les ressources disponibles dans les deux pays[647]. D'ailleurs, les dentistes d'Agua Prieta n'hésitent pas à investir dans des annonces publiées dans les magazines étatsuniens pour camping-cars, comme *RV Life Magazine* dont les 200 000 lecteurs abonnés sont principalement des *snowbirds*[648], qui profitent d'être proches de la frontière pour se faire soigner au Mexique. Les praticiens mettent en avant le fait qu'ils parlent anglais et proposent même des services de taxis pour se rendre de la frontière au cabinet. Sur les interviewés, 10 habitants de Douglas vont à Agua Prieta pour des raisons médicales : pharmacies, médecins, vétérinaires, car les soins sont plus accessibles financièrement qu'aux États-Unis. Selon Judkins :

> Rising costs within the U.S. pharmaceutical and medical sectors of the economy have recently expanded the scale and scope of this cross-border industry. Many Mexican border towns today provide some type of medical service or pharmaceutical supplies specifically directed toward foreign consumers[649].

Un séjour de terrain d'une journée à Los Algodones (Basse Californie, Mexique) en avril 2019 a pu confirmer ce business du tourisme médical. Los Algodones est une petite ville de 8 000 habitants, en face de la ville de Yuma (Arizona), orientée entièrement ou presque vers les excursions médicales (Carte 2). Son PoE (Andrade PoE – Photo 14) ne comprend que deux

[645] Gabriel Judkins, « Persistence of the U. S.-Mexico Border: Expansion of Medical-Tourism amid Trade Liberalization », *Journal of Latin American Geography,* vol. 6, nº 2 (2007): 11-32. p. 12.
[646] Mark Chesnut, « The Top Destinations for Medical Tourism in Mexico », *TravelAge West*, 1 août 2019, https://www.travelagewest.com/Travel/Mexico/The-Top-Destinations-for-Medical-Tourism-in-Mexico. Site consulté le 26 mai 2020.
[647] Jennifer Miller-Thayer, « Health Migration: Crossing Borders for Affordable Health Care », *Field Actions Science Reports. The Journal of Field Actions*, nº 2 Special Issue (8 septembre 2010), http://journals.openedition.org/factsreports/503.
[648] Les *snowbirds* sont les personnes, souvent les retraités, qui voyagent vers des régions où le climat est doux en hiver.
[649] Judkins, « Persistence of the U. S. —Mexico Border », *op. cit.*, p. 12.

voies, et pourtant c'est le treizième PoE le plus fréquenté sur la centaine que compte la frontière États-Unis/Mexique et États-Unis/Canada[650]. Cette petite municipalité est connue pour ses quatre rues principales où s'alignent les 350 cabinets de dentistes, d'ophtalmologistes, de chirurgiens esthétiques et de pharmacies et qui dépend pour sa survie d'une clientèle venant à 98% des États-Unis et du Canada (Photo 15). Selon Judkins :

> Beginning in the late 1980s, the economy of the town began to specialize in providing low-cost medical services to Americans. This process accelerated in the following decade with rising medical costs in the U.S. and the growth of the snowbird (seasonal residents who arrive to avoid cold weather in the North) retirement population across the border in Yuma, Arizona and the southwest in general[651].

À l'office de tourisme, situé au PoE, nous nous arrêtons pour demander ce que nous pouvons faire à Los Algodones et l'employée nous donne une vingtaine de cartes de visite de cabinets médicaux. Dans la file pour rentrer aux États-Unis, un citoyen étasunien nous explique qu'il vient de l'État de Washington avec sa femme, qu'il a atterri à Phoenix puis à a loué une voiture pour aller dans la ville frontalière étasunienne de Yuma où il s'est garé puis a traversé à pieds, parcourant ainsi 2 250 kilomètres en avion puis 300 kilomètres en voiture. La CBP estime à deux millions le nombre de personnes qui garent leurs voitures du côté étatsunien et traversent à Los Algodones à pied chaque année, ce qui leur évite d'avoir à assurer leur voiture au Mexique. La stratégie marketing de cette ville est assurée par l'office de tourisme de Yuma, la ville frontalière étatsunienne[652].

[650] *Ibid.*
[651] *Ibid.*, p. 17.
[652] Yuma Arizona, « Going to Mexico - Welcome To Yuma, Arizona - On The River's Edge », *Visit Yuma,* 2020, https://www.visityuma.com/going-to-mexico.html. Site consulté le 7 octobre 2020.

Photo 14. *Andrade PoE (C. Fortuné, Yuma, avril 2019)*

Photo 15. *Cabinets médicaux des rues principales de Los Algodones (C. Fortuné, Los Algodones, avril 2019)*

Un interviewé, Jesús D., traverse la frontière plusieurs fois par mois pour des raisons médicales ainsi que pour toutes les autres raisons évoquées ci-dessus : aller rendre visite à sa famille, aller à La Palapa (un restaurant de fruits de mer), ou à Bonanza (un steakhouse) avec sa femme et ses enfants, emmener sa fille qui habite Mesa (vers Phoenix) chez l'orthodontiste à Agua Prieta pour vérifier son appareil dentaire, aller faire les magasins avec son fils pour acheter un costume pour célébrer son *quinceañera* (les 15 ans de son fils), etc.

> Jesús D.: *We had family in Agua Prieta, my grandparents both on my mom's side and my dad's side. We would feel very comfortable driving over there, we would go sometimes just to get a haircut there, then we would ride over to the plaza and go eat hot dogs, burritos, taquitos and then ride back* […]. *Sometimes family gatherings, there might be parties somewhere. Go see my grandma. So for family things, we go there. I had my daughter going there for her braces with the dentist and sometimes just to go out there and eat, go get some seafood and stuff like that* […]. *During the holidays, we decided "Hey, you guys want to go to La Palapa or you guys want to go to Bonanza?*[653] *"* […] *And when my daughter was getting the braces, you know, she'd come down from Mesa, we go once a month just to get her to check. My son has quinceañera, we'd go have tuxedos over there, it's a little bit more affordable. So for some things, you know, it's like without hesitation, just go over there and go do whatever you need, to go eat, go enjoy it. You know when it's possible go to the fiestas, go do some other things* […]. *A couple years ago, I was coaching a group of soccer kids, and we set up a game to go play in Agua Prieta. So we took them over there. And then we went and ate at a restaurant and that was without hesitation. We asked the parents "Hey, you don't mind if we take your kids to Agua Prieta?" "No", you know, we told them where we were going to be, what we were doing, what time we'd be back. And we're fine with that* […]. *I'm still going to my grandparents' house, you know if you need something, one of the farmacias, you can still go* […]. *And even now with my kids* […] *they have friends and sometimes they say "Hey, they invited us to go to the movie theater in Agua Prieta" or "We're going to go eat* [in Agua Prieta]", *I say "Go ahead"*[654].

Une autre raison de traverser la frontière est le travail (13 interviewés). James M. est un Étatsunien de trente ans qui habite à Agua Prieta (pour des raisons de coût de la vie, moindre

[653] Il s'agit de deux restaurants à Agua Prieta.
[654] Entretien personnel mené avec Jesús D. à Douglas, le 6 décembre 2018.

par rapport à Douglas, mais aussi car il aime la culture mexicaine) et qui traverse tous les jours à Douglas où il enseigne les sciences au collège Ray Borane. Quant à Adrián G., un Mexicain dans la trentaine, il travaille des deux côtés de la frontière. Il a un bureau à Agua Prieta et un bureau à Douglas. Il n'a toutefois pas de visa de travail. Il utilise sa *Border Crossing Card* pour traverser la frontière. Chávez indique que dans une ère de renforcement sécuritaire à la frontière, beaucoup de résidents frontaliers obtiennent des BCC ou des visas touristiques comme une méthode extra-légale pour accéder aux emplois étatsuniens[655].

Une autre raison de traverser la frontière que je n'avais pas anticipée est celle d'aller à l'église, majoritairement d'Agua Prieta vers Douglas (9 sur 11). J'ai pu me rendre compte de ce phénomène non pas grâce aux entretiens (cette raison n'est jamais évoquée) mais par l'observation participante. En effet, y étant invitée, le dimanche matin, je me rendais soit à l'église *Lirio de las Valles* à Agua Prieta, soit à la *First Presbyterian Church* à Douglas. Un dimanche, à l'église presbytérienne de Douglas, j'y rencontre Laura L., une résidente mexicaine de Douglas en situation irrégulière que j'avais interviewée auparavant. Elle est accompagnée de deux de ses filles de 20 et 14 ans, Jennifer et Cristina. À la fin de la messe, tout le monde se retrouve autour d'un repas préparé par les volontaires de l'église dans une salle attenante. Laura me présente alors sa sœur, venue lui rendre visite. Cette dernière habite à Agua Prieta avec son mari. Son fils, Eddie, habite et travaille à Douglas. Se rendre à l'église à Douglas est un moyen pour elle de voir son fils (qui a la nationalité étatsunienne) et sa sœur Laura, qui ne peut pas traverser à Agua Prieta puisqu'elle n'a pas ses papiers[656]. Un autre dimanche, je rencontre Rosendo et Berenice S. avec leurs deux enfants de sept et dix ans. Je connais Rosendo, un *street pastor* qui mène des campagnes de prévention contre l'usage de la drogue dans les quartiers pauvres d'Agua Prieta et au CRREDA (*Centro de Rehabilitación y Recuperación de Drogadicción y Alcoholismo*). Sa femme Berenice est dentiste à Agua Prieta. Or, il s'avère que Rosendo est l'oncle d'Eddie, et est donc venu assister à la messe pour rendre visite à sa famille à Douglas. L'église joue un rôle de protection et de convivialité, où les familles et surtout ceux en situation irrégulière peuvent se retrouver sans avoir peur de se faire arrêter par les agents fédéraux. D'ailleurs, un agent de la *Border Patrol* assistait à la messe de l'église presbytérienne le dimanche, et se retrouvait dans le même lieu que Cristina, connaissant son histoire (comme tout le monde à l'église) et sachant qu'elle habite à Douglas sans papiers.

Enfin, les étudiants qui traversent la frontière pour aller à l'école contribuent à maintenir les liens entre Agua Prieta et Douglas. J'ai interviewé deux étudiants qui habitent à Agua Prieta

[655] Chávez, *Border Lives, op. cit.*, p. 64.
[656] Observation participante à l'église à Douglas, lors du séjour de terrain en 2018.

et qui vont à l'école à Douglas. Le matin, au PoE, des centaines d'étudiants traversent la frontière pour se rendre à pied en petits groupes à l'école. Le soir, ils font soit le chemin inverse, soit les parents viennent les chercher à l'école dans des voitures immatriculées dans le Sonora, soit les élèves se retrouvent à la bibliothèque de Douglas pour attendre leurs frères et sœurs avant de rentrer chez eux au Mexique. Samuel, 17 ans, est en première à la *Douglas High School*. Il habite avec ses parents à Agua Prieta et tous les matins, ils le déposent au PoE du côté mexicain où il traverse avec les piétons, puis se rend à l'école à pied. Il a passé quatre ans à l'école à Agua Prieta, puis quand il a été diagnostiqué dyslexique, ses parents ont décidé de l'envoyer à l'école à Douglas où ils estimaient qu'il serait mieux pris en charge. Samuel a la double nationalité mexicaine et étatsunienne, il est bilingue, et son père loue un appartement à Douglas afin qu'il ait une adresse aux États-Unis, une condition pour aller à l'école dans ce pays. S'il est difficile de trouver des chiffres sur le nombre d'élèves habitant à Agua Prieta qui vont à l'école à Douglas, des professeurs que j'ai interrogés disent qu'ils représentent au moins 50% des élèves dans les écoles.

Malgré le renforcement sécuritaire entre Douglas et Agua Prieta, la majorité des interviewés traversent la frontière. La mobilité transfrontalière permet ainsi de perpétuer les liens entre villes frontalières et de créer un espace où les villes sœurs sont unies socialement, économiquement et culturellement.

*****

Les villes frontalières sont caractérisées par leurs liens historiques, économiques et culturels, ainsi que par la mobilité des résidents frontaliers. L'interdépendance entre les deux villes s'est manifestée dès leurs créations au début du XXe siècle, mais très vite Douglas a dépendu de la main d'œuvre mexicaine, nécessaire à son développement économique en tant que ville-fonderie jusqu'à la fin des années 1980, tout en imposant un système de discriminations raciales qui a induit une ségrégation résidentielle, au travail, et à l'école.

Malgré la barrière qui divise les deux villes et les contrôles sécuritaires des agents fédéraux, les *borderlanders* se sont adaptés pour perpétuer les liens transfrontaliers. Selon le géographe Michael Dear :

> Border dwellers have made what adjustments they can, along the way demonstrating a remarkable durability and adaptability based in centuries of co-existence[657].

Par leur mobilité, les *borderlanders* maintiennent également l'hybridation des cultures. Michael Dear parle d'ailleurs des *borderlands* comme d'une « Third Nation », qui ne divise pas le Mexique et les États-Unis mais agit comme une membrane qui les unit[658].

D'autres éléments, non négligeables et pourtant peu analysés dans les études frontalières, sont les dispositifs sécuritaires qui lient les deux villes, comme la barrière sécuritaire et la présence d'agents fédéraux. Le chapitre suivant analysera les représentations qu'en ont les résidents frontaliers ainsi que leurs expériences de traversée.

[657] Dear, *Why Walls Won't Work, op. cit.*, p. xi.
[658] *Ibid.*

# Chapitre 5

# L'impact de la barrière et des agents fédéraux sur les résidents et les liens entre les villes frontalières

> It's like you had a neighbor and you walked freely to his front yard and he would say nothing to you and welcomed you. And then you start seeing this neighbor building a bigger, bigger and bigger fence, then you get the message that you're not wanted or welcome anymore. It's the same feeling here now […]. I have seen many changes in this community. It is not as friendly, welcoming as it used to be.
> Adrián G., résident mexicain d'Agua Prieta. Entretien mené le 18 novembre 2018

Pour se protéger des migrants et des organisations criminelles transnationales (trafiquants de drogue) qu'il considère comme des menaces à la sécurité nationale, l'État fédéral met en place des mesures sécuritaires dans les villes frontalières. L'État impose aux résidents frontaliers ces mesures sécuritaires dont les formes les plus visibles sont la barrière et la présence des agents fédéraux qui patrouillent dans la ville. Comment les résidents frontaliers perçoivent-ils ces mesures ? Quel est l'impact de ces mesures sur leur vie quotidienne ? Est-ce qu'elles entravent les liens entre les villes frontalières ? Est-ce qu'elles influencent la mobilité des résidents, qui constitue un aspect clé des liens entre villes frontalières ?

Ce chapitre analysera les représentations que les résidents frontaliers ont de la barrière, ainsi que les relations qu'ils entretiennent avec les agents fédéraux en charge d'appliquer la loi. Je me concentrerai davantage sur les réponses des résidents étatsuniens car la littérature sur leur représentation de la sécurité fédérale qui leur est imposée manque dans les études frontalières[659]. Les questions posées lors des séjours de terrain ont été adaptées au fur et à mesure des entretiens. En effet, il s'est vite avéré que la barrière n'est pas le dispositif sécuritaire le plus controversé chez les résidents frontaliers, contrairement à l'hypothèse de départ. C'est pourquoi cette partie développe également les interactions avec les agents fédéraux, un sujet qui est revenu systématiquement dans les entretiens.

[659] Martínez, *Border People, op. cit.* ; Dear, *Why Walls Won't Work, op. cit*.

## 1. Un avant et un après renforcement sécuritaire : une vie sans barrière et des relations plaisantes avec les agents fédéraux

Qu'ils soient pour ou contre la sécurisation, les résidents définissent un changement dans leur vie quotidienne dans les années 1990 au début du renforcement sécuritaire, puis suite aux attentats du 11 septembre 2001 lorsque la sécurisation s'est renforcée. D'une façon générale, les *borderlanders* jugent les dispositifs sécuritaires soit comme nécessaires, soit comme ne répondant pas à un besoin local. Dans les deux cas, ce sujet est source de tension aux États-Unis, comme l'exprime Jamie W., interne en médecine à Douglas :

> Jamie W.: *Not a lot of people understand what it's like to live on the border and see that everyday. I know what my views are, my friends have their own views. It's a source of tension nationally* […]. *Nationally it's a huge source of tension*[660].

Si les dispositifs sécuritaires portent à controverse à l'échelle nationale, c'est également le cas à l'échelle locale.

### a. La vie avant et après le renforcement sécuritaire des années 1990

Les résidents qui sont nés et ont grandi à la frontière entre Douglas et Agua Prieta indiquent avoir grandi avec le sentiment que la frontière n'existait pas. Selon eux, Douglas et Agua Prieta n'étaient qu'une seule et même ville, une seule entité. La démarcation de la frontière entre les deux pays étant un fil barbelé jusqu'aux années 1990, les interviewés évoquent les souvenirs de leur enfance quand il était aisé de traverser d'un côté comme de l'autre pour vaquer à des activités quotidiennes : aller se faire couper les cheveux, se rendre dans un bar, aller acheter des tortillas à Agua Prieta, aller à la piscine, rendre visite à sa famille ou encore aller à l'école à Douglas. Cindy H., une anglo sexagénaire de Douglas, se souvient d'un camarade de classe dont le surnom était « *Scratch* » (égratignure) car, régulièrement, il traversait la frontière sous le fil barbelé :

> Cindy H.: *And you know… they've got that wall basically, but they used to have just like a four-string barbed wire fence. There was this kid that I know and his nickname was*

[660] Entretien personnel mené avec Jamie W. à Douglas, le 20 septembre 2018.

> *Scratch because he'd always scratch his back coming through the fence because he lived there* [in Agua Prieta] *but went to school here* [in Douglas]. *Oh my god! Everybody knew it* [laughs][661].

En évitant les PoE, les résidents n'anticipaient pas leur déplacement et les temps d'attente pour traverser la frontière. Jesús D., résident mexicain-américain quinquagénaire né à Douglas, raconte qu'il prenait son vélo pour aller chercher du sucre ou de la farine chez sa grand-mère à Agua Prieta lorsque sa mère cuisinait un gâteau. Il passait sous le fil barbelé, ou bien par le PoE où les agents fédéraux ne lui demandaient pas ses papiers systématiquement. Quant à Adrián G., un Mexicain trentenaire né à Agua Prieta, il traversait à Douglas pour aller à la piscine après l'école et voir ses amis. Lui non plus, en tant que Mexicain, n'avait pas conscience de traverser une frontière internationale car les deux villes étaient unies.

> Adrián G.: *I didn't keep that in my mind, having the fence. Or feeling the community divided. To me going to Douglas was like going to the next block. I didn't have the sense of division between us, that we shouldn't cross over there because we were not welcomed. Many of my friends were living here on this side. Sometimes after going to the swimming pool* [in Douglas] *I would go visit them and, you know, get back. So this was my experience growing up*[662].

Tous ces extraits sont autant d'exemples qui témoignent d'activités quotidiennes se déroulant des deux côtés de la frontière. La frontière n'entravait pas les activités quotidiennes des résidents. Elle était même un terrain de jeu pour les enfants, ce dont se souvient Janet, une septuagénaire mexicaine-américaine de Douglas qui se définit comme Anglo :

> Janet: *Our house... You know how Douglas runs the streets, like 1st Street, 2nd Street, going north. From 1st Street, the next street down towards Mexico is International Avenue and that's where our house was. So I remember as a little kid playing … There was a ditch there and we played in the ditch and the maquiladoras weren't there, you know those big buildings. It was just an empty space. And you would see donkeys over there. It was cool. On occasions we would even sneak across that hole in the fence*[663].

[661] Entretien personnel mené avec Cindy H. à Douglas, le 24 octobre 2017.
[662] Entretien personnel mené avec Adrián G. à Douglas, le 18 novembre 2017.
[663] Entretien personnel mené avec Janet à Douglas, le 22 octobre 2018.

Si la barrière actuelle n'existait pas, les agents fédéraux de l'INS (agence devenue la CBP) et de la *Border Patrol* étaient déjà présents. Avant la sécurisation de la frontière dans les années 1990, il existait un sentiment de confiance entre les agents fédéraux et les résidents, qui s'exprimait par l'absence de nécessité de montrer ses papiers pour traverser la frontière. Adrián G. se souvient de sa mère et de sa grand-mère qui traversaient d'Agua Prieta à Douglas par le PoE, sans visa. Elles expliquaient à l'agent qu'elles avaient besoin d'aller faire des courses à Douglas et qu'elles retraverseraient à Agua Prieta après avoir fini. Les agents les laissaient passer. Rosendo, un mexicain quinquagénaire de Guaymas (Sonora), a déménagé à Agua Prieta lorsqu'il avait une vingtaine d'années. Sportif, il aimait faire son jogging le long de la frontière alors délimitée par le fil barbelé. Lorsque la route s'arrêtait à Agua Prieta, il traversait sous le fil barbelé pour courir du côté étatsunien, puis quand la route s'arrêtait à nouveau, il repassait du côté mexicain et ainsi de suite. Tout ceci sans visa. Lorsqu'il voulait passer par le PoE, il attendait qu'un groupe de « *gringos güeros* » (terme pour désigner des Étatsuniens à la couleur de peau claire et/ou blonds) traversent également pour s'ajouter au groupe. Ainsi, quand les agents lui demandaient s'il était citoyen étatsunien, il se grandissait et répondait avec confiance « *Yes* ». Les agents le laissaient alors passer, sans contrôler ses papiers (jusqu'au jour où un agent a voulu s'assurer de sa citoyenneté. Incapable de prouver qu'il était étatsunien, il s'est vu interdire de demander un visa pour aller aux États-Unis pendant 10 ans)[664]. Quant à Jesús D., en grandissant dans les années 1970, les agents lui posaient des questions sur la ville de Douglas pour s'assurer qu'il était bien de cette ville et qu'il y vivait :

> Jesús D.: *Growing up, we took rides across the border, it felt like one big city for us. It wasn't that separate. You didn't need an identification card or anything. When we were coming back, all you had to say was "U.S. citizen" and they would ask us our address: 7th Street, or they'd ask us "Where do you go to school? Who is your teacher?". They might not know who the teachers were but they knew that we were from here. There were some custom agents who recognized us because we were crossing regularly and he'd tell us "OK go ahead". There was one custom agent that would joke around with us and we'd come across and he'd always call us changuitos, you know those little monkeys and stuff. My mom would use her card and we would say U.S. citizen and the*

[664] Entretien personnel mené avec Rosendo S. à Agua Prieta, le 22 novembre 2018.

*agent would ask her "So what do you have, changuitos?" So we knew them, they knew us. It was more personal like that*[665].

À cette époque, les agents douaniers faisaient partie de la communauté locale. Les relations entre résidents *border crossers* et les agents fédéraux étaient plus personnelles avant le renforcement sécuritaire. Ils faisaient partie de la communauté de Douglas et les relations étaient cordiales. Les agents vivaient à Douglas et connaissaient la vie frontalière. Ils parlaient *spanglish*, comme le révèle l'extrait d'entretien ci-dessus. Cette distinction claire dans les relations avec les agents avant le système sécuritaire des années 1990 et après est également accentuée par Lacie :

Lacie S.: *Back in those days, we came back* [from Agua Prieta] *from drinking all night at the bar and the customs guy knew us, he knew our parents: "May you boys drive safe, I know what you've been doing", "Yes Mr Nichols". So it was a whole different. Nowadays you have to have your papers, customs inspect your car, you have the lines, lines are terrible, it's become a very tight security situation, which we never had*[666].

En ce qui concerne les agents de la *Border Patrol*, ils toléraient les passages le long de la frontière lorsqu'il s'agissait de résidents frontaliers. Adrián G., qui avait l'habitude de traverser à Douglas pour des activités de loisir, se rappelle de ses interactions avec les agents de la *Border Patrol* :

Adrián G.: *We would just walk and sometimes the Border Patrol would see us and do nothing. Sometimes, if you were walking by, the Border Patrol would approach you and say "Hey where are you guys coming from?" and we said "Agua Prieta". And they would go "Do you have a visa?" and we said "No, not really" and they were like "Well OK, let me just give you a ride back". So sometimes we were actually hoping for the Border Patrol to find us and give us a lift back to the border* [laughs][667].

Jusque dans les années 1990, la frontière était un lieu d'interactions où se déroulaient les activités quotidiennes des résidents. Elle n'était pas caractérisée par sa barrière. De plus, les

[665] Entretien personnel mené avec Jesús D. à Douglas, le 6 décembre 2018.
[666] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.
[667] Entretien personnel mené avec Adrián G. à Douglas, le 18 novembre 2017.

relations entre agents fédéraux et résidents de Douglas et d'Agua Prieta étaient, dans l'ensemble, plaisantes. La frontière n'était pas le lieu où s'arrêtait un pays et en débutait un autre. Elle était un espace de continuité, où deux cultures se chevauchaient pour créer un espace spécifique qu'est la région frontalière. Depuis les années 1990, la traversée d'un pays à l'autre n'est possible que par un point d'entrée, le *Raul Castro Port of Entry* (Carte 7). Les déplacements s'anticipent, notamment à cause du temps d'attente pour pouvoir traverser[668].

Les résidents qui sont nés et ont grandi à la frontière ont donc observé un changement entre la vie à Douglas avant la mise en place de la barrière dans les années 1990, et leur vie après la construction de la barrière qui a divisé leur communauté. La sécurisation de la frontière a aussi une incidence sur les nouveaux résidents de Douglas (ceux qui n'y sont pas nés et qui sont arrivés après les années 1990), en ce que chacun a dû s'adapter à un nouveau mode de vie au fur et à mesure des renforcements de la sécurité à la frontière.

### b. Les attentats du 11 septembre 2001, autre tournant sécuritaire

Les années 2000, notamment suite aux attaques du 11 septembre, ont marqué un tournant sécuritaire important dans la vie des résidents frontaliers. La création du *Department of Homeland Security* (DHS) en 2002 a redéfini l'immigration comme une question de sécurité nationale, ce qui a mené à la mise en place de techniques scientifiques comme la biométrie (empreintes digitales, scan des yeux, etc.). Le DHS a requis l'utilisation de passeports pour les Étatsuniens qui sont au Mexique et qui veulent traverser aux États-Unis et a rendu l'accès aux *Border Crossing Cards* plus difficiles. Le fait de devoir avoir un passeport en a découragé plus d'un dans la traversée, comme la femme de Lacie, Mexicaine-Américaine[669].

> C: *Does your wife come with you to AP?*
> Lacie S.: *No, no no no. The problem with her is the passport. She doesn't have a passport. And now they are getting more and more strict. They really want you to have the passport even if you just go across to see the dentist. When you come back they want you to have a passport. They don't punish you, but they just say you should get your*

[668] Voir les piliers de la motilité développés dans le chapitre précédent : accès, compétence et appropriation.
[669] Toutefois, il est courant que le passeport ne soit pas demandé pour les résidents étatsuniens. Le permis de conduire, en pratique, suffit encore. Il m'est déjà arrivé d'observer un *border crosser* qui avait oublié ses papiers à Douglas. Il a pourtant traversé au Mexique, et n'avait donc aucun papier sur lui pour revenir à Douglas. L'agent lui a demandé ses informations personnelles (nom, prénom, date de naissance, s'il traversait régulièrement). Après avoir retrouvé ses données dans l'ordinateur, l'agent a laissé le *border crosser* traverser à Douglas.

*passport. She used to cross with her driver's license. But she doesn't like this feeling of "Oh I don't have my papers, my passport"*[670].

Pour assurer la sécurité à la frontière, les administrations étatsuniennes successives ont augmenté le nombre d'agents présents à la frontière, ce qui signifie que les agents ne viennent plus forcément de la région frontalière mais de plusieurs régions des États-Unis. Adrián (Mexicain binational qui traverse la frontière tous les jours, identifié plus haut), établit une différence entre les « anciens » agents de l'INS, courtois, amicaux, qui le reconnaissent, et les « nouveaux » agents de la CBP qui agissent « selon les règles ».

Adrián G.: *And I know most of them, they would say hi to me. They will not be very strict when they see me. "Hey how are you, where are you going today?" Especially the old ones. They will be more friendly than the new ones. The new ones are more like "by the book". And the old timers are more like "Hey how are you doing? Where are you going over here?", more like they want to be polite. They don't really want to know what I'm doing*[671].

Les agents qui connaissent la vie à la frontière établissent des rapports plaisants pour traverser. Ce qui n'est pas toujours le cas de ceux qui sont nouvellement déployés aux PoE, et qui n'ont pas l'expérience de la frontière. D'ailleurs, il est intéressant de noter le changement d'approche de l'agence, passée d'un service (*Immigration and Naturalization Service*) à la protection (*Customs and Border Protection*). Les résidents sont agacés par ces agents, car ils posent davantage de questions, les contrôles sont plus poussés, ce qui créé de l'attente pour traverser.

C: *What is your experience crossing the border?*
Del C.: *It sucks.*
C: *Why is that?*
D: *It's the wait times, the efficiency of the ports, that really are horrible* […]. *They don't have enough lanes open. And … it just makes things… I have spent two, three maybe four years of my life in a car waiting to cross into Mexico and back. It's horrible* […]. *And sometimes I come off angry, or other times I'm like 'Good morning sir, how are you?'. And sometimes there are these real jerks there, they're new people, they don't*

[670] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.
[671] Entretien personnel mené avec Adrián G. à Douglas, le 18 novembre 2017.

> *understand the border, cultural competency is low. They're not familiar. Then they watch too much Fox News. Fox is known for its right wing* [views]. *So if they're Republican and they're anti-Mexican it usually shows a lot of the times. So they give me attitude, I might want to give them attitude depending on if I want to get somewhere. If you want to get through there quickly, you just say 'Yes sir', 'No sir', 'I'll be more than happy to', you just cooperate. But if you want to be detained, they'll give you a hard time. I've been detained, I've been stripped to my underwear*[672].

En 2018, avec la caravane de migrants, des agents de la CBP ont été déployés des aéroports vers les PoE. Cela leur a demandé de s'adapter à un espace différent, la région frontalière, et d'acquérir la « compétence culturelle » (*cultural competency*) dont Del parle. Les nouveaux agents posent souvent des questions qui sont jugées comme n'ayant pas lieu d'être posées et ne connaissent pas toujours les différents types de visas requis pour traverser la frontière. Ceci engendre davantage de questions, un temps d'attente plus long et des demandes de régulation de visa qui allongent la durée de traversée. Les agents sont suspicieux des raisons de traversée, et n'apprécient pas la ville où ils ont été envoyés, ce qui se ressent dans leur attitude peu cordiale. Ces agents envoyés à Douglas sont en TDA (*Temporary Duty Assignment*), une affectation de poste provisoire pour une durée moyenne de trois mois. Ainsi, il y a une rotation régulière chez ces agents, qui ne restent pas à la frontière et qui ne nouent pas de relations avec les résidents. Ils sont considérés par les résidents comme étrangers à la communauté frontalière.

Les résidents frontaliers déterminent ainsi un changement dans leur vie quotidienne dans les années 1990, lorsque la sécurité frontalière a été mise en place avec la construction d'une barrière et l'augmentation du nombre d'agents fédéraux dans la ville de Douglas. La sécurité frontalière n'a alors eu de cesse de se renforcer, avec un nouveau tournant en 2001 suite aux attentats du 11 septembre. Que pensent les résidents locaux de ces tournants sécuritaires ? Comment perçoivent-ils la barrière et la présence des agents fédéraux ?

[672] Entretien personnel mené avec Del C. à Douglas, le 17 octobre 2017.

## 2. La représentation des résidents des dispositifs sécuritaires

### a. Le dispositif sécuritaire est nécessaire selon les résidents nationaux

Les résidents de Douglas qui pensent que les dispositifs sécuritaires sont nécessaires mentionnent deux problèmes à Douglas : les migrations irrégulières et les organisations criminelles transnationales, soit, dans leurs termes, « les illégaux » et « les cartels ». Ce sont les questions mêmes définies comme des menaces par l'État fédéral depuis les années 1980. Ces résidents sont les nationaux définis dans le chapitre trois[673]. Par exemple, Rick, un anglo septuagénaire qui vient de Détroit et habite à Douglas depuis une quarantaine d'années, ancien gardien de prison, estime que les trafiquants de drogue constituent un des gros problèmes à Douglas, avec qui il est déjà tombé nez à nez.

> Rick: *There is a lot of stuff going on. A big drug problem here. Drugs… I've seen them... I was out riding my bike one time and I saw these guys all dressed in camouflage, and they go with backpacks to a vehicle, a truck with all these drugs. And I just stood across, watching them* […]. *They started looking at me. And I just stopped my bike, I was looking at them. And I got the license plate number and I called 911*[674] *and they busted them. They got them*[675].

Un autre problème pour les résidents nationaux est l'immigration irrégulière. Ils font référence aux migrants en utilisant le terme criminalisant de « illégaux ». Danny M., quadragénaire mexicain-américain qui est né et a vécu la majeure partie de sa vie à Douglas, est adjoint du shérif. Il patrouille dans la région frontalière et travaille avec les différents agents d'application de la loi comme la *Border Patrol* et la CBP. Impliqué dans la vie politique jusqu'en 2018, il était adjoint au maire à Douglas. Il a démissionné de son poste en raison de désaccords avec ce dernier sur les questions d'immigration. Il s'est par la suite présenté en tant que Républicain aux élections de mi-mandat de 2018, afin d'être élu à la Chambre des Représentants de l'État

[673] Les résidents anglos nationaux ont un contact très limité avec le Mexique, qu'ils expliquent par leur peur et/ou le sentiment d'être mal à l'aise dans ce pays. Pour eux, traverser de l'autre côté de la frontière est dangereux, c'est un risque qu'ils ne souhaitent pas prendre.
[674] 911 est le numéro d'appel d'urgence nord-américain, équivalent au 112 européen.
[675] Entretien personnel mené avec Rick à Douglas, le 22 octobre 2018.

pour remplacer Martha McSally[676]. Lorsque je lui demande ce qu'il pense de la communauté locale, il répond que Douglas est comme sa famille, au sein de laquelle il y a des désaccords.

> C: *How do you feel about the community of Douglas?*
> Danny: *It's my family* […]. *There's a strong sense of family here. But yeah, we have very different… There's those of us who have very different political views like I mentioned, me and the mayor. I respect him and backed him up a lot. But there were things where we disagreed on and they had to do with immigration and stuff about urgency. So there was one particular instance when he and I disagreed very publicly on that issue. So we needed to modify one of his resolutions because he wanted to reassure people from across the line* [in Agua Prieta] *because of* [Donald Trump's] *recent election, and it was a resolution that I didn't like* […]. *And I had the rest of the council support me, and he ended up voting against his own resolution because I took that out. And it was a real hard moment because when I… One of the things that I didn't mention to you was that when I was in the community, I started an internet show with my wife, and we hosted it for four years. And part of that time even broadcast from the Mexican consulate, so I have friends in the consulate. And so we have, of course, a very, very different political perspective about the border and immigration. So I understand where they're coming from. I just don't agree with open borders definitely* […]. *I want Mexico to prosper, I really do. That's my family too, extended family, where my best friends come from. So I have an affection and love for my neighbors. That's part of me too. But going back to the analogy with cousins, sharing a fence, I respect their property. There's danger, lots of crimes, rape, leaving illegals to their own defenses* […]. *But I also want to secure, just like we're cousins who share a fence together. I respect his property and I expect my cousin to share that interest with my property too. So my cousin has crazy people over there, I don't want them jumping over the fence into my property, I might have a problem with that. People coming to hurdle onto his or her property are not welcome. Guests so to speak, uninvited guests. I don't want them jumping the fence into my property* […]. *I'm over here, shelling out money for these people who are not invited. Eventually I'm going to have to start cutting my services to my family. No more cable, we are not going to go out to eat as much as we used to, can't buy Christmas presents*

[676] Martha McSally était élue républicaine à la Chambre des représentants en Arizona pour le 2e district (dont fait partie Douglas) de 2015 à 2019. C'est la démocrate Ann Kirkpatrick qui lui a succédé. Depuis 2019, Martha McSally est sénatrice au niveau fédéral.

*this year or whatever. And that's what happened to our local hospital*[677]*. They kept on cutting local services to people here, because of the debt. The debt is because of people who cross the line, coming here illegally, so our family here suffers because of it* […][678].

Le recours au lexique familial sert à atténuer sa position stricte sur l'immigration mexicaine vers les États-Unis. En appelant les Mexicains ses « cousins », il utilise une stratégie rhétorique qui relève de la sécuritisation et qui sert à les désigner comme une menace au bien-être (économique et social) de Douglas. Quelques semaines avant cet entretien, une caravane de migrants était arrivée à Tijuana, début novembre 2018, constituée de 7 000 migrants partie du Honduras et qui a traversé le Guatemala et le Mexique en direction des États-Unis. Des confrontations entre les agents fédéraux étatsuniens et les migrants se sont déroulées. Lorsque je demande à Danny M. s'il soutient le président qui veut fermer la frontière, ce dernier répond que oui et qu'une barrière est nécessaire entre les deux pays.

C: *How do you feel about the President when he says that he wants to close the border?*
Danny: *I support the president on that. Because again, I've seen the effectiveness of the fence. When I was on the council, I asked for the statistics for the crime, pre and post fence. And then I asked the chief of police, who is answerable to the city council, for the statistics. And I saw that there was a dramatic reduction of crime, from that time to now* […][679].

Il soutient les projets de barrière du président car ils permettraient de diminuer l'immigration « illégale » et donc la criminalité au niveau local. Le témoignage de Danny M. est typique des résidents nationaux pour qui la barrière est efficace pour réduire le taux de criminalité lié, selon eux, à l'immigration irrégulière. Toutefois, il convient de préciser que des études montrent que lorsque les médias et/ou les politiciens attribuent le taux de criminalité aux immigrants irréguliers, alors les partis politiques qui se positionnent contre l'immigration gagnent en popularité, et ce même si la corrélation entre hausse du taux de criminalité et migrants est fausse[680]. Aux États-Unis, le taux de criminalité est classé sur une échelle de 1 (taux faible) à

[677] Les résidents frontaliers nationaux sont nombreux à donner l'exemple de l'hôpital de Douglas, qui a fermé en 2015, selon eux, en raison du nombre important de femmes mexicaines qui venaient accoucher à Douglas et repartaient sans payer les frais.
[678] Entretien personnel mené avec Danny M. à Douglas, le 29 novembre 2018.
[679] Entretien personnel mené avec Danny M. à Douglas, le 29 novembre 2018.
[680] Ernesto Castañeda et Casey Chiappetta, « Border Residents' Perceptions of Crime and Security in El Paso, Texas », *Social Sciences*, vol. 9, n° 3, 2020 : 1-15. p. 5.

100 (taux élevé). Or, à Douglas, le taux de criminalité est de 11 pour une moyenne nationale de 22,7[681]. Douglas est donc une ville au faible taux de criminalité, ce qui est le cas aussi des autres villes frontalières étatsuniennes le long de la frontière avec le Mexique[682]. Qu'ils soutiennent ou non le président, les résidents nationaux pensent que la sécurité frontalière mise en place par le gouvernement fédéral (avec un consensus sur l'effet de la présence d'agents fédéraux) est ce qui rend la ville de Douglas plus sûre, comme en témoignent ces deux interviewés :

> Lacie S. (Anglo): […] *This town is probably the safest town in America. You can't drive two blocks without encountering some law-enforcement agency: Homeland Security, DEA, Border Patrol, Customs, not to mention the* [county] *Sheriff, the* [Arizona] *Highway Patrol, the local police. They are everywhere*[683]*!*

> Mary M. (Mexicaine-Américaine): *I've always said I live in a gated community with the wall, with my own private security, the Border Patrol. I mean, hello! If you feel scared after having the wall, the fence, the Border Patrol, it's like having the police station across the street and all the police outside*[684].

Même s'ils soutiennent la sécurisation frontalière, les résidents nationaux ne sont toutefois pas toujours en faveur de la barrière. Selon eux, elle n'empêche pas les migrants de passer aux États-Unis de façon irrégulière. C'est le cas de Lacie S., ce septuagénaire identifié plus haut résidant à Douglas :

> Lacie S.: *You know, Trump and his stupid wall; he wants to build the wall. And I don't think the wall deters the traffic. They can go over the wall, they can go under the wall. So I just don't think that works*[685].

---

[681] Best Places, « Douglas, Arizona Crime », *Bestplaces.net*, 2020, https://www.bestplaces.net/crime/city/arizona/douglas. Site consulté le 6 juillet 2020.
[682] Julián Aguilar et Alexa Ura, « Border Communities Have Lower Crime Rates », *The Texas Tribune*, 23 février 2016, https://www.texastribune.org/2016/02/23/border-communities-have-lower-crime-rates/. Site consulté le 6 juillet 2020.
[683] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.
[684] Entretien personnel mené avec Mary M. à Douglas, le 25 octobre 2018.
[685] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.

S'ils sont contre la barrière, nous pourrions penser qu'ils sont donc aussi contre les autres dispositifs sécuritaires. Ce que les entretiens approfondis ont démenti. En effet, les résidents nationaux, qu'ils soient pour ou contre la barrière, sont de façon générale pour plus de sécurité.

> Lacie S.: *I think high tech probably is the best thing. Aviation, drones, radar, infrared, I think those things… the invisible wall*[686].

Ce mur technologique, Lacie S. l'appelle « mur invisible », aussi connu sous le nom de « mur virtuel ». Il est invisible car les détecteurs de mouvement sont cachés dans le sol, les drones survolent la frontière sans être détectés, etc. À ce mur physique invisible, Danny M. ajoute les dispositifs sécuritaires humains, à savoir les agents fédéraux :

> Danny: *Because of the fence, because of the sensors, cameras, all agents, all of that together, created a difference. So it's not just about the wall. It's about more agents. It's about more sensors. It's about tightening up the hiring practices here. So that our own people, my own family can possibly have jobs. If we keep on hiring uninvited guests from my cousin's property, that means less jobs for my kids who were born and raised here, who paid into the system. I paid into the system. These uninvited guests haven't paid into the system* […]. *So it's an all of the above solution, but it's not the perfect solution. I've seen it, I've seen the statistics* […]. *So it's pretty apparent that all of the above approach has worked here in Douglas and has made it safe. It's a much different community than it was when I was growing up. It was a lot riskier when I was growing up in the south of town* […]. *It's a mixture of stuff, they feed off of each other. The games are drugs, dealing drugs. So all this stuff has disrupted a lot of that. The increased law enforcement presence has pushed that stuff out. So yeah, I agree with the President's stances and even if he has to close the border, because you're going back to the analogy with my cousin, my cousin is not going to help me in stopping these uninvited guests from tearing down my fence*[687].

Ce qu'il est intéressant de remarquer c'est que ces résidents nationaux qui approuvent les mesures fédérales, qui pour eux amènent plus de sécurité à Douglas, ne mentionnent pas l'impact que ces mesures peuvent avoir sur les villes frontalières mexicaines. Les seules fois

[686] *Ibid.*
[687] Entretien personnel mené avec Danny M. à Douglas, le 29 novembre 2018.

où ils font mention de ces dernières, c'est à travers les « guerres entre cartels », comme Jamie W., une trentenaire sino-américaine qui est née et a grandi à Douglas et dont les parents ont immigré aux États-Unis de Chine pour son père et des îles Fidji pour sa mère. Elle soutient les agents fédéraux qui, pour elle, protègent son pays contre les « guerres » et les personnes qui « profitent » du système :

> Jamie W.: *The last time I was in AP was probably over 10 years ago. Because sometimes it's unsafe to go, like when there are wars going on, and I refuse to go* […]. *I'll always support like our… The people who protect our country, our borders. Obviously in Douglas they're definitely very hated. There's a lot of people who don't like them. At the same time, we live in a country that has been a little bit affected by people who can sometimes get advantage of what our country has to offer. Obviously, my friends immigrated to this country, my whole family immigrated to this country, but they did it legally. I know that not everyone has the option. I have friends, they came from Mexico when they were two. So a child doesn't have a choice in all that. Their parents just brought them here, right? That's a very unfortunate situation* […]. *So I have friends who are in that position but at the same time I also think that it is important that we do protect our country. The process is there for a reason. And not everyone can go through the process, which is unfortunate. I will always support like the people who protect our country*[688].

La fonction de protéger les États-Unis est souvent mise en avant par les résidents nationaux. D'ailleurs, des *borderlanders* qui vivent dans des zones reculées de Douglas n'hésitent pas à faire appel à la *Border Patrol*. C'est le cas de Rick et Janet. Janet, d'origine hispanique, est née et a grandi à Douglas. Elle est partie faire sa vie ailleurs, a rencontré Rick (qui vient de Détroit et qui est un ancien gardien de prison à Douglas) avec qui elle est retournée vivre à Douglas pour s'occuper de sa mère. Lorsque la situation le dicte, ils appellent la *Border Patrol*.

> Rick: *Border Patrol is all over.*
> Janet: *I think their coverage is pretty good.*
> Rick: […] *I've got a lot of respect for Border Patrol. And I know they got a tough job. I know it's tough… Yeah.*

[688] Entretien personnel mené avec Jamie W. à Douglas, le 20 septembre 2018.

Janet: *Their response has always been really good. Every time, especially Rick, if he saw somebody out on the road some place, he called and they'd respond.*

Rick: *When I used to ride my bicycle, I used to see whole groups of people. You know, I feel sorry for these people. And I think I'd do the same thing if I lived in pure poverty, trying to go to a better place. But at the same time, jeez. This whole country would be overrun and it'd be just like the country they left. I mean it's gonna be awful. I mean like this caravan*[689] *coming up now from ... I don't know what's gonna happen on that.*

C: *So when you see groups of people, you call the Border Patrol?*

Janet: *They'll respond quickly*.

Rick: *I was at work at the prison in Douglas one time. We had to walk around the perimeter of the prison and look for footprints in case somebody climbs the wall. And I was walking around and there was a whole group standing there. And they looked like they're Indians from Honduras or some place, all real short and all real dark complexed* [sic]. *They thought I was the Border Patrol and they all froze. There must have been like 20 of them there. And I started talking to them and they didn't speak English. They were hiding underneath a bridge. And all of a sudden, they took off running in every direction* [laughs]. *And one time I was going to work, it was pitch black, winter time, freezing cold. And we get a long driveway, about 10th of a mile maybe, and I went out the gate. And I started driving and it is pitch black, no lights anywhere. And all of a sudden, I saw lights coming out of a vehicle. Like out of nowhere. And I know Janet's alone and I say "Oh, what's going on in here?" All of a sudden, the lights are on, really close to my house, it's not as if you can see the vehicle coming a million miles away. So I turned around, went back, and there were all these... illegals. They are inside of a pick-up truck, covered up in blankets and you see the blankets all moving. There must have been like 20 guys standing there. And I'm standing there with my uniform on* [prison guard uniform]. *And they thought I was Border Patrol, or cop, or something like that. I didn't have a gun or nothing. And there were all these guys there. And as the truck was running, there was no driver in the vehicle so I put the keys in my pocket. And then I went back to the house and I call the Border Patrol, and the Border Patrol came out. Tons of Border Patrol. But all the people are gone. But the truck is still sitting there. I say to the Border Patrol "I got the keys"* [laughs] *"These guys are going nowhere".*

[689] Rick fait ici référence à la caravane de migrants arrivée à Tijuana lors de l'entretien en novembre 2018.

*That's what I told the illegals "You guys are going nowhere". And I had the key inside of my pocket* […]. *So I don't know if they got them. But they were smuggling*[690].

Rencontrer des migrants effraie Janet, qui n'hésite pas non plus à appeler la *Border Patrol* pour se sentir en sécurité.

Janet: *Every time we called, they responded really fast. Every time. I was out, walking by myself one day and two guys come walking towards me. I wasn't close to home, I wasn't close to the neighbors. And I was there by myself. I had my cell phone so I called him and he called Border Patrol, they were there immediately. I didn't have to worry, and of course he came too* […]. *And they weren't doing anything, they wouldn't have done anything to me but they were just travelling across* [laughs].

Rick: *One time I was coming home from work* […]. *And I saw a girl walking down the road. She was maybe 20. You could tell that she was from across the line, like illegal. And she had some kind of backpack or something. She was just walking down the road by herself in the middle of nowhere. And I went home and I was going to* […] *make her a couple of sandwiches and take it back to her. And then Janet came home, I went on. I could have been in big trouble that I did this, but I went on, I picked her up and took her to Elfrida*[691] *and dropped her off and gave her 20 bucks. She was going to see her parents and family in New York City. And I doubt she ever made it. I mean… She's out in Elfrida, where is she gonna go? But as soon as I gave her … She didn't have any money and every time a car would come, drive on the road, she laid down, I could have been in serious trouble if I got stopped. But I felt so sorry for her. She was like so fragile. And I dropped her off and gave her $20. She said something like she hadn't eaten in two days. And as soon as I dropped her off, she went running to the restaurant. Because now she had money you know. I really felt bad for her. And a couple of times, I was at the house, and a couple of illegals came up to the house and they wanted food or something. And I actually … I gave them something. So I picked them up, and drove them back towards Douglas, just to get them out of the neighborhood. You know? So they wouldn't … You know…*

C: *So the situation dictates if you're going to call the Border Patrol or not?*

[690] Entretien personnel mené avec Rick et Janet à Douglas, le 22 octobre 2018.
[691] Elfrida est une petite ville à 40 kilomètres au nord de Douglas.

> Rick: *Yeah. I don't um… I have a lot of empathy for these people and sometimes… I mean if there is a whole big huge group, then I'll call the Border Patrol. But if it's just one or two I usually... You know* […][692].

La situation détermine quand ils font appel à la *Border Patrol* ou non. Leurs sentiments envers les migrants sont ambivalents puisqu'il leur arrive de venir en aide à ces derniers lorsqu'ils sont peu nombreux, quand il s'agit de femmes, et quand leur couleur de peau est claire (les « Indiens du Honduras » que Rick a croisés, ayant « la peau foncée », semblait être un facteur aggravant pour lui).

Les résidents nationaux, en acceptant les menaces telles que définies par l'État fédéral – à savoir les migrants irréguliers et les organisations criminelles transnationales – perçoivent la sécurité imposée par l'État comme une nécessité qui permet de protéger leur ville et eux-mêmes. Au contraire, les résidents transnationaux, qui constituent la majorité des interviewés (chapitre 3), estiment que la sécurité fédérale est en décalage avec la vie locale.

### b. Les résidents transnationaux en désaccord avec les mesures sécuritaires fédérales

Les résidents qui questionnent les mesures sécuritaires imposées par l'État fédéral sont pour la plupart des transnationaux. Au sein des transnationaux se trouvent plusieurs cas de figure : les dispositifs sécuritaires sont intériorisés et/ou controversés.

Chez certains résidents, les dispositifs sécuritaires sont intériorisés (c'est le cas des *borderlanders* transnationaux, mais aussi des nationaux), c'est-à-dire qu'ils font partie de la vie quotidienne et qu'ils ne sont plus questionnés. Les résidents ne sont pas en faveur de ces dispositifs sécuritaires mais ils ne les questionnent pas pour autant. C'est le cas de Meiko, une quadragénaire nippo-américaine, qui a déménagé à Douglas depuis Oakland (Californie) il y a une dizaine d'années avec son conjoint David :

> Meiko: *For me it's just everywhere, Border Patrol everywhere, they're driving everywhere. It's just background. But I never had a bad experience. For me they're doing their job, it's a border town*[693].

[692] Entretien personnel mené avec Rick et Janet à Douglas, le 22 octobre 2018.
[693] Entretien personnel mené avec Meiko et David à Douglas, le 6 septembre 2018.

Les agents fédéraux font partie du paysage, si bien que les résidents sont habitués à leur présence. La présence sécuritaire est intériorisée par les résidents, même par ceux qui sont contre les mesures sécuritaires. D'autres interviewés expliquent qu'ils ne voient d'ailleurs plus la barrière, c'est une présence à laquelle ils se sont habitués.

En revanche, pour d'autres résidents transnationaux de Douglas, les dispositifs sécuritaires sont controversés car les mesures sécuritaires ne prennent pas en compte le rôle joué par les États-Unis dans les trafics de drogues, les migrations, la vente d'armes, etc. Ainsi, les États-Unis « militarisent » la ville qui est contrôlée par un « régime politique oppressif » selon David :

> David: *I really don't like American policy and politics. Just the buildings, the heavy metal, it's not necessary.*
> C: *Why don't you like them?*
> David: *I don't know. Why is it necessary? We're the ones buying drugs, selling weapons to other countries. And then we just make a war? Not taking people who are coming? We are kind of phobic to other people* […]. *It's aggressive. There are lots of ways to perceive the border. I mean, I think that the presence of all those trucks, the Border Patrol trucks create a kind of militarized zone… So you don't have to be that close to it to feel that kind of oppressive controlled region regime. Even as far away when you're going to Tucson, or like 50 miles from here, you still have to cross a checkpoint. So it's a very wide swath of experiencing the landscape that influences… And it feels… again I guess… for some reason … Frankenstein. The idea of Frankenstein pops up. I think in some sense a kind of reverse Frankenstein. In the 40s and 50s there was an organic community between Douglas and Agua Prieta. I met an old guy who told me you could just walk across, anywhere. There was no checkpoint. There was nothing. So it seems there was like kind of an organic thing and they just like slammed in these huge metal pillars and it's this strange kind of physical mechanical intervention into the existence of this organic thing that feels really horrendous in some sense. If you think about it as a human body it would be like detaching and then reattaching an arm or a leg or something through a sort of robotic devices. And so they would still kind of be together. But there wouldn't be like that sort of blood flow, blood exchange, like the real thing. So it feels to me kind of ever-present, oppressive and … as if it is turning an organic thing into a robotic construct. And I think the people are trying to sort of live outside of*

*that construct. They still try to and do have their interactions with families and friends. It's such a strange manifestation of a kind of paranoia*[694].

David mentionne les checkpoints, situés à un maximum de 100 kilomètres au nord de la frontière États-Unis/Mexique, comme celui à 80 kilomètres au nord de Douglas à Huachuca City sur la route 80. Les conducteurs n'ont pas d'autre choix que de passer par ce checkpoint pour rejoindre Tucson. Lorsque ce checkpoint est ouvert, des agents de la *Border Patrol* peuvent demander au conducteur et aux passagers de la voiture s'ils ont la nationalité étatsunienne, sortir les chiens renifleurs pour détecter la présence éventuelle de drogues, demander les passeports, ou même ne rien demander et laisser passer la voiture sans poser de questions. Utiliser l'image de Frankenstein pour parler de la barrière est révélateur d'un dispositif artificiel qui entrave les liens vitaux entre les États-Unis et le Mexique. Frankenstein, du roman éponyme de Mary Shelley, est un docteur qui a créé un monstre de près de trois mètres de haut à partir d'un assemblage de cadavres ramenés à la vie. Cette analogie compare le docteur Victor Frankenstein aux États-Unis, qui créent un monstre artificiel que sont les dispositifs sécuritaires. Les panneaux d'atterrissage d'hélicoptères de la guerre du Vietnam ou encore les barrières de véhicules (*Normandy barriers*) utilisées pendant la Deuxième Guerre mondiale sont ramenés à la vie pour créer la barrière actuelle, comparée à un robot mécanique qui s'interpose entre les villes frontalières, mettant en péril leurs liens historiques et menaçant ainsi leur survie. Les résidents frontaliers ont dû s'adapter à cet ajout artificiel pour maintenir les liens entre les deux pays. La métaphore de Frankenstein peut être mise en regard avec celle de la famille utilisée par l'ancien maire adjoint Danny M. L'idée d'affiliation familiale se manifeste différemment dans les deux cas : si pour Danny les dispositifs sécuritaires stabilisent cette relation, pour David, ils les entravent. Ils entravent aussi les libertés personnelles et imposent un sentiment de surveillance permanente dans les activités du quotidien, ce qu'exprime David :

David: *You know the slogan "Land of the free", which Americans apply to this country, is not something that one necessarily feels here because of the presence of the border guards everywhere, the checkpoints, the fence itself. There's something almost medieval about it. The serfs are always under the control of and power of the feudal lords and barons and it feels like that here because there is such a presence of surveillance.*

[694] Entretien personnel mené avec Meiko et David à Douglas, le 6 septembre 2018.

> *Human and electronic. All those different ways that they have. I spoke with a woman not long ago and* […] *she was walking up in the Chiricahuas and she said she could feel all those little motion sensors even if you couldn't see them. She may have been overplaying her part, I'm not sure. It is a very funny thing. I came here a couple of times without Meiko after we had made the purchase of* [our house in Douglas] *or still in the process. And I went out for a hike and I drove out on 80 and it was very strange because I had never felt that just by taking a hike I could be sort of subject to interrogation or something like that. It's much harder to connect with the space and the feeling of the place because you're always aware of the fact that you could be being watched. In certain ways not that one is really doing anything or shouldn't be doing but it's a very different landscape and nature I think here*[695].

Cet extrait d'entretien fait ressortir deux choses importantes : d'une part, il démontre que la sécurité frontalière est un sujet dont les résidents parlent entre eux. Il s'agit d'un sujet sinon contesté, au moins discuté, ce qui montre que la sécurité frontalière ne va pas de soi. D'autre part, David évoque le rapport à l'espace dans les régions frontalières (qui s'étend jusqu'à 100 kilomètres au nord de la frontière) différent de celui en dehors de la zone frontalière. Se promener à Douglas ou dans la région frontalière signifie faire l'expérience de la surveillance, soit réelle (par les contrôles des agents fédéraux par exemple), soit intégrée dans la vie de tous les jours (en voyant les tours équipées de caméras, les voitures d'agents fédéraux, en écoutant les histoires d'arrestations de résidents sans papiers, etc.). Mon expérience personnelle l'a confirmé chaque fois que j'allais courir à l'est de la ville, dans les collines, pour ne citer qu'un exemple. Alors que je n'avais croisé personne dans le désert, arrivée au sommet de la colline de *D Hill* surgissait une voiture de la *Border Patrol,* ou encore un quad qui patrouillait le long de la frontière (Photo 16). Il m'est arrivé de me faire arrêter, un agent se demandant ce que je faisais là. Les activités du quotidien sont vécues et pratiquées avec la conscience d'être surveillé. Toutefois, cela peut ne pas affecter les pratiques des résidents, comme Jesús D. :

> Jesús D.: *For us to go hiking to D Hill, if you go out there during the day you see a lot more Border Patrol presence. They might stop you on your way there, and just ask what you're doing, and you just tell them "Well you know I'm out here to hike" and they*

[695] Entretien personnel mené avec Meiko et David à Douglas, le 6 septembre 2018.

*might keep an eye on you and tell you to be careful. But you know, you're just a little bit more cautious but you're not scared. It doesn't change you that much*[696].

Ou au contraire, le sentiment d'être surveillé et le fait de devoir anticiper les interactions avec les agents fédéraux peut modifier les pratiques des résidents, comme Mary N., une anglo septuagénaire qui vit à Douglas. Lors de l'entretien, elle est très émotive sur le fait d'habiter Douglas. Si elle en avait les moyens, elle quitterait Douglas pour de nombreuses raisons, l'une d'entre elles étant le sentiment de ne pas pouvoir faire ce qu'elle veut à cause de la surveillance constante des agents fédéraux.

Mary N.: *We were down here by D Hill. And we're driving around. And we were close to the border. And we didn't see any signs that says "don't go". We're just driving around. And then we see the Border Patrol, running along the fence, we thought "they must be going after somebody". And we're watching and pretty soon we're surrounded. Border Patrol. We were just… I would say maybe in a distance of maybe a couple blocks from the fence. We didn't know that we weren't supposed to be* [there]. *Well, they just told us we weren't supposed to be there and that there was a sign when we didn't see a sign. But it's our country. We had decided we were gonna walk up D Hill, but we thought we'd just drive around. But it was a black SUV, first of all, which seems to be what drug people use, these black SUVs* [laughs]. *We never did that again. No, we were all upset*[697].

[696] Entretien personnel mené avec Jesús D. à Douglas, le 6 décembre 2018.
[697] Entretien personnel mené avec Mary N. à Douglas, le 9 septembre 2018.

Photo 16. *Sommet de D Hill, à Douglas. Nous apercevons la barrière en contrebas, surveillée par un truck équipée d'une caméra de la Border Patrol (C. Fortuné, Douglas, avril 2019)*

L'impact des mesures sécuritaires sur les villes frontalières est varié. Pour les résidents nationaux, la sécurisation de la frontière est nécessaire tandis que pour les résidents transnationaux, les avis divergent : ils peuvent être contre le dispositif de la barrière tout en étant pour plus de technologie et donc plus de sécurité, ou bien être contre la sécurité fédérale car celle-ci entrave les liens entre le Mexique et les États-Unis, ce qui, à terme, peut avoir des conséquences néfastes pour Douglas qui dépend d'Agua Prieta pour sa survie économique (ce que nous développerons dans la troisième partie).

## 3. Conséquences des interactions avec les agents fédéraux sur les liens entre les villes frontalières

Si les villes frontalières maintiennent des liens historiques, économiques et culturels, elles partagent également un point d'entrée où les douaniers contrôlent les mouvements des

résidents. Si pour traverser des États-Unis au Mexique ces contrôles sont limités, voire inexistants, il en est autrement pour traverser du Mexique vers les États-Unis.

J'ai donc demandé aux résidents interviewés quelles sont leurs expériences de traversée afin de déterminer si elles ont un impact sur leur mobilité, ce qui à terme, peut avoir un impact sur les liens des villes frontalières. Est-ce que les dispositifs sécuritaires comme l'utilisation des rayons X, les informations de traversée enregistrées dans la base de données de DHS, le besoin d'avoir un visa spécifique pour les Mexicains ou d'un passeport pour les Étatsuniens, ou encore les interactions avec les agents de la *Customs and Border Protection* (CBP) ont transformé les modes de vie des résidents frontaliers et leurs habitudes de traversée ?

### a. Les interactions avec les agents de la *Customs and Border Protection*

Les agents de la CBP sont les premiers Étatsuniens avec lesquels les personnes qui traversent la frontière vers les États-Unis ont affaire. La perception de l'interaction avec ces derniers détermine l'expérience de traversée, ce qui peut impacter la mobilité des résidents et donc à terme, les liens entre les villes frontalières.

L'agence *Customs and Border Protection* a été créée en 2003 sous l'administration républicaine de G.W. Bush, suite aux attentats du 11 septembre 2001, et placée sous l'autorité du nouveau *Department of Homeland Security*. Les agents fédéraux de la CBP sont en charge d'assurer la sécurité nationale en conduisant les inspections et en contrôlant les mouvements aux PoE. En février 2020, les agents de la CBP étaient au nombre de 61 506[698]. Il s'agit de la plus grande agence de *law enforcement* et le deuxième plus gros budget du gouvernement fédéral (13 milliards de dollars)[699]. En moyenne, par jour, les agents de la CBP font entrer un million de passagers et de piétons, dont presque 682 000 passagers qui traversent par les 328 PoE à la frontière États-Unis/Mexique et États-Unis/Canada[700].

Lors des séjours de terrain, je traversais la frontière plusieurs fois par semaine, ce qui m'a permis d'observer leurs pratiques de contrôle, leurs rotations fréquentes, et de multiplier les interactions avec eux. Si aucun n'a accepté de participer à un entretien, certains ont toutefois

[698] Dont 24 000 agents CBP, 2 400 agents CBP spécialistes en agriculture, 19 600 agents de la *Border Patrol*, etc. CBP, « CBP-Snapshot-Feb-2020.pdf », *U.S. Customs and Border Protection*, 2 février 2020, https://www.cbp.gov/sites/default/files/assets/documents/2020-Feb/CBP-Snapshot-Feb-2020.pdf. Site consulté le 12 juin 2020.
[699] CBP, « Leadership/Organization », *U.S. Customs and Border Protection*, 2020, https://www.cbp.gov/about/leadership-organization. Site consulté le 12 juin 2020.
[700] CBP, « CBP-Snapshot-Feb-2020.pdf », *op. cit*.

répondu à quelques questions en même temps qu'ils contrôlaient mon identité et questionnaient mes raisons d'être à Douglas/Agua Prieta. Ils sont une trentaine à travailler au PoE de Douglas. Ils décrivent ce métier comme difficile, pour lequel ils sont tenus de travailler en heures supplémentaires pour combler le manque de personnel. C'est pourquoi des contractuels privés d'agences de sécurité employés par le DHS les aident à conduire les inspections aux PoE. Ils décrivent leur métier comme pouvant être dangereux car ils interceptent la drogue et les trafiquants qui passent par les PoE. Le shérif adjoint du comté de Cochise, Danny M., explique que la majeure partie des trafics de drogue passent par les PoE car les trafiquants veulent rejoindre les grandes artères routières au plus vite :

> Danny M.: *The vast majority of drugs come from ports of entry* […]. *Why? Because we have a fence, because the roads are the primary arteries to the rest of the country. They use the main roads as much as possible because time is money. They want to get their drugs to the marketplace as quickly as possible, just like any other export business. And so that's why the majority of the drugs come through our ports of entry now, that's because of the security measures that we have along the border*[701].

Par exemple, de janvier à février 2020, la CBP a saisi 1 680 kilogrammes de narcotiques aux différents PoE entre les États-Unis et le Mexique[702].

Un autre trait qui caractérise les agents de la CBP est leur mépris pour la ville de Douglas. De nombreuses fois, les agents de la CBP, surpris qu'une Française traverse autant la frontière, me demandaient ce que je faisais là. Ils me demandaient si j'aimais Douglas en ajoutant immédiatement : « *Don't tell me you like it because there is nothing to do here* ». D'ailleurs, ce dédain pour Douglas se manifeste par le fait qu'ils n'y habitent pas. Les interviews avec les résidents et mes interactions avec les agents démontrent que la majorité des agents habitent à Sierra Vista (ville de 45 000 habitants), à environ une heure de route de Douglas, non loin de la base militaire Fort Huachuca. Ils disent préférer Sierra Vista car il y a plus d'offres immobilières pour des maisons équipées de façon moderne, plus d'activités de loisirs qui y sont proposées, et plus d'opportunités d'emplois pour leur conjoint. Selon l'ancien

[701] Entretien personnel mené avec Danny M. à Douglas, le 29 novembre 2018.
[702] CBP, « CBP Enforcement Statistics Fiscal Year 2020 », *U.S. Customs and Border Protection,* 2020, https://www.cbp.gov/newsroom/stats/cbp-enforcement-statistics. Site consulté le 5 septembre 2020.

maire de Douglas Danny Ortega, 80% des agents fédéraux de la sécurité vivent en dehors de Douglas[703].

Si les résidents enquêtés ont exprimé un tournant dans leurs relations avec les agents fédéraux puisque ces derniers ne sont plus considérés comme faisant partie de la communauté frontalière, c'est parce que ne pas permettre aux *border crossers* et aux agents de la CBP de créer des liens fait partie d'une stratégie de DHS pour éviter la corruption. La rotation d'agents a été mise en place pour éviter la corruption chez les agents fédéraux. En stationnant au même poste avec un emploi du temps établi au préalable, les trafiquants de drogue et les *coyotes* corrompaient les agents afin qu'ils les laissent passer, comme l'atteste Jamie W., qui a grandi à Douglas et dont des amis faisaient traverser de la drogue au PoE à des heures précises.

> Jamie: *I had many friends who were crossing drugs all the time. That was in high school.*
> C: *How did they do it?*
> Jamie: *Literally across the border, like in a car, or smuggling people in.*
> C: *Through the Port of Entry or over the fence?*
> Jamie: *Port of entry* […]. *There are… times that it's easier to get it through. I don't actually know what the specific times are but there are times you can get drugs or people through. And again, a lot of it has changed, people are not doing that anymore and they ... It's different now. But yeah, there was a lot of that going on that I knew* […]. *I have friends who went to jail for that sort of thing*[704].

Alba est une Mexicaine qui a traversé la frontière par le désert. Elle a aujourd'hui la nationalité étatsunienne et fait des études pour devenir agent de police. Mariée à un agent de la *Border Patrol*, elle évoque la corruption qui existe encore aujourd'hui chez les officiers de la CBP et de la *Border Patrol* (qui sont environ 500 à Douglas) :

> Alba: *I've seen a lot of corruption here. And you see it in the newspapers. Like for example the customs…* […] *They get carried away by the money.* [The coyote says] *"let me cross some weed and I give you $10,000". They can lose retirement and their jobs* […]. *I know three of them who came out in the newspaper. They worked there.*
> C: *In Douglas?*

[703] Entretien personnel mené avec Danny Ortega à Douglas, le 17 octobre 2017.
[704] Entretien personnel mené avec Jamie W. à Douglas, le 20 septembre 2018.

> Alba: *Yes. I know about another three from the Border Patrol for the same reasons, smuggling* […]. *The most recent was this year. A friend of my husband. They lose such a good retirement for … a few thousand dollars. It's a lot of money but I mean it's not worth it. There's a lot of corruption. But there's also a lot of good agents*[705].

Concrètement, Jack (un septuagénaire anglo transnational) raconte qu'une de ses amies mexicaines, qui habitait Douglas en situation irrégulière, a dû rentrer au Mexique pour assister à des funérailles. Pour repasser à Douglas, elle a passé la frontière en corrompant un agent de la CBP :

> Jack: *She had to go home* [to Mexico] *for a funeral. And she and her husband didn't have papers. But they had pretty good jobs. And so when she came back, she didn't come back through the desert. She came straight through the port of entry, she paid $15,000. And they bribed somebody and walked right through with no problem. That would have been about eight years ago. There's corruption at all the ports of entry. And there's a lot of people who aren't corrupted*[706].

Bien entendu, il ne s'agit pas de faire de la corruption chez les agents de la CBP une généralisation. Comme le soulignent ces deux interviewés, beaucoup d'agents de la CBP ne se laissent pas corrompre. La rotation des agents d'une ligne à l'autre, ou en inspection secondaire, ou dans le bureau, permet de diminuer la corruption en ne permettant pas aux *border crossers* et aux agents de nouer des liens. Cela crée des tensions au sein de la communauté locale, entre les agents et la population. N'étant pas formés à la culture frontalière, les agents de la CBP sont toujours méfiants des va-et-vient des résidents, ce qui agace ces derniers.

Payer les agents fédéraux (CBP et *Border Patrol*) un salaire conséquent est une autre stratégie utilisée par le DHS pour éviter la corruption. En moyenne, un agent fédéral de la CBP ou un agent de la *Border Patrol* est payé 45 000 dollars la première année, un salaire augmenté à 100 000 dollars trois années plus tard. Ce salaire conséquent pour Douglas est mal vu dans la communauté frontalière car les agents font un métier que des résidents méprisent. De plus, n'habitant pas Douglas, les agents ne se servent pas de ce salaire pour faire vivre la ville en allant y faire leurs courses, en allant au restaurant ou en ayant des activités de loisirs. La pensée commune est que les femmes des agents fédéraux ne sont pas heureuses à Douglas car il n'y a

[705] Entretien personnel mené avec Alba à Douglas, le 30 novembre 2017.
[706] Entretien personnel mené avec Jack à Douglas, le 8 novembre 2018.

pas d'activités comme des centres commerciaux où se faire faire les ongles, aller au cinéma, boire un café avec ses copines etc[707]. David Carranza, l'employé municipal en charge du développement de Douglas, mentionne aussi le manque d'opportunités d'emplois et de loisirs pour les femmes d'agents fédéraux. Il utilise l'expression « *A happy life has a happy wife* » (qui se traduirait par « une vie heureuse passe par une femme heureuse ») pour illustrer son idée.

> C: *But how would you convince these people* [to live in Douglas]*?*
> David C.: *It's very hard to convince the wife or the husband if he's not working. If he's not working, he can't find anything. First thing, the wife comes here and says, "Oh my god, you know what? I'm not gonna stay at home all day". And she has a degree or a career or potential career, there's no way. And then the other thing that I'll tell you is that there's the saying here in the United States, a happy life has a happy wife. So if you don't keep her happy, what are you going to do? She's gonna be upset all the time. You come home, she'll be upset, he leaves, she's upset, you wake up, she's upset. That's no way to live life. So rather than face the challenges that both of them together here, the man or the female working as a Border Patrol says "Let's just move", avoid all that, right? They dislocate themselves from the problem rather than getting involved in the situation. I think it's an excuse*[708].

Une autre raison pour laquelle les agents de la CBP et *Border Patrol* n'habitent pas à Douglas selon David Carranza (qui explique avoir eu cette conversation avec eux) est qu'ils ne veulent pas mettre leurs enfants dans une école où la langue principale parlée serait l'espagnol. Ils préfèrent, selon lui, aller dans une communauté « mixte comme Sierra Vista ». David Carranza explique ce comportement par la non familiarité des agents avec la culture frontalière.

> David C.: *Yeah, there's a lot of law enforcement. I think that's another excuse for them saying to you, you know, we don't want to live here because, first of all, if they're married, they say, let's say you're a Border Patrol* [agent]*. You and I are married. And then you have a career. You want to be a PhD, right? You probably would not want to live here because you have to then take your studies, maybe to the University of Arizona,*

[707]Ann Ortega: "Border Patrol agents mostly live in Sierra Vista and they'll drive to work an hour. Because a lot of their wives don't want to live here. They come from other places in the U.S. and they feel there's no shopping, there's no restaurant, and there's nothing to do here so they live in Sierra Vista". Entretien personnel mené avec Ann Ortega à Douglas, le 17 octobre 2017.
[708] Entretien personnel mené avec David Carranza à Douglas, le 27 septembre 2018.

*and it's not that close, it's not convenient, you have to drive all the time, right? Most Border Patrol that are married and have kids, that's even worse. Because if you're white Anglo Saxon, you come here on the border community like this, 83% Hispanic or more, and then if you send your kids to the schools here, 83% Hispanic and all they do is speak Spanish, you don't think your kids might be alienated? So what they do is rather than have the wife or the husband get upset with that, because he or she started a new job, he rather go somewhere where it's a little different community where you have maybe a more mixed community, like Sierra Vista* […]. *And they made me feel more comfortable, and possibly the wife or the husband can find a job. It's an excuse. My take on this is that I've been in so many other communities, I've loved them all because I found something that's different about each of them. If you don't adopt or adapt to those communities, you're going to succumb to mediocrity. And that's what these people do. They're comfortable getting home, "Oh, honey give me a beer", you know, and put on TV and they said that they will get Johnny a pizza. Or why don't you order something from the Olive Garden and I will go pick it up. That's what they're used to. They're not used to starting something from scratch in a community like this, building and their kids are actually learning a different language, a different culture*[709].

Les relations avec les agents de la CBP et de la *Border Patrol* varient selon les catégories de *borderlanders*. S'ils sont accueillis par une partie, ils sont tolérés ou méprisés par d'autres. Leurs relations déterminent dans tous les cas les expériences de traversée de la frontière.

**b. Les expériences de traversée dépendent des catégories de résidents**

Les expériences de traversée au PoE dépendent des catégories de résidents. Les Anglos ne mentionnent pas de problème en particulier, en raison leur couleur de peau, blanche.

C: *What's your experience crossing?*
Jack: *I rarely had a significant problem. But I'm white. So I could be an Eastern European terrorist, and maybe they would still just pass me through*[710].

[709] Entretien personnel mené avec David Carranza à Douglas, le 27 septembre 2018.
[710] Entretien personnel mené avec Jack à Douglas, le 8 novembre 2018.

Les relations avec les Anglos sont toujours décrites comme professionnelles. Pas nécessairement plaisantes et courtoises, mais professionnelles. Ils ne sont pas détenus à la frontière, ils n'ont pas de problème pour retourner aux États-Unis.

Les Mexicains-Américains, en revanche, décrivent une expérience différente de celle des Anglos. Ils sont soit reconnaissants envers les agents de sécurité et expriment leur sympathie envers ceux qui permettent d'arrêter la drogue et « les illégaux », soit ils expriment avoir subi des discriminations. L'ancien maire de Douglas, Danny Ortega, explique que lorsque le DHS a recruté de plus en plus d'agents en charge de la sécurité, ces derniers ont posé des problèmes dans la communauté, surtout suite à la mise en place de la loi SB 1070 en 2010, et harcelaient les résidents en fonction de leur couleur de peau.

> Danny O.: *For a while we had problems with the Border Patrol because they're not from here. They're mostly military and they started to harass some of the townspeople. So we had some agents in charge to make sure they respect people. And they pretty much are. They've gotten a lot better. And we went from maybe 50 agents to almost 500 very rapidly so there's a lot of new people to the area. They didn't know the community, they didn't know who we were as locals*[711].

C'est ce que confirme Gabriel, résident de Douglas depuis cinquante ans. Il se sent étranger chez lui à cause des questions posées et évoque avoir subi des discriminations à cause de sa couleur de peau.

> Gabriel: *You know, you just came and went as you please. It was really nice. You could cross the border, especially going back into the U.S. We knew some of the people there, not that you were friends with, but the recognition, and then to cross was no big deal. Now you pass and you're interrogated. And I figure I guess I take exception to that, since I'm not doing anything illegal. You know, and once they get my passport and they scan it, well, they know that there's nothing to scan. So, you know, still you're handled in such a manner of distress. And this is my hometown. You know, you're a foreigner in your own town. And yet this is a foreigner subjecting you to this. And I say a foreigner because it could be someone just from another area. So that's a huge change* […]. *Especially if you are dark-skinned, you get treated different. So I would get treated*

[711] Entretien personnel mené avec Danny Ortega à Douglas, le 17 octobre 2017.

*differently. Because of our skin complex. Our skin. And these people that were working these checkpoints, they weren't local people. They were from South Carolina, New York or Oregon or Washington, they had no concept of this. And a lot of them were ex-military people who had been in combat zones. And as soon as they got back to the United States, and they're going to be discharged, they would inform them of jobs with the Border Patrol. And so therefore, since they already had training and firearms as an example, they'll go to the Academy, they would get additional training. So they would come back with that concept of what the Border Patrol refers to is, they're here for national security. And so they come out of the military, they've been in combat zones, and they come down here as national security. So there, you get the feeling that you're in combat with them* […]. *Just because I'm dark-skinned. You know, they'll single me out.* [I get] *extra questions*[712].

Pour Gabriel, il existe un décalage entre ce que les agents se représentent comme étant la sécurité nationale où tous les *border crossers* sont suspects de par leur déplacement, et la réalité locale qui est que la frontière est caractérisée par la mobilité des *borderlanders* qui traversent d'un pays à l'autre. En raison des mesures sécuritaires imposées et des discriminations raciales subies, Gabriel a réduit ses déplacements et a changé sa façon de se déplacer (plutôt que de traverser en voiture comme c'était le cas avant, il traverse dorénavant à pied).

En ce qui concerne les Mexicains, les interactions décrites sont des interactions de discrimination, de racisme, des expériences de traversée stressantes. Febe et Lourdes expliquent que c'est encore plus le cas lorsqu'il s'agit d'agents mexicains-américains – 50% des agents à la frontière sont Latinos, souvent Mexicains-Américains[713] – qui veulent prouver qu'ils ont adopté les valeurs étatsuniennes. Ainsi, avant de traverser, elles répètent la réponse qu'elles vont donner à l'agent qui leur demandera « Où allez-vous ? » pour ne pas avoir de questions additionnelles, stratégie utilisée par d'autres interviewés.

C: *What is your experience crossing the border?*
Febe: *It's always like a stress.*
Lourdes: *It is. Particularly when it's a Mexican…*

[712] Entretien personnel mené avec Gabriel à Agua Prieta, le 4 décembre 2018.
[713] Roy Carroll, « Life as a Mexican American on the Border Patrol: "The System Is Not Broken" », *The Guardian*, 12 décembre 2016, http://www.theguardian.com/us-news/2016/dec/12/mexican-american-border-patrol-agent-vincente-paco. Site consulté le 7 octobre 2020.

Febe: *Or a Latino… They're very mean.*

Lourdes: *Sometimes when it's an American, when you get lucky you have an American officer and you have no problem. But when it's a Mexican or Latina, I don't know why but ...* [They ask] *many questions.*

Febe: *Yes and just the way they look at you.*

Lourdes: *Like "Where are you going? Why are you going?" Sometimes they ask you how much money you have to spend in the United States. It happens to me sometimes.*

C: *Do they check?*

Febe: *Sometimes they check what you have in your purse. I think it's for all Mexicans, people crossing over here. When somebody is really nice, you say "Oh yeah someone nice!"* [laughs]. *Like the other day a man from, I don't know where he is from, his accent is like from Puerto Rico or something like that, and he was asking Lulu "When was the last time you crossed?" And she answered…*

Lourdes: *I said yesterday and he says "It's not true, you didn't cross yesterday". And I said "yes* [I crossed yesterday]. *He said "No. You crossed the 7th of the tatata. And you're lying to me". And "who is the one who used your car?"*

Febe: *And then she says "Sometimes my son crosses with the car." And "Well, that was your son who crossed the last time and you didn't cross the car." And "why do you have a key?"*

Lourdes: *"And why do you have only one key?" And I said "Why not?"* [laughs].

Febe: *But it's not what they say* [that is an issue]. *It's just the way that they say it. "Why do you have just one key?"* [aggressive tone]. *"Because it's just the one I have".*

Lourdes: *And we were unlucky because we crossed again with him today* [laughs].

Febe: *So he just stood like this and* […] *he stopped in front of us. And we just showed the visa. And the other guy was just like "OK, bye". And this guy he was just serious. I don't know why* […]. *You don't go there and say "Hi, how are you?". You just wait for them if they say hi.*

Lourdes: *I don't think it's only for us, it may be for everybody but...* […].

Febe: *As soon as you get close to the border, you feel like stressed: what should I say? Just say to Walmart* [laughs]. *Walmart. OK. Even if you're going to another place. And I think all the people do this. "Hey, where do we say we're going?" "Just say Walmart". Because if you say something that is not the same as everybody, then ... Qué cosa. If you say like ... "We're going to Walmart" and then they start asking other things and*

*other things and then, "Where did you say you were going?" "Walmart'* [laughs]. *We practiced before* […].

Lourdes: *Even when you don't have anything, you're not bringing something that's illegal you're afraid about just crossing. It's very stressful*[714].

Les expériences de traversées dépendent donc de la nationalité et de la couleur de peau des résidents, mais également des agents. S'ils sont familiers de la frontière et des interactions quotidiennes entre les deux pays, les contrôles sont plus courtois. S'ils sont nouveaux et n'ont pas l'expérience de la frontière, les interactions peuvent être ressenties comme stressantes par les résidents, ce qui, à terme, peut impacter la mobilité et les interactions entre les villes frontalières. D'ailleurs, depuis le renforcement sécuritaire, il est plus difficile pour les résidents mexicains d'obtenir des *Border Crossing Cards.* J'ai interviewé des Mexicains pour qui il est impossible d'en recevoir une, et qui par conséquent ne traversent pas ou plus aux États-Unis.

*****

La sécurité frontalière n'a eu de cesse de se renforcer depuis les années 1990, ce qui a eu des conséquences sur les résidents frontaliers. Ceux qui sont nés à Douglas et qui y ont grandi décrivent un changement dans leur vie quotidienne dans les années 1990, lorsque la sécurité frontalière a été mise en place avec la construction d'une barrière qui a séparé Douglas d'Agua Prieta, puis en 2001 lorsque le nouveau tournant sécuritaire a augmenté le recrutement d'agents fédéraux.

Les résidents nationaux ont un contact limité avec le Mexique et acceptent non seulement la sécurisation de la frontière imposée par l'État fédéral, mais intègrent et reproduisent également les discours de sécuritisation sur les migrants et les organisations criminelles, ce qui contribue à créer un climat de peur. Ils estiment que la sécurité fédérale est une nécessité qui permet de se protéger contre les menaces désignées par l'État, à savoir les migrants irréguliers et les organisations criminelles. À l'opposé, les résidents transnationaux, qui constituent la majorité des interviewés, estiment que la sécurité fédérale est en décalage avec la vie locale. Les mesures sécuritaires impactent les résidents transnationaux tout particulièrement, puisque ce sont ceux qui traversent le plus souvent et qui entretiennent les liens entre les villes frontalières au niveau économique, culturel et social. Ainsi, leurs

[714] Entretien personnel mené avec Febe et Lourdes à Douglas, le 5 décembre 2018.

expériences de traversée et leurs interactions avec les différents dispositifs sécuritaires peuvent déterminer leur mobilité future et entraver les liens entre les États-Unis et le Mexique si ces expériences sont vécues comme stressantes.

# Conclusion de la deuxième partie

Les villes frontalières comme Douglas/Agua Prieta entretiennent des liens historiques depuis leur création au début du XXe siècle. Les résidents frontaliers qui y vivent contribuent à maintenir les liens économiques et culturels par le travail, le commerce, les loisirs, la famille, les amis, etc. Les modes de vie spécifiques des résidents frontaliers font des villes frontalières des espaces d'interactions transnationales qui diffèrent des espaces de l'intérieur des États-Unis et du Mexique[715]. Les villes frontalières sont un espace dans un entre-deux qui transcende la frontière géopolitique qui sépare le Mexique des États-Unis[716], tout en restant rattachées institutionnellement à leurs pays respectifs.

Toutefois, les mesures sécuritaires imposées par l'État fédéral étatsunien pourraient remettre en question les liens entre les deux villes et entre les *borderlanders.* Si déjà avant les années 1990 les résidents frontaliers constituaient des communautés hétérogènes (entre les nationaux et les transnationaux), les catégories de résidents ont évolué. Les mesures sécuritaires imposées localement ont mené les habitants à modifier leurs habitudes de vie, et notamment leur mobilité entre les deux pays. Si les résidents de Douglas peuvent, pour la majorité, choisirent de traverser la frontière ou non, ce n'est pas le cas des résidents d'Agua Prieta. Or, nous le verrons dans la troisième partie, cela pourrait avoir une incidence sur le futur des villes frontalières. S'il est plus difficile pour les résidents des villes frontalières mexicaines de se déplacer dans les villes frontalières étatsuniennes, quel sera le devenir des petites villes comme Douglas qui dépendent économiquement des *border crossers* mexicains pour survivre ? Est-ce qu'il n'existe pas un décalage entre ce qu'est la sécurité pour l'État fédéral et ce qu'est la sécurité pour les résidents frontaliers ? La sécurité selon l'État n'engendre-t-elle pas des formes d'insécurité à l'échelle locale ?

[715] Martínez, *Border People, op. cit*., p. 304.
[716] Dear, *Why Walls Won't Work, op. cit*., p. 72.

# Troisième partie

# Représentations de la sécurité par les résidents frontaliers : formes d'insécurité et résistance dans les *borderlands*

"*This is a safe community* […]. *It's not a war-zone people are describing* […]. *We are neighbours, God put us together and we're gonna work together. What's happening in Washington does not apply to us. It's not applicable*"[717]. Robert Uribe, maire de Douglas de 2016 à 2020, reflète un état d'esprit répandu à la frontière, à savoir le décalage entre les mesures de sécurité décidées à l'échelle fédérale et les représentations de ces mesures par les résidents frontaliers à l'échelle locale.

Si la sécurité frontalière fait sens aux yeux des autorités politiques de par son pouvoir symbolique[718], pour les compagnies privées de la sécurité, et pour une partie de la population comme les nativistes, les nationalistes et les assimilationnistes, elle revêt une autre dimension pour la majorité des *borderlanders* interviewés de Douglas/Agua Prieta.

L'État fédéral décide de mesures sécuritaires à la frontière sans consulter les résidents frontaliers. La sécurité frontalière est imposée du dessus, mais elle est vécue et pratiquée par le bas. Ce qui amène à se poser les questions suivantes : les résidents frontaliers sont-ils en accord avec les mesures sécuritaires décidées par l'État fédéral ? Quelles sont les représentations de la sécurité des résidents frontaliers ? L'État met en place des mesures de sécurité pour assurer la sécurité nationale, mais est-ce que ces mesures assurent une sécurité réelle pour les frontaliers ? Est-ce qu'elles n'engendrent pas des formes d'insécurité ? Qu'est-ce que la sécurité pour eux ?

Pour répondre à ces questions, nous examinerons les représentations que les résidents frontaliers ont de la sécurité imposée par l'État fédéral. Selon les chercheurs Serrate et Meynet, les représentations sont des « constructions mentales développées par chacun concernant la réalité qui l'entoure ou qu'il imagine. Les représentations sont à l'origine des comportements, et apparaissent comme une forme de connaissance courante »[719]. La psychologue sociale Denise Jodelet ajoute que les représentations sociales « nous guident dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre »[720]. La deuxième partie a commencé à répondre à ce qui constitue la réalité de tous les jours pour les résidents frontaliers, et notamment pour ceux qui traversent la frontière : ils considèrent le Mexique comme un partenaire plutôt qu'un ennemi[721]. Or, en imposant des mesures sécuritaires qui divisent les deux pays, l'État traite les résidents frontaliers mexicains comme une menace. À

[717] Entretien personnel mené avec Robert Uribe à Douglas, le 11 octobre 2017.
[718] Andreas, *Border Games, op. cit.*, p. 8.
[719] Jean-Louis Meynet et Bénédicte Serrate, « La frontière : discours et représentations sociales. Du concept théorique à l'image formulée de la frontière », *Le Globe. Revue genevoise de géographie,* vol. 137, nº 1 (1997): 167-87, https://doi.org/10.3406/globe.1997.1378. p. 174.
[720] Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7e éd. (Paris: Presses Universitaires de France, 2003).
[721] Heyman, « Constructing a Virtual Wall », *op. cit.*, p. 305.

terme, cela engendre une insécurité économique pour Douglas, qui dépend des consommateurs mexicains pour sa survie. Les mesures sécuritaires créent également une insécurité environnementale en choisissant de ne pas respecter les lois mises en place par l'État lui-même.

L'insécurité est également humaine. La notion de sécurité humaine a été développée en 1994 dans le Rapport sur le développement humain du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) :

> Le concept de sécurité fait depuis trop longtemps l'objet d'une interprétation restrictive, le cantonnant à la sécurité du territoire face aux agressions extérieures, à la protection d'intérêts nationaux face à l'étranger, ou à la sécurité de la planète face à la menace d'un holocauste nucléaire. Il s'applique d'avantage aux États-nations qu'aux personnes[722].

La sécurité humaine opère un changement d'objet de la sécurité, passant des États-nations aux individus :

> La sécurité humaine est *axée sur les individus*. Comment les gens vivent-ils […] dans la société ; de quel degré de liberté disposent-ils dans les nombreuses décisions qu'ils ont à prendre ; quelles sont leurs possibilités de saisir les occasions présentées par l'économie et la société […][723]?

Les *borderlands* constituent une zone grise aux États-Unis, autorisant l'État à prendre des mesures violant les droits humains. Pour Mary Kaldor, professeure de gouvernance mondiale, si la sécurité humaine « est souvent considérée comme *soft* parce qu'elle entend combiner sécurité physique et sécurité matérielle », elle devrait en fait « être considérée comme une politique de sécurité *hard,* visant à protéger les individus de la violence politique »[724]. Cette violence politique touche plusieurs catégories de la population frontalière que nous détaillerons.

Le chapitre six analysera le paradoxe de la sécurité à Douglas/Agua Prieta à travers l'exemple des organisations criminelles transnationales. L'État fédéral considère les trafiquants de drogue comme des menaces pour la sécurité nationale. Depuis les années 1970, les États-

[722] Programme des Nations Unies pour le développement, « Rapport mondial sur le développement humain 1994 », *hdr.undp.org*, 1994, http://hdr.undp.org/sites/default/files/hdr_1994_fr_complet_nostats.pdf. p. 23.
[723] *Ibid.*, p. 24.
[724] Mary Kaldor, « La sécurité humaine : un concept pertinent ? », *Politique étrangère,* Hiver, nº 4 (2006): 901-14. p. 902.

Unis mènent une guerre contre les drogues et contre les organisations criminelles transnationales (OCT)[725]. Or l'efficacité de cette guerre est remise en question par les chercheurs car plutôt que de démanteler ces organisations, elle les renforce. Cela a une répercussion au niveau local, notamment chez de nombreux jeunes résidents frontaliers. Les mesures sécuritaires étatsuniennes nourrissent l'insécurité des villes frontalières des deux côtés de la frontière.

Dans le chapitre sept, nous avancerons l'hypothèse que plus le gouvernement étatsunien investit d'argent dans la sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique, plus les OCT investissent de moyens financiers et technologiques pour faire passer leurs marchandises aux États-Unis. De plus, les OCT ont diversifié leurs activités. Elles ne trafiquent plus seulement de la drogue, mais sont également impliquées dans d'autres activités plus lucratives, comme le trafic d'humain, notamment de migrants. Cela mène à l'augmentation de violences liées aux OCT dans les villes frontalières mexicaines et à une plus grande vulnérabilité des migrants. À son tour, cette violence engendre des migrations vers les États-Unis.

Le chapitre huit analysera les répercussions économiques et environnementales engendrées par les mesures sécuritaires. La ville de Douglas et marginalisée au niveau économique à l'échelle des États-Unis et de la région transfrontalière. Elle se tourne donc vers Agua Prieta pour sa survie économique. Toutefois, la sécurité frontalière pourrait avoir des répercussions sur la traversée des consommateurs mexicains aux États-Unis. Les mesures sécuritaires engendrent également des désastres écologiques à l'est de Douglas et dans le sud-ouest de l'Arizona. Ces régions sont de surcroît habitées par des populations amérindiennes qui habitent à cheval sur la frontière et dont les sites de construction de la barrière sont sacrés.

Enfin, le chapitre neuf analysera les résistances locales aux mesures fédérales. Ces initiatives participent à redéfinir le concept de sécurité du point de vue des résidents frontaliers. La sécurité passe ainsi par des formes de résistances artistiques, le maintien des relations économiques binationales, l'aide humanitaire et juridique ou encore des initiatives locales qui viennent en aide aux populations frontalières vulnérables.

Cette partie s'appuiera sur les entretiens approfondis réalisés avec les résidents de Douglas et Agua Prieta, ainsi que sur les discussions informelles menées avec eux, et sur les observations participantes lors des séjours de terrain de 2017 à 2020.

[725] Correa-Cabrera, *Los Zetas Inc., op. cit.*, p. 1.

# Chapitre 6

# Organisations criminelles transnationales : entre sécurité et insécurité

> I smoked in the past. When I was 11 years old, I used to smoke […]. If you get bored in your house, that's the first thing you go to. You're bored? You're going to smoke marijuana. And that makes something that's not normal, normal. You have to do something else. You have to work, you have to play, you have to do something different. You have to look how to entertain yourself, that's why I said it's not normal. But all the community says it's normal […]. You know my community is good but it's like a lot of marijuana. A lot of bad stuff in my community.
> Entretien avec Gustavo, étudiant mexicain de 17 ans, 13 septembre 2018

> The border is very different among the different areas of the border. We live in a very secure area for some reason, reasons I kind of have an idea, but it's hard to speak of it openly. People who operate in this part of the border, they want to keep this place under the radar. They want to keep it quiet, calm, not having the attention of the federal government, not bringing the federal police and soldiers. So they can do their business. And run their illegal operation, smuggling, without the attention of the Mexican federal government. That's why we have a pretty safe town. Incredibly safe town.
> Entretien avec Alejandro, résident mexicain, 8 septembre 2018

Les villes frontalières ont la réputation d'être dangereuses et peu accueillantes, à cause des menaces que l'État définit comme étant les migrations irrégulières et le narcotrafic. Les villes de Douglas/Agua Prieta souffrent de cette réputation, ce qui incite l'État fédéral à renforcer les mesures sécuritaires. Pourtant, la frontière a toujours été historiquement le lieu du marché noir. Selon le politiste Tony Payan :

> Throughout the history of humankind, borders and black markets have been closely related, usually because individuals are willing to engage in smuggling the forbidden goods across the borderline[726].

Depuis la Prohibition dans les années 1920, les villes frontalières sont le lieu de la contrebande[727]. À Douglas, l'Hôtel Gadsden a un réseau souterrain avec des pièces cachées qui datent de cette époque[728]. Les douaniers, en charge de faire respecter le 18e amendement à la frontière, contrôlaient le passage des biens. Un marché noir s'est développé qui a requis l'attention particulière des douaniers et de la *Border Patrol* dès les années 1920[729]. Les propriétaires de l'Hôtel Gadsden (hôtel historique de Douglas situé à 1,5 kilomètres du Raul Castro Port of Entry, où l'histoire raconte que Pancho Villa y a fait irruption sur son cheval, montant les escaliers et cassant une marche, encore visible aujourd'hui) soupçonnent l'existence de tunnels reliés à Agua Prieta datant de cette époque pour faire passer l'alcool aux États-Unis. Plus tard, ce sont les drogues qui ont été interdites aux États-Unis et qui ont fait l'objet d'une contrebande. Depuis les années 1970, les États-Unis mènent une guerre contre les drogues et contre les organisations criminelles transnationales, aussi connues sous le nom de cartels de drogues[730].

Le chercheur Tony Payan pose la question de la relation entre la frontière et la guerre contre les drogues[731]. Le narcotrafic est l'organisation criminelle la plus lucrative au monde avec le trafic d'humain. L'offre vient d'Amérique latine et d'Amérique centrale. La demande vient des États-Unis, qui représentent le marché le plus important pour les drogues illégales[732]. L'argent liquide utilisé pour acheter les drogues traverse ensuite la frontière vers le Mexique, ou bien est utilisé pour acheter des armes aux États-Unis. En 2018, plus de 200 000 armes à feu ont traversé la frontière. Elles sont achetées dans des magasins d'armes à feu dans les États de l'Ouest des États-Unis et alimentent ainsi les OCT en armes, accroissant la criminalité et la violence[733]. Au Mexique, il n'existe qu'un seul magasin d'armes tandis que l'Arizona est l'un

[726] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 26.
[727] Bruns, *Border Towns and Border Crossings, op. cit.*, p. 191.
[728] La Prohibition est établie par le 18e amendement passé le 16 janvier 1920 qui interdisait la manufacture, la vente et l'importation de boissons alcoolisées.
[729] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 30.
[730] Correa-Cabrera, *Los Zetas Inc., op. cit.*, p. 1.
[731] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 25.
[732] *Ibid.*, p. 26.
[733] Bruns, *Border Towns and Border Crossings, op. cit.*, p. 197.

des vingt États qui comptent le plus de magasins d'armes aux États-Unis, qui en comptaient près de 64 500 en 2017[734].

Depuis les années 1970, les États-Unis mènent une Guerre contre les drogues, qui fait partie des mesures sécuritaires. Or, cette Guerre contre les drogues nourrit le sentiment d'insécurité à Douglas/Agua Prieta, en permettant aux organisations criminelles de se développer et de se professionnaliser, ce qui a des incidences localement.

## 1. Renforcement simultané des mesures sécuritaires étatsuniennes et des organisations criminelles transnationales

De Richard Nixon à Donald Trump, les États-Unis considèrent les OCT comme un ennemi à neutraliser. Or, le renforcement sécuritaire étatsunien depuis les années 1970 engendre la professionnalisation des OCT.

### a. La guerre contre les drogues

Les États-Unis sont le plus gros consommateur d'opioïdes et de cannabis au monde[735]. Dans les années 1960, le mouvement de contre-culture a pris de l'ampleur avec le mouvement des droits civiques, l'opposition à la guerre du Vietnam, le mouvement hippie etc. Nixon, en campagne présidentielle en 1968, a basé sa campagne sur la criminalisation des usagers de drogues. Son conseiller pour les Affaires Intérieures, John Erlichman, a dévoilé qu'en incitant l'opinion publique à associer les jeunes (qui s'opposaient à la guerre du Vietnam) à l'usage de la marijuana et les Africains-Américains à l'usage de l'héroïne, Nixon a pu criminaliser ces deux populations qu'il considérait comme des ennemis[736]. En 1971, il a lancé la Guerre contre les drogues (*War on Drugs*) et créé la *Drug Enforcement Administration* (DEA) en 1973, une agence fédérale qui dépend du ministère de la justice, en charge de lutter contre les trafics et la distribution de drogues. La Guerre contre les drogues applique une stratégie militaire qui passe

[734] Leanna Garfield, « There are 50,000 more gun shops than McDonald's in the US », *Business Insider*, 6 octobre 2017, https://www.businessinsider.fr/us/gun-dealers-stores-mcdonalds-las-vegas-shooting-2017-10. Site consulté le 7 septembre 2020.
[735] Jean-Philippe Guilbaut, « Quelles drogues consomme-t-on le plus dans le monde? Les cartes week-end », *Radio-Canada*, 17 août 2018, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1118623/drogues-monde-consommation-onu-rapport-opioides-medicaments. Site consulté le 25 juin 2020.
[736] Drug Policy Alliance, « A Brief History of the Drug War », *Drug Policy Alliance*, 2020, http://www.drugpolicy.org/issues/brief-history-drug-war. Site consulté le 26 juin 2020.

par l'envoi d'agents fédéraux en Amérique latine pour fumiger les champs de culture de marijuana et de coca.

Ce combat a été repris par l'administration de Ronald Reagan dans les années 1980 suite à la consommation croissante de crack (une forme fumable de la cocaïne)[737]. La majeure partie de la cocaïne arrivait sur les côtes de Floride par bateaux et avions depuis la Colombie. Le trafic de drogue était devenu tel (plusieurs tonnes de marijuana et de cocaïne arrivaient quotidiennement à Miami) que les factions des cartels colombiens et cubains se disputaient les points de distribution à travers des fusillades en pleine rue, et faisant par conséquent augmenter le taux de criminalité et baisser le tourisme[738]. L'administration Reagan a alors lancé la *South Florida Task Force* avec l'envoi des agents de la DEA, du FBI, du *Customs Service* (service des douanes) et de la *Coast Guard* (gendarmerie maritime) qui ont saisi des millions de tonnes de cocaïne, et ont fermé les routes d'acheminement caribéennes. Les OCT colombiennes, perdant leur principal accès aux États-Unis, se sont associées aux OCT mexicaines qui contrôlaient les plus de 300 points d'entrées terrestres le long de la frontière États-Unis/Mexique. La Guerre contre les drogues des années 1980 a donc redirigé la route de la cocaïne vers le Mexique, en plus du trafic d'héroïne et de marijuana qui existait déjà à la frontière, donnant l'opportunité aux OCT mexicaines de se développer. Selon Tony Payan, le gouvernement étatsunien a alors intensifié ses efforts pour combattre les trafics de drogue à la frontière, faisant de celle-ci un lieu où l'application de la loi fédérale, la surveillance et la sécurité frontalière sont devenues la nouvelle façon de répondre aux problèmes à la frontière, à savoir les trafics de drogue mais aussi l'immigration :

> This, added to the problem of immigration, which had already been redefined as a law enforcement problem and concentrated in the U.S. Justice Department, made the border a place where law and order had to be imposed from above. Evidence suggests that the overall funding to combat drug trafficking focused on the U.S.-Mexico border, mostly devoted to law enforcement measures. Policing became the new way of dealing with any issues along the border[739].

[737] *Ibid.*
[738] Joel Brinkley, « 4-Year Fight in Florida "Just Can't Stop Drugs" », *The New York Times*, 4 septembre 1986, https://www.nytimes.com/1986/09/04/us/4-year-fight-in-florida-just-can-t-stop-drugs.html. Site consulté le 7 septembre 2020.
[739] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 13.

Dans les années 1990, l'administration Clinton a elle aussi intensifié les efforts dans la Guerre contre les drogues. En 1994, William Clinton a signé le *Violent Crime Control and Law Enforcement Act* (surnommé *Crime Bill*), choisissant de ne pas prendre en compte les recommandations de la Commission des peines, qui préconisait d'abolir la différence de condamnation entre les usagers de crack – majoritairement des Africains-Américains soumis à de plus grandes peines de prison – et les usagers de cocaïne – une drogue populaire chez les jeunes professionnels aisés – soumis à des peines de prison moins importantes, et prolongeant ainsi l'incarcération de masse de la population africaine-américaine[740]. De plus, suite à la signature de l'ALENA, un document établissant les trafics de drogue comme un ennemi commun au Mexique et aux États-Unis a été établi, et une alliance entre les deux pays a été créée pour éradiquer les organisations criminelles[741].

En 2002, sous l'administration Bush, le Mexique a rejoint la *United States Northern Command* (USNORTHCOM), alignant ses politiques sécuritaires à celles des États-Unis qui poursuivaient alors « un projet hémisphérique avec pour principal objectif de protéger son territoire », en soutenant la militarisation de la sécurité et justifiant l'intervention militaire étatsunienne dans plusieurs régions d'Amérique latine, dont le Mexique[742]. Dans son étude de l'organisation criminelle *Los Zetas,* la politiste Guadalupe Correa-Cabrera écrit :

> Because of its geographic location and potential for violence spillover, Mexico represented a key concern for the United States. For some U.S. policy makers, this apparently justified much closer links with its southern neighbor and possible intervention, if needed, in case of extreme insecurity conditions[743].

La collaboration entre les deux pays s'est renforcée avec l'initiative Mérida, signée en 2008 sous l'administration de George W. Bush et de son homologue mexicain Felipe Calderón. L'initiative prévoit de combattre l'hégémonie des organisations criminelles transnationales et de diminuer la violence engendrée par ces dernières. Les administrations de Barack Obama et d'Enrique Peña Nieto ont renouvelé cette initiative, fondée sur quatre piliers. Le premier pilier consiste à capturer et incarcérer les chefs des cartels, à réduire la production et le trafic de

[740] Thomas Frank, « Bill Clinton's Crime Bill Destroyed Lives, and There's No Point Denying It », *The Guardian*, 15 avril 2016, https://www.theguardian.com/commentisfree/2016/apr/15/bill-clinton-crime-bill-hillary-black-lives-thomas-frank. Site consulté le 26 juin 2020.
[741] Correa-Cabrera, *Los Zetas Inc, op. cit.*, p. 102.
[742] *Ibid.*
[743] *Ibid.*

drogues, ainsi que le blanchiment d'argent. Le deuxième pilier définit l'institutionnalisation de l'État de droit, à savoir permettre aux institutions judiciaires, frontalières et de sécurité publique mexicaines de maintenir l'État de droit en professionnalisant les militaires et les policiers. Le troisième pilier a pour objectif de créer une structure frontalière du XXIe siècle. Il s'agit de faciliter le commerce et le mouvement des personnes, tout en restreignant le mouvement des drogues, des personnes, des armes et de l'argent illicites grâce à de meilleures infrastructures et technologies pour renforcer et moderniser la sécurité frontalière. Le quatrième et dernier pilier définit comment construire des communautés résilientes en créant des programmes d'éducation pour les jeunes, afin de diminuer leur attrait pour les organisations criminelles[744]. Il est intéressant de noter que rien, dans ces piliers, ne prévoit de contrer la demande provenant des États-Unis.

Si l'initiative continue sous les administrations de Donald Trump et d'Andrés Manuel López Obrador, le premier a reconcentré les efforts sur l'amélioration de la sécurité frontalière aux points d'entrées et le combat contre le blanchiment d'argent, tandis que le dernier a écarté la possibilité de continuer la guerre contre les organisations criminelles transnationales lancée sous l'administration Calderón en 2006, car cela engendrerait des victimes parmi les civils. De plus, plutôt que de renforcer la police fédérale qui avait reçu des formations et des équipements des États-Unis, López Obrador a approuvé des réformes constitutionnelles pour le développement de la Garde Nationale mexicaine (composée de militaires et d'anciens policiers fédéraux) et l'implication des militaires dans la sécurité publique, afin de réaffirmer le contrôle territorial dans les régions à fort taux de criminalité[745].

De Nixon à Donald Trump, de la Colombie à la frontière États-Unis/Mexique, les États-Unis ont dépensé 1 trillion de dollars (755 milliards d'euros) dans la Guerre contre les drogues. À travers les lois, traités, initiatives et politiques sécuritaires, les États-Unis ont fait de la lutte contre les drogues à l'extérieur de leur frontière une priorité[746].

---

[744] U.S. Embassy and Consulates in Mexico, « The Merida Initiative », *U.S. Embassy*, 2020, https://mx.usembassy.gov/our-relationship/policy-history/the-merida-initiative/. Site consulté le 8 juillet 2020.
[745] Clare Ribando Seelke, « Mexico: Evolution of the Mérida Initiative, 2007-2020 », *Congressional Research Service,* 20 juillet 2020, p. 3.
[746] German Lopez, « The War on Drugs, Explained », *Vox*, 8 mai 2016, https://www.vox.com/2016/5/8/18089368/war-on-drugs-marijuana-cocaine-heroin-meth. Site consulté le 25 juin 2020.

**Inefficacité de la guerre contre les drogues ?**

L'efficacité de la Guerre contre les drogues est remise en question par les chercheurs, notamment en raison de l'augmentation de la violence au Mexique et du nombre de morts par overdose aux États-Unis (jusqu'à 72 000 en 2017)[747]. De plus, la Guerre contre les drogues a eu un effet ballon (*balloon effect*) : en démantelant une zone de production de drogue, la production a été déplacée d'un territoire à un autre, ce qui n'a donc pas diminué l'offre globale de drogues[748]. Les zones de production de drogues ne font que se déplacer car c'est un commerce lucratif que les membres des OCT ne cessent de développer[749]. Un autre effet observé est l'effet cafard (*cockroach effect*), c'est-à-dire la multiplication des organisations criminelles transnationales plus petites et moins contrôlables, suite au démantèlement militaire d'une organisation « mère ».[750]. En tuant ou capturant les chefs des gros cartels (Pablo Escobar, Félix Gallardo, Joaquín Guzmán par exemple), de nouveaux cartels plus petits ont émergé, redistribuant le contrôle des territoires. Par exemple, dans les années 1990, suite à l'arrestation de Miguel Ángel Félix Gallardo – chef du cartel de Guadalajara, considéré comme le père des OCT mexicaines – une nouvelle génération de *narcos* s'est divisé le territoire mexicain en forgeant de nouvelles alliances[751]. Ainsi, en 2006 il existait au Mexique quatre organisations criminelles transnationales (le Cartel de Tijuana/Organisation Arellano Felix (AFO) ; le Cartel de Sinaloa ; le Cartel de Juárez/Organisation Vicente Carillo Fuentes (CFO) ; et le Cartel du Golfe). En 2020, il en existe une dizaine : le Cartel de Sinaloa ; Los Zetas ; Tijuana/AFO ; Juárez/CFO ; Beltrán Leyva ; le Cartel du Golfe ; La Famille du Michoacán ; Les Chevaliers du Temple ; le Cartel Jalisco Nouvelle Génération.

La Guerre contre les drogues a donc mené à une recomposition des organisations criminelles transnationales[752] dont l'un des acteurs principaux est Joaquín Guzmán, dit « El Chapo » (qui signifie petit), à la tête du cartel de Sinaloa. Aujourd'hui une des plus puissantes organisations criminelles, elle détient le monopole de l'industrie de la drogue, contrôlant 45% du commerce de la drogue[753] avec un revenu annuel estimé à trois milliards de dollars[754]. Cette

[747] June S Beittel, « Mexico: Organized Crime and Drug Trafficking Organizations », *Congressional Research Service*, 20 décembre 2019, p. 35.
[748] Lopez, « The War on Drugs, Explained », *op. cit*.
[749] *Ibid.*
[750] *Ibid.*
[751] Hall Delaney, « The Tunnel », *99% Invisible*, 29 janvier 2019, https://99percentinvisible.org/episode/the-tunnel/. Site consulté le 10 octobre 2020.
[752] Beittel, « Mexico: Organized Crime and Drug Trafficking Organizations », *op. cit*.
[753] Ken Liu et Chris Taylor, « Options for U.S. and Mexican policy-makers », *Institute of Politics, Harvard University*, septembre 2012, 34. p. 9.
[754] Beittel, « Mexico: Organized Crime and Drug Trafficking Organizations », *op. cit*.

OCT a ses racines dans l'ouest du Mexique et contrôle, entre autres, l'État du Sonora et la ville d'Agua Prieta. Cette OCT a une structure horizontale, décentralisée, composée de plusieurs organisations criminelles plus petites qui ont formé des alliances avec des gangs locaux, chacun spécialisé dans des opérations spécifiques (passage de drogue, enlèvement, trafic d'êtres humains, meurtres…). Ces gangs locaux contrôlent des territoires spécifiques que sont les *plazas*, à savoir « un espace géopolitique (une ville et ses environs le plus souvent) sur lequel un trafiquant et son organisation exercent le droit exclusif […] de contrôle sur le trafic, la distribution de drogues et leur transit par ce territoire »[755]. Par exemple, Marco Antonio Paredes Machado (surnommé Marquitos), était le « lieutenant » (*lugarteniente*), c'est-à-dire le chef de la *plaza* d'Agua Prieta pour le cartel de Sinaloa de 1991 à 2011. Lorsqu'il a été arrêté cette même année, José Javier Rascón Ramírez est devenu le lieutenant. En juin 2019, celui-ci a été tué lors d'une vague de violence à Agua Prieta, provoquée par une rupture au sein du Cartel de Sinaloa, faisant douze morts lors d'une fusillade[756]. Pour éviter d'être reconnus ou dénoncés, les membres des gangs ne se font pas appeler par leurs noms, comme le révèle A., un interviewé mexicain :

> Alejandro.: *I'm not familiar with their names,* [but] *I have friends who are familiar with them. They know their nicknames…* […] *They go by letters and numbers. Like Z5. Or R3. That's what I've heard*[757].

Malgré la Guerre contre les drogues menée par les États-Unis depuis les années 1970, le commerce de la drogue n'a pas chuté (rien que pour la cocaïne, entre 530 et 710 tonnes passeraient chaque année la frontière)[758]. Les organisations criminelles se sont recomposées et se sont adaptées aux différentes politiques et initiatives sécuritaires générées par les États-Unis pour continuer à vendre la drogue.

---

[755] Sabine Guez, « La frontière et au-delà. Une enquête ethnographique sur le narcotrafic à Ciudad Juárez (Mexique) et El Paso (États-Unis) », *Cultures & Conflits*, nº 72 (20 décembre 2008): 13-29, https://doi.org/10.4000/conflits.17363. p. 21.

[756] Lupita Murillo, « Sinaloa Cartel Shootout in Agua Prieta Leaves Nearly a Dozen People Dead », *KVOA*, 12 juin 2019, https://kvoa.com/news/local-news/2019/06/11/sinaloa-cartel-shootout-in-agua-prieta-leaves-nearly-a-dozen-people-dead/. Site consulté le 23 juin 2020.

[757] Entretien personnel mené avec Alejandro à Agua Prieta, le 8 septembre 2018.

[758] Guez, « La frontière et au-delà. Une enquête ethnographique sur le narcotrafic à Ciudad Juárez (Mexique) et El Paso (États-Unis) », *op. cit.*, p. 13.

### b. Renforcement sécuritaire étatsunien, innovations technologiques des OCT

L'analyse des entretiens révèle que plus les États-Unis investissent dans le renforcement sécuritaire à la frontière pour lutter contre le trafic de drogues, plus les OCT investissent pour innover dans les technologies qui permettront de faire passer leurs produits.

Les drogues dures (cocaïne, méthamphétamine, héroïne, fentanyl) ayant une valeur importante, les OCT estiment qu'il est risqué de les faire passer entre les PoE – comme par le désert ou les montagnes – de peur de les perdre[759]. C'est pourquoi la majeure partie des drogues dures traversent la frontière par le PoE, cachées dans des camions, des compartiments secrets de voitures, des trains, etc[760]. Tous les jours, des voitures chargées de drogues – appelées *clavo*, au sens littéral « le clou » – passent le PoE. Les réservoirs, tableaux de bord et carrosseries sont autant d'éléments que les agents de la CBP ont à désosser pour détecter la drogue. Celle-ci peut aussi être attachée sous la voiture, c'est pourquoi il est courant de voir les agents de la CBP équipés d'un miroir fixé au bout d'un manche qui leur permet de voir sous les voitures. Un autre moyen est d'emballer les drogues dans du papier aluminium qui masque leur odeur et permet d'éviter qu'elles ne soient détectées par les chiens renifleurs de la CBP. Les OCT ont d'ailleurs leurs propres chiens renifleurs pour tester l'efficacité de l'emballage avant d'envoyer le *clavo* traverser la frontière[761].

Depuis l'entrée en vigueur de l'ALENA en 1994, des millions de camions, voitures et trains traversent la frontière chaque jour. Selon le *Bureau of Transportation Statistics*, 11,3 millions de camions, 41 000 trains (dont 2,1 millions de wagons chargés) ont traversé la frontière en 2019, autant de possibilités pour cacher de la drogue dans ces moyens de transports et les distribuer aux États-Unis[762]. Procéder à une inspection poussée de chaque véhicule prendrait trop de temps et coûterait trop cher. Les OCT en tirent avantage et développent ainsi leur économie en faisant passer toujours plus de drogues, ce que confirme Danny M., adjoint au shérif à Douglas :

> Danny M.: *They go through such elaborate schemes to hide drugs in their vehicles to pass it through. Why? Because we have a fence. The roads are the primary arteries to*

[759] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 43.
[760] Rafael Carranza, « Most Hard Drugs Get Smuggled into the U.S. through Ports of Entry », *Azcentral*, 14 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2019/01/08/most-hard-drugs-get-smuggled-into-u-s-through-ports-entry/2517586002/. Site consulté le 29 juin 2020.
[761] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 44.
[762] Bureau of Transportation Statistics, « Classeur : Border Crossing Data », *DOT*, 2020, https://explore.dot.gov/views/BorderCrossingData/Annual?:isGuestRedirectFromVizportal=y&:embed=y. Site consulté le 9 juillet 2020.

*the rest of the country. They use the roads, the main roads, as much as possible because time is money. They want to get their drugs to the marketplace as quickly as possible, just like any other export business. And so that's why the majority of the drugs come through our ports of entry now, that's because of the security measures that we have along the border*[763].

Les États-Unis tentent de contrer ces passages en investissant dans la technologie. Lors d'un court séjour de terrain en Californie en avril 2019, je me suis rendue au PoE d'Otay Mesa réservé au passage des camions entre Tijuana et San Diego, un des plus gros de la frontière. L'agent en charge des contrôles expliquait que chaque camion doit passer sur une plateforme équipée d'une balance et de rayons X. Si le poids semble anormal, ou si les rayons détectent une présence suspecte dans le camion, alors les agents de la CBP mènent une inspection secondaire poussée du véhicule (Photo 17).

Photo 17. *Des camions roulent sur une plateforme équipée d'une balance et de rayons X au PoE d'Otay Mesa. L'agent inspecte leurs poids sur son ordinateur pour s'assurer qu'ils ne transportent pas de drogues (C. Fortuné, San Diego, avril 2019)*

[763] Entretien personnel mené avec Danny M. à Douglas, le 29 novembre 2018.

Les drogues qui ne sont pas considérées comme dures, quant à elles, passent entre les PoE, comme la marijuana. Lorsque l'État fédéral étatsunien a construit la barrière séparant les États-Unis du Mexique, il a construit des routes le long de celle-ci pour permettre aux agents de la *Border Patrol* de patrouiller. Ces routes sont connectées à d'autres routes qui rejoignent des axes routiers importants pour la distribution. Les OCT utilisent alors des rails qui permettent à leurs *clavos* de passer par-dessus la barrière, d'utiliser les routes de la *Border Patrol* et de rejoindre ainsi les axes routiers. Dans ce jeu du chat et de la souris, les agents fédéraux ont installé des plots qui ralentissent la conduite des chauffeurs de *clavos*. Selon Danny Ortega, maire de Douglas de 2012 à 2016:

> Danny Ortega: *There's more drug crossing since they built the fence because when you build a fence you need a road. And when you build a road, drug traffickers can use it to cross the drugs and get in here easier* […]. *There's more drugs being crossed than people think*[764].

Les OCT utilisent aussi des catapultes pour propulser les cargaisons de drogue au-dessus de la barrière. Les catapultes peuvent être des canons à air ou bien des fabrications artisanales faites de tubes métalliques. Les sacs de drogue retombent du côté de Douglas, parfois dans le jardin des résidents, parfois dans leur maison à travers les toits selon des témoignages. La mère de Janet habitait une maison en face de la barrière. Dans son jardin se trouvait une cabane utilisée comme *stash house* (une cachette pour dissimuler de la drogue et/ou des migrants irréguliers) par les narcotrafiquants.

> Janet: *You know, they had a catapult where they threw the marijuana across the border. They were putting it right in her yard. And then in her shed. It was horrible. And she was dying.*
> Rick: *And the police came out, and the shelter was full of drugs. They arrested the future inmates right in front of her house, and we were dealing with her mom. It was horrible*[765].

[764] Entretien personnel mené avec Danny Ortega à Douglas, le 17 octobre 2017.
[765] Entretien personnel mené avec Janet et Rick à Douglas, le 22 octobre 2018.

Lorsque les catapultes propulsent les sacs de drogues, l'endroit où les sacs tombent n'est pas précis. C'est pourquoi elles sont envoyées plutôt la nuit et quelqu'un à Douglas vient ramasser les sacs, selon Danny M. :

> Danny M.: *And at night, every so often we hear the catapults because like I said, we live so close to the border. So I hear the catapults go off. And people, kids, teenagers catch the drugs on this side*[766].

Ainsi, malgré la présence de la barrière et des agents fédéraux, les OCT trouvent le moyen de faire passer leurs produits aux États-Unis, comme le soulève le chercheur Roger Bruns dans son ouvrage *Border Towns and Border Crossings* :

> One of the simpler yet inventive methods of drug transporting has its roots in centuries past. A Border Patrol agent in Douglas, Arizona, reported that a catapult had lobbed about fifty pounds of marijuana into the United States. He lamented that the fence in Douglas had met its match. Border authorities had erected the best fence money could buy, he said, and the drug traffickers had countered with technology that was over 2,000 years old[767].

Lors des entretiens, des résidents m'ont affirmé que les OCT utilisent aussi des drones : « *It's like Amazon delivery* », en rigole Jim H., un anglo octogénaire de Douglas[768]. En dehors des moyens technologiques qui permettent de passer par-dessus la barrière, les OCT utilisent aussi des moyens humains. Lacie, un anglo septuagénaire de Douglas, raconte que dans les années 1960, les passeurs (*smugglers*) sautaient par-dessus le fil barbelé avec la drogue, puis un autre passeur venait les chercher et les conduisait vers les points de distribution :

> Lacie: [My wife's] *brother who graduated in 1969, so only 8 years after I graduated, he was running marijuana across the border. They would carry packs of 75 to 100 pounds and take them north out in the desert. They would jump the fence and they would run across the desert and then they would get picked up on highway 80 between here and Bisbee. And then the pot would be transported to Tucson and Phoenix*[769].

[766] Entretien personnel mené avec Danny M. à Douglas, le 29 novembre 2018.
[767] Bruns, *Border Towns and Border Crossings, op. cit*., p. 200.
[768] Entretien personnel mené avec Jim H. à Douglas, le 3 octobre 2018.
[769] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.

Aujourd'hui encore cette méthode est utilisée, bien que le fil barbelé ait été remplacé par une barrière en acier. Le fils de Lacie, nous le verrons plus bas, a d'ailleurs été arrêté en train de transporter de la drogue dans le désert il y a quelques années.

Les OCT réussissent également à contourner les mesures sécuritaires imposées par les États-Unis en faisant passer la drogue sous la barrière. En 1990, le tout premier tunnel construit par une OCT a été découvert entre Douglas et Agua Prieta. Le tunnel à neuf mètres sous terre, de près de 80 mètres de long, était équipé d'air conditionné, d'un système d'éclairage et d'un système de drainage. Il reliait la maison de Felipe de Jesús Corona Verbera (l'un des avocats du Chapo Guzmán) à Agua Prieta, à un entrepôt en face de la frontière à Douglas. Ce narco-tunnel a valu à Douglas son surnom de *Cocaine Alley.* Jesús D. se souvient de cette découverte alors qu'il était adolescent :

> Jesús D.: *It was a big thing* [when they discovered the tunnel]. *Going back to school at the U of A, people asked me "Isn't that your hometown? Isn't that where they found the drug tunnel?" Yeah you know, this is what Douglas for a while became known for, for the drug tunnel* […]. *It was interesting. I guess, ultimately, we were not surprised. We knew what was happening on the border. We knew what the business is, how some people make extra money because of that. So it didn't surprise us. It was more like "Hey, what took them so long to come up with an idea like that?"* [laughs]. *We thought it was very ingenious, very smart of them that they did it. They caught them. We would hear lots about what was happening. You kind of knew what people to stay away from, what things not to do, you just kind of learned that by hearing people that you knew. And it was just life as usual. We still joke around right now in Douglas. And they become stricter this time of year* [December] *because you know they've had the harvest of marijuana in Mexico and this is the time when they start to try to get it in, so you hear… That's them trying to make extra money for Christmas, for the holidays, so you know that there's a lot of that going on. Growing up here, we didn't read, we didn't have the access to the Internet so there was no fear factor like that about the border. To us growing up it was just something normal, something that happens around Douglas* […][770].

[770] Entretien personnel mené avec Jesús D. à Douglas, le 6 décembre 2018.

Dans les années 1990, le cartel de Sinaloa contrôlait les corridors du narcotrafic de Sinaloa, du Sonora et de l'Arizona, les grands pôles de distribution étant Tucson et Phoenix. Or, Agua Prieta se trouvait exactement le long de ce corridor[771] (Carte 5). Depuis, de 1990 à 2010, 103 narco-tunnels ont été découverts sous la frontière. Selon R. Bruns :

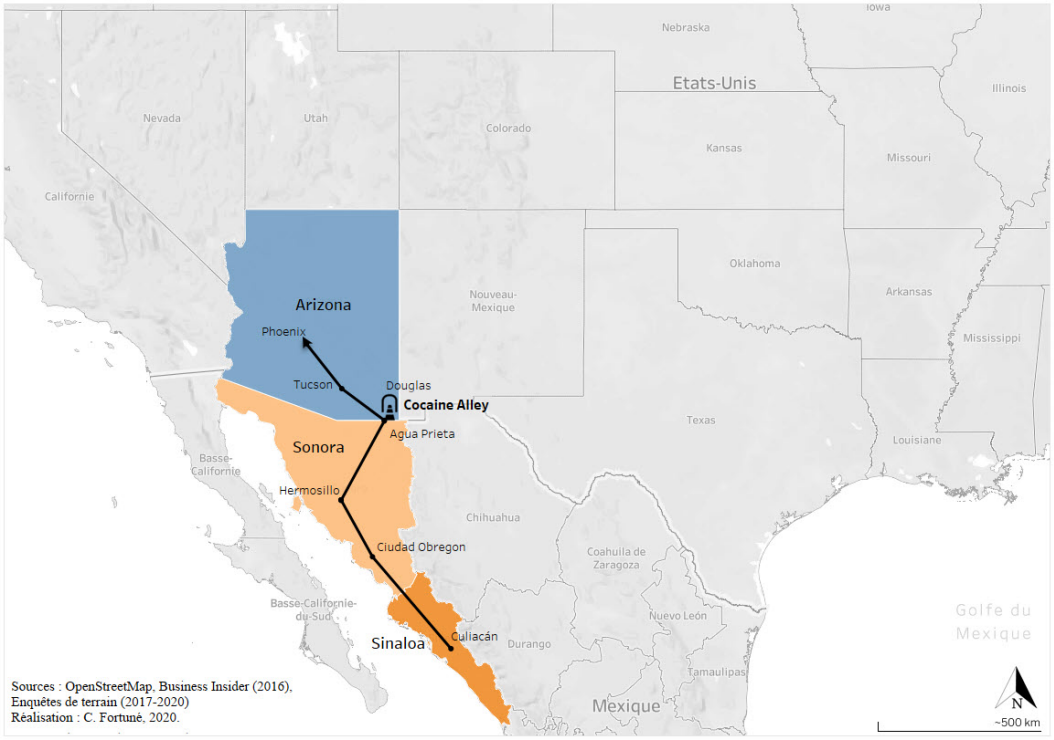
> Tunnel building increased with the erection of fences. During the George W. Bush administration, nearly 300 miles of fencing was erected along the border; at the same time more than three times as many tunnels were uncovered by Border Patrol and other law enforcement officers than had been found during the entire decade of the 1990s[772].

C'est pourquoi les services étatsuniens ont créé des unités spéciales en 2012 – la *Tunnel Task Force*. Ce sont des groupes aidés de la U.S. CBP et de ICE qui utilisent une haute technologie pour détecter les tunnels, comme des fibres optiques, des senseurs acoustiques et sismiques ou des radars sophistiqués[773], et empêcher leur construction. Encore une fois, dans ce jeu du chat et de la souris, le gouvernement étatsunien tout comme les OCT utilisent des moyens technologiques sophistiqués. Plus les moyens sont déployés du côté étatsunien, plus ils le sont aussi chez les OCT qui utilisent des équipements anti-radars pour empêcher la *Tunnel Task Force* de détecter ses tunnels. Les tunnels relèvent d'ailleurs de projets ingénieurs recherchés, comme celui de Douglas/Agua Prieta, dont l'entrée était une table de billard qui se soulevait au plafond grâce à un système d'ascenseur hydraulique en appuyant sur un mécanisme caché[774].

Ainsi, plus le gouvernement étatsunien renforce les mesures sécuritaires à la frontière, plus les OCT investissent dans la recherche de nouvelles technologies pour faire passer leurs produits. Plutôt que de lutter contre les drogues, le renforcement sécuritaire étatsunien a renforcé l'économie générée par le narcotrafic. Cela engendre des formes d'insécurité pour les résidents locaux, comme nous allons le voir.

[771] Delaney, « The Tunnel », *op. cit.*
[772] Bruns, *Border Towns and Border Crossings, op. cit.*, p. 198.
[773] Stéphane Quéré, *Planète Mafias: Les nouveaux parrains à l'assaut du monde* (Paris: La Manufacture de livres, 2020).
[774] Delaney, « The Tunnel », *op. cit.*

Carte 5. *Carte d'un corridor du cartel de Sinaloa*




## 2. Insécurité pour les jeunes résidents d'Agua Prieta et de Douglas

Un des moyens pour faire passer la drogue est d'embaucher différents types de passeurs. Les OCT sont constituées d'une première base que sont les *coyotes* (mules chargées de transporter la drogue à travers la frontière), les *halcones* (les faucons, de jeunes hommes en charge de surveiller la rue ou les PoE et de signaler toute présence suspecte), et les *zorros* (renards, souvent des jeunes femmes qui infiltrent les gangs rivaux pour transmettre des informations aux cartels). La deuxième base est constituée des *sicarios* (les tueurs à gage, chargés des meurtres, des enlèvements et de la défense des *plazas*), des *tenientes* (lieutenants chargés de petites opérations), puis les *capos* (chefs de cartel)[775].

Les *halcones* peuvent être des vendeurs de rue qui travaillent le long du PoE. Ils vendent de la nourriture, ou encore le journal. Ils espionnent les attitudes des agents de la CBP qui

[775] Gabriel Turmel, « Les cartels mexicains : évolution historique, fonctionnement et impacts économiques (1970-2019) », *Centre d'études interaméricaines*, février 2020, p. 10.

inspectent les voitures. Quand ils estiment qu'un agent ne conduit pas beaucoup d'inspections poussées, les *halcones* préviennent le cartel qui envoie alors une *clavo* traverser par le PoE, en espérant que la voiture ne sera pas fouillée. Toutefois, pour éviter cette situation, les agents de la CBP font des rotations de postes toutes les quinze minutes[776].

Les *halcones, coyotes et zorros* sont souvent recrutés chez la population jeune de la région frontalière comme en témoigne Alejandro Laureano, coordinateur du programme d'échange de l'association Rancho Feliz[777] :

> Alejandro Laureano: *Corruption is huge. And it's easy for* [kids] *to get connected somehow to that activity. The activity involves many aspects of the trafficking since drug dealers need a place to store the drugs. They need somebody to guard it. They need mules, they need distributors. So it's pretty easy for these kids to get engaged with them, it's very tempting for them*[778].

Les OCT utilisent des tactiques pour approcher les jeunes qui pourraient potentiellement faire passer de la drogue. Selon Adrián G., ils repèrent ceux qui sont dans le besoin et les recrutent à la sortie de l'école :

> Adrián G.: *Growing up, when I was in high school, I knew a couple of friends who would be enticed to drop people to cross stuff over here. Like "hey, if you cross this, I will give you enough money to buy you a nice pair of shoes"* […]. *They know who would be in need. And they will approach them, have them do stuff. It's like if someone offers you drugs to try and you say no the first time, it's likely they won't insist. But if you say yes the first time, then you're hooked*[779].

J'ai eu l'occasion d'interviewer des élèves de 16 à 19 ans du lycée professionnel Conalep à Agua Prieta après avoir assisté à un de leurs cours d'anglais. Lorsque je leur demande ce qui pose le plus problème à Agua Prieta selon eux, ils répondent sans hésiter que c'est la drogue car il est relativement aisé de s'en procurer et de se faire recruter par la *mafia* locale. Afin de

[776] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 44.
[777] Rancho Feliz est une organisation humanitaire fondée en 1987 par les frères Gillenwater pour fournir de la nourriture, des habits et un toit aux enfants abandonnés ainsi qu'aux familles défavorisées dans les villes frontalières mexicaines, comme à Agua Prieta. Pour choisir les familles qu'ils vont aider, un des critères est de déterminer qu'elles ne travaillent pas pour les OCT, en particulier les enfants.
[778] Entretien personnel avec Alejandro Laureano à Agua Prieta, le 8 septembre 2018.
[779] Entretien personnel mené avec Adrian G. à Douglas, le 18 novembre 2017.

ne pas se faire approcher par les cartels, les élèves ont adopté la stratégie de se déplacer en groupes dans la ville, notamment sur le trajet entre chez eux et le lycée, parfois jusqu'à plus d'une heure de route à pied. À Agua Prieta, les élèves vont à l'école soit le matin soit l'après-midi. Ils sont donc libres toute une partie de la journée. Si certains ont les moyens d'étudier pendant leur temps libre, ce n'est pas le cas de ceux qui doivent travailler pour payer leurs études et aider à subvenir aux besoins de leur famille. Parmi les lycéens interviewés, certains travaillent dans les *maquiladoras* où ils sont payés en moyenne 4 dollars par jour (contre 7,25 dollars de l'heure aux États-Unis)[780]. Si ce salaire est bas, c'est en partie parce que le gouvernement mexicain les maintient ainsi pour attirer les investissements étrangers[781]. Cela a pour conséquence de laisser les familles mexicaines dans la pauvreté, prêtes à s'engager dans des activités illégales pour gagner de l'argent[782], et à quitter leur travail dans les *maquiladoras* pour gagner plus d'argent plus rapidement en travaillant pour le cartel. Ces jeunes sont appelés les NiNis (*ni estudia ni trabaja)*. Ils n'étudient pas, ni ne travaillent. Ils seraient environ 9 millions au Mexique, âgés de 15 à 29 ans, selon une estimation de 2015[783].

En plus de ce que rapporte le narcotrafic et les faibles revenus des *maquiladoras* – qui incitent les jeunes à s'engager auprès des cartels – s'ajoute le manque d'activités possibles ou d'opportunités professionnelles à la frontière selon les résidents enquêtés, y compris du côté étatsunien :

> Lacie S.: [My stepson] *got caught with 200 pounds so he's two years in jail. And it's very prevalent in this town. So many people get caught smuggling across the border or doing what he was doing, that is taking it from Douglas to Tucson or Phoenix. A lot of people get caught up in it. I mean if you have a trade, if you're a carpenter, or a painter, or a plumber, or electrician, you can probably find your way here as a young person. But for the majority of young people… And the money is attractive. They take one trip to Tucson with a load of pot and they get $2,000. So it's a lot of money, you know, for a young person*[784].

[780] Entretiens personnels menés avec des lycéen.e.s à Agua Prieta, le 19 septembre 2018.
[781] En janvier 2019, le salaire minimum mexicain a augmenté dans la zone frontalière, passant de 102 à 200 pesos (soit de 4 à 8 euros), sous l'administration de Andrés Manuel López Obrador. Patrick John Buffe, « Que pensent les Mexicains de l'augmentation du SMIC promise », *RFI*, 19 décembre 2018, https://www.rfi.fr/fr/ameriques/20181219-mexique-hausse-smic-promise-lopez-obrador. Site consulté le 7 septembre 2020.
[782] Payan, *The Three U.S.-Mexico Border Wars, op. cit.*, p. 27.
[783] Adriana Díaz, « Ellas NINI, ellos NINI », *Economía y sociedad*, 28 mai 2019, https://economia.nexos.com.mx/?p=2290. Site consulté le 11 octobre 2020.
[784] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.

À Douglas, le taux de chômage est de de 7,7%[785] et les secteurs professionnels où il est possible de trouver un emploi sont restreints : personnel de ménage, agents d'application de la loi, caissiers et serveurs[786]. Le décrochage scolaire est important puisque 69,6% seulement de la population de plus de 25 ans a fini le lycée. 8,4% de cette population a un diplôme universitaire niveau licence et 2,2% niveau master. 10,7% de la population de plus de 25 ans est au chômage[787]. Par conséquent, pour gagner de l'argent, de nombreux jeunes se tournent vers les organisations criminelles et deviennent passeurs. Selon les résidents enquêtés, tout le monde connaît un parent ou un ami qui a travaillé pour le cartel, voire qui est allé en prison. C'est le cas de Jesús D. :

> Jesús D.: *You heard about it, some people would talk about it. You know, you kind of knew by the vehicles, who was driving, who some of these families were who were involved in it, and you had the suspicions of people doing that. I think it was … I'm trying to remember if it was my senior year towards the end of the school year, and the place where my parents still have their house, I remember one morning where we heard all this commotion, all that shouting, and one of our neighbor's house was being raided, I think it was sheriff, maybe DEA, the police, a couple of our neighbors-friends we grew up with, they were arrested. We got to the house and we have like another room, like workshops in the back, my brother and I got on top of the roof, were looking across the alley across into the house, we see people with guns, we're seeing them being raided and we knew our friends were selling drugs, so they got raided. We get to school that day and we heard of other kids that were either apprehended there at school or didn't make it to school because of that raid. And these were not big-time drug dealers but they were being used to sell and they were making extra money out of it. So you know, some of our friends when they came back, "Hey what did they do?", "Oh they just locked us up, they're looking for this" and then you just went about it. You just went about daily life, you just moved on again*[788].

[785] Data USA, « Douglas, AZ », *Data USA*, 2017, https://datausa.io/profile/geo/douglas-az. Site consulté le 17 octobre 2020.
[786] City Data, « Douglas, Arizona (AZ 85607, 85608) profile: population, maps, real estate, averages, homes, statistics, relocation, travel, jobs, hospitals, schools, crime, moving, houses, news, sex offenders », *City Data,* 2020, http://www.city-data.com/city/Douglas-Arizona.html. Site consulté le 27 juin 2020.
[787] *Ibid.*
[788] Entretien personnel mené avec Jesús D. à Douglas, le 6 décembre 2018.

Un autre exemple, celui du beau-fils hispanique de Lacie, est révélateur de l'attrait des jeunes pour le narcotrafic. Il travaillait à Walmart en tant que caissier avant de démissionner et de rejoindre la *mafia* locale. En tant que guetteur (*lookout*), il conduisait de Douglas à Tucson, suivi d'une voiture transportant la drogue. Sur la route, il fallait passer par un checkpoint où la *Border Patrol* peut arrêter les voitures pour contrôler les identités des passagers et contrôler la voiture. Parfois, un chien renifleur détecte la drogue.

> Lacie S.: *First,* [my stepson]*, when he got involved with these people, he was … they call it the lookout. The lookout goes through the checkpoint and if the dog is out, they call the people behind him and say "Don't come, the dog is out". So they wait until the dog is gone and then they come through. He did that for several weeks. They work together, in teams*[789].

D'autres fois, son beau-fils allait chercher des passeurs à la frontière dans les montagnes de Douglas et finissait de transporter la drogue en rampant jusqu'à la voiture pour ne pas être détecté par les radars et senseurs de la *Border Patrol*.

> Lacie S.: *One time he drove up into the hills east of here to pick up the guys who had actually carried the marijuana under or over the fence, I don't remember that. He was telling me that they crawl on their bellies, on their arms and their knees for hundreds and hundreds of yards. Because the Border Patrol has infrared sensing, they have radars, they have all these electronic devices, night vision, so they are very very slow. It's hard work. Sometimes when the Border Patrol is close they dig with their hands in the dirt and bury themselves to hide. Anyway, he took up these guys that were smuggling across the border and he took them to Tucson or Phoenix, I don't remember which. But it's a big part of the culture, which we never dreamed of when we were kids*[790].

Lors de mes premiers entretiens, lorsque je m'étonnais à quel point la majorité des interviewés étaient impliqués ou connaissaient quelqu'un qui soit impliqué dans le narcotrafic, Del C. (un anglo quadragénaire de Douglas) a ri de ma naïveté. Il décrit ce phénomène comme faisant partie de la culture locale frontalière.

[789] Entretien personnel mené avec Lacie S. à Douglas, le 16 octobre 2017.
[790] *Ibid.*

Del C.: *When you pay people $10 a day and there's not any hope to move up, you have an opportunity to become a cartel member… So human smuggling or drug smuggling is big here. Other cartels operate differently, but here it's all about drugs and humans for the most part. They're not into extortion. Other cartels in other areas they do different things. It's just like different platoons. They're specialized in certain things. This is the Sinaloa cartel. All kinds of …* [He nervously taps his fingers on the table].
C: *How do you know of all these smuggling, drug and humans?*
D.C. [laughs]: *Because I've lived here all my life and it's been part of our culture. It's embedded. Neighbors do it, friends do it*[791].

Du côté d'Agua Prieta, il est même courant de connaitre des *sicarios* selon plusieurs interviewés. Une lycéenne de Conalep me raconte, de façon très naturelle, que lorsque sa famille a besoin d'aide et que la police ne leur porte pas le secours attendu, elle fait appel à un *sicario*[792]. Au *Centro Comunitario* d'Agua Prieta où je donne des cours d'anglais en 2017 à de jeunes élèves mexicains, une petite fille de 6 ans raconte une histoire similaire un matin en arrivant au centre, et s'amuse à jouer au *sicario* à la pause.

Le narcotrafic est intégré à la culture locale. Il est une opportunité économique attrayante pour des jeunes résidents frontaliers. Pour contrer cela, les agents de la *Border Patrol* et de la CBP font le tour des écoles de Douglas pour donner des présentations aux élèves sur les organisations criminelles. En octobre 2017, j'ai rencontré un membre de la *Border Patrol Liaison*[793] qui me parle de ces présentations. Il accepte que je l'accompagne avec ses collègues pour l'une d'entre elles, dans un lycée professionnel de Douglas. Les élèves – une soixantaine, âgés de 15 à 18 ans – sont regroupés dans une salle. Les agents de la CBP et de la *Border Patrol* commencent par demander combien viennent d'Agua Prieta. Plus de la moitié des mains se lèvent. Ils demandent s'ils doivent faire la présentation en anglais et espagnol, mais à part une élève qui ne parle pas anglais, le reste répond que l'anglais suffira. Les agents de la CBP présentent d'abord leur travail avant que les agents de la *Border Patrol* ne fassent de même. Puis ils font défiler les slides d'un Powerpoint principalement constitué de photos « chocs ». On y voit des adolescents menottés à la frontière alors qu'ils tentaient de faire passer de la drogue, des jeunes femmes faisant la fête, entourées de barons de la drogue et sniffant de la

[791] Entretien personnel mené avec Del C. à Douglas, le 17 octobre 2017.
[792] Entretien personnel mené avec des étudiant.e.s de Conalep à Agua Prieta, le 19 septembre 2018.
[793] La *Border Patrol Liaison* est constituée d'agents de la *Border Patrol* qui sont en charge d'effectuer une liaison entre les agents et la communauté locale.

cocaïne, puis les mêmes jeunes femmes quelques années plus tard en uniforme de prison et le visage abîmé par l'usage de la drogue, ou encore des corps dont les têtes sont emballées dans des sacs poubelles. Chaque photo est commentée par les agents avec une mise en garde contre la tentation de rejoindre les OCT pour se faire de l'argent[794]. Le but de ces présentations est double : donner aux adolescents l'envie de commencer une carrière en tant qu'agent fédéral, et les prévenir des risques liés à leur espace d'habitation qui les mènent à s'engager avec les OCT.

Les OCT représentent l'une des seules activités économiques possibles pour les jeunes de la région frontalière. Il est facile pour eux de se faire recruter car les OCT sont constamment à la recherche de passeurs. Si le monde des organisations criminelles est réputé comme dangereux, il existe toutefois un paradoxe puisque ce sont les OCT qui assurent la sécurité à Agua Prieta.

## 3. Le paradoxe de la sécurité frontalière

Une des raisons pour lesquelles Douglas est considérée par les résidents comme une ville sûre est le nombre d'agents fédéraux qui patrouillent le long de la frontière États-Unis/Mexique et le nombre d'agents de force de l'ordre (*law enforcement*) qui patrouillent au sein de la ville (shérif et shérif-adjoints, *Border Patrol*, CBP, police…). Mais il existe deux paradoxes. Le premier est qu'à l'échelle fédérale, le gouvernement étatsunien ne considère pas que les villes frontalières soient des villes sûres à cause de leur proximité avec le Mexique (crimes, migrants considérés comme criminels, passage de la drogue, éventuellement passage des terroristes, selon l'État), des éléments d'insécurité qui « justifient » pour l'État de continuer de prendre des mesures sécuritaires. Le deuxième paradoxe est qu'à l'échelle locale, à Douglas et Agua Prieta, la sécurité des deux villes (et en particulier d'Agua Prieta) est assurée par le cartel de Sinaloa.

Les villes frontalières mexicaines ont la réputation d'être dangereuses. Par exemple Tijuana et Ciudad Juárez sont considérées comme les deux villes les plus dangereuses au monde (avec 134 meurtres pour 100 000 habitants pour Tijuana et 104 pour Ciudad Juárez en 2019)[795]. Pourtant, des résidents enquêtés décrivent Agua Prieta comme une ville frontalière calme et relativement sûre. Et ceci est dû au cartel. Agua Prieta est considérée comme relativement sûre

[794] Observation de la présentation par les agents CBP et BP à Douglas, le 10 octobre 2017.
[795] Adry Torres, « Mexico border town of Tijuana ranked as the most dangerous city in the world in 2019 », *Daily Mail*, 2 juin 2020, https://www.dailymail.co.uk/news/article-8381091/Mexico-border-town-Tijuana-ranked-dangerous-city-world-2019.html. Site consulté le 30 juin 2020.

car la ville n'est pas reliée – tout comme Douglas – à des axes routiers majeurs pour le transit des marchandises. Par conséquent, le contrôle d'Agua Prieta n'est pas autant disputé que des territoires reliés à des axes majeurs de distribution comme au Texas ou en Californie qui ont accès aux États-Unis à la fois par la terre et par l'océan, ou encore Nogales qui n'est qu'à une heure de route de Tucson, centre de distribution majeur en Arizona. Le gang local, appelé *mafia* par les résidents locaux, contrôle le territoire et fait en sorte que ce soit une communauté « sûre ». C'est ce qu'indique James M., un anglo trentenaire qui habite la ville :

> James M.: [Agua Prieta] *is all controlled by the mafia* […]. *They do provide security for the community. You know, they do make sure* […] *crimes don't occur, or robberies. They don't kidnap people like other mafia groups do. That's one thing they don't do, even though there's some people saying they have. But in general, you know, it's not like other parts of Mexico where that does go on. Douglas is a safe place, you can go walk places at night, you know, you don't feel like you can't leave your bike out and you don't feel like it's going to be stolen. I've been to places, I know what places are like, where you have to be really careful so you don't get assaulted by some people. Douglas and Agua Prieta are not like those places, you know, you have a sense of security when you go out, which makes a big difference. Living in communities like that* [where you get assaulted] *is very stressful you know, it's a lot of stress on people*[796].

La *mafia* assure la sécurité de la communauté en s'assurant que les résidents ne commettent pas de crime. En avril 2019, lors d'un court séjour de terrain, un couvre-feu avait d'ailleurs été décrété par le cartel en raison de conflits entre gangs locaux, ce à quoi les autorités publiques ont cédé. À 22 h, l'alarme des pompiers sonnait pour signifier aux résidents de rentrer chez eux et de ne plus se trouver dans la rue. C'est donc la mafia qui dicte les règles de sécurité, et non pas les forces de l'ordre, comme le soulignent Alejandro et son fils :

> Alejandro's son: *The bad guys make this place a good place.*
> Alejandro: *I think it's the cartel. And if they find anybody consuming or selling, they will find them or kill them. That's why we have a safe town.*
> Alejandro's son: *Not because of the cops.*
> Alejandro: *Not because of the police.*

[796] Entretien personnel mené avec James M. à Douglas, le 28 septembre 2018.

Alejandro's son: *Because of the cartels*[797].

Le gang est considéré comme assurant la sécurité, même si celle-ci n'est pas une sécurité réelle. La *mafia* assure en effet « la paix » et la « justice » à sa façon. Dans la suite de l'entretien, Alejandro et son fils donnent l'exemple d'une résidente d'Agua Prieta dont le fils a été tué. Un jour, le cartel a contacté cette femme pour lui dire qu'ils retrouveraient ceux qui ont tué son fils. Quelques mois plus tard, elle trouve une boîte devant sa porte. Dedans se trouvait la tête du meurtrier de son fils[798]. Plusieurs exemples similaires m'ont été donnés par les résidents, comme celui d'un cambrioleur que le cartel aurait prévenu de ne pas récidiver. Après le troisième avertissement, le cambrioleur, qui aurait récidivé trois fois, a « disparu », les résidents ne l'ont plus jamais revu. Le cartel contrôle aussi les limites de la ville. Lors d'une sortie aux limites d'Agua Prieta, j'ai pu observer les pick-up aux vitres blindées, à l'arrière desquelles se trouvent des *sicarios* armés, surveillant les entrées et sorties de chacun pour s'assurer qu'un cartel ennemi ne s'infiltrerait pas dans la ville pour en prendre le contrôle. À l'est de la ville, ce sont les militaires qui assurent cette surveillance par un checkpoint.

> Alejandro: *In my opinion, the reason why that checkpoint exists is because there is a rivalry between two cartels. The one of Chihuahua and the one of Sinaloa. And these guys* [the military] *are like the guards, like the mediators between the two cartels so that those guys don't come here and start a war, and these guys don't go there and do the same thing. So I think that they prevent drug trafficking, weapon trafficking, stuff like that. But everything takes place in the mountains. A lot of traffic in the mountains. So these guys* [the military] *are just … more… how can I say? To prove that the government is doing something. Like propaganda. Government propaganda to say "Hey, we're working"*[799].

Les militaires, soupçonnés de travailler pour le cartel, assurent le contrôle des passages de chaque véhicule. Contrôler les entrées de la ville permet d'éviter autant que possible les rivalités entre cartels et d'éviter par là même les violences à Agua Prieta.

---

[797] Entretien personnel mené avec Alejandro et son fils à Agua Prieta, le 10 septembre 2018.
[798] Alejandro's son: *"One day there was a shooting and someone killed a lady's son. So the cartel reached to the lady and told her they would find the person who killed her son. A few months later, the lady finds a box with the head of the murderer of her son.* / Alejandro: *That kind of thing happens"*. Entretien personnel mené avec Alejandro et son fils à Agua Prieta, le 10 septembre 2018.
[799] Entretien personnel mené avec Alejandro et son fils à Agua Prieta, le 10 septembre 2018.

Si les résidents ont le sentiment que le gang local assure la sécurité à Agua Prieta, il existe toutefois une omerta qui entoure les OCT. A chaque entretien où les cartels sont évoqués, aussi bien à Douglas qu'à Agua Prieta, les interviewés parlent avec une voix basse, chuchotent, regardent par-dessus leur épaule si nous nous trouvons dans un lieu public, voire se taisent et prennent mon carnet pour écrire un nom en référence au cartel ou aux associés locaux. Tout le monde sait quelque chose des leaders de l'organisation locale car ils se distinguent par leur opulence et les gardes du corps qui les suivent partout. Les OCT sont craintes, comme par les résidents nationaux de Douglas qui ne traversent pas à Agua Prieta. C'est le cas de cette interviewée sexagénaire qui habite Douglas. Au détour d'une question où je lui demande si elle se promène dans les alentours de Douglas (à *D Hill* ou dans les montagnes Chiricahuas), elle me répond que son ex-mari était un agent sous couverture qui a fait tomber des leaders de l'organisation. Ayant reçu des menaces, elle préfère ne pas aller randonner par peur des représailles des OCT :

> C: *So do you like to go visiting Bisbee or the surroundings of Douglas?*
> Amelia: *Bisbee yeah, who doesn't? Douglas, I haven't but I want to. My son is not into that. And until I can find somebody to go with me, I'm just not comfortable enough to go by myself. I feel… I have a police background. My first husband was an undercover narcotics officer here. So there's a lot of reasons for me to be a little bit more concerned with them. Again, little towns have long memories.*
> C: *You are afraid someone will threaten you?*
> Amelia: *There was a contract out on my life that I didn't know about. About 22 years ago.*
> C: *What was your husband working on?*
> Amelia: *He busted some really big people back in the day.*
> C: *Political people?*
> Amelia: *Cartels* [nervous laugh] […]. *Just, I don't want to be stupid. But I love the Chiricahuas* […][800].

La loi du silence est présente à Douglas également, autour de deux personnalités publiques en particulier. Ils ont très régulièrement été mentionnés dans les entretiens, mais peu de fois les interviewés ont dit leurs noms. Il s'agit des frères Joe et Ray Borane. Le dernier était principal

[800] Entretien personnel mené avec Amelia (nom anonymisé) à Douglas, le 14 septembre 2018.

du collège du même nom et maire de Douglas pendant douze ans, de 1996 à 2008. Son frère, Joe Borane, était chef de la police de Douglas puis juge de paix dans les années 1990. Il a acheté 200 maisons, ranchs, et commerces qui ont fait de lui le plus grand propriétaire du comté de Cochise avec un capital estimé en 1999 à 5,9 millions de dollars. Mais en 1999, le FBI l'a accusé de corruption et de blanchiment d'argent. En effet, suite à la découverte du tunnel du Chapo Guzmán, les enquêteurs ont découvert que le juge Joe Borane avait vendu l'entrepôt qui cachait l'entrée du tunnel à son ami Francisco Rafael Camarena Macías, engendrant une rentrée d'argent non négligeable sur la vente. Il avait agi comme collaborateur pour des opérations de trafic de drogue, lui valant le surnom local de « Joe Cocaine »[801]. Selon de nombreux résidents, ces individus contrôlent la ville :

> John: *There is a group of individuals here who basically control the city. They are property owners. And they wish to maintain property taxes high. Why? Because they benefit from it. They own the properties where certain sectors … How can I say? Walmart… They basically had to purchase the land from these individuals in order to proceed and set up their businesses. So they benefit from this. You see a lot of empty houses here. And yet property taxes are really high. You might want to purchase a house, anywhere else in the U.S. you could buy it for $20-30,000 but here you're paying $80-90,000 so it's a small group that is controlling this whole thing. It's also this group that doesn't allow outside industry to come in because of this high tax rate. A lot of issues are associated with high tax rate. So there's a lot of internal politics that serve to defeat the growth of Douglas. Douglas* [is] *a dying city but it's not because there's nothing here. There's a lot to offer. It's the system that's in place that is basically killing it* […]. *Once upon a time these people usually controlled city government. Or they would pick somebody that would work with that. The only thing is to wait for them to die or basically bring it out in the open and start attacking. But nobody's going to take them out in the open. It's one of those things … Who knows when it's gonna happen?*
>
> C: *Is it something everyone knows but nobody speaks of?*
>
> John: *Yes. Nobody. Either because of the way they will come in and get you, or … not only are they involved with properties but they're involved with different political aspects, economic aspects, employers, etc. You have to be careful about what you say.*

[801] Gerhard Anders, *Corruption and the Secret of Law: A Legal Anthropological Perspective* (New York: Routledge, 2017).

*Because if you say something here, they might come back to haunt you. "I heard you said this, you were talking to this person…" So the best thing to do is not to say anything.*
C: *Are they involved with the drug cartels?*
John [he does not answer, smiles and takes my notebook to write the words: "Joe Cocaine"][802].

Cet entretien a été le premier d'une longue série d'autres entretiens où les deux frères étaient implicitement mentionnés. Par exemple, lorsque je m'interroge sur l'absence d'un PoE plus grand par rapport à d'autres villes frontalières comme Nogales, cet autre interviewé anonyme me répond :

Larry: *The United States government will have to approve the plans that come out of this study to fix this one* [the Raul Castro PoE]*, make it better but also move the commercial port west to make it even much better* […].
C: *And what were the reasons it had been refused twice?*
Larry: *Political reasons, people making stupid mistakes over here.*
C: *The local government?*
Larry: *Local administration. Yeah. That should never have happened. It should be already in existence. People sometimes make stupid mistakes and they don't really look at the big picture, the outcomes. And that's the only thing I can see and read and hear why it has happened the last several times. Now we have a better grasp and people are handling and have a better grasp of what's going on so they don't make those same stupid mistakes.*
C: *What kind of stupid mistake?*
Larry: *One is … One proposed that the government lease the property from the city of Douglas. Governments don't lease. And the other one was a political reason that was more of a personal one that should have never been, "Oh that shouldn't happen". So it never happened. So therefore the government caught wind of that* […]. *You follow what I'm saying?*
C: *You mean that someone owns the place where the ports of entry should be?*
Larry: *Someone made a stupid mistake and still has a call on this and that's what happened. Silly things. And dealing with it you have to be very, very, very careful.*

[802] Entretien personnel mené avec John (nom anonymisé) à Douglas, le 28 novembre 2017.

C: *And so you cannot buy the land of this person to …?*
Larry: *Yeah. Silly thing ma'am, I'm telling you! And all they were thinking about was themselves, not the tech, or the vision.*
C: *Was it a former mayor?*
Larry: *I'm not gonna say. You probably look at the past, but it was several mayors ago. Or the last two mayors. It should have never happened*[803].

La corruption politique est donc l'une des raisons qui empêche Douglas de se développer sur la scène nationale selon les résidents. Une autre raison évoquée par les résidents est le blanchiment d'argent, comme le souligne cette enquêtée sexagénaire anglo, entrepreneuse, qui tient un magasin à Douglas :

Amelia: *We have two major stores and restaurants and some of the easiest ways to launder money. But is it being done? I don't know. But that's what I'm told. Again, if somebody comes into my business, they give me money. For facts, I'm going to take it. I don't care. I have a lady that I know, her husband is a drug dealer. She doesn't know I know. I think the world of her, she is a delightful woman. She's a wonderful mother. She's very involved in the community in Agua Prieta. When she needs something, she gives me money, I give it to her. She was actually shot and paralyzed in a drug deal. You know, like I told my girlfriend, "you don't know who the drug dealers are, but I do". That's the difference* [laughs]. *I mean, I don't do business with them, but if they want to do business with me, I'll go with that. I'm not doing anything wrong. You look at my books anytime you want to*[804].

Un autre facteur est le nombre de magasins ou locaux qui accueillent peu, voire pas du tout, de clients. C'est le cas de plusieurs restaurants et salles de gym, ouverts toute la journée et une bonne partie de la nuit, souvent vides et qui pourtant continuent d'être ouverts. Selon des résidents, ceci est dû au nombre d'agents fédéraux qui patrouillent dans la ville :

David: *When that was less strictly policed, a lot of businesses did much better* […]. *As soon as they started to crack down on the stuff, it's very very slow* […]. *In downtown… I don't know what the percentage could be, 40% perhaps that's vacant in terms of stores.*

[803] Entretien personnel mené avec Larry (nom anonymisé) à Douglas, le 27 septembre 2018.
[804] Entretien personnel mené avec Amelia (nom anonymisé) à Douglas, le 14 septembre 2018.

*And of the stores that do exist, one wonders what sort of … hum… money-laundering might be involved in those businesses because it doesn't seem that there are that many people coming downtown to shop. It could be that that world is still funding the businesses but they're not real sort of businesses on their own. So they have these… It's a lot of hearsay. I'm not involved in that world and so I don't have things that can be called hard facts. But there's an incline but perhaps that's… And when you talk to locals, Anglos especially, not necessarily the Hispanic population, a lot do talk about businesses being just laundering operations*[805].

*****

Les mesures sécuritaires étatsuniennes nourrissent l'insécurité des villes frontalières des deux côtés de la frontière. Plus de l'argent est investi dans la militarisation de la frontière à travers la Guerre contre les drogues commencée dans les années 1970, plus les OCT se professionnalisent et innovent dans la technologie pour faire passer leurs marchandises aux États-Unis, où la demande en drogues n'a pas chuté. Le renforcement sécuritaire a augmenté l'économie des OCT plutôt que de stopper le narcotrafic. Le tunnel de Douglas/Agua Prieta est considéré comme le pionnier des tunnels (le dernier tunnel à avoir été découvert est celui qui reliait Tijuana à San Diego, en mars 2020, long de plus d'un kilomètre[806]). Non seulement il a permis à Joaquin Guzmán de se faire un nom (en lui permettant de faire passer le triple de cocaïne à la frontière[807]), mais il a aussi donné à Douglas une notoriété synonyme de plus grande ville de narcotrafic dans les années 1990[808]. De plus, le renforcement sécuritaire rebute les compagnies à investir à la frontière. Cela bénéficie aux OCT qui recrutent chez les jeunes, pour qui s'engager dans le cartel représente une des seules opportunités économiques possibles dans la région frontalière et fait partie de la culture frontalière. Enfin, le cartel local est considéré comme assurant la sécurité, contrairement à la police qui est perçue comme corrompue. Cette sécurité dangereuse est toutefois source d'omerta parmi les résidents enquêtés d'Agua Prieta et de Douglas.

[805] Entretien personnel mené avec David à Douglas, le 6 septembre 2018.
[806] Neil Vigdor, « $30 Million in Illegal Drugs Seized From Cross-Border Tunnel in San Diego, U.S. Says », *The New York Times*, 31 mars 2020, https://www.nytimes.com/2020/03/31/us/drug-tunnel-san-diego-tijuana.html. Site consulté le 7 septembre 2020.
[807] Delaney, « The Tunnel », *op. cit.*
[808] *Ibid.*

Afin de faire passer leurs marchandises, les OCT souhaitent rester discrètes. Plus la violence augmente dans les villes frontalières, plus le gouvernement étatsunien va envoyer d'agents fédéraux surveiller la frontière étatsunienne, et plus il sera difficile pour les OCT de faire passer les marchandises. Ainsi, lorsque l'attention se tourne vers la frontière États-Unis/Mexique et quand davantage d'argent est investi pour la militariser, les OCT développent de nouvelles stratégies, voire se tournent vers des activités plus lucratives comme le trafic d'êtres humains, source d'insécurité pour les migrants à la frontière.

# Chapitre 7

# Renforcement sécuritaire et insécurité pour les migrants

> Want better pay? Risk your life crossing the border, and live a precarious existence where you can be easily exploited. Fleeing violence? Claim fear and spend years seeking asylum, paying lawyers, wearing an ankle monitor, appearing before judges or detained in immigration detention. And finally, stuck at the border, deported, or unable to cross? Get kidnapped, extorted, tortured, and killed or join up, kidnap, torture, kill, and of course, die. These Faustian bargains have become part of the migration experience during the past decade of extreme cartel violence, reminding us once again that undocumented migration is not something people do without a great deal of pressure and desperation.
> Jeremy Slack, *Deported to Death*, p. 129-130.

Les mesures sécuritaires étatsuniennes engendrent une insécurité dans les villes frontalières mexicaines et étatsuniennes et renforce les stratégies et activités des OCT, qui vont au-delà du trafic de drogues, et se tournent vers des activités plus lucratives. Selon Guadalupe Correa-Cabrera, la plupart des journalistes et chercheurs concentrent leur attention sur les drogues quand ils analysent le crime organisé et les comportements de violence extrême au Mexique. Toutefois, elle précise que le narcotrafic ne représente qu'une seule des activités criminelles qui touchent le Mexique[809]. Une autre de ces activités criminelles est le trafic de migrants[810], une activité très rentable pour les OCT, d'autant plus dans un contexte de décisions de l'exécutif étatsunien qui impacte les migrants et les villes frontalières.

[809] Correa-Cabrera, *Los Zeta Inc., op. cit.*, p. 1.

[810] Selon l'ONU, « Le trafic illicite de migrants désigne le fait d'assurer, afin d'en tirer, directement ou indirectement, un avantage financier ou un autre avantage matériel, l'entrée illégale dans un État Partie d'une personne qui n'est ni un ressortissant ni un résident permanent de cet État. Le trafic de migrants est un crime qui implique l'assistance à l'entrée illégale d'une personne sur le territoire d'un État duquel cette personne n'est ni un ressortissant ni un résident, en vue d'obtenir une contrepartie financière ou tout autre bénéfice matériel. Le trafic de migrants touche presque tous les pays du monde. Il sape l'intégrité des États et des communautés, et coute la vie à plusieurs milliers d'individus tous les ans ». ONU, « Traite des êtres humains - Journée internationale pour l'abolition de l'esclavage, 2 décembre », *Nations Unies*, 2020, https://www.un.org/fr/events/slaveryabolitionday/trafficking.shtml. Site consulté le 11 octobre 2020.

L'immigration irrégulière aux États-Unis est un thème politique qui divise l'opinion publique. Selon les estimations du Pew Research Center, elle a augmenté de 3,5 millions en 1990 à 12,2 millions en 2005 pour redescendre à 10,5 millions en 2017. Les Mexicains représentaient la majorité des migrants en situation irrégulière jusqu'en 2017 (4,9 millions, soit 47% des migrants irréguliers)[811]. Une autre partie des migrants irréguliers est composée de Centro-américains, notamment venant des pays du Triangle du Nord de cette région : Honduras, El Salvador et Guatemala. En 2014, l'administration Obama a déclaré une crise humanitaire à la frontière quand les arrestations de mineurs centro-américains non accompagnés de moins de 12 ans ont augmenté de 117% entre 2013 et 2014[812]. Les organisations criminelles comme les *maras* (gangs locaux) ont fait du Triangle du Nord l'une des régions les plus dangereuses au monde, entraînant une émigration de la population. Au Honduras, San Pedro Sula, avec son taux d'homicides de 187 pour 100 000 habitants en 2014, est surnommée la capitale des meurtres. Après le Honduras, El Salvador est considéré comme le deuxième pays le plus dangereux d'Amérique latine en termes d'homicides avec un taux de 70 meurtres pour 100 000 habitants. Le Honduras, le Guatemala et El Salvador sont parmi les pays les plus pauvres d'Amérique latine avec respectivement 30%, 26% et 17% de la population qui vit avec moins de 2 dollars par jour[813].

Cette crise humanitaire a mené à la division de l'opinion publique sur les mesures à prendre concernant l'immigration irrégulière. Selon un sondage du *Pew Hispanic Center* en 2014, 33% des Étatsuniens sondés (1 501 adultes dans les 50 États) étaient en faveur d'un renforcement de la sécurité frontalière et d'une mise en place plus stricte des lois migratoires, tandis que 23% des sondés priorisaient la création d'une mesure en vue de donner la citoyenneté aux migrants arrivés en situation irrégulière[814]. C'est la première de ces deux propositions, le

[811] Jens Manuel Krogstad, Jeffrey S. Passel, et D'Vera Cohn, « 5 Facts about Illegal Immigration in the U.S. », *Pew Research Center*, 12 juin 2017, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2019/06/12/5-facts-about-illegal-immigration-in-the-u-s/. Site consulté le 22 juillet 2020.

[812] Jens Manuel Krogstad, Ana Gonzalez-Barrera, et Mark Hugo Lopez, « Children 12 and under Are Fastest Growing Group of Unaccompanied Minors at U.S. Border », *Pew Research Center*, 22 juillet 2014, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2014/07/22/children-12-and-under-are-fastest-growing-group-of-unaccompanied-minors-at-u-s-border/. Site consulté le 22 juillet 2020.

[813] Ana Gonzalez-Barrera, Jens Manuel Krogstad, et Mark Hugo Lopez, « DHS: Violence, Poverty Drive Children to Flee Central America to U.S. », *Pew Research Center*, 1 juillet 2014, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2014/07/01/dhs-violence-poverty-is-driving-children-to-flee-central-america-to-u-s/. Site consulté le 22 juillet 2020.

[814] Parmi ces 33%, seuls 15% des Hispaniques sont en faveur de cette proposition contre 37% de Blancs. En revanche, 23% des sondés priorisaient la création d'une mesure en vue de donner la citoyenneté aux migrants arrivés en situation irrégulière dont 41% de sondés hispaniques contre 21% de sondés blancs. Pew Research Center, « More Prioritize Border Security in Immigration Debate », *Pew Research Center - U.S. Politics & Policy*, 3 septembre 2014, https://www.pewresearch.org/politics/2014/09/03/more-prioritize-border-security-in-immigration-debate/. Site consulté le 22 juillet 2020.

renforcement de la sécurité frontalière et le durcissement des lois migratoires, qui a été mise en place sous l'administration Trump et que j'ai pu observer lors de mes séjours de terrain, en particulier l'année 2018 où plusieurs événements ayant trait à la sécurité frontalière et aux migrations se sont produits. Je propose de les détailler ici et de montrer en quoi plus l'État fédéral investit d'argent dans la sécurisation de la frontière, plus il y a une violence exercée par les OCT sur les migrants, plus la violence engendre de migrations, et plus l'État fédéral renforce la sécurité frontalière. En somme, il s'agit d'un cercle vicieux dont les conséquences humaines sont toujours plus désastreuses.

Je détaillerai la politique « zéro tolérance » à travers l'exemple de la séparation des familles, la politique de rapatriement à la frontière et les Protocoles de Protection de Migrations, afin de montrer en quoi ces politiques de renforcement sécuritaire pour contrer l'immigration irrégulière ont eu pour effet d'augmenter la vulnérabilité des migrants ainsi que la violence dans les régions frontalières mexicaines, ce qui a des répercussions sur Agua Prieta/Douglas.

## 1. La politique « zéro tolérance »

Bien que le nombre de migrants en situation irrégulière soit au plus bas depuis 2005 (10,7 millions)[815], Donald Trump a construit une partie de sa campagne électorale et son mandat présidentiel sur ce thème, criminalisant les migrants. Dès sa prise de fonction, Donald Trump – avec l'aide du procureur général des États-Unis, Jefferson B. Sessions, de 2017 à novembre 2018, puis William P. Barr à partir de février 2019 – a appliqué une politique de « tolérance zéro » concernant l'immigration irrégulière. Cette « tolérance zéro » s'est manifestée par la signature d'un décret présidentiel en mai 2018 imposant la séparation des familles qui arrivaient à la frontière, une pratique employée dès 2017 de façon officieuse avec l'approbation de l'ancienne ministre du DHS, Kirstjen Nielsen[816]. Il avait pour but de décourager les familles à entreprendre leur migration vers les États-Unis, en poursuivant les parents migrants, en les envoyant en prison, et en les séparant de leurs enfants qui eux étaient envoyés en centre d'accueil aux États-Unis. Face à l'opposition nationale et internationale de cette politique, Donald Trump a signé un décret présidentiel stoppant la séparation des familles en juin 2018.

[815] Jeffrey S. Passel et D'Vera Cohn, « U.S. Unauthorized Immigration Total Lowest in a Decade », *Pew Research Center*, 27 novembre 2018, https://www.pewresearch.org/hispanic/2018/11/27/u-s-unauthorized-immigrant-total-dips-to-lowest-level-in-a-decade/. Site consulté le 14 juillet 2020.

[816] John Burnett, « How The Trump Administration's "Zero Tolerance" Policy Changed The Immigration Debate », *NPR*, 20 juin 2019, https://www.npr.org/2019/06/20/734496862/how-the-trump-administrations-zero-tolerance-policy-changed-the-immigration-deba. Site consulté le 15 juillet 2020.

Cette politique – qui a séparé pas moins 5 500 enfants de leurs parents – a soulevé de nombreuses questions éthiques[817]. Par exemple, à la fin de cette politique de séparation, l'État fédéral a eu des difficultés à réunir les parents et leurs enfants. En effet, deux organismes différents s'occupaient de la séparation des familles : le DHS détenait les parents qu'il se chargeait de renvoyer en Amérique centrale tandis que le Département de la Santé et des Services sociaux des États-Unis (*Health and Human Services*) prenait en charge les enfants qu'il envoyait dans des centres d'accueil partout aux États-Unis. Lorsque cette politique de séparation a pris fin, il a été compliqué de retrouver les parents renvoyés en Amérique centrale et de les réunir avec leurs enfants restés aux États-Unis[818]. Un autre problème est l'impact psychologique de la séparation des familles. Un rapport médical établi par l'ONG *Physicians for Human Rights* a évalué 17 adultes et 9 enfants venant d'Amérique centrale qui ont été séparés entre 60 et 69 jours, sans savoir où les membres de la famille étaient, ni quand ils seraient réunis. Le but de la séparation était de forcer les parents à abandonner leur demande d'asile s'ils voulaient être réunis avec leurs enfants. Selon l'étude, la politique de séparation des familles relevait de la torture. Les docteurs de l'ONG ont détaillé les symptômes des parents et enfants (confusion, angoisses, cauchemars, anxiété, panique, etc.) qui ont montré des signes de choc post-traumatique après avoir été séparés de leurs famille[819]. De plus, les traumatismes subis suite à la séparation des parents ont eu un impact sur le développement des enfants, comme l'endommagement du développement du cerveau, notamment chez les enfants en phase d'acquisition de la parole au moment de la séparation. Ces pratiques relèvent de la torture ainsi que du non-respect des droits des enfants, établis par la Convention internationale des droits des enfants signée à New York en 1989. Or, les États-Unis sont le seul membre des Nations Unies à ne pas faire partie de cette convention (ils l'ont signée en 1995 mais ne l'ont jamais ratifiée).

Lors de mon second séjour de terrain qui a commencé en août 2018, la fin de cette politique était encore fraiche dans la mémoire des résidents. Si la plupart des enquêtés s'insurgeaient de la séparation des familles à la frontière, quelques-uns se sont démarqués en expliquant être en faveur de cette politique. C'est le cas de Jesús D., un résident de Douglas mexicain-américain dont les parents mexicains et autres membres de la famille ont obtenu la

[817] John Washington, « Family Separations at the Border Constitute Torture, New Report Claims », *The Intercept*, 25 février 2020, https://theintercept.com/2020/02/25/family-separations-border-torture-report/. Site consulté le 7 septembre 2020.
[818] Burnett, « How The Trump Administration's "Zero Tolerance" Policy Changed The Immigration Debate », *op. cit*.
[819] Washington, « Family Separations at the Border Constitute Torture, New Report Claims », *op. cit*. Site consulté le 14 juillet 2020.

citoyenneté étatsunienne en 1986 grâce à l'*Immigration Reform and Control Act*, qui a légalisé trois millions d'immigrants irréguliers arrivés aux États-Unis avant le 1er janvier 1982.

> Jesús D.: *You know, sometimes when people are saying about families being separated, the kids being separated, they only see that thing with their heart. They get so emotional. But sometimes the adult traveling with that kid is not the parent. Sometimes they bring them in, they're involved in sex trade or something, or they're being abused. So you know what? If we separate the kids for a little while and ask them, make sure, you know, maybe do a little DNA test to make sure "Oh, yeah, that's your mom, that's your dad, you can be with them". Let's make sure we protect the kids, that they're not with somebody that is abusing them, selling them to somebody else for gains, so we have to be careful. And those are sometimes the things that we don't think about. We don't want to think about it* […]. *Again, you know, I see things very differently. And sometimes, you know, liberals will see it, they just see like "Let them come in" and stuff. There's so much more at stake* […]. *If they need the asylum, then it's the same thing: you go, you ask and say "I'm feeling persecuted. I'm afraid that if I go back, they're going to kill me". You follow that process. And then they're going to house you somewhere. And then make sure you see agents, anything you might need, you know, they're going to feed you* […]. *Just do it the right way. Do immigration the way you're supposed to. Not necessarily put quotas, but when there's a justification, why they want to be here, let's get them in here*[820].

Pour ce résident, la séparation des familles assure la sécurité des migrants eux-mêmes et surtout des enfants. Il établit la distinction entre libéraux et conservateurs, pour critiquer les premiers, les accusant d'être trop émotifs et de vouloir laisser rentrer tous les immigrants aux États-Unis. Si Jesús a cette vision utopique des migrants qui demandent l'asile et qui l'obtiendront s'ils expliquent qu'ils sont persécutés chez eux, dans les faits seules 3,7% des demandes d'asile sont accordées aux États-Unis[821]. Ce chiffre risque encore de diminuer suite au décret présidentiel signé par Donald Trump en janvier 2019, *Remain in Mexico*, qui modifie les conditions de demandes d'asile.

[820] Entretien personnel mené avec Jesús D. à Douglas, le 6 décembre 2018.
[821] Amnesty International, « Fleeing for Our Lives: Central American Migrant Crisis », *Amnesty International USA*, 1 avril 2016, https://www.amnestyusa.org/fleeing-for-our-lives-central-american-migrant-crisis/. Site consulté le 15 juillet 2020.

## 2. Les Protocoles de Protection de Migration (*Remain in Mexico*)

En novembre 2018, alors en campagne pour les élections de mi-mandat où il risquait de perdre la majorité dans une des chambres du Congrès, Donald Trump a déclaré une crise à la frontière et a utilisé la « caravane » de migrants centro-américains à des fins politiques[822]. Donald Trump a fait déployer 5 000 militaires[823] pour installer des fils barbelés le long du mur dans le cadre de l'*Operation Faithful Patriot*, en plus de 2 000 membres de la garde nationale[824] (Carte 3). Pour aller plus loin dans le renforcement sécuritaire et décourager les migrations vers les États-Unis, Donald Trump a signé les Protocoles de Protection de Migration (*Migration Protection Protocols)*, aussi connu sous le nom de *Remain in Mexico* (« Rester au Mexique ») en janvier 2019. Avant janvier 2019, les demandeurs d'asile se présentaient à un PoE et passaient un entretien appelé *credible fear interview* avec un agent d'octroi d'asile. Celui-ci acceptait la demande si elle était basée sur un risque crédible de persécution ou de torture dans le pays d'origine. Si le demandeur d'asile réussissait l'entretien, l'agent lui accordait une audience devant un juge qui ferait ou non aboutir la demande. En attendant le jour de l'audience – des mois après l'entretien – le demandeur d'asile pouvait demander sa mise en liberté aux États-Unis contre le paiement d'une caution. Selon le Département de la Justice des États-Unis, 92% des demandeurs d'asile ont assisté à leur audience pour recevoir une décision entre 2013 et 2017[825]. Toutefois, Donald Trump affirme que seulement 2% d'entre eux se présentent à l'audience. C'est pourquoi il a souhaité mettre fin au système de *catch and release*, à savoir le fait d'appréhender un migrant et de le relâcher aux États-Unis le temps que l'audience ait lieu, en mettant en place les Protocoles. Cette action gouvernementale stipule que les individus qui demandent l'asile ne pourront plus être relâchés aux États-Unis et qu'en attendant leur audience, ils seront reconduits au Mexique. Le gouvernement mexicain donne la possibilité aux migrants de rester au Mexique en attendant leur avis de convocation (*Notice to Appear*). Le but de ce protocole, selon le DHS, est de réduire le nombre de migrants irréguliers qui « exploitent

[822] Une « caravane » est un déplacement de migrants qui se regroupent plutôt que de migrer seuls et qui entreprennent une longue marche pour fuir la violence, la pauvreté et la persécution dans leurs pays d'origine. La première caravane s'est déplacée en 2018 mais n'a pas été médiatisée. C'est lors des élections de mi-mandat de novembre 2018 que la deuxième caravane partie du Honduras en octobre 2018 et constituée de 7 000 migrants selon l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés a été fortement médiatisée. Elle a traversé le Guatemala et le Mexique en direction des États-Unis. Une campagne populaire sur les réseaux sociaux qui critiquaient le président du Honduras a rassemblé des milliers de Honduriens formant la caravane, à laquelle se sont joints des migrants du Nicaragua, El Salvador et du Guatemala. Cette façon de se déplacer en groupe procure une certaine sécurité aux migrants, sur des chemins dangereux contrôlés par le crime organisé. Voir la première partie.
[823] Hutkins Seda, « Militarization on the Border: Professor Timothy Dunn on the History and Implications for Health », *op. cit.*
[824] DHS, « Myth vs. Fact », *op. cit*.
[825] Kizuka, « Fact Check », *op. cit*.

la loi étatsunienne et de décourager les fausses déclarations de demandes d'asile », en plus de « réduire la pression extraordinaire sur la sécurité frontalière et le système migratoire, libérant du personnel et des ressources pour mieux protéger [la] souveraineté et l'État de droit en restaurant l'intégrité du système migratoire américain »[826]. En mai 2019, 13 000 migrants étaient sur listes d'attente, dans les villes frontalières mexicaines, pour demander l'asile. Ce chiffre ne prend pas en compte ceux qui sont en attente d'être inscrits sur ces listes et qui attendent du côté mexicain que leur demande soit prise en compte[827]. Le traitement des demandes est lent (au PoE de Douglas/Agua Prieta, les agents fédéraux ne traitent qu'entre deux et quatre demandes d'asile par jour, à Nogales jusqu'à six), si bien qu'en septembre 2019, des tentes ont été installées par le DHS et le Département de la Justice dans deux villes texanes, Brownsville et Laredo, où les juges reçoivent les demandeurs d'asile par vidéoconférence. En 2019, des groupes de défenses des droits humains dont ACLU (*American Civil Liberties Union*), *Southern Poverty Law Center* et *Center for Gender and Refugee Studies* ont engagé une action en justice (*Innovation Law Lab v. Wolf*) contre les Protocoles, devant la Cour d'appel des États-Unis pour le neuvième circuit – une Cour d'appel fédérale étatsunienne à San Francisco[828]. En 2020, cette Cour a fait appel du programme *Remain in Mexico*, affirmant qu'elle viole la loi internationale. La Cour voulait stopper cette pratique en Californie et en Arizona, deux États frontaliers qui font partie de sa juridiction. La Cour Suprême des États-Unis a toutefois autorisé l'administration Trump à maintenir ce programme en mars 2020 pour une durée indéterminée[829].

Suite à la signature du Protocole de Protection de Migrations, Donald Trump a signé un mémorandum le 29 avril 2019 pour que l'administration ajoute des mesures renforçant la sécurité frontalière. Si jusqu'à cette date les demandeurs d'asile pouvaient déposer une caution pour être relâchés en attendant l'audience, le procureur général William Barr (nommé par Donald Trump en février 2019) a signé un ordre exécutif ordonnant aux juges d'immigration

[826] "MPP will reduce the extraordinary strain on our border security and immigration system, freeing up personnel and resources to better protect our sovereignty and the rule of law by restoring integrity to the American immigration system". DHS, « Migrant Protection Protocols », *Department of Homeland Security*, 24 janvier 2019, https://www.dhs.gov/news/2019/01/24/migrant-protection-protocols. Site consulté le 13 juillet 2020.
[827] Mark, « Trump's tough border policies are actually helping the human smuggling business, experts say », *op. cit*.
[828] ACLU, « Innovation Law Lab v. Wolf », *American Civil Liberties Union*, 9 mars 2020, https://www.aclu.org/cases/innovation-law-lab-v-wolf. Site consulté le 7 septembre 2020.
[829] Adam Liptak et Zolan Kanno-Youngs, « Supreme Court Revives 'Remain in Mexico' Policy for Asylum Seekers », *The New York Times*, 11 mars 2020, https://www.nytimes.com/2020/03/11/us/supreme-court-mexico-asylum-seekers.html. Site consulté le 22 juillet 2020.

de refuser aux migrants de déposer cette caution[830]. L'administration a aussi imposé des frais administratifs aux migrants s'ils veulent demander l'asile. Or, bien souvent, les migrants ne sont pas en mesure de payer quoi que ce soit en arrivant à la frontière après avoir tout dépensé dans les frais du trajet et dans le racket exercé par les OCT.

Ces mesures s'ajoutent à celles qui existaient sous les administrations précédentes, notamment celle de rapatriement à la frontière quand les migrants sont arrêtés aux États-Unis en situation irrégulière. En 2008, sous l'administration Obama, la *U.S. Customs and Border Protection's Alien Transfer Exit Program* (ATEP) a été mise en place. Il s'agit d'une stratégie de reconduite des migrants à la frontière mexicaine, dans une ville éloignée du lieu où ils ont été arrêtés. Par exemple, s'ils ont été arrêtés à Nogales (Arizona), ils peuvent être reconduits à Tijuana (Basse-Californie), Matamoros (Tamaulipas) etc. Le but d'ATEP est de séparer géographiquement les migrants de leurs passeurs. En décembre 2019, plus de 59 000 migrants ont été reconduits au Mexique à l'un des neufs PoE suivants : Matamoros (Tamaulipas), Nuevo Laredo (Tamaulipas), Piedras Negras (Coahuila), Ciudad Juárez (Chihuahua), Mexicali (Basse-Californie), Tijuana (Basse-Californie), et Nogales (Sonora)[831]. L'anthropologue Jason León a démontré que ce programme de relocalisation latérale, qui consiste à envoyer les migrants dans des villes frontalières mexicaines à des centaines de kilomètres d'où ils ont été arrêtés, dans le but de couper les liens entre ces migrants et leurs passeurs, n'est pas efficace en ce qu'il ne ralentit pas les migrations. De plus, ATEP contribue à produire de nouveaux dangers pour les migrants. Selon lui :

> ATEP should be viewed as an enforcement strategy aimed at systematically placing migrants in harm's way by relocating them geographically and by undermining the resources (i.e., human and social capital) that people have come to rely on for successful (and safer) border crossings[832].

Les rapatriements à la frontière ont augmenté de façon significative sous les administrations de George W. Bush et de Barack Obama, passant de 211 000 en 2003 à 433 000 en 2013, ce qui a

[830] Michael D. Shear et Katie Benner, « In New Effort to Deter Migrants, Barr Withholds Bail to Asylum Seekers », *The New York Times*, 16 avril 2019, https://www.nytimes.com/2019/04/16/us/politics/barr-asylum-bail.html. Site consulté le 13 juillet 2020.
[831] Liptak et Kanno-Youngs, « Supreme Court Revives 'Remain in Mexico' Policy for Asylum Seekers », *op. cit.*
[832] Jason León, « The Efficacy and Impact of the Alien Transfer Exit Programme: Migrant Perspectives from Nogales, Sonora, Mexico », *International Migration,* vol. 51, n°2 (1 avril 2013): 10-23, https://doi.org/10.1111/imig.12062. p. 10.

valu à Barack Obama le surnom de *deporter-in-chief* (l'expulseur en chef)[833]. Elles se sont maintenues à plus de 300 000 en 2016, la plupart des rapatriés étant du Mexique et des pays du Triangle du nord[834]. Une série de programmes permettent ces rapatriements. ATEP en fait partie, tout comme le *Criminal Alien Program* (CAP), un programme de coopération entre les autorités locales et fédérales pour la mise en application des lois migratoires. Il est responsable des deux-tiers des rapatriements dans les années 2010. À cette « machine de rapatriements »[835] s'ajoute un autre programme de l'administration Obama appelé *Secure Communities* qui a pour but de faire coopérer les agents d'application de la loi au niveau local et les agents fédéraux. Les prisons locales envoient les empreintes digitales de prisonniers à une base de données fédérale, répertoriant le statut migratoire de chaque individu. Les informations sont également envoyées aux agents fédéraux ICE (*Immigration and Customs Enforcement*) en charge du contrôle et de la sécurité des frontières. Puis, grâce à ces informations, ICE peut ordonner aux prisons locales de détenir des migrants 48 heures de plus afin de venir les chercher et de les rapatrier au Mexique[836].

Les mesures sécuritaires et migratoires étatsuniennes se sont multipliées en vue de rapatrier les migrants en situation irrégulière et de ne plus accepter les demandeurs d'asile, ce qui contribue à l'augmentation de la violence dans les villes frontalières mexicaines et à l'insécurité des migrants.

## 3. Renforcement sécuritaire et migratoire étatsunien, insécurité pour les migrants

Dans son ouvrage *Deported to Death,* le géographe Jeremy Slack a étudié l'impact des politiques étatsuniennes de rapatriement au Mexique sur les rapatriés, dont ceux qui ont vécu une grande partie de leur vie aux États-Unis[837]. Il montre le lien qui existe entre le système migratoire étatsunien (dont la politique de rapatriement à la frontière) et la violence exercée sur les rapatriés. Il souligne que la majorité des migrants sont rapatriés à la frontière mexicaine

[833] James Cohen, « The Polarized Politics of Immigration Under Obama », *op. cit.*, p. 284.
[834] Passel et Cohn, « U.S. Unauthorized Immigration Total Lowest in a Decade », *op. cit.*
[835] Dara Lind, « Inside the Government's Most Powerful Weapon for Deporting Unauthorized Immigrants », *Vox*, 2 novembre 2015, https://www.vox.com/2015/11/2/9657806/criminal-alien-program. Site consulté le 27 juillet 2020.
[836] Dara Lind, « Why Cities Rebelled against Deportation Policies », *Vox*, 6 juin 2014, https://www.vox.com/2014/6/6/5782610/secure-communities-cities-counties-ice-dhs-obama-detainer-reform. Site consulté le 27 juillet 2020.
[837] Slack, *Deported to Death, op. cit.*

alors même qu'ils ne connaissent pas cet espace, et qu'ils sont principalement reconduits dans deux régions frontalières spécifiques : le Tamaulipas (29%) et la Basse Californie[838]. Or, ces régions sont connues pour les massacres de migrants[839]. Par exemple, la région frontalière du Tamaulipas, et en particulier la ville frontalière de Matamoros, a reçu le plus de rapatriés (126 212) à travers le *Criminal Alien Program* entre 2010 et 2013 malgré les massacres de migrants connus des hommes et femmes politiques, ainsi que de l'opinion publique, pendant la même période[840]. De plus, il a été démontré qu'il existe une corrélation entre l'augmentation des violences dans les villes frontalières mexicaines et l'augmentation des rapatriements de migrants dans ces mêmes villes :

> A review of data from Mexican security and migration authorities reveals a troubling trend: as border zones become less secure, they receive more deportees. In every Mexican border state that saw an increase in homicides since 2009, deportations from the United States also increased. In Mexican states where homicides declined, deportations also declined[841].

Dans l'État du Tamaulipas, *Los Zetas*, « une organisation criminelle sophistiquée qui a transformé la nature du crime organisé au Mexique et dans d'autres parties des Amériques »[842], s'est par exemple professionnalisée dans le meurtre et le kidnapping de femmes pour constituer les réseaux de prostitution. Les féminicides sont prégnants dans les grosses villes frontalières mexicaines du Tamaulipas et du Chihuahua, comme à Ciudad Juárez (Chihuahua) où 700 femmes ont été tuées, et où 700 autres ont disparu entre 1993 et 2013[843]. Ces violences de genre étant devenues courantes dans ces deux États, plusieurs enquêtés m'ont mise en garde lors de mes séjours de terrain qu'en tant que femme et chercheuse (parfois assimilée à une journaliste, profession à risque au Mexique[844]), je devais faire attention à qui je parlais pour mener les

[838] *Ibid.*, p. 101.
[839] Un des massacres les plus connus est celui de San Fernando, quand 72 migrants ont été tués par l'OCT *Los Zetas* à San Fernando (Tamaulipas) en août 2010.
[840] Slack, *Deported to Death, op. cit.*, p. 101.
[841] Isacson, Meyer, et Smith, « WOLA Report », *op. cit*.
[842] Correa-Cabrera, *Los Zetas Inc., op. cit.*, p. 3.
[843] Nicolas Balutet, « Enquêtes sur le féminicide à Ciudad Juárez (Mexique) : les légendes urbaines chez Maud Tabachnik, Alicia Gaspar de Alba et Kama Gutier », *RITA - Revue Interdisciplinaire de Travaux sur les Amériques*, 12 septembre 2019, http://revue-rita.com/dossier-12/enquetes-sur-le-feminicide-a-ciudad-juarez-mexique-les-legendes-urbaines-chez-maud-tabachnik-alicia-gaspar-de-alba-et-kama-gutier-nicolas-balutet.html. Site consulté le 27 juillet 2020.
[844] Carrie Kahn, « 12 Journalists Have Been Killed In Mexico This Year, The World's Highest Toll », *NPR*, 12 septembre 2019, https://www.npr.org/2019/09/12/759882660/12-journalists-have-been-killed-in-mexico-this-year-the-worlds-highest-toll.

entretiens et à quels sujets je m'attaquais[845]. Un enquêté mexicain m'a par ailleurs affirmé que le cartel d'Agua Prieta savait qui j'étais et que je devais me méfier[846].

Un autre type de violence s'est développé dans les villes frontalières, envers les migrants, que l'anthropologue Oscar Misael Hernández appelle migranticides, un phénomène caractérisé par la cruauté envers les migrants en situation irrégulière en transit. Selon lui, il s'agit d'un génocide silencieux mais connu des autorités publiques et des organisations de la société civile[847]. Jeremy Slack ajoute :

> The killing of people for simply being migrants has reached an alarming level but has failed to galvanize the public, largely because the migrants come from all over, they are on their way somewhere else, and have for years suffered in silence as a complicated, large, and diverse group of people. This diversity of goals and destinations has made it hard to recognize the violence that has been engrained on human mobility, allowing us to neglect the systematic murder and disappearance of migrants and deportees[848].

Les OCT se sont tournées vers les enlèvements et meurtres de migrants car il s'agit d'une activité lucrative. Si tous les migrants sont vulnérables car en situation de transit dans une ville qu'ils ne connaissent pas, ceux qui ne maîtrisent pas les codes de la frontière mexicaine le sont davantage. C'est le cas des migrants de nationalité autre que mexicaine, des minorités LGBTQIA+, ou encore des rapatriés mexicains qui ont vécu la plus grande partie de leur vie

---

[845] Pour ne citer qu'un exemple : un rancher local, Fred, me regarde plusieurs fois de la tête aux pieds lors de l'entretien, me met en garde contre les réseaux de prostitution et me conseille de ne pas aller à Agua Prieta seule, en particulier de nuit. Entretien personnel mené avec Fred à Slaughter Ranch, le 2 novembre 2017.

[846] Lors de mon séjour de terrain en 2020 financé par la commission franco-américaine Fulbright, j'avais prévu de me rendre au Tamaulipas dans une *Casa de Migrantes* afin de rendre compte de la situation et de mener une comparaison avec la situation à Agua Prieta. La bourse Fulbright étant en partie financée par le gouvernement étatsunien, celui-ci ne m'a toutefois pas autorisée à m'y rendre en raison du niveau quatre de violence, du crime et des enlèvements. Il a également refusé que je me rende à Agua Prieta, qui est pourtant une ville où il est autorisé de se rendre sur le site gouvernemental. Travel State Gov., « Mexico Travel Advisory », *Travel State,* 2020, https://travel.state.gov/content/travel/en/traveladvisories/traveladvisories/mexico-travel-advisory.html. Site consulté le 27 juillet 2020.

[847] "¿Podemos hablar de migranticidio? La incitación no sólo sigue la tendencia de otras propuestas – como feminicidio o juvenicidio – que han emergido en México a razón de actos inhumanos con un denominador común, sino también por el hecho de que estamos siendo testigos de un fenómeno caracterizado por la crueldad hacia los migrantes indocumentados en tránsito o, como se señaló en una editorial de *La Jornada*, publicada en febrero del año 2007: la muerte de migrantes llegó a ser una crisis humanitaria en la frontera, un tipo de genocidio silencioso, pero del conocimiento de autoridades y organizaciones de la sociedad civil. ¿Podemos hablar de migranticidio?" Oscar Misael Hernández, « ¿Podemos hablar de migranticidio? », *Colef*, 2018, https://www.colef.mx/opinion/podemos-hablar-de-migranticidio/?e=correo-fronterizo. Site consulté le 14 juillet 2020.

[848] Slack, *Deported to Death, op. cit.*, p. 132.

aux États-Unis et qui ne connaissent pas ou peu le Mexique. Ces derniers ont été étudiés par Jeremy Slack qui démontre le lien qui existe entre le système migratoire étatsunien (dont la politique de rapatriement à la frontière dans des régions spécifiques) et la violence exercée sur les rapatriés, vulnérables aux OCT qui les recrutent, les enlèvent, les extorquent et les manipulent[849]. Les rapatriés mexicains qui ont vécu la majeure partie de leur vie aux États-Unis sont vulnérables car ils ne parlent pas espagnol – en tout cas pas l'espagnol de la frontière – et ont un style vestimentaire étatsunien (coupe de cheveux, marques de vêtements) considéré comme signe de richesse par les OCT. Ils deviennent une source de rançon importante aux yeux des OCT et de chantage auprès de leurs proches restés aux États-Unis[850].

Ainsi, les mesures de l'administration étatsunienne ont d'importantes répercussions sur les migrants dans les villes frontalières mexicaines. Les programmes de rapatriement des migrants en situation irrégulière aux États-Unis dans des régions frontalières ciblées aggravent la violence et l'insécurité des migrants, violence et insécurité d'autant plus accrues avec la mise en place des Protocoles de Protection de Migrations de janvier 2019. En laissant les migrants du côté mexicain attendre de pouvoir de demander l'asile, les Protocoles, loin de les protéger, les rend vulnérables aux OCT. Plus il y a de mesures sécuritaires prises du côté étatsunien, plus l'insécurité grandit pour les migrants rapatriés dans les villes frontalières mexicaines.

## 4. Situation à Agua Prieta/Douglas

Entre mon séjour de terrain de 2017, celui de 2018 et un court séjour en 2019[851], j'ai pu observer des différences notables à la frontière et dans les villes frontalières suite aux différentes mesures sécuritaires prises par l'administration Trump, accentuant l'insécurité non seulement pour les migrants dans les villes frontalières mexicaines mais aussi pour les résidents des villes frontalières étatsuniennes, notamment les bénévoles qui viennent en aide aux migrants.

Lors du premier séjour de terrain, je découvre CAME (*Centro de Atención al Migrante Exodus*) à Agua Prieta, un centre pour migrants qui a une capacité d'accueil de 44 migrants. Le nombre varie entre 1 et 10 en août 2018 jusqu'à une centaine en novembre 2018. Agua Prieta ne faisant pas partie des villes où le gouvernement étatsunien rapatrie les migrants, il semblait

[849] *Ibid.*, p. 90.
[850] *Ibid.*, p. 91.
[851] Le séjour de terrain de 2020 a été particulier en raison de l'interdiction du gouvernement étatsunien de me rendre au Mexique, puis de la crise sanitaire qui a rendu tout déplacement et recherches sur le terrain impossibles.

à première vue qu'Agua Prieta n'était plus la ville d'où des milliers de migrants traversaient la frontière dans les années 1990-2000[852]. Cependant, Beto – le directeur de CRM (*Centro de Recursos para Migrantes)* qui a ouvert en août 2018 – affirme que cette impression cache une autre réalité :

> Beto: *Si hay migrantes aquí. El territorio está controlado por el crimen organizado. No doy nombres, no me gusta decir… El territorio de Agua Prieta está controlado por el crimen organizado. Ellos controlan al traficante y* [a los] *polleros. Entonces migrantes sí hay. No los vemos espontáneamente, pero sí hay. Las estadísticas que nos comparten el consulado de Douglas en donde el va al centro de detención, hasta septiembre ellos han atendido a mas de 1500 personas en 2018. Entonces sí, hay migrantes, pero hay un control territorial. ¿Y dónde controlan? El punto es la central camionera. Los están allí controlando, tomándoles fotos a ellos, tomándole foto a su credencial y preguntando con qué pollero. Ahora no se ven tanto en la ciudad sino están en las periferias. Estas casas se llaman…. Ya no son casas de huéspedes o hotel. Ahora son casas de seguridad en donde ellos tienen a estas personas migrantes*[853].

En effet, dès leur arrivée dans la ville, les migrants sont vulnérables au crime organisé. Lorsqu'ils arrivent à la station de bus d'Agua Prieta, les OCT les attendent pour leur demander 500 dollars étatsuniens à payer sur le champ afin d'avoir le droit de circuler dans la ville que l'OCT contrôle. Pour ne pas avoir à payer cette somme et tenter de se cacher des OCT, des migrants prennent un Uber depuis Hermosillo, la capitale du Sonora à plus de 5 heures de route d'Agua Prieta. Lorsque les migrants n'ont pas les moyens de payer le crime organisé, ils sont enlevés et emmenés dans des *casas de seguridad*, des « maisons de sécurité » qui permettent aux OCT de détenir les migrants et desquelles il est difficile de s'échapper. Ces maisons étant situées en périphérie de la ville, les migrants sont rendus invisibles. Jeremy Slack décrit leur vulnérabilité :

---

[852] Sam Dillon, « Agua Prieta Journal; Boom Turns Border to Speed Bump », *op. cit*.

[853] « Si, il y a des migrants ici. Le territoire est contrôlé par le crime organisé. Je ne donne pas de noms, je n'aime pas les donner… Le territoire d'Agua Prieta est contrôlé par le crime organisé. Ils contrôlent le narcotrafic et les passeurs. Par conséquent, si, il y a des migrants. On ne les voit pas spontanément mais si, il y a des migrants. Les statistiques que le consulat mexicain de Douglas partage avec nous montrent que de début 2018 à septembre 2018, ils ont envoyé plus de 1 500 personnes en centre de détention. Donc si, il y a des migrants mais il y a un contrôle territorial. Et où contrôlent-ils ? À la station de bus. Ils sont là-bas, à contrôler, prendre des photos des migrants, à leur demander leur photo d'identité et leur autorisation et à demander avec quel passeur [ils vont traverser la frontière]. On ne les voit pas tant que ça dans la ville. Ils sont en périphérie. Ces maisons s'appellent… Ce ne sont pas des pensions ou des hôtels. Ce sont des maisons de sécurité où ils détiennent ces personnes migrantes ». Entretien personnel mené avec Beto à Agua Prieta, le 3 décembre 2018.

> Migrants and deportees are rendered vulnerable by their journey through clandestine space. Their relationship to the border, as undocumented migrants, means they are no longer connected to the social fabric as citizens with identities, families, friends, and social ties; rather, they have been dislodged from the norms and protections of society as a whole[854].

Toutefois, cette situation d'invisibilité change en octobre 2018, lorsque la « caravane » de migrants est partie de San Pedro Sula (Honduras) pour se diriger vers les États-Unis. Faisant partie des volontaires du *Centro de Recursos para Migrantes* (CRM) qui se charge d'accueillir les migrants qui arrivent à Agua Prieta, je reçois les messages envoyés par Beto, son directeur, pour nous tenir informés de l'avancée de la caravane. Le 8 novembre 2018, un groupe de 4 814 personnes dont 3 088 adultes se dirigeait vers les États-Unis. Parmi ces adultes, 184 étaient en situation de handicap, 87 étaient de la communauté LGBTQIA+, 85% du Honduras, 8% du Guatemala, 5% du Nicaragua et 2% de diverses autres nationalités. 310 personnes étaient âgées de 0 à 5 ans, 24 femmes étaient enceintes et 31 adolescents mineurs voyageaient non accompagnés. Le 10 novembre ils se trouvaient dans l'État de Guadalajara. Le 13 novembre, une caravane de 400 migrants passait par Hermosillo, la capitale de l'État de Sonora, en direction de Mexicali (Basse-Californie), ville frontalière en face de Calexico (Californie)[855]. Les migrants se sont dirigés principalement vers les grandes villes frontalières comme Tijuana (Basse-Californie), Mexicali (Basse Californie), Nogales (Sonora), Ciudad Juárez (Chihuahua), etc (Carte 2). Peu sont arrivés à Agua Prieta directement, mais quelques migrants ne faisant pas partie de la caravane sont arrivés mi-octobre 2018. À leur arrivée à CRM, nous avions des actions à effectuer. Pour chaque migrant en transit, les volontaires de CRM doivent dans un premier temps répondre à leurs besoins immédiats, d'ordre humanitaire (leur donner à manger, des habits, etc.). Puis ils doivent leur faire remplir des formulaires (nom, lieu d'origine, combien ils ont dépensé pour leur parcours migratoire, s'ils ont été arrêtés et s'ils ont subi des abus des autorités, le motif de leur migration, s'ils ont déjà passé du temps aux États-Unis afin de permettre à ceux qui y ont passé plusieurs années à demander des papiers pour y retourner

[854] Slack, *Deported to Death, op. cit*., p. 92.

[855] « Su estancia en la CDMX nos permitió conocer por primera vez la composición: Se contabilizaron 4,814 personas, 3,088 son adultos, viajan entre ellos 184 personas con discapacidad, 87 integrantes de la comunidad LGBTI, 85% son hondureños, 8% guatemaltecos, 5% nicaragüenses y el 2% restante de diversas nacionalidades, 310 son personas entre 0-5 años de edad, van 24 mujeres embarazadas y hay 31 adolescentes que viajan no acompañados ». Messages Whatsapp du groupe de volontaires de CRM, 8 novembre 2018.

légalement, demander d'où ils veulent traverser – par le PoE ou au-dessus de la barrière) afin de déterminer le contexte et la problématique des migrants. Nous pouvons leur apporter une aide juridique également, en leur demandant s'ils ont été rapatriés. Cela permet de demander par la suite à des organisations juridiques bénévoles de les aider. Enfin – et il s'agit d'un des besoins les plus importants pour les migrants – le besoin de parler et d'établir une relation de confiance est crucial. C'est comme cela qu'Eduardo, Juan ou encore Jorge m'ont raconté leurs histoires personnelles. Eduardo est un quinquagénaire du Honduras. Il a entendu parler de la caravane de migrants qui arrive de son pays qu'il a fui en raison de la pauvreté, de la violence et de la corruption. Il souhaite rejoindre les États-Unis en sautant par-dessus la barrière qui sépare les États-Unis du Mexique. Il ne souhaite pas passer par le PoE car s'il demande l'asile et que sa demande lui est refusée, il a peur de perdre sa carte de résident mexicain. Il souhaite se rendre en Californie où sa famille l'attend. Il y a déjà travaillé, dans les champs, et souhaite trouver un travail similaire pour ramasser le raisin ou autres types de cultures. Pour arriver jusqu'à Agua Prieta, il a pris *La Bestia*, un train de marchandises, surnommé « le train de la mort »[856], sur lesquels les migrants grimpent pour traverser le Mexique et rejoindre les États-Unis. Il ajoute que des femmes s'y font violer et d'autres se font tuer par les « narcos »[857]. Un autre jour où je suis volontaire à CRM, Juan (qui vient de San Luis Potosí) et Jorge (qui vient de Oaxaca) racontent s'être rencontrés sur ce train, où ils ont vu un homme s'accrocher avec sa fille de neuf ans sur le dos, situation qui les a marqués. Ils décrivent leur parcours comme très dangereux et éprouvant (Photo 18). Lorsqu'une autre volontaire leur demande pourquoi ils sont venus à Agua Prieta, l'un d'eux répond qu'Agua Prieta est l'endroit le plus facile pour traverser au Mexique, contrairement au Texas où il faudrait traverser par la rivière dans un endroit contrôlé par *Los Zetas*[858]. En ce qui concerne leurs motivations, la plupart veulent demander l'asile aux États-Unis mais sont conscients que cela est difficile. Ils disent alors qu'ils souhaitent *brincar el muro*, sauter par-dessus le mur, ce contre quoi le directeur du Centre les met en garde car les OCT contrôlent les passages. Les migrants doivent donc les payer (*pagar la cuenta*) pour passer s'ils ne veulent pas se faire tuer. En effet, lors d'une sortie de terrain dans un ranch à l'extérieur d'Agua Prieta, José – un migrant qui a tenté de traverser en sautant par-dessus le mur – m'a montré les montagnes alentour où les halcones se postent pour surveiller les passages

[856] Jean-Michel Leprince, « La Bestia, train de la mort des migrants mexicains », *Radio-Canada*, 9 septembre 2014, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/683567/train-bestia-immigrants-illegaux-mexique-etats-unis-amerique-centrale. Site consulté le 28 juillet 2020.
[857] Discussion avec Eduardo à Agua Prieta, le 21 octobre 2018.
[858] Discussion avec Juan et Jorge à Agua Prieta, le 30 novembre 2018.

de drogues et d'humains. S'ils ne sont pas prévenus de la présence de groupes de migrants, alors ils ont pour ordre de les tuer[859].

Photo 18. *Représentation de La Bestia sur un mur de CAME – Centro de Atención al Migrante Exodus (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)*

Courant novembre 2018, la situation est devenue critique dans les grosses villes frontalières mexicaines. Les capacités d'accueil des centres de migrants de Ciudad Juárez, Nogales, Mexicali, Tijuana etc. sont montées en flèche, saturant les centres et menant à une crise humanitaire et sanitaire. Faute d'espace dans les centres, les migrants dormaient dehors à même le sol à l'approche de l'hiver quand les températures baissent drastiquement la nuit et remontent tout aussi drastiquement la journée. CAME, à Agua Prieta, étant presque vide, les volontaires du Centre se sont organisés avec celui de Nogales pour aller y chercher quelques migrants et les ramener à Agua Prieta dans le centre d'accueil qui peut, en temps ordinaire, accueillir jusqu'à 44 migrants hommes. Les volontaires sont allés chercher les populations à risque, comme les personnes transgenre, persécutées dans les pays du Triangle du Nord, et

[859] Discussion menée avec José à Agua Prieta, le 27 octobre 2018.

vulnérables aux OCT. Les volontaires les ont donc conduites à Agua Prieta où leurs demandes d'asile ont pu être prises en compte en deux semaines, comme en témoigne Beto, directeur de CRM, dans cet extrait d'entretien :

> Beto: *Lo bueno de esto es que nosotros trabajamos en colaboración con Nogales, con organizaciones institucionales, por las deportaciones, por números de familias. Son familias que salen de Michoacán y de Guerrero y que solicitan asilo en los EEUU. Los albergues en Nogales están saturados. Nos contactan para saber si podemos recibir familias y acompañarles en el proceso de asilo. El albergue* [en Agua Prieta] *es para 40 personas. Es una forma que estamos colaborando. El ejemplo también de las chicas trans que ayudaron, fueron 30 que hemos ayudado en dos semanas aquí en Agua Prieta. Ver sus necesidades a través de su abogada en los EEUU los están ayudando. Los albergues son para hombres pero hemos abierto a familias que necesiten el albergue. Podemos recibir estas chicas* […]. [En otras ciudades fronterizas] *las condiciones no son favorables, son terribles y alarmantes por la dignidad de las personas. Las condiciones, créeme, son terribles. El clima, hace mucho frío. Va a ser un proceso muy largo y muy triste porque todavía no sabemos lo que va a pasar con las mas de 5 000 personas que piden asilo*[860].

En décembre, le centre n'accueillait pas moins d'une centaine de personnes de la caravane, dont les migrantes trans et leurs avocats volontaires étatsuniens qui remplissaient des papiers sur les conditions de persécution dans leur pays d'origine pour pouvoir effectuer les demandes d'asile. Transporter les migrants d'un centre à un autre est une opération à risque pour les migrants eux-mêmes et pour les volontaires qui les accompagnent. Un des volontaires de Douglas, Mark Adams, précise qu'il est interdit de transporter des migrants en situation irrégulière, aussi bien aux États-Unis qu'au Mexique. Ils peuvent se faire arrêter par la police fédérale, ou par les

[860] « Ce qui est bien c'est que nous travaillons en collaboration avec Nogales, avec les organisations institutionnelles, pour les rapatriements et les numéros des familles. Il s'agit de familles qui viennent de Michoacán et de Guerrero et qui demandent l'asile aux États-Unis. Les centres d'accueil à Nogales sont saturés. Ils nous contactent pour savoir si nous pouvons recevoir des familles et les accompagner dans le processus de demande d'asile. Le centre d'accueil [à Agua Prieta] est pour 40 personnes. C'est une forme de coopération. L'exemple aussi des filles trans que nous avons aidées, elles étaient 30 et nous les avons aidées en deux semaines ici à Agua Prieta. Voir leurs besoins à travers leurs avocats aux États-Unis les a aidées. Les centres d'accueil sont pour les hommes mais nous les avons ouverts aux familles qui ont besoin d'un abri. Et nous avons pu recevoir ces filles. [Dans d'autres villes frontalières] les conditions ne sont pas favorables, elles sont terribles et alarmantes pour la dignité des personnes. Les conditions, crois-moi, sont terribles. Il fait un temps très froid. Ça va être un processus très long et très triste car nous ne savons toujours pas ce qui va se passer avec les plus de 5 000 personnes qui demandent l'asile. » Entretien personnel mené avec Beto à Agua Prieta, le 3 décembre 2018.

OCT. Le trafic de migrants étant une activité lucrative pour ces derniers, ils considèrent que les volontaires leur volent leur source de revenu. Pour tenter d'éviter de se faire arrêter, les volontaires utilisent un van immatriculé aux États-Unis et floqué du signe de l'organisation humanitaire religieuse Frontera de Cristo, basée à Douglas/Agua Prieta[861].

Une fois les migrants en sécurité à CAME à Agua Prieta, les migrants et les volontaires ont dû s'adapter à une autre mesure de renforcement sécuritaire de l'administration Trump. Les agents fédéraux étatsuniens du PoE de Douglas/Agua Prieta, en prévision du nombre de migrants qui allaient arriver à Agua Prieta, ont installé une tente avant l'entrée dans la file du PoE. Les agents de la CBP s'assurent ainsi que les individus ont leurs papiers avant d'entrer par le PoE, c'est-à-dire avant d'entrer sur le sol étatsunien pour traverser la frontière. Cette nouvelle étape de contrôle permet aux agents de la CBP de réguler le nombre de demandes d'asile par jour, se déchargeant de la responsabilité de prise en charge des migrants, ces derniers se trouvant encore sur le sol mexicain lorsqu'ils se présentent à la tente devant le PoE (Photo 12). Or, les agents de la CBP ne prenaient en charge qu'entre deux et quatre demandes d'asile par jour. À raison d'une centaine de migrants à CAME en décembre 2018, le traitement des demandes allaient donc prendre entre trois et huit semaines pour traiter les demandes, sans compter les migrants qui allaient arriver par la suite (CAME comptait 160 migrants en avril 2019, donc entre un mois et deux mois et demi pour traiter les demandes). Les agents de la CBP ont donc établi des listes d'attente, donnant des numéros aux migrants. Les entretiens pour les demandes d'asile pouvant avoir lieu de jour comme de nuit, une tente a été installée pour les migrants quand leur numéro était sur le point d'être appelé, devant la tente des agents de la CBP (Photo 19). Lorsque les migrants ne peuvent pas attendre dans la tente, les volontaires de CAME les accompagnent au PoE afin de ne pas les laisser tout seul dans la rue en proie aux OCT. De l'autre côté de la frontière, au même moment, des Hummers circulaient dans la ville de Douglas, transportant le matériel qui a servi à installer la nouvelle couche sécuritaire, à savoir plusieurs couches de fils barbelés le long de la barrière (Photo 20). Les militaires ont également installé des conteneurs surmontés par des fils barbelés au PoE afin d'éviter un mouvement de migrants (Photo 6).

Lors de mon court séjour de terrain en mai 2019, CAME accueillait 160 migrants, hommes, femmes, enfants, transgenres, originaires de Russie, des pays du Triangle du Nord, mais une majorité venait du Guerrero, un des États mexicains les plus pauvres et les plus violents, devenu l'un des principaux producteurs d'opium au Mexique en réponse à la demande

[861] Conversation avec Mark Adams à Agua Prieta, le 1er décembre 2018.

croissante en héroïne aux États-Unis[862]. En quelques mois, l'atmosphère à Agua Prieta avait changé. L'OCT locale était en reconfiguration et employait de nouveaux *sicarios* prêts à faire leurs preuves. Un couvre-feu avait été établi par l'OCT à partir de 22 heures. Suite aux nouvelles politiques migratoires étatsuniennes, le nombre de migrants allait croissant à Agua Prieta. Les allers-retours des volontaires accompagnant les migrants au PoE étant devenus visibles aussi, les OCT ont commencé à les menacer de mort. Elvia, une volontaire, raconte qu'en rentrant chez elle un soir, une voiture a roulé sur le trottoir où elle marchait pour l'écraser ou du moins pour lui faire peur. Beto, lui aussi, s'est fait encercler un soir qu'il rentrait chez lui, par les membres des OCT qui voulaient savoir ce qu'il faisait exactement avec les migrants qu'il accueillait à CRM[863]. Les volontaires de CRM et de CAME sont allés jusqu'à Hermosillo solliciter l'aide des agents fédéraux qui leur ont donné des téléphones portables avec un bouton. S'il y avait un souci à Agua Prieta, ils n'avaient qu'à appuyer sur ce bouton pour que les agents fédéraux arrivent. Les volontaires ont également arrêté d'aller chercher les migrants à la station de bus, contrôlée par l'OCT locale.

[862] Jan-Albert Hootsen, « On the Front Lines of Reporting in Guerrero, Mexico's Most-Violent State », *Committee to Protect Journalists*, 11 septembre 2017, https://cpj.org/2017/09/on-the-front-lines-of-reporting-in-guerrero-mexico/. Site consulté le 28 juillet 2020.
[863] Discussions avec les volontaires de CRM à Agua Prieta, avril 2019.

Photo 19. *Tentes où les migrants attendent que leur numéro soit appelé pour demander l'asile (C. Fortuné, Agua Prieta, avril 2019)*

Photo 20. *Hummers et militaires en train d'installer les fils barbelés le long de la barrière à Douglas (C. Fortuné, Douglas, novembre 2018)*

*****

La « caravane » de migrants arrivée à la frontière États-Unis/Mexique en novembre 2018 a mené l'administration Trump à mettre en place des politiques migratoires strictes. Aux rapatriements à la frontière de migrants en situation irrégulière dans des zones frontalières mexicaines dangereuses s'est ajoutée la politique de *Remain in Mexico* qui oblige les demandeurs d'asile à rester au Mexique le temps de la date de l'audience aux États-Unis. *Remain in Mexico* a créé du désordre plutôt que de l'efficacité dans les contrôles à la frontière, ce qui peut encourager les tentatives de traversée entre les PoE[864].

Ces mesures migratoires contribuent à l'augmentation de la population des villes frontalières mexicaines en ce que les migrants deviennent résidents de ces villes (en cours d'établissement ou établis[865]) en attendant des mois, voire des années, leur audience aux États-Unis. Cela engendre de nouveaux défis pour les municipalités frontalières mexicaines (accueil et logements de migrants venant de pays et de cultures différentes de celles de la population locale, etc.) Ces mesures contribuent également à l'accroissement de l'insécurité des migrants, vulnérables aux OCT pour qui ils représentent une source de revenu non négligeable. Or, plus les villes frontalières mexicaines sont considérées comme dangereuses par le gouvernement étatsunien en raison des migrants et des OCT qu'il considère comme des menaces pour la sécurité étatsunienne, plus il renforce la sécurité frontalière. Ces mesures ont des répercussions sur Douglas/Agua Prieta. Si ces villes frontalières étaient considérées comme sûres par les résidents jusqu'avril 2019, les récentes politiques migratoires étatsuniennes ont généré un sentiment d'insécurité pour les bénévoles d'Agua Prieta et de Douglas. En ce qui concerne les migrants de CAME, leur nombre ayant augmenté, ils sont devenus d'autant plus vulnérables. Les politiques migratoires et sécuritaires étatsuniennes nuisent ainsi aux villes frontalières et à ses résidents des deux côtés de la frontière.

Le fait que les mesures sécuritaires étatsuniennes risquent d'accentuer les violences du côté mexicain est problématique du point de vue du droit étatsunien, notamment avec la loi existante en matière d'accueil des réfugiés de 1980 qui stipule qu'il s'agit d'une politique historique des États-Unis de répondre aux besoins de personnes faisant l'objet de persécution dans leur pays[866]. C'est également problématique du point de vue de défense des droits de

[864] Eleanor Acer et Kennji Kizuka, « A Sordid Scheme: The Trump Administration's Illegal Return of Asylum Seekers to Mexico », *Human Rights First*, 13 février 2019, https://www.humanrightsfirst.org/resource/sordid-scheme-trump-administration-s-illegal-return-asylum-seekers-mexico. Site consulté le 13 juillet 2020.
[865] Voir chapitre 3.
[866] Congress, « STATUTE-94-Pg102 », *govinfo*, 17 mars 1980, https://www.govinfo.gov/content/pkg/STATUTE-94/pdf/STATUTE-94-Pg102.pdf. Site consulté le 11 octobre 2020.

l'homme. La politique étatsunienne de reconduite à la frontière rentre d'ailleurs en contradiction avec la Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, notamment l'article 2 qui stipule que :

> 1. Aucun État partie n'expulsera, ne refoulera, ni n'extradera une personne vers un autre État où il y a des motifs sérieux de croire qu'elle risque d'être soumise à la torture.
> 2. Pour déterminer s'il y a de tels motifs, les autorités compétentes tiendront compte de toutes les considérations pertinentes, y compris, le cas échéant, de l'existence, dans l'État intéressé, d'un ensemble de violations systématiques des droits de l'homme, graves, flagrantes ou massives[867].

Enfin, il faut ajouter que ces mesures sont profitables pour certains acteurs de la frontière. Tout d'abord, pour les OCT. La politique du *Remain in Mexico* permet aux organisations criminelles d'avoir accès à un plus large nombre de migrants dont ils peuvent profiter pour faire du trafic d'humains et diversifier leurs activités au-delà du narcotrafic. Les politiques sécuritaires étatsuniennes profitent au crime organisé dont l'économie est en plein essor. Comme l'explique G. Correa-Cabrera, le renforcement de la sécurité à la frontière va de pair avec une meilleure organisation et un plus grand développement du crime organisé[868]. Le deuxième acteur à profiter des mesures sécuritaires étatsuniennes sont les compagnies privées de la sécurité. La violence au Mexique engendre un déplacement des populations vers les États-Unis, qui à son tour rapatrie les migrants en situation irrégulière dans les régions frontalières les plus dangereuses du Mexique, augmentant de ce fait la violence. Or, l'économie étatsunienne se voit améliorée du fait de la violence dans ces régions frontalières puisque les compagnies privées passent des contrats d'une valeur de plusieurs milliards de dollars pour sécuriser la frontière et génère des emplois au sein de la *Border Patrol*, de la CBP, de la Garde Nationale, etc. Les mesures sécuritaires étatsuniennes créent ainsi une sécurité économique au niveau national dont les acteurs privés de la sécurité tirent avantage[869], en même temps qu'une insécurité humaine – celle des communautés frontalières – au niveau local. Cette insécurité

[867] Nations Unies, « HCDH, Convention contre la torture », *ohchr.org*, 2020, https://www.ohchr.org/FR/ProfessionalInterest/Pages/CAT.aspx. Site consulté le 14 juillet 2020.
[868] Mark, « Trump's tough border policies are actually helping the human smuggling business, experts say », *op. cit.*
[869] Voir la première partie.

humaine est également économique et environnementale, ce que nous allons développer dans le chapitre suivant.

# Chapitre 8

# L'insécurité économique et environnementale

> What's very challenging is the rhetoric that plays out about border communities being dangerous, being scary. Investors are not really typically excited to invest in places like these.
> Entretien avec le maire de Douglas, Robert Uribe, le 11 octobre 2017

> CBP's claims also are completely at odds with the results of a July 2019 National Park Service survey, which identified five new archeological sites (of pre-contact Native American artifacts) and a large number of additional archeological resources within the 60-foot wide federal easement along the border in Organ Pipe. The survey noted that many existing archeological sites will be impacted or destroyed by the border wall construction, and highlighted that many areas along the Organ Pipe border remain unsurveyed – making consultation and careful surveying critical before additional construction occurs. But such care and consultation seem extremely unlikely, as the federal government continues to plow full steam ahead with construction of the border wall, with no apparent concern for tribal culture or religious sites.
> Témoignage de Ned Norris Jr., président des Tohono O'odham, devant le U.S. House of Representatives Committee on Natural Resources, le 26 février 2020

La sécurité humaine a été développée en 1994 dans le Rapport sur le développement humain du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD). Ce rapport souligne que la sécurité a longtemps été appliquée aux États-nations avant tout plutôt qu'aux personnes. Or, nous l'avons vu dans les chapitres 6 et 7, ce qui est considéré comme la sécurité pour l'État fédéral ne l'est pas forcément pour les personnes, et en particulier les populations frontalières.

Si au niveau économique les compagnies privées de la sécurité bénéficient des mesures sécuritaires prises par l'État fédéral, ce n'est pas le cas des petites villes frontalières comme Douglas. Marginalisée géographiquement, la ville l'est aussi économiquement à l'échelle des États-Unis et de la région transfrontalière. Pour survivre, elle se tourne vers Agua Prieta dont

les *border crossers* participent grandement à faire vivre les commerces, en particulier le centre commercial Walmart.

Au niveau environnemental, la construction de la barrière a des effets écologiques désastreux sur la région frontalière, qui s'accélèrent avec l'approche des élections présidentielles de novembre 2020. Le but de l'administration Trump était de remplacer les barrières de véhicules hautes de 1,5 mètre, en une barrière faite de poteaux en acier, de 9 mètres de haut. De 2016 à 2019, l'administration a mis en place 96 kilomètres de barrière, en remplacement d'anciennes barrières qui existaient déjà. Mais depuis l'été 2019, les constructions se sont accélérées pour que Donald Trump puisse tenir sa promesse de construire 800 kilomètres de barrières avant les élections de 2020[870]. Les bulldozers, pelleteuses et autres machines, détruisent ainsi la faune et la flore des réserves de biosphère et des refuges pourtant censés être protégés par des lois fédérales. Ceci porte à controverse au niveau environnemental mais aussi au niveau politique, notamment parmi les populations amérindiennes comme les Tohono O'odham dont les sites sacrés sont détruits à *Organ Pipe Cactus National Monument* (Arizona) et au *San Bernardino National Wildlife Refuge* (Arizona).

## 1. Douglas, entre marginalisation et intégration économique à différentes échelles

### a. Marginalisation géographique et économique de Douglas à l'échelle des États-Unis

Les villes frontalières ont longtemps été considérées comme marginalisées, coupées du reste des États-Unis ou du Mexique. Selon Ganster et Lorey :

> Because of communication and transportation bottlenecks, border cities found themselves cut off from the rest of Mexico, nurturing instead commercial, economic, and social ties with cities on the U.S. side of the boundary[871].

[870] Juliet Eilperin et Nick Miroff, « Border Fence Construction Could Destroy Archaeological Sites, National Park Service Finds », *Washington Post*, 17 septembre 2019, https://www.washingtonpost.com/immigration/border-fence-construction-could-destroy-archaeological-sites-national-park-service-finds/2019/09/17/35338b18-d64b-11e9-9343-40db57cf6abd_story.html. Site consulté le 8 septembre 2020.
[871] Ganster et Lorey, *The U.S.-Mexican Border Today, op. cit.*, p. 50.

Si aujourd'hui les villes frontalières comptent 21 millions de personnes du côté étatsunien[872], Douglas reste toutefois une petite ville frontalière semi-rurale de 15 000 habitants, marginalisée géographiquement. Il n'y a qu'une route principale qui mène à Douglas, et elle se divise en deux à partir de Tombstone (la 191) ou Bisbee (la 80), à travers les montagnes et les cactus. La ville de Douglas est éloignée des autres villes aux États-Unis. Il faut deux heures pour rejoindre un des centres économiques et culturels d'Arizona, Tucson, à environ 200 kilomètres. A l'échelle des États-Unis, Douglas est loin de tout. Parmi les Étatsuniens qui n'habitent pas à la frontière, la plupart se demande où se situe Douglas.

La ville de Douglas est marginalisée à l'échelle de l'État d'Arizona également. Le niveau de pauvreté atteint 31,5% à Douglas en 2015. Il est deux fois plus élevé qu'à l'échelle du comté de Cochise (17,5%), et aussi plus élevé qu'à l'échelle de l'État d'Arizona (18,2%) et des États-Unis (15,6%)[873]. En ce qui concerne le chômage, bien que le taux soit en décroissance depuis 2011, il est toujours à 7,7% à Douglas en 2015 contre 6,8% pour le comté de Cochise, 5,8% pour l'État d'Arizona et de 5% pour les États-Unis[874].

Pourtant, sa position à la frontière en fait un point d'entrée vers les États-Unis depuis le Mexique. Pour rendre la frontière favorable au commerce, et pour augmenter les interactions frontalières pour les biens, le nombre de points d'entrée (PoE) entre le Mexique et les États-Unis a augmenté de 10 à 50 des années 1990 à 2003[875]. Dans la plupart des villes frontalières, il y a un point d'entrée pour les véhicules commerciaux et un autre pour les individus qui traversent la frontière. Or, à Douglas, il n'y a qu'un point d'entrée : le *Raul Castro Port of Entry*[876]. Cela signifie que les véhicules commerciaux et les véhicules individuels traversent la frontière au même endroit, créant de longues files de voitures et des heures d'embouteillages. La solution préconisée par le maire de Douglas, Robert Uribe (2016-2020), et celui d'Agua Prieta, Hector Ruvalcaba (2015-2018), est de construire un nouveau point d'entrée à la fois pour dynamiser l'économie des deux villes mais aussi pour concurrencer d'autres villes frontalières, notamment les deux Nogales (Sonora et Arizona). En effet, les tendances du trafic commercial sont un indicateur de la compétitivité d'un PoE. À Nogales, environ 400 000 camions traversent la frontière par an et les véhicules personnels sont entre 16 millions et

[872] John Hutton, *U.S.-Mexico Border: Better Planning, Coordination Needed to Handle Growing Commercial Traffic* (Darby: Diane Publishing, 2000).
[873] Data USA, « Douglas, AZ », *op. cit.*
[874] *Ibid.*
[875] Andreas et Biersteker, *The Rebordering of North America, op. cit.*, p. 6.
[876] Raúl Héctor Castro était un homme politique mexicain-américain. Né à Cananea (Sonora), il a grandi à Douglas. Il est devenu ambassadeur des États-Unis au Salvador puis en Bolivie, avant d'être élu gouverneur d'Arizona en 1974.

18 millions par an pour les années 2016, 2017 et 2018[877]. En ce qui concerne Douglas, la traversée de camions est treize fois moins importante qu'à Nogales et est passée d'environ 30 000 en 2016 à 27 000 en 2018, soit une baisse de 9%. Pour la traversée des véhicules elle est en moyenne de 1,7 millions pour les années 2016, 2017 et 2018, soit 10 fois moins que Nogales[878]. Les deux villes de Nogales absorbent ainsi plus de passages commerciaux et de véhicules personnels puisqu'elles ont un point d'entrée spécifiquement destiné aux camions, un autre pour les véhicules personnels et elles sont mieux connectées à Tucson (seulement une centaine de kilomètres, soit une heure de route). Le PoE de Nogales facilite un plus grand volume de traversées commerciales et non commerciales. Après des demandes répétées auprès de l'État fédéral pour obtenir des aides financières, ce n'est qu'en février 2019 que le maire de Douglas a obtenu l'accord et le budget pour construire un PoE commercial, avec une voie spécifiquement destinée aux camions.

Comme Douglas est marginalisée géographiquement et économiquement à l'échelle des États-Unis et de l'Arizona, je me suis demandé si elle se tournait vers la région transfrontalière pour se développer.

### b. Intégration limitée de Douglas à l'échelle de la région transfrontalière

À l'échelle de la région, il existe un projet transfrontalier qui s'appelle *Arizona Sonora Megaregion*. C'est un projet qui vise le développement économique des deux États, et qui met en avant tous leurs avantages dans les secteurs de l'aviation, du médical, de l'automobile etc. Ce projet réunit régulièrement les leaders des deux États qui discutent des politiques qui bénéficieraient à la région comme le commerce, le tourisme, les infrastructures, soit tout ce qui a trait au développement économique binational. Le but est de tirer avantage des échanges à la frontière où environ « 1,7 milliard de dollars de biens et de services traversent la frontière tous les jours, ainsi que presque un demi-million de travailleurs, étudiants, personnes qui viennent faire leurs courses ainsi que les touristes »[879]. Au niveau des États, les gouverneurs Doug Ducey (Arizona, élu en 2015) et Claudia Pavlovich (Sonora, élue en 2015) mettent en avant

[877] Arizona-Mexico Economic Indicators, « Border Crossings - Nogales District (AZ BPOE Total) », *Arizona-Mexico Economic Indicators*, 19 août 2014, https://azmex.eller.arizona.edu/border-crossings/border-crossings-nogales-district-az-bpoe-total. Site consulté le 29 mai 2020.
[878] *Ibid.*
[879] Jim Tankersley et Ana Swanson, « Trump Vows to Close Border, Even If It Hurts the Economy », *The New York Times*, 2 avril 2019, https://www.nytimes.com/2019/04/02/us/politics/trump-mexico-border-economy.html. Site consulté le 4 juin 2020.

l'importance de la collaboration et des comités binationaux dans les secteurs privés et publics pour promouvoir la région[880]. Les maires des villes frontalières sont invités à participer à ce sommet, dont le maire de Douglas, Robert Uribe. Dans une vidéo promotionnelle de l'Arizona qui définit l'État comme porte d'entrée vers le Mexique, il dit que le PoE est un catalyseur pour le développement économique des villes frontalières, de Douglas en particulier[881]. Toutefois, cette intégration transfrontalière reste limitée surtout aux discours et à la promotion des villes frontalières. Ainsi, la ville de Douglas a mis en place un nouveau panneau au sud de Tucson pour se promouvoir comme ville à explorer pour le divertissement (Photo 21). De plus, l'ampleur du projet est moindre si on le compare à d'autres projets transfrontaliers qui intègrent de manière plus efficace les villes frontalières. On peut citer l'exemple de la méga-région CaliBaja – contraction des noms Californie (États-Unis) et Baja California (Mexique) –, une initiative lancée en 2008 par des investisseurs privés. Il s'agit d'une méga-région dont le but est de renforcer l'intégration économique des villes frontalières, en particulier de San Diego et Tijuana. Cette région binationale de sept millions d'habitants compte des entreprises des deux côtés de la frontière, dans les domaines du biomédical, de l'aérospatial, de l'agroalimentaire, du manufacturier et du tourisme[882]. Les deux villes cherchent à promouvoir leur attractivité en faisant du *branding*, une stratégie de marketing territorial qui vise à utiliser une marque. Par exemple, utiliser le nom de CaliBaja permet de faire référence à la cuisine locale californienne et basse-californienne[883]. De plus, des investissements concrets se développent. En 2015, le Cross Border Xpress (CBX) a été construit. Il s'agit d'un pont pédestre construit au-dessus de la barrière sécuritaire qui permet l'accès à l'aéroport de Tijuana par San Diego, créant ainsi le premier aéroport binational. Un des investisseurs, Carlos Lavida, souligne que l'idée de construire ce pont était importante car « les déplacements internationaux pour le plaisir ou le business sont un moteur économique essentiel pour la région entière »[884]. Les villes frontalières de San Diego et Tijuana jouent un vrai rôle dans le développement économique de la région. Il s'agit de complexes frontaliers urbains que les investisseurs veulent développer. Cette dynamique économique des zones urbaines frontalières est complètement différente de celle

[880] Office of the Governor Doug Ducey, « Building Partnerships », *Office of the Arizona Governor*, 19 juin 2018, https://azgovernor.gov/governor/news/2018/06/building-partnerships. Site consulté le 29 mai 2020.
[881] Arizona-Mexico Economic Indicators, « 2018 Year in Review », *Arizona-Mexico Economic Indicators*, 2018, https://www.azmc.org/about-us/2018-year-in-review/. Site consulté le 29 mai 2020.
[882] CaliBaja, « Cali Baja – Bi-National Mega Region », *CaliBaja*, 2020, http://calibaja.net/. Site consulté le 29 mai 2020.
[883] Christophe Sohn, « ICI Radio-Canada Première | Balados, livres audio », *Radio-Canada*, 21 avril 2017, http://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/desautels-le-dimanche/segments/reportage/21289/mexique-mur-michel-labrecque. Site consulté le 29 mai 2020.
[884] CaliBaja, « Cali Baja – Bi-National Mega Region », *op. cit.*

des petites villes frontalières comme Douglas. C'est ce qui contribue d'autant plus à la marginalisation de Douglas, qui se tourne alors vers Agua Prieta.

Photo 21. *Panneau faisant la promotion de Douglas, placé sur l'autoroute au sud de Tucson (C. Fortuné, Benson, août 2018).*

### c. Une intégration frontalière locale

Comme Douglas et Agua Prieta restent marginalisées au niveau régional transfrontalier, elles se tournent donc l'une vers l'autre pour leur développement, à l'échelle locale. En effet, les résidents d'Agua Prieta qui ont les documents nécessaires pour aller aux États-Unis contribuent à hauteur de 80% de l'économie de Douglas, ce qui revient à deux fois le budget annuel de la ville[885]. Une des activités économiques principales de Douglas est le commerce. Un centre commercial a été construit, proche du PoE à pied, avec un Walmart, un J.C. Penney, des *fast foods*, etc. (Carte 7). Il cible les transnationaux mexicains puisque Agua Prieta représente un marché grandissant avec sa population croissante d'environ 200 000 habitants, soit treize fois plus que la population de Douglas. Dans le bilan annuel de la ville de Douglas en 2017, la première raison évoquée pour traverser vers Douglas est le shopping avec en moyenne 196 dollars dépensés par personne, soit un impact économique estimé à 740 millions

[885] City of Douglas, « Douglas Arizona 2017 State of the City », *State of the City,* 2017. https://www.douglasaz.gov/DocumentCenter/View/381/City-of-Douglas-2017-State-of-the-City-PDF. Site consulté le 14 octobre 2020.

de dollars chaque année sur la ville de Douglas et à l'échelle du comté (le rapport cite que la destination numéro un est Douglas). Donc les secteurs du service et les commerces dépendent grandement des visiteurs mexicains[886]. D'où l'importance de moderniser le Raul Castro PoE, qui date de 1933 et dont la seule rénovation a eu lieu en 1996.

Les mouvements transfrontaliers sont tellement importants que pour accélérer le passage de la frontière et éviter les embouteillages, un programme de facilitation appelé SENTRI, un programme de la CBP, a été mis en place en 2013. Les frontaliers qui ont les moyens de payer cette carte (120 dollars) peuvent traverser dans une voie réservée, et évitent ainsi les temps d'attentes trop longs. Cette carte est cruciale pour les entrepreneurs ou résidents frontaliers qui ont besoin de traverser la frontière plusieurs fois par jour. Les maires des deux villes considéraient ce programme comme « un exemple de la façon dont deux pays se sont réunis pour faire face à un problème d'une grande importance, pour le bien-être des résidents des deux communautés qui célèbrent le résultat d'un vrai partenariat de collaboration binationale »[887]. Toutefois, sous l'administration actuelle, il y a des inconvénients à ce programme : faute de personnels (notamment d'agents de la CBP), les résidents mettent en moyenne six mois à recevoir la carte. Un autre problème est que ces lignes spécifiques sont aujourd'hui souvent fermées faute d'agents qui ont été redéployés à d'autres points d'entrée dans d'autres États frontaliers. À cela s'ajoutent les propos tenus par Donald Trump sur les Mexicains qu'il appelle des « violeurs », « des criminels » et « des trafiquants de drogue »[888], qui pourraient avoir une incidence sur leur mobilité. D'ailleurs, la peur s'est fait ressentir chez les *border crossers* mexicains quand Donald Trump a été élu président, comme l'atteste le maire Robert Uribe :

> Robert Uribe: *I think there was a sense of fear, anxiety, confusion, uncertainties from January last year* [2017] *up until like April. Because there were a lot of changes. I mean we had a new president. Their peso was high so they weren't shopping here, they were concerned, people were saying 'I'm going to get deported'. So there was a lot of confusion, a lot of fear, and here I am having to say "well look, nothing's going to change. They've maybe changed on a federal level but we'll continue to be a welcoming*

[886] City of Douglas, « Douglas Arizona 2017 State of the City », *op. cit*.
[887] Trisha Maldonado, « U.S., Mexico officials announce grand opening Of Douglas/Agua Prieta SENTRI Lane », *Douglas Dispatch*, consulté le 14 août 2017, http://www.douglasdispatch.com/news/u-s-mexico-officials-announce-grand-opening-of-douglas-agua/article_3a6dfc1c-1daa-5203-836b-b3a4749eac15.html. Site consulté le 29 mai 2020.
[888] BBC News, « What Trump Has Said about Mexicans », *BBC News*, consulté le 10 septembre 2020, https://www.bbc.com/news/av/world-us-canada-37230916.

> *community, a binational community, and nothing's changed here. We are neighbors, God put us together and we're gonna work together". What's happening in Washington does not apply to us. It's not applicable. The rhetoric was affecting us sometimes. We had to reiterate that things are still the same here in Douglas, Arizona*[889].

Cette rhétorique fédérale fait fuir les consommateurs mexicains, mais également les potentiels investisseurs. Robert Uribe explique qu'en 2017 Amazon cherchait un endroit pour ouvrir un centre de distribution. Douglas a fait une proposition, que l'entreprise a refusé :

> Robert Uribe: *What's very challenging is the rhetoric that plays out about border communities being dangerous, being scary. Investors are not really typically excited to invest in places like these. Right*[890]*?*

Ainsi, la rhétorique qui se joue au niveau national nuit au développement économique de Douglas.

Pour résumer, la ville de Douglas est donc plus intégrée au niveau local transfrontalier qu'à l'échelle régionale transfrontalière ou nationale. Toutefois, il s'agit d'une intégration asymétrique. En effet, si Douglas et Agua Prieta sont bien liées, Douglas est dépendante d'Agua Prieta pour sa survie économique, et ce d'autant plus que les investisseurs étatsuniens ne sont pas attirés par Douglas, considérée comme dangereuse car c'est une ville frontalière. Malgré les mesures sécuritaires mises en place dans la ville, celles-ci n'apportent pas d'opportunités de travail localement. De plus, elles engendrent des désastres écologiques.

## 2. Mépris des lois environnementales au nom de la sécurité nationale

Les destructions de saguaros centenaires, de cimetières amérindiens, de refuges pour animaux sauvages et de réserves de biosphère, sont autant d'exemples illustrant le désastre écologique qui sont la conséquence de la construction de la barrière[891]. Alors que le monde entier tente de vaincre la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19), que l'économie mondiale

[889] Entretien personnel mené avec Robert Uribe à Douglas, le 11 octobre 2017.
[890] *Ibid.*
[891] Joseph Nevins, « Border Land, Border Water (Review) », *NACLA*, 23 juillet 2020, https://nacla.org/border-land-border-water. Site consulté le 8 septembre 2020.

s'est arrêtée, que les frontières ont fermé et que les populations sont priées de rester confinées, l'administration Trump continue de construire la barrière dans des zones reculées, désertiques et montagneuses, le long de la frontière mexicaine, détruisant les corridors migratoires d'animaux en voie de disparition. C'est le cas notamment dans le sud de l'Arizona, entre le *San Bernardino National Wildlife Refuge* à l'est de Douglas, et *Organ Pipe Cactus National Monument*, à l'ouest de l'Arizona, des réserves parmi les plus diversifiées au niveau biologique de l'Amérique du Nord, où des milliers d'espèces animales vivent entre la frontière États-Unis/Mexique (Carte 6).

Carte 6. *Localisation de San Bernardino National Wildlife Refuge et de Organ Pipe Cactus National Monument*

### a. La fin des réserves de biosphère au nom de la sécurité nationale ? Cas d'Organ Pipe Cactus National Monument et de la San Bernardino Wildlife Refuge (Arizona)

Afin de mettre en place la nouvelle barrière, le DHS a profité d'une loi de 2005, le *Real ID Act*, pour renoncer à des exigences fédérales concernant l'environnement, qui auraient pu

ralentir ou stopper la construction de la barrière[892]. Le *Real ID Act* a été signé sous l'administration Bush suite aux attentats du 11 septembre 2001, en plein milieu de la Guerre contre la terreur. La loi a reçu un soutien bipartisan, dont celui de Joseph Biden (candidat démocrate aux élections présidentielles de novembre 2020), d'Hillary Clinton (sénatrice à l'époque, et candidate démocrate aux élections présidentielles de novembre 2016), de Nancy Pelosi (démocrate et présidente de la Chambre des représentants des États-Unis depuis 2019), et de Barack Obama (sénateur à partir de 2005, puis président démocrate de 2009 à 2017)[893]. Cette loi accorde des pouvoirs arbitraires au DHS qui a la possibilité de contourner des lois étatsuniennes qui feraient obstacle à la construction d'une barrière le long de la frontière États-Unis/Mexique. Si elles ont été contournées avec parcimonie sous les administrations Bush et Obama, une cinquantaine de lois environnementales ont été supprimées sous l'administration Trump au nom de la sécurité nationale, comme le *Endangered Species Act* (ESA) de 1973 – créée pour protéger les animaux en voie de disparition et les écosystèmes dans lesquels ils vivent –, le *National Environmental Policy Act* (NEPA) de 1970 – qui encourage l'harmonie entre l'homme et son environnement, fait la promotion des efforts qui limitent et éliminent les dégâts environnementaux, et qui fait la promotion de la connaissance des systèmes écologiques et des ressources naturelles importantes pour les États-Unis –, ou encore le *Clean Air Act* (CAA) de 1970 – qui prévoit la diminution de la pollution de l'air – pour ne citer que quelques exemples[894].

L'administration Trump a commencé le remplacement des barrières de véhicules le long de la frontière mexicaine à l'est (dans le *San Bernardino National Wildlife Refuge*) et à l'ouest (dans *Organ Pipe Cactus National Monument*) de l'État d'Arizona en 2019, pour installer des barrières faites de panneaux d'acier hauts de 30 mètres à la place. Or, ces deux sites sont pour l'un un refuge pour la vie sauvage, voué à protéger les habitats naturels de la faune et de la flore locale, et pour l'autre une réserve de biosphère protégée, à savoir un site reconnu par l'UNESCO (Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture) « dans le cadre de son Programme sur l'Homme et la biosphère (MAP) pour promouvoir un

[892] Eilperin et Miroff, « Border Fence Construction Could Destroy Archaeological Sites, National Park Service Finds », *op. cit.*
[893] Jimmy Tobias, « The Little-Known Law That the Trump Administration Is Using to Build a Border Wall », *Pacific Standard*, 21 janvier 2019, https://psmag.com/environment/the-little-known-law-that-the-trump-administration-is-using-to-build-a-border-wall. Site consulté le 9 septembre 2020.
[894] White House, « The National Environmental Policy Act of 1969, as amended », *White House*, 1969, https://www.whitehouse.gov/sites/whitehouse.gov/files/ceq/NEPA_full_text.pdf.

développement durable basé sur les efforts combinés des communautés locales et s'appuyant sur des connaissances locales et scientifiques »[895].

**San Bernardino National Wildlife Refuge**

Le *San Bernardino National Wildlife Refuge* est un refuge situé à quelques kilomètres à l'est de Douglas, qui jouxte la frontière mexicaine. Considéré par les scientifiques comme le carrefour du continent nord-américain, il est le point de rencontre de quatre régions écologiques : les Montagnes Rocheuses, les chaînes de montagnes de la sierra Madre, le désert du Chihuahua et le désert de Sonora[896]. Le service des pêches et de la nature (*The Fish and Wildlife Service*) s'occupe des zones humides pérennes dans le refuge de San Bernardino, présentes en raison des nappes phréatiques millénaires qui s'écoulent vers le sud, formant ensuite la rivière Yaqui qui se déverse dans la mer de Cortés (aussi connue sous le nom de Golfe de Californie) qui borde l'État du Sonora[897]. *Black Draw* est une de ces zones humides pour lesquelles le refuge de San Bernardino a été créé. Son ruisseau coule toute l'année vers le sud et abrite des espèces de poissons d'eau douce en voie de disparation comme les *Gila purpurea* (*Yaqui Chub*) et les *Poeciliopsis sonoriensis* (*Yaqui Topminnow*). Or, la compagnie en charge de construire la barrière, Southwest Valley Constructors, a installé ses machines à deux kilomètres à l'ouest du refuge, faisant du bruit jour et nuit, perturbant les habitats et modes de vie des animaux. Ce qui inquiète encore plus les écologistes du refuge est le fait que la compagnie pompe l'eau des nappes phréatiques quotidiennement afin de la mélanger au ciment qui sert de fondation à la barrière et à tasser la poussière qui pourrait gêner la construction. Or, pomper l'eau souterraine va mener à une diminution des niveaux d'eau, ce qui menace les espèces protégées par le refuge[898].

Le Corps des ingénieurs de l'armée des États-Unis a estimé la construction de barrières dans cette zone, qui s'étend sur une dizaine de kilomètres, à 408 millions de dollars, une somme

[895] Unesco, « Qu'est-ce qu'une réserve de biosphère? », *unesco.org*, 2020, http://www.unesco.org/new/fr/natural-sciences/environment/ecological-sciences/man-and-biosphere-programme/mab40/press/biosphere-reserves/. Site consulté le 9 septembre 2020.
[896] Sandra Sanchez, « New Border Wall Going up in Southeastern Arizona Wildlife Refuge », *BorderReport*, 12 novembre 2019, https://www.borderreport.com/hot-topics/first-video-images-of-border-wall-going-up-in-se-arizona-wildlife-refuge-that-is-dubbed-crossroads-of-north-american-continent/. Site consulté le 17 octobre 2020.
[897] Rafael Carranza, « Border Wildlife Refuge at Risk of Drying up from Wall Construction », *Azcentral*, 20 août 2020, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2020/08/20/border-wildlife-refuge-risk-drying-up-wall-construction/5587027002/. Site consulté le 17 octobre 2020.
[898] Josh Galemore, « Border Wall Construction Expands, despite Pandemic, Imperiling Jaguars and Other Animals », *National Geographic*, 30 mars 2020, https://www.nationalgeographic.com/animals/2020/03/new-border-wall-us-mexico-imperil-jaguars-other-animals/. Site consulté le 17 octobre 2020.

prise dans le budget militaire de 2,5 milliards de dollars par l'administration Trump[899]. Or, cette zone de dix kilomètres ferme la seule route migratoire des lièvres mexicains (*white-sided jackrabbits*) entre le Mexique et les États-Unis. Cette population animale, estimée à une centaine en 2020, risque d'être isolée après la construction de la barrière suite à la fermeture de l'accès à leur habitat. Le refuge de San Bernardino est également un couloir de migration pour les jaguars, les trogons (des oiseaux colorés), les ocelots, les ours bruns, les lynx, ou encore certaines espèces de serpents[900]. Avec les barrières de véhicules (photo 22), ces animaux pouvaient traverser au-dessus ou en-dessous. Mais avec la nouvelle barrière, ce sera chose impossible car elle constituera un obstacle aux migrations, ce qui inquiète les écologistes. Le DHS a précisé dans un communiqué que les agents de la CBP sur les sites de construction de la barrière travaillent avec le Service de la pêche et de la nature pour apporter une solution à l'impact que la barrière pourrait avoir sur les jaguars. Ils planifient d'introduire quarante passages pour les petits animaux sauvages dans la barrière, entre l'ouest de l'Arizona (à partir d'*Organ Pipe Cactus National Monument*) et l'est de Douglas[901]. Toutefois, les défenseurs de l'environnement sont sceptiques. Les animaux pourraient être gênés non seulement par la barrière elle-même, mais également par les éclairages, radars et autres installations lumineuses permettant de détecter les passages de migrants ou de narcotrafiquants. Même les animaux volants de petite taille vont être touchés, comme certains types de papillons et de chouettes. Par exemple, la chevêchette brune est une chouette qui ne pourra ni traverser à travers les poteaux qui composent la barrière, espacés de dix centimètres, ni voler au-dessus de la barrière de neuf mètres de haut puisque cette dernière ne vole pas au-dessus de deux mètres de haut[902].

Un autre problème se pose quant à la construction de la barrière. Ce sont les *flash floods*, ces crues soudaines qui provoquent une montée très rapide du niveau de l'eau. Ces crues sont liées à des pluies violentes, des orages et tempêtes, qui ont lieu tous les ans en Arizona, en particulier durant l'été, et qui provoquent des inondations. Lorsque les *flash floods* surviennent, elles emportent sur leur passage des débris (troncs, arbustes, animaux morts, etc.) qui s'écoulent vers la barrière où ils sont retenus. La barrière agit alors comme un barrage où les débris

[899] En décembre 2018, l'administration Trump a fermé le gouvernement jusque janvier 2019 faute d'accord bipartisan sur le budget à allouer à la construction de la barrière. Suite à ce plus long *shutdown* des États-Unis, le Congrès a finalement autorisé l'administration à y consacrer environ deux milliards de dollars. Loin des cinq milliards demandés, l'administration Trump a donc compléter ce budget en prenant une partie de celui destiné à l'armée. Carranza, « Border Wildlife Refuge at Risk of Drying up from Wall Construction », *op. cit.*
[900] Douglas Main, « Border Wall Construction Expands, despite Pandemic, Imperiling Jaguars and Other Animals », *National Geographic*, 30 mars 2020, https://www.nationalgeographic.com/animals/2020/03/new-border-wall-us-mexico-imperil-jaguars-other-animals/. Site consulté le 9 septembre 2020.
[901] *Ibid.*
[902] *Ibid.*

s'accumulent et où la pression monte, sans qu'elle ne soit conçue pour résister au poids exercé contre elle[903]. Si les ingénieurs ont installé des portes dans la barrière qu'ils ouvrent pour laisser passer les débris (et les troupeaux des ranchers), elles ne sont toutefois pas toujours ouvertes à temps (photo 23).

Photo 22. *Barrières de véhicules à Douglas (C. Fortuné, Douglas, septembre 2017)*

[903] William DeBuys, « Trump's Border Wall Is an Environmental Disaster », *The Nation*, 17 janvier 2020, https://www.thenation.com/article/environment/trump-border-wall-climate/. Site consulté le 11 octobre 2020.

Photo 23. *Débris (troncs d'arbres, branches, etc.) qui se sont accumulés lors d'une flash flood à l'est d'Agua Prieta. Les portes qui se soulèvent permettent de les laisser passer si besoin (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2018)*

**Organ Pipe Cactus National Monument**

De l'autre côté de l'État d'Arizona, à l'ouest, se trouve *Organ Pipe Cactus National Monument*. Il s'agit d'une réserve de biosphère internationale protégée, de 1 335 kilomètres carrés, reconnue comme telle par l'UNESCO depuis 1976. Cette réserve, coupée du Mexique par les barrières de véhicules, a été fermé en 2002 lorsque le ranger Kris Eggle a été tué par un narcotrafiquant lors d'une opération menée par la *Border Patrol*. Organ Pipe a ouvert de nouveau en 2014 et est devenu le site du projet de construction de la barrière de Trump le plus controversé au niveau environnemental et politique.

Le site abrite une faune et flore sauvage importante, dont les cactus Organ Pipe (que l'on peut traduire par tuyau d'orgue en raison de leurs branches multiples qui s'embranchent à leur base) ne peuvent se trouver que dans cette réserve. On y trouve aussi le cactus hérisson, le *teddybear cholla*, ou encore les saguaros qui sont des cactus protégés par le *Native Plant Protection Act* de 1977[904], symboles de l'ouest américain, au cœur du désert de Sonora. Comme

[904] Si un individu est pris en flagrant délit d'abattre un saguaro, il est passible d'une peine criminelle d'emprisonnement de 25 ans. Hike Phoenix, « Laws Protecting Saguaro Cactuses », *Hike Phoenix*, 28 août 2018, https://hikephoenix.net/2018/08/28/laws-protecting-saguaro-cactuses/. Site consulté le 9 septembre 2020.

au *San Bernardino National Wildlife Refuge*, le remplacement de la barrière a une incidence sur les migrations d'animaux qui vivent dans ce désert[905]. Un autre problème similaire est l'utilisation des sources d'eau de la réserve par les constructeurs, notamment celle de *Quitobaquito Springs*. Afin de construire la section de 70 kilomètres de barrière, les agents de construction pompent l'eau de la source et celle des nappes phréatiques pour la mélanger au béton qui sert aux fondations de la barrière. Les agents de la CBP estiment à 2 600 tonnes la quantité d'eau qui sera pompée du sol chaque jour[906]. Or cette source d'eau fraîche est la seule qui permet aux animaux sauvages de s'abreuver, les autres étant situées à plusieurs kilomètres. La construction de la barrière menace cette source mais également les espèces animales qui y vivent comme les poissons d'eau douce appelés *Cyprinodontidae* (*pupfish*) ainsi que les *Kinosternon sonoriense* (*Sonoyta mud turtles*), des tortues en voie de disparition[907].

Au niveau politique, ce projet est controversé car l'administration étatsunienne a contourné des lois concernant les populations amérindiennes. Le DHS a ainsi annulé l'*American Indian Religious Freedom Act* de 1978 qui protège les pratiques religieuses traditionnelles des Amérindiens. Cela autorise le DHS à détruire des sites archéologiques où des outils en pierre, des céramiques et autres objets datant de l'époque précolombienne ont été préservés, et à détruire des sites considérés comme sacrés par une douzaine de tribus amérindiennes qui revendiquent des connexions aux terres, en particulier à côté de *Quitobaquito Springs*. Parmi elles, la nation Tohono O'odham, qui habite le désert de Sonora, et les Hia Ced O'odham (qui signifie « peuple de sable »), un des groupes culturels des Tohono O'odham qui y ont habité pendant des milliers d'années[908]. Selon le *National Park Service*, une agence qui dépend du gouvernement fédéral des États-Unis en charge des parcs et monuments nationaux :

> There are 11 springs in the monument, eight of which are located at Quitobaquito, by far the largest source of water. The pond and dam at Quitobaquito were constructed in 1860, and the resulting body of water is one of the largest oases in the Sonoran Desert. The site is also sacred to the O'odham,

[905] Ryan Devereaux, « Trump Is Blowing Up a National Monument in Arizona to Make Way for the Border Wall », *The Intercept*, 6 février 2020, https://theintercept.com/2020/02/06/border-wall-construction-organ-pipe/. Site consulté le 9 septembre 2020.
[906] Erica Cirino, « Drought and Border Wall Endanger Arizona's Wildlife », *The Revelator*, 30 septembre 2019, https://therevelator.org/water-wildlife-arizona/. Site consulté le 8 septembre 2020.
[907] Eilperin et Miroff, « Border Fence Construction Could Destroy Archaeological Sites, National Park Service Finds », *op. cit.*
[908] *Ibid.*

> who have used the water from this spring for all of their residence in the area […]. There still exist sites within the monument which are sacred to the O'odham, including Quitobaquito Springs [...]. Even to the present day, the O'odham continue to visit the monument to collect sacred water from the Springs, to gather medicinal plants, and to harvest the fruit of the organ pipe and saguaro cactus[909].

Les membres de la nation ont ravivé la pratique du *Old Salt Trail*, une route de commerce préhistorique où les denrées du nord du Mexique comme le sel, les obsidiennes et les coquillages étaient abondants[910]. Ces sites ont été détruits en février 2020 quand le DHS les a fait exploser, malgré les oppositions manifestées.

**b. Oppositions**

De nombreuses protestations ont lieu en Arizona depuis le début des différentes constructions. En 2019, les membres de la nation Tohono O'odham ont envoyé une demande de consultation mais la tribu n'a été notifiée de la destruction que le jour de l'explosion de *Monument Hill* en février 2020. Or, *Monument Hill* est un cimetière connu pour ses enterrements depuis 10 000 ans. C'est aussi un site cérémoniel pour les Hia Ced O'odham. Il s'agit également d'un site de bataille historique entre les Apaches et les O'odham[911]. Le président Ned Norris Jr. s'est déplacé devant le Congrès en février 2020 pour défendre les droits de sa communauté. Il a commencé par rappeler l'histoire des Tohono O'odham et la façon dont ils ont été séparés par la frontière États-Unis/Mexique :

> With no consideration for our people or our sovereign and historical rights, the international boundary was drawn through our ancestral territory in 1854, separating our people and our lands. As a result, today our Main Reservation shares a 62-mile border with Mexico – the second-longest international border of any tribe in the United States, and the longest on the southern border.

[909] National Park Service, « Final General Management Plan Development Concept Plans Environmental Impact Statement », *nps.gov*, 17 avril 2001, https://www.nps.gov/orpi/learn/management/upload/fingmp.pdf. p. 30-33.
[910] Eilperin et Miroff, « Border Fence Construction Could Destroy Archaeological Sites, National Park Service Finds », *op. cit.*
[911] Callie Shanafelt Wong, « Monument Hill & Quitobaquito Springs », *Sacred Land*, 26 août 2020, https://sacredland.org/monument-hill/. Site consulté le 10 septembre 2020.

> Seventeen O'odham communities with approximately 2,000 members are located in our historical homelands in Mexico. O'odham on both sides of the border share the same language, culture, religion and history. Tribal members regularly engage in border crossings for pilgrimages and ceremonies at important religious and cultural sites on both sides of the border. We also cross the border to visit family and friends[912].

Les sites religieux et culturels auxquels il fait référence sont *Organ Pipe Cactus National Monument*, *Cabeza Prieta National Wildlife Refuge* – situé au nord d'Organ Pipe – et *San Bernardino National Wildlife Refuge*. Dans la suite de son témoignage, il met l'accent sur les activités consacrées à la sécurité frontalière par les membres de sa nation. Il estime le budget consacré annuellement à la sécurité – et pris sur les fonds personnels de la tribu – à trois millions de dollars, qui incluent des investigations sur la mort de migrants, des saisies de drogues, ou des trafics d'êtres humains[913]. Il souligne également les accords passés entre le DHS et la nation Tohono O'odham, comme la mise en place de barrières de véhicules, de checkpoints, de tours fixes intégrées, et la présence d'agents fédéraux sur leurs terres (ICE, *Border Patrol*, CBP, etc.). Toutefois, il prévient l'administration Trump des dommages engendrés par l'installation d'une nouvelle barrière :

> Although the Nation has authorized these border security measures on our Tribal lands and we share the federal government's concerns about border security, we strongly oppose the construction of a border wall on our southern boundary. A wall is extremely expensive for the American taxpayer, is ineffective in remote geographic areas like ours, and is highly destructive to the religious, cultural and environmental resources on which our members rely and which make our ancestral lands sacred to our people. Ongoing construction of the wall already has and will continue to disturb and destroy culturally significant sites and cultural resources, tribal archeological resources, and sacred sites and desecrate human remains[914].

[912] Ned Norris, « The Tohono O'odham Nation of Arizona, Testimony of the Honorable Ned Norris, Jr., Chairman », *Natural Resources House*, 26 février 2020, https://naturalresources.house.gov/imo/media/doc/SCIP%2002.26%20-%20Chairman%20Norris.pdf. p. 1.
[913] *Ibid.*, p. 2.
[914] *Ibid.*, p. 3.

Il conclut son témoignage par une demande au Congrès de limiter la capacité du DHS de contourner des lois fédérales pour précipiter la construction de la barrière.

Des groupes de défense de l'environnement comme *Center for Biological Diversity*, *Defenders of Wildlife*, *Animal Legal Defense Fund*, et *Southwest Environmental Center* ont intenté six procès contre l'administration Trump pour stopper la construction de la barrière, dont un contre l'utilisation du *Real ID Act*. Ils ont également porté une pétition à la Cour Suprême pour qu'elle reconsidère les décisions des Cours de justice étatiques qui ont autorisé l'administration à faire abstraction de dizaines de lois environnementales pour accélérer la construction du mur[915]. Des élus fédéraux de la région, comme le démocrate à la Chambre des Représentants Raul Grijalva, se sont joints à cette cause, exprimant sa méfiance quant à la surveillance environnementale censée être exercée par le DHS dans la construction de la barrière.

*****

La région frontalière souffre au niveau économique et environnemental des mesures sécuritaires de l'État fédéral. Douglas pâtit de son éloignement géographique par rapport aux grandes villes étatsuniennes, ce qui ne lui permet pas de rivaliser avec les autres villes frontalières comme Nogales. De plus, la présence sécuritaire physique et humaine n'attire pas les investisseurs et pourrait avoir une incidence sur la traversée des consommateurs mexicains. Pour ce qui est de l'environnement, l'administration Trump fait abstraction des lois qui protègent les refuges et réserves de biosphère pour construire la barrière au plus vite avant les élections de novembre 2020, et s'assurer le vote de son électorat pro-barrière. Elle fait également abstraction de lois protégeant les sites amérindiens, et ne consulte pas les tribus avant de prendre des décisions. Les défenseurs de l'environnement et les tribus amérindiennes parlent de désastre écologique en cours[916]. Il est légitime de se demander comment les écosystèmes vont évoluer, et quel sera l'impact sur les ranchers frontaliers qui en dépendent pour travailler. Les élections de novembre 2020 détermineront, en fonction de qui est élu et si le problème est traité, si les pétitions déposées devant le Congrès auront une chance d'identifier des sections de

[915] Karen Kahn, « Lawsuit Challenges Border Land Destruction as Trump's Wall Rises from Desert », *Nonprofit Quarterly*, 5 février 2020, https://nonprofitquarterly.org/lawsuit-challenges-border-land-destruction-as-trumps-wall-rises-from-desert/. Site consulté le 11 octobre 2020.
[916] Sanchez, « New Border Wall Going up in Southeastern Arizona Wildlife Refuge », *op. cit*.

la barrière qui pourraient être retirées, et apporter des réparations aux nations amérindiennes dont les sites ont été désacralisés.

Dans la première partie, nous avions parlé de sécurité sociétale qui concerne « l'identité et la survie de la société »[917], où l'insécurité viendrait de la peur de pertes de valeurs culturelles et de styles de vie. Or, plutôt que de préserver les valeurs des États-Unis telles que définies par l'État fédéral et les acteurs nativistes, la majorité des résidents frontaliers souhaitent préserver leurs habitudes et modes de vie propres à la frontière. L'enjeu sécuritaire pour les frontaliers n'est donc pas la préservation de la culture WASP des États-Unis mais de la culture qui leur est propre. Les *borderlanders* souhaitent retrouver leurs droits, menacés par l'État, à travers des formes de résistance que nous aborderons dans le chapitre suivant.

[917] Ceyhan « Analyser la sécurité »*, op. cit.*, p. 3.

# Chapitre 9

# Résistances locales à la sécurité frontalière fédérale

> I've never been here without the wall. I came after. And I think what can really affect somebody is the wall. I'm also affected by that propaganda. And they say [the federal government], you know, the security of the wall, we need it. Not just the wall, the Border Patrol and all that stuff. You know, sometimes I think "what would Douglas be like if there wasn't that stuff? Would it be a safe place?" And so I understand that argument. But in the end, I just feel it's important that we should be working with a world with less division. And the wall just creates division. It forces people to migrate in the middle of the desert […]. I just care about people in Mexico and about injustice. So those are things that I guess have greater importance to me than what security could bring. And even the security, it really just creates a false sense of security.
> Entretien avec James Martin à Douglas, un étatsunien résidant à Agua Prieta, le 28 septembre 2018

Les formes d'insécurité engendrées par les mesures sécuritaires fédérales sont multiples : insécurité pour les migrants, pour les résidents frontaliers, insécurité économique, insécurité quant à la mobilité future des résidents mexicains vers Douglas, vie culturelle binationale menacée, etc. Ces formes d'insécurité affectent la vie quotidienne des résidents locaux sensibles aux problématiques frontalières (migrations, drogues, problèmes économiques, etc.). Dans ce chapitre, nous défendrons l'idée que ces *borderlanders* s'opposent aux politiques fédérales étatsuniennes, en exprimant des formes de résistances variées contre les effets que peuvent avoir les mesures sécuritaires fédérales sur la vie à la frontière. Ces résistances passent par les expressions artistiques à/sur la barrière, par l'aide humanitaire, ou encore par des initiatives locales qui ont trait aux problèmes frontaliers dont l'État fédéral ne s'occupe pas. Elles participent à redéfinir ce qu'est la sécurité pour les résidents locaux.

Les liens culturels sont constitutifs de la vie à la frontière, comme nous l'avons développé dans la deuxième partie. Maintenir ces liens est vital pour les résidents frontaliers qui souhaitent préserver la culture binationale propre à la frontière malgré la rhétorique anti-

hispanique utilisée par l'administration étatsunienne. La coopération artistique binationale est un moyen pour Douglas et Agua Prieta de montrer à quel point elles sont connectées. Dans ces deux villes, les politiques anti-migratoires et de renforcement sécuritaire mènent à des formes de résistance qui passent par l'art. Des artistes locaux utilisent ce moyen d'expression pour dénoncer les décisions de l'administration étatsunienne et/ou pour exprimer ce qui se passe à la frontière. La barrière est devenue un lieu d'expression artistique pour peindre des muraux, présenter des pièces de théâtre, des danses, des concerts, etc. Maintenir les liens culturels entre les deux villes est aussi une façon pour l'administration locale de redonner une identité à Douglas et de redynamiser son économie.

L'aide humanitaire est une autre forme de résistance à la frontière. De nombreuses organisations non gouvernementales sont présentes à la frontière, qui viennent en aide aux migrants. À Douglas/Agua Prieta, Frontera de Cristo est l'une d'entre elles, et probablement la plus importante. Ce chapitre exposera quelques-unes de ses activités.

Enfin, des initiatives locales se mettent en place pour venir en aide aux populations vulnérables à la frontière, comme les jeunes pour qui la consommation de drogues est une occupation pendant leur temps libre, ou encore les femmes qui dépendent économiquement de leur mari pour vivre.

## 1. L'expression artistique frontalière comme forme de résistance aux politiques sécuritaires fédérales

### a. L'art à la frontière

La barrière est un symbole de la sécurité frontalière imposée par l'État fédéral. Or, nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les résidents ne sont pas tous en accord avec cette conception de la sécurité. Bien au contraire, pour les résidents frontaliers transnationaux en particulier, la sécurité passe par le renforcement des liens entre les villes frontalières mexicaines et étatsuniennes[918], ce qui est rendu possible par la coopération artistique binationale sur/à la frontière. La géographe Anne-Laure Amilhat Szary a étudié l'expérience artistique le long des frontières fermées dans le monde :

[918] Voir la deuxième partie.

> D'une part, la fermeture du paysage suscite l'envie irrépressible de connaître un autre côté dont le mur est pourtant censé barrer l'accès et, d'autre part, la force de cette intervention paysagère stimule une multitude de réactions qui tentent une réponse paysagère elle aussi (les mots et les couleurs portés sur le mur subverti en support d'expression révoltée et, au-delà, une production artistique en plein essor autour de la figure de la frontière fermée)[919].

À la frontière États-Unis/Mexique, ce sont les formes d'expression artistiques sur/à la barrière des grandes villes frontalières que les médias présentent le plus souvent, comme celles de San Diego/Tijuana où le Parc de l'Amitié (*Friendship Park*) est emblématique des liens entre les deux pays. Il s'agit d'une enclave où les familles séparées par la barrière peuvent se retrouver au bord du Pacifique, visites toutefois limitées à trente minutes depuis 2018[920]. Les propos tenus et stéréotypes véhiculés par Donald Trump sur les migrants ont été dénoncés par les artistes sur la barrière elle-même. Par exemple, un artiste anonyme a écrit le nom de vétérans reconduits à la frontière après avoir servi les États-Unis, dénonçant l'hypocrisie des administrations étatsuniennes qui acceptent les individus latino-américains pour servir dans les forces armées étatsuniennes, mais qui leur refusent le droit de rester sur le sol étatsunien par la suite (Photos 24 et 25). Sur la Photo 26, le contraste entre la dénonciation des politiques de sécurité frontalière étatsuniennes et les dispositifs sécuritaires étatsuniens saute aux yeux : un cœur a été peint sur un pan de barrière du côté mexicain à côté de l'inscription *Un Mundo Sin Muros* (Un Monde Sans Mur), tandis que de l'autre côté, nous apercevons un dispositif de surveillance de la *Border Patrol* équipé de spots lumineux qui éclairent la plage de San Diego, ainsi que des agents de la *Border Patrol* qui patrouillent sur la plage à cheval pour s'assurer que personne ne passe la frontière en situation irrégulière.

[919] Anne-Laure Amilhat Szary, « Que montrent les murs ? Des frontières contemporaines de plus en plus visibles », *Études internationales,* vol. 43, nº 1 (14 mai 2012): 67-87, https://doi.org/10.7202/1009140ar. p. 75.
[920] Kate Morrissey, « Border Patrol Changes Rules at Friendship Park, Upsetting Frequent Visitors », *San Diego Union-Tribune*, 15 février 2018, https://www.sandiegouniontribune.com/news/immigration/sd-me-friendship-park-20180214-story.html. Site consulté le 7 août 2020.

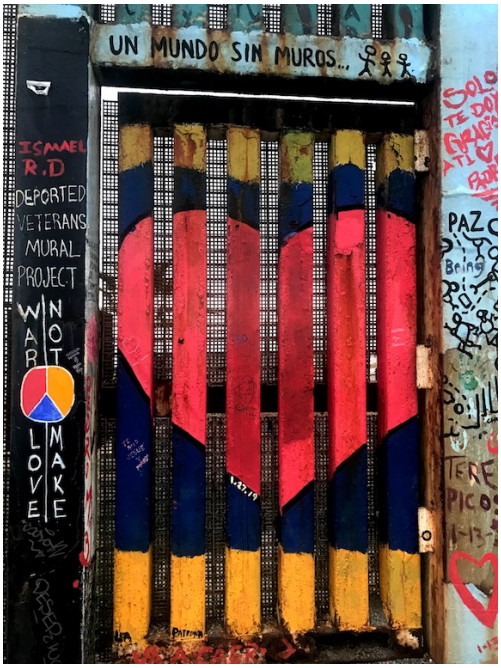


Photo 24. *Résistance artistique sur la barrière qui sépare Tijuana de San Diego (C. Fortuné, Tijuana, avril 2019)*

Photo 25. *Artiste anonyme qui a écrit les noms des vétérans ayant servi les États-Unis puis reconduits à la frontière (C. Fortuné, Tijuana, avril 2019)*

Photo 26. *Contraste entre le projet artistique d'un monde sans barrière et en arrière-plan les dispositifs et agents de la Border Patrol (C. Fortuné, Tijuana, avril 2019)*

Les grandes villes frontalières ne sont pas les seules à dénoncer la sécurité frontalière fédérale à travers l'art. Les villes de Douglas/Agua Prieta organisent de nombreuses manifestations artistiques et culturelles binationales qui assurent les liens et la coopération entre les deux villes. Des résidents locaux pérennisent, voire mettent au jour, les liens entre les deux pays, comme Ginny Jordan – résidente très active au sein de la communauté mexicaine-américaine de Douglas – qui a monté l'exposition *Wall of Faces* à l'Hôtel Gadsden, pour commémorer les vétérans de la Guerre du Vietnam. Au fur et à mesure que Ginny Jordan collectait les photos et histoires des soldats ou de leurs familles pour ce projet bénévole, elle s'est aperçue qu'un nombre important de ces vétérans étaient nés à Agua Prieta et étaient retournés y vivre après la guerre, oubliés par les États-Unis. Cette exposition a eu un tel succès auprès des résidents de Douglas et ceux d'Agua Prieta qu'au lieu de ne durer que quelques mois, elle est exposée depuis 2018. Cette exposition fait écho aux muraux sur les vétérans reconduits au Mexique après avoir servi pour les États-Unis sur la barrière entre Tijuana et San Diego (Photo 25)[921].

Si les résidents locaux sont un élément moteur dans l'organisation d'événements artistiques et culturels, la municipalité de Douglas l'est aussi. En coopération avec le Consulat mexicain de Douglas et la *Casa cultural* d'Agua Prieta, elle a lancé un projet en 2017 pour peindre la barrière du côté mexicain (il est interdit de la peindre du côté étatsunien)[922]. Joel Camacho, un résident mexicain-américain de Douglas, est un des artistes dont le projet intitulé *El Tributo* a été retenu. Il a choisi de peindre une Catrina – squelette féminin et figure emblématique de la culture mexicaine – en mémoire aux migrants qui meurent dans le désert alors qu'ils tentent de traverser vers les États-Unis[923] (Photo 27).

[921] Entretien personnel avec Ginny Jordan à Douglas, le 11 décembre 2018.
[922] Donald Trump a toutefois exigé que le DHS peigne la barrière en noir. En juin 2019, une équipe de soldats étatsuniens a peint une section d'environ 1,5 kilomètre à Calexico (Californie) pour un coût d'un million de dollars. La peinture, « noir mat », absorbe la chaleur, ce qui rend la barrière brûlante au toucher, plus glissante et plus difficile à grimper. Nick Miroff et Josh Dawsey, « 'Take the Land': President Trump Wants a Border Wall. He Wants It Black. And He Wants It by Election Day. », *Washington Post*, 28 août 2019, https://www.washingtonpost.com/immigration/take-the-land-president-trump-wants-a-border-wall-he-wants-it-black-and-he-wants-it-by-election-day/2019/08/27/37b80018-c821-11e9-a4f3-c081a126de70_story.html. Site consulté le 13 septembre 2020.
[923] Discussion avec Joel Camacho à Agua Prieta, le 14 novembre 2017.

Photo 27. *Joel Camacho en train de peindre « El Tributo » sur la barrière qui sépare Agua Prieta de Douglas (C. Fortuné, Agua Prieta, novembre 2017)*

Un projet similaire était en cours en mai 2019 pour continuer de peindre le mur, dont l'artiste locale Jenea Sánchez faisait partie. Elle est un élément moteur des manifestations artistiques à Douglas/Agua Prieta. Elle se définit de la façon suivante :

> As a person I am aware of my cultural categorization, neither as native Mexicana nor Americana […] As the sociopolitical climate of the border region remains controversial, I continue the conversation of permeability and how the perception of the actual line of the border can be reimagined[924].

Cette artiste qui a grandi à la frontière a fondé le *Border Arts Corridor*, une organisation à but non lucratif qui propose des représentations, des ateliers et des dialogues publics à cette communauté des *borderlands*. Par exemple, en octobre 2018 elle a invité des artistes mexicains

[924] Jenea Sánchez, « Artist Statement-M. Jenea Sánchez », *M. Jenea Sánchez*, 2019, http://mjeneasanchez.com/about-1. Site consulté le 7 août 2020.

et étatsuniens à se produire des deux côtés de la barrière, afin que les spectateurs des deux côtés de la frontière puissent assister à la représentation, qui portait sur les problématiques migratoires des femmes : la séparation de la famille et des enfants à travers une danse, le viol à travers un poème, ou encore les liens au pays d'origine à travers le théâtre (Photo 28). Pour pouvoir mener à bien ces projets artistiques, il faut l'autorisation des agents fédéraux. La *Border Patrol*, agence de l'État fédéral, doit donner son accord pour monter une scène devant la barrière du côté étatsunien et donner la permission au public de s'approcher de la barrière ; tandis qu'à Agua Prieta, c'est la municipalité qui donne son accord (Carte 7).

Photo 28. *Représentation artistique à la frontière entre Douglas et Agua Prieta (C. Fortuné, Douglas, octobre 2018)*

Le travail de Jenea Sánchez est interdisciplinaire et multimédia. Les problématiques frontalières locales nourrissent son travail, qui dénonce les politiques sécuritaires fédérales et met en avant les vies à la frontière.

> Jenea Sánchez: *My artwork is definitely the interdisciplinary or multimedia. And in my projects, I experiment with all materials. So, for me, it's not only about the material, but*

*you know, like the ideas and the concepts that I'm trying to convey, and many times the material will be informed by the concept. And so for example, we're going to talk about women's labor and we're talking about a group of women and in a specific demographic, or in a colonia, what best material should we use other than bricks, right? And so it's not only about the idea of labor, but also materials that are from like Mexico ... And so that can deepen the idea that I'm striving for. Or, we have another collaboration that I worked with, we worked on a tapestry. And her expertise is printmaking, and paper making. And so we gathered yucca plants on the border, in Douglas, and made the top of the paper out of those fibers. And so it was, you know, it's like the medium is the message. And we rendered our portraits on the body of the Virgin Mary. And we did on the border fence. So that was like an installation. I mean, you can call that a… it's like a printmaking or a 2-D project, but it was also a performance installation that is site-specific. So we put it back, you know, to the area where we gathered the material. It was on both sides. And I also love experimenting with video. And ideas that represent women of color and, you know, life on the border that can counter the dominant narrative*[925].

Contrer le récit dominant est un moyen de redéfinir l'identité des villes frontalières. En utilisant la barrière comme moyen d'expression, les artistes contribuent à définir ce qui fait la sécurité à la frontière, à savoir la pérennisation des vies frontalières binationales.

D'autres projets artistiques dénoncent plus spécifiquement la sécurité frontalière fédérale, comme *Repellent Fence*, que Mark Adams a contribué à mettre en place en 2015. Coordinateur de l'organisation humanitaire Frontera de Cristo, ses connexions des deux côtés de la frontière ont permis à ce projet de voir le jour :

Mark Adams: *It was a native artist collective that* […] *had this idea that they wanted to do a land art installation. It's evidently a genre of art. And the idea is that they're temporary installations. They are there for a period of time and they're gone. And so they wanted to do the largest land art installation ever on the U.S./Mexico border. So they had this idea of taking the icon that was common to most indigenous cultures, from Tierra del Fuego all the way up to Canada, which is a scare eye, you know, the concentric circles. So these balloons were scare eyes that some people use and put in*

[925] Entretien personnel mené avec Jenea Sánchez à Douglas, le 28 novembre 2018.

*their yards to keep the birds out. Their idea was to create this 2-mile long… It was a mile south and a mile north of these balloons. 13 balloons south, and 13 north that would bisect the geopolitical border. And they called it repellent fence, which had multiple meanings obviously. The thinking was to kind of show the connection among the indigenous peoples throughout the continent. So they'd come and present here in Douglas and the art community asked us if we would go because of our connection with Agua Prieta and so we ended up connecting them with different organizations in Agua Prieta. And helping with the balloons with high schools, that was a blast at the end of the day. And it was really powerful. It was a moving thing that they did. It was 3 years ago at this time of year because of the date, the Indigenous Peoples' Day or Columbus Day*[926].

Le but de cette installation était d'enjamber la frontière États-Unis/Mexique, afin de rendre compte de la complexité des mouvements des populations et des cultures frontalières. Les ballons, qui représentaient des points de suture qui reliaient les populations des Amériques à travers la barrière géopolitique, servaient à identifier et soutenir les intérêts des communautés frontalières et indigènes (comme les Tohono O'odham) pour créer un environnement de sécurité, à savoir un environnement adapté à la frontière et à ses résidents qui va contre les mesures et discours politiques fédéraux[927]. Selon Anne-Laure Amilhat Szary, les productions artistiques liées la frontière ont souvent une composante politique puisqu'elles permettent de dénoncer les situations de fermeture qui affectent les populations locales[928]. L'art à la frontière est politique de par les messages qu'il transmet mais aussi par « sa capacité à mobiliser le spectateur, dans le domaine sensible et dans ce que l'expérience esthétique provoque de réaction politique »[929]. C'est un élément de contre-pouvoir qui permet de contrer ce que l'État fédéral définit comme une menace[930].

L'art dans toutes ses formes sur/à la barrière entre le Mexique et les États-Unis est utilisé par les acteurs locaux (résidents, artistes, municipalité, etc.) pour dénoncer la sécurité frontalière imposée par l'État fédéral. Ces actes de résistance mettent en avant l'importance des

[926] Entretien personnel mené avec Mark Adams à Douglas, le 12 octobre 2018.
[927] PostCommodity, « Postcommodity: Repellent Fence - 2015 », *Post Commodity,* 2015, http://postcommodity.com/Repellent_Fence_English.html. Site consulté le 3 août 2020.
[928] Amilhat Szary, *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?, op. cit.*, p. 139.
[929] *Ibid.*, p. 143.
[930] *Ibid.*, p. 133.

relations entre le Mexique et les États-Unis, ainsi que la nécessité de conserver les liens historiques, économiques, sociaux et culturels entre les résidents des villes frontalières.

Carte 7. *Lieux économiques et culturels, actifs ou désertés, à Douglas/Agua Prieta en 2020*

### b. Utiliser l'art pour assurer les relations économiques binationales entre les deux villes

Sécuriser les relations économiques binationales entre les deux villes a été un élément moteur pour Danny Ortega et Robert Uribe durant leurs mandats en tant que maires de Douglas. Ceci s'est ressenti parmi les résidents locaux, comme l'atteste Mark Adams, un résident de Douglas :

> Mark Adams: *With both Danny* [Ortega] *and Robert* [Uribe]*, I think there's really been a shift to try to understand our connections across borders, and not in a negative light but more of a positive light, thinking about us as a regional community. And part of our regional community crosses borders, obviously economically but also culturally and things like that. So you've seen different things that happened and that kind of highlight*

> *that, as a positive… You know there's been phrases that have been around* […] *that talks about Douglas being the gateway to Mexico. So it's not a new idea that there is this connection, and the opportunities involved in connection. The last two administrations have been trying to figure out how to enhance that idea of our connectedness. And they've gone on their way to cross the border a lot, and be a part of what's going in Agua Prieta and invite folks of Agua Prieta to be part of what's going on here in Douglas, and stuff like that*[931].

Assurer les relations économiques binationales passe par l'organisation d'événements culturels qui permettent d'attirer les résidents d'Agua Prieta à Douglas. C'est ce que le maire Robert Uribe a voulu mettre en avant durant son mandat : développer l'économie et redynamiser le centre historique de Douglas en faisant venir les résidents de Douglas et d'Agua Prieta aux événements culturels organisés par la ville.

> Robert Uribe: *Our crime level here is low, our education can definitely improve, like in any other community. But one thing about here is that we have very hard-working people* […]. *If we could simultaneously develop the industrial part of the commerce flowing into Douglas and we can develop this aesthetic of the art and culture district, simultaneously we'll have a very busy, robust city capitalizing on its history and very innovative new approach. And this is the new industrial part of how Douglas really works. That's my approach* […]. *That's how you start to build confidence, people's excitement, the community's more around. That's important*[932].

Développer l'esthétique de la ville participerait à redéfinir l'identité de Douglas, à rendre les résidents frontaliers fiers de leurs villes, ce qui attirerait plus de touristes et de consommateurs mexicains qui feraient vivre les petits commerces de Douglas. En effet, depuis l'arrivée de Walmart à quelques minutes à pied du PoE, le centre historique de Douglas (*G Avenue*) est déserté par les résidents d'Agua Prieta qui font maintenant leurs courses en face de la frontière. Faute de clients, les magasins du centre historique mettent la clé sous la porte, laissant de nombreux bâtiments vides et à l'abandon. C'est pour cette raison que le maire Robert Uribe a décidé de faire du *downtown* un centre culturel et artistique binational afin de redynamiser *G Avenue* (Carte 7):

[931] Entretien personnel mené avec Mark Adams à Douglas, le 12 octobre 2018.
[932] Entretien personnel mené avec Robert Uribe à Douglas, le 11 octobre 2017.

> Robert Uribe: *Historically Douglas is downtown where this main retail strip is. What happened is that you have this mega store, Walmart, come in, and they established on 5th Street. So, 70-80% of our shoppers are Mexican shoppers, so what happens is that Walmart came in, by 5th street, so this is the border, so anyone coming from Mexico, they're shopping at Walmart and then they're going back; so now they no longer have to come to G Avenue. They just can go where McDonald's is, all these food chains. Walmart, what they thought was: if 80% of Douglas shoppers are Mexican shoppers, well we just have to establish this business here and then they can just cross back into Mexico, AP. Our job as a municipality is to create a different ambiance, a different vision for the downtown. Because you're right, they're closed, so what do we have to do? We designated G Avenue as the art and culture district. And our ability now is to sort of provide opportunities for entrepreneurs, like me for example: my wife and I opened a café for about $10,000. We had $12,000 we spent 10 and we kept 2 in case something went wrong so we can fall back on our bills. So our job now is to really fuse and try to provide a different aesthetic for the downtown because it's no longer gonna be what it used to be. We can have like little gift shops, a pizzeria, a bakery, galleries, and that's how we are gonna be able to develop this aesthetic* […]. *When you come in here, it's depressing. We're gonna add some banners to make it more colourful, more vibrant. October 20th we're going to feature a film in downtown. We're gonna have a film there and at the same time we're gonna inaugurate the art and culture district that day and have an art walk*[933].

Appellée *bi-national artwalk, G Avenue* est devenue l'avenue d'expositions d'art dans les magasins et dans la rue, de performances artistiques, de festivals, ou encore de projections cinématographiques en plein air. Par exemple, en octobre 2017, le film *Trois Amigos !* de John Landis a été projeté sur un écran géant. Des stands vendaient des pop-corn et des gâteaux mexicains que les spectateurs mangeaient sur les estrades et chaises installées devant l'écran. Des résidents et artistes de Douglas et d'Agua Prieta sont invités à se joindre à ces événements.

> Robert Uribe: *I see the commerce flowing, the economy, I see people living here more, I see people like myself raising my family, I feel us not being scared and afraid to talk*

[933] *Ibid.*

*about living in the greatest border community in the state of Arizona, and that's how I look at this, that's what I've been advocating and telling the people. That we literally are living in the greatest border community in the state of AZ. And if you start to promote then people start to believe it. You start to see and really show it through our events, our culture, our economy, our passion, our vision. That's my vision, my attitude towards this beautiful opportunity I've been provided with. Very few people like myself are blessed with an opportunity like this. I had never imagined in my wildest dream, imagined living at the border, being the small business owner, and my gosh being the mayor… It's incredible*[934].

Toutefois, il y a des résidents, principalement assimilationnistes, à qui mettre en avant les relations binationales ne plaît pas. C'est le cas de Graciela, résidente nationale, mexicaine-américaine, assimilationniste. Elle raconte lors d'un entretien que lors de l'adresse annuelle du maire en 2017, le drapeau mexicain était accroché à côté du drapeau étatsunien. Elle le décrit comme étant plus haut et à droite, à la place du drapeau étatsunien. Elle a provoqué un scandale, a voulu se mettre en avant comme supporter de Trump et a appelé la Maison Blanche pour s'en plaindre au président :

Graciela: *The protocol for our flag is it has to be on your right side. And you can't have any other flag except the state flag or maybe the flag that's representing where you happen to be at. And the American flag has to be above all. And I'm pretty sure that's the way it is. So I walk in, and it was, it was in January because he* [the mayor] *was giving the State of the City address. And I'm sitting there. And the first thing I see is on this right-hand side, he has the Mexican flag. On his left-hand side, he has the American flag. And the Mexican flag is like six inches higher than the American flag. And I'm sitting there with Wendy Gomez, whose husband used to be mayor of this town, and I turn to Wendy and say "What the hell is that flag doing here?", she goes "I don't know". And I just sat there biting my tongue all the time. And then afterwards, because I hardly even talk to* [Robert Uribe] *anymore. I'll be civil with him. If he says hello, I'll say hello. And he usually goes "Hello, Miss C."., I say "Hello, Mr. Mayor", and that's about as far as it goes, But anyway, I walked up to the guys that I knew there. And I said, "What is that flag doing here?" And the financial guy who's in charge of finances for the city,*

[934] *Ibid.*

*goes "Oh, well, that's because we're Sister cities". And I said, "Excuse me?" I said, "sister, schmister, that flag, has no business here". "Oh, well, that's because we wanted to show them…", I said, "the only thing you're showing is disrespect for our American flag in our country. That's what you're showing". I said "that flag had better be gone by next month when I get here"* […]. *And then I turn to the city manager, Jim Russell: "What the freaking business does that flag have to do with the city hall?". I said, "I don't ever want to see that flag in these chambers. Again, this is an American city. No flag from any other country should be here. This is not the United Nations in New York". And it was so funny because the next day I called everybody. I called John McCain. I called Martha McSally, I called Gail. I called the White House. "Good morning, White House, United States". "Excuse me, ma'am", I said, "I have a huge complaint about something that happened in my city, which happens to be a member of the United States of America"* […]. *"Take this information down, and you can give it to President Trump. And you tell President Trump that if he wants to come and visit the border, I'll offer him my house, it's nothing much", I said, "it's probably nothing, but he's more than welcome to come and see what I just saw last night. And that's my against". And she goes, "Yes, ma'am. What is it that you're against?". And I said, "I am against the Mexican flag flying in our council chambers, while our mayor is giving the State of the City address next to the American flag and the Mexican flag being six inches higher than the American flag, and being on the right hand side, which is the only place designated for the American flag". And I heard her go, "Ooooooh" and I said, "Yes, ma'am, that's what I saw last night". And she says, "Well, I will certainly pass this on to President Trump. Thank you"*[935].

Son interview est une succession d'exemples qui décrivent son indignation sur le fait que l'accent est mis sur la binationalité de la ville de Douglas par le maire alors qu'elle ne devrait être qu'« américaine » selon cette résidente. Son indignation prend une forme très poussée et militante. Si elle n'est pas représentative de la réaction de la majorité des résidents, elle est toutefois représentative de la réaction des résidents assimilationnistes. D'ailleurs, en septembre 2018, Graciela m'a invitée à l'accompagner à une réunion du conseil municipal, ouverte au public. Alors que la réunion commence, un sujet brûlant est à l'ordre du jour : le maire souhaite mettre fin au contrat du directeur municipal (*city manager*). Cela a mis les résidents présents

[935] Entretien personnel mené avec Graciela (nom anonymisé) à Douglas, le 10 octobre 2018.

en colère, le conseil et la décision ont été reportés, et les résidents en désaccord avec le maire – dont Graciela – se sont réunis dans le hall d'entrée pour lui crier « Honte à vous » ou encore « Démission » alors qu'il sortait de la mairie. Ces résidents, bien que minoritaires, ont toutefois réussi à rassembler assez de signatures pour demander une *recall election* en 2019[936].

À l'opposé de ces résidents assimilationnistes, des résidents transnationaux veulent s'assurer eux-mêmes du bon accueil de leurs voisins mexicains aux États-Unis. Pour cela, des *Welcoming Actions* (actions de bienvenue) sont organisées par des résidents locaux (Photo 29). James Martin, un professeur étatsunien dans un collège de Douglas qui habite Agua Prieta, est un de ces résidents. En novembre 2018, suite à l'installation des fils barbelés le long de la barrière, il a organisé une action de bienvenue qui a réuni des résidents de Douglas et d'Agua Prieta, qui ont dessiné des panneaux accueillant les voitures qui traversaient le Raul Castro PoE d'Agua Prieta vers Douglas. D'autres *Welcoming Actions* avaient déjà eu lieu lorsque Donald Trump a été élu président des États-Unis en novembre 2016. D'ailleurs, un résident mexicain, Alejandro L., a apprécié ces actions, se sentant accueilli à Douglas malgré la rhétorique anti-mexicaine de l'administration étatsunienne :

> Alejandro L. : *Actually, when Trump won, something that I never saw before in Douglas, there were a lot of people as soon as you crossed the border into Douglas, like two or three days after his winning, people with banners saying welcome, we respect you, you're welcome people from Mexico, something we never saw before. So the community of Douglas, they try to get together and stand against him I think*[937].

Ces actions participent à ajouter une définition de ce qu'est la sécurité pour les résidents frontaliers, à savoir la pérennisation des relations binationales, en s'assurant que les *border crossers* qui viennent d'Agua Prieta se sentent accueillis à Douglas.

[936] Une *recall election* est une procédure qui permet aux électeurs de destituer un élu avant la fin du mandat de ce dernier. Un vice de procédure dans la pétition a permis à Robert Uribe de terminer son mandat. Toutefois, il a été battu par le candidat Donald Huisch aux élections municipales de 2020. Ce dernier est donc le nouveau maire de Douglas.
[937] Entretien personnel mené avec Alejandro L. à Agua Prieta, le 8 septembre 2018.

Photo 29. *Welcoming Actions (C. Fortuné, Douglas, décembre 2018)*

## 2. L'aide humanitaire : acte de résistance pour rompre avec les politiques fédérales qui criminalisent les migrants

Une des problématiques à la frontière est la mort des migrants qui traversent le désert dans des conditions extrêmes. Selon Joseph Nevins :

> Geographic space is largely a social creation in terms of what is contained within it, how it is divided up and bounded, and how it is perceived and lived. It is thus a product of power relations and all the conflict – as well as cooperation – that they entail[938].

[938] Nevins, *Dying to Live*. p. 21.

Dans la traversée du désert, les migrants meurent en raison de la géographie, alliée des administrations étatsuniennes pour lutter contre l'immigration « illégale ». En 2000, l'ancienne Commissaire de l'*Immigration and Naturalization Service* (1993-2000) – aujourd'hui remplacé par le DHS – Doris Meissner affirmait :

> We did believe that geography would be an ally to us. It was our sense that the number of people crossing the border through Arizona would go down to a trickle once people realized what it's like[939].

Mais les stratégies de prévention par la dissuasion et la sécurisation de la frontière n'ont pas dissuadé les candidats à l'immigration. Elles n'ont fait que les rediriger vers des routes plus dangereuses, créant un effet entonnoir (*funnel effect*), première cause structurelle de la mort de milliers de migrants. Une étude du Binational Migration Institute (BMI) de l'Université d'Arizona à Tucson montre qu'avant l'effet entonnoir dans les années 1990-1999, le *Pima County Office of the Medical Examiner* (PCMEO) examinait 14 corps par an. En revanche, entre 2000 et 2005, années de l'effet entonnoir, en moyenne 160 corps étaient envoyés à PCMEO tous les ans, 80% desquels avaient moins de 40 ans avec une tendance croissante de morts chez les jeunes de moins de 18 ans[940]. Le nombre de morts augmente en raison des conditions de traversée toujours plus extrêmes. Les températures du désert (il fait très chaud en journée et très froid la nuit) font partie de ces conditions extrêmes que les corps supportent difficilement, menant à la mort des individus. Joseph Nevins décrit les étapes de l'hyperthermie, soit l'augmentation dangereuse de la température du corps humain due à l'accumulation de chaleur issue de l'environnement : la première est un stress thermique accompagné d'une fatigue due à la chaleur. Les migrants font des syncopes qui résultent en de la fièvre et une peau froide. S'ensuivent des vertiges, migraines, nausées, vomissements, tremblements, évanouissements – voire arrêt cardiaque – et la peau pâlit. Le corps subit également des crampes de chaleur, accompagnées de muscles douloureux. La dernière étape est l'insolation. Les

[939] Timothy J. Dunn, *Blockading the Border and Human Rights: The El Paso Operation that Remade Immigration Enforcement* (Austin, Texas: University of Texas Press, 2010). p. 205.
[940] Ces chiffres sont minimisés par les agents de la *Border Patrol*. En 2004, la *Border Patrol* dénombrait 46 % de morts en moins que les ONG, en raison d'un décompte des morts qui se fait selon plusieurs critères : la mort doit avoir lieu pendant le passage « illégal », elle doit avoir lieu dans la zone appelée *Border Safety Initiative* qui inclue seulement 9 des 20 secteurs de la *Border Patrol*, et enfin, si la mort a lieu en dehors de la *Border Safety Initiative,* un agent doit être impliqué dans la mort de l'individu pour être comptabilisée. Raquel Rubio-Goldsmith *et al.*, « A Humanitarian Crisis at the Border: New Estimates of Deaths Among Unauthorized Immigrants », *American Immigration Council*, 1 février 2007, https://www.americanimmigrationcouncil.org/research/humanitarian-crisis-border-new-estimates-deaths-among-unauthorized-immigrants. p. 2-3. Site consulté le 30 juillet 2020.

individus ont tellement chaud qu'ils se débarrassent de leurs vêtements (c'est une des raisons pour lesquelles des migrants sont retrouvés nus). Elle conduit au dysfonctionnement des organes et des muscles, résultant bien souvent en la mort[941]. La chaleur du désert fait que les corps se décomposent très vite. Il est difficile de les identifier, d'autant plus que les migrants traversent sans aucun papier d'identité sur eux afin que les *coyotes* ne puissent pas les identifier et demander une rançon à leur famille en cas d'enlèvement.

### a. Commémoration des corps des migrants

Afin de dénoncer la mort de milliers de migrants à la frontière États-Unis/Mexique qui constitue une crise humanitaire majeure, des résidents frontaliers organisent des actions qui les commémorent. C'est le cas de l'organisation humanitaire presbytérienne Frontera de Cristo, basée à Douglas et à Agua Prieta. Il s'agit de l'un des cinq ministères binationaux de la *Presbyterian Border Region Outreach,* très actif à la frontière États-Unis/Mexique, financé en partie par l'église presbytérienne étatsunienne (*Presbyterian Church U.S.A.*)[942]. Cette organisation est coordonnée par Mark Adams du côté étatsunien et par Jocabed Gallegos du côté mexicain, qui travaillent à construire des ponts plutôt que des murs entre les deux villes et ses résidents. Très impliquée dans les questions autour de la frontière, l'organisation joue un rôle actif dans l'organisation d'actions et d'événements au sein de la communauté qui dénoncent les politiques sécuritaires fédérales et qui viennent en aide aux populations vulnérables. Par exemple, des actions sont organisées en l'honneur des migrants qui ont perdu la vie dans le désert, comme les *Healing Our Borders Vigils* qui ont lieu tous les mardis à 17h. Il s'agit d'une veillée où les participants commémorent les migrants qui ont perdu la vie dans le comté de Cochise, en traversant la frontière par le désert. Rien qu'en 2018, 127 corps de migrants ont été retrouvés dans le sud de l'Arizona[943]. La veillée commence par une minute de silence autour du banc installé en mémoire des migrants, sur l'Avenue Pan American. Les participants vont ensuite chercher des croix dans le chariot qui les transporte. Il y a en tout trois chariots qui contiennent plus de 300 croix. Ce nombre est tellement important que l'avenue

[941] Nevins, *Dying to Live, op. cit*., p. 18.
[942] Les quatre autres ministères sont basés à Nogales (Arizona)/Nogales (Sonora), El Paso (Texas)/Ciudad Juárez (Chihuahua), Laredo (Texas)/Nuevo Laredo (Tamaulipas) et McAllen (Texas)/Reynosa (Tamaulipas). Ces ministères binationaux ont été créés en 1984.
[943] Daniel Gonzalez, « Remains of 127 Dead Migrants Recovered in Southern Arizona in 2018 », *Azcentral*, 15 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2019/01/16/remains-127-dead-migrants-recovered-southern-arizona-2018/2575080002/. Site consulté le 30 juillet 2020.

menant au PoE n'est pas assez longue pour toutes les exposer, si bien que tous les mardis les participants font un roulement pour qu'à la fin du mois toutes les croix aient été déposées. Chaque croix représente un migrant. Sur chacune d'elle, le nom, l'âge, la date de naissance et la date de décès du/de la migrant.e sont inscrits. Si ces informations ne sont pas connues, l'inscription *no identificado* ou *no identificada* est gravée sur la croix. À la file indienne, les participants défilent sur le trottoir de l'Avenue Pan American qui mène au PoE où les agents fédéraux contrôlent les entrées et sorties des *border crossers.* Chacun son tour, les participants brandissent une croix, déclamant le nom du/de la migrant.e, suivi de « *Presente !* » crié par tous les participants pour signifier que l'esprit de cet individu est parmi nous. La croix est ensuite déposée sur le bord du trottoir de façon à ce que les voitures qui roulent vers le PoE puissent les voir. Quand toutes les croix ont été déposées, les participants sont arrivés au PoE où ils se mettent en cercle pour se recueillir sur trois croix restantes et où ils partagent leurs pensées sur les migrations. La veillée se termine par un chant en espagnol, puis nous repartons en chemin inverse pour ramasser les croix. Le choix de l'horaire de la veillée n'est pas anodin. 17 h est l'heure de pointe au Raul Castro PoE. De nombreuses familles rentrent en voiture à Agua Prieta, créant un bouchon de plus d'un kilomètre qui oblige les *border crossers* à rouler doucement et les incite à observer la veillée (Photos 30 et 31).

Photo 30. *Participants à une veillée Healing Our Borders sur l'Avenue Pan American menant au Raul Castro PoE (C. Fortuné, Douglas, octobre 2017)*

Photo 31. *Croix disposées le long de l'Avenue Pan American lors d'une veillée Healing Our Borders (C. Fortuné, Douglas, août 2018)*

Les *cross plantings* sont une autre action qui commémore les migrants morts dans la traversée du désert. Il s'agit de la plantation de croix chrétiennes, faites à la main par des volontaires, sur le lieu où les corps de migrants ont été retrouvés. Ces *cross plantings* ont lieu grâce à plusieurs acteurs : les *School Sisters of Notre Dame* de Douglas – Helen, Judy et Lucy – qui utilisent les données du Colibrí Center et du Binational Migration Institute qui rassemblent depuis 2006 les informations sur les personnes disparues dans leur traversée de la frontière États-Unis/Mexique, grâce aux données transmises par le *Pima County Office of the Medical Examiner* (PCOME) qui reçoit les corps trouvés dans le sud de l'Arizona. Ces instituts réalisent ensuite des cartes représentant les corps retrouvés par des points rouges. Entre 1999 et 2019, 3 496 corps ont été retrouvés, dont un nombre non négligeable aux alentours de Douglas comme le montre la carte ci-dessous (Carte 8). Anne-Laure Amilhat Szary parle de « géographie des limbes », à savoir que la sécurisation continue de la frontière (ajouts de couches de barrière, de technologie etc.) modifie les parcours de traversée. Il est donc difficile de cartographier les parcours de migrants par des flèches linéaires traditionnelles, puisque chaque parcours devient personnel[944]. La carte ci-dessous montre d'ailleurs les localisations diverses des corps. Elle ne recense que les corps qui ont été retrouvés. Ce qui signifie que des centaines d'autres, peut-être

[944] Amilhat Szary, *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?, op. cit.*, p. 120.

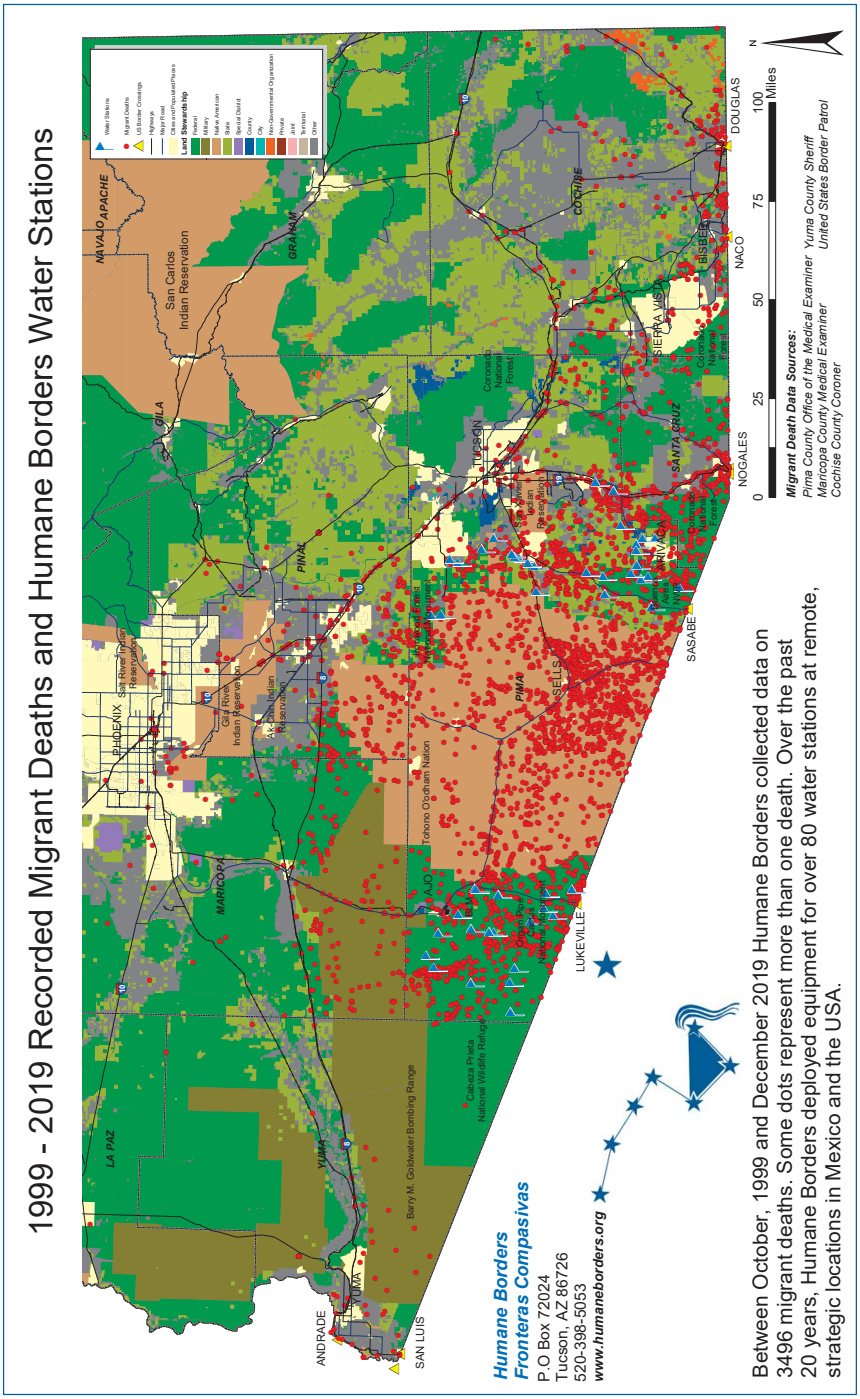
des milliers, n'ont jamais été retrouvés. Or, « le fait de ne pas pouvoir compter les morts constitue l'une des définitions des violences de guerre et pourrait justifier de parler de 'guerre contre les migrants' », comme le souligne Anne-Laure Amilhat Szary. Il s'agit d'un conflit de basse intensité asymétrique dont la violence est imputable aux appareils d'État[945].

La première *cross planting* à laquelle j'ai participé commémorait Otilio Juárez Pérez, dont le corps a été retrouvé à Skeleton Canyon, à 48 kilomètres au nord-est de Douglas (à une heure de route pour nous en voiture, à 16 heures de marche pour Otilio) dans les montagnes Peloncillo. Nous sommes partis pour Skeleton Canyon à 8h30 afin d'éviter les températures extrêmes du désert. Nous étions une trentaine de participants, venus de Douglas, Agua Prieta, Tucson, Phoenix, et Los Angeles. Les sœurs avaient localisé au préalable le point GPS où le corps d'Otilio a été trouvé. Arrivés à ce point, des volontaires ont creusé un trou qui a servi lors de la cérémonie à couler le ciment et planter la croix. Quand la cérémonie commence, nous nous plaçons en cercle. Gabriel, un *borderlander* d'origine yaqui, mène la cérémonie. Il a apporté des instruments de musique (maracas, tambours, flutes), qu'il purifie avec de la sauge fumée, puis il passe dans le cercle purifier chacun d'entre nous. Des prières et des chants yaquis sont récités. Chacun peut exprimer ce qu'il ressent et parler de ce que les migrations et ce que la frontière signifient pour eux. Puis la croix est plantée. Sur celle-ci est inscrit le nom d'Otilio, sa date de naissance ainsi que l'âge qu'il avait quand son corps a été retrouvé. Au milieu de la croix se trouve une rosace avec un point rouge qui représente un des points de la carte élaborée par le Colibrí Center, le BMI et le PCOME. Une fois la croix placée, des offrandes sont faites (fleurs, bracelets, plantes, pierres, etc.) (Photo 32). Puis Gabriel passe parmi les participants pour leur verser de l'eau dans les mains, que nous devons passer sur notre tête et notre cœur. Nous sortons du cercle un par un dans le sens des aiguilles d'une montre, en embrassant nos voisins et en leur disant un petit mot. Nous rentrons ensuite à Douglas pour partager un repas préparé par les participants.

[945] *Ibid.*, p. 120-121.

Photo 32. *Cross planting en l'honneur d'Otilio Juárez Pérez, décédé à l'âge de 52 ans dans le comté de Cochise, à Skeleton Canyon, à 48 kilomètres au nord-est de Douglas dans les montagnes Peloncillo (C. Fortuné, Skeleton Canyon, novembre 2017)*

Carte 8. *Nombre de corps de migrants retrouvés entre 1999 et 2019*



Afin de venir en aide aux migrants qui traversent le désert en Arizona, des volontaires d'organisations humanitaires comme *No More Deaths* déposent de l'eau sur les chemins désertiques empruntés par les migrants (Photos 33 et 34), les soignent (après avoir traversé le désert, les migrants ont la peau brûlée par le soleil, des ampoules qui se sont infectées, parfois ils se font mordre par un serpent, etc.) et les laissent se reposer dans les abris de l'ONG. Toutefois, en plus de criminaliser les migrants de façon sans précédent, l'administration Trump criminalise également l'aide humanitaire. Cela a été le cas avec le bénévole Scott Warren, un cas remarqué à l'échelle nationale et internationale, grâce aux réseaux considérables de cette organisation humanitaire. En 2014, ce géographe et volontaire de *No More Deaths* avait commencé à construire des connexions entre les groupes humanitaires dans le sud de l'Arizona pour concentrer l'aide humanitaire sur la distribution de nourriture et d'eau, ainsi que sur les opérations de recherches dans ce qui est connu comme le Corridor d'Ajo, responsable de près de 40 % des morts enregistrées par les autorités frontalières. Ajo, en Arizona, est la première ville où les migrants arrivent lorsqu'ils traversent la frontière de façon irrégulière, à travers *Organ Pipe Cactus National Monument* (Carte 6). Ils viennent en général de la ville mexicaine Sonoyta, réputée pour ses pharmacies qui vendent des pilules du lendemain pour les femmes qui souhaitent entreprendre la traversée de la frontière et qui se feront (quasiment systématiquement) violer en chemin. Situé à 64 kilomètres de la frontière mexicaine, ce corridor fait partie des zones les plus dangereuses du désert de Sonora pour les migrants depuis l'ère Clinton et sa stratégie de prévention par la dissuasion[946]. Le matin de l'arrestation de Scott Warren le 17 juillet 2018, *No More Deaths* avait publié un rapport et une vidéo sur des agents de la *Border Patrol* détruisant des bidons contenant des litres d'eau laissés pour les migrants qui traversent la frontière. Quelques heures plus tard, des agents de la *Border Patrol* en civil ont commencé à surveiller la grange où ils avaient aperçu Scott Warren en compagnie de deux personnes que les agents soupçonnaient d'être des migrants en situation irrégulière. Il s'agissait de José Sacaria-Goday (20 ans, du Honduras) et Kristian Pérez-Villanueva (23 ans, du Salvador). Quelques minutes plus tard, les agents, avec du renfort, sont entrés dans la grange et ont arrêté les trois hommes. Scott Warren a été poursuivi pour avoir abrité deux migrants (qui ont été reconduits au Mexique), leur avoir donné à manger, à boire, soigné leurs plaies, et avoir planifié de les transporter[947]. Il risquait une peine de vingt ans d'emprisonnement. En mai 2019,

[946] Ryan Devereaux, « Felony Trial of No More Deaths Volunteer Scott Warren Ends in Mistrial », *The Intercept*, 12 juin 2019, https://theintercept.com/2019/06/12/felony-trial-of-no-more-deaths-volunteer-scott-warren-ends-in-mistrial/. Site consulté le 31 juillet 2020.
[947] *Ibid.*

son premier procès a eu lieu mais a débouché sur un désaccord du jury quant à son innocence. En juillet 2019, Amnesty International a dénoncé « l'utilisation abusive du système judiciaire pénal par le gouvernement de Donald Trump dans le but de menacer, d'intimider et de sanctionner ceux qui défendent les droits des migrants et des demandeurs d'asile à la frontière américano-mexicaine »[948]. Un document montre que le DHS et le DOJ utilisent « le système pénal pour dissuader les militants, les avocats, les journalistes et les bénévoles humanitaires de contester ou même de signaler les violations systématiques des droits humains commises par les autorités étatsuniennes contre les migrants et les demandeurs d'asile »[949]. Un deuxième procès s'est déroulé en novembre, qui a finalement conclu à l'innocence de Scott Warren[950].

Photo 33. *Bidons d'eau déposés par des ONG sur la route de Calexico, Californie. Le drapeau orange et bleu indique aux migrants que de l'eau est disponible. Les couleurs vives leur permettent de le repérer de loin (C. Fortuné, Calexico, avril 2019)*

[948] Amnesty International, « États-Unis. La relaxe de Scott Warren est un triomphe pour l'humanité », *Amnesty International USA*, 20 novembre 2019, https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2019/11/usa-exoneration-scott-warren-triumph-for-humanity/. Site consulté le 30 juillet 2020.
[949] Amnesty International, « États-Unis. Les autorités utilisent la justice pour harceler les défenseurs des droits des migrants », *Amnesty International USA*, 2 juillet 2019, https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2019/07/usa-authorities-misusing-justice-system-harass-migrant-human-rights-defenders/. Site consulté le 30 juillet 2020.
[950] Murat Oztaskin, « "USA v Scott" and the Fight to Prove That Humanitarian Aid Is Not a Crime », *The New Yorker*, 8 juillet 2020, https://www.newyorker.com/culture/the-new-yorker-documentary/usa-v-scott-and-the-fight-to-prove-that-humanitarian-aid-is-not-a-crime. Site consulté le 31 juillet 2020.

Photo 34. *Bidons d'eau déposés par des ONG sur la route de Calexico, Californie (C. Fortuné, Calexico, avril 2019).*

D'autres organisations qui font partie de *No More Deaths* s'attachent à apporter une aide juridique aux migrants en situation irrégulière aux États-Unis. C'est le cas de *Keep Tucson Together*, une organisation à but non lucratif créée en 2011 et coordonnée par l'avocate Margo Cowan. J'ai pu assister à l'un de leurs ateliers à Tucson en février 2020[951]. Chaque jeudi soir, la cantine de *Pueblo High School* à Tucson est ouverte pour accueillir les migrants et bénévoles (étudiants en droit, sciences politiques etc.). Lorsque je m'y rends, une centaine de personnes sont présentes qui attendent de l'aide des bénévoles présents. Le but de l'organisation est de stopper les reconduites à la frontière et la séparation des familles en Arizona. Plusieurs ateliers sont organisés, vers lesquelles les personnes en attente d'être aidées sont redirigées selon leurs besoins : atelier de demande de papiers, atelier de renouvellement de visa, atelier de demande de Carte Verte, atelier pour les Dreamers/DACA, etc. J'ai assisté à l'atelier de besoin de papiers.

[951] Suite à cet atelier, je m'étais inscrite en tant que bénévole mais la crise sanitaire a fermé les locaux si bien qu'il a été impossible de poursuivre le bénévolat.

Une femme mexicaine – que nous appellerons Sandra – trentenaire, en situation irrégulière, habite à Tucson depuis près d'un an. Elle est venue avec ses deux enfants pour échapper à son mari violent au Mexique. Elle travaille au noir en faisant les ménages chez des particuliers. Elle déménage tous les trois mois en moyenne, car elle est hébergée tour à tour chez des connaissances. Les volontaires présents lui posent une série de questions pour connaître son histoire, son parcours et ses besoins afin de l'aider à obtenir des papiers de façon légale. L'atelier dure environ quatre heures, entrecoupé de pauses car Sandra est très émotive. Beaucoup d'informations lui sont demandées – elle n'a pas toujours la réponse – et des questions délicates lui sont posées, comme « Avez-vous de la famille aux États-Unis ? ». Se sentant en confiance, elle répond que oui, mais elle hésite à vouloir l'inscrire sur le registre de *Keep Tucson Together* car les membres de sa famille aux États-Unis sont eux aussi en situation irrégulière[952].

Ce service d'aide légal aux migrants s'est développé dans d'autres villes d'Arizona, comme à Flagstaff et Nogales. En octobre 2017, Margo Cowan s'est déplacée à Douglas pour une réunion avec des volontaires locaux pour créer *Keep Douglas Together*. Le but était de pouvoir aider les familles poursuivies par le gouvernement, qu'elles soient représentées par un avocat, et de maintenir les familles ensemble. Lors de la réunion, elle a insisté sur la déshumanisation des migrants par les États-Unis et sur la nécessité de déconstruire le message de peur associé aux migrants. À cette époque, le mouvement menait une campagne de protection des migrants en distribuant des panneaux à planter devant les maisons afin que les agents fédéraux comme ceux d'ICE ne puissent pas entrer de force dans les maisons sans mandat de perquisition pour reconduire les occupants à la frontière. Le mouvement a également donné des petites cartes aux migrants qu'ils doivent montrer s'ils se font arrêter. Sur cette carte sont inscrits leurs droits (de se taire, d'être représenté par un avocat, etc.). Ils appellent ces cartes les *paquetes de poder/power packs* (les cartes de pouvoir) pour donner le sentiment aux individus qu'ils sont protégés contre les agents fédéraux (Photos 35 et 36)[953].

[952] Observation participative à *Keep Tucson Together* au *Pueblo High School*, à Tucson, le 27 février 2020.
[953] Notes de terrain, réunion à Douglas en présence de Margo Cowan, le 15 octobre 2017.

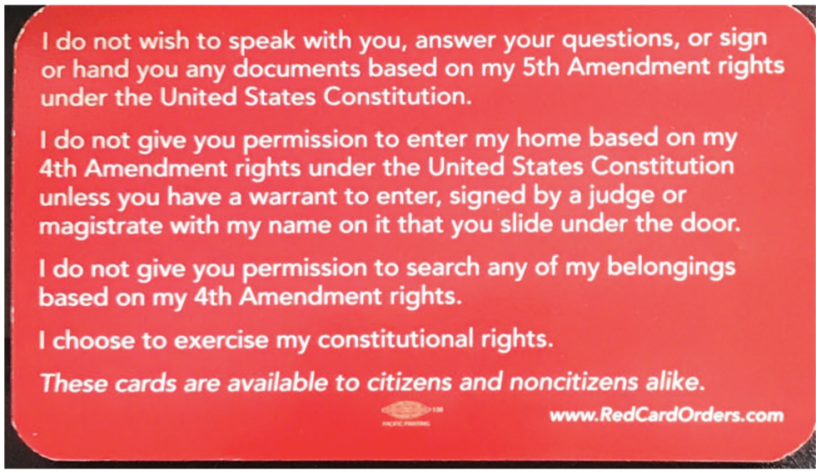



Photo 35. *Recto de la « carte de pouvoir » en anglais donnée aux migrants par Keep Tucson Together (Keep Tucson Together, Douglas, octobre 2017)*

Photo 36. *Verso de la « carte de pouvoir » en espagnol donnée aux migrants par Keep Tucson Together (Keep Tucson Together, Douglas, octobre 2017)*

### b. Une solution pour éviter les migrations : la coopérative Café Justo/Just Coffee

Pour Frontera de Cristo, la sécurité passe aussi par permettre aux individus de rester auprès de leur famille et de ne pas avoir à migrer. Quand le coordinateur de l'organisation Mark Adams est arrivé à Douglas/Agua Prieta en 1998 depuis la Caroline du Sud en tant que pasteur presbytérien, il a remarqué que de nombreux résidents d'Agua Prieta avaient migré depuis le Chiapas, un des États les plus pauvres du Mexique, à la frontière avec le Guatemala, et plus gros producteur de café au Mexique. Ils avaient migré à la frontière avec les États-Unis pour trouver du travail dans les *maquiladoras* où les salaires sont plus hauts que le travail dans les

champs de café. Si le Chiapas est le plus gros producteur de café au Mexique, le café est vendu à des intermédiaires et seule une petite partie des profits revient aux producteurs. De plus, dans les années 1990, la Banque mondiale et le Fonds Monétaire International ont fait des prêts pour le développement de la culture de café dans des pays qui n'en produisaient jusqu'alors pas, comme au Vietnam. Cela a mené à une surproduction au niveau mondial, entraînant une chute du prix du café sur le marché international et une crise du café. En 2002, Mark Adams s'est rendu au Chiapas pour proposer une solution aux producteurs de café afin qu'ils n'aient plus à migrer aux États-Unis, loin de leurs proches : créer une coopérative dont les bénéfices iraient directement aux producteurs de café. Cette initiative s'appelle *Café Justo/Just Coffee*. Les producteurs de café vendent leurs grains à Frontera de Cristo qui les transporte jusqu'à Agua Prieta où ils sont torréfiés et emballés, puis vendus aux États-Unis et au Canada à travers leur site internet, le café appelé *Café Justo*, des foires, des événements festifs, etc.[954].

Fin octobre 2018, je me suis rendue une semaine chez les producteurs de café de *Café Justo*, me joignant à une délégation d'Étatsuniens venus de plusieurs États. Je logeais dans la famille de caféiculteurs d'Edmundo. Lors de cette semaine en immersion, les producteurs de café nous ont montré en quoi consistait leur métier et à quel point la coopérative était importante pour eux et leur avait permis de rester dans leur village de Salvador Urbina, au côté de leurs proches. Avant la création de la coopérative, Edmundo avait émigré aux États-Unis, à Atlanta (Géorgie), où il travaillait dans un club de golf, laissant sa femme et ses deux jeunes filles derrière lui. Lorsqu'il est rentré à Salvador Urbina, il avait pour but de repartir quelques mois plus tard. Mais quand il a entendu parler de la coopérative par ses collègues caféiculteurs, il a décidé de s'intégrer au groupe et de faire fonctionner la coopérative (Photo 37). Aujourd'hui, grâce à celle-ci, Edmundo et sa famille ont pu souscrire à une assurance santé qu'ils n'avaient pas les moyens de payer jusque-là. Ils ont également pu envoyer leurs filles à Tapachula suivre des études pour devenir infirmières, ce dont ils sont très fiers. La coopérative a eu tellement de succès qu'en 2015, les caféiculteurs ont ouvert un café à Agua Prieta, appelé Café Justo (Photo 38), qu'ils surnomment le Starbucks local et qui emploie les résidents locaux dont ceux du centre de réhabilitation de drogués d'Agua Prieta, CRREDA.

[954] Mark Adams et Tommy Bassett, *Just Coffee Caffeine with a Conscience*, éd. par Donald & Nancy Tubesing, (Douglas, Arizona: Just Trade Center, 2009).

Photo 37. *Caféiculteurs faisant partie de la coopérative Café Justo/Just Coffee. Edmundo est un bas à droite, en chemise verte (C. Fortuné, Salvador Urbina, Chiapas, Mexique, octobre 2018)*

Photo 38. *Café Justo, le « Starbucks local » d'Agua Prieta (C. Fortuné, Agua Prieta, octobre 2018)*

Apporter une aide humanitaire et juridique aux migrants est un aspect crucial des ONG présentes à la frontière. Si l'État fédéral estime que la menace à la sécurité des États-Unis vient des migrants, la menace pour ces derniers est l'État fédéral lui-même qui prend des mesures drastiques envers eux pour les criminaliser.

### c. Éduquer les citoyens étatsuniens sur ce qu'est la vie à la frontière

Un autre aspect de la sécurité pour l'organisation Frontera de Cristo est d'éduquer les citoyens à la réalité de la vie à la frontière. C'est pourquoi les volontaires de l'organisation reçoivent des délégations tout au long de l'année qui viennent des États-Unis et du Canada. Beaucoup viennent d'États non frontaliers et s'imaginent une invasion de migrants à la frontière comme elle peut être décrite dans les médias et par des images chocs. Certains individus de ces délégations appréhendent de venir à la frontière, l'imaginant comme une zone en guerre envahie par des migrants et des terroristes[955]. Mark Adams est coordinateur de Frontera de Cristo. Pasteur presbytérien qui vient de Caroline du Sud, il est arrivé à Douglas/Agua Prieta en 1998. Il décrit ses missions du côté étatsunien comme suit :

> Mark Adams : *Our work* […] *on the U.S. side focuses more on advocacy issues* […]. *In terms of education, we have over 500 people a year coming from the United States whom we educate, which is a lot of work. We educate them about what it is to be a disciple of Jesus when borders divide, we educate them about the realities of how larger economic and political decisions impact local communities and how local communities can respond. That's a significant amount of work that we do to educate U.S. people, not Mexican people, around border realities. When people come with our delegations* […] *our partners in Mexico and here on the U.S. side are their teachers, thinking about what borders mean. Obviously, borders don't only exist at the U.S./Mexico border. Borders exist in people's own communities, so how do we redefine borders? Not just as places of divisions but as places of encounter. So that's a lot of what we do in terms of our ministry on this side of the border*[956].

[955] Lors d'un Border Tour Infrastructure organisé par Frontera de Cristo en octobre 2018, une participante qui vient de Virginie demande si les agents fédéraux arrêtent beaucoup de terroristes car c'est ce qu'elle entend à la télévision.
[956] Entretien personnel mené avec Mark Adams à Douglas, le 12 octobre 2018.

Le but de Frontera de Cristo est de leur montrer la frontière et la barrière, de les questionner sur ce que cela représente pour eux, de les emmener dans les centres de migrants afin qu'ils parlent avec les migrants présents et qu'ils partagent un repas ensemble, etc. Établir des connexions humaines permet bien souvent de déconstruire les idées préconçues que les participants non-frontaliers pourraient avoir. Mark Adams insiste sur cet aspect de l'éducation du côté étatsunien, pas seulement pour les non frontaliers. Dans l'extrait d'entretien ci-dessous, il décrit l'incompréhension des citoyens locaux dans les années 1990 lorsque Douglas est soudainement devenue un des points de passage de migrants les plus importants à la frontière :

> Mark Adams: *It's interesting to me that people talk about enforcement and just don't have any clue about the larger forces that move people. And our governments do nothing to educate us on these realities either. It's like "Oh it just happens".*
> C: *What do you mean they do nothing to educate?*
> Mark Adams: *Like nobody told Douglas, to my knowledge, nobody told the mayor or the city council "Hey you know what? Be ready because you're gonna become the primary crossing point for people crossing the border." I don't think so, maybe* [someone] *did, but it didn't get out to the community. I remember there was a GAO report, a Government Accountability Office report that came out around border enforcement. It was Ron Barber, he was the Congress person here* [2012-2015]*, there was a community forum here* […]*. I remember going to that and* […] *in the report it became clear that the government knew. Someone asked the question: "So are you saying that you all knew that this prevention though deterrence strategy, you realized that it would move folks to here* [to Douglas]*?" and they admitted it. And the fellow Derrick* […] *he got up and he just screamed and I was like, that's something we* [Frontera de Cristo] *have been educating people on who've come here, for years, and then I realized we hadn't educated enough people in Douglas about these realities. Because what they said in that report were things we had been telling people for years who have come here to learn about the border. And then I realized, man we have really failed to do much here locally. It's just ... You just kind of assumed people understood. But no*[957].

[957] *Ibid.*

Les mesures du gouvernement fédéral ont créé une incompréhension chez les résidents locaux. C'est pourquoi Mark Adams essaye de faire venir des élus comme Martha McSally (avant qu'elle ne soutienne Donald Trump), Gabrielle Giffords, ou encore Ron Barber[958], pour développer des relations entre eux et les résidents locaux, afin que ces élus entendent ce que les résidents frontaliers ont à dire, quels sont leurs probélamatiques, et comment ils vivent avec les mesures fédérales et étatiques. Il donne d'ailleurs un exemple précis : *walking while brown*, à savoir se faire arrêter dans la rue à cause de sa couleur de peau. Une étude a montré que les Hispaniques se font arrêter régulièrement par les agents de la *Border Patrol* alors même qu'ils ont la nationalité étatsunienne[959]. Mark Adams précise que lorsque la loi SB 1070 est entrée en vigueur, de nombreux résidents mexicains-américains se sont plaints de se faire davantage arrêter par des agents d'application de la loi.

## 3. Initiatives locales pour venir en aide aux populations vulnérables à la frontière

### a. Résoudre le problème des drogues

Nous l'avons vu dans les chapitres sur les formes d'insécurité, un des problèmes à Agua Prieta est l'utilisation de drogues. Apporter des solutions pour que les jeunes ne tombent pas dans la drogue fait partie du travail de Rosendo S., un *street pastor* qui travaille dans la *colonia* Alamito, un quartier défavorisé d'Agua Prieta. Avant de venir à Agua Prieta, il a vécu avec sa femme à Ciudad Juárez pendant 10 ans où celle-ci travaillait comme dentiste. Pendant 2 ans il a travaillé en tant que vigil pour DHL – un groupe spécialisé en transport et logistique – et vérifiait s'il n'y avait pas de drogues cachées dans les camions qui traversaient la frontière. Il travaillait aussi avec son beau-père, Juan Pablo, à la cantine pour les jeunes dans un bâtiment d'une l'église. Plusieurs fois par mois ils préparaient le petit déjeuner pour ces jeunes âgés de 12 à 18 ans, dont ils s'occupaient ensuite en organisant une cérémonie religieuse et des activités sportives. Lorsque je le rencontre en 2017, cela faisait deux ans qu'il était installé avec sa famille à Agua Prieta et qu'il travaillait avec Frontera de Cristo comme *street pastor*,

[958] Martha McSally est une républicaine élue à la Chambre des Représentants des États-Unis de 2015 à 2019. Gabrielle Giffords est une démocrate élue à la Chambre des Représentants des États-Unis de 2007 à 2012. Elle a été très grièvement blessée à la tête dans une fusillade en 2011 à Tucson. Ron Barber est un démocrate élu à la Chambre des Représentants des États-Unis de 2012 à 2015.

[959] Fédération internationale des Ligues des Droits de l'Homme, « United States-Mexico: Walls, Abuses, and Deaths at the Borders », *Refworld*, mars 2008, https://www.refworld.org/pdfid/47e0ea16d.pdf. Site consulté le 9 août 2020.

transposant les activités qu'il avait avec les jeunes à Ciudad Juárez, aux jeunes d'Agua Prieta. Rosendo travaille avec plusieurs partenaires de la ville : Red Coaliciones, Grupo Beta, DIF (Desarollo Integral de la Familia), CRREDA, la municipalité d'Agua Prieta, le Consulat mexicain à Douglas (qui donne des informations sur les migrations, le nombre de détenus, etc.), le CIAM (*Centro de Información y Asistencia a Mexicanos*), le SRE (Secretaría de Relaciones Exteriores), Migraton (qui organise des distributions de vêtements et de nourriture par exemple), CAME, etc. Un des enjeux majeurs qu'il souhaite solutionner est l'utilisation de drogues par les jeunes. Si ce ne sont pas des drogues qu'ils utilisent, ce sont *los inhalables*, à savoir les sprays, l'encre des stylos plumes, les vernis, les produits pour les cheveux, etc. Ils versent tous ces produits liquides qui contiennent de l'alcool dans des sacs plastiques et les inhalent. Les produits à inhaler sont faciles à se procurer car ils sont légaux et tout le monde en a chez soi. Le deuxième problème à régler concerne les familles qui n'ont pas le temps de s'occuper de leurs enfants. Quand les enfants rentrent de l'école, les parents travaillent encore dans les *maquiladoras*. Comme il n'y a personne pour surveiller les enfants, il est d'autant plus facile pour eux de se procurer de la drogue ou de quoi inhaler (voir chapitre 6). Un jeune lycéen de 19 ans, Gustavo, confirme les problématiques dénoncées par Rosendo lors d'un entretien. Selon cet étudiant, sa famille fait partie des rares de son quartier – qu'il décrit comme pauvre – à ne pas utiliser de la drogue et à aider les jeunes qui en utilisent à arrêter[960]. Le quartier de Gustavo est justement un des quartiers où se rend Rosendo pour faire prendre conscience aux jeunes des effets néfastes de l'usage de drogues sur la santé et la famille, et pour les occuper pendant leur temps libre. Par exemple, il organise des activités au parc pour jouer au volleyball ou au basket. Il se rend également dans les écoles primaires et projette des courts métrages à valeur éducative pour pouvoir parler des valeurs de la vie, comme les amis, la famille, la santé etc. Après les projections, il demande aux élèves quelles sont les drogues qu'ils connaissent. Alors qu'ils n'ont qu'entre 8 et 12 ans, ils répondent qu'ils connaissent la marijuana, la *piedra* (le crack) et la cocaïne. Rosendo s'exclame : « *¡Conocen drogas ! ¡Tienen 8 años*!» (« Ils connaissent les drogues, ils ont 8 ans ! »). Quand il leur demande comment ils connaissent ces drogues, ils répondent que c'est par des oncles, des tantes, des parents ou des amis. À la question « que voulez-vous faire quand vous serez adultes ? », la réponse la plus commune est *sicario.* Il ajoute : « *Miran que hay dinero* » (« Ils voient que cela rapporte de l'argent »). Ils savent qu'il est facile de se faire de l'argent avec les narcotrafiquants, donc ils préfèrent travailler pour eux plutôt que de mal gagner leur vie dans une *maquiladora*[961].

[960] Entretien personnel mené avec Gustavo à Agua Prieta, le 13 septembre 2018.
[961] Entretien personnel mené avec Rosendo S. à Agua Prieta, le 22 octobre 2017.

Les jeunes ne sont pas les seuls à faire partie de la population vulnérable d'Agua Prieta. Les femmes en font également partie.

### b. À Agua Prieta : l'*empowerment* économique des femmes

À Agua Prieta, les opportunités économiques en dehors des *maquiladoras* sont rares. Le salaire de base dans ces usines est de 1 000 pesos par semaine (environ 44 dollars)[962], très peu pour vivre à la frontière mexicaine, dont la vie est plus chère que dans le reste du Mexique à cause de la proximité avec les États-Unis. Lorsque seuls les hommes travaillent, un salaire n'est pas suffisant pour subvenir aux besoins de toute la famille. C'est pourquoi en 2004 la coopérative *DouglaPrieta Trabaja* a été créée. Ce nom réunit celui des deux villes frontalières : Douglas et Agua Prieta. Il s'agit d'un centre qui permet aux femmes de subvenir aux besoins de leur famille grâce à la permaculture, ce qui évite de dépenser l'argent dans des courses au supermarché. Elles cultivent ainsi un potager en communauté où chaque femme qui y apporte son aide peut ramener chez elle les fruits et légumes qui y poussent. C'est aussi un lieu où des volontaires viennent leur apprendre à coudre et à tisser. Ce qu'elles créent (tabliers de cuisine, sacs, dessous de plat, gants de cuisine, maillots, etc.) est ensuite envoyé à une entreprise d'imprimerie à Tucson – la Gloo Factory – où les bénéfices de ce qui est vendu leur sont reversés. Le but de *DouglaPrieta Trabaja* est de promouvoir une aide mutuelle parmi les membres de la communauté, pour que les femmes et leur famille soient indépendantes économiquement. De plus, la permaculture permet d'encourager une sécurité alimentaire durable sans dépendre de donations, avec des denrées alimentaires adaptées à la région frontalière du Sonora. En novembre 2017, j'ai rencontré Trinidad Aguamea qui habite à côté de la coopérative (Photo 39). Très fière, elle m'a fait faire le tour du *huerto*, le potager où les membres de la coopérative font pousser des tomates, des *chiles,* de la coriandre, de la menthe, des blettes, des carottes, des laitues, du maïs, des oignons, de l'ail, des fleurs (Photo 40). Elles élèvent des poules dont elle utilise les œufs frais pour son petit déjeuner et des lapins. Puis elle m'emmène dans l'atelier de cuisine et dans l'atelier de couture. Au fil de la visite, elle me raconte son histoire personnelle. Elle vient de Tapizuelas, une commune de la municipalité d'Álamos dans le sud du Sonora, où elle et son mari avaient des terres. Les taxes étant trop élevées, il leur était difficile de les payer si bien que la banque a pris une année de leur récolte

[962] Aurélia Michel, « Le Mexique au pied du mur. Agua Prieta, Sonora, au temps de la présidence Trump », *op.cit*., p. 81.

de maïs. Tous les matins, ils allaient dans les champs pour trouver du travail mais c'était rare d'en trouver. Ils ont donc décidé de déménager à la frontière avec leurs six enfants pour avoir de meilleures opportunités de travail. Cela fait une vingtaine d'années qu'elle habite à Agua Prieta, son mari travaille dans une *maquiladora*[963]. Elle fait partie de *DouglaPrieta Trabaja* depuis 2013, grâce à Miriam Maldonado qui était à l'origine de ce projet. Miriam vient du Chiapas, qu'elle a quitté en s'engageant comme militante zapatiste dans les années 1990 avant de rejoindre sa famille qui avait migré à Agua Prieta. Quand elle a pris conscience de la situation de dépendance des femmes à Agua Prieta envers leur mari, elle a décidé de démarrer cette coopérative après avoir pris elle-même des cours de permaculture. Son projet a intéressé également les écoles d'Agua Prieta, si bien qu'elle s'y rend quelques fois par semaine pour enseigner la permaculture aux élèves[964].

Photo 39. *Trinidad Aguamea devant DouglaPrieta Trabaja (C. Fortuné, Agua Prieta, décembre 2017)*

[963] Discussion personnelle menée avec Trinidad Aguamea à Agua Prieta, le 19 novembre 2017.
[964] Entretien personnel mené avec Miriam Maldonado à Agua Prieta, le 12 décembre 2018.

Photo 40. *Potager en permaculture de DouglaPrieta Trabaja (C. Fortuné, Agua Prieta, décembre 2017)*

*****

Les résidents locaux se mobilisent pour résister aux mesures sécuritaires imposées par l'État fédéral. Si pour l'État la sécurité est de lutter contre une menace (les migrants notamment), pour les résidents frontaliers la sécurité prend une dimension humaine. Elle passe par la préservation des modes de vie binationaux propres à la frontière, à savoir le maintien des liens culturels, sociaux et économiques. Ceci passe par exemple par les différentes formes d'expressions artistiques qui dénoncent les politiques fédérales, qui visent à maintenir la frontière perméable aux mouvements et à redynamiser l'économie de Douglas.

La sécurité frontalière passe également par la protection des migrants, en situation de vulnérabilité lorsqu'ils arrivent dans les villes mexicaines. Leur porter secours, les aider dans les démarches administratives complexes, en somme leur apporter une aide humanitaire constitue le quotidien de certains résidents frontaliers, comme les bénévoles sociaux. Ce qu'ils perçoivent comme une insécurité est la criminalisation par l'État dont ils font l'objet. En plus

de protéger les migrants, les ONG locales éduquent les citoyens étatsuniens sur ce qu'est réellement la vie à la frontière, afin de contrer l'image négative véhiculée dans les médias.

Enfin, les initiatives locales apportent une solution aux résidents frontaliers qui souffrent des problèmes engendrés par la sécurité fédérale étatsunienne, en leur donnant les moyens d'être indépendants et de les valoriser.

Ces *borderlanders* sont donc les acteurs de la sécurité frontalière, qu'ils participent à redéfinir, autrement que par le prisme de l'État fédéral qui n'a pas le monopole sur ce qu'est la sécurité.

# Conclusion de la troisième partie

Les représentations que les résidents frontaliers ont de la sécurité sont majoritairement à l'opposé de ce qu'est la sécurité pour l'État fédéral, en particulier aux yeux des résidents transnationaux qui mènent une vie biculturelle et/ou binationale. L'État fédéral étatsunien, en imposant des mesures sécuritaires aux villes frontalières et à leurs résidents, contribue à les insécuriser. Dans le but de stopper les trafics illégaux de drogues, l'État fédéral investit de plus en plus d'argent dans le renforcement sécuritaire de la frontière (installation de radars, caméras, déploiement de toujours plus d'agents fédéraux à la frontière, etc.). Or, cela contribue à focaliser l'attention des médias et de l'opinion publique sur celle-ci, et donc sur les organisations criminelles transnationales. À Douglas/Agua Prieta, pour rester la plus discrète possible, l'organisation locale se professionnalise et innove dans la technologie qui continue de lui permettre de faire passer la drogue aux États-Unis. Pour cela, elle a besoin de plus en plus de passeurs, dont de nombreux jeunes résidents frontaliers, pour qui aucune autre opportunité professionnelle ne se profile à l'horizon.

Le renforcement sécuritaire contribue également à insécuriser les migrants à la frontière, vulnérables aux organisations criminelles transnationales qui cherchent des activités plus lucratives que le trafic de drogue pour pouvoir innover dans les technologies qui leur permettront de défier l'État fédéral étatsunien. Les migrants sont non seulement criminalisés par l'État mais sont aussi devenus la cible des narcotrafiquants, impliqués dans le trafic d'êtres humains.

Paradoxalement, l'État insécurise l'économie des villes frontalières, et en particulier celle des petites villes étatsuniennes. Douglas, en raison de la construction de barrières avec fils barbelés, ou encore la patrouille d'agents fédéraux dans la ville, garde sa réputation de ville frontalière « à éviter », et ne parvient pas à attirer les investisseurs qui lui permettraient de redynamiser son économie. De plus, l'État porte atteinte à l'environnement de la frontière et aux populations ancestrales qui y habitent, en choisissant de faire abstraction de lois pourtant mises en place pour protéger l'écosystème et les amérindiens.

Ces tensions dans les *borderlands* associées aux migrations, aux trafics de drogues, à l'économie ou encore à l'environnement, créent un décalage entre ce qu'est la sécurité frontalière imposée du dessus, depuis Washington, et ce qu'est la sécurité pour les résidents de Douglas/Agua Prieta, pour qui l'État ne répond pas aux besoins locaux. Mais ces problèmes ne tirent pas leur origine des *borderlands*. Ces problèmes viennent de l'extérieur. Comme le

précise Michael Dear: « the *borderlanders* have limited capacity for self-determination in such matters »[965]. Cela n'empêche pas les résidents de se mobiliser pour résister à la sécurité fédérale et apporter des solutions aux formes d'insécurités qu'elle engendre. Michael Dear ajoute :

> Border dwellers have made what adjustments they can, along the way demonstrating remarkable durability and adaptability based in centuries of co-existence[966].

À travers les réponses apportées par les résidents lors des entretiens, un nouvel élément de définition à ce qu'est la sécurité frontalière pour les résidents eux-mêmes se dessine. Elle est d'abord humaine, axée sur les individus. Les *borderlanders* disposent d'un certain degré de liberté pour mettre en œuvre des actions qui visent à assurer les liens historiques, économiques et culturels entre les deux villes et à venir en aide aux populations vulnérables de la frontière. Comme le souligne Mary Kaldor, « une approche de sécurité humaine devrait tendre à la fois à stabiliser les conflits et à s'attaquer aux origines de l'insécurité »[967]. L'origine de l'insécurité ne serait-elle pas l'État fédéral lui-même, sourd aux recommandations municipales et aux initiatives locales ? Ceci renverserait le concept de sécurité sociétale : l'enjeu sécuritaire pour les frontaliers ne serait pas de préserver la culture des États-Unis, mais d'assurer la protection des populations frontalières et de la culture qui leur est propre.

[965] Dear, *Why Walls Won't Work, op. cit.*, p. xi.
[966] *Ibid.*
[967] Kaldor, « La sécurité humaine », *op. cit.*, p. 910.

# Conclusion générale

Vie biculturelle, espaces d'échanges transnationaux, interactions binationales, richesse environnementale, zones de créativité, sont autant d'expressions utilisées par les résidents frontaliers pour décrire leur environnement, mais moins souvent relayées dans la vie politique et par les médias que les termes relatifs à un climat de peur, une rhétorique de guerre, ou de crime.

À travers l'étude de Douglas/Agua Prieta, nous avons cherché à montrer ce décalage, entre d'un côté la sécurité définie et imposée par l'État fédéral sur les villes frontalières, et de l'autre les représentations qu'en ont les *borderlanders*. Ce travail de recherche a démontré que ce décalage entraîne des formes d'insécurité dans les villes frontalières, qui ne semblent pas être prises en compte par les acteurs étatiques.

Grâce à une approche combinant des méthodologies empruntées à la géographie politique, aux relations internationales, à la sociologie, à l'histoire et à l'anthropologie, cette thèse a d'abord montré que la sécurité pour l'État fédéral étatsunien est la sécurité nationale, soit la survie de l'État et la défense de sa souveraineté[968]. Cherchant à asseoir son autorité à la frontière États-Unis/Mexique, l'État met en œuvre la sécuritisation pour définir des menaces à la sécurité nationale : les trafiquants de drogues dans les années 1980, les migrants en situation irrégulière à partir des années 1990, puis les terroristes à partir des années 2000. L'identification de ces menaces par l'État, à travers des discours qui se concentrent en particulier sur les migrants, participe à créer un problème de sécurité en le désignant comme tel. Mettre en place des mesures exceptionnelles devient alors urgent[969], ce qui justifie la sécurisation de la frontière États-Unis/Mexique, considérée comme poreuse et perméable aux « menaces ». La sécurisation s'est déroulée en plusieurs étapes à partir des années 1990, et se renforce encore en 2020. Parmi les mesures observées se trouvent la mise en place de barrières, le déploiement de davantage d'agents fédéraux de la CBP et de la *Border Patrol*, ou encore la mise en place d'outils technologiques de surveillance. Ce faisant, l'État opère un retour au sens premier de la sécurité, à savoir la sécurité militaire.

Le renforcement des mesures sécuritaires a fait émerger de nouveaux acteurs de la sécurité, non-étatiques. Leur position et leur influence contribuent à élargir la notion de sécurité nationale. C'est le cas des compagnies privées de la sécurité. En leur confiant la charge de la

[968] Lamotte, « États-Unis/Mexique », *op. cit*., p. 106.
[969] Ceyhan, « Analyser la sécurité », *op. cit*., p. 7.

sécurisation de la frontière, l'État a contribué à créer un « nouvel État sécuritaire étatsunien »[970]. En effet, les compagnies privées bénéficient du marché croissant de la sécurité, créant un complexe sécuritaro-industriel qui élargit la notion de sécurité au-delà des frontières étatsuniennes. La sécurité nationale s'incarne dans les régions frontalières, là où l'État rencontre, à sa frontière, son « dehors ». La sécurité nationale devient ainsi régionale.

Aux échelles de l'État d'Arizona et du comté de Cochise, ce sont des initiatives citoyennes et politiques, appuyées par des groupes de pression comme FAIR, qui jouent un rôle déterminant dans la définition des menaces sur la sécurité nationale et sur les processus de sécurisation. Ils opèrent un glissement de la sécurité nationale à la sécurité sociétale. La première, qui visait la préservation et la survie de l'État, est complétée par la seconde, qui cherche la survie de l'identité et de la société blanche. De plus, des groupes nativistes remettent en cause les mesures prises par l'État, non pas parce qu'ils sont contre la sécurité frontalière, mais au contraire parce qu'ils estiment que les mesures ne sont pas suffisantes pour protéger la société étatsunienne, une des raisons pour laquelle des groupes anti-immigrés se forment, pour apporter leurs propres réponses. Pour Martin Lamotte, « l'existence de ces milices à la frontière symbolise la dissémination des pratiques souveraines, transférées aux mains des citoyens »[971]. Plutôt que d'attendre passivement de l'État que celui-ci les protège, ces citoyens s'engagent eux-mêmes dans des activités sécuritaires[972].

Toutefois, si la sécurisation de la frontière fait sens aux yeux des autorités politiques, des compagnies privées de la sécurité, et d'une partie de la population, cette thèse a mis en évidence qu'elle revêt une autre dimension pour les résidents des *borderlands.* Ces derniers vivent avec les mesures sécuritaires et les perçoivent, pour la majorité, comme imposées dans leur ville. Pour le démontrer, nous avons cherché à contribuer à la définition des villes frontalières à travers l'étude de Douglas/Agua Prieta, en examinant les liens qui les caractérisent. Si les études se sont davantage concentrées sur les liens historiques, culturels, sociaux et économiques qui caractérisent les villes frontalières, cette recherche a ajouté la dimension des *borderlanders* qui permettent de maintenir ces liens, ainsi que la dimension sécuritaire que les villes partagent. Caractériser les types sociaux des *borderlanders* a permis de rendre compte de l'évolution des communautés frontalières depuis les années 1990, et de leur hétérogénéité, qui explique que les résidents adoptent des attitudes variées par rapport aux mesures sécuritaires. Une minorité d'entre eux – les résidents nationaux – estiment que la

[970] David Astin, « Top Secret America: The Rise of the New American Security State », *op. cit.*
[971] Lamotte, « États-Unis/Mexique », *op. cit*., p. 107.
[972] Les Johnston, « Crime, Fear and Civil Policing », *Urban Studies*, vol. 38, nº 5/6 (2001): 959-76. p. 965.

sécurité comme définie et imposée par l'État est nécessaire. Ils reproduisent ainsi les discours de sécuritisation sur les migrants et les organisations criminelles, contribuant à perpétuer un climat de peur. En revanche, ce n'est pas le cas de la majorité – les résidents transnationaux – qui voit son espace de vie et ses habitudes bouleversés par les mesures étatiques. Or, ce sont ces *borderlanders* transnationaux, traversant la frontière, qui perpétuent les liens entre villes frontalières. Ainsi, leurs expériences de traversée et leurs interactions avec les différents dispositifs sécuritaires – dont les agents fédéraux de la sécurité – peuvent déterminer leur mobilité future et entraver les liens entre les États-Unis et le Mexique si ces expériences sont vécues comme stressantes.

Une troisième contribution de cette thèse est de mettre en évidence les représentations des résidents locaux sur la sécuritisation et la sécurisation. Ces représentations ont démontré l'existence d'un cercle vicieux de la sécurité imposée par l'État fédéral, qui engendre des formes d'insécurité pour les villes frontalières et leurs résidents, qui à leur tour justifient de davantage d'intervention de l'État pour sécuriser la frontière, et ainsi de suite. Ces formes d'insécurité sont d'ordre économique, humain et environnemental. L'État fédéral contribue d'une part à insécuriser l'économie des petites villes frontalières comme Douglas qui, déjà marginalisées géographiquement à l'échelle nationale, ne parviennent pas à attirer les investisseurs qui leur permettraient de redynamiser leur économie. D'autre part, quand l'État investit toujours plus d'argent dans le renforcement sécuritaire à la frontière, il contribue à amener les organisations criminelles transnationales à se professionnaliser. Pour pouvoir continuer à faire passer leurs marchandises aux États-Unis, les OCT ont besoin de plus d'employés, qu'ils recrutent parmi des jeunes des villes frontalières. Ces jeunes ayant peu d'opportunités professionnelles en raison du peu d'intérêt que manifestent les entreprises étatsuniennes pour s'implanter à Douglas – ironiquement, à cause des discours, à l'échelle nationale, sur les villes frontalières comme étant dangereuses – ils deviennent vulnérables aux OCT. Les migrants sont également touchés, faisant l'objet de violence. Ciblés par les OCT au Mexique pour les sources de revenus qu'ils représentent, et criminalisés aux États-Unis par l'État fédéral, les migrants sont dans un entre-deux qui les rend extrêmement vulnérables. Enfin, nous avons évoqué les écosystèmes étatsuniens menacés par les mesures sécuritaires, ce qui engendre une insécurité environnementale.

Pour dénoncer et résister aux mesures de l'État fédéral, des *borderlanders* organisent des initiatives locales artistiques, humanitaires, juridiques, économiques. Ces formes de résistance contribuent à remettre en cause la sécurité telle que définie par l'État fédéral et en apportent une nouvelle définition. Les résidents frontaliers renversent le concept de sécurité

sociétale. Si celle-ci était définie par les acteurs nativistes comme la survie de l'identité et de la société blanche, les *borderlanders* transnationaux souhaitent, quant à eux, préserver une société binationale et biculturelle à la frontière.

Ces différents apports ont contribué à démontrer le décalage qui existe entre la vie dans les *borderlands* selon les résidents frontaliers et les mesures sécuritaires prises par l'État fédéral. Ce dernier décide de mesures à la frontière sans consulter les résidents, des mesures qui ne font pas l'unanimité. Ce manque d'unanimité ne se manifeste pas seulement à la frontière, mais dans l'ensemble des États-Unis. En effet, l'opinion publique s'est radicalisée ces dernières années, avec une fracture idéologique entre résidents républicains et démocrates qui s'amplifie, notamment sur les questions de migrations irrégulières qui font l'objet d'une attention particulière sous l'administration Trump[973].

Cette recherche prend fin à la veille des élections présidentielles de novembre 2020. L'issue de ces élections ne changera probablement pas drastiquement le renforcement sécuritaire à la frontière États-Unis/Mexique. Malgré des engagements très différents[974], que Donald Trump ou Joseph Biden soit élu, les dispositifs de sécuritisation et de sécurisation sont déjà bien en place, le « mur » étant devenu le nouveau symbole des États-Unis selon l'historien des Amériques Greg Grandin, qui ajoute :

> It stands for a nation that still thinks "freedom" means freedom from restraint, but no longer pretends, in a world of limits, that everyone can be free – and enforces that reality through cruelty, domination, and racism[975].

Nous pouvons toutefois remarquer une nouveauté dans la sécurité frontalière sous la présidence de Donald Trump :

[973] Pew research Center, « Most Border Wall Opponents, Supporters Say Shutdown Concessions Are Unacceptable », *Pew Research Center,* janvier 2019, https://www.pewresearch.org/politics/2019/01/16/methodology-213/. Site consulté le 14 octobre 2020.
[974] Sur sa plateforme de campagne présidentielle, Joseph Biden annonce que s'il est élu Président, les flux et modes de surveillance des migrants déjà sur le territoire pourraient changer. Par exemple, il annonce qu'il mettrait fin aux Protocoles de Protection de Migrations, ainsi qu'à la construction de barrières tout le long de la frontière (à la place, il investirait sur l'amélioration de la technologie aux PoE). Joseph Biden, « The Biden Plan For Securing Our Values As a Nation of Immigrants », *JoeBiden.com*, 2020, https://joebiden.com/immigration/#. Site consulté le 14 octobre 2020.
[975] Grandin, *The End of the Myth, op. cit.*, p. 275.

> The wall offers its own illusions: a mystification that simultaneously recognizes and refuses limits. Trumpism fuels resentment that the U.S. has been too generous […][976].

Étant les premiers affectés par les mesures mises en place dans leurs villes, les résidents frontaliers sont les premiers à en pâtir, alors même que les rapports de la *U.S. Customs and Border Protection* indiquent que Douglas/Agua Prieta ne font pas partie des villes les plus traversées par les migrants en situation irrégulière – il n'y a que quelques arrestations par mois. Ces mêmes rapports indiquent que la zone aux alentours de Douglas ne fait ni l'objet d'une priorité pour les agents de la *Border Patrol*, ni ne fait partie des quinze zones qui nécessitent une barrière de façon « urgente » selon l'agence fédérale[977]. Il n'en reste pas moins que, tout en déclarant en mars 2020 une urgence nationale de santé publique face à la Covid-19[978], l'administration Trump intensifiait en même temps ses efforts pour construire des kilomètres de barrière dans les États frontaliers – dont une entre Douglas et Agua Prieta – pour tenir sa promesse de construire plus de 800 kilomètres de barrière avant les élections de 2020. Ce faisant, l'administration s'approprie et détruit les terres – terres parfois sacrées pour les peuples indigènes qui y habitent, terres parfois privées – pour mettre en place les mesures sécuritaires[979], engendrant une insécurité environnementale.

L'insécurité environnementale, mentionnée dans cette thèse, pourrait être développée lors de futures recherches en études frontalières. Il s'agit d'un thème porteur abordé par des géographes comme Reece Jones dans *Violent Borders*[980] pour qui il existe un modèle géographique (*geographic pattern*) selon lequel les changements environnementaux auront des répercussions significatives sur les êtres humains[981], Joseph Nevins dans « Academic Jet-Setting in a Time of Climate Destabilization: Ecological Privilege and Professional Geographic Travel »[982] qui parle de « privilège écologique », ainsi que par des historiens comme

[976] *Ibid.*
[977] Nick Miroff, « Where Trump's Border Wall Rises, Ranchers See a Scar on the Range », *Washington Post*, 6 mars 2020, https://www.washingtonpost.com/immigration/2020/03/06/where-trumps-border-wall-rises-ranchers-see-scar-range/. Site consulté le 13 septembre 2020.
[978] White House, « Proclamation on Declaring a National Emergency Concerning the Novel Coronavirus Disease (COVID-19) Outbreak », *The White House*, 13 mars 2020, https://www.whitehouse.gov/presidential-actions/proclamation-declaring-national-emergency-concerning-novel-coronavirus-disease-covid-19-outbreak/. Site consulté le 10 octobre 2020.
[979] Joseph Nevins, « Border Land, Border Water (Review) », *NACLA*, 23 juillet 2020, https://nacla.org/border-land-border-water. Site consulté le 10 octobre 2020.
[980] Reece Jones, *Violent Borders: Refugees and the Right to Move* (London New York: Verso, 2016).
[981] *Ibid.*, p. 253.
[982] Joseph Nevins, « Academic Jet-Setting in a Time of Climate Destabilization: Ecological Privilege and Professional Geographic Travel », *The Professional Geographer*, vol. 66, no. 2 (2014): 298-310. p. 298.

C.J. Alvarez dans *Border Land, Border Water : A History of Construction on the U.S.-Mexico Divide*[983], ou encore par le journaliste Todd Miller dans *Storming the Wall : Climate Change, Migration and Homeland Security*[984]. En effet, le renforcement sécuritaire à la frontière a des effets négatifs directs sur l'environnement dans les zones frontalières où la construction de barrières exige de niveler le sol, de détruire la flore et la faune locale, de construire des routes, etc[985]. Reece Jones observe :

> Just as borders are used to limit the movement of the poor by creating pools of exploitable labor, they are used to control the environment by creating pools of exploitable resources, with rules on extraction and access that differ across territories […]. The division of the earth into separate political jurisdictions means that the scale of decision-making (the state) does not match the scale of the system (the globe), which can produce overexploitation and exacerbate the challenge of addressing problems that cross borders[986].

Si nous reprenons l'exemple du *San Bernardino Wildlife National Refuge*, nous avons évoqué le fait que la compagnie en charge de la construction de la barrière pompe l'eau de la nappe phréatique quotidiennement pour la mélanger au ciment qui sert de fondation à la barrière. Non seulement cela perturbe l'écosystème, mais cela aura également un impact humain, notamment sur les ranchers des *borderlands* qui dépendent de cette eau pour abreuver leurs troupeaux. Si les niveaux d'eau diminuent en raison de la construction de la barrière, alors cela signifie que moins d'eau coulera du refuge de San Bernardino vers les ranchs du Sonora, qui permettait jusque-là de soutenir les activités agricoles et d'élevage[987].

Compte tenu des crises écologiques et humanitaires qui s'annoncent – et qui se manifestent déjà – les frontières, en perpétuelle évolution, doivent continuer à être observées dans leurs dimensions multiples et complexes, à travers des approches, entre autres, géopolitiques, socio-historiques, environnementales. Ces études doivent de plus être menées à plusieurs échelles. Dans de nombreuses régions des Amériques, les changements environnementaux auront des répercussions sur les villes frontalières, en raison du mouvement

[983] C. J. Alvarez, *Border Land, Border Water: A History of Construction on the US-Mexico Divide* (Austin: University of Texas Press, 2019).
[984] Todd Miller, *Storming the Wall: Climate Change, Migration, and Homeland Security* (San Francisco, CA: City Lights Books, 2017).
[985] Jones, *Violent Borders, op. cit*., p. 242.
[986] *Ibid.*, p. 243.
[987] Sanchez, « New Border Wall Going up in Southeastern Arizona Wildlife Refuge », *op. cit.*

des réfugiés climatiques. Comme le souligne Todd Miller, « le réchauffement climatique – qui affecte d'ores et déjà le nord du Honduras : inondations, érosion, ondes de tempête, hausse du niveau de la mer, etc. – aura pour conséquence inévitable une immigration massive »[988]. Pour s'attaquer aux changements globaux, il faudrait repenser l'idée que les États ont le droit exclusif sur les décisions environnementales au sein de leur territoire national puisque l'environnement ne respecte pas les frontières[989], sans que ces derniers ne sentent leur souveraineté menacée.

[988] Miller, *Storming the Wall, op. cit.*, p. 94.
[989] Jones, *Violent Borders, op. cit.*, p. 296.

# Sources

# Sources primaires

## 1) Observation participante

Des activités d'observation participante ont été réalisées dans le cadre de cette recherche. Parmi elles :

**Activités hebdomadaires/mensuelles**

<u>À Douglas</u>

Veillée *Healing Our Borders vigils*
*Cross plantings*

<u>À Agua Prieta</u>

Bénévolat à CRM, CAME, et au *Centro Comunitario*
Cours de français donnés à des résidents d'Agua Prieta en groupes

**Autres activités**

<u>À Douglas</u>

Participation à une réunion *Keep Douglas Together*
Observation de la présentation par les agents de la CBP et *Border Patrol* à Douglas
Observations participantes à l'église *First Presbyterian Church*
Observation d'une réunion du conseil municipal
Archives du musée Douglas-Williams
Visite de l'exposition sur les vétérans de Douglas
Archives du *Douglas Dispatch*

<u>À Tucson</u>

Participation à *Keep Tucson Together*
Cours suivi à *University of Arizona* : *Mexican Immigrations*

<u>À Agua Prieta</u>

Observation de plusieurs cours d'anglais dans un lycée,
Observation participante à l'église *Lirio de los Valles*
Observation participante auprès de Rancho Feliz
Visite de DouglaPrieta Trabaja
Visite du Chiapas chez des producteurs de café (Chiapas)

## 2) Entretiens menés par l'auteure

Lors de l'enquête ethnographique, 110 entretiens ont été menés, dont 95 entretiens approfondis qui ont été exploités et qui sont retranscrits ci-dessous. Les entretiens signalés par un astérisque sont ceux qui n'ont pas été enregistrés.

| **Date** | **Prénoms** | **Durée** | **Lieu** | **Langue** | **Fonction** |
|---|---|---|---|---|---|
| 27/07/2017 | Raquel Rubio-Goldsmith | 2h | University of Arizona, Tucson | anglais | professeure à *University of Arizona* |
| 27/07/2017 | Todd Miller | 1h17 | Café à Tucson | anglais | journaliste et écrivain |
| 11/10/2017 | Aaliyah* | 2h | Casa Segovia, Douglas | anglais | journaliste au *Douglas Dispatch* |
| 11/10/2017 | Robert Uribe | 33 min | Mairie, Douglas | anglais | maire de Douglas de 2016 à 2020 |
| 12/10/2017 | Beth | 1h33 | Café Justo, Agua Prieta | anglais | historienne à la retraite |
| 12/10/2017 | Keoki | 1h33 | Café Justo, Agua Prieta | anglais | journaliste à la retraite |
| 16/10/2017 | Jenifer* | 1h | Bureau de Frontera de Cristo, Douglas | anglais | étudiante au Cochise Community College |
| 16/10/2017 | Lacie | 1h31 | Parc, Douglas | anglais | retraité |
| 16/10/2017 | Laura* | 1h | Bureau de Frontera de Cristo, Douglas | espagnol | serveuse à Sierra Vista |
| 17/10/2017 | Ann | 1h14 | Casa Segovia, Douglas | anglais | professeure à la retraite |
| 17/10/2017 | Danny O. | 1h14 | Hôtel Gadsden, Douglas | anglais | entrepreneur, maire de Douglas de 2012 à 2016 |
| 17/10/2017 | Del | 1h09 | Chez Del, Douglas | anglais | entrepreneur |
| 24/10/2017 | Cindy | 1h21 | Douglas-Williams House, Douglas | anglais | historienne |
| 08/11/2017 | Jack | 1h39 | Casita, Douglas | anglais | pasteur à la retraite |
| 12/11/2017 | Ada* | 2h | Chez Ada, Agua Prieta | espagnol | mère au foyer |
| 12/11/2017 | Roberto* | 2h | Chez Roberto, Agua Prieta | espagnol | employé de *maquiladora* |
| 16/11/2017 | Yolanda | 5h28 | Chez Yolanda, à Pirtleville | anglais | retraitée |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 18/11/2017 | Adrían | 1h43 | Casita, Douglas | anglais | directeur de service clientèle de *Café Justo* |
| 27/11/2017 | Stephanie* | 2h | Conversations à Agua Prieta et Douglas | anglais | douanière mexicaine |
| 28/11/2017 | John | 1h23 | Collège, Douglas | anglais | professeur au collège |
| 30/11/2017 | Alba | 33 min | Bureau de Frontera de Cristo, Douglas | anglais | policière en formation |
| 21/12/2017 | Fermin* | 45 min | CAME, Agua Prieta | espagnol | sans emploi |
| 23/08/2018 | Sonya | 1h26 | Bureau de Frontera de Cristo, Douglas | anglais | volontaire pour Frontera de Cristo |
| 06/09/2018 | David C. | 1h48 | Chez David, Douglas | anglais | artiste |
| 06/09/2018 | Meiko | 1h48 | Chez Meiko, Douglas | anglais | artiste |
| 08/09/2018 | Alejandro | 2h03 | Café Justo, Agua Prieta | anglais | professeure d'anglais dans un lycée d'Agua Prieta |
| 09/09/2018 | Mary N. | 2h24 | Chez Mary , à Douglas | anglais | danseuse du corps de ballet à la retraite |
| 11/09/2018 | Julie | 1h34 | Blueberry Café, Douglas | anglais | professeure de yoga |
| 13/09/2018 | Alex | 2h06 | Conalep, Agua Prieta | anglais et espagnol | lycéen à Agua Prieta |
| 13/09/2018 | Gustavo | 2h06 | Conalep, Agua Prieta | anglais et espagnol | lycéen à Agua Prieta |
| 13/09/2018 | Jesús | 2h06 | Conalep, Agua Prieta | anglais et espagnol | lycéen à Agua Prieta |
| 13/09/2018 | Ramses | 2h06 | Conalep, Agua Prieta | anglais | lycéen à Agua Prieta |
| 14/09/2018 | Amelia | 2h24 | Restaurant, Douglas | anglais | entrepreneuse |
| 17/09/2018 | Alan | 1h41 | Dans son magasin, Douglas | anglais | entrepreneur |
| 17/09/2018 | Samuel | 2h03 | Café Justo, Agua Prieta | anglais | lycéen à Douglas |
| 19/09/2018 | Lycéenne d'Agua Prieta 1 | 47 min | Conalep, Agua Prieta | espagnol | lycéenne |
| 19/09/2018 | Lycéenne d'Agua Prieta 2 | 47 min | Conalep, Agua Prieta | espagnol | lycéenne |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 19/09/2018 | Lycéenne d'Agua Prieta 3 | 47 min | Conalep, Agua Prieta | espagnol | lycéenne |
| 19/09/2018 | Lycéenne d'Agua Prieta 4 | 47 min | Conalep, Agua Prieta | espagnol | lycéenne |
| 19/09/2018 | Lycéenne d'Agua Prieta 5 | 47 min | Conalep, Agua Prieta | espagnol | lycéenne |
| 19/09/2018 | Lycéenne d'Agua Prieta 6 | 47 min | Conalep, Agua Prieta | espagnol | lycéenne |
| 19/09/2018 | Lycéenne d'Agua Prieta 7 | 47 min | Conalep, Agua Prieta | espagnol | lycéenne |
| 20/09/2018 | Jamie | 1h48 | Restaurant, Douglas | anglais | médecin |
| 22/09/2018 | Carlos* | 2h | Rancho Feliz, Agua Prieta | espagnol | volontaire pour Rancho Feliz |
| 22/09/2018 | Eliazar | 10 min | Sur site de construction, Agua Prieta | espagnol | DJ |
| 22/09/2018 | Maribel | 1h12 | Chez Maribel, Agua Prieta | espagnol | retraitée |
| 24/09/2018 | Cecilia* | 1h15 | Au téléphone | anglais | professeure |
| 26/09/2018 | Reyes* | 3h | Vecino Dignos, Agua Prieta | espagnol | volontaire pour Rancho Feliz |
| 27/09/2018 | David Carranza | 1h49 | Bureau de David, Douglas | anglais | employé municipal en charge du développement économique de Douglas |
| 27/09/2020 | Larry | 1h | Douglas | anglais | entrepreneur |
| 27/09/2018 | Helen | 41 min | Dans la voiture, Agua Prieta | anglais | sœur (School Sister of Notre-Dame) |
| 28/09/2018 | James | 1h10 | Casita, Douglas | anglais | professeur au collège |
| 01/10/2018 | Diana | 1h52 | Bibliothèque, Douglas | anglais | bibliothécaire |
| 03/10/2018 | Jim | 1h42 | Douglas-Williams House, Douglas | anglais | professeur à la retraite |
| 10/10/2018 | Graciela | 2h | Bibliothèque, Douglas | anglais | retraitée |
| 12/10/2018 | Mark Adams | 2h | Bureau de Frontera de Cristo, Douglas | anglais | coordinateur de Frontera de Cristo du côté étatsunien |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 14/10/2018 | Martin* | 30 min | CRM et CAME, Agua Prieta | espagnol | sans emploi |
| 20/10/2018 | Patty | 2h | Casita, Douglas | anglais | professeure |
| 21/10/2018 | Eduardo* | 1h | CRM, Agua Prieta | espagnol | sans emploi |
| 21/10/2018 | Elvia | 1h43 | Restaurant, Agua Prieta | anglais et espagnol | volontaire pour Frontera de Cristo |
| 22/10/2018 | Janet | 1h55 | Casita, Douglas | anglais | employée administrative à la retraite |
| 22/10/2018 | Rick | 1h55 | Casita, Douglas | anglais | gardien de prison à la retraite |
| 25/10/2018 | Chauffeur taxi 1* | 10 min | Dans le taxi, Agua Prieta | espagnol | chauffeur de taxi |
| 25/10/2018 | Mary | 2h17 | Casita, Douglas | anglais | professeure |
| 27/10/2018 | José* | 20 min | Ranch *La Morita*, Agua Prieta | espagnol | sans emploi |
| 13/11/2018 | Chauffeur taxi 2* | 10 min | Dans le taxi, Agua Prieta | espagnol | chauffeur de taxi |
| 21/11/2018 | Cynthia | 1h46 | Restaurant, Douglas | anglais | employée municipale |
| 22/11/2018 | Rosendo | 20 min | Café Justo, Agua Prieta | espagnol | pasteur |
| 23/11/2018 | Berenice | 54 min | Café Justo, Agua Prieta | espagnol | dentiste |
| 23/11/2018 | Lucia | 2h16 | Chez Lucia, Douglas | anglais | retraitée |
| 27/11/2018 | Bruce | 1h17 | Bureau du *Douglas Dispatch*, Douglas | anglais | journaliste au *Douglas Dispatch* |
| 28/11/2018 | Jenea | 1h12 | Cochise Community College, Douglas | anglais | professeure, artiste |
| 28/11/2018 | Lea | 1h39 | Douglas-Williams House, Douglas | anglais | professeure à la retraite |
| 28/11/2018 | Richard | 1h39 | Douglas-Williams House, Douglas | anglais | géographe à la retraite |
| 29/11/2018 | Danny M. | 1h45 | Restaurant, Douglas | anglais | adjoint au shérif |
| 30/11/2018 | Jorge* | 45 min | CRM, Agua Prieta | espagnol | sans emploi |
| 30/11/2018 | Juan (migrant)* | 1h | CAME, Agua Prieta | espagnol | sans emploi |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 03/12/2018 | Betto | 32 min | CRM, Agua Prieta | espagnol | directeur du Centre de Ressources pour Migrants |
| 04/12/2018 | Gabriel | 29min | CRM, Agua Prieta | anglais | retraité |
| 04/12/2018 | Nubia | 1h15 | Casita, Douglas | anglais | étudiante |
| 05/12/2018 | Febe | 1h30 | Casita, Douglas | anglais et espagnol | barista |
| 05/12/2018 | Lourdes | 1h30 | Casita, Douglas | anglais | sans emploi |
| 06/12/2018 | Jesús D. | 1h48 | Hôtel Gadsden, Douglas | anglais | employé municipal |
| 06/12/2018 | Linda | 1h09 | Casita, Douglas | anglais | retraitée |
| 10/12/2018 | Judy | 40min | Café Justo, Agua Prieta | anglais | sœur (School Sister of Notre-Dame) |
| 10/12/2018 | Lucy | 53 min | Café Justo, Agua Prieta | anglais | sœur (School Sister of Notre-Dame) |
| 11/12/2018 | Ginny | 1h37 | Hôtel Gadsden, Douglas | anglais | retraitée |
| 12/12/2018 | Joca | 57min | Café Justo, Agua Prieta | anglais | coordinatrice de Frontera de Cristo du côté mexicain |
| 12/12/2018 | Myriam | 1h02 | Café Justo, Agua Prieta | anglais et espagnol | volontaire pour Frontera de Cristo et professeure de permaculture |
| 24/10/2018 | Vicky | 1h26 | Bureau de Frontera de Cristo, Douglas | anglais | secrétaire pour Frontera de Cristo |
| 12/12/2018 | Dora | 1h | Chez Dora, Agua Prieta | espagnol | femme de ménage |
| 2/11/2017 | Fred* | 1h | Slaughter Ranch, Douglas | anglais | rancher |
| 21/11/2018 | Chauffeur taxi 3* | 10 min | Dans le taxi, Agua Prieta | espagnol | chauffeur de taxi |
| 26/09/2018 | Fernanda* | 1h30 | Vecino Dignos, Agua Prieta | anglais | mère au foyer |
| 8/12/2018 | Chauffeur taxi 4* | 10 min | Dans le taxi, Agua Prieta | espagnol | chauffeur de taxi |

## 3) Sites gouvernementaux étatsuniens

Arizona State Legislature. « Senate Bill 1070: article 8 ». *Azleg,* 2010. http://www.azleg.gov/legtext/49leg/2r/bills/sb1070s.pdf. Site consulté le 24 avril 2020.

Bureau of Transportation Statistics. « Classeur: Border Crossing Data », *DOT,* 2020, https://explore.dot.gov/views/BorderCrossingData/Annual?:isGuestRedirectFromVizportal=y&:embed=y.

CBP. « CBP Enforcement Statistics Fiscal Year 2020 », *U.S. Customs and Border Protection*, 2020, https://www.cbp.gov/newsroom/stats/cbp-enforcement-statistics.

———. « CBP Enforcement Statistics Fiscal Year 2020 », *U.S. Customs and Border Protection,* 2020, https://www.cbp.gov/newsroom/stats/cbp-enforcement-statistics.

———. « CBP-Snapshot-Feb-2020.pdf », *U.S. Customs and Border Protection*, 2 février 2020, https://www.cbp.gov/sites/default/files/assets/documents/2020-Feb/CBP-Snapshot-Feb-2020.pdf.

———. « Leadership/Organization », *U.S. Customs and Border Protection*, 2020, https://www.cbp.gov/about/leadership-organization.

———. « National Border Patrol Strategy », *U.S. Customs and Border Protection*, 2004, http://cw.routledge.com/textbooks/9780415996945/gov-docs/2004.pdf.

———. « U.S. Border Patrol Fiscal Year Southwest Border Sector Apprehensions (FY 1960 - FY 2019)_0.pdf », *U.S. Customs and Border Protection*, 2020, https://www.cbp.gov/sites/default/files/assets/documents/2020-Jan/U.S.%20Border%20Patrol%20Fiscal%20Year%20Southwest%20Border%20Sector%20Apprehensions%20%28FY%201960%20-%20FY%202019%29_0.pdf.

Census. « Number of inhabitants Arizona », *Census.gov*, 1950, https://www2.census.gov/library/publications/decennial/1950/population-volume-1/vol-01-06.pdf.

———. « U.S. Census Bureau QuickFacts: Arizona », *Census.gov,* 2020, https://www.census.gov/quickfacts/AZ.

Commission on Presidential Debates. « CPD: October 21, 1984 Debate Transcript », *Debates.org*, 21 octobre 1984, https://www.debates.org/voter-education/debate-transcripts/october-21-1984-debate-transcript/.

Congress. « STATUTE-94-Pg102 », *govinfo*, 17 mars 1980, https://www.govinfo.gov/content/pkg/STATUTE-94/pdf/STATUTE-94-Pg102.pdf.

Beittel, June S. « Mexico: Organized Crime and Drug Trafficking Organizations », *Congressional Research Service*, 20 décembre 2019.

DHS. « Migrant Protection Protocols », *Department of Homeland Security*, 24 janvier 2019, https://www.dhs.gov/news/2019/01/24/migrant-protection-protocols.

———. « Myth vs. Fact: Caravan », *Department of Homeland Security*, 1 novembre 2018, https://www.dhs.gov/news/2018/11/01/myth-vs-fact-caravan.

———. « Secure U.S. Borders and Approaches », *Department of Homeland Security*, 24 avril 2009, https://www.dhs.gov/secure-us-borders-and-approaches.

Govtrack. « Summary of H.R. 6061 (109th): Secure Fence Act of 2006 », *GovTrack.us*, 2006, https://www.govtrack.us/congress/bills/109/hr6061/summary#libraryofcongress.

Homeland Security. « Aliens Removed or Returned: Fiscal Years 1892 to 2018 », *Department of Homeland Security*, 2 janvier 2020, https://www.dhs.gov/immigration-statistics/yearbook/2018/table39.

———. « Joint Statement on MPP Rescheduling », *Department of Homeland Security*, 23 mars 2020, https://www.dhs.gov/news/2020/03/23/joint-statement-mpp-rescheduling.

———. « Migrant Protection Protocols », *Department of Homeland Security*, 24 janvier 2019, https://www.dhs.gov/news/2019/01/24/migrant-protection-protocols.

Koscak, Paul. « Border Wall Prototype Designs », *U.S. Customs and Border Protection*, 2017, https://www.cbp.gov/frontline/border-wall-prototype-designs.

National Park Service. « Final General Management Plan Development Concept Plans Environmental Impact Statement », *nps.gov*, 17 avril 2001, https://www.nps.gov/orpi/learn/management/upload/fingmp.pdf.

Norris, Ned. « The Tohono O'odham Nation of Arizona, Testimony of the Honorable Ned Norris, Jr., Chairman », *Natural Resources House*, 26 février 2020, https://naturalresources.house.gov/imo/media/doc/SCIP%2002.26%20-%20Chairman%20Norris.pdf.

Office of the Governor Doug Ducey. « Building Partnerships », *Office of the Arizona Governor,* 19 juin 2018, https://azgovernor.gov/governor/news/2018/06/building-partnerships.

Ribando Seelke, Clare. « Mexico: Evolution of the Mérida Initiative, 2007-2020 », *Congressional Research Service*, 19 février 2020.

Travel State Gov. « Mexico Travel Advisory », *Travel State,* 2020, https://travel.state.gov/content/travel/en/traveladvisories/traveladvisories/mexico-travel-advisory.html.

Trump, Donald. « Executive Order: Border Security and Immigration Enforcement Improvements », *The White House*, 25 janvier 2017, https://www.whitehouse.gov/the-press-office/2017/01/25/executive-order-border-security-and-immigration-enforcement-improvements.

———. « Presidential Memorandum on Additional Measures to Enhance Border Security and Restore Integrity to Our Immigration System », *The White House*, 29 avril 2019, https://www.whitehouse.gov/presidential-actions/presidential-memorandum-additional-measures-enhance-border-security-restore-integrity-immigration-system/.

U.S. Embassy and Consulates in Mexico. « The Merida Initiative », *U.S. Embassy*, 2020, https://mx.usembassy.gov/our-relationship/policy-history/the-merida-initiative/.

White House. « Executive Order: Border Security and Immigration Enforcement Improvements », *The White House*, janvier 2017, https://www.whitehouse.gov/presidential-actions/executive-order-border-security-immigration-enforcement-improvements/.

———. « Proclamation on Declaring a National Emergency Concerning the Novel Coronavirus Disease (COVID-19) Outbreak », *The White House*, 13 mars 2020, https://www.whitehouse.gov/presidential-actions/proclamation-declaring-national-emergency-concerning-novel-coronavirus-disease-covid-19-outbreak/.

———. « The National Environmental Policy Act of 1969, as amended », *The White House,* 1969, https://www.whitehouse.gov/sites/whitehouse.gov/files/ceq/NEPA_full_text.pdf.

## 4) Site gouvernemental mexicain

INEGI. « Archivo Histórico de Localidades », *INEGI*, 2020, https://www.inegi.org.mx/app/geo2/ahl/.

## 5) Sites sur les villes frontalières

Best Places. « Douglas, Arizona Crime », *Best Places,* 2020, https://www.bestplaces.net, 2020. https://www.bestplaces.net/crime/city/arizona/douglas.

CaliBaja. « Cali Baja – Bi-National Mega Region », *CaliBaja,* 2020, http://calibaja.net/.

City Data. « Douglas, Arizona (AZ 85607, 85608) profile: population, maps, real estate, averages, homes, statistics, relocation, travel, jobs, hospitals, schools, crime, moving, houses, news, sex offenders », *City Data,* 2020, http://www.city-data.com/city/Douglas-Arizona.html.

City of Douglas. « Douglas Arizona 2017 State of the City », *State of the City,* 2017, https://www.douglasaz.gov/DocumentCenter/View/381/City-of-Douglas-2017-State-of-the-City-PDF.

Data USA. « Douglas, AZ », *Data USA*, 2017, https://datausa.io/profile/geo/douglas-az.

MAGA. « Press Release », *Border Wall Prototypes*, 21 décembre 2017, https://www.borderwallprototypes.org/pressrelease.

SAEDG. « Our Communities », *Saedg*, 14 août 2017, http://www.saedg.org/douglas.html.

Sánchez, Jenea. « Artist Statement-M. Jenea Sanchez », *M. Jenea Sanchez*, 2019, http://mjeneasanchez.com/about-1.

World Population Review. « Douglas, Arizona Population 2020 (Demographics, Maps, Graphs) », *World Population Review*, 2020, https://worldpopulationreview.com/us-cities/douglas-az-population/.

Yuma Arizona. « Going to Mexico - Welcome To Yuma, Arizona - On The River's Edge », *Visit Yuma,* 2020, https://www.visityuma.com/going-to-mexico.html.

## 6) Réseaux sociaux

———. « "BUILD A WALL and CRIME WILL FALL! This is the new theme, for two years until the Wall is finished (under construction now), of the Republican Party. Use it and pray!" », *Twitter*, 23 janvier 2019, https://twitter.com/realDonaldTrump/status/1088058134713823233.

———. « "Mexico will pay for the wall!" », *Twitter*, 1 septembre 2016, https://twitter.com/realDonaldTrump/status/771294347501461504.

## 7) Sites de l'Organisation des Nations Unies

Nations Unies. « HCDH | Convention contre la torture », *ohchr.org*, 2020, https://www.ohchr.org/FR/ProfessionalInterest/Pages/CAT.aspx.

ONU. « Traite des êtres humains - Journée internationale pour l'abolition de l'esclavage, 2 décembre », *Nations Unies*, 2020, https://www.un.org/fr/events/slaveryabolitionday/trafficking.shtml.

Programme des Nations Unies pour le développement. « Rapport mondial sur le développement humain 1994 », *hdr.undp.org*, 1994, http://hdr.undp.org/sites/default/files/hdr_1994_fr_complet_nostats.pdf.

Unesco. « Qu'est-ce qu'une réserve de biosphère? », *unesco.org*, 2020, http://www.unesco.org/new/fr/natural-sciences/environment/ecological-sciences/man-and-biosphere-programme/mab40/press/biosphere-reserves/.

## 8) Autres

AZBR. « Homepage », *Arizona Border Recon*, 2011, https://www.arizonaborderrecon.org/.

Biden, Joseph. « The Biden Plan For Securing Our Values As a Nation of Immigrants », *JoeBiden.com,* 2020, https://joebiden.com/immigration/#.

Chesnut, Mark. « The Top Destinations for Medical Tourism in Mexico », *TravelAge West*, 1 août 2019, https://www.travelagewest.com/Travel/Mexico/The-Top-Destinations-for-Medical-Tourism-in-Mexico.

Duffin, Erin. « U.S. Border Patrol - Agent Staffing 1992-2018 », *Statista*, 29 avril 2019, https://www.statista.com/statistics/455866/us-border-patrol-agent-staffing/.

Encyclopedia, « California Proposition 187 », *Encyclopedia.com*, 7 octobre 2020, https://www.encyclopedia.com/social-sciences/encyclopedias-almanacs-transcripts-and-maps/california-proposition-187.

Hike Phoenix. « Laws Protecting Saguaro Cactuses », *Hike Phoenix*, 28 août 2018, https://hikephoenix.net/2018/08/28/laws-protecting-saguaro-cactuses/.

Lacquement, Guillaume. « Frontière, Debordering et rebordering, le paradoxe contemporain des frontières », *Encyclopædia Universalis*, 2020, https://www.universalis.fr/encyclopedie/frontiere/4-debordering-et-rebordering-le-paradoxe-contemporain-des-frontieres/.

Ollivon, Franck. « Panoptique », *Géoconfluences*, octobre 2019, http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/panoptique.

PostCommodity. « Postcommodity: Repellent Fence - 2015 », *Post Commodity,* 2015, http://postcommodity.com/Repellent_Fence_English.html.

Security Expo. « Why Attend? », *Border Security Expo*, mars 2019, https://www.bordersecurityexpo.com/event-info/.

Trump, Donald. « Full Transcript: Trump's 2020 State of the Union Address », *The New York Times*, 5 février 2020, https://www.nytimes.com/2020/02/05/us/politics/state-of-union-transcript.html.

# Sources secondaires

## 1) Ouvrages

Adams, Mark and Tommy Bassett. *Just Coffee Caffeine with a Conscience*, Éd. par Donald & Nancy Tubesing, Douglas, Arizona, Just Trade Center, 2009.

Alvarez, C. J. *Border Land, Border Water: A History of Construction on the US-Mexico Divide*, Austin, University of Texas Press, 2019.

Amilhat-Szary, Anne-Laure. *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?,* Paris, Presses Universitaires de France, 2015.

Anders, Gerhard. *Corruption and the Secret of Law: A Legal Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2017.

Andreas, Peter. *Border Games: Policing the U.S.-Mexico Divide*, Ithaca, Cornell University Press, 2009 [2000].

Andreas, Peter, et Thomas J. Biersteker. *The Rebordering of North America: Integration and Exclusion in a New Security Context*, New York, Routledge, 2003.

Anzaldúa, Gloria. *Borderlands/La frontera. The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1999.

Bacon, David. *The Children of NAFTA – Labor Wars on the U.S./ Mexico Border*, Berkeley, University of California Press, 2005.

Beaud, Stéphane, et Florence Weber. *Guide de l'enquête de terrain,* Paris, La Découverte, 2010 [2003].

Bobrow-Strain, Aaron. *The Death and Life of Aida Hernandez: A Border Story*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019.

Brown, Wendy. *Walled States, Waning Sovereignty*, Cambridge, MIT Press, 2010.

Bruns, Roger. *Border Towns and Border Crossings: A History of the U.S.-Mexico Divide*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2019.

Buzan, Barry. *People, States and Fear: An Agenda for International Security Studies in the Post-Cold War Era*, Birmingham, Harvester Wheatsheaf, 1991.

Buzan, Barry, Ole Weaver, et Jaap De Wilde. *Security: A New Framework for Analysis*, Boulder, Colorado, Lynne Rienner Publishers Inc, 1997.

Chavez, Leo R. *Covering Immigration – Popular Images & the Politics of the Nation*, Berkeley, University of California Press, 2001.

Chávez, Sergio. *Border Lives: Fronterizos, Transnational Migrants, and Commuters in Tijuana*, New York, Oxford University Press, 2016.

Coates, David, et Peter Siavelis (Éds.). *Getting Immigration Right: What Every American Needs to Know*, Washington, D.C, Potomac Books, 2009.

Cohen, James. *A la poursuite des illégaux : Politiques et mouvements anti-immigrés aux Etats-Unis*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2012.

Correa-Cabrera, Guadalupe. *Los Zetas Inc.: Criminal Corporations, Energy, and Civil War in Mexico*, Austin, University of Texas Press, 2017.

De Genova, Nicholas. *Working the Boundaries: Race, Space, and "Illegality" in Mexican Chicago*, Durham, Duke University Press, 2005.

Dear, Michael. *Why Walls Won't Work: Repairing the U.S-Mexico Divide*, New York, Oxford University Press, 2013.

Diaz-Barriga, Miguel, et Margaret E. Dorsey. *Fencing in Democracy: Necrocitizenship and the US-Mexico Border Wall*, Durham, Duke University Press, 2020.

Dunn, Timothy J. *Blockading the Border and Human Rights: The El Paso Operation that Remade Immigration Enforcement*, Austin, University of Texas Press, 2010.

———. *The Militarization of the U.S.-Mexico Border, 1978-1992*, Austin, University of Texas Press, 1996.

Edelman, Murray. *Pièces et règles du jeu politique*, Paris, Seuil, 1991.

Foucault, Michel. *Surveiller et punir: Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1993.

Foucher, Michel. *Fronts et frontières : Un tour du monde géopolitique*, Paris, Fayard, 1991 [1988].

———. *Le Retour des frontières*, Paris, CNRS, 2016.

_____. *L'obsession des frontières*, Tempus Perrin, 2012.

Ganster, Paul, et David E. Lorey. *The U.S.-Mexican Border Today: Conflict and Cooperation in Historical Perspective*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, 2015.

Glaser, Barney G., et Anselm L. Strauss. *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Stanford, Aldine, 1967.

Golash-Boza, Tanya Maria. *Deported: Immigrant Policing, Disposable Labor, and Global Capitalism*, New York, New York University Press, 2015.

Grandin, Greg. *The End of the Myth: From the Frontier to the Border Wall in the Mind of America*, New York, Metropolitan Books, 2019.

Graziano, Manlio. *What Is a Border?,* Stanford, Stanford University Press, 2018.

Higham, John. *Strangers in the Land: Patterns of American Nativism, 1860-1925*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2002.

Huntington, Samuel P. *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996.

———. *Who Are We?: The Challenges to America's National Identity*, New York, Simon and Schuster, 2004.

Hutton, John. *U.S.-Mexico Border: Better Planning, Coordination Needed to Handle Growing Commercial Traffic*, Darby, Diane Publishing, 2000.

Jodelet, Denise (dir.). *Les représentations sociales*, 7e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2003.

Jones, Reece. *Border Walls: Security and the War on Terror in the United States, India and Israel*, London, Zed Books, 2012.

———. *Violent Borders: Refugees and the Right to Move*, London; New York: Verso, 2016.

Kearney, Milo, et Anthony K. Knopp. *Border Cuates: A History of the U.S.-Mexican Twin Cities*, Fort Worth, Eakin Press, 1995.

Lacorne, Denis. *La Crise de l'identité américaine : Du melting-pot au multiculturalisme,* Paris, Fayard, 1997.

Lacoste, Yves. *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, La Découverte, 1976.

Martínez, Oscar J. *Border People: Life and Society in the U.S.-Mexico Borderlands*, Tucson, University of Arizona Press, 1994.

———. *Troublesome Border,* Tucson, University of Arizona Press, 2006 [1988].

Massey, Douglas S. (Éd.). *New Faces in New Places: The Changing Geography of American Immigration*, New York, Russell Sage Foundation, 2010.

Miller, Todd. *Empire of Borders: How the US is Exporting its Border Around the World*, London ; New York, Verso, 2019.

———. *Storming the Wall: Climate Change, Migration, and Homeland Security*, San Francisco, City Lights Books, 2017.

Nevins, Joseph. *Dying to Live: A Story of U.S. Immigration in an Age of Global Apartheid*, San Francisco, City Lights Publishers, 2013.

———. *Operation Gatekeeper and Beyond: The War On « Illegals » and the Remaking of the U.S. – Mexico Boundary*, New York, Routledge, 2010 [2001].

Ngai, Mae M. *Impossible Subjects: Illegal Aliens and the Making of Modern America*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

O'Meara, Dan, Alex Macleod (sous la direction de). *Théories des relations internationales : Contestations et résistances*, Balma, Athéna éditions, 2007.

Otto, Paul, et Susanne Berthier-Foglar (Éd.). *Permeable Borders: History, Theory, Policy, and Practice in the United States*, New York, Berghahn Books, 2020.

Paredes, Américo. *Folklore and Culture on the Texas-Mexican Border*. Éd. par Richard Bauman. Austin, University of Texas Press, 1995 [1993].

Payan, Tony. *The Three U.S.-Mexico Border Wars: Drugs, Immigration, and Homeland Security,* Santa Barbara, ABC-CLIO, 2016.

Quéré, Stéphane. *Planète Mafias: Les Nouveaux Parrains à l'assaut Du Monde*, Paris, La Manufacture de livres, 2020.

Regan, Margaret. *Detained and Deported: Stories of Immigrant Families Under Fire*, Boston, Beacon Press, 2016.

Rubio-Goldsmith, Raquel, Celestino Fernández, Jessie K. Finch, Araceli Masterson-Algar (eds.). *Migrant Deaths in the Arizona Desert: La Vida No Vale Nada,* Tucson, University of Arizona Press, 2016.

Sheridan, Thomas E. *Arizona: A History,* Tucson, University of Arizona Press, revised edition 2012 [1995].

Slack, Jeremy. *Deported to Death: How Drug Violence Is Changing Migration on the US–Mexico Border*, Oakland, University of California Press, 2019.

St. John, Rachel. *Line in the Sand: A History of the Western U.S.-Mexico Border*, Princeton, Princeton University Press, 2011.

Staudt, Kathleen, Julia E. Fragoso, et César M. Fuentes (eds.). *Cities and Citizenship at the U.S.-Mexico Border: The Paso Del Norte Metropolitan Region*, New York, Springer, 2010.

Staudt, Kathleen. *Free Trade: Informal Economies at the U.S.-Mexican Border*, Philadelphia, Temple University Press, 1998.

Stone, Dori. *Beyond the Fence: A Journey to the Roots of the Migration Crisis*, Oakland, Food First Books, 2009.

Urrea, Luis Alberto. *The Devil's Highway: A True Story*, Boston, Little, Brown and Company, 2006.

Waever, Ole, Barry Buzan, Morten Kelstrup, et Pierre Lemaitre. *Identity, Migration and the New Security Agenda in Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 1993.

Wilson, Thomas M., et Hastings Donnan. *A Companion to Border Studies*, New Jersey, John Wiley & Sons, 2012.

## 2) Chapitres d'ouvrage

Bigo, Didier. « Du panoptisme au banoptisme », *in* P.A. Chardel et G. Rockhill (dirs.), *Technologies de contrôle dans la mondialisation : enjeux politiques, éthiques et esthétiques*, Paris, Éditions Kimé, 2009, p. 59-80.

Cohen, James. « L'impossible réforme de l'immigration de Bush à Obama », *in* Olivier Richomme et Vincent Michelot (éds.), *Le bilan d'Obama*, Paris, Presses de Science Po, 2012, p. 209-231.

———. « The Polarized Politics of Immigration Under Obama », *in* Elisabeth Fauquert (dir.), *La présidence Obama : 2009-2017*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2019, p. 275-292.

Fernández-Kelly, Patricia. « Undocumented Workers, Documented Mendacity: How the Criminalization of Immigrants Threatens America's Future », *in* David Coates et Peter

Siavelis, *Getting Immigration Right: What Every American Needs to Know*, Washington, D.C, Potomac Books, 2009, p. 133-148.

Grondin David, Anne-Marie D'Aoust et Alex Macleod, « Les études de sécurité », *in* Dan O'Meara, Alex Macleod (dirs.), *Théories des relations internationales : Contestations et résistances,* Balma, Athéna éditions, 2007, p. 461-487.

Heyman, Josiah McC. « Constructing a 'Perfect' Wall: Race, Class, and Citizenship in US-Mexico Border Policing », *in* Pauline Gardiner Barber et Winnie Lem (Éds.)*, Migration in the 21st Century: Political Economy and Ethnography*, New York and London, Routledge, 2012, p. 153-174.

Nugent, Paul. « Border Towns and Cities in Comparative Perspective », *in* Thomas M., et Hastings Donnan, *A Companion to Border Studies*, New Jersey, John Wiley & Sons, 2012, p. 557-72.

O'Leary, Anna Ochoa. « "Con El Peso En La Frente": A Gendered Look at the Human and Economic Costs of Migration on the U.S.-Mexico Border », *in* Raquel Rubio-Goldsmith, Celestino Fernández, Jessie K. Finch et Araceli Masterson-Algar, *Migrant Deaths in the Arizona Desert: La Vida No Vale Nada*, Tucson, University of Arizona Press, 2016, p. 69-93.

Piermay, Jean-Luc. « La frontière et ses ressources : regards croisés », *in* Benoît Antheaume, Frédéric Giraut, *Le territoire est mort, vive les territoires !,* Paris, IRD Éditions, 2005, p. 203- 221.

Siavelis, Peter. « Beyond Push and Pull: Neoliberalism, NAFTA, Immigration Policy and the Structural Incentives for Mexican Immigration », *in* David Coates et Peter Siavelis, *Getting Immigration Right: What Every American Needs to Know*, Washington, D.C, Potomac Books, 2009, p. 97-114.

## 3) Articles de revues

Albert, Mathias, et Lothar Brock. « Debordering the world of states: New spaces in international relations », *New Political Science,* vol. 18, no. 1, mars 1996, pp. 69-106.

Amilhat-Szary, Anne-Laure. « Que montrent les murs ?: Des frontières contemporaines de plus en plus visibles », *Études internationales,* vol. 43, no. 1, mai 2012, pp. 67-87.

Andreas, Peter. « Redrawing the Line: Borders and Security in the Twenty-First Century », *International Security,* vol. 28, no. 2, 2003, pp. 78-111.

Astin, David. « Top Secret America: The Rise of the New American Security State », *Parameters*, vol. 42, no. 3, 2012, pp. 101–103.

Bacon, David. « Displaced People: NAFTA's Most Important Product », *NACLA Report on the Americas*, 3 septembre 2008, https://nacla.org/news/displaced-people-nafta%E2%80%99s-most-important-product.

Balutet, Nicolas. « Enquêtes sur le féminicide à Ciudad Juárez (Mexique) : les légendes urbaines chez Maud Tabachnik, Alicia Gaspar de Alba et Kama Gutier », *RITA - Revue Interdisciplinaire de Travaux sur les Amériques*, no. 12, 2019.

Balzacq, Thierry. « Qu'est-ce que la sécurité nationale ? », *Revue internationale et stratégique*, vol. 52, no. 4, 2003, pp. 33-50.

Bersin, Alan. « Lines and Flows: The Beginning and End of Borders », *Brooklyn Journal of International Law*, vol. 37, no. 2, 2012, pp. 389-406.

Beylier, Pierre-Alexandre, et Cléa Fortuné. « Cross-Border Mobility in Nogales Since Trump's Election », *Journal of Borderlands Studies*, 2020, pp. 1-22.

Bigo, Didier. « Comment douter de la sécurité ? » *Hommes & Migrations,* no. 1241, 2003, pp. 32-42.

———. « La mondialisation de l'(in)sécurité ? Réflexions sur le champ des professionnels de la gestion des inquiétudes et analytique de la transnationalisation des processus d'(in)sécurisation », *Cultures & Conflits*, vol. 58, no. 2, juin 2005, pp. 53-101.

Bordes, Véronique. « L'approche socio-ethnographique ou comment trouver des résultats que nous ne cherchons pas », *Spécificités*, vol. 7, no. 1, 2015, pp. 27-44.

Buursink, Jan. « The Binational Reality of Border-Crossing Cities », *GeoJournal,* vol. 54, no. 1, 2001, pp. 7-19.

Castañeda, Ernesto, et Casey Chiappetta. « Border Residents' Perceptions of Crime and Security in El Paso, Texas », *Social Sciences,* vol. 9, no. 3, 2020, pp. 1-15.

Ceyhan, Ayse. « Analyser la sécurité : Dillon, Waever, Williams et les autres », *Cultures & Conflits*, vol. 31-32, no. 3, 1998, pp. 0-0.

———. « La fin de l'en-dehors : les nouvelles constructions discursives de l'ennemi intérieur en Californie », *Cultures & Conflits*, vol. 43, no. 3, 2001, pp. 0-0.

———. « Terrorisme, immigration et patriotisme. Les identités sous surveillance », *Cultures & Conflits*, vol. 44, no. 4, 2001, pp. 117-133.

Ceyhan, Ayse, et Anastassia Tsoukala. « The Securitization of Migration in Western Societies: Ambivalent Discourses and Policies », *Alternatives*, vol. 27, Special Issue, 2002, pp. 21-39.

Chaar-López, Iván. « Sensing Intruders: Race and the Automation of Border Control », *American Quaterly,* vol. 71, no. 2, 2019, pp. 495-518.

Cohen, James. « L'Arizona, épicentre et laboratoire de la stigmatisation des Latinos », *Politique américaine*, vol. 21, no. 1, 2013, pp. 53-69.

Cote-Boucher, Karine, Federica Infantino, et Mark Salter. « Border security as practice: An agenda for research », *Security Dialogue,* vol. 45, no. 3, 2014, pp. 195-208.

Davis, Mike. « The Social Origins of the Referendum », *NACLA Report on the Americas*, 25 septembre 2007, https://nacla.org/article/social-origins-referendum.

Dumke, Glenn S. « Douglas, Border Town », *Pacific Historical Review*, vol. 17, no. 3, 1948, pp. 283-298.

Ericson, Anna-Stina. « An analysis of Mexico's border industrialization program », *Monthly Labor Review,* vol. 93, no. 5, 1970, pp. 33-40.

Favarel-Garrigues, Gilles, et Laurent Gayer. « Violer la loi pour maintenir l'ordre », *Politix*, vol. 115, no. 3, 2016, pp. 7-33.

Fidan Elcioglu, Emine F. « Popular Sovereignty on the Border: Nativist Activism among Two Border Watch Groups in Southern Arizona », *Ethnography,* vol. 16, no. 4, 2015, pp. 438-462.

Foucher, Michel. « Le passage des frontières », *Publications du musée des Confluences,* vol. 6, no. 1, 2010, pp. 17-24.

Goldberg, Anne J. « Company Town, Border Town, Small Town: Transforming Place and Identities on the U.S.-Mexico Border », *Journal of the Southwest,* vol. 48, no. 3, 2006, pp. 275-306.

Goodman, Adam. « The Human Costs of Outsourcing Deportation », *Humanity: An International Journal of Human Rights, Humanitarianism, and Development,* vol. 8, no. 3, 2017, pp. 527–529.

Guez, Sabine. « La frontière et au-delà. Une enquête ethnographique sur le narcotrafic à Ciudad Juárez (Mexique) et El Paso (États-Unis) », *Cultures & Conflits*, vol. 72, no. 4, 2008, pp. 13-29.

Hattam, Victoria. « Imperial Designs: Remembering Vietnam at the US–Mexico Border Wall », *Memory Studies,* vol. 9, no. 1, 2016, pp. 27-47.

Hayostek, Cindy. « Fairfax W. Burnside Fights Segregation in the Douglas Schools System », *Borderland Chronicles,* no. 23, 2013.

———. « Groceries and More », *Borderland Chronicles*, no. 39, 2017.

Herzog, Lawrence A. « Border commuter workers and transfrontier metropolitan structure along the United States-Mexico Border », *Journal of Borderlands Studies,* vol. 5, no. 2, 1990, pp. 1-20.

Herzog, Lawrence A., et Christophe Sohn. « The Co-Mingling of Bordering Dynamics in the San Diego–Tijuana Cross-Border Metropolis », *Territory, Politics, Governance,* vol. 7, no. 2, 2019, pp. 177-199.

Heyman, Josiah McC. « Constructing a Virtual Wall: Race and Citizenship in U.S.-Mexico Border Policing », *Journal of the Southwest,* vol. 50, no. 3, 2008, pp. 305-333.

———. « The Oral History of the Mexican American Community of Douglas, Arizona, 1901-1942 », *Journal of the Southwest*, vol. 35, no. 2, 1993, pp. 186-206.

Johnson, Jimmy. « A Palestine-Mexico Border », *NACLA Report on the Americas*, 29 juin 2012, https://nacla.org/blog/2012/6/29/palestine-mexico-border.

Johnston, Les. « Crime, Fear and Civil Policing », *Urban Studies*, vol. 38, no. 5/6, 2001, pp. 959-976.

Judkins, Gabriel. « Persistence of the U. S. —Mexico Border: Expansion of Medical-Tourism amid Trade Liberalization », *Journal of Latin American Geography*, vol. 6, no. 2, 2007, pp. 11-32.

Kaldor, Mary. « La sécurité humaine : un concept pertinent ? », *Politique étrangère,* vol. hiver, no. 4, 2006, pp. 901-914.

Kaufmann, Vincent, Manfred Max Bergman, et Dominique Joye. « Motility: Mobility as Capital », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 28, no. 4, 2004, pp. 745-756.

Konrad, Victor, et Heather N. Nicol. « Border Culture, the Boundary Between Canada and the United States of America, and the Advancement of Borderlands Theory », *Geopolitics*, vol. 16, no. 1, 2011, pp. 70-90.

Lamotte, Martin. « États-Unis/Mexique : les milices veillent... », *Hermès, La Revue,* vol. 63, no. 2, 2012, pp. 101-108.

Lapeyrouse, L. M., O. Morera, J. McC. Heyman, M. A. Amaya, N. E. Pingitore, et H. Balcazar. « A Profile of US-Mexico Border Mobility Among a Stratified Random Sample of Hispanics Living in the El Paso-Juarez Area », *Journal of Immigrant and Minority Health*, vol. 14, no. 2, 2012, pp. 264-271.

León, Jason. « The Efficacy and Impact of the Alien Transfer Exit Programme: Migrant Perspectives from Nogales, Sonora, Mexico », *International Migration*, vol. 51, no. 2, 2013, pp. 10-23.

Macleod, Alex. « Les études de sécurité : du constructivisme dominant au constructivisme critique », *Cultures & Conflits,* vol. 54, no. 2, 2004, pp. 13-51.

Margolis, Jeffrey R. « Closing the Doors to the Land of Opportunity: The Constitutional Controversy Surrounding Proposition 187 », *The University of Miami Inter-American Law Review,* vol. 26, no. 2, 1994, pp. 363-401.

Marshall, Martin N. « The Key Informant Technique », *Family Practice,* vol. 13, no. 1, 1996, pp. 92-97.

Martin, Philip. « Proposition 187 in California », *The International Migration Review,* vol. 29, no. 1, 1995, pp. 255-263.

Massey, Douglas S., et Kristin E. Espinosa. « What's Driving Mexico-U.S. Migration? A Theoretical, Empirical, and Policy Analysis », *American Journal of Sociology*, vol. 102, no. 4, 1997, pp. 939-999.

Massey, Douglas S., et Karen A. Pren. « Unintended Consequences of US Immigration Policy: Explaining the Post-1965 Surge from Latin America », *Population and Development Review,* vol. 38, no. 1, 2012, pp. 1-29.

McConnell, Eileen Diaz, et Faranak Miraftab. « Sundown Town to "Little Mexico": Old-timers and Newcomers in an American Small Town », *Rural Sociology,* vol. 74, no. 4, 2009, pp. 605-629.

McGuire, Randall H. « Steel Walls and Picket Fences: Rematerializing the U.S.–Mexican Border in Ambos Nogales », *American Anthropologist,* vol. 115, no. 3, 2013, pp. 466-480.

Meynet, Jean-Louis, et Bénédicte Serrate. « La frontière : discours et représentations sociales. Du concept théorique à l'image formulée de la frontière », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, vol. 137, no. 1, 1997, pp. 167-187.

Michel, Aurélia. « Le Mexique au pied du mur. Agua Prieta, Sonora, au temps de la présidence Trump », *Problèmes d'Amerique latine*, vol. 109, no. 2, 2018, pp. 71-92.

Miller-Thayer, Jennifer. « Health Migration: Crossing Borders for Affordable Health Care ». *Field Actions Science Reports. The Journal of Field Actions*, no. 2 Special Issue, 2010.

Nevins, Joseph. « Academic Jet-Setting in a Time of Climate Destabilization: Ecological Privilege and Professional Geographic Travel », *The Professional Geographer*, vol. 66, no. 2, 2014, pp. 298-310.

———. « Border Land, Border Water (Review) », *NACLA Report on the Americas*, 23 juillet 2020, https://nacla.org/border-land-border-water.

Nieto Gómez, Rodrigo. « L'énigme de la *Homeland Security* pour l'Administration Obama : quel scénario pour la sécurité et l'administration des frontières ? », *Hérodote*, vol. 132, no. 1, 2009, pp. 166-180.

O'Leary, Anna Ochoa. « Close Encounters of the Deadly Kind: Gender, Migration, and Border (in)Security ». *Migration Letters*, vol. 5, no. 2, 2008, pp. 111-121.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre. « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête,* no. 1, 1995, pp. 71-109.

Palidda, Salvatore. « La criminalisation des migrants », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 129, no. 4, 1999, pp. 39-49.

Pallitto, Robert, et Josiah Heyman. « Theorizing Cross-Border Mobility: Surveillance, Security and Identity », *Surveillance and Inequality*, vol. 5, no. 3, 2008, pp. 315-333.

Ramírez Partida, Héctor R. « Post-9/11 U.S. Homeland Security Policy Changes and Challenges: A Policy Impact Assessment of the Mexican Front », *Norteamérica,* vol. 9, no. 1, 2014, pp. 55-78.

Velasco Ortiz, Laura, et Oscar Contreras. « The Border as a Life Experience: Identities, Asymmetry and Border Crossing between Mexico and the United States », *Frontera Norte*, vol. 26, no. 3, 2014, pp. 37-56.

Villavicencio, Daniel. « Les « Maquiladoras » de la frontière nord du Mexique et la création de réseaux binationaux d'innovation », *Innovations*, vol. 19, no. 1, 2004, pp. 143-161.

## 4) Thèses et mémoires

Alberti, Camilla. « L'implication des acteurs non-étatiques dans le contrôle des frontières », mémoire en sciences sociales, orientation migrations et citoyenneté sous la direction de Christin Achermann, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 2014.

Beylier, Pierre-Alexandre. « La frontière Canada/Etats-Unis depuis le 11 septembre 2001 : mutations et continuité », thèse de doctorat en civilisation nord-américaine sous la direction de Jean-Michel Lacroix, Paris, Sorbonne Nouvelle, 2013.

Goldberg, Anne J. « Douglas-Agua Prieta: Place, Identity and Education on the United States-Mexico Border », thèse de doctorat en anthropologie sous la direction de Norma Gonzalez, Phoenix, Arizona State University, 2003.

Jeffrey, Robert Stone. « The History of Douglas, Arizona », mémoire en histoire, Tucson, University of Arizona, 1951.

## 5) Rapports

**Rapports du Pew Research Center**

Brown, Anna, et Mark Hugo Lopez. « Mapping the Latino Population, By State, County and City », *Pew Research Center*, 29 août 2013, https://www.pewresearch.org/hispanic/2013/08/29/mapping-the-latino-population-by-state-county-and-city/.

Flores, Antonio. « Facts on Latinos in America », *Pew Research Center*, 18 septembre 2017, https://www.pewresearch.org/hispanic/2017/09/18/2015-statistical-information-on-hispanics-in-united-states/.

Gonzalez-Barrera, Ana, Jens Manuel Krogstad, et Mark Hugo Lopez. « DHS: Violence, Poverty Drive Children to Flee Central America to U.S. », *Pew Research Center*, 1 juillet 2014, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2014/07/01/dhs-violence-poverty-is-driving-children-to-flee-central-america-to-u-s/.

Krogstad, Jens Manuel, Ana Gonzalez-Barrera, et Mark Hugo Lopez. « Children 12 and under Are Fastest Growing Group of Unaccompanied Minors at U.S. Border », *Pew Research Center*, 22 juillet 2014, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2014/07/22/children-12-and-under-are-fastest-growing-group-of-unaccompanied-minors-at-u-s-border/.

Krogstad, Jens Manuel, Jeffrey S. Passel, et D'Vera Cohn. « 5 Facts about Illegal Immigration in the U.S. », *Pew Research Center*, 12 juin 2017, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2019/06/12/5-facts-about-illegal-immigration-in-the-u-s/.

Noe-Bustamante, Luis, Mark Hugo Lopez, et Jens Manuel Krogstad. « U.S. Hispanic Population Surpassed 60 Million in 2019, but Growth Has Slowed », *Pew Research Center*, 7 juillet 2020, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2020/07/07/u-s-hispanic-population-surpassed-60-million-in-2019-but-growth-has-slowed/.

Passel, Jeffrey S., et D'Vera Cohn. « Mexicans Decline to Less than Half the U.S. Unauthorized Immigrant Population for the First Time », *Pew Research Center*, 12 juin 2019, https://www.pewresearch.org/fact-tank/2019/06/12/us-unauthorized-immigrant-population-2017/.

———. « U.S. Unauthorized Immigration Total Lowest in a Decade », *Pew Research Center*, 27 novembre 2018, https://www.pewresearch.org/hispanic/2018/11/27/u-s-unauthorized-immigrant-total-dips-to-lowest-level-in-a-decade/.

Pew Hispanic Center. « More Prioritize Border Security in Immigration Debate », *Pew Research Center - U.S. Politics & Policy*, 3 septembre 2014, https://www.pewresearch.org/politics/2014/09/03/more-prioritize-border-security-in-immigration-debate/.

**Rapports d'instituts**

Hernández, Oscar Misael. « ¿Podemos hablar de migranticidio? », *Colegio de la frontera norte*, 2018, https://www.colef.mx/opinion/podemos-hablar-de-migranticidio/?e=correo-fronterizo.

Akkerman, Mark. « The arms dealers profiting from Europe's refugee tragedy », *Border Wars - Transnational Institute*, 4 juillet 2016, https://www.tni.org/en/publication/border-wars.

Miller, Todd. « More Than A Wall », *Transnational Institute*, 16 septembre 2019, https://www.tni.org/en/morethanawall.

Rubio-Goldsmith, Raquel, Melissa McCormick, Daniel Martinez, et Inez Magdalena Duarte. « The "Funnel Effect" & Recovered Bodies of Unauthorized Migrants Processed by the Pima County Office of the Medical Examiner, 1990-2005 », *SSRN,* 1 octobre 2006, https://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=3040107.

**Rapports et articles d'organismes à but non lucratif**

ACLU. « Innovation Law Lab v. Wolf », *American Civil Liberties Union*, 9 mars 2020, https://www.aclu.org/cases/innovation-law-lab-v-wolf.

ADL. « What Is DACA and Who Are the DREAMers? », *Anti-Defamation League*, 17 octobre 2019, https://www.adl.org/education/resources/tools-and-strategies/table-talk/what-is-daca-and-who-are-the-dreamers.

Amnesty International. « États-Unis. La relaxe de Scott Warren est un triomphe pour l'humanité », *Amnesty International USA*, 20 novembre 2019, https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2019/11/usa-exoneration-scott-warren-triumph-for-humanity/.

———. « États-Unis. Les autorités utilisent la justice pour harceler les défenseurs des droits des migrants », *Amnesty International USA*, 2 juillet 2019, https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2019/07/usa-authorities-misusing-justice-system-harass-migrant-human-rights-defenders/.

———. « Fleeing for Our Lives: Central American Migrant Crisis », *Amnesty International USA*, 1 avril 2016, https://www.amnestyusa.org/fleeing-for-our-lives-central-american-migrant-crisis/.

Drug Policy Alliance. « A Brief History of the Drug War », *Drug Policy Alliance*, 2020, http://www.drugpolicy.org/issues/brief-history-drug-war.

Gruberg, Sharita. « How For-Profit Companies Are Driving Immigration Detention Policies », *Center for American Progress*, 2015, https://www.americanprogress.org/issues/immigration/reports/2015/12/18/127769/how-for-profit-companies-are-driving-immigration-detention-policies/.

Humane Borders. « Migrant Death Mapping », *Humane Borders*, 2020, https://humaneborders.org/migrant-death-mapping/.

Kahn, Karen. « Lawsuit Challenges Border Land Destruction as Trump's Wall Rises from Desert », *Nonprofit Quarterly*, 5 février 2020, https://nonprofitquarterly.org/lawsuit-challenges-border-land-destruction-as-trumps-wall-rises-from-desert/.

Liu, Ken, et Chris Taylor. « Options for U.S. and Mexican policy-makers », *Institute of Politics, Harvard University*, septembre 2012.

Muzaffar, Chishti, Sarah Pierce, et Jessica Bolter. « The Obama Record on Deportations: Deporter in Chief or Not? », *Migration Policy*, 25 janvier 2017, https://www.migrationpolicy.org/article/obama-record-deportations-deporter-chief-or-not.

Rubio-Goldsmith, Raquel, Melissa M. McCormick, Martinez Martinez, et Inez Magdalena Duarte. « A Humanitarian Crisis at the Border: New Estimates of Deaths Among Unauthorized Immigrants », A*merican Immigration Council*, 1 février 2007,

https://www.americanimmigrationcouncil.org/research/humanitarian-crisis-border-new-estimates-deaths-among-unauthorized-immigrants.

Southern Poverty Law Center. « Glenn Spencer », *Southern Poverty Law Center*, 2020, https://www.splcenter.org/fighting-hate/extremist-files/individual/glenn-spencer.

Wang, Cecillia. « All Eyes on Arpaio », *American Civil Liberties Union*, 4 octobre 2013, https://www.aclu.org/blog/immigrants-rights/ice-and-border-patrol-abuses/all-eyes-arpaio.

**Rapports d'ONG des droits de l'homme**

Acer, Eleanor, et Kennji Kizuka. « A Sordid Scheme: The Trump Administration's Illegal Return of Asylum Seekers to Mexico », *Human Rights First*, 13 février 2019, https://www.humanrightsfirst.org/resource/sordid-scheme-trump-administration-s-illegal-return-asylum-seekers-mexico.

Frelick, Bill, Ian M. Kysel, et Jennifer Podkul. « The Impact of Externalization of Migration Controls on the Rights of Asylum Seekers and Other Migrants », *Human Rights Watch*, 6 décembre 2016, https://www.hrw.org/news/2016/12/06/impact-externalization-migration-controls-rights-asylum-seekers-and-other-migrants.

Isacson, Adam, Maureen Meyer, et Hannah Smith. « WOLA Report: Mexico's Southern Border - Security, Central American Migration, and U.S. Policy », *WOLA*, juin 2017, https://www.wola.org/analysis/wola-report-mexicos-southern-border-security-central-american-migration-u-s-policy/.

Kizuka, Kennji. « Fact Check: Asylum Seekers Regularly Attend Immigration Court Hearings », *Human Rights First*, 25 janvier 2019, https://www.humanrightsfirst.org/resource/fact-check-asylum-seekers-regularly-attend-immigration-court-hearings.

## 6) Radio

All Things Considered. « What A Reporter Learned When He Infiltrated An Arizona Militia Group », *NPR*, 25 octobre 2016, https://www.npr.org/2016/10/25/499318590/what-a-reporter-learned-when-he-infiltrated-an-arizona-militia-group.

BBC News. « What Trump Has Said about Mexicans », *BBC News*, 31 août 2016, https://www.bbc.com/news/av/world-us-canada-37230916.

Broué, Caroline. « Qu'est-ce qu'une politique de frontières ? », *France Culture*, 22 octobre 2013, https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/quest-ce-quune-politique-de-frontieres.

Burnett, John. « How The Trump Administration's "Zero Tolerance" Policy Changed The Immigration Debate », *NPR*, 20 juin 2019, https://www.npr.org/2019/06/20/734496862/how-the-trump-administrations-zero-tolerance-policy-changed-the-immigration-deba.

Kahn, Carrie. « 12 Journalists Have Been Killed In Mexico This Year, The World's Highest Toll », *NPR*, 12 septembre 2019, https://www.npr.org/2019/09/12/759882660/12-journalists-have-been-killed-in-mexico-this-year-the-worlds-highest-toll.

Knowles, Susan. « Stand for Truth Radio with Guest Tim Foley », *Spreaker*, 14 août 2017, https://www.spreaker.com/user/7930329/stand-for-truth-radio-with-guest-tim-fol.

Sintes, Fabienne. « 'Les victoires de Daesh' : entretien avec Marie Dosé », *France Inter,* 29 janvier 2020, https://www.franceinter.fr/emissions/un-jour-dans-le-monde/un-jour-dans-le-monde-29-janvier-2020.

Sohn, Christophe. « ICI Radio-Canada Première », *Radio-Canada*, 21 avril 2017, http://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/desautels-le-dimanche/segments/reportage/21289/mexique-mur-michel-labrecque.

## 7) Vidéo

Blessings Through Action. « You Searched for John Ladd », *Blessings Through Action*, 26 juillet 2019, https://blessingsthroughaction.org/search/john ladd/.

Border Cowboys. « Border Cowboys 2016 Sizzle Reel », *Youtube,* 2016, https://www.youtube.com/watch?v=VgPxq1YTHrs.

Carrie Chapman Catt Center for Women and Politics. « Martha McSally - John Ladd », *Youtube,* 2016, https://www.youtube.com/watch?v=LPMWKBCpJvY.

FireThunderTV. « Face of Fear at the Border », *Youtube,* 27 mai 2010, https://www.youtube.com/watch?v=UoRfn4i3WHc.

Sanchez, Sandra. « New Border Wall Going up in Southeastern Arizona Wildlife Refuge », *BorderReport*, 12 novembre 2019, https://www.borderreport.com/hot-topics/first-video-images-of-border-wall-going-up-in-se-arizona-wildlife-refuge-that-is-dubbed-crossroads-of-north-american-continent/.

## 8) Presse

Agren, David. « "Mexico Has Become Trump's Wall": How Amlo Became an Immigration Enforcer », *The Guardian*, 26 janvier 2020, https://www.theguardian.com/world/2020/jan/26/mexico-immigration-amlo-enforcement-trump.

Aguilar, Julián, et Alexa Ura. « Border Communities Have Lower Crime Rates », *The Texas Tribune*, 23 février 2016, https://www.texastribune.org/2016/02/23/border-communities-have-lower-crime-rates/.

Ahmed, Azam, Manny Fernandez, et Paulina Villegas. « Before the Wall: Life Along the U.S.-Mexico Border », *The New York Times*, 8 février 2017, https://www.nytimes.com/interactive/2017/02/08/world/americas/before-the-wall-life-along-the-us-mexico-border.html.

Archibold, Randal C. « 28-Mile Virtual Fence Is Rising Along the Border », *The New York Times*, 26 juin 2007, https://www.nytimes.com/2007/06/26/us/26fence.html.

Arizona-Mexico Economic Indicators. « 2018 Year in Review », *Arizona-Mexico Economic Indicators*, 2018, https://www.azmc.org/about-us/2018-year-in-review/.

———. « Border Crossings - Nogales District (AZ BPOE Total) », *Arizona-Mexico Economic Indicators*, 19 août 2014, https://azmex.eller.arizona.edu/border-crossings/border-crossings-nogales-district-az-bpoe-total.

Ascarza, William. « Mine Tales: Phelps Dodge Developed Railroad to Transport Ore », *Arizona Daily Star*, 2 juillet 2014, https://tucson.com/news/local/mine-tales-phelps-dodge-developed-railroad-to-transport-ore/article_0d54d028-d855-5e78-bcc7-27e2efaa210b.html.

Bahena, Roberto. « Nueva maquiladora en Agua Prieta ofrecerá más de mil empleos », *El Sol de Hermosillo*, 18 janvier 2020, https://www.elsoldehermosillo.com.mx/local/nueva-maquiladora-en-agua-prieta-ofrecera-mas-de-mil-empleos-4717935.html.

Beard Rau, Alia. « Anti-Immigration Group Is behind What Could Be Arizona's next SB 1070 », *Azcentral*, 27 février 2017, https://www.azcentral.com/story/news/politics/politicalinsider/2017/02/25/anti-immigration-group-behind-what-could-arizona-next-sb-1070/98376130/.

Boyd, Krys. « The Border As A War Zone », *Think*, 9 juillet 2019, https://think.kera.org/2019/07/09/the-border-as-war-zone/.

Brinkley, Joel. « 4-Year Fight in Florida "Just Can't Stop Drugs" », *The New York Times*, 4 septembre 1986, https://www.nytimes.com/1986/09/04/us/4-year-fight-in-florida-just-can-t-stop-drugs.html.

Buffe, Patrick John. « Que pensent les Mexicains de l'augmentation du SMIC promise », *RFI*, 19 décembre 2018, https://www.rfi.fr/fr/ameriques/20181219-mexique-hausse-smic-promise-lopez-obrador.

Carlisle, Madeleine, et Olivia Paschal. « Read President Trump's Second State of the Union Address », *The Atlantic*, 5 février 2019, https://www.theatlantic.com/politics/archive/2019/02/trumps-second-state-union-full-text/582025/.

Carranza, Rafael. « Border Wall Construction Waste Ends up Dumped in Mexico. There, It Reaches a Thriving Black Market », *Arizona Republic*, 3 octobre 2020, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2020/10/03/allegations-border-wall-waste-may-illegally-dumped-into-mexico/5799660002/.

———. « Border Wildlife Refuge at Risk of Drying up from Wall Construction », *Azcentral*, 20 août 2020, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2020/08/20/border-wildlife-refuge-risk-drying-up-wall-construction/5587027002/.

———. « Most Hard Drugs Get Smuggled into the U.S. through Ports of Entry », *Azcentral*, 14 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2019/01/08/most-hard-drugs-get-smuggled-into-u-s-through-ports-entry/2517586002/.

Carroll, Roy. « Life as a Mexican American on the Border Patrol: "The System Is Not Broken" », *The Guardian*, 12 décembre 2016, http://www.theguardian.com/us-news/2016/dec/12/mexican-american-border-patrol-agent-vincente-paco.

Cirino, Erica. « Drought and Border Wall Endanger Arizona's Wildlife », *The Revelator*, 30 septembre 2019, https://therevelator.org/water-wildlife-arizona/.

CNN. « Letter announcing decision to divert military funds for Trump's border wall », *CNN*, 3 septembre 2019, https://www.cnn.com/2019/09/03/politics/sasc-border-wall-military-funds-letter/index.html.

Correal, Annie, et Megan Specia. « The Migrant Caravan: What to Know About the Thousands Traveling North », *The New York Times*, 26 octobre 2018, https://www.nytimes.com/2018/10/26/world/americas/what-is-migrant-caravan-facts-history.html.

Dear, Michael. « Americans and Mexicans Living at the Border Are More Connected than Divided », *The Conversation*, 6 mars 2017, http://theconversation.com/americans-and-mexicans-living-at-the-border-are-more-connected-than-divided-72348.

DeBuys, William. « Trump's Border Wall Is an Environmental Disaster », *The Nation*, 17 janvier 2020, https://www.thenation.com/article/environment/trump-border-wall-climate/.

Delacampagne, Christian. « Vers la fin de l'Etat-nation », *Le Monde*, 23 octobre 2002, https://www.lemonde.fr/societe/article/2002/10/23/vers-la-fin-de-l-etat-nation_295347_3224.html.

Delaney, Hall. « The Tunnel », *99% Invisible*, 29 janvier 2019, https://99percentinvisible.org/episode/the-tunnel/.

Devereaux, Ryan. « Felony Trial of No More Deaths Volunteer Scott Warren Ends in Mistrial », *The Intercept*, 12 juin 2019, https://theintercept.com/2019/06/12/felony-trial-of-no-more-deaths-volunteer-scott-warren-ends-in-mistrial/.

———. « The Bloody History of Border Militias Runs Deep — and Law Enforcement Is Part of It », *The Intercept*, 23 avril 2019, https://theintercept.com/2019/04/23/border-militia-migrants/.

———. « Trump Is Blowing Up a National Monument in Arizona to Make Way for the Border Wall », *The Intercept*, 6 février 2020, https://theintercept.com/2020/02/06/border-wall-construction-organ-pipe/.

Díaz, Adriana. « Ellas NINI, ellos NINI ». *Economía y sociedad*, 28 mai 2019, https://economia.nexos.com.mx/?p=2290.

Dillon, Sam. « Agua Prieta Journal; Boom Turns Border to Speed Bump », *The New York Times*, 18 janvier 2000, https://www.nytimes.com/2000/01/18/world/agua-prieta-journal-boom-turns-border-to-speed-bump.html.

Dowd, Maureen. « The 1992 Campaign: Republicans; Buchanan's Alternative: Not Kinder or Gentler », *The New York Times*, 15 janvier 1992, https://www.nytimes.com/1992/01/15/us/the-1992-campaign-republicans-buchanan-s-alternative-not-kinder-or-gentler.html.

Duara, Nigel. « Arizona's Once-Feared Immigration Law, SB 1070, Loses Most of Its Power in Settlement », *Los Angeles Times*, 15 septembre 2016, https://www.latimes.com/nation/la-na-arizona-law-20160915-snap-story.html.

Eilperin, Juliet, et Nick Miroff. « Border Fence Construction Could Destroy Archaeological Sites, National Park Service Finds », *Washington Post*, 17 septembre 2019, https://www.washingtonpost.com/immigration/border-fence-construction-could-destroy-archaeological-sites-national-park-service-finds/2019/09/17/35338b18-d64b-11e9-9343-40db57cf6abd_story.html.

Fichet, Marion. « Le Malinchismo Ou Le Rejet de La Culture Indigène », *Medium*, 18 mars 2017, https://medium.com/@marionfichet/le-malinchismo-ou-le-rejet-de-la-culture-indig%C3%A8ne-b508a77b222e.

Franco, Marisa, et Carlos Garcia. « The Deportation Machine Obama Built for President Trump », *The* Nation, 27 juin 2016, https://www.thenation.com/article/archive/the-deportation-machine-obama-built-for-president-trump/.

Frank, Thomas. « Bill Clinton's Crime Bill Destroyed Lives, and There's No Point Denying It », *The Guardian*, 15 avril 2016, https://www.theguardian.com/commentisfree/2016/apr/15/bill-clinton-crime-bill-hillary-black-lives-thomas-frank.

Galemore, Josh. « Border Wall Construction Expands, despite Pandemic, Imperiling Jaguars and Other Animals », *Arizona Daily Star*, 30 mars 2020, https://www.nationalgeographic.com/animals/2020/03/new-border-wall-us-mexico-imperil-jaguars-other-animals/.

Garfield, Leanna. « There are 50,000 more gun shops than McDonald's in the US », *Business Insider*, 6 octobre 2017, https://www.businessinsider.fr/us/gun-dealers-stores-mcdonalds-las-vegas-shooting-2017-10.

Gaynor, Tim, et David Schwartz. « Proposed Arizona Law Targets “Birthright” Citizenship », *Reuters*, 28 janvier 2011, https://www.reuters.com/article/us-immigration-arizona-idUSTRE70Q94G20110128.

Godfrey, Elaine. « How to Lose a Swing State », *The Atlantic*, 25 juillet 2020, https://www.theatlantic.com/politics/archive/2020/07/trump-turning-arizona-blue/614572/.

Gollion, Anne-Laure. « Obama et Calderon (presque) d’accord sur la politique d’immigration », *L'Express*, 20 mai 2010, https://www.lexpress.fr/actualite/monde/amerique-nord/obama-et-calderon-presque-d-accord-sur-la-politique-d-immigration_893660.html.

———. « SB 1070 Timeline: Key Events in the Fight over Arizona Immigration Law », *Azcentral*, 24 février 2020, https://www.azcentral.com/story/news/politics/immigration/2020/02/24/sb-1070-timeline-key-events-fight-over-arizona-immigration-law/4752595002/.

Gonzalez, Daniel. « Remains of 127 Dead Migrants Recovered in Southern Arizona in 2018 », *Azcentral*, 15 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/news/politics/border-issues/2019/01/16/remains-127-dead-migrants-recovered-southern-arizona-2018/2575080002/.

Greene Sterling, Terry. « Russell Pearce and Other Illegal-Immigration Populists Rely on Misleading, Right-Wing Reports to Scapegoat Immigrants and to Terrify Penny-Pinched Americans », *Phoenix New Times*, 2 décembre 2010, https://www.phoenixnewtimes.com/news/russell-pearce-and-other-illegal-immigration-populists-rely-on-misleading-right-wing-reports-to-scapegoat-immigrants-and-to-terrify-penny-pinched-americans-6446724.

Harvard, Sarah. « Test for Trump’s Steel Border Wall Prototype “Proves It Can Be Sawed Through” », *The Independent*, 10 janvier 2019, https://www.independent.co.uk/news/world/americas/us-politics/trump-wall-steel-border-test-prototype-sawed-through-us-mexico-a8721631.html.

Hennessy-Fiske, Molly. « Must Reads: Arizona Ranchers Who Supported Trump Wall Now Have Doubts about Border Plans », *Los Angeles Times*, 10 mars 2019, https://www.latimes.com/nation/la-na-arizona-border-trump-ranchers-20190310-story.html.

Hirschfeld Davis, Julie, et Emily Cochrane. « Government Shuts Down as Talks Fail to Break Impasse », *The New York Times*, 21 décembre 2018, https://www.nytimes.com/2018/12/21/us/politics/trump-shutdown-border-wall.html.

Hirschfeld Davis, Julie, et Maggie Haberman. « Trump Pardons Joe Arpaio, Who Became Face of Crackdown on Illegal Immigration », *The New York Times*, 25 août 2017, https://www.nytimes.com/2017/08/25/us/politics/joe-arpaio-trump-pardon-sheriff-arizona.html.

Hootsen, Jan-Albert. « On the Front Lines of Reporting in Guerrero, Mexico's Most-Violent State », *Committee to Protect Journalists*, 11 septembre 2017, https://cpj.org/2017/09/on-the-front-lines-of-reporting-in-guerrero-mexico/.

Houeix, Romain. « Au Mexique, le déploiement de la Garde nationale à la frontière sud inquiète », *France 24*, 18 juin 2019, https://www.france24.com/fr/20190618-mexique-garde-nationale-amlo-frontiere-guatemala.

Hsieh, Steven. « Anti-Migrant Vigilantes AZ Patriots Went on Ride-Along With Border Patrol », *Phoenix New Times*, 25 avril 2019, https://www.phoenixnewtimes.com/news/anti-migrant-group-went-on-ride-along-with-border-patrol-agent-11275325.

Hutkins Seda, Claire. « Militarization on the Border: Professor Timothy Dunn on the History and Implications for Health ». *Migrant Clinicians Network*, 4 décembre 2018. http://www.migrantclinician.org/blog/2018/dec/militarization-border-professor-timothy-dunn-history-and-implications-health.html.

Joffe-Block, Jude, et Terry Greene Sterling. « Trump and Arpaio: The Bromance That Led to the Presidency and a Pardon », *The Guardian*, 27 août 2017, http://www.theguardian.com/us-news/2017/aug/26/trump-arpaio-bromance-presidential-pardon.

Kassie, Emily. « How the US Built the World's Largest Immigrant Detention System », *The Guardian*, 24 septembre 2019, https://www.theguardian.com/us-news/2019/sep/24/detained-us-largest-immigrant-detention-trump.

King, Alexander. « 'No Olvidado': These Americans find and bury missing migrants », *CNN*, décembre 2019, https://www.cnn.com/interactive/2019/12/us/no-olvidado-missing-migrants-border.

Koenig, Kailani. « Nancy Pelosi: Border wall is "immoral, expensive, unwise" », *NBC News*, 23 avril 2017, http://www.nbcnews.com/politics/congress/nancy-pelosi-border-wall-immoral-expensive-unwise-n749841.

Krasner, Caitlin. « History of the Border Fence », *National Border, National Park: A History of Organ Pipe Cactus National Monument*, 25 avril 2012, https://organpipehistory.com/border/history-of-th-border-fence/.

Leprince, Jean-Michel. « La Bestia, train de la mort des migrants mexicains », *Radio-Canada*, 9 septembre 2014, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/683567/train-bestia-immigrants-illegaux-mexique-etats-unis-amerique-centrale.

Lind, Dara. « Inside the Government's Most Powerful Weapon for Deporting Unauthorized Immigrants », *Vox*, 2 novembre 2015, https://www.vox.com/2015/11/2/9657806/criminal-alien-program.

———. « Why Cities Rebelled against Deportation Policies », *Vox*, 6 juin 2014, https://www.vox.com/2014/6/6/5782610/secure-communities-cities-counties-ice-dhs-obama-detainer-reform.

Lipowicz, Alice. « Huge size of DHS contractor workforce leaves senators “astonished” », *Washington Technology*, 24 février 2010, https://washingtontechnology.com/articles/2010/02/24/dhs-has-too-many-contract-employees-senators-charge.aspx.

Liptak, Adam, et Zolan Kanno-Youngs. « Supreme Court Revives ‘Remain in Mexico’ Policy for Asylum Seekers », *The New York Times*, 11 mars 2020, https://www.nytimes.com/2020/03/11/us/supreme-court-mexico-asylum-seekers.html.

L’Obs. « Qu’est-ce que le Patriot Act ? », *L’Obs*, 6 septembre 2006, https://www.nouvelobs.com/monde/20060906.OBS0822/qu-est-ce-que-le-patriot-act.html.

Lopez, German. « The War on Drugs, Explained », *Vox*, 8 mai 2016, https://www.vox.com/2016/5/8/18089368/war-on-drugs-marijuana-cocaine-heroin-meth.

Main, Douglas. « Border Wall Construction Expands, despite Pandemic, Imperiling Jaguars and Other Animals », *National Geographic*, 30 mars 2020, https://www.nationalgeographic.com/animals/2020/03/new-border-wall-us-mexico-imperil-jaguars-other-animals/.

Maldonado, Trisha. « U.S., Mexico officials announce grand opening Of Douglas/Agua Prieta SENTRI Lane », *Douglas Dispatch*. Consulté le 14 août 2017, http://www.douglasdispatch.com/news/u-s-mexico-officials-announce-grand-opening-of-douglas-agua/article_3a6dfc1c-1daa-5203-836b-b3a4749eac15.html.

Mark, Michelle. « Trump’s tough border policies are actually helping the human smuggling business, experts say », *Business Insider*, 30 mai 2019, https://www.businessinsider.com/smuggling-networks-thriving-under-trump-border-policies-experts-say-2019-5.

Miller, Michael E. « Pancho Villa, Prostitutes and Spies: The U.S.-Mexico Border Wall’s Wild Origins », *Washington Post*, 10 janvier 2019, https://www.washingtonpost.com/history/2019/01/10/pancho-villa-prostitutes-spies-us-mexico-border-walls-wild-origins/.

Miller, Todd. « Tomgram: Miller and Schivone, Bringing the Battlefield to the Border ». *TomDispatch*, 25 janvier 2015, http://www.tomdispatch.com/blog/175947/tomgram%3A_miller_and_schivone,_bringing_the_battlefield_to_the_border/.

Miroff, Nick. « Where Trump’s Border Wall Rises, Ranchers See a Scar on the Range », *Washington Post*, 6 mars 2020, https://www.washingtonpost.com/immigration/2020/03/06/where-trumps-border-wall-rises-ranchers-see-scar-range/.

Miroff, Nick, et Josh Dawsey. « ‘Take the Land’: President Trump Wants a Border Wall. He Wants It Black. And He Wants It by Election Day », *Washington Post*, 28 août 2019, https://www.washingtonpost.com/immigration/take-the-land-president-trump-wants-a-border-wall-he-wants-it-black-and-he-wants-it-by-election-day/2019/08/27/37b80018-c821-11e9-a4f3-c081a126de70_story.html.

Morrissey, Kate. « Border Patrol Changes Rules at Friendship Park, Upsetting Frequent Visitors », *San Diego Union-Tribune*, 15 février 2018, https://www.sandiegouniontribune.com/news/immigration/sd-me-friendship-park-20180214-story.html.

Murguía, Janet. « Viewpoints: Arizona Learned from Its SB 1070 Mistake. Will the Nation? », *Azcentral*, 16 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/opinion/op-ed/2017/06/04/arizona-sb-1070-la-raza/357184001/.

Murillo, Lupita. « Sinaloa Cartel Shootout in Agua Prieta Leaves Nearly a Dozen People Dead », *KVOA*, 12 juin 2019, https://kvoa.com/news/local-news/2019/06/11/sinaloa-cartel-shootout-in-agua-prieta-leaves-nearly-a-dozen-people-dead/.

NBC7 Staff. « Workers Begin Removal of President Trump’s Border Wall Prototypes », *NBC 7 San Diego*, 26 février 2019, https://www.nbcsandiego.com/news/local/border-wall-prototypes-removed-san-diego-mexico-trump/5802/.

Norrander, Barbara. « Race for the Senate 2018: Key Issues in Arizona », *Brookings*, 25 octobre 2018, https://www.brookings.edu/blog/fixgov/2018/10/25/race-for-the-senate-2018-key-issues-in-arizona/.

Oztaskin, Murat. « “USA v Scott” and the Fight to Prove That Humanitarian Aid Is Not a Crime », *The New Yorker*, 8 juillet 2020, https://www.newyorker.com/culture/the-new-yorker-documentary/usa-v-scott-and-the-fight-to-prove-that-humanitarian-aid-is-not-a-crime.

Prendergast, Curt. « Star Investigation: Arizona’s Border Wall Is Being Built with Anti-Drug Money. But It Won’t Stop Hard Drugs », *Arizona Daily Star*, 22 octobre 2019, https://tucson.com/news/local/star-investigation-arizona-s-border-wall-is-being-built-with/article_675670d4-f10c-11e9-ab2a-fb568a3a9bdf.html.

Preston, Julia. « Homeland Security Cancels ‘Virtual Fence’ After $1 Billion Is Spent », *The New York Times*, 14 janvier 2011, https://www.nytimes.com/2011/01/15/us/politics/15fence.html.

———. « Republicans Resist Obama’s Move to Dismantle Apparatus of Deportation », *The New York Times*, 15 janvier 2015, https://www.nytimes.com/2015/01/16/us/secure-communities-immigration-program-battle.html.

Ratner, Baz. « Empresa israelí construirá otro “Muro del Apartheid” en la frontera EE.UU.-México », *RT*, 9 mars 2014, https://actualidad.rt.com/actualidad/view/121842-israel-frontera-eeuu-mexico-inmigracion.

Reagan, Ronald. « MR. GORBACHEV, TEAR DOWN THIS WALL ! », *Perspective monde*, 12 juin 1987, http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1860.

Reuters. « La loi anti-immigration contrecarrée en Arizona », *L'Express*, 29 juillet 2010, https://www.lexpress.fr/actualite/monde/amerique-nord/la-loi-anti-immigration-contrecarree-en-arizona_909356.html.

RFI. « La républicaine Martha McSally, de l'armée de l'air à la course au Sénat », *RFI*, 3 novembre 2018, http://www.rfi.fr/fr/ameriques/20181103-portrait-etats-unis-martha-mcsally-republicaine-trumpisee.

Rivieccio, Camille. « Qui est Joe Arpaio, le shérif anti-immigrés soutenu par Donald Trump ? », *Le Monde*, 22 août 2017, https://www.lemonde.fr/international/article/2017/08/22/qui-est-joe-arpaio-le-sherif-anti-immigres-soutenu-par-donald-trump_5175251_3210.html.

Rotstien R., Arthur. « `Funnel Effect' Cited for 20-Fold Increase in Migrant Deaths », *ABQ Journal,* 15 février 2007, https://www.abqjournal.com/news/state/apfunnel02-15-07.htm.

Saada, Julien. « L'économie du Mur : un marché en pleine expansion », *Le Devoir,* 27 octobre 2009, https://www.ledevoir.com/opinion/idees/271687/l-economie-du-mur-un-marche-en-pleine-expansion.

Semple, Kirk, et Miriam Jordan. « Migrant Caravan of Asylum Seekers Reaches U.S. Border », *The New York Times*, 29 avril 2018, https://www.nytimes.com/2018/04/29/world/americas/mexico-caravan-trump.html.

Shanafelt Wong, Callie. « Monument Hill & Quitobaquito Springs », *Sacred Land*, 26 août 2020, https://sacredland.org/monument-hill/.

Shear, Michael D., et Katie Benner. « In New Effort to Deter Migrants, Barr Withholds Bail to Asylum Seekers », *The New York Times*, 16 avril 2019, https://www.nytimes.com/2019/04/16/us/politics/barr-asylum-bail.html.

Shoichet, Catherine E. « Bush and Obama sent troops to the border, too », *CNN*, 4 avril 2018, https://www.cnn.com/2018/04/03/politics/border-troops-deployed-obama-bush/index.html.

Steinmetz, Katy. « AP Bans 'Illegal Immigrant': The Tricky Language of Immigration Reform », *Time*, 3 avril 2013, https://newsfeed.time.com/2013/04/03/ap-bans-illegal-immigrant-the-tricky-language-of-immigration-reform/.

Stephenson, Hank. « How Joe Arpaio's Fate in Arizona Could Be a Window Into Trump's », *The New York Times*, 2 août 2020, https://www.nytimes.com/2020/08/02/us/politics/arizona-election-joe-arpaio.html.

Tankersley, Jim, et Ana Swanson. « Trump Vows to Close Border, Even If It Hurts the Economy », *The New York Times*, 2 avril 2019, https://www.nytimes.com/2019/04/02/us/politics/trump-mexico-border-economy.html.

Tervé, Claire. « Qui est Joe Arpaio, ce shérif si sulfureux que même Trump ne peut pas gracier », *Le HuffPost*, 23 août 2017, https://www.huffingtonpost.fr/2017/08/23/qui-est-joe-arpaio-ce-sherif-si-sulfureux-que-meme-trump-ne-peut-pas-gracier_a_23158182/.

The Associated Press. « Ariz. ranchers asking for more border security », *AZ Capitol Times,* 27 janvier 2011, https://azcapitoltimes.com/news/2011/01/27/ariz-ranchers-asking-for-more-border-security/.

Tobias, Jimmy. « The Little-Known Law That the Trump Administration Is Using to Build a Border Wall », *Pacific Standard*, 21 janvier 2019, https://psmag.com/environment/the-little-known-law-that-the-trump-administration-is-using-to-build-a-border-wall.

Torres, Adry. « Mexico border town of Tijuana ranked as the most dangerous city in the world in 2019 », *Daily Mail*, 2 juin 2020, https://www.dailymail.co.uk/news/article-8381091/Mexico-border-town-Tijuana-ranked-dangerous-city-world-2019.html.

Trevizo, Perla. « Deportations from AZ Are Down Sharply », *Arizona Daily Star,* 6 janvier 2013, https://tucson.com/news/local/border/deportations-from-az-are-down-sharply/article_9f0ff709-35b1-59d8-afb7-05bc4e278673.html.

Valdez, Linda. « Does Mexico Still Spend Millions Each Day in Arizona? We'll Find Out », *Azcentral*, 14 décembre 2019, https://www.azcentral.com/story/opinion/op-ed/lindavaldez/2018/07/26/mexico-border-arizona-tourist-spending-study-boosts-economy/838583002/.

Vallet, Elisabeth. « Et la frontière devint un marché prospère et militarisé... », *Le Monde diplomatique*, 29 novembre 2013, https://blog.mondediplo.net/2013-11-29-Et-la-frontiere-devint-un-marche-prospere-et.

Vigdor, Neil. « $30 Million in Illegal Drugs Seized From Cross-Border Tunnel in San Diego, U.S. Says », *The New York Times*, 31 mars 2020, https://www.nytimes.com/2020/03/31/us/drug-tunnel-san-diego-tijuana.html.

Washington, John. « Family Separations at the Border Constitute Torture, New Report Claims », *The Intercept*, 25 février 2020, https://theintercept.com/2020/02/25/family-separations-border-torture-report/.

Woody, Christopher. « 'El Chapo' Guzmán has been recaptured – here's how his cartel dominates the cocaine trade », *Business Insider,* 10 janvier 2016, https://www.businessinsider.com/el-chapo-sinaloa-cartel-global-cocaine-trade?IR=T.

Zaveri, Mihir. « This Lawmaker Wants to Remove the Words 'Illegal Alien' From the Law », *The New York Times*, 13 février 2020, https://www.nytimes.com/2020/02/13/us/politics/colorado-illegal-immigrants.html.

Zimmer, Ben. « Where Does Trump's 'Invasion' Rhetoric Come From? », *The Atlantic*, 6 août 2019, https://www.theatlantic.com/entertainment/archive/2019/08/trump-immigrant-invasion-language-origins/595579/.

## 9) Sites web de défense des droits des migrants

Fédération internationale des Ligues des Droits de l'Homme. « United States-Mexico: Walls, Abuses, and Deaths at the Borders », *Refworld,* mars 2008, https://www.refworld.org/pdfid/47e0ea16d.pdf.

Gearty, Lauren. « Voluntary Departure: Who Is Eligible? », *Nolo*, 2020, https://www.nolo.com/legal-encyclopedia/voluntary-departure-who-is-eligible.html.

Informed Immigrant. « DACA Decision at the Supreme Court 2020 », *Informed Immigrant*, 2020, https://www.informedimmigrant.com/guides/daca-decision-2020/.

**Sécurité frontalière, insécurité locale dans les *borderlands* États-Unis/Mexique. Étude de Douglas (Arizona) et Agua Prieta (Sonora)**

**Résumé**:
Dans un contexte de controverses politiques autour des questions de frontière et de migrations ces trente dernières années aux États-Unis, l'État fédéral n'a eu de cesse de renforcer les mesures de sécurité dans les villes des *borderlands*. Ce dernier met en place des barrières, déploie des agents fédéraux et met en place des outils technologiques de surveillance pour rendre la frontière imperméable aux migrants irréguliers, trafiquants de drogues et terroristes, définis comme des menaces à la sécurité nationale. Si cette sécurisation fait sens aux yeux des autorités politiques et autres acteurs non-étatiques – compagnies privées et groupes anti-immigrés notamment –, elle revêt une autre dimension pour les résidents frontaliers. Grâce à une enquête ethnographique menée à Douglas (Arizona) et Agua Prieta (Sonora), complétée par une approche combinant des méthodologies empruntées à la géographie politique, aux relations internationales, à la sociologie et à l'histoire, cette thèse s'attache à analyser le décalage entre ce qu'est la sécurité pour l'État, et ce qu'est la réalité sociale, économique et culturelle vécue par les habitants des *borderlands*. Elle révèle des effets contradictoires engendrés par la sécurité frontalière. Plutôt que d'assurer la sécurité telle que voulue par l'État, elle engendre des formes d'insécurité, d'ordre économique, humain et environnemental, pour les villes frontalières et leurs habitants. Les résidents frontaliers qui, pour la majorité, vivent une vie binationale, dénoncent et résistent aux mesures de l'État fédéral en organisant diverses initiatives locales, contribuant ainsi à apporter une définition différente de la sécurité frontalière.

**Mots-clés :** frontière, sécurité, États-Unis/Mexique, *borderlands*, insécurité, résistances, sécuritisation, migrations, organisations criminelles transnationales, résidents frontaliers, Arizona

**Border security, local insecurity in the U.S.-Mexico borderlands. A case study of Douglas, Arizona and Agua Prieta, Sonora**

**Abstract**
In a context of political controversy around migration and border issues in the United States, the federal government has reinforced security in the borderlands on a continual basis over the last thirty years. It constructed barriers, deployed federal agents and put technology surveillance devices in place to make the border impermeable to migrants, drug traffickers and terrorists, whom the state defines as threats to its national security. If securing the border makes sense to state actors and non-state actors – such as private companies and anti-immigrant groups –, border residents think differently. Thanks to ethnographic research carried out in Douglas, Arizona and Agua Prieta, Sonora, completed by an approach combining the tools of political geography, international relations, sociology and history, this dissertation analyzes the discrepancy between what security means for the federal government, and the social, economic and cultural reality as lived by borderlanders. We point to the contradictory effects created by border security which, instead of bringing security as claimed by the state, creates forms of economic, human and environmental insecurity in border towns and among their inhabitants. The borderlanders, who predominantly live a binational life, organize local initiatives to denounce and resist security measures imposed by the state, thus providing a different definition of border security.

**Key words:** border, security, U.S./Mexico, borderlands, insecurity, resistance, securitization, migrations, transnational criminal organizations, border residents, Arizona

ED 625 – MAGIIE
École Doctorale des Mondes Anglophones, Germanophones,
Iraniens, Indiens et Études Européennes

Maison de la Recherche, 4 rue des Irlandais, 75005 Paris